

JOURNAL DE LAUSANNE.

7 JANVIER 1792.

Le SOLÉIL se lève à 7 heures 5 minutes, & se couche à 4 heures 5 minutes.

La LUNE se lève à 3 heures 33 minutes après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.				
22 Déc.	2 0†	0	2 0†	0	0	0	0	0	0	0	0	
23 . . .	1 2-	0	2 0†	0	1 0†	0	26.	6.	1	26.	6.	1
24 . . .	1 2-	0	1 0-	0	3 0-	0	26.	7.	7	26.	7.	1
25 . . .	4 1-	0	2 0-	0	3 3-	0	26.	6.	0	26.	7.	1
26 . . .	4 9-	0	3 0-	0	3 3-	0	26.	6.	3	26.	5.	1
27 . . .	6 3-	0	4 1-	0	3 1-	0	26.	5.	1	26.	7.	1
28 . . .	7 0-	0	4 4-	0	3 3-	0	26.	9.	1	26.	10.	1

NÉCROLOGIE.

UNE mort prématurée vient d'enlever M. Berquin à la patrie & aux Lettres. Il s'était annoncé dans la carrière littéraire par des idylles & des romances, qui respirent le goût le plus pur & la plus douce fécondité. Les ames aimantes se souviendront long-tems de la charmante romance: *Dors mon enfant, clos ta paupière*, & de celle: *Heureux enfant, que je t'envie ton innocence & ton bonheur!* Il avait consacré sa plume aimable & facile à l'instruction des enfans, dont il était l'ami par instinct & par besoin.

On le trouvait dans la société ce qu'il était dans ses écrits; doux, aimable, & modeste. Il laisse dans le cœur de ses amis d'éternels regrets. La société perd en lui un bon Citoyen, la littérature un de ses ornemens, & l'humanité entière un de ses plus zélés défenseurs. Il est mort à quarante-quatre ans d'une fièvre maligne.

EXTRAITS.

Suite de la notice du Précis des devoirs du Souverain, par M. d'Erlach, &c. &c.

On peut réduire à trois chefs les devoirs d'un

Souverain. 1°. A défendre chaque individu de l'Etat contre les attaques d'un autre individu; ce que je nomme la *sûreté intérieure*. 2°. A défendre les sujets contre les attaques étrangères; ce qui forme la *sûreté extérieure*. 3°. Enfin à procurer à sa nation toute la prospérité dont elle est susceptible: ce qui impose l'obligation de perfectionner toutes les parties relatives aux finances générales & particulières de l'Etat.

Un sage Gouvernement doit multiplier & perfectionner les Ecoles des villes, des bourgs & des villages; or, pour remplir cette tâche, il me paraît nécessaire d'établir des séminaires de Régens, non-seulement pour les hommes, mais encore pour les femmes, dont l'éducation publique a été trop long-tems négligée.

Il faudrait augmenter le salaire actuel des Régens, & les mettre à l'abri du besoin, en les obligeant de s'occuper sur-tout de leur vocation; & il conviendrait enfin, de suppléer au défaut de leurs talens par des livres classiques, & des livres élémentaires bien faits.

J'aimerais voir distribuer des récompenses à-peu-près égales à celles des anciens; de simples couronnes, des applaudissemens, pour graver cette maxime dans tous les cœurs, que l'honneur seul doit être le principe & la première récompense de nos ac-

A



tions. De quoi ne sont pas capables des hommes qui n'agissent que par ce mobile ?

Les Souverains ne sont pas revêtus de l'autorité suprême, pour insulter la Divinité, pour ridiculiser la Religion, & pour violer toutes les loix. Ils ne sont pas élevés au-dessus de leurs concitoyens, pour ~~obéir~~ dans l'oisiveté, pour se vautrer dans la débauche & se plonger dans le luxe. Ils ne sont pas à la tête d'un Etat pour se pavaner dans la représentation, pour s'ennivrer de louanges & pour mépriser leurs sujets. Mais ils sont faits pour obéir à Dieu, qui est leur Souverain, pour soutenir la Religion, le plus sûr garant des mœurs, & pour respecter la majesté des loix, qui doivent à la fois servir de limites & de rempart à la liberté. — Ils sont faits pour aimer l'étude & le travail, pour commander à leurs passions & pour perfectionner toutes les branches de l'administration publique. — Ils sont faits pour se distinguer par leur grandeur d'âme, pour observer les flateurs & pour aimer la vérité. — Ils sont faits pour protéger leurs sujets contre toute violence, pour les traiter indistinctement avec justice, bonté & affabilité, & pour réformer les mœurs par leurs bons exemples.

Les Egyptiens n'admettaient point d'Avocat. L'Aréopage de la Grèce suivit long-tems cet exemple. Ferdinand le Catholique, Guillaume Pen, & le Roi de Prusse actuel les ont exclus également des tribunaux de leurs Etats...

Je souhaierais qu'on défendit, à l'exemple du canton de Zurich, toute espèce d'incident. Ces contestations accessoiress n'ont été inventées par la chicane que pour traîner les procès en longueur, pour répandre des doutes dans l'esprit du Juge, & pour empêcher le pauvre d'obtenir bonne justice...

Chaque juge dans chaque Tribunal devrait être tenu à prononcer sa sentence sur les causes civiles, dans le terme péremptoire de trente jours, (non compris les jours de fêtes & les fêtes); & il faudrait punir sévèrement, soit les juges, soit les particuliers, par la faute de qui un procès aurait été prolongé au-delà de ce terme.

Lorsque plusieurs ennemis se réunissent contre un Etat, il faut s'efforcer de diviser les membres de cette ligue, afin de diminuer par là le nombre de ses ennemis... Il est quelquefois aussi très-désavantageux de se servir de la magie de l'or contre ses ennemis. Ce métal enchanteur opère souvent ce que la force ne saurait faire. De là, ces mots fameux de Philippe, Roi de Macédoine: "qu'il n'y a point de place imprenable, dès qu'on peut y faire entrer un âne chargé d'or".

Veut-on prévenir les avortemens? Qu'on abolisse les loix barbares qui exposent une fille enceinte à une amende honorable, ou à quelque marque flétrissante. —

Après avoir indiqué plusieurs autres moyens de prévenir ce crime atroce, l'auteur continue ainsi: "Enfin, adoptez pour tout le reste les réglemens admirables de Frédéric II, & je répons du succès. Mais avec ce succès, redira sans doute, pour la dix-millième fois, un cenleur austère, vous ouvrez la porte à la débauche! Je répons avec l'ami des hommes": Ce n'est point la débauche qui produit des enfans, c'est la misère, c'est le malheur & la faiblesse, qui viennent déposer les leurs à vos pieds. — Ah! seriez-vous assez cruel pour refuser le secours qu'ils espèrent, & qu'ils ont droit d'attendre de votre bienfaisance?

Accordez pleine & entière liberté de conscience, de religion & de culte.

Attirez les étrangers par un traitement doux & un accueil favorable. — Au lieu d'obliger les ecclésiastiques à apprendre péniblement des langues mortes, que la plupart se hâtent d'oublier, & qui n'ont aucune analogie avec le bonheur public; qu'on leur fasse faire un bon cours d'anatomie & de médecine, qu'on les rende sur-tout habiles à inoculer la petite vérole, & à traiter les principales maladies...

Les principales maladies épidémiques sont la peste, la petite vérole, le mal vénérien, la grosse fièvre, comme l'appelle Voltaire. J'ai déjà indiqué dans le Code du Bonheur, les remèdes que la vigilance du gouvernement doit y apporter. Je me bornerai donc ici, à proposer à mes compatriotes d'obliger chaque soldat venant des pays étrangers, de se faire visiter, en arrivant dans son canton, par un Chirurgien assermenté, & pensionné à cet effet, & de leur défendre, sous une peine considérable, de se rétablir dans quelle contrée que ce soit, qu'après avoir produit au préposé du lieu, un billet de santé, signé par un de ces Chirurgiens désignés; afin que s'ils se trouvent infectés de quelque maladie vénérienne, ils ne puissent pas la communiquer à leurs concitoyens & empestre des générations entières.

Les moyens principaux de perfectionner la culture des terres cultivées sont: de procurer aux cultivateurs les connaissances nécessaires à leur vocation; d'écartier les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'agriculture, d'augmenter l'aissance des agriculteurs; d'abolir les cabarets, les parcs, les garennes; de diviser les grands fonds, & de secourir les cultivateurs dans les tems malheureux. (Et l'auteur en indique les moyens.)

De tous les abus le plus monstrueux, le plus nuisible aux progrès de l'agriculture, c'est le droit de parcours. Ce droit abusif oblige le possesseur de laisser une partie de ses terres en friche, pour servir de pâturage au bétail des autres individus de leur communauté. Le propriétaire sujet à cet entrave ne peut, ni soigner ses terres, comme bon lui semble,

ni les améliorer, ni en varier les productions. Il est donc de l'intérêt d'un Souverain d'annuler de semblables obligations, comme contraires au bien général de l'Etat, & de renoncer au bénéfice qu'il en retire...

N'augmenterions-nous pas nos ressources & nos plaisirs, en naturalisant dans nos climats le plantain, dont le fruit est si délicieux, qu'on l'a surnommé le roi des fruits: le *liby*, dont la moëlle réduite en farine sert à faire un pain d'un goût très-agréable; le *bananier*, cet arbre merveilleux qui porte le fruit à pain; les deux espèces de cotonnier, des noix duquel on tire la matière de tant de vêtements, & l'*érable*, qui pourrait en partie suppléer au défaut des cannes à sucre? Nous avons reçu nos *pommiers* de l'Égypte & de la Syrie; le *poirier* d'Alexandrie & de la Numidie; les *coins* de la Crète (Candie). Les *cerisiers* de Cérésonte, ville de Pont, les *pruniers* de l'Arménie; les *pêchers* de la Perse; les *oliviers* de Paphos dans l'isle de Chypre; les *amandiers* de la Grèce; les *chataigniers* de Castania en Magnésie (province de Macédoine): les *figuiers* & les *grenadiers* de Carthage; les *citronniers* & les *orangers* de la Médie & de l'Assyrie; les différentes espèces de *vignes*, de diverses contrées de l'Asie; & nous nous félicitons tous les jours de ces richesses que nous ont assurés nos ayeux. Pourquoi donc désespérons-nous de voir aussi prospérer dans notre climat, du moins une partie des plantes & des arbrustes que je viens de nommer?

Nous terminerons ici nos citations, qui, toutes nombreuses qu'elles puissent paraître, sont bien éloignées encore de pouvoir faire connaître l'ouvrage que nous annonçons: on sait combien peuvent perdre de leur prix & de leur justesse des pensées détachées, des assertions isolées. D'ailleurs, celles que nous avons citées ne sont point un choix; nous les avons prises au hasard; parce que nous avons cru qu'on s'empreserait de puiser dans la production même les lumières qu'elle promet.



## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vous avez inséré, il y a quelque tems, dans votre Journal une Epître du père d'un supplié, laquelle m'a fait verser des larmes, en me rappelant le préjugé funeste qui fait réjaillir sur des familles honnêtes & la honte & l'ignominie dont a été frappé un de leurs individus.

Un tel préjugé mérite d'autant plus d'être combattu avec courage, & avec force, qu'il n'est pas un de nous qui puisse échapper à la crainte de compter dans sa famille un parent mal-honnête; & pour

trancher le mot, peut-être pas un de nous qui soit dans le cas de ne commettre aucun crime qui devoue sa tête à l'infamie du supplice.

Cette réflexion, Messieurs, vous paraît peut-être outrée, elle est cependant dans la vérité, & pour vous en convaincre, écoutez le célèbre Abbé P\*\*\*.

“ En sortant du Collège, je devins très-amoureux d'une petite voisine qui était à-peu-près de mon âge ”.

“ L'habitude de nous voir, les mêmes penchans, trop de sécurité de la part de ses parens, trop de liberté de la part des miens, donnerent lieu à un commerce, dont les fruits, qui ne tarderent pas à se développer, me rendirent la voisine infiniment plus chère, & bientôt je ne comptai de moment heureux que ceux que je passais à ses côtés ”.

“ Mon père me pressait, à cette époque, de choisir un état. Surpris de mon indifférence pour un objet qui lui tenait au cœur, & qui m'intéressait si fort, il finit par m'épier, & parvint à découvrir mon intrigue.

“ Furieux de ce qu'il appelait un attachement ignoble, il me pressa de le rompre, ou de s'en venger sur celle qui en était l'objet, si je résistais ”.

“ Connaissant mon père pour un homme très-violent, je crus devoir tout promettre pour apaiser son ressentiment contre ma maîtresse, mais incapable d'une bassesse en l'abandonnant, sur-tout dans la situation où elle était, je n'en cherchai que plus ardemment les moyens de la soustraire aux yeux d'un père irrité & soupçonneux, & de lui trouver un asyle où, en attendant qu'il lui fut permis d'avouer sa qualité de mère, je pus lui prodiguer, dans le silence, tous les secours & toutes les consolations que je croyais lui devoir si légitimement ”.

“ Je jetai les yeux sur ma nourrice, qui se chargea du dépôt. Aidé des soins & des attentions de cette bonne femme, nous touchions presque au terme de la délivrance de ma maîtresse, lorsque le malheur, dont je gémissais encore aujourd'hui, me fit tomber dans le crime dont vous allez frémir ”.

“ J'entrais un jour, & suivant ma coutume, à nuit close, chez ma respectable nourrice, lorsque j'entendis la voix de mon père, accablant de reproches & d'injures ma jeune amie, & menaçant de la frapper. Je monte avec précipitation dans la chambre, j'y entre, & dans quel moment, grand Dieu! dans l'instant où mon père, emporté par l'excès de sa colère, avait le pied en l'air pour frapper cette douce amie ”.

“ Je vais au-devant du coup; je m'élançai entre mon père & ma maîtresse, mais le mouvement qui m'emporte est si violent, que mon malheureux père, perdant l'équilibre à l'instant, tombe à la renverse, & donne de la tête sur un des chenets de la cheminée ”.

“ Je cours sur lui, je le prends dans mes bras, mais hélas ! la vue de son sang, dont je fus bientôt couvert, me fit évanouir & tomber sur le carreau.

“ Mon père emporté sous mes yeux, & sans que j'en aie conservé le souvenir, subit deux fois l'opération du trépan, & périt au milieu des douleurs les plus vives, en priant la nourrice de ne jamais révéler l'origine de sa mort.

“ Pour comble d'infortune, mon amie se blessa, & périt des suites de cette couche malheureuse.

“ Abimé du poids de mes chagrins & de celui de mes remords, je courus m'enterrer dans une Abbaye de la Province, résolu d'y passer le reste de mes jours, à expier, s'il était possible, un forfait auquel je ne pouvais songer sans frémir”.

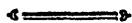
Cet Abbé ne put échapper, dans la retraite qu'il avait choisie, aux cris de sa conscience : poursuivi par les chagrins pendant toute sa vie, il rentra dans le monde, où il n'obtint aucun soulagement.

Vers la fin de l'année 1763, il fut trouvé dans la forêt de Chantilly, au pied d'un arbre, sans mouvement, sans aucune espèce de sentiment.

Transporté chez le Curé, on le traita comme un homme mort, & on le déposa dans l'Eglise, en attendant que la Justice du lieu appelée, eût fait son rapport ; mais le Chirurgien, en procédant à l'ouverture du cadavre, pour constater le genre de mort auquel cet Abbé avait succombé, reconnut au premier coup de scalpel, que le prétendu défunt ne l'était pas.

Quels remords pour l'Opérateur *impérite* ! Mais que faire ? . . . . gémir & se taire. Voici l'Épithaphe qui fut mise sur le tombeau de ce malheureux Abbé :

Ci-git, qui toujours énergique,  
Intéressant & pathétique ;  
Mais, toujours sombre, & respirant la mort,  
Semble dans ses écrits avoir prévu son sort.



M É D E C I N E.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Château d'Ex, le 29 Décembre. 1791.

MESSIEURS,

Il regne, & dans notre pays sur-tout, des abus, dans la manière de traiter les femmes en couche, contre lesquels on ne saurait trop se récrier. — Le premier, & qui n'est pas le moindre, celui contre lequel les plus habiles praticiens se font de tout tems récriés ; c'est de priver l'enfant d'un aliment qui lui appartient, & que la nature a pris soin de lui préparer,

pour lui en substituer un qui lui est étranger, & le plus souvent pernicieux. —

Le premier lait d'une femme en couche est ordinairement séreux, il est par conséquent un très-bon laxatif pour l'enfant, & peut devenir une espèce de poison pour la mere, si elle ne s'en débarrasse pas.

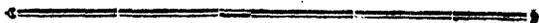
Le premier soin de la plupart des femmes qui ne nourrissent point ; (je ne parle pas de celles qui manquent de lait, & dont le tempéramment & les dispositions ne permettent pas de nourrir), est d'étrouffer leur lait ; ce lait sans doute peut prendre le cours des évacuations, pour lors les suites de sa suppression sont moins dangereuses : mais toutes les fois qu'il prend un autre cours, il est rare qu'il n'expose l'accouchée à des accidens très-graves, ou qui peuvent le devenir. Le moindre chagrin, une impatience, une frayeur, l'effet de l'air &c., sont capables de causer des révolutions, d'où peuvent naître des suppressions mortelles.

Un abus encore d'où proviennent des suites fâcheuses, c'est l'administration de certains remèdes, auxquels on attribue la propriété de faire couler le lait, & de l'empêcher de se porter aux mammelles ; ces remèdes sont presque toujours chauds, & n'en sont que plus dangereux. — Les précautions outrées que l'on prend parmi le peuple sur-tout, d'empêcher le renouvellement de l'air dans la chambre d'une femme nouvellement accouchée, sont encore très-blamables. Il est certainement de la plus grande importance de ne pas l'exposer à un air trop froid ou trop vif ; mais il ne l'est pas moins de renouveler l'air de sa chambre, avec les précautions que la prudence prescrit.

Ce ne sont pas toujours les couches les plus heureuses en apparence qui sont les moins susceptibles de suites fâcheuses ; on a vu, & l'on voit souvent des femmes accouchées très-heureusement, attaquées le troisième ou quatrième jour, d'accidens les plus funestes, sur-tout celles qui ne nourrissent pas. On ne saurait donc trop observer de précautions, & trop les soutenir jusqu'au parfait rétablissement de l'accouchée. C'est un avis dont le Public a un très-grand besoin, & auquel je le supplie d'accorder toute son attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. M. M. C.



M O R T S.

Françoise Petit, fille mineure.  
Maître Abraham Beney, Charpentier de sa profession, bourgeois de Vallamant, habitant à Lausanne, âgé de 46 ans. Une fille morte avant le baptême.  
Marie Marguerite Couchoud, fille mineure.  
Jean Jacques Michel Joly, fils mineur.  
Andrienne Bernadine Mourer, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

14 JANVIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 38 minutes, & se couche à 4 heures 22 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures 33 minutes du soir.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
6 Janv.	7 3- 0	4 0† 0	7 2 0	26. p. 10. lig. 0	26. p. 10. lig. 0	26. p. 10. lig. 0
7 . . .	8 8- 0	8 1† 0	10 1- 0	26. 8. 0	26. 8. 0	26. 8. 1
8 . . .	10 3- 0	6 1- 0	10 1- 0	26. 4. 1	26. 2. 1	26. 2. 8
9 . . .	9 2- 0	5 0- 0	8 7- 0	26. 3. 1	26. 6. 0	26. 7. 7
10 . . .	8 3- 0	4 4- 0	7 1- 0	26. 8. 9	26. 7. 1	26. 6. 5
11 . . .	7 0- 0	4 0- 0	6 1- 0	26. 5. 1	26. 6. 2	26. 5. 3
12 . . .	7 0- 0	3 0- 0	4 0- 0	26. 0. 0	26. 1. 0	26. 2. 0

## MÉDECINE.

Extrait du Régime de santé, de l'Ecole de Salerne:

**D**es la chèvre le lait & le lait de chamelle  
Sont fort sains aux éthiops: mais plus que ces deux-cy  
Cil d'oneffe nourrit: plus nourrissant aussi  
Sont le lait de la vache & celui de l'agnele:  
Si le chef de douleur, ou de fièvre est tante,  
Toute sorte de lait résiste à la santé.  
— Le beurre est humectant, lenitif, relaschant,  
Si la fièvre ne va son effet empeschant,  
Le lait clair & séreux, incise, lubrifie,  
Rend les conduits ouverts, déterge & mondifie.  
— Le fromage est grossier, froid, dur & astringent,  
A l'homme sain sont bons le pain & le fromage,  
Que si de se garder l'infirme est négligent,  
En prenant le dernier il lui tourne à dommage.  
L'ignorant Médecin l'appelle dangereux,  
Bien qu'il ne sache pas pourquoi nous nuire il peut:  
L'estomac languissant est aidé du fromage,  
Il aide à digérer pris après le repas,  
Le croye qui voudra, ceux qui n'ignorent pas  
De Nature les loix, en portent témoignage.  
— Boy souvent au repas, pourtant petitement,  
Rarement entre iceux, pour vivre sainement.  
— Veux-tu passer la nuit sans douleur & souffrance?

Quand tu voudras souper par le boire commence.  
— Chaque beef que tu prendras soit aussi tôt suivy  
D'un nouveau trait de vin; le poisson, la noix salée,  
Et soit après la chair, le fromage seruy:  
Afin de soulager la vertu digestiue.  
Vtile est une noix, l'autre nuit grandement,  
Et la troisieme noix blesse mortellement.  
— Le breuvage il le faut à la poire adjoüster:  
La noix est au venin très-bonne médecine.  
Du poirier tu ne dois le fruit sans vin goûster,  
Si ce fruit est venin, maudite est la racine:  
Comme la poire cruë est au corps vn venin,  
Qui charge l'estomac, elle mesme étant cuite,  
Sert au mesme estomac d'antidote benin,  
Qui chasse ses défauts & le soulage ensuite.  
Sur tout bois le vin pur si la poire te fasche,  
Et la pomme ayant pris que ton ventre soit lasche.  
— Il te vient un grand bien de manger la cerise,  
Par ce fruit l'estomac d'ordinaire est purgé,  
Le rein par son noyau de pierre est deschargé,  
Et louable est le sang engendré de sa prise.  
— La prune rafraichit & le ventre soulage,  
Voilà l'utilité qu'apporte son visage.  
— La pesche & le vin doux s'accordent, & me  
semble,  
Passable la façon & l'ordre d'en user:  
C'est la coutume aussi lorsqu'on veut s'amuser

Aux noix & aux raisins de les manger ensemble.

À la rate n'est bon le *raisin sec* & doux,

Il est vite aux reins & est propre à la toux.

— Le *figuier* fait les poux & rend luxurieux,  
Elle empêche pourtant l'un ou l'autre des deux.

— Les souffles retenus de fenouil la semence  
Fait sortir par le bas, & nettoye les yeux :

L'anis à l'estomac est doux & gracieux,

Plus il a de douceur, plus seure en est l'vsance.

Car il rend le manger plaisant & délectable;

Il chasse les venins, est l'ame du repas;

Affaisonne les mets qui de faueur n'ont pas;

Mais aussi trop saler aux yeux porte nuisance.

Fait le prurit, le gale & destruit la faveur.

— Du pain trempé de vin le bien deux fois est  
double,

Il nettoye les dents, il esclaire les yeux :

Il fait que l'estomac cuit & apere mieux,

Et absorbe l'humour qui son office trouble.

— Je donne à mes amis un avis salutaire;

De ne jamais quitter leur diette ordinaire,

Si la nécessité ne force à la changer;

Veux qu'un tel changement n'est exempt de danger:

Je l'assure estre vray; car j'ay pour tesmoignage;

Les cahiers tout diuins d'Hippocrate le sage.

La diette en un mot, & l'ordre aux alimens,

Sont bien plus à priser que les médicamens,

Et si le Medecin sagement ne les garde

Son honneur, & d'autrui le salut il hazarde.

— Le sage Medecin, pour aller droitement,

Doit selon mon advis ces six choses comprendre:

Qualité (1) quantité (2) substance (3) en l'aliment,

Quand (4) & combien de fois (5) & où (6) l'on  
doit le prendre.

(1) La qualité de l'aliment est indiquée par la qualité du corps, lequel estant temperé doit être conservé par l'usage des choses semblables.

(2) Celle-cy se tire, tant du tempérament, comme des tems & saison de l'année; voire aussi des diverses constitutions des personnes: ainsi l'homme sanguin, chaud & bilieux, cuit & digere mieux que le phlegmatic, froid & mélancholic.

(3) L'on tire des indications de celle-cy, de la constitution du corps, & de l'ascoustumance: ainsi ceux qui sont, leur ordinaire de porc & de boeuf, en feront mieux leur profit que de poulets, perdrix & autres viandes délicates, auxquelles leur estomac n'est accoustumé. — L'on dit qu'aux Indes, il y a des peuples qui ne vivent que de serpens, de lézards, de crapaux & autres bêtes vénéneuses; tant a pu sur eux la coustume.

(4) En quel tems on doit nourrir tant les sains que les malades; oh! mais pour ceux-là, par exemple,

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Il est une incommodité qui fait des ravages bien cruels chez le sexe, & qui, malheureusement, résiste à la plupart des remèdes, ce sont les si.... bl...., il n'en faut pas douter; ce mal si fréquent dans notre pays, au point même, que selon un praticien habile, sur huit femmes, il en est cinq qui en sont attequées, plus ou moins, a pour principal obstacle à sa guérison la répugnance que l'on éprouve à consulter un Medecin sur un tel objet. Les personnes âgées qui ont vu leur santé s'en altérer d'une manière alarmante, devraient, plus qu'elles ne le font, s'empresse à éclairer les jeunes personnes sur l'importance de porter remède à un tel fléau, dès son commencement, époque très-favorable pour le repousser. Feu M. le Docteur Venet a publié plusieurs fois & dans divers ouvrages, que cette incommodité pouvait très-souvent être prévenue par l'éducation physique; avant lui & depuis lui on l'a dit, on l'a répété & je ne vois point qu'on cherche encore à la prévenir dans la plupart des éducations.

C'est une des erreurs graves de la société, que je dénonce ici: & je me trouverai heureux de réveiller l'attention sur un objet de cette importance.

J'ajouterai, que dans les si.... bl...., qui dépendent du vice de l'estomac & qui sont les plus ordinaires, j'ai constamment vu dans ma pratique des effets presque merveilleux de l'opiate suivante, de M. De Bienville, Docteur en Médecine.

Prenez des écorces d'orange & de citron confites, de chacune deux onces, cloux de girofle & canelle, de chacun deux dragmes; muscade rapée,

ple, c'est bien à eux, si bon leur semble, à demander ou prendre leurs nécessités à leurs heures: mais les autres dépendans, à cause de leur infirmité, de la vigilance d'autrui; c'est à ceux auxquels ils sont soumis de leur donner ce qui leur est nécessaire par un exact & ponctuel gouvernement.

(5) Selon la santé ou la maladie, la disposition du corps: ainsi l'estomac étant faible, il faut peu, mais souvent se nourrir; plus souvent & moins à la fois en Esté qu'en Hyver; mais sur-tout, vne bonne coustume d'un ou plusieurs repas, non trop curieusement, entretenus, est très-louable.

(6) Que le lieu destiné à prendre la refection ne soit ny trop chaud, ny trop froid; mais temperé: estant trop chaud, la chaleur intérieure est évoquée au-dehors, & la coction, par conséquent empêchée ou retardée; estant trop froid, les pores & méats du cuir sont bouchés & resserrés; & ainsi les sèves & vapeurs qui devraient s'exhaler ne peuvent avoir leur sortie libre.

une dragme; de la bonne thériaque, trois dragmes, des yeux d'écrevisse, une once.

Mettez en poudre tout ce qui peut être pulvérisé, & broyez le tout long-tems, dans un mortier avec les écorces confites, jusqu'à ce que cela soit bien réduit en pâte. Ajoutez-y trois dragmes de rhubarbe, bien choisie en poudre subtile; broyez encore jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé, en y mêlant du syrop de coing, ce qu'il en faut pour le réduire en forme d'opiate un peu solide, qu'on conservera dans un pot, & en un lieu frais.

La malade en prendra le matin à jeun, & le soir en se couchant, la grosseur d'une noisette, plus ou moins grosse, selon la constitution de celle qui en fera usage.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 8 Janvier 1792.

Voulez-vous, Messieurs, que je vous conte aujourd'hui une histoire? Une anecdote? En voici une que vous pouvez offrir de ma part à vos Lecteurs, comme très-authentique & assez peu connue.

Le Lord Comte de Rochester & le Duc de Buckingham, exilés de la Cour de Charles II, Roi d'Angleterre, & nés avec les mêmes goûts, résolurent de promener leur ennui dans toute l'Angleterre, & d'y chercher des aventures comme nos anciens Chevaliers errans.

Ayant un jour aperçu sur la route de Newmaket, une hôtellerie fermée & à louer, l'idée de s'y établir comme Aubergistes, leur parut plaisante, & ils convinrent de la suivre.

Ils louent la maison & la garnissent de meubles nécessaires à la profession qu'ils voulaient exercer. Ils gardent avec eux quelques laquais de confiance, & sur-tout un très-bon cuisinier.

Bientôt on ne parle dans le village, que des deux nouveaux Aubergistes, de l'excellence du Cuisinier, ainsi que de la bonté de leur vin; bientôt les femmes du canton veulent partager avec leurs maris les plaisirs qu'ils goûtaient au nouvel Hôtel d'Yorck, & c'était là précisément l'objet des vœux des deux Lords.

Elles arrivent en foule; & les plus jolies furent bientôt un secret qui resta toujours ignoré des maris.

Ce train de vie & la diversité des plaisirs amusaient nos Lords, qui supportaient patiemment les peines de leur exil, lorsqu'une course de chevaux ayant attiré le Monarque & toute la Cour à Newmaket, où il n'était question que des deux Aubergistes,

des attentions qu'ils avaient pour les maris, & des soins qu'ils prodiguaient aux femmes, ce prince voulut aller manger à la nouvelle auberge.

Il reconnut bientôt sous le bonnet & le tablier blancs, le Comte de Rochester & le Duc de Buckingham. La singularité de la métamorphose lui plut infiniment, & il ne lui fut plus possible de garder rancune. — L'Auberge fut abandonnée, les maris ouvrirent de grands yeux, & les femmes cachèrent leurs larmes.

Y. O.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

L'on connaît, l'on cite plusieurs jugemens portés d'une manière plaisante. Mais je n'ai jamais entendu citer en société celui qui condamna les ouvrages d'Abailard, si célèbre par sa cruelle catastrophe. On en trouve le récit dans l'Histoire de l'Eglise: j'en conviens; mais Messieurs, avouez-le, combien de vos Lecteurs n'ont jamais lu & ne liront jamais l'Histoire de l'Eglise.

C'est Beranger qui raconte d'une manière assez piquante à St. Bernard comment on procéda, dans le Concile de Sens, à la condamnation des productions de cet auteur mutilé. Enfin, dit-il, après le diner on apporta le livre d'Abailard, qu'on fit lire à haute voix, par un des Membres de l'Assemblée. Lorsqu'il en eut lu quelques pages, les Prélats commencèrent à le blâmer, à frapper du pied, à rire, à plaisanter; de sorte qu'on eut dit que Bacchus les rassemblait plutôt que le zèle dont ils devaient être animés pour les intérêts de Jésus-Christ. Ensuite on emplit les verres, on se porta des fantés; chacun fit l'éloge du vin, & les Prélats en buvaient à l'envi. Cependant le Lecteur continuait; & quand ces Messieurs rencontraient dans l'ouvrage quelque chose de savant & de divin, auquel leurs oreilles n'étaient point accoutumées, ils le mettaient en pièces, dans leur intérieur, puis exprimaient leur dépit par des grincemens de dents: ils allaient jusqu'à s'écrier dans leur aveuglement: *Quoi! nous souffririons qu'il existât parmi nous un tel monstre!* C'est ainsi que les aveugles jugent ceux qui voyent, & que des yeux remplis de vin condamnent un homme sobre... La tempérance des Prélats s'était largement abreuvée d'un vin dont une seule goutte d'eau n'avait point altéré la pureté, de sorte qu'ils étaient tous à demi assoupis, lorsque le greffier leur demanda, avec une voix de tonnerre: *le condamnez-vous?* Une partie répondit en fureur, *nous le condamnons*; d'autres à demi éveillés & chancellans, dirent en tronquant la première syllabe, *damnos*; le reste véritablement endormi balbutia, *cependant*.

la dernière partie du mot, & dit en branlant la tête, *ONS*."

Telle fut la manière étrange dont on procéda au jugement des productions d'un homme d'esprit & profondément instruit. Je dois convenir cependant qu'il enseignait de véritables erreurs: par exemple, sur l'incarnation, erreurs renouvelées depuis par les Sociniens. — Si cet article trouve grâce devant vous, Messieurs, & devant la partie saine de vos Lecteurs, je vous en fournirai d'autres; & aurai un véritable plaisir à vous soulager dans la tâche pénible que vous vous êtes imposée, de soutenir la variété qui caractérise votre Journal & qui le fait prospérer, malgré les nombreuses critiques, dont gens qui n'ont jamais été en état d'écrire & de faire imprimer d'autres productions que des cartes de visite, se plaisent néanmoins à entraver vos succès.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D. M.

## PHYSIQUE.

*Voyage minéralogique, philosophique & historique en Toscane, par le Docteur Jean Targioni Tozzetti. A Paris 1792, & se trouve à Lausanne, chez M. Fischer Libraire.*

Cet ouvrage en 2 vol. in-8, de 400 à 500 pages chacun, doit être très-intéressant pour les Physiciens. Ils y trouveront des descriptions faites avec sagesse & clarté; des observations utiles pour les progrès de l'histoire-naturelle. Mais la lecture en pourrait paraître fatigante à qui n'y porterait pas des lumières ou des connaissances sur les objets qui y sont traités. Cependant, on y trouve quelques traits historiques, quelques anecdotes qui ont un intérêt assez général.

Parlant de la plante nommée jusquiame, qui sans être originaire de la Toscane, s'y propage d'elle-même, & y croit près des maisons des paysans & des fermiers, l'auteur rapporte l'histoire suivante.

« Lorenzo Natalini, habitant de Moncatino de Valdinievole, trouva un jour par hazard en bêchant un jardin, quelques racines d'une moëlle blanche & délicate; il les gouta, elles lui parurent d'un goût assez agréable, il en porta chez lui & persuada à la femme de les faire cuire pour son souper. Il sortit de chez lui, y rentra peu de tems après, se sentant une grande faiblesse d'estomach & des étourdissemens. Sa femme & lui mangerent de ces racines qu'elle avait apprêtées; mais tous deux éprouvant un violent mal-aïse, jetterent au feu ce qui leur en restait; & crurent bien faire que de manger une salade. A leur grand étonnement, ils eurent beau

*macher & remâcher, ils ne purent jamais en avaler une bouchée, parce que leur langue était privée de tout mouvement. Bientôt même Lorenzo perdit entièrement la parole, en conservant la connaissance. Il s'assoyait, se levait, se promenait; mais il lui était impossible d'articuler un seul mot. On lui apporta du secours; mais il n'en vint pas moins stupide & anéanti; quelquefois même frénétique. Il voulait sauter par la fenêtre, il démolissait le mur de sa chambre. Il demeura dans cet état de délire fixe à sept heures, au bout duquel tems il recouvrit l'usage de la parole & de ses sens. Sa femme fut aussi dans une situation à-peu-près pareille à la sienne, & ne put se rétablir que six jours après."*

Cet exemple doit servir de leçon à ceux qui, parce qu'une plante leur paraît d'un goût agréable, se hasardent à en manger sans en connaître les propriétés. Tous les jours les Médecins, & dans notre pays comme ailleurs, ont à traiter des malades qui se sont rendus tels par de semblables imprudences.

Que de victimes de l'ignorance dans le choix des champignons! L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, nous en cite un exemple bien tragique. « Pendant que j'étais à Pise, dit-il, il s'y passa un triste événement. Il y avait alors dans cette ville, des Lorrains qui attendaient qu'on eût préparé leurs habitations à Massa de Maremma. Quelques-uns d'eux allant, selon leur coutume, couper du bois dans la forêt de St. Rossiere, cueillirent tout ce qu'ils trouverent de champignons dans les buissons, & étant rentrés chez eux, les firent cuire & les mangerent dans la soirée. Dix-sept de ces malheureux d'âge & de sexe différens, en mangerent. Deux jours après, il en mourut neuf; & j'appris qu'il en était mort encore quelques autres depuis. Les uns resterent comme anéantis, les autres eurent des vertiges, quelques-uns moururent en parlant."

## ERRATA.

Dans le Numéro précédent, page 2, colonne première, ligne 46, *désavantageux*, lisez *avantageux*. — Page 3, colonne première, ligne 44, *supplie* lisez *suppliecit*.

## MORTS.

Cathérine Paut, veuve du Sieur Paul Bia, de la Corporation Française, âgée d'environ 60 ans.  
Marie Madeleine Frébourg, veuve du Sieur Jean Baptiste Renou, de la Corporation Française, âgée de 76 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

21 JANVIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 31 minutes, & se couche à 4 heures 29 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures 33 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
12 Janv.	4 1-	0 0	0 3 0	26. p. 3. lig. 1	26. p. 1. lig. 0	26. p. 3. lig. 1
13 . . .	4 0-	0 0 8†	0 3 1-	26. 1.	3 26. 5.	0 26. 4 4
14 . . .	5 1-	0 2 5†	0 2 1-	26. 4.	7 26. 1.	1 26. 5. 1
15 . . .	3 3-	0 4 9†	0 1 2†	26. 4.	1 26. 1.	0 26. 6. 3
16 . . .	4 3-	0 4 1†	0 2 0†	26. 5.	1 26. 1.	1 26. 7. 3
17 . . .	3 8-	0 2 5†	0 1 0†	0 26. 7.	0 26. 1.	2 26. 6. 3
18 . . .	6 9-	0 3 9†	0 0 0-	0 26. 6.	11 26. 10	0 26. 5. 6

## BELLES-LETTRES.

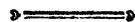
**LE TORRENT ET LE RUISSEAU.** — Fable.

UN torrent roulait ses flots bruyans dans les campagnes de Syrie. Il se précipitait du sommet d'une montagne voisine, & tombant de cascade en cascade, il entraînait dans sa course rapide tout ce qu'il trouvait à sa rencontre. Il aperçut assez près de lui un ruisseau dont les eaux limpides, après avoir coulé quelque tems sur un lit de cailloux ombragé de quelques arbrisseaux, allait se diviser en petits canaux pour arroser les campagnes voisines. Humble ruisseau, lui dit le torrent d'un ton superbe, quelle est ton audace de couler aussi près de moi. Le moindre obstacle suffit pour t'arrêter, on cesse d'entendre ton faible murmure, pour peu qu'on s'éloigne de tes bords. Pour moi, torrent redoutable, je déracine le cèdre altier, j'entraîne le roc menaçant, je fais entendre au loin le fracas de mes eaux écumantes; l'homme même, oui, l'homme redoute mes ravages. — Je ne vous contesterai point tous ces avantages, lui répond modestement le ruisseau, mais aussi je suis loin de vous les envier. Vous vous plaisez à vous annoncer par vos ravages, & moi par mes bienfaits. Le berger & son troupeau altérés viennent se rafraîchir dans mon onde pure; je me partage ensuite pour

aller fertiliser ces prairies riantes qui me doivent leur émail & leur verdure. Si votre cours est rapide, il fera passager, & l'homme étonné cherchera vainement vos traces, tandis qu'il jouira en paix de mes bienfaits.

Grands de la terre! Conquérens! si votre gloire s'étend au loin comme le fracas du torrent, elle passera aussi rapidement que ses flots impétueux; & l'homme accordera toute sa gratitude à la douce bienfaisance & à la modeste vertu.

Par F. G.



## VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Lausanne le 16 Janvier 1792.

Votre Journal est le seul dépôt de la Suisse Française où l'on puisse consigner les vérités utiles au bien Public, & chaque individu peut y publier ses idées; j'espère donc que vous voudrez bien m'y accorder une place.

Je suis Citoyen, & je manquerais aux devoirs que ce titre m'impose, si je me taisais sur une négligence de la Police, dont les suites peuvent être des plus

fâcheuses. Il n'est point de bon Citoyen qui, ainsi que moi, ne gémisse de voir nos rues dans l'état où elles sont actuellement, couvertes de glace & de neige, qu'on aurait pu faire disparaître, en publiant que, sous peine d'amende (\*), chaque propriétaire de maison ou de boutique eut à balayer ou faire balayer cette neige devant chez lui, jusqu'au ruisseau, mais sans combler son lit. On lâcherait ensuite les eaux des fontaines, & chacun s'aidant, il serait très-facile de conserver la communication des quartiers, la salubrité de l'air, & de prévenir des accidens, qui, sans de telles précautions, sont presque inévitables sur notre pénible local. Après cette opération, on réparerait, comme on l'a eu pratiqué ci-devant, du sable à droite & à gauche du ruisseau, & l'on trouverait ce sable déposé, dans un coin au haut & au bas de chaque rue. Fallut-il y revenir vingt fois, ce serait des dépenses bien vues, qui faites à propos, contribueraient encore à rendre ce séjour plus agréable.

(Note des Rédacteurs.) Nous n'avons point osé refuser au respectable Auteur de cette Lettre, la satisfaction de la voir insérée dans notre Feuille; quoiqu'il ne soit point selon le plan que nous nous sommes tracé, & dont nous ne nous sommes point écartés jusqu'à ce moment, d'y publier aucune des dénunciations d'abus que plusieurs de nos correspondans, peut-être toujours mal instruits, ont cru voir dans l'administration de la Police.

Le caractère, le grand âge, le rang que tient dans la société l'Auteur de cet article, lui méritaient déjà beaucoup d'égards de notre part. Mais nous lui en devons encore, ainsi que de la reconnaissance, pour divers morceaux sur des objets importans, pour divers projets d'une bienfaisance éclairée, dont souvent il a enrichi notre Journal. Il a cru qu'il était plus du devoir de l'homme instruit de contribuer à rendre cette Feuille utile, & à ses compatriotes & à nous, que de trouver du plaisir à prononcer sans cesse des arrêts de mort contre elle; ainsi que le font, depuis cinq à six ans, (mais heureusement sans diminuer le nombre de nos souscripteurs, ni affaiblir notre zèle) gens qui n'ont aucun motif légitime pour chercher à étouffer nos faibles succès.

Nous nous permettrons toutefois de lui faire observer que, maintes fois, la police peut paraître paralysée dans quelqu'une de ses parties, & ne l'être nullement; que le Public ne peut toujours bien connaître les raisons qui font suspendre des travaux qui lui semblent pressans; qu'il ignore souvent les obstacles que le Magistrat doit surmonter; & que d'ailleurs

nous avons cru voir beaucoup plus d'activité, & beaucoup plus de succès qu'il n'en a apperçu dans les soins donnés au déblaiement de nos rues.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Voulez-vous, Messieurs, un échantillon de l'état où était notre langue dans le dixième siècle: le voici; je vous en communiquerai d'autres de chacun des siècles suivant jusqu'à nos jours.

Kikumkes vult falk estre, devant totes choses besoing est qu'il tianget (1), la commune fei; la quele si caskun entiere e neent (2), mal misme (3), ne garderats sans dotance perdurablement perirat. Just est à certes la commune fei que un's Deu en Trinitet en la Trinitet en unitet aorum's (4).

Ne mie confundans le personnes, ne la substance dezeuranz (5). Altre est à de certes la personne del Perre, altre del fils, altre del Saint-Espiritz; mais del Perre, é del fils, é del Saint-Espiritz, une est divinitet, oele (6) gloire, pardurable majestet &c.

### FRAGMENT sur les Collèges, trouvé dans les papiers d'un voyageur Américain.

J'approche d'un vaste bâtiment; voilà, me dit-on le lieu destiné à l'éducation publique. Curieux, j'entre. La froide gravité de celui qui me reçoit, faillit de me déconcerter... Je me rassure. — Quelle est, lui demandai-je, l'instruction que vous donnez en ces lieux? Sans doute, par des exercices utiles, vous fortifiez le corps des jeunes gens confiés à vos soins, par là, vous leur préparez la santé, le plus précieux de tous les biens. Sans doute aussi vous leur enseignez ces sciences qui étendent nos idées, instruisent les siècles présens par l'exemple des siècles passés, celles qui, nous dévoilant les secrets de la nature, nous rapprochent de son sublime Auteur, rendent notre adoration plus vive, plus pure & plus éclairée. Sans doute, vous vous attachez sur-tout à former l'ame de vos élèves, vous faites germer dans leurs jeunes cœurs les principes d'une vertu solide qu'on ne peut trop tôt leur inspirer, & qui doit faire un jour leur félicité. Nous ne nous arrêtons point à ces vaines connaissances, me répondit celui que j'interrogeais. — Que leur enseignez-vous donc?

- (1) Qu'il garde.
- (2) Nullement.
- (3) Mêlée, altérée.
- (4) Nous adorons.
- (5) Séparant.
- (6) Égale.

(\*) Amende plus juste, plus équitable que celle qu'on exige à rigueur, pour une goutte d'eau jetée depuis la fenêtre.

m'écriai-je avec surprise. — *Du latin*, reprit-il gravement. — Ensuite ? — *Du latin*. — Mais encore ? — *Un peu de grec*.

Je rougis pour lui. Et quoi ! me dis-je en le quittant, voilà donc à quoi se borne presque toute l'instruction de la plus grande partie de la jeunesse, à l'étude de langues qu'elle n'entendra jamais bien, dont elle ne devra jamais faire usage ; & ce sont ces études qui consomment les plus précieuses années des jeunes gens, & qui, par une fatalité plus grande encore, leur inspirent souvent le dégoût du travail ! Je ne pouvais revenir de mon étonnement. Dans ce moment des cris viennent frapper mon oreille. Je rentre. C'était un jeune homme que l'on frappait pour un léger solecisme... Bourreau ! m'écriai-je, ... & le cœur ferré de douleur, je sortis aussitôt de ce séjour..... (\*)

Par F. G.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De la Côte aux Fées, le 7 Janvier 1792.

MESSIEURS,

J'étais il y a peu de jours chez Monsieur \*\*\*. Le bruit assourdissant d'une voix montée sur tous les tons de la colere, & les gémissemens de l'enfance en détresse fixerent tout-à-coup mon attention. Il n'y avait qu'une planche ou deux entre nous & le bruyant acteur de ce vacarme. Que peut-il être arrivé, dis-je, qui ait donné lieu à cette clameur soudaine. Je comprends pourquoi les enfans pleurent, mais je n'imagine point pourquoi le grondeur s'agit à ce point & aboie si fort.

« Il n'est rien arrivé que de fort ordinaire, me dit Monsieur \*\*\*, rien qui mérite un tel fracas. C'est une scene désagréable, dont nous avons le malheur d'être fréquemment inquiétés. Mais elle l'est encore plus pour le turbulent acteur & les tristes objets de son humeur bourrue. Il n'est point ivre, comme le pourrait faire croire le bruit que vous entendez. Ce n'est point un étranger qui vient donner cette alerte brutale aux enfans de notre voisin : c'est lui-même. C'est un pere qui s'abandonne à son humeur emportée ; c'est un pere qui se livre imprudemment en spectacle à sa famille & au voisinage. C'est

(\*) (Note des Rédacteurs) Nous ignorons si l'auteur de cet article y a eu en vue le College de Lausanne ; si nous avions pu le soupçonner, nous lui aurions démontré, ce nous semble, qu'il serait difficile d'ajouter de nouveaux objets d'instruction, à ceux qui y sont enseignés, sans nuire aux succès de ces derniers, & sans élever des inconvéniens qu'il est sage d'éviter.

un pere qui se flatte de donner ainsi & une preuve honorable de son autorité sur ceux qui dépendent de lui, & des témoignages avantageux de discernement & de tendresse ; ce sont les enfans, les propres enfans qu'il tance avec cette rebutante & barbare hauteur. Vous croirez peut-être qu'ils ont enflammé à ce point son courage par quelque fausseté, quelque perfidie, quelque acte d'inhumanité, ou quelque autre faute grave & reprehensible à tout âge & même dans l'enfance. Non, il est indigné, ses expressions sont dures, il met dans son ton l'aigreur ironie, & la repoussante aigreur ; il a rejeté le grave & tendre langage de Pere, parce que ses enfans dans l'âge de l'enfance en ont l'inattention & la légèreté, parce qu'ils ne sont point avant le tems aussi instruits, aussi appliqués qu'ils peuvent le devenir avec le tems. Il a dit, « que la lumiere soit, & il s'irrite de ce qu'elle ne brille pas soudain de tout son éclat dans leur ame. Et voilà comme se terminent avec amertume la plupart des heures qu'il donne à l'instruction de sa famille. Elles commencent par un calme apparent, & finissent comme vous l'entendez. Heures de douleur, heures perdues pour le but que l'on se propose dans leur emploi ».

Ce récit, Messieurs, & ce que j'avais ouï en esser, me donnerent long-tems à penser, même après mon éloignement du voisinage de cet instituteur orageux & grondeur. Je gémis sur le malheureux sort de ces enfans dont on empêchait les heureux progrès par les moyens mêmes que l'on employe pour les haïr. La colere n'est point persuasive, l'aigreur inspire de la répugnance pour tout ce qui en paraît l'occasion ; la menace inspire la crainte. La raison peut en affaiblir le sentiment quand la frayeur est déplacée. Mais les enfans sont des enfans. — Quel enfant ne verrait pas approcher avec terreur l'heure où un pere emporté l'appelle en sa présence ? Peut-on se dispenser, lorsque l'on est plus avancé en âge, de redouter la présence de l'homme bourru & violent ? Quel goût prendront des enfans pour les objets les plus importants à leurs connaissances, si l'instruction est orageuse, & doit le plus souvent leur coûter des pleurs ? Quelle idée se feront-ils du pere qu'ils devaient chérir & respecter, si le ton grondeur est le moindre désagrément qu'ils ont à redouter, quand il veut les instruire de ce qui peut, dit-il, contribuer à leur bonheur ? N'en peuvent-ils pas conclure qu'il ne les aime point, que c'est à regret qu'il travaille à les rendre heureux ? On les persuadera difficilement qu'il les instruit, parce qu'il les aime. On le craindra. Mais est-ce assez pour un bon pere ? Ah ! c'est un triste talent de ne savoir inspirer que la terreur. C'est une situation déplorable d'être poussé à craindre ce que la nature donnait pour l'aimer.

Je plains ces peres bourrus, qui s'exposent à

perdre par les mouvemens de leur brusque impatience les doux fruits de leurs instructions; qui parviennent à se faire un supplice de ce qui eut été pour eux une occupation consolante, s'ils eussent employé plus de modération & de douceur; qui glacent le cœur de leurs enfans en leur imitant si souvent le leur enflammé de courroux; qui se mettent hors d'état de les réprimer avec succès dans les occasions plus graves, par l'excessive apreté de leurs répréhensions dans les fautes légères; qui ne peuvent enfin, s'ils ne sont pas perdus d'orgueil, qu'être confus, humiliés & mécontents d'eux-mêmes, lorsque ces crises d'emportement sont passées. Je gémissais aussi sur le sort des meres de familles sensibles & prudentes, désoletées par ces odieuses scènes, & sans cesse occupées à prévenir ou corriger leurs sinistres effets. — J'aurais souhaité, Messieurs, exprimer, aussi fortement qu'il m'eût mérité, les inconvéniens de l'aigreur, l'irritation & l'humeur si prodiguées par quelques peres dans les instructions qu'ils donnent à leurs enfans. Mais peut-être ma lettre vous fera naître l'idée de donner au public vos judicieuses réflexions sur ce vice malheureusement trop commun. Pussent-elles être utiles à une seule famille, vous serez suffisamment dédommagés de la légère peine que vous coûtera le soin de les mettre au jour!

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, ROBERT le Doux.

(Note des Rédacteurs). Nous avons cru mieux remplir les louables intentions de notre correspondant, en publiant sa lettre même, qu'en présentant nos propres observations. — Mais nous allons citer ici un trait de rigueur d'un pere à l'égard de son enfant, qui pourra servir de leçon utile, & dont nous garantissons l'authenticité.

Un pere avait mis en apprentissage chez un Orfèvre de cette ville son fils unique, jeune homme, d'un caractère doux, aimable, bon, qui donnait toutes les plus heureuses espérances. Quelques jours après, l'Orfèvre dit au pere du jeune homme qu'il en était assez content, mais que s'il lui recommandait un peu plus d'assiduité au travail, peut-être il en serait plus content encore dans la suite. Le pere fait venir son enfant dans sa chambre, commence par l'accabler de coups de nerfs de bœuf; après l'avoir laissé presque sans mouvement par terre, il lui dit enfin, que son maître, l'Orfèvre, se plaignait de ce qu'il manquait d'assiduité. Le jeune homme, trois jours après, recueille ses forces pour retourner chez son bourgeois; celui-ci, la semaine suivante va chez le pere de son apprentif & lui dit avec joie & empressement: votre fils est un charmant garçon, il travaille avec la plus grande assiduité, chacun

dans mon atelier & l'aime & le chérit. Le même jour, le jeune homme est appelé chez son pere, Il s'y rend, heureux d'avoir pu le contenter, & se promettant bien de faire tous les efforts pour continuer. Mais, qui pourrait l'apprendre sans effroi! Au moment qu'il entre, son pere avec la rage dans les yeux & le maintien, l'apostrophe en ces mots: scélerat! il ne tenait donc qu'à toi de bien faire! & avec le même instrument de brutalité & de barbarie dont il l'avait déjà maltraité, lui tombe sur le corps; à force de coups & sur le dos & sur la tête, lui fait perdre connaissance; cause dans les facultés intellectuelles, de cette jeune victime de sa férocité, une telle commotion, une telle retrogradation dans leur marche, que ce fils infortuné n'a pu retourner travailler chez son maître d'apprentissage, ni même avoir d'aptitude à aucune profession, & qu'aujourd'hui, il végète douloureusement. . . . Nous laissons nos Lecteurs aux réflexions qu'un tel fait est propre à faire naître.

\*\*\* La réparation complete

« Mondor, d'un train de poste, allait en phaéton,  
 » Et venait de rouer un malheureux piéton,  
 » Dont son char avait mis une jambe en canelle.  
 » On court après Mondor; à grand cris on l'appelle.  
 » Vous allez me dire: à quoi bon?  
 » Monsieur est déjà loin — Jugement téméraire;  
 » Il s'arrête, il descend, examine le mal.  
 » C'est trop juste, dit-il, d'un air fort débonnaire,  
 » Et je dois réparer cet accident fatal;  
 » Votre attente, Messieurs, ne sera point trompée.  
 » Que l'on porte à l'instant cet homme à l'hôpital;  
 » Là sa jambe, gratis, lui doit être coupée,  
 » Et puis mon Menuisier, vis-à-vis Sainte-Croix,  
 » Lui fournira gratis une jambe de bois:  
 » Mais comme on ne saurait rendre trop méritoire  
 » La réparation qu'on doit aux accidens,  
 » Tenez, mon cher ami, prenez, voilà six francs  
 » Pour payer vos porteurs, & le reste pour boire.

M O R T S.

Jeanne Marie Delessert, femme de Jean François Dupraz de Lauanne, âgée de 66 ans.  
 Marianne Muller, fille mineure.  
 Madame la veuve Fémian, née Bertaux, native & bourgeoise de Strasbourg, âgée de 56 ans.  
 Jean Siméon de Cotterd, bourgeois d'Essertes, âgé de 50 ans.  
 Henriette Pingoud, fille mineure.  
 Marianne Courvoisier Piot, fille mineure.  
 Noble Henry de Charriere, Officier Général au service de Sa Majesté le Roi de Sardaigne, Citoyen de Lauanne, né dans le mois de Mars 1715.  
 Jean Jacob Böhy, de Tols, Seigneurie de Burglen, âgé de 56 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

28 JANVIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 25 minutes, & se couche à 4 heures 35 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures 33 minutes du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
19 Janv.	0 0	0 5 6†	0 2 c†	26. p. 5. lig. 3	26. p. 4. lig. 0	26. p. 5. lig. 2
20 . . .	0 3	0 6 2†	0 1 0†	26. 4.	26. 4.	26. 3.
21 . . .	1 2†	0 6 3†	0 2 0†	26. 1.	26. 4.	26. 5.
22 . . .	2 0-	0 7 1†	0 2 9†	26. 5.	26. 6.	26. 7.
23 . . .	2 9†	0 4 0†	0 1 8-	26. 5.	26. 3.	26. 5.
24 . . .	1 9-	0 5 1†	0 1 7-	26. 9.	26. 7.	26. 6.
25 . . .	0 0-	0 7 1†	0 3 0†	26. 5.	26. 0.	26. 4.

BELLES-LETTRES.

\* *Le Teinturier malade.*

VOTRE mal est, mon cher, le pourpre ou la suette, Difait à son malade un grave Médecin; J'en juge à la couleur & rouge & violette, Que j'aperçois sur votre main...  
Eh! je suis teinturier, répond l'homme en souffrance: Et de sucs innocens mon cuir est imbibé...  
Vous êtes Teinturier! Louez la Providence, Sans cela vous étiez flambé.

*MELANGES HELVÉTIQUES*, in-12, de 634 pages. A Bâle 1792, & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.

Le format des Etrennes Helvétiques n'est nullement propre à trouver place dans une Bibliothèque; toutefois cet ouvrage le méritait, presque sous tous ses rapports. On regretta beaucoup en conséquence qu'il n'eut paru sous un autre format, lorsque le Libraire qui en est l'Éditeur réimprima en un vol. in-12, les quatre premières années, de 1782 à 1786, sous le titre de *Mélanges Helvétiques*; & l'édition accueillie avec la plus grande faveur fut bientôt épuisée. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui

en est la suite. Il contient les diverses pièces qui forment les Etrennes Helvétiques des années 1787, 1788, 1789 & 1790. On y a retranché toute la partie du calendrier, qui devenait inutile. La plupart des articles, sur-tout les morceaux historiques en ont été retouchés, corrigés, augmentés, d'après les lumières qu'a pu se procurer leur auteur depuis leur première impression; plusieurs notes utiles & intéressantes y ont été ajoutées, de même que quelques articles.

Cette collection doit offrir à tout véritable patriote une lecture d'un grand prix; il y trouvera une très-grande variété, des traits peu connus & toutefois importants de notre Histoire nationale. On peut avoir lu les Etrennes Helvétiques qu'elle renferme, & néanmoins la lire avec un nouvel intérêt, soit par les changemens qui y ont été apportés, soit encore par l'agrément du format & l'avantage très-grand qu'elle a acquis, en réunissant plusieurs années & rapprochant des morceaux dont le mérite augmente par la réunion à d'autres morceaux qui traitent du même objet.

ANECDOTE.

On lit le trait suivant dans un Papier Anglais. — Un homme qui se nommait Roche, eut la fantaisie de devenir Membre d'un Club qui faisoit du bruit.

Il s'y présenta pour solliciter admission. On le fit attendre dans une chambre voisine, & on le balotta. Toutes les balles furent noires, il ne s'y en trouva pas même une blanche. Le refus était donc solennel. On vint en rendre compte à Roche, qui apostrophant le messager par ces mots : *vous êtes un imposteur*, le soufflette, le terrasse, pousse la porte de l'assemblée & entre, "Messieurs, dit-il, je viens de punir un insolent, qui a osé me dire que vous refusiez tous de m'admettre parmi vous. Je n'en ai rien cru, parce que cela ne se peut pas. Mais, me tromperais-je ? Parlez. Est-il vrai que je n'aie eu que des balles noires ? Quelcun me dédaigne-t-il ? Qu'il se leve, qu'il le dise ; je suis prêt à l'entendre". Roche était un fort honnête homme, mais il était emporté, brutal & très-vigoureux ; tout le monde tremblait, & il régna le plus profond silence. J'étais bien sûr, dit-il alors, qu'on m'en avait imposé, & il prit sa place au Club, où il est demeuré vingt ans. — C'est ainsi que le Cardinal de Richelieu resta Ministre, en forçant l'appartement de Louis XIII, où la Reine-mère travaillait à sa perte. Partout les âmes fortes se ressemblent par le sentiment & par les forces d'agir.

(Extrait de l'Esprit des Journaux.)

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 20 Janvier 1792.

Voici, Messieurs, une anecdote bien peu connue, & qui, ce me semble, pourrait être lue avec intérêt dans votre Feuille (\*).

Y. O.

Le Lord Stair, disgracié par le Roi George II, se disposait à se retirer en Ecosse, lorsqu'il reçut le billet suivant.

"Mylord, vous êtes brave, on en est convaincu ; mais êtes-vous assez pour vous rendre seul demain, sur le déclin du jour, vers l'entrée de l'hôtel de Sommerfet, où vous serez attendu par un parti.

(\*)(Note des Rédacteurs.) Nous pensons, comme notre Correspondant, que cette anecdote n'est pas sans intérêt. Mais, nous serions fâchés qu'elle fut plus connue qu'il ne le croit. — Nous le remercions de son zèle à nous fournir des matériaux pour notre Feuille, & osons lui faire observer qu'il acquiescerait encore de plus grands titres à notre reconnaissance, s'il voulait bien nous fournir des anecdotes nationales, préférablement à celles qui n'ont pas un intérêt particulier pour notre pays.

cultier, qui, si vous osez le suivre, vous conduira dans un quartier peu fréquenté de cette Ville ; mais où vous trouverez quelqu'un qui brûle de vous voir & de vous dévoiler des mystères qui sont de la plus grande importance, & qu'on ne peut confier au papier" ?

Le Lord, en recevant cette lettre, n'y vit que le piège de quelqu'ennemi, ou une aventure galante.

Dans le premier cas, il aurait eu son honneur compromis en se refusant au rendez-vous. Dans le second, la manière dont l'héroïne s'y prenait & qui tenait du merveilleux, excitait trop sa curiosité, pour ne pas la satisfaire à tout prix.

Le lendemain, armé de son épée & de deux pistolets, Stair se rend à l'hôtel de Sommerfet, il y trouve un homme, adossé à la muraille, de la grandeur de *Don Juan*, dont la figure était cachée par un chapeau abattu ; cet homme le fixa en lui faisant signe de le suivre. Après une heure de marche, ils arrivèrent dans une rue presque déserte, où le conducteur s'arrêtant à la porte d'une vieille maison, l'ouvre, lui montre l'escalier, le fait passer devant lui, en disant : *montez, Mylord* ; & il ferme la porte sur lui.

L'intrépide Lord, son épée d'une main, un pistolet de l'autre, arrive au haut de l'escalier : il voit à travers une vieille porte qui baillait, une chambre meublée comme au tems de Guillaume le Conquérant, & au milieu de laquelle brûlait une lampe, dont la lueur paraissait éclairer un tombeau.

"Entrez, Mylord, lui dit une voix rauque qui sortait à travers quatre rideaux, approchez de celui qui vous parle, vous n'avez point ici d'ennemi. Commencez par vous reposer quelques instans dans ce fauteuil, & à côté de mon lit, après quoi nous parlerons d'affaires".

Soit, dit le Lord ; mais abrégeons, & sachons enfin à quoi tend tout le merveilleux de cette aventure. — "Vous êtes vif, Milord... Vous avez de qui tenir ; mais laissez vos armes, prenez cette lampe, & regardez-moi".

Milord se leve, prend la lampe, ouvre les rideaux, & demeure interdit à l'aspect d'un vieillard pâle, décharné, ayant une longue barbe blanche, & dont les yeux se fixent avidement sur lui.

"Remettez-vous, Milord ; regardez-moi bien... je respire encore ; ce ne sera sans doute pas pour longtemps, & je vous dois un plaisir que je n'ai pas goûté depuis longues années, l'âge & l'infortune ont effacé jusqu'aux moindres vestiges des traits de quelqu'un qui vous touche de bien près".

Le Lord, dont l'étonnement augmentait à mesure que le vieillard, ou plutôt le squelette lui parlait, ne pouvait proférer une seule parole.

“ Baïffez-vous, Milord, continua l'inconnu, & prenez sous mon lit une cassette où sont renfermés des papiers capables de réparer les pertes que nos guerres civiles ont causées à votre maison, ainsi que les dépenses de vos Ambassades, & vos services militaires ”.

Milord Stair met la cassette sur le lit du vieillard, il l'ouvre en tremblant; & jettant un coup d'œil rapide sur les papiers qu'elle contenait, le cœur lui manque, & il se laisse tomber dans le fauteuil qu'il venait de quitter.

“ Prenez courage, Milord: tenez voici les copies en forme des contrats de vente de trois terres de vos peres, que votre bifaïeul avait feint de vendre dans les tems de nos troubles, ainsi que les contre-lettres, au moyen desquelles vous rentrerez sans nulle difficulté dans les héritages de vos peres ”.

Milord Stair ne peut tenir à des actes de bienfaisance si signalés, il se leve en versant un torrent de larmes, il faute au col du vieillard, qui le serre étroitement dans ses bras. Eh! qui donc êtes-vous? s'écria-t-il, qui donc êtes-vous, généreux inconnu, pour m'avoir tenu lieu de pere ?

“ Laissez-moi, mon cher Lord, lui répond l'inconnu en sanglotant, je suis trop faible pour pouvoir soutenir un plus long entretien avec vous, ménagez moi de grace, & croyez qu'il m'en coûte plus qu'à vous, de garder dans ce moment un secret que vous desirez si ardemment de connaître: embrassez-moi, prenez cette cassette, & laissez respirer un infortuné, qui l'est bien moins depuis qu'il vous a ferré dans ses bras ”.

Ah! qui que vous soyez, reprit Milord, quelqu'intérêt que vous puissiez avoir de vous cacher à l'objet de votre bienfaisance, pouvez-vous être assez cruel pour exiger qu'il vous obéisse, qu'il vous abandonne, & sur-tout dans l'état où je vous vois réduit, sans amis, sans secours, & peut-être sans...?

“ Arrêtez, Milord, reprend le vieillard, j'aime à trouver en vous de pareils sentimens; mais apprenez que quelqu'infortuné que je sois d'ailleurs, je suis à l'abri des besoins qui semblent vous inquiéter; ainsi, pour peu que vous aimiez à m'obliger, partez, Milord, & dans l'instant; faites plus encore, & songez que j'ai droit de l'exiger, jurez-moi que vous ne reviendrez point ici & ne me ferez chercher ailleurs qu'autant que je vous en ferai prier ”.

Le Lord sentant au ton dont lui parlait le vieillard, que ses instances seraient vaines, tomba de nouveau dans ses bras, & le quitta les yeux baignés de larmes; le même homme qui l'avait amené le reconduisit à l'hôtel de Sommerfet, où il le quitta, & Milord se rendit chez lui, bien résolu de retourner vers son bienfaiteur. Le lendemain il s'y disposait,

lorsqu'il reçut la lettre, cachetée à ses armes, & signée Sir George Stair, dont voici la copie.

“ N'envoyez point, ne revenez point chez moi, mon cher Lord: on ne m'y trouverait plus ”.

“ S'il ne s'était agi que de vous avouer qui j'étais, c'est-à-dire, votre bifaïeul, cru mort depuis long-tems, & qui, à plus d'un titre, devrait l'être, vous n'auriez point trouvé tant de résistance au desir légitime que vous aviez de connaître votre bienfaiteur. Mais les suites que je prévoyais d'une scène si intéressante pour vous & pour moi, déjà trop forte pour mon âge & la faiblesse qui le suit, m'ont fait trembler, je vous l'avoue, d'avoir à satisfaire votre curiosité sur des détails qu'elle aurait eu lieu d'exiger, & qui, loin d'offrir à vos yeux un parent aussi cher & aussi respectable que vous l'eussiez d'abord imaginé, ne leur eussent sans doute offert qu'un objet odieux, qu'un monstre enfin, moins digne de pitié, que de l'horreur que je m'inspire à moi-même... Vous en aller juger ”.

“ La mort de mon pere précéda de quelques mois ma naissance. Ma mere n'ayant presque pas tardé à le suivre, une tante, sœur de mon pere, & qui vivait depuis long-tems dans la retraite, se chargea d'élever mon enfance, & s'en acquitta de façon, que ( bien qu'elle ait causé le crime que j'expie encore ) le sentiment de ma reconnaissance est toujours vivant dans mon cœur ”.

“ J'avais à peine dix-sept ans, lorsqu'indigné de voir mes compatriotes armés contre leur légitime Souverain, je formai le dessein d'aller offrir au Roi Charles Premier, & ma fortune, & mon épée... Mais quel fut mon étonnement, lorsque je vis ma bonne tante, à qui tout m'engageait à faire part de mon projet, lever les mains au Ciel, & me regarder avec une espece d'horreur ” !

“ Aussi surpris que touché de son état, & brûlant d'en savoir la cause; après les instances les plus vives & les plus réitérées: vous le voulez? ( s'écria-t-elle en sanglotant ) apprenez donc que ce Prince que vous voulez servir, même contre votre patrie, est l'auteur de ma honte, ainsi que des regrets dont vous me voyez consumée, & de la mort de votre pere ”.

“ J'avais quinze ans au plus, lorsque élevée parmi les filles de sa mere, le perfide, abusant de ma jeunesse, & de la crédulité de cet âge, sous l'appât des sermens & les promesses les plus sacrés, parvint à me séduire. J'étais perdue enfin; car ce traître, peu de jours après avoir su mon état, partit sans me rien dire, pour l'Espagne, dont il se flattait d'épouser l'Infante... J'étais perdue, dis-je, si le hazard ou le Ciel, n'eût pas amené à Londres votre pere auquel je me vis forcée de confier & mes malheurs, & les suites que j'en craignais ”.

« Ce digne frere, pénétré jusqu'aux larmes, & sans perdre de temps en reproches, courut à l'instant même chez la Reine, & sous je ne fais quel prétexte, après en avoir obtenu un congé pour moi, me fit partir avec lui, dès la nuit même, pour une de ses terres, à quelques milles d'Edimbourg, où il me confia aux soins d'une Concierge aussi intelligente que discrète, jusqu'au parfait rétablissement de ma santé. Hélas! (ajouta-t-elle) je ne devais plus le revoir: le chagrin qu'il avait conçu de mon malheur ne tarda pas à le précipiter dans le tombeau, ainsi que sa respectable épouse, qui, après vous avoir donné le jour, survécut à peine un mois à sa perte ».

« Tels furent, mon cher neveu, les secrets & déplorables motifs de la retraite où j'ai toujours vécu depuis ce temps, & dont vous seul, dans l'univers, connaissez maintenant le mystère... Voyez, mon ami, si après les soins que j'ai pris de votre enfance, & l'éducation que j'ai tâché de vous procurer; voyez si l'auteur de tant de maux, que dis-je? si le barbare dont le crime a porté la mort dans le sein des auteurs de votre naissance, & dans le mien des regrets éternels, voyez, dis je, si c'est à lui qu'un fils, qui se croit digne de ce nom, doit consacrer sa fortune & son bras?

Non! Grand Dieu, non! (m'écriai-je, saisi d'horreur) le lâche est indigne de vivre... Il ne mourra que de ma main.

De vous dire aujourd'hui, Mylord, par quels moyens aussi recherchés que périlleux, ma fureur contre ce Prince, à partir de ce fatal moment, toujours également la même, est enfin parvenue à remplir ma vengeance & mon exécration serment, ainsi que les événemens qu'ont produit les remords dont mon crime ne tarda pas d'être suivi; tous ces détails dans l'état où vous m'avez vu, sont maintenant trop douloureux pour être rappelés. Qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir, pour m'abhorrer autant que je m'abhorre moi-même, que l'Exécuteur du Roi Charles Premier, qui ne parut sur l'échafaud que sous un masque, n'était en effet que... votre indigne & trop coupable bisaïeul, *Sir George Stair*.

Quels que fussent les sentimens dont Mylord Stair dut être affecté, après la lecture de cette lettre, son premier soin fut de chercher la rue & la maison où il avait trouvé son bisaïeul, mais ses recherches furent inutiles, la maison avait été évacuée.



On nous a reproché d'avoir proposé trop d'innovations dans cette Feuille; on nous a reproché de n'en avoir pas assez proposé. Aujourd'hui nous nous permettrons d'y placer quelques observations, quelques réflexions sur les innovations en général.

Les nouveaux établissemens, semblables aux enfans nés avant terme, sont souvent difformes. Ce-

pendant celui qui introduit pour la première fois des honneurs dans sa famille, vaut souvent mieux que les descendans; ainsi quelquefois les établissemens heureusement faits surpassent les copies que la postérité en tire. Car le mal, par un mouvement naturel, va toujours en augmentant; & le bien, quand on le vaut efficacement, a d'abord des forces auxquelles rien ne peut résister. Le plus grand des novateurs, c'est le temps. Si le temps, par son seul mouvement, fait empirer les établissemens, & si la prudence & l'adresse ne s'efforcent pas de les rétablir, quelle sera donc la fin du mal! Il faut respecter les établissemens, quoiqu'ils ne soient pas très-bons, lorsqu'ils conviennent au temps où l'on vit. En effet, les innovations diffèrent toujours des anciens usages, & malgré leur utilité, elles portent le trouble, puisque l'on n'est pas familiarisé avec elles. Il en est des nouveautés, comme des étrangers; nous les suivons plutôt par curiosité que par bienveillance.

Tout cela serait vrai, si le temps n'agissait pas; mais il circule continuellement, de sorte que la lenteur qui temporise, porte le trouble aussi bien que la nouveauté.

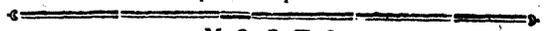
Ceux qui respectent avec trop de superstition, les usages anciens, sont raillés par leurs contemporains.

Si dans leurs innovations les hommes consultaient le temps, ils agiraient avec prudence. Le temps innove tantôt en grand, tantôt en secret, tantôt insensiblement.

La nouveauté n'a besoin que de l'espérance; lui ajouter quelque chose de plus, c'est lui ôter.

Que celui à qui la nouveauté est utile rende grâce à la fortune & au temps; & que celui à qui elle est nuisible regarde l'auteur de la nouveauté, comme l'auteur de sa perte.

Il ne faut pas tenter de nouvelles expériences pour guérir les corps politiques, si leur avantage n'est pas démontré, ou si une nécessité urgente n'y force pas. On doit examiner si le besoin de la réforme indique le changement, ou si ce n'est pas plutôt le desir de changer qui sert de prétexte à la réforme. Bien plus, suspectons toutes innovations qu'il n'est cependant pas permis de rejeter. Enfin, d'après le conseil de la Bible, suivons les voies antiques, examinons les bonnes & ne les quittons pas.



#### M O R T S.

Jeanne Louise Catherine Ferret, femme de Daniel Lemat, de Sottens, habitant à Lausanne, âgée de 33 ans.  
 Marianne Thivent, veuve de Jaques Ramel, du Château d'Oex, habitante à Lausanne, âgée de 66 ans.  
 François Borgeaud, de Morrens, âgé de 67 ans.  
 Jeanne Gaudin, fille mineure.  
 Jédéon Bezançon, de Lutry, âgé de 65 ans.  
 Une fille morte avant le baptême.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

4 FÉVRIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 12 minutes, & se couche à 4 heures 48 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
26 Janv.	0 0	0 3 1†	0 1 0†	26. p. 4. lig.	1 26. p. 3. lig.	3 26. p. 2. lig.
27 . . .	1 3-	0 4 8†	0 0 8†	26. 3.	9 26. 5.	8 26. 6.
28 . . .	2 1-	0 6 3†	0 2 1†	26. 6.	6 26. 7.	1 26. 8.
29 . . .	1 0†	0 7 2†	0 3 0†	26. 7.	7 26. 7.	11 26. 9.
30 . . .	0 1-	0 7 3†	0 2 1-	26. 10.	11 26. 11.	0 26. 10.
31 . . .	1 3†	0 7 9†	0 1 5-	26. 9.	9 26. 9.	0 26. 8.
1 Fév.	0 0	0 5 5†	0 2 3†	26. 10.	1 26. 11	0 26. 10

## COURS

**M**ONSIEUR le Professeur *Lanteires* recommencera, dans quelques semaines, un Cours d'Histoire, de Géographie, de Mythologie, de Belles-Lettres, de Langue Française, de lecture, & de divers genres de style. Sur-tout de style épistolaire. Il recevra, gratis, ceux dont les circonstances pourraient leur faire désirer cette facilité.

### BELLES-LETTRES.

*La résistance respectueuse.*

En tête à tête un soir avec un prince,  
Certaine femme de province,  
Du mieux qu'elle pouvait défendait son honneur;  
Mais n'osant dans ce cas, manquer à la Grandeur:  
Pardon, dit-elle, avec douceur,  
Pardon, si je vous représente  
Que votre Altesse, Monseigneur,  
A la bonté d'être trop insolente.

### PROJET DE GRAMMAIRE.

Des *tu*, des *vous*,  
Je m'en vais faire  
Une Grammaire  
Pour les amans & les époux.  
Plus de *vous* avec sa bergère;

Plus entre femmes & maris;  
*Item*, plus de vous entre amis,  
De frere à frere,  
De pere à fils,  
A moins qu'on ne soit en colere.  
Tous ces *vous* là, je les maudis.  
Ils sont polis;  
Mais quand on s'aime,  
Les *tu*, les *toi* font si jolis!  
Sont si gentils!  
Je gage même  
Qu'on se tutoie en Paradis.

*Almanach littéraire ou Etrennes d'Apollon, pour l'année 1792. Contenant de jolies piéces en prose & en vers, des variétés piquantes & des anecdotes curieuses. Avec une notice des ouvrages nouveaux. Par d'Aquin, cousin de Rabelais. A Paris, & se trouve à Lausanne dans la Librairie d'André Fischer.*

Ce titre promet beaucoup, & appelle une critique sévère, si l'on n'est pas disposé à tenir compte aux Editeurs de leurs efforts, pour n'en pas rester au-dessous, & à leur accorder de l'indulgence quand ils s'en font éloignés.

Nous avons annoncé dans cette Feuille l'*Almanach littéraire 1791*: les éloges que nous y donnâmes ne

conviendrait pas toujours à celui-ci, beaucoup trop rempli, ce nous semble, de vers, de pièces, de bons mots de circonstance.

Ce n'est pas qu'en général la lecture n'en puisse être agréable. On y trouve plusieurs morceaux intéressans, & quelques naïvetés assez plaisantes. Les suivantes, par exemple, se liront peut-être avec plaisir. — Un particulier disait que la peste de Marseille fut un fléau si terrible, qu'à cette funeste époque, un homme de condition, n'était pas même en sûreté de la vie dans cette ville. — Un honnête Provincial, de retour de Paris, où il était allé pour voir le Roi, disait qu'il l'avait vu *lui-même* & se promener *lui-même*. — Mademoiselle \*\* comparait les gens de haute taille à de hautes maisons, dont l'appartement le plus élevé est ordinairement le plus mal meublé.

On remarque un peu plus de correction dans le langage du onzième siècle & plus d'éloignement du latin que dans celui du siècle précédent, dont nous avons donné un exemple, (voy. N°. 3 de cette Feuille.) Il sera aisé de s'en convaincre par l'extrait suivant d'une traduction des quatre livres des Rois, que quelques Antiquaires & particulièrement M. le Beuf, rapportent à ce siècle.

*Le second Livre des Rois.*

Sathanas se eslevald en cuntre Israël e entichad David que il feist anumber ces de Israël é ces de Juda, e li Reis cumandad a Joab, ki esteit maître cunestables de la chevalerie le Rei, que il en allast par tutes les lignées de Israël des Dan jèque Bersabée; e anumberast le pople, é raportast, é mustrat al Rei le nombre de tus. Respondi Joab: damne Deu ajusté a son pople tans come ore i ad; vil multiplit que centi tans i ait avant. Quel mestiers est de entre mestre de tel ovre; mais li Reis volt que faite fust sa volenté.

*Le second Livre des Rois.*

(Traduction littérale.)

Sathan s'éleva contre Israël, & suggéra à David qu'il fit faire le dénombrement de ceux d'Israël & de ceux de Juda. Le Roi commanda à Joab qui était maître connétable de la cavalerie du Roi, d'aller dans toutes les familles d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée: & de faire le dénombrement du peuple, de le rapporter & de le lui montrer. Joab lui répondit: que le Seigneur Dieu ajoute à son peuple autant qu'il y en a présent, & le multiplier tellement, qu'il y en ait par la suite cent fois autant; quel besoin y a-t-il d'entreprendre cet ouvrage? mais le Roi veut que faite soit sa volenté. (Tiré d'une manuscrit parchemin, de la Bibliothèque des Cordeliers de Paris.)

C'est dans le onzième siècle que parurent les premiers Grammairiens; mais leurs leçons n'avaient guère pour objet que la Langue latine, qui depuis long-tems n'était plus la Langue vulgaire. D'abord, ces leçons furent rédigées en prose, mais dans la suite on les mit en vers; de ce genre étaient la plupart des ouvrages, & sur-tout les Romans; ainsi bons ou mauvais, les vers furent reçus par-tout; & il n'y eut pas même jusqu'aux permissions pour certains emplois, jusqu'aux actes de chancellerie qui ne fussent assujettis à la rime.

Voici un exemple de la poésie du onzième siècle, en langue vulgaire, telle qu'on la parlait dans les provinces méridionales de la France.

Nos jove quamdius estam  
De grand follia per folledat  
parlam  
Quar no nos membra per  
cui vivri esperam  
Qui nos fosse tanquam per  
terranam  
E qui nos pais que nos  
murem de fam  
Per qui salves mes, per pur  
tan quell clamam.

*Traduction littérale.*

Nous jeunes gens, tous tant que nous sommes, parlons follement des grandes folies, car il ne nous souvient pas de celui par qui nous espérons vivre, qui nous soutient, tant que nous alons sur terre, & qui nous nourrit, de peur que nous ne mourrions de faim; lui par qui nous sommes sauvés, pourvu que nous crions vers lui.

Ces vers beaucoup moins intelligibles que la prose qu'on vient de lire, en paraissent même si éloignés, qu'on a peine à les rapporter au onzième siècle; ou bien l'on est tenté de croire qu'ils tiennent plus de quelque patois Provincial, que de la Romane proprement dite. Il est néanmoins important d'observer que les licences énormes que prenaient les Poètes de ce tems-là, jointes aux imperfections de la Langue vulgaire, rendaient nécessairement leurs productions différentes de la prose, dont le tour suivait assez naturellement l'ordre des idées.

(La suite dans une Feuille suivante.)

É C O N O M I E.

On annonce dans quelques Papiers publics, le moyen suivant, de faire éclore des poulets pendant les plus grands froids.

On a mis dans un grenier bien fermé, & dont la fenêtre était au midi, cinquante-deux paires de pigeons, & on leur a donné à chacun deux œufs de poule à couver. Dans le grenier était un poêle de terre, entouré d'un petit treillage de mailles, pour que les pigeons ne se brûlassent pas les pattes,

& seulement pour que leur eau ne gélât pas. On avait eu la précaution d'enfermer deux dindes dans un endroit très-chaud, & de ne leur donner à manger que des graines échauffantes, pour avancer leur ponte. Aussi-tôt que les poullets furent éclos, on fit laisser aux dindes leurs œufs dans leur nid, on les grisa bien, & après les avoir endormis, on mit les petits poullets sous leurs ailes. A leur réveil elles les menerent; elles les couvrent après, & gloussèrent pour les faire manger. On en a élevé, cette année là, quarante-six paires des cinquante-deux qu'on avait essayés. Cette expérience a été répétée & avec le même succès.

On doit à Madame Gacon d'Humieres, un moyen bien simple de nourrir & de faire travailler les abeilles pendant la rigueur de la saison.

Si je fais travailler les abeilles pendant les plus grands froids, dit-elle, c'est que je les aurai garanties des dangers de cette saison, c'est que je les aurai nourries. Travailler, c'est vivre pour ces précieux insectes. La difficulté n'est donc que de les garantir & de les faire vivre, sans qu'elles se nourrissent de leur miel.

Il faut faire sceller dans le mur qui les abrite du Nord, des perches très-longues, pour recevoir des paillassons qui formeront un auvent d'environ six pieds, excédant les ruches. Ces paillassons seront couverts de toiles cirées, qui empêcheront la neige ou la pluie de pénétrer.

Un matin que Madame Gacon d'Humieres déjeunait avec du raisiné de Bourgogne, elle laissa près de ses ruches son morceau de pain, sur lequel il était étendu. A son retour elle le trouva couvert de ses abeilles. Voilà à quoi elle doit son expérience.

Il faut pour un hiver autant de pots de six livres, remplis de raisinée, que l'on a de ruches. On en met deux fois par jour sur l'ouverture de la ruche, & toutes les mouches viennent s'en nourrir. Elles ne mangent plus leur miel, elles l'augmentent au contraire; leur cire moins desséchée est plus belle & plus sonore.

Mes abeilles, dit Madame Gacon d'Humieres, distinguaient le son de la cuiller sur les pots; elles portaient alors toutes de leurs ruches, venaient voltiger à l'entour de la personne qui leur portait à manger; & jamais elles ne l'ont piquée.

## L I V R E S.

Chez *MM. Durand l'aîné & Compagnie*, Commissionnaires en Librairie, rue du Bourg, à Lausanne.

*Le Porte-feuille récréatif*, à l'usage des enfans & des adolescens des deux sexes; contenant des traits de l'histoire ancienne & moderne, des contes mo-

raux, des fables, des morceaux de déclamation en vers & en prose, des anecdotes de bienfaisance & autres, par lesquels la morale & l'instruction sont présentées sous des formes agréables à la jeunesse; avec des figures en taille-douce. Rédigé par un *Ami des Enfans*; N°. 1 & 2, format 4, L. 3 de France.

*Le Code Genevois*, sanctionné en Conseil Souverain, le lundi 14 Novembre 1791, 1 vol. in-18, de 500 pages. L. 3 de France.

*La Constitution Française en Vaudeville*, suivie des Droits de l'homme, de la femme & de plusieurs autres Vaudevilles Constitutionnels, 1 vol. in-16, 15 s. de France.

## A R T S.

Il y a à Dursley, dans la province de Gloucester, un nommé Hopkins, garçon meunier, qui, sachant à peine lire & écrire, se mit dans la tête, il y a quelques années, de faire un violon; non-seulement il y réussit, mais il apprit à en jouer sans le secours de personne. Encouragé par ce succès dans la mécanique, il s'amusa à construire un orgue dans le moulin de son maître, & en vint à bout, à force de patience & de constance: il était fait de manière que la grande roue du moulin faisait aller non-seulement le soufflet de l'orgue, mais même le tournebroche de la cuisine. Enfin, il vient de faire dernièrement un orgue pour une chapelle, & les connaisseurs en font le plus grand cas. On prétend qu'il ne le cède en rien aux meilleurs de ce genre pour la mélodie des tons.

## V A R I É T É S.

Non, Messieurs, non, la chaussure actuelle ne vaut rien du tout, elle ne sert qu'à difformer les orteils, qu'à donner des cors, ce qui, l'on ne me le disputera pas, rend la marche désagréable & souvent douloureuse. M. Camper vient de nous donner un ouvrage où il publie la meilleure forme de souliers, & malgré tous les plaisans ou tous les fourriers du monde, je soutiens qu'il a fait par là un acte d'un vrai patriote. "L'anatomie m'a fait voir, dit-il, que notre pied s'allonge dans la marche, & se raccourcit dans l'inaction. Par conséquent, la mesure prise sur la semelle du pied en repos, selon la routine ordinaire, doit produire un soulier trop court pour un pied en mouvement, & ce soulier doit par cette raison passer le grand orteil & le talon: en un mot, les articulations de chaque doigt feront des éminences, la semelle étant trop courte & trop dure, pour pouvoir céder & prêter. L'expérience m'a encore prouvé que le talon du soulier devrait être plus avancé sous la plante du pied, afin de soutenir le centre de gravité; il devrait être aussi plus haut pour un pavé inégal, que lorsque nous marchons dans la maison, dans un jar-

din, ou dans des promenades commodes. Je me rappelle que, dans ma jeunesse, les souliers avaient le devant un peu relevé: vint ensuite la mode de porter de souliers très-plats & peu profonds, avec des talons fort hauts; ce qui produisit une révolution générale dans la forme des souliers: celle des talons restant toujours la même, j'achetai des souliers de cette forme, sans me douter de leur différence. J'en fus cruellement désabusé, aux dépens de mes orteils, qui heurtaient chaque pierre qu'ils rencontraient.

Les hommes ne marchent pas tous de la même façon; les femmes, par exemple, ne marchent pas comme les hommes, parce qu'elles ont les hanches plus larges. La marche des enfans est différente aussi, à cause de la petitesse de leurs jambes. Les vieillards qui ont la tête, & tout le corps même penché en avant, sont obligés de plier les genoux, pour soutenir le centre de gravité, qui tombe nécessairement davantage sur le cou-de-pied. Vers la fin d'une grossesse, la partie supérieure du corps d'une femme penche en arrière, afin de soutenir le ventre de gravité, dérangé sans cela, par le poids de l'enfant qu'elle porte dans son sein, & qui sort hors de la ligne de gravité. Dans ces circonstances, la plupart des femmes marchent sur les talons. Nos Dames & nos Demoiselles du bon ton ont des talons à leurs souliers très-hauts, & très-minces; & pour que le pied paraisse plus petit & plus mignon, on avance ces talons tant qu'on peut au-dessous du cou-de-pied; mode absurde, ridicule, & plus susceptible d'inconvéniens que celles des payannes, lesquelles se servent de souliers, qui assurent leurs corps & rendent leur marche plus ferme & plus aisée.

Dans les villages de la Hollande, il est d'usage de faire un soulier pour le pied droit, & un autre différent pour le pied gauche; ce qui est non-seulement sensé, mais s'accorde parfaitement avec la forme de nos pieds.

La meilleure position pour la boucle est d'être placée ni trop haut, ni trop bas, mais sur le cou-de-pied, précisément là où le ligament triangulaire lie les tendons des extenseurs des orteils aux os du pied. Il est difficile que les rosettes puissent bien attacher le soulier au pied: mais lorsque les boucles sont trop grandes, leur figure bombée ne répond pas à la forme du cou-de-pied, qui n'a point une figure circulaire, & peut faire naître des infirmités, à moins qu'on n'ait une boucle droite & une boucle gauche, & qu'on ne fasse mouler leur courbure sur le pied même.

Il résulte donc de tout ceci, que les souliers qui ne sont pas appropriés à notre marche sont défectueux; que par conséquent, un Cordonnier qui voudrait exceller dans son art, devrait avoir une con-

naissance exacte de ces sortes de différences: particulièrement, s'il veut préserver ses pratiques des cors aux articulations & entre les orteils, & des oignons sous les ongles, sur-tout du grand orteil, où ils causent des douleurs vraiment insupportables. Il prévient tous ces inconvéniens en donnant une forme géométrique & locale aux souliers: alors les orteils ne se courberont plus; les ongles ne tourneront pas; la grande articulation du principal orteil, & le pied en entier, ne seront plus assujettis aux enflures, aux tumeurs, & la peau du pied, en général, sera garantie d'être lésée. Je dis plus: si ce Cordonnier entend bien son métier, s'il est intelligent, s'il a une idée nette de la marche, s'il fait distinguer la forme naturelle d'un pied d'une forme défectueuse, il corrigera dans un moment, les défauts de son ouvrage, & préservera par là ses pratiques de mille tortures cruelles; inmanquablement il les empêchera de broncher, de heurter avec les pointes des pieds, & de se donner des entorses. Telle est l'importance qui résulte de la mauvaise forme des souliers: il est donc bien essentiel de leur en donner une qui soit la meilleure possible.

#### A N E C D O T E.

Il y a des gens, doués même de quelque esprit, qui ne sentent point l'utilité des ombres dans un tableau, & parmi ceux qui conviennent de leur nécessité, il y en a beaucoup qui regardent certaines de ces ombres comme des taches ou des caprices du Peintre. Perrault raconte, dans son Dialogue II, qu'une Dame était furieuse contre son peintre, parce qu'il lui avait mis du noir sous le nez. "J'ai montré mon portrait, lui disait-elle, à toute ma famille, il n'est aucun de mes parens qui n'ait été scandalisé. J'ai pris moi-même deux flambeaux dans mes mains, pour voir si j'avais effectivement sous le nez la tache qu'on a eu l'indécence d'y placer, nous eûmes beau regarder, ni moi, ni personne de la compagnie ne pûmes voir une telle tache". On ne saurait croire combien de désagrémens éprouve particulièrement le peintre de portraits. Vigée, s'aperçut, en faisant le portrait d'une Dame, que dès qu'il travaillait à la bouche, elle grimaçait, elle mettrait ses lèvres dans la plus violente contraction, afin de paraître avoir la bouche plus petite. Impatient de ces mines; ne vous gênez pas, Madame, lui dit-il gravement, pour peu que vous le vouliez, je n'en mettrai pas du tout.

(Extrait d'un Papier Public.)

#### M O R T S

Abraham Aivatli, de Champagne, ci-devant diocèse en Souveraineté de Geneve, & actuellement de la Savoie, âgé de 38 ans.

Jean Isaac Gély, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

II FÉVRIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 3 minutes, & se couche à 4 heures 48 minutes.

La LUNE se leve à 3 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
2 Févr.	2 0	0 4	0 2	26. p. 10. lig. 1	26. p. 9. lig. 9	26. p. 8. lig. 7
3 . . .	1 0-	0 6	0 2	26. 7-	3 26. 7-	7 26. 8-
4 . . .	0 0-	0 7	0 4	26. 9-	9 26. 10.	1 26. 11.
5 . . .	0 2†	0 5	0 3	26. 10.	0 26. 9.	9 26. 9.
6 . . .	2 1-	0 6	0 4	26. 8-	8 26. 7-	7 26. 8-
7 . . .	1 2†	0 8	0 4	26. 9.	1 26. 9.	1 26. 8
8 . . .	3 0	0 7	0 3	26. 9.	1 26. 9	1 26. 9

## BELLES-LETTRES.

Vous avez parlé, Messieurs, dans une de vos Feuilles, d'une tragédie du théâtre allemand, qui aurait bien mérité, ce me semble, d'être mieux connue de vos Lecteurs, qu'elle n'a pu l'être, par la citation que vous en avez ordonné. Je vous propose d'en publier la notice suivante.

« Hermanne II, Comte de Cilli, homme fier & impérieux, avait un fils nommé Frédéric, dont le courage & les qualités aimables étaient généralement estimés, & lui avaient fait beaucoup d'amis; mais il avait aussi un ennemi. L'orgueilleux Chevalier de Helfenberg, vaincu par Frédéric dans un tournoi, brûlait de se venger. En épiant tous les pas du jeune Comte, il parvint à découvrir que celui-ci avait épousé secrètement une jeune Demoiselle, nommée Véronique, dont les vertus & la beauté faisaient toute la fortune. Voilà une découverte bien propre pour lui nuire auprès du vieux Comte. Helfenberg ne tarda pas à en profiter. Il se rendit à Cilli, & sous prétexte d'attachement pour Hermanne, il lui communiqua ce qu'il savait du mariage de Frédéric, & donna de Véronique l'idée la plus propre à lui attirer le mépris & l'indignation d'un beau-pere, orgueilleux de sa naissance & de ses richesses. Le fort voulut que la sœur de Frédéric,

épouse du Roi de Hongrie, se trouvât à Cilli en ce moment, & fut instruite de la mésalliance de son frere. Rendue plus fiere par son élévation, elle était encore plus sensible à l'affront fait à sa famille, & se joignit au dénonciateur, pour attirer sur Frédéric tout l'effet de la colere du vieux Comte. On s'affura des deux jeunes époux: Frédéric fut jetté dans une tour, & Véronique conduite à un château éloigné, pour y finir ses jours, dans la douleur. Mais le Chevalier d'Edelin, intime ami du jeune Comte, n'eut pas plutôt appris cet événement, qu'il se joignit à plusieurs autres Chevaliers, & rassembla une troupe de guerriers assez nombreuse pour attaquer la forteresse de Hermanne & mettre Frédéric en liberté. Et comme celui-ci n'avait rien plus à cœur que de retrouver sa chere Véronique, ils se mettent aussitôt en chemin pour Osterwitz, lieu de sa prison, & avaient déjà brisé ses chaines, lorsque Hermanne y arriva avec le reste de ses guerriers. Frédéric ne voulant pas porter les armes contre son pere, demanda seulement l'interposition de son ami pour obtenir son pardon. Hermanne, touché de cette générosité dans les vainqueurs, consentit à se réconcilier avec son fils, & à approuver son mariage. Frédéric & son épouse étaient déjà aux pieds du vieux Comte pour lui demander sa bénédiction, lorsque la Reine de Hongrie parut avec sa confidente, toutes

les deux déguisées en guerriers. Hermanne s'étant déclaré satisfait de sa bru, & lui ayant souhaité toutes les prospérités, il la releva dans ses bras, & se tournant vers son fils, il lui dit, en lui tendant la main, *Et toi, reçois la bénédiction de ton pere...* Dans ce même moment, la Reine accourt, & plonge un poignard dans le cœur de Véronique, en s'écriant: *Et voici le présent de noces que te donne ta sœur.*

## ÉCONOMIE.

Nous avons déjà annoncé un moyen de conserver frais des œufs de poule; mais celui qui est indiqué dans la Feuille du Cultivateur, nous paraît plus facile & tout aussi sûr: le voici

Il faut se procurer des œufs frais dans le tems où les poules pondent facilement, & tâcher de les avoir le jour même où ils sont pondus. On les fait cuire alors à l'eau bouillante, ni trop, ni trop peu, comme les œufs frais qu'on veut servir; on les retire de l'eau, on les marque, & on les serre dans un lieu quelconque destinés à cette provision. On en fait autant successivement à ceux qu'on se procure ensuite, ayant soin de les numéroter aussi, afin que les premiers cuits soient mangés les premiers. Quand on veut les servir, on fait chauffer de l'eau, mais modérément, & non jusqu'à la faire bouillir; on les y plonge, en leur laissant le tems de se réchauffer, ce qui n'est pas bien long, & on les sert à l'ordinaire. Ils ressemblent tant, par le goût & l'extérieur, à des œufs frais du jour, la partie qu'on appelle improprement le lait, y est si abondante, que les gens les plus difficiles y sont trompés. On les garde ainsi pendant plusieurs mois, sans qu'ils éprouvent la plus petite altération. On a observé seulement qu'au bout de trois ou quatre mois, la membrane qui tapisse l'œuf devient un peu plus épaisse, sans pourtant que l'œuf perde rien de sa qualité; mais jusques-là, & pendant tout cet espace de tems, il est impossible d'y observer le plus léger changement.

*Procédé des Péruviens pour dégeler les pommes de terre. (Extrait de la Feuille du Cultivateur.)*

On doit la connaissance de ce procédé à Monsieur Dombey, célèbre Médecin Botaniste, qui l'a recueilli dans le pays.

Les habitans du Pérou, contrée où il gèle bien rarement, portent des sacs de pommes de terre sur les endroits froids & élevés pour les faire geler; ensuite ils les font macérer, rourir, pour ainsi dire, dans ces sacs, dans l'eau courante, pendant quinze

ou dix-huit jours, & jusqu'à ce que réduites en farine, la substance se sépare de l'écorce.

On rejette cette dernière au moyen d'un crible qui laisse passer la pulpe, la fécule, & retient l'écorce. C'est de cette fécule farineuse, ainsi lavée & purgée de son odeur virulente, au moyen de l'eau, qu'ils préparent leurs bouillies, leurs soupes farineuses, leurs alimens, en la mêlant au pain & de toute autre manière.

## VARIÉTÉS.

Léopold II & son fils. — Anecdote tirée du *Porte-feuille récréatif, à l'usage des enfans & des adolescents des deux sexes.*

Le jeune prince faisait après souper quelques observations à Léopold son pere, sur la convention de Reichembach. Je n'aurais jamais consenti à rendre tout aux Ottomans, disait le jeune Archiduc. — Mais nous aurions eu la guerre, répondit Léopold. — Eh bien! nous aurions fait de nouvelles conquêtes. — Mon fils, ce n'est point dans les conquêtes, c'est dans le bonheur des peuples que consiste la véritable grandeur d'un Roi. Malheureuse la nation dont le Roi prononce en souriant le nom de conquérant; malheureux le Roi qui reçoit d'un œil sec la nouvelle d'un triomphe; des ennemis tués sont des hommes; ceux dont la vie a payé la victoire sont des sujets & des enfans; — ainsi un bon Roi, comme vous, reprit l'Archiduc, doit étendre ses conquêtes pour multiplier des heureux: — Mais, mon fils, avant que de chercher de nouveaux sujets qu'il puisse rendre heureux, il faut qu'un Prince n'ait chez lui plus de pauvres à nourrir, de veuves à consoler, d'orphelins à élever, d'industrie à soutenir, d'abus à réformer. A ces mots, les yeux du jeune Prince se mouillèrent de larmes; il ne répondit à son auguste pere, qu'en s'élançant dans ses bras.

*Sur l'état de la langue Française dans le douzième siècle (\*).*

La poésie suivit toujours, quoique d'assez loin, les progrès de la Langue. La manie des vers, pour lesquels on avait déjà pris tant de goût dans le siècle précédent, était alors si dominante, qu'on rimait jusqu'aux vers latins, & souvent même la prose (1) qui n'en différait que parce qu'elle n'était point coupée ni mesurée comme eux.

(\* Nous répétons que cet article sera continué jusqu'à ce que nous ayons donné à nos Lecteurs des exemples de la marche des progrès de la langue jusqu'à nos jours.

(1) On chante encore à l'église des Profes & quelques Hymnes du roi Robert, qui en font la preuve.



On trouve dans le premier volume des Mémoires de l'Académie Royale d'Irlande, la gravure d'un appareil également ingénieux & élégant, avec lequel M. Richard Lovel Edgeworth a fait des expériences pour résoudre la fameuse question suivante : *les petites roues sont-elles préférables aux grandes pour le transport ?*

D'après une suite d'expériences faites avec différentes voitures longues & courtes, & montées sur des roues de différentes hauteurs, M. Edgeworth conclut : 1°. que la préférence que l'on a donnée en Angleterre à celles qui ont des roues fort hautes est fort mal fondée : 2°. que sur des chemins unis, cette hauteur est indifférente pour le cheval, mais que dans les mauvais chemins, les chevaux se fatiguent davantage : 3°. que la longueur des voitures, si leur pesanteur n'en est pas augmentée, est encore un objet indifférent, excepté dans les chemins très-inégaux, où il y a de profondes ornières : dans les premiers chemins, les longues voitures sont préférables, mais dans les derniers il vaut mieux se servir de voitures courtes.

## CHIRURGIE.

La mort de M. le Professeur Venel faisait craindre aux amis de l'humanité la perte de ses découvertes, sur les moyens de corriger les difformités osseuses. Aujourd'hui l'on a lieu d'être rassuré sur cet objet, & nous nous faisons un devoir d'annoncer avec empressement cette bonne nouvelle à nos Lecteurs. MM. Venel & Jaccard, le premier frère du défunt, le second son neveu, (& qui tous deux, pendant plus de six ans, ont étudié & pratiqué sous ses yeux dans la même carrière où il s'est acquis une réputation si étendue & si bien méritée), viennent de prouver qu'ils sont très-à-même de continuer, & avec le même succès, l'établissement si utile & si intéressant, formé par leur célèbre prédécesseur. Ils viennent de terminer quatre guérisons importantes.

La première est celle du fils de Monsieur Guemély de Mulheim en Alsace, ayant les pieds renversés & marchant sur les maléoles externes.

La seconde, celle de Mademoiselle Bassenge de Dresde en Saxe, difformité à-peu-près semblable à cette première, mais plus considérable.

La troisième est celle d'un nommé Clerc, d'Allamand, en Suisse, dont un des genoux était entièrement déjeté en dedans.

La quatrième, de M. Sératz de Camogaze dans la haute Enguedine, dans les Grifons, ayant les deux genoux déjetés en dedans.

D'autres malades en ce genre sont encore confiés dans ce moment à leurs soins, & il doit leur en être remis incessamment plusieurs autres.

## PROGRAMME.

*La Société d'Emulation de Neuchâtel ayant deux prix à distribuer, aux mémoires qu'elle jugera les mieux faits sur des objets d'utilité, propose pour sujet du premier, la question suivante :*

*“ Quels sont les obstacles moraux, & sur-tout physiques, qui s'opposent à une meilleure culture des terres à blés dans la Principauté de Neuchâtel & Valangin, & quels seraient les moyens de lever ces obstacles & d'encourager cette culture, selon la nature des sols ?*

*Ce prix sera d'une médaille en or de vingt ducats.*

*La Société en décernera une seconde de la valeur de douze ducats. au Mémoire qui indiquera les meilleurs moyens de parvenir à dessécher les terres marécageuses qui forment une partie du Vallon de la Sagne & des Ponts : & à supposer qu'il fut nécessaire d'y creuser un canal, on demande à quoi pourraient monter les frais de cette entreprise, & ce que les possesseurs des terres voisines de ce canal auraient à faire pour faciliter cet établissement & bénéficier de ses avantages.*

*Les Mémoires devront être adressés à M. le Ministre Meuron, secrétaire de la Société ; mais ils ne seront admis à ces deux concours, que jusqu'au premier Janvier 1793, & la proclamation des prix aura lieu dans le mois d'Avril suivant.*

*Les concurrens devront joindre à leurs Mémoires un billet cacheté, qui portera la même devise que le Mémoire, avec le nom & l'adresse de l'Auteur ; le billet ne sera ouvert que dans le cas où le Mémoire aurait remporté le prix.*

## MORTS.

Sr. Jean Pierre Borel, bourgeois de la Paroisse de Vilette, Maître Menuisier, habitant à Lausanne, âgé de 48 ans.

Louis Hagmaître, fils mineur.

Pierre François Daniel Violon, fils mineur.

Un enfant mort avant le baptême.

Jean Louis Elie Hennard, fils mineur.

Louise Julianne Andrienne Fiaux, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

18 FÉVRIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 50 minutes, & se couche à 5 heures 10 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures après midi.

Observations Météorologiques.																		
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.											
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.							
9 Févr.	3	1†	0	8	0†	0	3	5†	0	26. p.	9. lig.	1	26. p.	8. lig.	1	26. p.	8. lig.	2
10. . . .	4	0†	0	7	1†	0	3	3†	0	26.	7.	1	26.	8.	1	26.	7.	7
11. . . .	3	0-	0	6	2†	0	4	0†	0	26.	8.	4	26.	8.	7	26.	10.	0
12. . . .	1	1-	0	4	4†	0	1	9†	0	26.	10.	1	26.	9.	1	26.	9.	1
13. . . .	1	0†	0	7	3†	0	2	1†	0	26.	8.	1	26.	8.	8	26.	9.	9
14. . . .	2	0†	0	6	6†	0	3	1†	0	26.	10.	1	26.	11.	1	26.	10.	9
15. . . .	1	2†	0	6	7†	0	1	0†	0	26.	8.	0	26.	7.	0	26.	9.	1

## BELLES-LETTRES.

*Almanach des Muses, année 1792, à Paris, & se trouve à Lausanne, chez André Fischer Libraire.*

Nos Lecteurs connaissent cet ouvrage dont il paraît un volume au commencement de chaque année; ils savent qu'il renferme toujours du bon, souvent du médiocre, & quelquefois du mauvais. Nous nous contenterons d'en donner les citations suivantes, mais sur lesquelles leur peu d'étendue plutôt que leur mérite a dirigé notre choix.

### LE SUCCES ET L'ESTIME. — Fable.

Le Succès en public se faisait voir un jour:  
(On fait que ce Seigneur aime fort à paraître,) Il marchait escorté de sa brillante cour.  
Entouré, précédé du fifre & du tambour:  
C'était un bruit terrible, à ne s'y pas connaître.  
Il rencontre l'Estime, & dit d'un ton de maître:  
Que fais-tu là? — J'attens que vous ayez passé:  
Ma voix s'accorde mal au bruit de la trompette;  
Mais tout ce qu'une fois ma voix a prononcé,  
L'avenir s'en souvient, & longtems le répète.

### LES AGES DE L'HOMME.

L'homme est un étrange problème

Qui jamais ne fut résolu:  
Il passe tour à tour du vice à la vertu:  
Toujours changeant, il est toujours le même.  
A dix ans avec des hochets,  
Sa Bonne l'amuse & le mène;  
A vingt, brûlant d'amour & bleffé de ses traits,  
Il soupire aux pieds de Climene;  
A trente il vit pour ses plaisirs;  
Pour les honneurs il s'agit à quarante;  
Et quand cinquante hivers ont calmé ses desirs,  
L'avarice alors le tourmente.

### A MADAME DE P., qui disait du mal de l'amour.

Qui vous! médire de l'amour!  
Qui vous! oser douter s'il habite la terre!  
Celui qui dispense le jour  
Peut-il douter de la lumière?  
Il existe ce Dieu, vous l'avouez tout bas;  
Même en le décriant, vous étendez sa gloire;  
Même en niant l'amour, vous nous forcez d'y croire;  
Et vous le faites naître en disant qu'il n'est pas.

### LE VIEUX VISIR.

Les amis d'un Visir, chéri pour sa bonté,  
Lui reprochaient souvent son peu de fermeté,  
Il leur dit: j'ai pourtant, grâces à ma souplesse

Conservé mes honneurs jusques dans ma vieillesse,  
Par la sévérité je les aurais perdus.  
Mes dents étaient jadis dures comme la pierre;  
Détruites par le tems il ne m'en reste plus :  
Ma langue était flexible, elle est encore entière.

### LE GASCON ET L'ÉCLAIR.

Un Gascon se vantait de braver le tonnerre :  
Un faible éclair parut, on vit pâlr ses traits.  
Les braves sont nombreux lorsque l'on est en paix,  
Mais on les cherche en tems de guerre.

### EPIGRAMME.

La vieille Orphise en tête à tête  
Avec un galant Chevalier  
Lui disait d'un air de conquête :  
Rodrigue as-tu du cœur? — Le doute est singulier!  
Oui, répond-il, j'en ai, Madame, ou que je meure!  
Et toute autre que vous l'éprouverait sur l'heure.

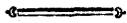
### INSCRIPTION pour une Eglise.

La vérité vous luit,  
Ce temple en est l'école.  
Enfans, Dieu vous instruit,  
Vicillards il vous console.



\* *Gonzalve de Cordoue, ou la Grenade reconquise, par M. Florian, 2 vol. 8. A Paris, & se trouve à Lausanne, dans la Librairie de M. Fischer.*

Le nom seul de M. Florian annonce de l'esprit, du goût, de l'imagination, des connaissances morales & historiques, & l'art de les mettre en œuvre. On trouve tout cela dans cette nouvelle production de sa plume féconde. Elle doit lui faire beaucoup d'honneur & ajouter à sa réputation si bien établie.



Il est un ouvrage charmant que nous indiquons aux mères tendres & vertueuses, qui ne le connaîtraient pas encore. C'est une production que nous devons à M. L. F. Jauffret, & dont le titre est : *Etrennes sentimentales aux mères & aux enfans, pour l'année 1792, contenant les CHARMES DE L'ENFANCE & les PLAISIRS DE L'AMOUR MATERNEL*. Nous disons aux bonnes mères : procurez-vous ce tableau de vos sensations tout-à-la-fois pénétrables & délicieuses... Aux enfans : créatures touchantes & précieuses, qui deviendrez un jour des hommes, voyez cette peinture fidelle de vos jeux innocens, de vos battemens de cœur, de vos tendres caresses.

Nous en allons citer un morceau intitulé : LA TENDRE MÈRE ET LE BERCEAU.

“ Dans la partie la plus reculée d'un bocage tran-

quille, lieu charmant, où les oiseaux & les zéphirs font entendre à l'envi les plus beaux concerts & les plus doux murmures, où le bruit gracieux d'une cascade, se confondant avec le bruit du feuillage faiblement agité, jette l'ame dans d'agréables rêveries, une mere avait apporté son trésor; le berceau d'osier dans lequel reposait un enfant aussi frais que l'amour, lorsque dans les bosquets de Gnyde, il respire le parfum des fleurs, & goûte, sur des touffes de gazon, un sommeil riant. Assis au pied d'un rocher voisin, caché par des tiges des arbrustes, je vois... Quelle vive émotion agite alors mon cœur!..... Je vois la tendre mere fixer quelques tems ses regards sur ce précieux berceau. Son silence expressif semble inviter toute la création à partager son bonheur. Bientôt elle unit sa douce voix au murmure des zéphirs caressans, au bruit gracieux de la cascade ”.

“ Jouis, ô mon enfant! jouis d'un sommeil tranquille sous ces arbrisseaux en fleurs! L'amour maternel veille autour du berceau de l'innocence... O folitude! quelle fraîcheur délicieuse tu nourris dans ton sein! Je crois voir des groupes de Zéphirs se poursuivre avec volupté dans le feuillage. Un doux frémissement agite les feuilles frangées du charme, & les feuilles en cœur des lilas parfumés. Ah! continue, tendre murmure! solâtres Zéphirs, voltigez près de ce berceau d'osier: le plus beau des enfans est endormi dans ce bocage... Jouis, ô mon enfant! jouis d'un tranquille sommeil sous ces arbrisseaux en fleurs! l'amour maternel veille autour du berceau de l'innocence ”.

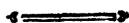
“ Livrez-vous à la joie petits oiseaux, qui, depuis l'instant où la brillante aurore verse ses roses devant le Dieu du jour, faites réentir de vos concerts ravissans les échos de cette retraite. Je vous vois voltiger de branche en branche; je vous entends chanter ses plaisirs. Ah! chantez, chantez aussi les miens. Célébrez les transports de l'amour maternel. Approchez doucement de ce berceau d'osier: le plus beau des enfans est endormi dans ce bocage... Jouis, ô mon enfant! jouis d'un tranquille sommeil sous ces arbrisseaux en fleurs! l'amour maternel veille autour du berceau de l'innocence ”.

“ Cette cascade dont j'entends au loin le bruit, jaillit du sommet d'un jardin escarpé: dans sa chute elle forme un ruisseau, l'orgueil de ce bocage folitaire. L'onde limpide roule sur un lit de cailloux argentés à travers les fleurs qui croissent sur ses bords. Charmant ruisseau! que j'aime ton doux murmure! Ah! je le vois, ton onde fuit à regret ce bocage; elle fuit à regret ce berceau d'osier, dans lequel le plus beau des enfans goûte un tranquille repos... O bel enfant! objet de mes tendres sollicitudes!... Oui, c'est lui.. Que ses lèvres sont riantes! elles

semblent être le siège de la tendresse & du plaisir... Que le sommeil de l'innocence est tranquille! O bel enfant! si tu me dois le jour, je te dois le bonheur".

"Ainsi chantait cette tendre mere: son enfant entr'ouvre bientôt ses beaux yeux, & la joie de son cœur se peint sur ses traits délicats. C'est alors que l'amour maternel & l'amour filial font à l'envi éclater leurs transports divins. Pour moi, depuis ce jour, je répète volontiers ces mots: *la suprême félicité peut habiter quelquefois sur la terre*".

S'il était de nos Lecteurs qui trouvaient trop longue cette citation d'un ouvrage, fruit des loisirs d'une ame délicate & sensible, nous pourrions croire qu'ils ne connaissent pas toutes les sensations & tout le bonheur d'une mere tendre & bonne.



## VARIÉTÉS.

*Journal d'Histoire-naturelle, par une Société de Naturalistes, & rédigé par MM. Lamarck, Bruguière, Olivier, Haüy & Pelletier. — (La souscription en est ouverte chez MM. Durand l'aîné & Comp., Libraires & Commissionnaires en Librairie, rue du Bourg, à Lausanne).*

Ce journal contiendra des mémoires & des observations sur toutes les parties de la science dont il doit être l'objet; & l'on cherchera sur-tout à établir les rapports si nombreux & encore si peu connus, qui la lient, soit avec la théorie de la terre, soit avec l'économie rurale & domestique.

Des traités élémentaires & méthodiques sur les différentes branches de l'Histoire-naturelle.

La description & les figures des objets entièrement nouveaux des trois regnes de la nature.

Une notice littéraire & raisonnée sur la vie & sur les écrits des hommes qui se font fait un nom dans quelque partie de l'Histoire-naturelle.

Enfin une analyse prompte & fidele de tous les nouveaux livres, qui traitent de l'Histoire-naturelle; ainsi que des détails sur tous les nouveaux établissemens, publics ou particuliers, relatifs à la culture ou aux progrès de cette science.

Un pareil journal indépendant des événemens entièrement nouveaux, & n'ayant aucun trait de ressemblance avec tous les Journaux qui paraissent, ne doit craindre sans doute ni les revers de la politique, ni les dangers de la rivalité. Quoiqu'il ait le droit d'intéresser en tout tems & en tous lieux, les Lecteurs de tout âge, de tout sexe & de tout état, par le nombre, la variété, l'utilité ou l'agrément des

matieres qui entrent dans son partage, il pourra convenir plus particulièrement:

Aux personnes qui font une étude sérieuse de l'Histoire naturelle, ou qui veulent seulement occuper leur loisir.

Aux personnes qui habitent les champs, pour les faire valoir ou pour s'y délasser, qui désirent une lecture instructive ou agréable, sur les objets qui les environnent, & qui frappent sans cesse leurs yeux de toutes parts.

Aux Instituteurs qui voudront se rendre dignes de leur place, & mériter la reconnaissance de leurs élèves.

Aux Pasteurs de l'Eglise, répandus dans les campagnes, qui cherchent à se faire apprécier sous un double rapport, en ajoutant, dans leur instruction religieuse, aux leçons de la morale, quelques leçons propres à satisfaire la curiosité, ou à servir de guide aux travaux de l'âge mûr.

Enfin, à quiconque voudra avoir des notions vraies sur toutes les parties de l'Histoire-naturelle, sur l'état de cette science, & sur les progrès qu'elle continue de faire dans les différentes contrées de la terre où elle est cultivée.



## SUR LA BAGUETTE DIVINATOIRE.

Per-suadés que, parmi les causes qui nuisent à la prospérité du peuple, l'amour du merveilleux & la superstition sont du nombre de celles contre lesquelles il importe le plus de le défendre; nous sommes souvent revenus sur cet objet, & dans cette Feuille & dans plusieurs autres ouvrages; heureux si nous avons pu le faire avec quelque succès!

On ne doit pas en douter, nous aurions obtenu un succès aussi satisfaisant, si nos faibles efforts avaient été fécondés des secours de ceux d'entre nos compatriotes en état par leurs lumières de rendre un tel service à la société. Mais, & nous le répétons avec douleur, il est rare, il est très-rare qu'on destine autre chose à notre Journal que des Enigmes, des Charades, des morceaux d'où l'intérêt particulier a exclu l'intérêt public, que des épigrammes qui contiennent des personnalités, enfin, que des vers qui le plus souvent manquent dans leur structure, ne peuvent être mis sous les yeux de nos Lecteurs.

Il est cependant parmi nos compatriotes un grand nombre de personnes instruites & qu'il serait injuste de ne pas croire animées du bien Public. Quelle peut être donc la cause de leur coupable silence? Peuvent-elles ignorer que les connaissances de l'homme

instruit font une dette qu'il a contractée envers la société; que l'homme de bien s'en acquitte avec joie & empressement, en versant sur elle les lumières dont il est éclairé, qu'il les doive à ses talents naturels, à son travail ou à ses méditations.

Dût cette digression trouver de sévères censeurs, nous nous faisons toujours gré de nous l'être permise, si elle peut faire sortir de leur indifférence, de leur sommeil *antipatriotique*, ceux de nos compatriotes dont nous réclamons le secours.

Nous venons à l'objet qui nous a engagé à placer ici ces observations. — Ce n'est pas sans éprouver un sentiment pénible que nous avons pu voir d'honnêtes particuliers, par leurs circonstances au-dessus du vulgaire, accorder leur confiance à la baguette divinatoire dans la recherche des sources d'eau. On fait que rien n'est plus propre à propager l'erreur chez le peuple, à lui donner le masque imposant de la vérité, que lorsqu'elle circule chez des personnes qu'il croit plus instruites que lui. Il ne doute plus alors, il est convaincu.

Nous voudrions qu'il nous fut permis de démontrer ici, par leur nom, ces prétendus possesseurs du don de faire toutner à propos cette baguette; il en est dans la campagne, il en est même dans notre ville qui, imposant la crédulité, arrachent à la classe la plus indigente, le pain dont ils se nourrissent.

Mais s'il ne doit pas être dans l'ordre des choses que telle dénonciation se trouve dans notre Feuille, au moins croyons-nous pouvoir y dévoiler l'astuce & les moyens par lesquels on fait, & l'on pourrait même faire faire à un automate les prétendues expériences dont se vantent ceux qui ont l'impudence de se dire avoir cette propriété exclusive de découvrir les sources.

1°. Ayez une baguette d'osier, de coudrier ou de toute autre matière, pourvu qu'elle soit de grosseur uniforme, un peu flexible, bien ronde & un peu polie.

2°. Qu'elle ait deux pieds de longueur; pliez-la, en lui donnant la courbure d'un cercle qui aurait deux pieds de rayon.

3°. Pour la rendre pesante, & par conséquent plus propre au mouvement de rotation, adaptez-y trois viroles de métal, une dans le milieu, les deux autres à chaque extrémité.

4°. Appuyez-la sur vos deux index, situés horizontalement, de manière que les deux points d'appui soient près des extrémités de la baguette: vous verrez alors que le milieu sera au-dessus du niveau des deux bouts; mais en rapprochant lentement vos deux index l'un de l'autre, vous verrez le milieu de la baguette s'élever peu-à-peu, & les deux bouts donner le tour: alors si vous remettez les deux mains

dans la même position & à la même distance qu'au paravant, la baguette reprendra sa première situation. C'est par ce rapprochement & par cet écart successif de vos mains, que vous pourrez acquérir la facilité de la faire tourner avec adresse, tâchant toujours de donner à vos mains le moindre mouvement possible.

5°. Pour diminuer ce mouvement, il faut éviter les frottemens, en donnant à la baguette très-peu de diamètre, & en l'appuyant sur la partie de vos doigts qui présente le moins de surface.

6°. Ayant pris l'habitude de la faire tourner par ce moyen, facile à employer, si quelqu'un s'aperçoit de votre mouvement quand vous ferez des tours, & si on s'avise de vous en faire le reproche, dites comme les prétendus sourciers, que ce sont les émanations métalliques, ou les vapeurs des eaux souterraines qui, en faisant tourner la baguette vous donnent en même tems des convulsions.

7°. Quand on vous proposera de découvrir de l'eau dans quelque campagne, faites hardiment tourner la baguette dans tous les endroits où vous trouverez du gazon frais en tems de sécheresse, parce que ce sont réellement alors les vapeurs des eaux souterraines qui entretiennent ce gazon dans sa fraîcheur. Lorsque ce moyen vous manquera, choisissez toujours de préférence l'endroit le plus profond d'une vallée, faites-y tourner la baguette, en assurant qu'il y a de l'eau, parce que c'est là que se trouve le dépôt de toutes les pluies que les montagnes voisines ont absorbées. Vous pouvez faire tourner la baguette dans d'autres endroits, en assignant à-peu-près le degré de profondeur où on peut trouver des eaux; elles circulent dans la terre comme le sang dans nos veines. S'il vous arrive de vous tromper, pourquoi ne dites-vous pas comme les sourciers, dans de pareils cas? qu'un courant d'air humide ou de matière électrique a produit sur vous le même effet que les vapeurs. — Nous ne parlerons pas des ressources que vous pouvez tirer d'un compère qui, tout en paraissant vouloir vous contrarier, vous indiquera par des signes convenus, les lieux où il fait qu'il existe des sources.

---

## M O R T S.

Maitre Jean Louis Margot de Ste. Croix, Maçon de sa profession, âgé de 64 ans.

Louise Lugeon, femme d'Antoine Izenel, de la Direction Française, âgée de 85 ans.

Un enfant mort en venant au monde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

25 FÉVRIER 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 36 minutes, & se couche à 5 heures 24 minutes.

La LUNE se leve à 5 heures après midi.

Observations Météorologiques.																			
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.												
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.								
16 Févr.	9	1†	0	9	1†	0	10	10†	0	26.	p.	2.	lig.	1	26.	p.	2.	lig.	3
17...	3	7†	0	8	0†	0	5	0†	0	26.	8.	3	26.	5.	5	26.	11.	1	
18...	5	5-	0	6	6†	0	7	0†	0	26.	11.	3	26.	8.	8	26.	9.	9	
19...	7	7-	0	8	1†	0	8	1†	0	26.	10.	2	26.	7.	1	26.	9.	9	
20...	9	9†	0	9	1†	0	9	1†	0	26.	10.	0	26.	6.	1	26.	7.	7	
21...	8	8†	0	8	0†	0	8	1†	0	26.	9.	9	26.	4.	3	26.	7.	0	
22...	7	1†	0	7	0†	0	6	9†	0	26.	7.	0	26.	3.	0	26.	6.	0	

## BELLES-LETTRES.

*Etrennes Lyriques, Anacréontiques &c. Année 1792. A Paris, chez l'auteur, & se trouvent à Lausanne, chez J. A. Fischer Libraire.*

Il y a long-tems qu'on a dit qu'il fallait des chansons aux Français. Ce genre de plaisir assurément n'est point blamable, mais il est, ce nous semble, des circonstances où les objets qu'on a sous les yeux devraient l'éloigner au moins pour quelque tems. Ces *Etrennes* chantantes, toutefois, une foule de *Vaudevilles* & de chansons de toutes especes sont accueillies en ce moment en France, avec le plus grand empressement, malgré les grands intérêts qui s'y agitent.....

On trouve dans le Recueil que nous annonçons de charmantes pieces, telle nous a paru celle intitulée *LE MARIAGE DE L'AMOUR*, & dont voici le premier couplet.

AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*

Vénus parcourant l'autre jour  
Ses bosquets de Cythere,  
Apperçut l'Estime & l'Amour,  
Assis sur la fougère :  
Bon, dit-elle en s'approchant d'eux :

Ils ont l'air de s'aimer tous deux,  
Tant mieux : laissons-les faire.

On y trouve aussi des morceaux faibles, quelques fautes d'impressions ; il en est des Auteurs, nous en donnerons les deux vers suivans pour exemple.

Page 29. *Qu tu ayes au moins un bonheur dans la vie.*  
Page 33. *Ma Zulime connaît bien le bonheur.*

Peut-être quelques-uns de nos Lecteurs nous sauront gré de citer ici une des chansons de ce Recueil, sur un air connu, & intitulée : *LE BERGER AMOUREUX.*

AIR : *il pleut, il pleut Bergere.*

Si tu savais Bergere  
Quel amour j'ons pour toi !  
J'oublions toute la terre  
Aussi-tôt que j'te voi ;  
J'sens mon cœur qui s'agite  
Quand j'voulons te r'garder,  
Mais il bat bien plus vite  
Quand j'tendons parler. |  
Si la mélancolie  
Vient m'chagriner par fois,  
Al est bientôt bannie

Au doux son de ta voix ;  
 Alors j'ens dans mes veines.  
 Un baume adoucissant  
 J'oublions toutes nos peines,  
 J'ons plus d'mécontentement.  
 L'aut jour Mamsel' Lisette  
 Me faisait les doux yeux ;  
 Et croyait la pauvre  
 Que j'allions d'venir amoureux ;  
 Mais je m'dis en moi même  
 Vous avez biau m'forgner,  
 Ce n'est pas vous que j'aime,  
 Je n'voulons pas changer.  
 C'est pour toi, ma Sylve,  
 Qu'jons un amour constant,  
 J'perdrons plutôt la vie  
 Qu' d'oublier not' ferment ;  
 Aussi j'ons l'espérance  
 De posséder ton cœur,  
 Ce s'ta la récompense  
 De ma fidelle ardeur.

## VARIÉTÉS.

### \* Etablissement favorable à l'éducation des enfans dans les campagnes.

L'éducation physique des enfans de la campagne a beaucoup de défauts, & des défauts très-nuisibles, sur-tout pour les enfans au berceau. L'usage du maillot, contre lequel on s'est élevé avec raison, est toujours suivi dans les villages, & l'on ne voit gueres de possibilité de l'y détruire, parce qu'il est d'une nécessité absolue pour la tranquillité de la plupart des meres, & pour la sûreté des enfans.

Une grande partie des femmes de la campagne, & presque toutes celles des vignobles, sont obligées de passer les trois-quarts du jour dans les champs; leurs enfans qui sont à la mammelle restent pendant ce tems à la maison, couchés dans leur berceau; quelquefois sous la garde d'un jeune enfant, (qui les quitte pour aller jouer,) mais le plus souvent ils y restent seuls. Si ces enfans n'étaient pas emmaillottés, le moindre inconvénient pour eux serait d'avoir le corps tout entier dans l'ordure; ils ne manqueraient pas de s'accrocher aux bords du berceau, pour tâcher d'en sortir; il résulterait de leur chute des accidens graves. Le maillot est donc pour eux d'une nécessité absolue; mais la méthode que les femmes suivent en emmaillottant leurs enfans est presque toujours très-vicieuse.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici d'un petit établissement qui s'est formé dans un vil-

lage, & qu'il serait à désirer, ce nous semble, de voir imiter par-tout.

Lorsque la femme qui nourrit veut partir pour les travaux des champs, elle emmaillotte son enfant, lui donne à teter, le couche dans son berceau, le couvre de coussins de plumes, adapte au berceau, au-dessus de la tête, un demi cercle, sur lequel elle étend un linge ou un morceau de flanelle qui couvre l'enfant, pour ainsi dire, hermétiquement.

L'enfant satisfait s'endort, & la mere part. Mais bientôt la chaleur extrême que l'enfant éprouve par cet attirail, le réveille, il ressent une gêne qui le fait souffrir; la soif qui vient se mêler à cette chaleur pénible, excite ses cris, qui continuent & redoublent jusqu'à ce que la mere revienne, ce qui est presque toujours trop tard par le soulagement de son enfant.

Rien n'est plus ordinaire, en marchant le long des maisons des villages, que d'entendre les cris de ces innocentes victimes. Pour connaître ce qu'ils ont souffert, il faut être témoin du retour de leur mere; les expressions de la joie la plus vive se peignent au milieu des larmes dont leurs visages sont inondés. Quand on défait leur maillot, l'état pitoyable où l'agitation les a mis, fait compassion, & l'avidité avec laquelle ils prennent le sein, prouve l'extrême besoin qu'ils en avaient.

Cette situation affreuse renait tous les jours, & tous les jours deux fois, pour la plupart de ces enfans. Il en est beaucoup qui y succombent, & dont la mort n'a pas d'autre cause; quelques autres gagnent des hernies, vulgairement appellées descentes, incommodité cruelle qui désole nos campagnes.

Le cœur souvent froissé par le spectacle dont nous venons de parler, un ami de l'humanité conseilla un jour aux meres nourrices de son village de s'arranger entr'elles pour déposer leurs enfans, pendant leur absence chez une garde commune. Une femme d'un âge avancé, qui n'allait plus aux champs lui parut propre à remplir cet objet. Deux petites filles qu'on lui donna, & qu'elle maintenait par son autorité, l'aiderent à apaiser ces enfans & à les soigner. Deux planches, formant une espece de lit-de-camp, étaient le berceau commun. Un simple oreiller, porté avec l'enfant, lui servait de couchage. Une demi quartette de lait bouilli & mêlé d'eau, leur servait à tous de boisson. D'abord les meres eurent de la peine à s'accoutumer à laisser leurs enfans sans être couverts, & ces mêmes enfans à boire dans la laitiere; mais tout s'applanit bientôt. On donna 2 sols par enfant, chaque semaine, à leur gardienne. Elle fut heureuse de cet emploi; & les enfans cessèrent de souffrir. Cet exemple n'a pas encore été imité, & ne le sera pas; parce qu'il

couvrirait quelques fois aux malheureuses meres ; mais le bien qu'il ferait, & son humanité devraient réunir les propriétaires riches, pour le faire exécuter dans les villages où il serait nécessaire. Huit ou dix écus suffiraient pour cette dépense ; elle n'augmenterait guere les charges publiques.



*Sur l'état de la Langue Française dans le treizieme siecle.*

Villehardouin (1) est le premier Historien que la France puisse citer : en lisant son Histoire de la prise de Constantinople, par les Français & les Vénitiens, en 1204, on apperçoit déjà les progrès de la Langue, mais moins marqués que dans les ordonnances de S. Louis, & sur-tout dans son Edit contre les blasphémateurs.

“ Si aucune personne, y est-il dit, de l'age de quatorze ans, ou de plus, fait chose, ou dit parole en jurant ou autrement qui tourne à despit de Dieu, ou de Notre-Dame, ou des Sainz, & qui fust si horrible qu'elle fut vilaine à recorder, il poira 40 liv. ou moins, més que ce ne soit moins de 20 livres, selon l'estat & la condition de la personne, & la maniere de la vilaine parole ou du vilain fait ; & à ce sera contraint, se mestier est ; & si il était si poure que il ne peust payer la poine dessusdite, ne n'eust autre que pour li la voulsist payer, il sera mis en l'eschielle l'erreure d'une luye (une heure du jour), en lieu de notre Justice... & puis sera mis en la prison pour six jours ou pour huit jours ou pain & à l'eau.

“ Et se celle personne qui aura ainsi mesfait ou mesdit, soit de l'age de dix ans, ou de plus jusqu'à quatorze ans, il sera batu par la justice du lieu, tout à nud, de verges en apert, ou plus ou moins, selon la grievete du mesfait ou de la vilaine parole ; c'est assavoir li homme par hommes, & la fame par fames, sans présence d'homme, se ils ne rachetaient la battue ”.

Il n'est pas indifférent d'observer ici que le langage des Provinces, & même de celles qui étaient voisines de la Capitale, ne ressembloit guere à celui-ci ; les coutumes données à Riom, par Alphonse, frere de S. Louis, & sur-tout les vers que nous avons rapportés, en parlant de la poésie du onzieme siecle, en sont une preuve incontestable.

Le fameux Roman de la Rose est le premier & le plus ancien Poëme que la Littérature française nomme encore aujourd'hui. Guillaume de Lorris (2) le com-

mença sous S. Louis ; & quarante ans après il fut achevé par Jean de Meun (1). En lisant cet ouvrage on est forcé de convenir qu'il n'a manqué à ses Auteurs que l'usage d'une langue moins informe pour le porter à sa perfection.

La maniere dont la rapidité du tems y est décrite, donnera tout à la fois une idée de la Langue de ce siecle, & du génie du poëte.

Le tems qui s'en va nuit & jour,  
Sans repos prendre & sans séjour ;  
Et qui de nous se part & emble  
Si secretement qu'il nous semble,  
Que maintenant soit en un point,  
Et il ne s'y arrête point ;  
Ains ne fine d'outre-passer  
Sitôt que ne sauriez penser,  
Quel tems il est présentement :  
Car avant que le pensément  
Fut fini, si bien y pensez,  
Trois tems seroient déjà passés.

On peut mettre en comparaison les vers suivans, qui sont du même siecle & de Thibaut, Comte de Champagne (2).

Empereres, ne Rois n'ont nul pooir  
Envers Amors ; ce vos vult-je prover ;  
Il puet bien doner de l'or, avoir,  
Terres & fiez, & forcez perdoner :  
Mes Amors puet home de mort garder,  
Et donner joie qui dure, &c.

On voit par ces deux exemples, que la Langue, toute imparfaite qu'elle est encore, a néanmoins depouillé presque entièrement la barbarie des siecles précédens, & qu'elle semble même se prêter avec plus de flexibilité à la poésie.

On a pu remarquer aussi que dans la prose elle suivait la même gradation ; & pour en donner un nouvel exemple, qui approche du quatorzieme siecle, nous choisissons dans Joinville (3), contemporain de

(1) On le nommait Clopinel, parce qu'il était boiteux : il vivait sous le regne de Philippe-le-Bel, environ vers l'an 1300, & prit le nom de Meun, étant né à Meun-sur-Loire ; son talent littéraire ne se borna point au seul Roman de la Rose.

(2) Il fut Roi de Navarre, & surnommé le *Faiseur de chansons* : il en composa d'agréables, qu'on lit encore aujourd'hui avec beaucoup de plaisir.

(3) Jean, sire de Joinville, Sénéchal de Champagne, fut un des principaux croisés qui suivirent S. Louis : il était illustre par sa naissance, descendant par sa mere des Comtes de Bourgogne, & recommandable par sa valeur, son esprit & sa franchise.

(1) Geoffroi de Villehardouin, chevalier, fut maréchal de Champagne : il s'est encore illustré par sa plume, en nous laissant ce morceau d'histoire qui est fort estimé.

(2) Célèbre Jurisconsulte du treizieme siecle.

**S. Louis**, mais qui survécut de beaucoup à ce marquis. Voici comment il peint la maladie qui affligea les croisés, & qui en emporta un si grand nombre.

« Nous vint, dit-il, une grande persécution & maladie en l'ost (l'armée), qui étoit telle que la chair des jambes nous desséchoit jusqu'à l'os; & le cuir nous devenoit tanné de noir & de terre, à ressemblance d'une vieille houze qui a été long-tems musée (cachée) derrière les coffres.

—  
**SUR LE PRINTEMPS**, par M. R., fixé en Suisse depuis quelques années.

Printemps Créateur ! tu redonnes la vie à toute la nature ; mais, moi seul, infortuné, moi seul sur la terre, je suis abandonné de toi !

Orgueil des saisons... ! Si tu disparais devant l'été brûlant, c'est pour entretenir dans ton empire, la douce chaleur d'une fécondité qui ne tarit point.

Et moi seul, infortuné ! sans chaleur & sans vie, moi seul, hélas ! je suis abandonné de toi.

Ton premier regard rajouit & vivifie les doux plaisirs qu'hiver tenait dans ses étreintes : des accens amoureux se font entendre ; de mélodieux concerts chantent tes bienfaits...

Infortuné ! quand je vois sourire toute la nature, mon cœur est muet... ! Ah ! Dieu puissant ! Dieu Créateur ! je suis abandonné de toi !...

Je déplorais ainsi la perte des sources de ma vie, le Dieu que j'invoque entend mes cris de douleur ; il les fait finir... ; je me trouve habitant de l'HEUREUSE HELVÉTIE. « Vois, me dit le Dieu de l'Univers, vois la grandeur de ma puissance ; contemple les majestueux tableaux qu'elle a tracés ; & si un germe de vie coule dans ton sang, respire.

—  
**M É D E C I N E**

On nous a communiqué comme une découverte précieuse à l'humanité, l'usage de la pompe pneumatique de M. Pannard ; & qu'il employe, dit-on, avec le plus grand succès pour dégager le corps de l'air qui y porte des ravages.

Pour nous engager à faire part à nos Lecteurs d'une telle découverte, on nous cite le morceau suivant, extrait d'une petite brochure que ce Médecin a publiée dernièrement. « C'est bien dommage, il faut l'avouer, dit-il, que la pompe aspirante ne puisse tirer que de l'air ; mais n'est-ce pas déjà beaucoup, puisque cet élément, ainsi que je l'ai dit, doit être en équilibre avec les solides & les humeurs, pour entretenir la santé en général, & toutes les fonctions qui en dépendent ? C'est peut-être de l'excès de l'air ou de son défaut, ainsi que des différentes qualités qu'il peut avoir ou acquérir, que dépend l'inégalité que les hommes éprouvent dans leur caractère, dans

leurs pensées, dans leurs actions. Quoi qu'il en soit, il m'a paru que l'extraction des vents, par le secours de la seringue pneumatique, dont les gros intestins sont le récipient, sera le moyen le plus simple & le plus favorable pour remédier à une foule de maux qui dépendent de cette cause ; puisque de proche en proche, & très-promptement, le ventre, la poitrine, la tête & les extrémités peuvent être dégagés de leur air excédent. Il est sûr que dans toutes les maladies aiguës, il fallait que les évacuations naturelles & forcées, attirassent enfin l'air concentré très-profondément dans la tête, puisqu'on dit communément, que l'éternuement à la fin des maladies congédie le Médecin. Ce simple proverbe suffit pour ma preuve. Je n'avancerai pas trop, en comparant l'attraction aérienne à une saignée blanche, puisqu'on a fait la même comparaison pour la pediluve ou le bain de jambes. Les effets de l'extraction des vents seront bien plus prompts que par tout autre moyen connu. Je puis dire qu'un tel moyen pourra convenir dans toutes les affections nerveuses, vaporeuses, hystériques, mélancoliques, hypocondriaques, & peut-être dans l'épilepsie, dans la manie, dans quelques especes de folie, dans le rhumatisme, dans la goutte, &c. &c.

Ce fera sans doute un secours de plus pour les noyés, pour les ivrognes, pour les orphixiés ».

Il est affligeant d'avoir à douter de l'efficacité d'un remède annoncé avec une telle confiance, par un homme de l'art, d'ailleurs assez éclairé ; nous sommes loin toutefois de croire qu'il n'existe aucun cas où il puisse être de quelque utilité, mais nous sommes bien persuadés qu'il serait presque toujours très-dangereux de l'employer sans de grandes précautions, & qu'il est certainement des maladies où il pourrait être mortel.

Nous ne pouvons douter des sentimens d'humanité qui ont engagé notre correspondant à nous proposer d'annoncer cette prétendue découverte ; en conséquence, il nous paraît injuste de craindre qu'il nous vit, avec peine conseiller des précautions dans l'administration d'un remède qui heurte tous les principes de la physique généralement adoptée de nos jours.

—  
**M O R T S.**

Jeanne François Margueritte Chanfon, fille mineure.

Un enfant mâle venu mort au monde.

Jeanne Rochat, fille mineure.

Suzanne Jannin, femme d'Elie Blanc, Bourgeois de Belmont, âgée de 70 ans.

Madame Marianne Miledret Levade, épouse de Monsieur

George Bourgeois, Conseiller & Citoyen de Lausanne, âgée de 38 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

3 MARS 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 29 minutes, & se couche à 5 heures 3 minutes.  
La LUNE se leve à 6 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
23 Févr.	4 1†	0 7 3†	0 5 5†	26. p. 6. lig. 2	26. p. 7. lig. 0	26. p. 7. lig. 3
24 . . .	3 0†	0 8 1†	0 6 11†	26. 8. 10	26. 5. 1	26. 7. 1
25 . . .	2 8-	0 6 6†	0 5 7†	26. 8. 1	26. 8. 3	26. 8. 0
26 . . .	2 0-	0 8 7†	0 3 6†	26. 7. 0	26. 6. 6	26. 5. 5
27 . . .	3 6†	0 7 7†	0 4 3†	26. 4. 9	26. 7. 0	26. 8. 1
28 . . .	7 7†	0 9 1†	0 5 7†	26. 9. 1	26. 8. 1	26. 7. 7
29 . . .	5 3†	0 8 7†	0 6 3†	26. 6. 11	26. 6. 10	26. 7. 3

## BELLES-LETTRES.

*Hermann d'Unna*, ou aventures arrivées au commencement du quinzième siècle, dans le temps où le *Tribunal secret* avait la plus grande influence; trad. de l'allemand, par M. de Bock, 12. 2 vol. de près de 400 pages; prix 4 liv. 10. s. de France, dans la Librairie de MM. Durand l'aîné & Comp., rue du Bourg.

CETTE nouvelle traduction de M. de Bock, qui, le premier, nous a transmis l'étonnante *vie du Baron de Trenck*, n'est pas moins abondante en événements singuliers & tragiques. Elle contient l'analyse exacte de ce qui se passait au *Tribunal secret*; établissement mystérieux & inconnu jusqu'à présent, qui autrefois jouissait de la plus étrange influence sur une grande partie de l'Europe: elle renferme une foule de traits & d'aventures très-curieuses, sur l'Empereur Venceslas, l'Impératrice Sophie, Sigismond, Roi de Hongrie, la Reine Barbe, un Archevêque de Bohême, des Moines & des Religieuses, &c. — Cet ouvrage éclaircit plusieurs points de l'Histoire; il est fait non seulement pour fixer l'attention de ceux qui veulent s'instruire, mais aussi du grand nombre de Lecteurs qui ne veulent que se recréer par des ou-

vrages piquants & originaux. (Cette notice nous a été communiquée par M. R... l.)

## CHARADE.

Mon premier compte quatre sœurs  
Et mon second une demi-douzaine;  
A chercher mon entier souvent l'on perd sa peine;  
Si vous le rencontrez, conservez-le Lecteurs.  
Par M. J. L.

*Précis historique sur les Maures d'Espagne, servant de préliminaire au Gonzalez de Cordoue, de M. de Florian.* (Article emprunte du Journal de Paris.)

Ce précis historique est un modèle dans son genre: il serait à souhaiter qu'il fût imprimé séparément, car il donne une idée suffisante de l'histoire des Maures en Espagne, qui, chez la plupart des autres Ecrivains, est fort embrouillée, & n'offre que des tableaux confus de divisions, de guerres civiles, de Rois égorgés, de combats éternels avec les nations voisines. M. de Florian met de l'ordre dans ce chaos. Il marque & distingue les époques, rappelle les principales révolutions, en laissant dans l'ombre ce qui est obscur, & en s'attachant à tracer une es-

quissé fidele du caractère & des mœurs du Peuple qu'il a voulu peindre.

Après avoir décrit nettement, mais avec rapidité, les étonnantes conquêtes des Arabes & des Maures en Asie, en Afrique, & particulièrement en Espagne, ainsi que la tentative d'Abdérâme pour envahir la France, & la défaite de ce Général à la bataille de Tours, où les Historiens prétendent que *Charles Martel* lui fit effuyer une perte de plus de 300,000 hommes, l'Auteur entre dans des détails plus circonstanciés sur la longue & opiniâtre lutte des Maures & des Espagnols.

Ces derniers, retranchés dans les montagnes, persistèrent des continuelles divisions de leurs ennemis, & finirent par les chasser entièrement de l'Espagne, sous le regne de Ferdinand & Isabelle.

Mais ce qui frappe le plus dans ce *Précis historique*, c'est la description de la merveilleuse magnificence de ces Princes Arabes, de leurs arts, de leurs édifices, de leurs fêtes, de leur politesse & leur galanterie. Cordoue fut long-temps le siège de la grandeur de ce Peuple singulier; un autre *Abdérâme*, premier Calife d'Occident, établit dans cette Ville des Ecoles où l'on venait étudier l'Astronomie, les Mathématiques, la Médecine, & la Grammaire; lui-même faisait des vers, & passait pour l'homme le plus éloquent de son siècle. "Il embellit & fortifia sa Capitale, y construisit un palais superbe avec des jardins délicieux, & commença la grande Mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des Voyageurs. Ce superbe monument ne fut achevé que sous le Calife *Haccham*, fils & successeur d'*Abdérâme*. On dit que les Espagnols n'en ont conservé que la moitié; cependant il a six cents pieds de long sur deux cents cinquante de large. On compte vingt-neuf nefs dans sa longueur & dix-neuf dans sa largeur. Plus de trois cents colonnes d'albâtre, de jaspe, de marbre, le soutiennent. On y entrait autrefois par vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or, & quatre mille sept cent lampes éclairaient toutes les nuits ce magnifique édifice".

*Abdérâme III*, qui ne fut pas moins habile que ses prédécesseurs, étala plus de luxe encore; & les détails en paraissent des fables, s'ils n'étaient attestés par tous les Historiens. Sans cesse occupé de combats & de politique, il fut amoureux toute sa vie d'une de ses esclaves nommée *Zelra* (1) & fonda pour elle, à deux milles de Cordoue, une ville à laquelle il donna le même nom.

"Cette Ville détruite à présent était au pied de hautes montagnes d'où coulaient plusieurs sources d'eau vive qui venaient serpenter dans les rues, ré-

pandre par-tout la fraîcheur, & former au milieu des places publiques des fontaines toujours jaillissantes. Les maisons, bâties sur un même modèle, surmontées de plate-formes, étaient accompagnées de jardins remplis de bosquets d'orangers; & la statue de la belle Esclave se distinguait sur la principale porte de cette ville de l'Amour".

Les Maures avaient porté l'Agriculture au dernier point de perfection. "Les Historiens assurent que sur les bords du Guadalquivir il existait douze mille villages, qu'un voyageur ne pouvait marcher un quart d'heure dans la campagne sans rencontrer quelque hameau. On comptait dans les Etats du Calife quatre-vingt grandes villes, trois cents du second ordre, un nombre infini de bourgs. Cordoue, la Capitale, renfermait dans ses murs deux cents mille maisons & neuf cents bains publics". Cette ville fut prise par les Espagnols en 1236. "La grande Mosquée, dit M. de Florian, devint une Cathédrale; Cordoue eut un Evêque & des Chanoines, mais elle ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur".

Le siège de l'Empire des Maures Espagnols fut transporté dans la ville de Grenade, & la description de l'especé d'enchantement qu'ils furent y créer, étonne encore plus l'imagination que tout ce qu'il a dit au sujet de Cordoue.

Les deux Peuples se faisaient presque sans relâche une guerre cruelle, & chacun se fouillait par des actes de barbarie qui étaient presque toujours des représailles. Dans ces longues calamités, on distingue quelques actions qui font autant d'honneur à l'humanité des Maures qu'au courage des Espagnols: celle entr'autres de *Garcias de Gomez*, Gouverneur de la ville de Xerez. "Attaqué par les Grenadins, sa garnison presque détruite, il refusait de se rendre; & debout sur les remparts, couvert de sang, hérissé de fleches, il soutenait seul le choc des assaillans. Les Maures d'un commun accord, convinrent de ne pas tuer ce Héros: ils lui jetterent des crochets de fer, l'enleverent vivant malgré lui, le traiterent avec respect, firent guérir ses blessures & le renvoyerent avec des présens".

Un autre trait excite autant d'attendrissement que d'admiration. *Alphonse le Sage*, Roi de Castille, implore le secours de *Jacob*, Roi de Maroc, contre un fils rebelle. Ces deux Princes eurent une entrevue où l'infortuné Castillan voulait céder la place d'honneur à celui qui venait le défendre. "Elle vous appartient; lui dit *Jacob*, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des peres; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie & veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux & puissant, je vous disputerai tout & redeviendrai votre ennemi".

(1) Ce nom signifie fleur, ornement du monde.

L'histoire des Peuples les plus vantés offre peu de semblables traits.

## VARIÉTÉS.

Extrait des Mémoires de la Société des Sciences & des Arts de Batavia. Sur l'Isle de Sumatra.

Un homme marié surpris en adultère y est attaché à un poteau, & le mari est le maître de l'égorger. Il profite ordinairement de la permission avec beaucoup de cruauté: il coupe en morceaux le corps de celui qui l'a offensé, en garde un pour lui & distribue le reste aux spectateurs. On allume ensuite un grand feu, chacun fait rotir sa portion, y met du poivre, du sel & la mange. Mais quand l'homme surpris n'est point marié, il est mis en sûreté par ses parens, pour le soustraire à la vengeance du mari. — Celui qui vole avec effraction, est encore puni plus sévèrement encore qu'un adultère marié, à ce que disent ces Mémoires. Mais comment punir plus rigoureusement. C'est ce que nous trouvons difficile à comprendre. — Un voleur de nuit, sans effraction, en est quitte pour remettre le double de ce qu'il a volé. — Un meurtrier est obligé de faire enterrer, à ses frais, le corps de celui qu'il a tué, & de donner ensuite aux amis du défunt, une fête en son honneur. S'il est trop pauvre pour suffire aux frais de cette fête, ce sont ses plus proches parens qui la donnent, & il est fait esclave. Si ses parens sont ainsi que lui dans l'indigence, les plus intimes amis du mort vendent le meurtrier, & ce qu'ils en tirent est employé aux dépenses de cette fête qui leur paraît indispensable.

Sur la Langue française telle qu'elle était dans le quatorzième siècle.

Au commencement du quatorzième siècle, l'espece de passion qu'on avoit pour la Poésie se ralentit beaucoup: alors on vit paraître, en langage ordinaire, avec de nouveaux Romans, les aventures fabuleuses des Héros que nos Poètes avoient célébrés; mais la Langue y gagna peu: il était réservé à Charles V de préparer, en quelque sorte, le siècle de François I. Charles, par son goût pour les Lettres, & la protection dont il honora ceux qui les cultivaient, fit reprendre à notre Langue le cours de ses progrès; la Poésie sur-tout en fit de considérables.

L'exemple qu'on va lire est tiré d'un Roman spirituel, intitulé: *Mandé vie* (vie merveilleuse), écrit, partie en prose, partie en vers.

« Jésus-Christ, parfaits de tous tems, mes Dieu,

mes firs, & mes Rois (1), qui pour nous vot naître & morir, & tu fus devant tous les siècles, & par tous temps sans fin seras. Je qui suis ta créature, qui m'as fait & a voulu que je soye. Glorifiez foyes de tous les maux & biens qui me vendront. Sire, qui me a fais & es poysant de moy deffaïre, fais ta volenté de moi; Sire Dieu aies merci de moy, fauve moy, garde moy par tous tems de la temptacion de l'anemi ».

Mais c'est principalement dans les écrits de Froissart (2), historien & poète de ce tems-là, qu'on peut mieux juger de l'état de notre Langue au quatorzième siècle. Nous avons de lui une Chronique de ce qui s'est passé en France, en Espagne, & en Angleterre, depuis 1326 jusqu'en 1400.

Voici un échantillon de la poésie du quatorzième siècle, extrait d'un manuscrit de Notre-Dame de Soissons, au sujet d'un Prêtre qui ne disait jamais, dans toute l'année, que la Messe *Sancta Parens*: son ignorance était telle, qu'il n'en savait point d'autre.

Bien vous puis de cetui tant dire  
Qu'il ne favoit chanter ne lire,  
En Romantier, chartre ne brief;  
Ste ne favoit longue ne brief;  
Une Messe sans plus favoir  
*Salve sancta parens*, qu'avoit  
Aprise d'enfance & d'usage.  
N'en Karefme, ne en charnage,  
Na Pentecolte, na Noel,  
Ne chantaist ia nul for el:  
Cestoit touz iors touz ses efforz  
Et por les vifs & por les morz.

## MÉDECINE.

Nous avons annoncé dans une de nos dernières Feuilles un remède propre à arrêter les fl. bl., & nous ne l'avons indiqué qu'après nous être assurés de son efficacité. Mais il en est de ce remède comme de la presque totalité des autres, son succès dépend beaucoup de son administration, & il s'offre des cas où il ne conviendrait nullement. Il importe donc

(1) Pour *mon Dieu, mon Seigneur & mon Roi*: on parle encore de cette sorte dans certaines provinces, dit M. Pluche, & nous avons conservé *Messire*.

(2) Jean Froissart, né à Valenciennes, vers 1337, était chanoine & trésorier de Chimay; il fut honoré de l'estime des Princes & des Princesses de son tems. Sa Chronique a été continuée par *Monstrelet*.

de consulter un Médecin éclairé avant d'en faire usage ; il indiquera les cas où le vice qui entretient cette cruelle incommodité n'est que topique , n'est que la débilité des vaisseaux &c. , où , en conséquence , l'on peut sans danger employer des astringens qui sont la base de ce remède. Il n'est pas besoin d'être une personne de l'art pour comprendre que le séjour d'une matière susceptible de se pénétrer de la plus grande acrimonie , ne peut que causer des accidens très-graves ; & que d'arrêter le cours de telle matière , sans l'avoir fait avec la plus grande prudence , c'est *enfermer* , selon l'expression vulgaire , *le loup dans la Bergerie*.

Nous avons cru nécessaire de revenir sur cet objet , parce que nous avons appris que depuis la publication de ce remède dans notre Feuille , tous les jours on en a fait préparer dans nos pharmacies ; & que nous avons craint qu'on ne lui accordât une trop grande confiance.

Je viens de lire une petite brochure écrite en Langue allemande , & dont je doute qu'il existe une traduction française. C'est l'Histoire d'une hydrophobie , causée par la morsure d'un chien. J'invite nos Traducteurs instruits & éclairés à la lire ; peut-être ils penseront comme moi , que ce serait rendre un service à l'humanité que de contribuer à la faire connaître plus qu'elle ne l'est parmi nous.

Elle a été imprimée par ordre du Gouvernement à Ratisbonne ; chez *Zeitter* , in-4. de 24 pages.

Je vais en donner un aperçu.

Un chien était entré dans une chambre sans blesser personne ; il avait , comme tous les chiens , grogné ceux qui étaient là & s'était ensuite mis tranquillement sous un banc. Un bourgeois de Ratisbonne voulant l'en tirer en le caressant , fut mordu au bras droit. Le lendemain , il apprit que le chien était soupçonné d'être malade & qu'en conséquence on l'avait tué. Cette nouvelle affreuse le rendit attentif , & , pour éviter toutes les suites de son accident , il fit brûler sa plaie avec la clef de St. Hubert. Après s'y être beaucoup opposé , il permit au Docteur *Harrer* , Médecin de la ville , envoyé par le Magistrat , de laver sa plaie avec de l'eau de sel. La rage du chien était incertaine , car deux chiens mangeaient sans inconvénient du pain mouillé de son écume. Malgré cela , *M. Harrer* employa la racine de Belladonne , lava soigneusement la plaie , & la frotta avec du précipité rouge. Mais le malade interrompit , dès le quatorzième jour , le traitement qui devait durer deux mois , sous prétexte qu'il était

inutile & que la clef de St. *Hubert* suffisait. Il se trouvait bien portant , & il partit. Après huit semaines entières , il sentit de fortes douleurs au bras droit ; le bras s'enflamma , devint enflé , & trois jours ensuite , le malade ne pouvait avaler aucune liqueur. On mit alors un fort vésicatoire sur la plaie qui était fermée , on frotta tout le bras avec un onguent mêlé de camphre & d'opium , on donna la Belladone à la dose de quatorze grains , & on figna le malade ; ce qui le calma beaucoup. Cependant l'hydrophobie augmentait toujours , le malade ne pouvait plus souffrir aucune espèce de liqueur , excepté le lait de vache dont il avala encore quelques gorgées , mais avec répugnance. Le même jour il alla au bain , mais il fallut bien vite l'en tirer. Le soir même l'hydrophobie fut au plus haut degré & accompagnée de ses symptômes les plus effrayans. Heureusement elle termina la vie du malade vers trois heures du matin , le quatrième jour après qu'il eut commencé à sentir les douleurs.

*M. Harrer* , qui écrit lui-même cette histoire , prend occasion de là , pour donner à ses compatriotes des instructions sur la rage , les moyens de la guérir & de s'en garantir. Il loue en même temps avec grande raison le zèle & la prudence des Magistrats qui ont fait imprimer cette relation. Elle est suivie d'une nouvelle ordonnance qui contient les dispositions les plus sages pour la diminution des chiens , les précautions contre la rage , & qui défend sur-tout de tuer un chien soupçonné aussi-tôt qu'il a mordu , attendu qu'il en résulte une incertitude affreuse à celui à qui l'accident est arrivé , & qui seule est capable de le faire mourir , & non moins désagréable pour les gens de l'art qui ont déjà assez de peine à vaincre une aussi terrible maladie , sans avoir besoin d'une incertitude nuisible au traitement qu'ils peuvent ou veulent suivre.

### M O R T S.

Jeanne Violet , femme de Jean Abraham Cornier , âgée de 62 ans.

Abraham Jérémie Navelot , âgé de 66 ans.

Abraham Baud , fils mineur.

Pierre Humbert , âgé de 80 ans.

Jean Daniel Pachoud , âgé de 73 ans.

Gamaliel Noverraz , âgé de 63 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

10 MARS 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 17 minutes, & se couche à 5 heures 43 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Mars.	5 8†	0 7 9†	0 5 3†	26. p. 7. lig. 1	26. p. 8. lig. 1	26. p. 9. lig. 3
2...	6 3†	0 8 1†	0 6 5†	26. 6.	5 26. 5.	1 26. 7.
3...	4 3-	0 6 6†	0 5 1†	26. 9.	10 26. 10.	0 26. 9.
4...	3 0-	0 5 7†	0 4 5†	26. 7.	7 26. 6.	3 26. 5.
5...	5 0†	0 9 0†	0 6 2†	26. 6.	6 26. 6.	9 26. 7.
6...	4 8†	0 5 9†	0 5 8†	26. 8.	1 26. 8.	0 26. 8
7...	4 9†	0 6 9†	0 6 0†	26. 9.	1 26. 9.	1 26. 9

## BELLES-LETTRES.

LE mot de la Charade inférée dans la dernière Feuille est *Ami*.

Sur une Demoiselle fort aimable, dont on ignorait le nom du pere, & à qui l'on faisait un crime de sa naissance.

Quand une fleur me fait plaisir,  
Et que ma vue en est flattée,  
Faut-il avant de la cueillir  
Savoir la main qui l'a plantée?

*Simple Histoire*, traduction de l'Anglais de *Mistrifs Inchbald*, par M. Deschamps, 2 vol. 8. A Paris, & se trouve à Lausanne chez M. Fischer Libraire.

Mistrifs Inchbald est Auteur de diverses pieces de théâtre, qui ont été fort accueillies à Londres, & le Roman que nous annonçons vient d'y avoir plusieurs éditions successives. Ce succès nous parait mérité, il prouve que le Public a rendu plus de justice à Mistrifs Inchbald qu'elle ne s'en rend elle-même dans sa préface, qu'il faut lire, parce qu'elle est d'une singularité piquante.

Le caractère original ne se fait pas moins remar-

quer dans tout le cours de *Simple histoire*. Il y a peu d'événemens, mais beaucoup d'intérêt, de vérité, de connaissance du cœur, & l'art de rendre les caractères plus intéressans par leurs défauts, plus aimables par leurs faiblesses, plus saillans par le contraste; l'art de produire de grands mouvemens par de faibles ressorts, de porter le trouble dans l'ame par un mot, un geste, un regard, un silence: cet art est porté dans cet ouvrage, jusqu'à un degré qu'on peut regarder comme un véritable tour de force, mais que le succès justifie.

Le traducteur est digne de l'Auteur, par la maniere dont il en sent le mérite & dont il le fait sentir. Son style est pur, élégant, naturel, & ne se ressent en rien des entraves de la traduction. On croit lire un ouvrage original, & composé en français. Il a joint quelques notes au texte. On distinguera sur-tout celle qui est entre les chapitres VI & VII du second volume, elle est profonde, bien écrite, elle supplée à ce que l'auteur n'a pas dit, & elle jette beaucoup de jour & d'intérêt sur tout le reste. — Son avertissement mérite aussi d'être lu. Il est court, mais plein de choses. (*Cette notice nous a été communiquée.*)

Le Guide des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, à leur entrée dans le monde, pour former le juge-

ment, le cœur, le goût & la santé. Par M. Retz &c. — In-12, petit format, deux volumes réunis en un, l'un de 360 pages, & l'autre de 548.

Cet ouvrage n'est pas assez connu; on ne peut que désirer de le voir plus répandu qu'il n'est parmi la jeunesse, & même parmi ceux qui veillent à son éducation. On y trouve réuni les lumières de la Médecine, les vues d'une saine morale & les principes d'une littérature judicieuse.

Le tout est présenté sous différens chefs ou titres rangés dans l'ordre alphabétique, sans nuire à celui des matières, dont la connexion est conservée par le moyen des renvois aux articles qui se correspondent entr'eux.

Nous en citerons un morceau extrait de l'article sur le Divorce.

“ L'éducation d'une jeune personne, est employée presque, toute entière aux talens ou aux arts agréables. Les instructions solides n'y occupent que quelques instans; toutes ses études & tous ses soins ont pour but l'art de plaire; elle n'a qu'une légère idée des occupations sérieuses auxquelles elle est destinée; on lui parle rarement & froidement des devoirs qu'elle aura à remplir; & elle les aime d'autant moins, ces devoirs, que les principes religieux qui devraient en être la baze principale, lui sont à peine connus, qu'elle voit autour d'elle une foule infensée les mépriser; que souvent même, elle s'aperçoit qu'on ne les lui enseigne que par bienfaisance. L'instant arrive où elle est arrivée à la dignité de mere. Dans les premiers momens, elle vit au milieu de tous les plaisirs; ainsi elle jouit de son indépendance, elle en savoure, pour ainsi dire, les délices; elle ne respire que la dissipation; elle ne veut être que ce qu'on est convenu d'appeler une femme aimable; elle en prend le rôle, elle l'étudie, elle s'y plaît, elle y fait consister tout son bonheur”.

“ Un mari tendre & prudent laisse passer cet instant d'ivresse. Enfin, il hazarde quelques représentations; il parle d'économie, de circonspection, de bienfaisance, de devoirs, il est déjà trop tard, ce langage ennue. Il insiste; on prend de l'humeur. Les séductions arrivent; on y résiste d'abord; elles renaissent; souvent on succombe. L'époux se plaint; on s'irrite. Il employe son autorité, on s'emporte. Les mauvais conseils viennent, on les écoute. Des devoirs sacrés passent alors pour des chaînes insupportables; on désire de les rompre. Le joug du mariage devient odieux, on veut le secouer. . . Il y a des moyens de se séparer, on s'en informe; bientôt on les connaît; on les employe, & voilà l'histoire des séparations”.

Nous croions avec M. Retz que la plupart des dissensions entre époux viennent des causes qu'il vient d'indiquer. Mais n'est-il pas des cas où le mari a des

torts graves, où il rend insupportable à son épouse un état où elle a cru trouver le bonheur, & où elle méritait de le rencontrer? Nous invitons nos femmes instruites & éclairées, à nous communiquer un tableau qui puisse servir de pendant ou si l'on veut de correctif à celui de M. Retz, & nous croions de l'équité de le publier avec empressement; sur-tout s'il est fait avec impartialité & sans humeur.

*Sermons nouveaux sur divers textes de l'Écriture Sainte, & sur-tout pour les fêtes de l'année Chrétienne. Par M. F. J. Durand, Ministre du St. Evangile, Professeur ordinaire dans l'Académie de Lausanne, Membre de la Société de l'Economie & des mœurs de Bavière; Membre de la Société Patriotique de Hesse-Hambourg &c. 1792. 2 vol. grand 8, l'un de 476 pages, l'autre de 460. A Lausanne, chez Hignou & Comp. Prix 5 liv. de France.*

Ces deux Recueils de Sermons, faisant suite à l'Année Evangelique du même Auteur, ne peuvent qu'ajouter à sa réputation. Nous ne pouvons point en donner d'analyse, étant circonscrits dans les bornes étroites de notre Feuille. Mais nous pouvons dire à l'homme du monde qui a le malheur de ne pas s'empresse à lire ces sortes d'ouvrages, que ceux de M. Durand ne le repousseront, ni par le style, ni par la manière dont les sujets importants qu'il traite y sont exposés. Nous pouvons dire à ceux qui ont le bonheur de lire & de méditer les précédentes productions de l'Auteur, qu'ils retireront le même fruit de celles que nous annonçons, qu'ils se féliciteront de se les être procurées.

*BIBLIOTHEQUE DU PERE DE FAMILLE; ou Cours complet d'Instructions, de Lectures & de Littérature pour les personnes de tout état, de tout âge & de toute condition. Par M. le Professeur Lanteires, &c.*

L'Abbé de Condillac, Madame le Prince de Beaumont, Madame de Brulart, ci-devant de Sillery, & M. Berquin sont peut-être les Auteurs d'ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, qui ont eu les succès les plus soutenus & les mieux mérités. Aucun d'eux cependant n'a nui aux succès de l'Auteur qui a suivi ses traces; une marche un peu différente a suffi pour faire accueillir favorablement leurs productions.

Il en résulte qu'il s'en faut de beaucoup que la carrière qu'ont parcourue ces auteurs soit épuisée, & qu'il est permis de flatter d'encore sur les mêmes objets d'une manière qui tende à l'utilité publique. D'ailleurs, les mœurs changent, on s'éclaire tous

les jours plus : & plus on est éclairé, plus on sent la nécessité de s'instruire soi-même, de soigner l'éducation de ses enfans, de leur préparer cette existence honorable & utile que donnent les connaissances.

Il ne peut nous être nullement permis de parler d'une manière avantageuse de l'ouvrage que nous annonçons ; mais au moins oserons-nous répondre du zèle avec lequel on a cherché à le rendre utile.

La Bibliothèque du *Pere de Famille* formera huit volumes in-8, de vingt-quatre à vingt-cinq feuilles chacun. Elle paraîtra par livraisons, de deux volumes chacune ; la première aura lieu le premier Novembre 1792, & les autres se succéderont les années suivantes à la même époque. On souscrit à Lausanne, chez M. le Professeur *Lantier* ; le prix de chaque volume est de 1 liv. 10 s. argent de Suisse, payable seulement en recevant l'ouvrage.

#### PREMIERE LIVRAISON.

Premiers élémens de l'art de lire, d'écrire & de parler. Dialogue à la portée des enfans. Petites pièces de poésie, faciles à être apprises par cœur, à être comprises dans leur sens, dans leur morale. Petits Contes, Historiettes, &c. Avis généraux sur les moyens de commencer l'éducation avec le plus de probabilité d'y obtenir des succès. Coup d'œil sur les divers systèmes des Auteurs les plus célèbres, concernant les différentes parties de l'éducation.

#### SECONDE LIVRAISON.

Grammaire, traitée d'une manière à la portée de tout le monde, mais destinée sur-tout à ceux qui n'en ont point fait une étude particulière. Géographie. Elémens de l'histoire universelle. Traits amusans & curieux. Contes moraux. Mythologie. Introduction à l'étude des arts & des sciences. De la Fable morale. Diverses sortes de petites pièces de poésie propre à orner la mémoire des jeunes gens, des personnes d'un âge plus avancé. Instructions sur les moyens de lire la Poésie avec fruit, & avec plaisir.

#### TROISIEME LIVRAISON.

Notices des hommes les plus célèbres chez les Anciens & chez les Modernes. Elémens des sciences physiques. Histoire-Naturelle, quelques avis sur les moyens de la cultiver comme amateur, avec quelque succès. Extraits des voyages les plus célèbres, les plus estimés. Coup d'œil sur la Littérature Française, Allemande, Italienne & Anglaise. De l'éloquence chez les Anciens & les Modernes. Notices ou citations des pièces du Théâtre français, qui ont eu le plus de succès.

#### QUATRIEME LIVRAISON.

Traité de philosophie à la portée du plus grand nombre. Nomenclature & courtes notices des Auteurs modernes dont il peut être agréable ou utile de savoir le nom & de connaître le genre dans lequel ils ont écrit. Abrégé de l'Histoire politique & littéraire des Grecs & des Romains. Etat de l'Europe considérée dans sa politique, dans ses mœurs & dans son commerce. Coup d'œil sur les trois autres parties du globe considérées sous le même point de vue.

#### VARIÉTÉS.

Ovide, si galant & si ingénieux, a dit qu'il n'y a que des malheureuses qui se marient dans le mois de Mai.

Plutarque, dans ses Questions romaines, article 36, en rapporte quatre causes : la première, que les Romains tenaient que Vénus & Junon préféraient au mariage, & qu'Avril étant le mois de Vénus, Juin, celui de Junon ; afin de participer aux faveurs des deux Déeses, on prenait l'un de ces mois : celui du mois de Mai passait *sine jugalia vincla jubire*. Il n'y avait ni *pronuba* (1) pour l'épouse, ni *paranymphé* (2) pour l'époux.

La seconde cause était qu'en Mai, on jettait du haut du pont dans le Tibre des hommes vivans, lorsqu'on faisait la grande purification dans la ville. On se réduisit dans la fuite à ne jeter que des images. La Prêtresse *Flamina* durant ce mois était triste,

(1) On appelait *pronuba*, chez les Romains, toutes les femmes qui étaient chargées des apprêts des noces, celles même qui ménageaient les mariages, & celles enfin qui prenaient soin de déshabiller & de mettre au lit les nouvelles mariées.

(2) On appelait *paranymphes* ceux qui, selon la coutume, conduisaient l'épouse dans la maison de son mari. Cette conduite s'observait avec des circonstances singulières. Après les cérémonies usitées, & les sacrifices accomplis selon l'usage ; le jour ayant cédé la place à la nuit, on se mettait en état de conduire l'épousée chez son mari, & l'on commençait par mettre ses hardes dans un panier d'osier. Celui qui le portait était suivi de plusieurs femmes tenant dans leurs mains une quenouille, avec le lin qu'elles mettaient sur un fuseau. Les parens, les amis & l'époux marchaient ensuite, suivis de trois jeunes garçons vêtus d'une robe blanche, bordée de pourpre ; l'un des trois portait un flambeau allumé, & qui était fait d'une branche d'épine blanche. L'épouse étant arrivée à la porte de la maison, les parens & le mari jettaient des noix aux enfans qui accouraient dans la rue. Les noix, dit Virgile, étaient consacrées à Jupiter ; on en jettait aux enfans, pour marquer que le mari abandonnait les jeux enfantins pour s'appliquer aux affaires sérieuses.

ne se lavait point; il y avait dans Rome un air de deuil qui ne s'accordait point avec la pompe des noces.

La troisième cause était qu'en Mai on faisait les libations aux Dieux infernaux; on honorait Mercure, qui, selon les Romains, fermait les yeux des mourans.

La quatrième cause était que le mois de Mai se nommait *Majorum*, celui de Juin *Juniorum*. Romulus avait partagé les Romains en jeunes pour la guerre, en vieux pour le sénat.

On croyait qu'il fallait tempérer pendant ce mois l'ardeur du sang qui s'échauffe.

On croyait que les enfans formés en Mai étaient sujets à devenir fous. Le coucou chante en Mai.

Il serait toutefois à désirer qu'on nous donnât de meilleures raisons de ce préjugé qui, de chez les Romains, s'est perpétué chez nous parmi la classe du peuple. On ne peut que gagner à des questions qui éclaircissent des usages suivis long-tems chez les Anciens.

Nous pensons que les Romains avaient mal connu les influences heureuses de ce mois charmant, où la terre amoureuse ouvre son sein pour en laisser échapper des fleurs, où tout éprouve dans la nature un sentiment d'amour & de volupté.

Les Amazones avaient bien mieux senti les charmes de ce mois délicieux; puisqu'elles ne se livraient que dans ce mois à l'amour, où le soleil se trouve dans le signe des Jumeaux.

*Boni conjugator amoris.*

C'est le mois du chant chez les oiseaux; c'est le mois des Graces, l'ami de la verdure. L'épouse y cueille ses lys, la jeune beauté ses roses.

C'est le mois de la rose qui était autrefois dans quelques pays la dot des filles à marier.

Qui de nous n'a été inspiré dans ce joli mois. Amans, poètes, alors ce n'est qu'un. O! que nous avons bien fait de rejeter un préjugé qui nous eut attristés, qui nous eut porté à dédaigner les faveurs précieuses dont nous fait jouir le mois de Mai. Les anciens Francs avaient consacré le premier jour de ce mois par des danses & par des fêtes. La naissance des roses était marquée par des chants & par des plaisirs. La superstition voulut se distinguer par un abandon à la licence. Le synode d'Auxerre la reprouva en 578; depuis on s'est contenté de sentir & d'exprimer avec moins d'éclat & plus de délicatesse le plus joli des mois de l'année. Qui n'a pas lu avec plaisir les vers suivans?

Le premier jour du mois de Mai  
Fut le plus heureux de ma vie;  
Je vous vis & je vous aimai  
Le premier jour du mois de Mai.  
Si ce dessein vous plut, Sylvie,

Le premier jour du mois de Mai  
Fut le plus heureux de ma vie.

Quelques poètes Français ont prétendu que ce mois peut être comparé à l'aurore de l'année *Mus-fanica*. Il est composé, pour l'ordinaire d'un humide doux, d'un chaud tempéré, qui le rend propre aux productions du génie. Il est gai, les rayons du soleil sont si tempérés, qu'on dirait que les jours ont la douceur & la beauté de l'aurore. Les Muses aiment le Printems; Milton ne travaillait ses chefs-d'œuvres que dans cette riante saison.

*Temperiem poscunt curis Aonides.*

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne le 1 Mars 1792.

MESSIEURS,

Un de mes enfans est tombé en jouant avec de ses camarades, s'est fait un trou assez considérable à la tête. Dans la crainte d'être repris pour s'être exposé à cet accident, il s'est occupé des moyens de me le cacher. Il a tenu conseil avec ses jeunes amis; un d'eux a proposé comme l'expédient le plus sage, de boucher le trou avec de l'argile (de la terre grasse). Son avis a été accueilli avec de grands applaudissemens; l'argile a été appliquée: quelques jours après, ma femme de chambre en voulant donner des soins à la tête de mon enfant, y a fait la découverte de cet étrange topique; la playe s'est trouvée très-belle, très-fraîche: elle a été guérie avec la plus grande promptitude. Un tel remède mérite-t-il quelque confiance? je le demande aux personnes de l'art.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## M O R T S.

Pierre Albert Lemat, de Sottens, garçon Voiturier en cette ville, âgé de 36 ans.

Suzanne Elizabeth Bolle, veuve de Jean Sébastien Pernet, agrégé à la nouvelle Corporation établie par LL. E.E., âgée de 80 ans.

Une fille morte avant le baptême.

M. Etienne Corboz, bourgeois de la Paroisse de Vilette, âgé de 75 ans.

Anne Marie Videmer, âgée de 78 ans.

Jeanne Suzanne Durgniact, fille mineure.

Françoise Elizabeth Bressenel, veuve de Pierre Humbert, de Sauges, Comté de Neuchâtel, âgée de 80 ans.

Mme. Françoise Vullymoz, veuve de M. Samuel Ferdinand Dind, en son vivant, Citoyen & du Deux Cent de Lausanne, âgée de 75 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

17 MARS 1792.

Le SOLÉIL se leve à 6 heures 5 minutes, & se couche à 5 heures 55 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
8 Mars.	6 1†	0 7 3†	0 6 2†	26. p. 9. lig.	1 26. p. 8. lig.	9 26. p. 8. lig.	10		
9 . . .	4 4†	0 5 5†	0 4 3†	26. 9.	3 26. 10.	1 26. 11.	3		
10 . . .	3 6†	0 7 7†	0 6 6†	26. 7.	1 26. 8.	8 26. 10.	10		
11 . . .	5 6†	0 8 1†	0 5 5†	26. 11.	0 26. 10.	1 26. 9.	9		
12 . . .	4 4†	0 6 2†	0 5 7†	26. 9.	1 26. 8.	8 26. 7.	3		
13 . . .	5 5†	0 8 1†	0 7 3†	26. 8.	1 26. 7.	1 26. 6.	1		
14 . . .	5 3†	0 7 0†	0 4 0†	26. 6.	3 26. 5.	2 26. 5.	1		

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 13 Mars 1792.

VOTRE dernier N°. , a offert à vos Lecteurs un très-joli morceau sur le préjugé des mariages contractés dans le mois de Mai, adopté par l'ignorance populaire, & qui refuse jusques chez beaucoup de gens à prétentions d'esprit & de bon sens. — Permettez-moi, MM., de vous donner aussi un petit narré de la DANSE DU PREMIER JOUR DE MAI.

A Rome & dans toute l'Italie, plusieurs troupes de jeunes Citoyens des deux sexes fortaient le 1 de Mai de la ville au point du jour; elles allaient en dansant, au son des instrumens champêtres, cueillir dans la campagne des rameaux verts; elles les rapportaient de la même manière à la ville, en ornaient les portes des maisons de leurs parens & de leurs amis, & dans la suite, de quelques personnes constituées en dignité. Ceux-ci les attendaient dans les rues, où on avait eu soin de leur tenir des tables servies de toutes sortes de mets. Pendant ce jour, tous les travaux cessaient; on ne songeait qu'au plaisir. Le peuple, les Magistrats, la noblesse confon-

due, tous réunis par la joye générale, semblaient ne composer qu'une seule famille. Ils étaient parés de rameaux naissans; être sans cette marque distinctive de la fête, aurait été une espee d'infâmie. Il y avait une forte d'émulation à en avoir des premiers; & de là cette manière de parler proverbiale, & en usage encore de nos jours: *on ne me prend point sans verd.*

Cette fête commencée dès l'aurore, & continuée pendant tout le jour, fut par la succession des temps poussée bien avant dans la nuit. Les danses qui n'étaient d'abord que l'expression naïve de la joye que causait le retour du printemps, dégénérèrent dans la suite en danses galantes, & de ce premier pas vers la corruption, elles se précipiterent avec rapidité vers une licence effrenée. Rome & toute l'Italie, étaient plongées alors dans une débauche si honteuse, que Tibere lui-même en rougit. Cette fête fut solennellement abolie; mais elle avait fait des impressions trop profondes. On eut beau la défendre; après les premiers momens de la promulgation de la Loi, on la renouvela, & elle se répandit dans presque toute l'Europe.

C'est là l'origine de ces beaux arbres de fleurs qu'on plante dès l'aurore du premier jour de Mai, dans tant de villes & de hameaux, au-devant des maisons des gens en place. Il y a plusieurs lieux où

c'est un droit de charge. — (Cet article est de M. R\*\*\*\*\*)

*État de la Langue française dans le quinzième siècle.*

Les efforts de Charles V, pour le rétablissement des Lettres, furent admirablement secondés par Charles VII; &, malgré les troubles qui agitaient la France, elles y furent cultivées plus que jamais. Alain Chartier (1), l'un des plus savans hommes de son siècle, fut celui de tous nos écrivains qui rendit le plus de services à la Langue: il était Orateur & Poète, de là vient que Marot l'appelle,

*Le bon diseur en rime & prose.*

Mais quoique ses vers fussent estimés, c'était de sa prose qu'il tirait sa principale gloire: on le nommait communément *le Pere de l'Eloquence française*.

Philippe de Commines (2), historien généralement estimé, nous fournira un exemple de l'état de la Langue au quinzième siècle; voici ce qu'il dit dans ses Mémoires:

*Comment après la conclusion d'une trêve de neuf ans, le Roi (Louis XI) fit festoyer les Anglois dedans Amiens, liv. 4, ch. 9.*

“ Le Roi d'Angleterre, pour conclure cette paix, vint loger à demie lieue d'Amiens, & étoit le Roi à la porte, qui de loin les pouvoit voir arriver. Pour ne mentir point, il sembloit qu'ils fussent neufs à tenir les champs, & chevauchent en assez mauvais ordre. Le Roi envoya au Roi d'Angleterre trois cents chariots de vin, des meilleurs qu'il fut possible de finer, & sembloit ce charroi quasi un ost (une armée, aussi grand que celui du Roi d'Angleterre;) & pour ce qu'il étoit trêve, venoient largement Anglois dans la ville, & se montrèrent peu sages, & ayant peu de révérence à leur Roi, ils vinrent tous armés & en grande compagnie; & quand notre Roi y eut voulu aller à mauvaise foi, jamais si grande compa-

(1) Il fut Secrétaire des Rois Charles VI & Charles VII. La Reine Marguerite d'Ecosse l'ayant trouvé endormi, le baissa sur la bouche; & comme ses Courtisans lui en témoignèrent leur surprise, elle leur répondit: *qu'elle n'avait baissé l'homme, mais la bouche qui avait prononcé tant de belles choses.*

(2) Chambellan de Louis XI, & Sénéchal de Poitiers, homme d'un rare mérite, aussi intéressant par ses disgrâces, que connu par ses mémoires estimés des savans.

gnie ne fut si aisée à déconfire; mais sa pensée n'étoit autre que de les bien festoyer”.

Jusqu'ici notre Langue n'avait paru se prêter qu'à regret aux inversions forcées de la Poésie. De tous les Poètes du quinzième siècle, Villon (1), de qui Boileau a dit, qu'il fut,

Dans ces siècles grossiers,  
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers,

est aussi celui qui mit le mieux à profit tout ce que la Poésie & la Langue avaient d'acquit & de richesse. Ses vers sont pleins de tours & d'expressions, dont la plupart sont encore de mise aujourd'hui. Ajoutons qu'il est l'inventeur de ce badinage délicat & facile qui tient le milieu entre l'agréable & le bouffon, & que dans la suite Marot, S. Gelais, Voiture, Sarrazin, la Fontaine & Rousseau, perfectionnèrent autant qu'il était susceptible de l'être.

Villon ne se piquait pas d'être né de parens nobles ou riches; aussi dit-il:

Pauvre je suis dès ma jeunesse,  
De pauvre & petite extrace,  
Mon Pere n'eut onc grande richesse,  
Ne son Ayeul, nommé Erace.  
Pauvreté tous nous suit & trace;  
Sur les tombeaux de mes Ancestres  
(Les ames desquels Dieu embrasse),  
On n'y voit couronnes ne sceptres.

On remarquera que, jusqu'à cette époque, la Poésie ne connaissait point encore le mélange alternatif des rimes masculines & féminines, & qu'on ne s'embarraissait guère des *hiatus*. Cette petite pièce de Villon est toute en rimes féminines; cependant elles sont entremêlées, & c'est peut-être ce qui a donné l'idée d'y substituer, comme on fait aujourd'hui, des rimes masculines combinées avec les féminines pour donner plus de grace & de soutien aux vers.

L'amour du plaisir entraîna Villon à des actions qui l'exposèrent à l'animadversion de la Justice: comme il n'avait point de fortune, il se mit à voler & fut arrêté. Condamné à être pendu, sa gaieté naturelle & son talent poétique ne l'abandonnerent pas, car c'est après avoir entendu la lecture de sa sentence qu'il fit ce quatrain, qu'on prendrait plutôt

(1) Villon, en langue de ce tems-là, signifiait *frison*; son véritable nom était *Corbueil*: il était, comme il le dit lui-même, de Paris. Ayant été forcé de s'expatrier, il passa en Angleterre, où l'on croit qu'il devint le favori d'Edouard V.

pour une plaisanterie, que pour une triste vérité de la fin qu'il l'attendait :

Je suis François, donc ce me poise;  
Né de Paris près de Pontoise,  
Or d'une corde d'une toise  
Saura mon cou que mon cul poise.

On n'est pas moins étonné qu'il ait composé, pour une circonstance aussi effrayante que celle de son supplice, cette ballade singulière, dans laquelle il se figure déjà attaché au gibet de Mont-Faucon, avec ses compagnons de malheur :

La pluie nous a buez & lavez,  
Et le Soleil desséchés & noircis.  
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavez,  
Et arrachez la barbe & les sourcils.  
Jamais nul tems nous ne sommes racis;  
Puis-ça, puis-là, comme le vent varie  
A son plaisir sans cesse nous charie,  
Plus becquetez d'oiseaux que dez à coudre.  
Hommes, ici n'usez de moquerie.  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

Villon appella de cette sentence, & la peine de mort fut commuée en celle du bannissement. Il dit à ce sujet, que le mot *j'appelle* était la plus belle parole qu'il eût prononcée de sa vie.

La prose de Commines, & les vers de Villon, font déjà sentir la révolution graduelle qui s'opérait dans la Langue, depuis que les Lettres étaient cultivées. Cette révolution lente à la vérité, mais suivie, sembla marcher à pas de géant dans le cours du siècle suivant.

#### \*. \* *Tableau de la naissance de l'homme.*

Le destin fait signe aux Parques. A l'instant le fuseau tourne, & l'on aperçoit un enfant dans les bras de la nature. Prométhée s'approche de cet enfant, & secoue sur lui son flambeau: cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la nature; il s'élève, il marche, il veut la quitter. En vain elle veut le retenir; en vain elle pleure; il est déjà loin: bientôt il est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque tems, deux chemins s'ouvrent devant lui: l'un est hérissé de cailloux & d'épines; il est par tout escarpé: l'autre au contraire, est uni & tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on aperçoit une troupe d'hommes & de femmes: les hommes & les femmes de la première troupe, ont un air doux, mais grave; point de fard, nul ornement, nulle parure; seulement quelques

feuilles de lauriers dans leurs cheveux: cette troupe est restée au bord du chemin; c'est de là que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle & lui dit simplement; jeune homme, voyez le chemin du bonheur: ce sont les talens & la vertu.

La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes: leur contenance est animée, elles viennent, elles chantent, elles folâtrant. Quel luxe dans leurs vêtements! elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs sur le front, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour l'Amour & les Graces: cependant en les regardant par derrière, un léger ruban qui serre leur tête, decèle que ces charmans visages ne sont que des masques, & quelques ouvertures pratiquées dans ces masques, laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur; elle lui sourit, le caresse, le prend par la main. Charmant étranger, lui dit-elle: voici le chemin du plaisir, suivez-nous donc... Il les suit... L'infortuné!... il a suivi les vices.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

On me répétera qu'on l'a dit avant moi. N'importe, Messieurs. Qui écrit dans le vrai desir d'être utile, doit avoir le courage de s'exposer à la critique.

Nos jeunes gens manquent de bons ouvrages élémentaires; jusqu'à ce qu'ils en aient, leur éducation sera presque toujours manquée. O vous qui vous amusez à écrire des phrases qui ennuyent vos Lecteurs; o vous qui consommez des rames de papier à dire & à redire, qu'on ne s'occupe pas assez de l'intérêt général! Écrivez de ces livres-là; ils tendront mieux à l'utilité publique que vos amères, pesantes & inutiles déclamations.

Il est un ouvrage qui nous manque, & qui nous est plus nécessaire qu'à toute autre nation; c'est un traité d'économie rurale écrit d'un style clair, facile, & qui fasse aimer le plus important de tous les arts. On l'enseignera dans nos Ecoles. Les Allemands ont senti la grande utilité de ce genre d'instruction. Pourquoi ne les imiterions-nous pas? Lorsqu'on n'est pas les premiers à faire le bien, il est beau au moins de le faire d'après l'exemple.

La légèreté de l'esprit, dans les premières années de la vie, devrait faire bannir des écoles cet appareil pédantesque, trop souvent en usage, pour enseigner des abstractions qui, bien loin d'exciter la curiosité des jeunes gens, ne servent au contraire qu'à leur inspirer du dégoût pour tous ces genres d'occupations, sur-tout pour celles qui, par leur nature,

doivent tenir l'esprit dans une forte de contention & de gêne. On ne devrait leur enseigner d'abord que ce qui est du ressort de la mémoire. L'ouvrage que je propose, & auquel je souscritrais pour une centaine d'exemplaires, ne sortira point du cercle de leur conception, s'il est fait par un homme éclairé.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Il n'est pas de doute que l'usage des épices ordinaires ne nuise essentiellement à la sante. Que ne cherche-t-on à pouvoir s'en passer? Je propose mon exemple à suivre. Je donne souvent à manger; & jamais je n'ai vu se plaindre de l'assaisonnement des mets servis sur ma table. Cependant, depuis une dizaine d'années, ma cuisinière n'a pas employé d'autres épices, que de l'écorce d'orange, de la marjolaine, de l'hyssop & de la menthe; pilés & mêlés, ces quatre ingrédients donnent une saveur très-agréable. Je puis garantir que les mets qui en sont assaisonnés, sont excellens, & n'ont nullement un *goût de droguc*, ainsi qu'on pourrait le craindre.

Il est à Burcott, dans le Comté de Worcester, en Angleterre, un particulier qui a un genre de folie très-extraordinaire; & qu'il peut être utile de faire connaître, ainsi que sa cause, pour toujours mieux prouver combien la crédulité, la superstition font de mal à ceux qui ont la faiblesse de s'y livrer.

Il était l'aîné de sa famille, & du vivant de son pere, était chargé en cette qualité de l'administration de la ferme qu'il occupait. Ayant remarqué qu'on volait souvent leurs palissades, durant la nuit, il résolut de faire sentinelle pour découvrir le voleur, & vit que c'était une vieille femme qu'il reconnut. Elle avait formé un gros tas de fagots, & allait l'emporter, lorsqu'il l'appella & lui ordonna de les poser. Elle obéit sur le champ, & tombant à genoux, leva les mains au ciel en priant Dieu qu'il ne ressentit plus aucune chaleur, pas même celle du feu. Il devint aussi-tôt tranquille, & s'est trouvé dit-il, chaque jour plus sensible au froid. L'imagination frappée, il commença à porter deux chemises, ensuite trois, & continua ainsi en doublant & triplant toujours le nombre de ses habits & de ses vestes &c., jusqu'à ce qu'enfin il n'eut plus la force de porter ses vêtements, qu'il fut contraint de garder le lit, où il s'opiniâta à rester depuis plus de vingt-huit ans. Il a actuellement soixante & douze ans, & se porte bien, malgré ce genre étrange de vie. Il porte sur le crâne un bonnet d'une aune de flanelle doublée & piquée, par dessus lequel il en

met huit autres de la même étoffe, qui forment neuf aunes de flanelle, & par dessus, deux bonnets de toile de la même dimension. Ensuite vient ce qu'il appelle la couronne, qui est composée de dix aunes de très-fine flanelle; cette couronne est couverte de dix bonnets de toile simple, & d'autant de flanelle. Le tout, en y comprenant sa tête, paraît aussi volumineux que la plus grande ruche d'abeilles. Il a deux morceaux de liege taillés, pour boucher ses narines en hyver. Quand on veut faire son lit, on en approche un second, & il se roule dessus. Lorsqu'on lui demande la raison de sa singulière façon de vivre, il répond en soupirant, qu'il ne vivrait point ainsi, s'il pouvait s'en dispenser.

Un particulier ayant visité plusieurs fabriques de dentelles en Angleterre & en France a fait une observation qu'il vient de nous communiquer, c'est que la plupart des femmes qui y travaillent sont hideuses & contrefaites. Il ne doute point que cette laideur, ainsi que les vices de structure, ne viennent de l'attitude à laquelle leur travail les assujettit, ainsi qu'à l'inconvénient d'être habituellement dans des chambres trop peu étendues pour le nombre d'ouvrières qu'elles contiennent. Il en résulte qu'on devrait renoncer à occuper les jeunes filles à ce travail; au moins à les y soumettre aussi long-tems qu'on le fait ordinairement. L'usage de travailler courbé empêche les poumons de jouer librement. Le sang circule avec peine dans le foie. Il en suit que la bile, ce fluide si nécessaire à la formation du chyle, pêche soit par la qualité, soit par la quantité. L'estomach éprouvant aussi une forte pression ne peut suffire, comme il le doit, sur la digestion. La circulation du sang interrompue rend nécessairement la respiration difficile, produit des douleurs d'estomach, des indigestions, la jaunisse & un grand nombre d'autres incommodités. — Nous laissons aux bonnes meres à examiner s'il serait possible de faire tenir debout leurs filles en travaillant à leur coussin, ou du moins de ne point les tenir long-tems à ce genre de travail.

### M O R T S.

Jeanne Lavanchy, fille mineure, d'âge de 45 ans.  
François Olevey, bourgeois de St. Cierge, Meunier, âgé de 78 ans.  
Jean George Simon, fils mineur.  
Marie Judith Mermoud, veuve du Sr. Pierre Piot de Pailly, âgée de 78 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

25 MARS 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 53 minutes, & se couche à 6 heures 7 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
15 Mars.	6 3†	0 8 8†	0 7 0†	26. p. 7. lig. 1	26. p. 8. lig. 9	26. p. 8. lig. 10
16 . . .	5 4†	0 7 7†	0 6 2†	26. 3.	3 26. 10.	1 26. 11. 3
17 . . .	6 2†	0 8 1†	0 7 3†	26. 5.	1 26. 8.	6 26. 10. 10
18 . . .	5 9†	0 9 0†	0 6 2†	26. 11.	0 26. 10.	3 26. 9. 9
19 . . .	4 4†	0 7 7†	0 6 1†	26. 7.	1 26. 8.	1 26. 7. 3
20 . . .	5 5†	0 8 1†	0 7 7†	26. 8.	1 26. 7.	1 26. 6. 1
21 . . .	4 4†	0 7 7†	0 5 9†	26. 6.	3 26. 5.	5 26. 5. 1

## BELLES-LETTRES.

### LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

Fable. (*Extrait du Journal de Paris.*)

**S**UR la corde tendue un jeune Voltigeur  
Apprenait à danser; & déjà son adresse,  
Ses tours de force & de souplesse  
Faisaient venir maint Spectateurs.  
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance;  
Le Balancier en main, l'air libre, le corps droit,  
Hardi, léger autant qu'adroit,  
Il s'éleve, descend, va, vient, plus haut s'élance,  
Retombe, remonte en cadence,  
Et semblable à certains oiseaux  
Qui rasent en volant la surface des eaux,  
Son pied touche, sans qu'on le voie,  
A la corde qui plie & dans l'air le renvoie.  
Notre jeune Danseur tout fier de son talent  
Dit un jour; à quoi bon ce balancier pesant  
Qui me fatigue & m'embarrasse?  
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grace,  
De force & de légèreté.  
Aussi-tôt fait que dit, le balancier jetté,  
Mon étourdi chancelle, étend les bras & tombe.  
Il se cassa le nez, & tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit,  
Que sans règle & sans frein tôt ou tard on succombe?  
La vertu, la raison, les loix, l'autorité,  
Dans vos desirs fougueux vous causent quelque peine;  
C'est le balancier qui vous gêne,  
Mais qui fait votre sûreté.



## VARIÉTÉS.

\* \* DANSE DE L'ARCHIMIME, dans les funérailles des Romains.

On adopta successivement à Rome toutes les cérémonies des funérailles des Athéniens; mais on y ajouta un usage digne de la sagesse des Egyptiens. Un homme instruit dans l'art de contrefaire l'air, la démarche, les manières des autres hommes, précédait le cercueil; il prenait les habits du défunt, & se couvrait le visage d'un masque qui en retraçait tous les traits. Il peignait dans sa danse les actions les plus marquées du personnage qu'il représentait; & pendant toute la marche on exécutait des symphonies lugubres.

C'était une oraison funèbre muette qui retraçait

aux yeux du Public toute la vie du citoyen qui n'é-  
tait plus.

*Archimime*, (c'est ainsi qu'on nommait cet ora-  
teur funèbre), était sans partialité, il ne faisait grâce  
ni en faveur des grandes places du mort, ni par la  
crainte du pouvoir de ses successeurs.

Un citoyen, que son courage, sa générosité, l'é-  
lévation de son ame, avaient rendu l'objet du res-  
pect & de l'amour de la patrie, semblait reparaitre  
aux yeux de ses concitoyens; ils jouissaient du sou-  
venir de ses vertus, il vivait, il agissait encore; sa  
gloire se renouvelait plus brillante sur sa tombe, elle  
se gravait dans les esprits; la jeunesse Romaine,  
frappée de l'exemple, admirait son modèle; les vieil-  
lards vertueux goûtaient déjà le fruit de leurs travaux,  
dans l'espoir de reparaitre à leur tour sous ces traits  
honorables quand ils auraient cessé de vivre.

Les hommes méchants, & nés pour le malheur de  
l'espece humaine, pouvaient être retenus par la  
crainte d'être un jour exposés à la haine publique,  
à la vengeance de leurs contemporains & au mépris  
de la postérité.

Ces personnages futiles, dont plusieurs vices,  
l'ébauche de quelques vertus, l'orgueil extrême, &  
beaucoup de ridicules, composent le caractère, con-  
naissaient d'avance le fort qui les attendait un jour,  
par la risée publique à laquelle ils voyaient exposés  
leurs semblables.

La satire ou l'éloge des morts devenait ainsi une  
leçon utile aux vivans. *La danse des Archimimes*  
était alors dans la morale, ce que l'anatomie est de-  
venue dans la physique.

#### Sur le mois de Mars.

Enfin, le règne de la végétation est arrivé. La  
sève circule & fermente, les arbres couverts de  
boutons brillans paraissent prêts à produire des fleurs,  
& même plusieurs d'entr'eux embaument déjà les  
lieux qui les ont vu naître. L'humble violette s'em-  
presse également d'éclorre pour mêler ses parfums  
aux fleurs... tout annonce le printemps. La neige a  
disparu. Le soleil se hâte d'avancer vers le signe du  
bélier & de rendre les jours égaux aux nuits par  
toute la terre, excepté vers les Poles; de sa cha-  
leur il féconde les campagnes. Le cultivateur quitte  
sa charrue; de ses mains laborieuses il creuse des  
sillons & confie à la terre un dépôt qu'il espère de-  
voir lui être rendu avec usure... La campagne, quoi-  
que privée de verdure, a un aspect moins sauvage,  
de toutes parts l'homme aide la nature. Ici on  
ébranche les arbres, plus loin on plante des haies,  
on sème, on plante. Souvent un ciel pur & serein

vient embellir les travaux champêtres. O! que je  
vous plains! vous qui, dévorés par votre ambition,  
ne croyez point, ne sentez point la beauté des spec-  
tacles que la nature vous présente, qui dédaignez les  
promenades dans la campagne....

Par M. B.

J'ai souvent entendu demander les moyens de di-  
minuer le nombre des femmes de mauvaise vie. Il en  
ferait un, ce me semble, qu'on néglige; mais qu'il  
serait toutefois difficile d'employer sans le secours du  
Magistrat ou de l'opinion publique. Ce serait de ne  
plus permettre à des hommes d'embrasser des pro-  
fessions auxquelles les femmes sont particulièrement  
appelées. C'est une honte, disait un auteur célèbre,  
de voir nos boutiques remplies de Marchands de  
modes, de mousselines en détail, de fabricans de den-  
telles, de tailleurs, &c. livrés à des fonctions qui  
n'exigent aucune espece de vigueur, & qui finissent  
par la détruire. Les femmes s'en acquitteraient pour  
le moins, aussi bien; l'ordre naturel serait alors ré-  
tabli, & des millions d'infortunées qui s'adonnent  
au vice, faute de travail, cesseraient de déshono-  
rer leurs familles & d'entretenir la corruption des  
mœurs.

Il est des précautions que la prudence exige, &  
que l'indolence néglige trop souvent: telle est celle  
de ne point exposer des enfans aux insultes des ani-  
maux. Nous avons vu une fille dont un cochon avait  
mangé la main au berceau. On a vu des enfans nou-  
vellement nés, dévorés par des corbeaux. Le fait  
suivant qu'on lit dans les Papiers Anglais vient à  
l'appui de notre observation.

Une fille de M. J. Gregg, aubergiste à Vych Cross,  
âgée d'environ trois ans, couchait ordinairement  
avec une des servantes de la maison; un soir que  
celle-ci se retirait au lit, elle trouva cette enfant dans  
l'état le plus allarmant. Elle avait tous les symptô-  
mes de la mort; sa figure, son bonnet & l'oreiller  
sur lequel sa tête reposait, étaient tout ensanglantés.  
La servante effrayée, appella aussitôt toute la Mai-  
son, qui fut, comme on doit le penser, dans la plus  
grande épouvante d'un tel spectacle; on ne savait à  
quoi attribuer un si cruel événement, on examina  
les draps avec une scrupuleuse attention; & l'on y  
découvrit des traces de sang, qui semblait porter  
l'empreinte des pattes d'un chat. On en saisit un  
qu'on soupçonnait avoir été enfermé dans cette même  
chambre, & l'on découvrit par le sang dont ses  
pattes, sa tête & tout son corps était couvert, que  
lui seul avait été la cause de cet accident. Comme  
le corps de l'enfant n'avait été ni blessé, ni déchiré,

en aucun endroit, on supposa que pendant son sommeil, le chat lui avait succé la bouche, & avait ainsi tiré de la poitrine tout le sang qui se trouvait sur le lit, outre celui qu'il pouvait avoir avalé. D'après les circonstances qu'on se rappella alors, on pensa que ce n'était pas la première fois que cet horrible accident lui était arrivé; mais on ne s'était aperçu de rien, parce que le chat n'avait pas laissé de traces si frappantes. Heureusement que la servante était montée à sa chambre assez à tems pour que l'enfant ne perdît pas tout son sang; on apporta tous les secours nécessaires & elle recouvra une santé parfaite.

Puisse cet exemple servir de leçon aux nourrices & à toutes les personnes chargées d'élever des enfans, en leur apprenant à ne point les laisser dans leurs lits, dans leurs berceaux, ou de toute autre manière, exposés à de tels accidens!



En citant du *Guide des jeunes gens*, &c. par M. Retz, un morceau où il accuse les femmes d'être la cause de la nécessité de tous les divorces, nous avons invité nos femmes instruites & éclairées à nous communiquer leurs idées sur cet objet. — Il nous est parvenu un très-grand nombre de Lettres, dont il est bien peu, ce nous semble, dont les auteurs soient de la classe des femmes auxquelles nous nous étions adressés. Voici un des meilleurs morceaux qui nous soient parvenus.

(M<sup>me</sup>. venait de publier un traité sur le mariage, dans lequel il vantait les douleurs de ce saint état, un inconnu se présente chez lui, & ils engagerent la conversation suivante). L'INCONNU. — Monsieur, je n'ai pas l'avantage de vous connaître. N'importe, je vais vous parler avec la même franchise que si nous étions d'anciennes connaissances. — Volontiers, Monsieur, j'aime beaucoup la franchise. — Tant mieux. D'abord, M. l'auteur, à bien des égards vous manquez totalement d'esprit. — Monsieur, il ne m'appartient pas de nier cela. — Vous écrivez en faveur du mariage: y connaissez-vous quelque chose? Avez-vous jamais possédé en propre un de ces maudits ustensiles qu'on appelle femmes? — Quoique très-ignorant sur quelques points, je suis cependant assez éclairé pour savoir qu'un mari est souvent le pire ustensile d'une maison. — Je suis marié. Saisissez-vous le sens renfermé dans ces trois mots? — Ils veulent dire, ce semble, que vous avez une femme. — Précisément, ou en d'autres termes, que j'ai les dix playes d'Egypte, la peste, la goutte, l'hydropisie, enfin, tous les maux passés, présents & futurs. — Vous avez donc une bien méchante femme. — Ah! oui, oui, très-méchante. — Je suis réellement fâché de votre malheur. Quels

sont les défauts de votre moitié. — Ses défauts! hélas! ce sont tous ceux qu'il vous plaira d'imaginer. D'abord, elle me contredit dans presque tout ce que je fais. — Mais n'aurait-elle pas quelquefois raison. — Elle, avoir raison! *ma femme!* Monsieur, avouez-le de bonne foi, avez-vous jamais connu une femme qui eut raison? — Mais, oui, j'en ai rencontré, moins souvent toutefois que des hommes injustes. — Il faut que vous les ayez faites vous-mêmes. — Mais puisque vous aviez une telle opinion du sexe, pourquoi vous êtes-vous marié. — Je ne m'eus marié que pour avoir quelqu'un qui me donnât ce que je ne pouvais me donner moi-même, un fils, par exemple. — Mais y a-t-elle manqué. — Non, elle m'a donné un fils charmant. — Avez-elle de la fortune? — Elle avait une grosse dote, c'est la seule bonne qualité que je lui connaisse. — Est-elle jolie? — Très-jolie. — Est-elle sensible? — Belle demande! Est-ce que ces poupées-là n'ont pas leur mouchoir toujours prêt? — Vous aimez la franchise, Monsieur, je pourrais donc vous dire que je m'aperçois que, si je pousse mes questions plus loin, vous me prouvez que votre femme est l'ornement de son sexe, & vous la bonté du nôtre. — Je vous remercie, Monsieur; mais convenez que si vous aviez accoutumé le jeu avant le mariage, une femme vous ennuyât sans cesse pour vous en détourner, cela vous paraîtrait une bien cruelle tyrannie. — Perdez-vous beaucoup d'argent & de tems pour satisfaire cette passion? — Il est vrai que j'y ai perdu la moitié de mon bien, une partie de la dote de ma femme. — A quelle heure avez-vous coutume de vous coucher? — A trois ou quatre heures du matin. — Votre femme trouve-t-elle cela bon? — Peste, elle en murmure toute la journée; il me faut encore supporter ses doléances sur ce que j'altere ma santé. Comme si un mari ne devait pas être complètement maître chez lui! — Je vois, Monsieur, que si vous ne l'avez pas encore fait, vous êtes en chemin de faire un vrai démon d'une bonne femme. Vous changerez d'abord son caractère, vous lui ferez éprouver toutes sortes de chagrins... Et ce qu'il y a de pire, il ne fera plus en votre pouvoir de remédier à ce mal. — Une femme, Monsieur, est un mal auquel on remédie difficilement. Mais écoutez: je prétends être le maître chez moi, & que ma femme ne trouve jamais à redire à la moindre des choses qu'il me plaît de faire. — Mais, dites-moi, je vous prie, Monsieur, qui vous a conféré ce pouvoir despotique? J'ai souvent ouï dire que les hommes étaient les *seigneurs de la création*, mais jamais qu'ils en fussent les tyrans. J'ose vous dire que votre femme est d'un jugement exquis... — Du jugement! du jugement à une femme! — Si ce sont là vos sentimens, Monsieur, il est tems que nous nous séparions, ou nous

ne serons jamais d'accord. Si votre femme est méchante, c'est vous qui l'avez rendue telle. Si elle ne l'est pas encore, je le répète, elle ne tardera pas à le devenir entre des mains comme les vôtres. C'est elle qui a besoin de secours, de consolations. —

M<sup>me</sup> leva les épaules ; & plus persuadé que jamais que, s'il y avait du bruit dans les ménages, la faute était presque toujours du côté des hommes, il écrivit sur le champ à M. Pitt, cette fameuse Lettre, où il cherchait à l'engager à mettre une taxe sur les mauvais mariés.

---

On peut souscrire pour la *Bibliothèque du pere de famille*, par M. le Professeur *Lauteurs*, à Lausanne, chez M. Fischer Libraire.

---

### *Etat de la Langue française dans le seizieme siecle.*

Un Prince ami des Lettres, François I, qui mérita la gloire d'en être appelé le *Restaurateur*, jaloux de l'honneur qu'elles faisaient à l'Italie, & sur-tout à Léon X, les attira à sa Cour, & illustra tout à la fois son regne & son siecle, par l'accueil distingué qu'il fit aux Savans. Dès ce moment la Langue éprouva les plus heureux changemens dans ses expressions & dans ses tours. Le Grec & le Latin enseignés alors dans nos Ecoles, avec plus de soin & de goût, l'enrichirent d'une foule de mots simples & composés, dont on avait besoin dans les Arts & dans les Sciences, ou pour rendre de nouvelles idées.

Les Arts bannis de la Grèce par Mahomet II, s'étaient réfugiés en Italie; Cosme & Laurent de Médicis les avaient accueillis à Florence; François I voulut encore marcher sur leurs traces, il les attira en France; de sorte, dit le Président Hénault, que ce fut deux fois le sort de la Grèce d'instruire & d'embellir l'Occident.

L'art de l'imprimerie, connu en France dès l'an 1440, fournit à Robert Estienne les moyens d'exécuter ces Chef-d'œuvres Typographiques que les Lettres lui doivent. Le commencement de la Bibliothèque du Roi, où l'on rassembla, de toutes les parties du monde, les Manuscrits les plus rares & les plus précieux; l'établissement du College Royal, l'estime particulière dont François I honora les Savans, tout concourut à rendre le regne de ce Prince, une des époques les plus brillantes de la Monarchie; & il ne faut pas s'étonner si la Langue sortit entièrement de la barbarie où nous l'avons vu plongée dans les siècles précédens.

Ce qui contribua beaucoup à la faire cultiver, ce

fut cette Ordonnance de 1529, ouvrage du Chancelier Poyet, qui proscrivit le Latin des jugemens & des actes publics pour y substituer le Français; alors la Langue fit des progrès assez certains, pour que nous ayons voulu en conserver les tours & les expressions dans des ouvrages d'un genre que nous appellons *Marotique*.

Cependant, MM. Rolin & de la Combe regrettent, sans doute avec raison, que dans les changemens qu'on a faits depuis cette époque, on n'ait pas conservé des termes, tantôt plus clairs, tantôt plus énergiques que ceux qu'on leur a substitués; des expressions, par exemple, telles qu'on en rencontre, à chaque pas, dans les Essais de Montaigne. Nous avons choisi cet Auteur, avec Marot & Ronfard, pour donner une juste idée de la Prose & de la Poésie du seizieme siecle.

On ne doit pas oublier que François I lui-même fit des vers. Il composa l'Épigramme de Laure, digne par sa beauté & son esprit d'être aimée de Pétrarque: la voici, telle qu'on la lit sur son tombeau, qui est dans l'Eglise des Cordeliers d'Avignon.

En petit lieu comprins vous pouvez voir  
Ce qui comprend beaucoup par renommée.  
Plume, labeur, la Langue & le savoir,  
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.  
O gentille Aure, étant tant estimée,  
Qui te pourra louer qu'en se taisant?  
Car la parole est toujours réprimée,  
Quand le sujet surmonte le disant.

Ces vers, à peu de choses près, sont corrects & approchent de la pureté de la Langue, telle qu'on l'écrivait aujourd'hui: on y trouve de plus un mélange de rimes masculines & féminines, que n'ont point les vers du siecle précédent.

(La suite dans une Feuille suivante.)

---

### M O R T S.

Laurence Edoit, née Chevalier, de la Direction française de Berne, âgée de 76 ans.

Henriette Schumann, fille mineure.

Une fille morte avant le baptême.

Suzanne Dubrez, Citoyenne de cette ville, âgée de 75 ans.

Marie Mathieu, de la Corporation française, âgée de 64 ans.

Izabeau Chabot, veuve de Jean François Chabaud, Cordonnier d'Eclagnens, âgée de 76 ans.

Elizabeth Marie Frey, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

31 MARS 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 42 minutes, & se couche à 6 heures 18 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
22 Mars.	4 3 <sup>+</sup>	0 9 9 <sup>+</sup>	0 8 1 <sup>+</sup>	26. p. 7. lig. 1	26. p. 6. lig. 3	26. p. 7. lig. 1
23 . . .	5 1 <sup>+</sup>	0 8 8 <sup>+</sup>	0 7 0 <sup>+</sup>	26. 6.	0 26. 5.	0 26. 5.
24 . . .	6 2 <sup>+</sup>	0 8 9 <sup>+</sup>	0 8 0 <sup>+</sup>	26. 8.	6 26. 7.	7 26. 7.
25 . . .	7 4 <sup>+</sup>	0 6 9 <sup>+</sup>	0 6 0 <sup>+</sup>	26. 7.	1 26. 8.	2 26. 9.
26 . . .	6 0 <sup>+</sup>	0 10 3 <sup>+</sup>	0 9 9 <sup>+</sup>	26. 10.	1 26. 10.	1 26. 10.
27 . . .	7 9 <sup>+</sup>	0 10 9 <sup>+</sup>	0 8 8 <sup>+</sup>	26. 9.	4 26. 9.	0 26. 8.
28 . . .	7 7 <sup>+</sup>	0 9 9 <sup>+</sup>	0 8 8 <sup>+</sup>	26. 8.	1 26. 8.	1 26. 8.

## BELLES-LETTRES.

VERS à Mlle.\*\*\*\*\*, qui m'avait demandé quel rapport elle pouvait avoir avec l'Esprit, les Graces & la Bonté.

\* L'ESPRIT, les Graces, la Beauté,  
Un jour se trouverent ensemble;  
C'est heureux, car en vérité  
Rarement le sort les rassemble.  
Bon, dit l'Esprit, suivons par choix  
Ce que le hazard nous inspire;  
Et pour mieux réunir nos droits,  
Allons habiter chez \*\*\*\*\*.

La Beauté répond: mon destin  
Est de briller sur son visage;  
Et les Graces dirent soudain,  
Nous, ornons son gentil corage.  
Moi seul je la ferai penser,  
Cria l'Esprit avec malice;  
Mais les cœurs qu'elle va blesser,  
Croyez-vous qu'elle les guérisse?

## VARIÉTÉS.

Un prétendu connaisseur dans l'art d'empailler les animaux, était, il y a quelques jours, chez un particulier de cette ville, qui distrait ses loisirs par ce genre d'amusement. Il commence par faire l'éloge d'un grimpeur, à qui, dit-il, on avait conservé un air de vie; il passe brusquement à un écureuil, auquel observait-il, on avait donné une posture qui n'était point dans la nature... Il allait continuer ses critiques, lorsque l'écureuil se met à remuer, à sauter, à le menacer des dents. D'abord saisi de frayeur, puis confus de sa singulière méprise, il prit doucement la fuite.

—

*Lettre d'un honnête Artisan aux Auteurs de ce Journal.*

Il est un genre d'économie contre lequel je vous supplie de vous élever; c'est celui où la personne qui en est animée, je devrais dire, qui en est affligée, ne voit absolument que l'objet sur lequel elle veut économiser & non ses rapports, non ses effets. Je jouerais quelquefois aux cartes avec ma femme & mes filles aînées, nous passerions tranquillement les soirées ensemble, mais je voudrais que notre table fut éclairée.

M

rée de deux chandees ; ma femme s'obstine à ne nous en donner qu'une, encore une de celles dont il en faut dix pour la livre ; sa lumière faible & sombre m'endort, me donne de l'humeur, & je préfère aller passer ce tems dans mon Cercle, où il est bien rare, que je ne dépense la valeur de deux ou trois chandees. — Veux-je me procurer quelque bagatelle, quelque nouveau meuble, elle ne se fie point à moi pour en faire l'acquisition ; elle sort un jour, deux jours, trois jours de suite pour le même objet, elle visite toutes les boutiques, tous les magasins, l'obtient à quelques batz meilleur marché que je ne l'aurais payé ; mais notre servante pendant les absences de ma femme, a cassé une douzaine de tasses, a employé le double de beurre qu'on n'en consume ordinairement chez moi ; elle a maltraité mes enfans, &c &c. — L'été passé j'étais à la campagne depuis quelques jours avec mon épouse ; il faisait excessivement chaud, nos affaires nous rappelaient chez nous, je proposai de donner une vingtaine de batz à un payfan du voisinage, pour qu'il nous conduisit à Lausanne sur son char à banc ; ma femme s'y opposa vigoureusement ; ami de la paix, j'en suis fâché, nous nous acheminâmes à pied. De retour j'eus une migraine affreuse, j'eus des boutons d'échauffement par tout le corps ; mon épouse eut de violens maux de reins, puis une fausse pleurésie. Nous fumes au lit pendant une quinzaine de jours ; le compte seul de l'Apothicaire, ( que par parenthèse je lui dois encore ), se monta à quatre louis, sans parler de celui du Médecin, de ceux qui nous veillerent, &c. &c. Tous les jours elle se brouille avec des gens qui, selon elle, lui font payer un fou, deux sous de plus qu'ils ne devraient, & qui pourtant étaient toujours prêts à nous rendre de grands services. A-t-elle laissé tomber un demi creutzer en faisant son compte avec la servante, il n'est rien dans l'Univers qui doive plus fixer son attention que sa recherche ; les soins du ménage en sont négligés ; elle s'étend sur le plancher pour le chercher, elle salit, elle use ses tabliers, ses jupons, que fais-je encore ? elle ne le trouve pas, prend de l'humeur, s'aigrit contre sa servante, se fâche contre ses enfans ; tout le reste du jour ma maison est en guerre. Ce n'est pas le tout, le rôti est brûlé, la soupe versée, le chat mange le lait, la servante irritée, cassée, brisée tout dans la cuisine.

Je vous ennuyerais, Messieurs, si je vous racontais tous les maux que la prétendue économie de ma femme me cause ; il suffira de vous assurer avec la plus grande vérité, que non-seulement elle m'empêche de prospérer, mais encore qu'elle me conduit à grand pas à ma ruine. J'ai cru rendre service à la société, en dénonçant dans votre Feuille ce genre d'économie, fausse sœur d'une vertu dont je fais le plus grand cas.

(Extrait des Journaux anglais, &c.)

Lorsque vous voyez un homme en redingotte & en bottes, un parapluie à la main, se mettre à couvert par une petite pluie, soyez sûr que c'est un petit-maitre.

Si vous voyez au milieu d'une foule, un homme qui a la bouche béante, & qui ne prend pas garde à ses poches ; à coup sûr c'est un sot.

Quand un homme entre dans un Café, qu'il y demande une plume & de l'encre, & qu'il y écrit deux ou trois heures de suite ; ne vous y trompez pas, ou il écoute ce qui se dit autour de lui, ou il veut passer pour un profond politique. Si vous le surprenez qu'il vous écoute.....

Lorsque vous verrez un homme se promener dans les rues en beaux bas de soye blancs, par un jour de pluye, ou de boue ; vous pouvez hardiment le prendre pour un homme sans garde-robe, ou pour un fat, ou pour un sot. Quelquefois il réunit ces trois qualités.

Lorsqu'un homme vous prend par le bouton, pour vous faire entendre une longue & ennuyeuse histoire, donnez-lui un bon coup sur les doigts ; si ce moyen ne vous réussit pas, arrachez votre bouton. Il vaut mieux avoir un bouton de moins, que de manquer à un rendez-vous, à ses affaires, que de mourir d'ennui.

Lorsque vous voyez un homme se promenant les mains dans les goussets, croyez que les goussets ne contiennent rien autre chose.

Si un homme, marchant comme un furieux, vous fait tomber en passant dans le ruisseau, & se contente de vous dire pardon ; terrassez-le si vous êtes le plus fort ; ou plutôt méprisez-le, si vous avez le courage de vous en contenter.....

On apprend avec intérêt, qu'on a découvert, il n'y a pas long-tems, une espece d'Académie littéraire au nord du lac Lomond en Ecosse. Il y a près de cet endroit montagneux différentes mines de plomb. Les mineurs étant peu occupés, & ayant peu d'occasions de dépenser leur argent, ont formé entr'eux un petit capital, dans le dessein d'acheter des livres. Ils ont commencé par se procurer des Romans, & ont ensuite acheté des ouvrages de sciences, sur-tout des traités de Minéralogie & d'autres parties de l'Histoire naturelle. On nous a assuré qu'il s'est formé de telles sociétés en plusieurs endroits de nos montagnes. Sans doute, il faut les encourager si elles ne distraient pas les habitans de

leurs occupations utiles ; mais sans doute aussi , il est de toute importance de les guider dans leurs lectures & dans les réflexions qu'elles font naître chez eux. La nourriture la plus saine peut devenir mortelle, si elle n'est pas prise avec les précautions convenables.



M. Brunel a publié dans le Journal des sciences utiles, des observations sur le commerce en général & sur celui de la Chine en particulier. On lit cet article avec plaisir ; il y parle d'objets d'un intérêt général. Nous en allons citer quelques morceaux.

Quoiqu'il y ait en Chine de riches mines d'or & d'argent, l'exploitation n'en est pas permise, afin sans doute, de ne pas laisser en circulation une trop grande abondance d'argent. Hormis les caches & les deniers (\*), il n'y a aucune monnaie réelle ; les payemens ne se font qu'au poids ; souvent même on est obligé de couper des matières d'or ou d'argent pour ajuster les payemens que l'on fait ou que l'on reçoit. Les Chinois ne font pas leurs calculs avec la plume, mais avec une table où sont enfilées de distance en distance de petites boules de bois, dont deux sont en chef, & cinq en bas : chacune de ces graines ou boules en chef vaut cinq & les autres valent chacune une unité. A mesure que l'on accuse une somme, on la marque sur la tablette ; la seconde se met de même par l'addition qui se fait sur le champ, & ordinairement sans aucune erreur ; cette opération se fait avec la plus grande facilité.

Le thé croit à un petit arbrisseau dont on cueille les feuilles en deux ou trois récoltes. Ces feuilles sont oblongues, pointues, dentelées en leurs bords & d'un assez beau verd. La fleur en est composée de cinq feuilles blanches disposées en rose ; il lui succède une coque de la grosseur d'une noisette de couleur châtaigne, dans laquelle on trouve un, deux ou trois petits noyaux gris, ridés & de mauvais goût. Le *thé-boïü*, tire son nom d'une montagne dans la province de *Fokien*. On en distingue de trois sortes ; la première qu'on nomme *thé-boïü* ordinaire, vient au bas de la montagne ; la seconde, *cong-fou* vient au haut ; & la troisième *sabt-châon* vient au milieu ; ce dernier est le plus estimé.

Les thés-boïüs en général doivent être secs & pe-  
sans à la main : en infusion ils doivent donner à l'eau une couleur jaune, tirant un peu sur le verd,

(\* ) Il en est de deux sortes, de cuivre jaune & de cuivre rouge ; on distingue sur ces monnaies divers caractères Chinois ; ceux d'en-haut & d'en-bas marquent le nom de l'Empereur qui les a fait frapper, & ceux des côtés signifient, choses précieuses de cours.

ce qui indique qu'ils sont nouveaux, car le vieux thé donne une couleur rousse.

Les thés verts ne viennent pas dans le même endroit que le thé-boïü, ils croissent dans la province de Nankin ; il en est de trois sortes ; la première qu'on nomme *thé-fonglo*, plus connu sous le nom de *vert-touki* ; la seconde thé-bin ou impérial ; & la troisième thé-kaïfsuen. — Tous ces thés doivent avoir un œil vert & plombé ; plus ils vieillissent, plus les feuilles deviennent jaunes, ce qui est un très-grand vice. Il faut qu'ils aient aussi une odeur de torréfié ou de grillé, qui ne soit pas trop forte, & qui flatte l'odorat ; lorsqu'ils sont anciens, ils exhalent une odeur de poisson, approchant de celle de la sardine. Quelques personnes cherchent parmi les thés verts une odeur de savon.

L'encre à la Chine est une composition de colle de poisson, de fiel de bœuf & de noir de fumée ; lorsqu'elle est liquide, on la coule dans de petits moules de bois où on la laisse durcir. Les Chinois l'estiment beaucoup pour les crachemens de sang ; ils en ont souvent dans la bouche comme du suc de réglisse.

Le musc est une sorte de sang bilieux, fermenté, caillé & presque corrompu, que l'on tire d'une ves-  
sie sous le ventre d'une espèce de chevreuil, dont le poil brun est fort sec & fort cassant. On prend ces animaux au commencement de l'été, parce qu'ayant été affamés pendant l'hiver, à cause des neiges qui sont très-épaisses, ils ont beaucoup souffert, leur sang se trouve échauffé & dans une grande fermentation.

Le vernis de la Chine est une composition d'une liqueur visqueuse, extraite de différens arbrisseaux, & de petits vers rougeâtres, gros comme des vers à soie. Après avoir fait bouillir ces vers dans l'eau, on voit furnager une graisse que l'on enlève avec soin, qui se fige aussi-tôt & devient très-dure. On le met sur un feu doux, pour l'amolir de manière à être employé.

Le Gins-eng, cette plante si célèbre, croit dans les montagnes de la Tartarie, limitrophes de certaines provinces de la Chine. Son usage immodéré procure promptement la mort ; les riches se contentent d'en prendre, le matin, le poids d'un grain de bled ; lorsqu'il est pris en petite dose, il est salutaire aux vieillards & aux corps épuisés par des maladies chroniques ou par quelques excès ; mais il est contraire aux jeunes gens & à ceux qui ont un tempérament ardent. *Gins-eng* veut dire en langue Chinoise, ressemblance des cuisses de l'homme.

L'ambre gris se trouve sur différentes côtes de la mer des Indes orientales ; cette substance résineuse, spongieuse & inflammable est jugée de bonne qualité,

lorsqu'elle est de couleur gris cendré, & de bonne odeur; les morceaux sont de différentes formes, & pour l'ordinaire ils sont plats, de la grandeur de la main, & par feuillets ou couches de l'épaisseur de deux ou trois lignes. De sorte que dix à douze feuillets en couches forment une épaisseur de deux ou trois pouces au plus. Il s'y trouve quelquefois des becs de perroquets; c'est alors l'indice certain de la bonne espèce.

◀────────────────▶

*Suite de l'article sur l'état de la Langue française dans le seizième siècle.*

Montaigne, dans ses *Essais*, chap. 18, dit qu'il ne faut juger de notre *heur* (bonheur) qu'après la mort, & cette pensée est renfermée dans ces vers :

*Scilicet ultima semper  
Exspectanda dies homini est, dicitur beatus,  
Ante obitum nemo, supremaque funera debet. Ovid. (\*)*

“ Les enfans, dit-il, savent le Conte du Roi Croesus, à ce propos; lequel ayant été pris par Cyrus, & condamné à mort, sur le point de l'exécution, il s'écria: ô Solon! Solon! Cela rapporté à Cyrus, & s'étant enquis que c'était à dire, il lui fit entendre qu'il venoit lors, à ses dépens, l'advertissement que lui avoit donné Solon: que les hommes, quelque beau visage que fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux jusques là qu'on leur ait vu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude & variété des choses humaines, qui, d'un bien léger mouvement changent, d'un état en un autre tout divers.

Tantôt des Rois de Macédoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des Menuisiers & Greffiers à Rome; des Tyrans de Sicile, des Pédans à Corinthe; d'un Conquérant de la moitié du monde, & Empereur de tant d'armées, il s'en fait un misérable suppliant des belitres Officiers d'un Roi d'Egypte; tant coûta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et du tems de nos pères, Ludovic Sforce, sous qui avoit si long-tems branlé toute l'Italie, on l'a vu mourir à Loches ”.

Ce nouvel état de la Langue est bien plus marqué dans la prose que dans la poésie. Cependant Saint-Gelais écrivait déjà au commencement de ce siècle, avec une pureté qui ne se ressentait pas du gothique des précédens. Voici un échantillon de sa poésie:

(\*) L'homme doit toujours s'attendre à la mort; mais personne ne doit se dire heureux avant sa dernière heure, & qu'on ne lui ait rendu les devoirs funebres.

Toi qui es Receveur du Roi,  
Ou du Dauphin, si tu me crois,  
Reçois avant que tu écrives,  
Ecris avant que tu délivres.  
De recevoir fais diligence  
Et fais tardive délivrance.  
Prends acquis qui soient bien valables;  
Payes en paroles aimables,  
En tes Clercs pas tant ne te fies,  
Qu'à voir souvent tes faits oubliés.  
Sois moult diligent à compter,  
Et tu pourras plus haut monter,

Marot vint ensuite: il était contemporain de Montaigne. On a souvent cherché à imiter son style & l'enjouement de ce genre de poésie qu'il s'était approprié. Je citerai de lui une Epigramme intéressante, où il rappelle les noms & la gloire des Poètes qui l'avaient précédé.

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire;  
En Maître Alain, Normandie prend gloire,  
Et plaint encor mon arbre paternel.  
Octavien rend Cognac éternel.  
De Moulinet, de Jean le Maire, & Georges,  
Ceux du Hainaut chantent à pleine gorge.  
Villon, Créatin, Paris ont décoré;  
Les deux Grébans ont le Mans honoré:  
De Coquillart s'éjouit la Champagne.  
Nante la Brete en Meschinot se baigne.  
Quercl, Salel, de toi se vantera,  
Et, comme crois, de moi ne se taira.

◀────────────────▶

## É C O N O M I E.

On annonce dans divers papiers, le moyen suivant, de diminuer la consommation du sucre.

On fait fondre, écumer & clarifier du miel, on y plonge à cinq ou six reprises un morceau de fer rougi au feu sur des charbons ardents. On met une cuillerée d'eau de vie par demi livre de miel, ce qui, assure-t-on, fait totalement disparaître le goût mielheux. Les confitures, sur-tout celle des groseilles & des cerises, les compotes &c., sont plus belles & plus saines que celles faites au sucre. L'économie d'ailleurs en est très-grande, puisqu'il ne faut que douze onces de miel où l'on devrait employer seize onces de sucre, & qu'il est une bien grande différence dans le prix entre l'un & l'autre.

◀────────────────▶

## M O R T S.

Une fille morte avant le baptême.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

7 AVRIL 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 29 minutes, & se couche à 6 heures 31 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures du soir.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
28 Mars.	7 1†	0 8 2†	0 7 0†	26. p. 8. lig. 1	26. p. 7. lig. 7	26. p. 8. lig. 1
29 . . .	6 2†	0 6 1†	0 5 3†	26. 7. 7	26. 7. 0	26. 7. 0
30 . . .	6 6†	0 8 2†	0 6 7†	26. 6. 11	26. 6. 11	26. 6. 1
31 . . .	6 8†	0 8 1†	0 5 3†	26. 4. 0	26. 5. 0	26. 4. 3
1 Avril	4 2†	0 8 0†	0 4 2†	26. 3. 3	26. 3. 0	26. 4. 2
2 . . .	5 2†	0 7 1†	0 4 7†	26. 5. 5	26. 7. 0	26. 7. 0
3 . . .	8 0†	0 4 8†	0 4 0†	26. 6. 0	26. 6. 0	26. 4. 2

## BELLES-LETTRES.

*Suite des Vœux d'un Solitaire.* Par Jaques-Bernardin-Henri de St. Pierre. A Paris 1792, & se trouve à Laufanne, chez M. Fischer Libraire.

CET ouvrage mérite à-peu-près les mêmes éloges & les mêmes critiques que les précédentes productions de l'Auteur. Il y parle de lui-même, des nombreuses difficultés qu'il a eu à combattre pour venir à bout de publier ses *Etudes de la nature*, des motifs qui l'ont engagé à ne prendre aucun emploi public dans sa patrie; & s'exprime de manière à captiver l'attention du Lecteur, à obtenir de lui cet intérêt que généralement l'on est disposé à refuser à l'auteur qui entretient un peu prolixement de ses propres affaires. Il entre ensuite dans des détails, dans des observations politiques relatives aux malheureuses circonstances qui agitent en ce moment sa patrie. A la suite de cette partie de son ouvrage on trouve le *Café de Surate*, & la *Chaumière Indienne*. Nous avons déjà parlé dans ce Journal de cette dernière production, conte Indien, qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Le *Café de Surate* est un conte philosophique dont le but est de prêcher la tolérance pour les diverses Religions, & où l'on retrouve souvent la manière de Voltaire dans ce genre d'écriture.

## LE CHEVAL ET LA FILLE. Conte (\*).

Dans un sentier passe un *cheval*,  
Chargé d'un sac & d'une *fille*.  
J'observe, en passant, le *cheval*;  
Je jette un coup d'œil à la *fille*.  
Voilà, dis-je, un fort beau *cheval*:  
Qu'elle est bien faite cette *fille*.  
Mon geste fait peur au *cheval*:  
L'équilibre manque à la *fille*;  
Le sac glisse à bas du *cheval*,  
Et la chute entraîne la *fille*.  
J'étais alors près du *cheval*;

(\*) (Note des Rédacteurs). M. le Chevalier de Boufflers avait fait six vers sur les deux rimes *cheval* & *fille*. On le délia d'en faire trente, & il fit ce conte qui en a un bien plus grand nombre. Ce n'est pas le seul tour de force qu'il ait fait dans ce genre, mais l'on convient généralement qu'il n'en a fait aucun d'une originalité aussi piquante. Il y a long-tems que cette pièce a été composée, mais ce n'est que tout dernièrement, & en ce moment même, que les ouvrages périodiques littéraires la publient à l'envi les uns des autres. Nous avons cru qu'en suivant leur exemple nous pourrions égayer quelques uns de nos Lecteurs qui ne connaîtraient pas un tel conte, & qui auraient le bon esprit de l'envisager comme il doit l'être.

Le sac tombant avec la fille ;  
 Me renverse aux pieds du cheval,  
 Et sur moi se trouve la fille,  
 Non assise comme à cheval  
 Se tient d'ordinaire une fille,  
 Mais comme un garçon à cheval.  
 En me trémoussant sous la fille,  
 Je la jette sous le cheval,  
 La tête en bas ; la pauvre fille !  
 Craignant coup de pied de cheval,  
 Bien moins pour moi que pour la fille,  
 Je saisis le mord du cheval,  
 Et soudain je tire la fille  
 D'entre les jambes du cheval,  
 Ce qui fit plaisir à la fille.  
 Il faudrait être un franc cheval,  
 Un ours, pour laisser une fille  
 A la merci de son cheval :  
 Moi, j'aide au besoin femme ou fille.  
 Le sac remis sur le cheval,  
 Je voulais remonter la fille.  
 Mais bon ! voilà que le cheval  
 S'enfuit & laisse-là la fille ;  
 Elle court après le cheval ;  
 Et moi je cours après la fille.  
 Il paraît que votre cheval  
 Est bien fringant pour une fille,  
 Lui-dis-je ; au lieu de ce cheval,  
 Ayez un âne, belle fille :  
 Il vous convient mieux qu'un cheval ;  
 C'est la monture d'une fille.  
 Outre les dangers qu'à cheval  
 On court en qualité de fille,  
 On risque en tombant de cheval,  
 De montrer qu'on est une fille.

## VARIÉTÉS.

*Chacun cherche un os à ronger.*

Tout homme a des os. Le Ciel en a pourvu suffisamment le genre humain. Mais n'importe, cela ne doit point nous satisfaire, nous crie l'égoïsme, nous crient nos passions, nos besoins multipliés. Nous en devons chercher d'autres, nous efforçons d'avoir des os à ronger, & d'obtenir les meilleurs.

Quel bon os par exemple que celui que ronge en ce moment M. Pottin de Vauvieux ! Aussi regardez-le pendant qu'il le tient. Comme il a à cœur de le conserver ! Voyez ses quinze satellites qui le protègent pendant qu'il le ronge, qui empêchent qu'on ne vienne le troubler dans son opération. —

Voyez ce Marchand, un étranger entre dans sa boutique, il lui vend le double de ce qu'il comptait acheter ; comme il soigne, comme il ronge délicieusement cet os ! — Avez-vous vu, n'a gueres Mesmer entouré d'os ? O l'heureux mortel ! combien il a su s'en procurer ! Mais aussi avait-il eu l'esprit de chercher ses dupes dans le vaste Royaume de la crédulité. — Blanchard, cet aventurier aérien n'a-t-il pas eu aussi de bons os pour partage. O sottise ! ô aveuglement, ô engouement ! ô mode ! ô caprice ! que d'os on peut vous arracher.

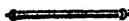
Nous croyons qu'un des principaux devoirs des Auteurs d'un Journal est celui de dénoncer au Public les abus qui se glissent dans ses usages, sur-tout ceux qu'il est facile de réformer & sur lesquels, ils suffit pour cet effet de fixer son attention. L'usage qui se pratique trop généralement chez le paysan à la campagne & chez le bas artisan dans les villes, de laisser coucher dans le même lit leurs enfans, freres & sœurs, sans distinction de sexe, de ne point changer cette coutume malgré que leurs enfans soyent déjà parvenus à l'âge de quatorze, seize ou vingt ans. Cet usage-là ne mérite-t-il pas d'être aboli avec la plus grande attention ? N'offre-t-il pas des inconveniens & des dangers auxquels ils est affreux de laisser exposés ces jeunes gens ? C'est un objet que nous soumettons à l'examen & à la méditation des personnes à portée par leurs circonstances de s'en occuper avec succès pour le bon ordre & le bonheur de la société.

On lit dans les Journaux Anglais l'anecdote suivante, & qu'on donne comme un fait très-certain.

Un fameux Révolutionnaire français alla dernièrement à Bedlam, accompagné d'un ami, pour visiter les fous qui y sont renfermés. Il vit entr'autres malheureux un homme absolument nud, qui l'invita à s'approcher de sa grille. Lorsqu'il se fut rendu à sa prière, le fou lui tint ce discours " Allons, Monsieur, vous êtes Amiral de la flotte Britannique, Je le suis de la flotte française, n'exposons pas à la mort de braves gens qui sont étrangers à nos querelles, mais que l'affaire soit décidée entre vous & moi. Prenez cette épée, continua-t-il, (en lui présentant un brin de paille), je me servirai de celle-ci, (en prenant un autre fétu) "

L'ex-Député accepte le défi. Aussi-tôt le fou s'étant mis en garde, lui porta à travers la grille plusieurs coups qui l'amuserent beaucoup, ainsi que les assistans. Ayant à la fin laissé tomber son arme,

il dit au Français. "Vous m'avez défarmé; mais, si vous êtes homme d'honneur, vous me permettrez de reprendre mon épée". Oh! très-volontiers, répartit son prétendu antagoniste; le fou se baissa; mais au-lieu de relever son fêtu, il saisit son pot de chambre, & en jetta le contenu au visage de son ennemi, en lui criant: "Le diable vous emporte! allez dire à votre Roi, à votre Assemblée *confipante*, quel Amiral puant ils ont envoyé pour me combattre. L'étrange saumure dont le pauvre Législateur fut couvert, la honte, la rage ont fort amusé à ses dépens les coteries bourgeoises de la cité dans lesquels il est admis.



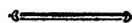
Permettez-moi, Messieurs, de vous dire un mot sur un des plus fameux représentans de la Langue. C'est l'expression *Esc.* que j'ai en vue. Est-il un mot qui ait plus de significations? J'en doute. Tantôt il signifie le mobilier d'une maison. Voyez votre Feuille d'annonces. "On fera lundi prochain un encan de meubles, de batterie de cuisine, *Esc.*" Il est clair qu'on veut exprimer par-là d'autres ustensiles de cuisine. — Un auteur est Membre de l'Académie de Berlin, *Esc.* Ce petit mot représente là au naturel plusieurs autres Académies. — Je suis votre, &c. le voilà métamorphosé en homme respectueux, soumis & zélé, tout comme il vous plaira de le voir. — J'ai vu aussi des &c., qui représentaient à la fois des cinq ou six cents personnes. "Parmi les auteurs vains & remplis de leur mérite, on doit compter M\*\*, Madame\*\*, *Esc.* — Ne l'avez-vous jamais vu représentant du crime? Lisez la vie d'un Caligula, d'un Néron; ils ont foulé aux pieds tout ce que la Religion a de plus sacré, ils ont fait mourir leurs parens, leurs amis, *Esc. Esc.*" — Non, Messieurs, je ne craindrai point de l'affirmer *Esc.*, est l'expression la plus importante de notre Langue, & je réclame pour elle la reconnaissance de tous nos Grammairiens, ainsi que celle de toutes personnes qui au milieu d'un discours manquant de mémoire, ou étant embarrassées dans leurs idées se sauvent du danger qui les presse par un *Esc.* Malheur à qui trouvera le sujet de ma Lettre futile, & n'offrant aucune utilité! J'ai l'honneur d'être, &c.



(Extrait d'une Lettre de Bordeaux.)

Un riche Négociant de cette ville reçut il y a quelque tems une Lettre, dans laquelle un de ses correspondans de Hambourg lui envoyait le signalement d'un homme, qu'il disait lui avoir volé quarante mille livres en numéraires, & lequel, ainsi qu'il

venait de l'apprendre, était à Bordeaux, où on le voyait souvent à la Bourse. Il finissait en le priant avec instance de ne point ébruiter l'affaire, parce que le voleur était un de ses parens; mais de l'inviter à diner, de l'engager à restitution, & s'il en venait à bout de lui compter en especes la somme de 5000 liv. Le Bordelais ne manqua point en conséquence d'examiner avec attention tous les visages qui parurent à la Bourse; ayant à la fin rencontré celui qu'il cherchait, il exécuta de point en point la commission. L'étranger accepta. Quand la nape fut levée & qu'ils se trouverent seuls, le Négociant lui déclara qu'il était instruit du vol dont il s'était rendu coupable, & qu'il avait ordre de le contraindre à s'en dessaisir. Celui-ci parut très-étonné, très-confus, & le suppliant au nom de Dieu, de ne pas le perdre, il lui dit, qu'il était prêt à faire ce qu'on exigeait de lui, mais qu'il n'avait plus les especes, ayant depuis son arrivée à Bordeaux changé la somme en assignats, pour la rendre plus portative. Il tira son porte-feuille, remit pour quarante mille livres d'assignats de mille livres chacun. Le Négociant satisfait, lui donna en especes les cinq mille livres qu'il avait ordre de lui laisser, & le laissa partir. Ayant ensuite examiné avec ses Commis les quarante assignats qu'il venait de recevoir, il reconnut qu'ils étaient faux, & a fait courir envain après le filoux. — Il s'est hâté d'écrire à Hambourg, d'où il a obtenu la triste certitude que la signature de son correspondant avait été contrefaite, & que ce tour était l'ouvrage d'une société de fripons qui a des membres dans les principales places de commerce de l'Europe.



Sur le mois d'AVRIL.

La douce haleine du Zéphir, la longueur des jours, tout annonce que le soleil est remonté vers le septentrion & a conduit son char étincelant du signe du bélier à celui du taureau. La terre humectée chaque matin par la rosée, se pare d'une livrée nouvelle & quitte le deuil dont elle a été si long-tems couverte. Les hôtes plumés des campagnes, échauffés, animés par ce feu vivifiant qui donne des loix à tout ce qui respire, se retirent par couples dans nos bocages. Leurs compagnes dociles à la voix de la nature & incapable de seindre, ne les laissent pas long-tems soupiner, sans partager avec délices l'aideur dont ils sont dévorés. L'alouette légère, qui par son chant matinal devance l'aurore; le rossignol plaintif de qui l'écho se plait à répéter les sons mélodieux, long-tems après que le soleil s'est caché dans l'onde, tous sentent la douce influence du printems, tous célèbrent à l'envi son retour & le bonheur que

leur promet l'abondance qui va leur être offerte.

D'immenses troupeaux couvrent les pâturages; les jeunes agneaux folâtraient autour de leur mère ou exercent leurs membres délicats à parcourir la plaine verdoyante.

Les collines & les bocages rétentissent déjà des sons mélodieux du chalumeau; ces modulations retracent à plus d'une bergère des souvenirs chéris. Hélas! dit l'une; il me semble encore entendre Alexis, quand au point du jour il m'avertissait de son passage & m'invitait à joindre mon troupeau au sien. Une autre bergère ne peut sans rougir entendre la musette, elle pense à Edmond, elle soupire & se plaint que la lune n'ait pas encore remplacé l'astre lumineux qui l'éloigne d'elle.

Chaque jour la chaleur s'augmente, les arbres se couvrent de verdure comme s'ils sentaient que l'ombrage devint nécessaire. On commence à quitter le séjour des villes pour celui de la campagne. On y va goûter le repos. On y va jouir de la retraite si agréable aux philosophes & aux amans; on y médite en silence, & l'on y est heureux loin du tumulte de la ville, loin de la société des hommes inquiets ou méchans.

Le Cultivateur attentif s'est déjà aperçu que la vigne va produire des grappes, & que dans ses champs plusieurs épis vont sortir de la tige qui les porte. Il attend avec impatience le succès d'une récolte sans laquelle il ne peut espérer de plaisirs, & il envie la tranquillité & la gaieté des animaux qui sans rien posséder n'ont pas la moindre inquiétude sur leur existence. Ce fut le sort de nos premiers parens: tels furent les plaisirs de l'heureuse Arcadie. Avant que le luxe & l'orgueil eussent corrompu les humains, les sources, les bois, les prés étaient les seuls biens dignes d'envie; la couronne rurale était préférée à la couronne d'or, & les Cours, & les infortunes étaient inconnues.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon 3 Avril 1792.

MESSIEURS,

Je conviens avec M. de Maupertuis que la nature donne aux hommes des mouvemens qui leur sont propres, & des signes pour faire connaître aux autres leurs besoins & leurs desirs, de même que pour s'instruire réciproquement de leurs chagrins, de leurs plaisirs, de leurs peines & de leurs maladies. Mais je soutiens que cela ne peut être fait que par des signes & des actions, & non par aucun langage, quand personne ne leur a communiqué l'usage de

la parole. On a vu un enfant sauvage élevé dans un désert imiter les différentes voix qu'il avait entendues, soit de bêtes, d'oiseaux, d'insectes ou de reptiles: mais comment exprimer ses besoins, &c. ou se faire entendre des autres par ces sons.

Ceci me fait souvenir du trait d'histoire suivant. Le Roi Jean ayant eu la même curiosité qu'à eu M. de Maupertuis, de savoir de quelle manière s'annonceraient des enfans élevés par des sourds & muets, lorsqu'ils seraient grands & produits dans la société, prit deux enfans, & les fit élever, dans un endroit fermé de la Tour, par des instituteurs conformes à ses vues, & qui naturellement ne pouvaient pas leur enseigner l'usage de la parole. Il prit fantaisie à quelqu'un d'aller souvent à la porte de leur prison. Là, sans être aperçu, il proférait toujours ces mots: *Roi Jean! Roi Jean! tu as déjà fait bien des sottises, & celle-ci en est une nouvelle.* Ces enfans apprirent à merveille cette phrase; & lorsque suivant le désir du Roi, ils lui furent amenés au milieu d'une assemblée nombreuse, & qui gardait le plus profond silence, ils prononcèrent leur courte harangue à haute & intelligible voix. Le Roi se mit dans une telle colère, & fut si confus qu'il se retira promptement sans dire un seul mot.

Y. O.

### M É D E C I N E.

On lit dans divers Papiers publics qu'un particulier attaqué d'une paralysie sur les deux pieds, contraint depuis plus d'une année de demeurer assis, ayant pendant cet intervalle perdu deux orteils, ses jambes ayant contracté une ensure extraordinaire, les Médecins regardaient son mal comme incurable.

Après avoir tenté sans succès un grand nombre de remèdes, il essaya celui de manger du miel, & en grande quantité; il en mangea même jusqu'à sept ou huit livres par semaine. Le résultat en a été qu'en moins de six mois, ses jambes sont revenues dans leur premier état; la paralysie a disparu en même tems; maintenant les bottes ne le gênent plus, & il vaque à ses affaires dans la plus parfaite santé.

### M O R T S.

Abraham Verboux, fils mineur.  
Jeanne Elizabeth Milliquet, femme du Sr. Jean Paul Lédévant de Bettens, âgée de 42 ans.  
Jeanne Louise Belet, fille mineure.  
Une fille morte avant le baptême.  
Un enfant mâle mort avant le baptême.  
Jeanne Fornerod, femme de Benjamin Gonthier de Ste. Croix, âgée de 35 ans.  
Samuel Louis Abraham Kneffer, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

14 AVRIL 1792.

Le SOLRIE se leve à 5 heures 17 minutes, & se couche à 6 heures 43 minutes.  
Le LUNE se leve à 11 heures du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.							
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	4. lig.	26. p.	5. lig.	
5 Avril.	3 07	0 5 57	0 5 07	26. p.	4. lig.	26. p.	4. lig.	3 26.	p.	5. lig.	3
6 . . .	4 77	0 7 87	0 6 17	26.	5.	6 26.	6.	2 26.	6.	7	7
7 . . .	5 77	0 8 87	0 7 07	26.	6.	3 26.	7.	0 26.	7.	3	3
8 . . .	6 17	0 7 37	0 6 67	26.	8.	2 26.	9.	1 26.	9.	2	2
9 . . .	6 07	0 7 37	0 7 07	26.	8.	3 26.	7.	3 26.	8.	2	2
10 . . .	5 07	0 6 67	0 3 17	26.	8.	7 26.	9.	3 26.	10.	10	10
11 . . .	3 77	0 9 17	0 7 37	26.	10.	8 26.	11.	3 26.	10.	5	5

## BELLES-LETTRES.

• *Les Ecart de la jeunesse, ou les mille & une extravagances du Comte de D\*\*\*. Mémoires rédigés & publiés par M. R\*\*\*, 2 vol. in-12, ornés de figures en taille-douce.*

On trouve dans ce Roman plein d'intérêt, les tableaux les plus frappans des excès où conduisent les passions, des châtimens que mérite le crime, & du bonheur qui n'est réservé qu'à la seule vertu. Plusieurs caractères y sont parfaitement prononcés; on y rencontre & des histoires intéressantes dont le style est soutenu, & de la diversité dans les paragraphes. Le chapitre dernier est intitulé: *Le Phénix des honnêtes femmes.* "On eût beau chercher à faire naître la séduction dans son cœur, jamais elle ne cessa d'être sage & de chérir son époux, malgré les torts qu'il eut à son égard."

Extrait du Poème de M. Cerutti, intitulé *les Jardins de Betz*:

Le plan de cet ouvrage n'est autre chose que celui des Jardins de Betz, les plus beaux Jardins Anglais

qui soient en France. L'auteur n'a point suivi les traces de M. l'Abbé de Lille; ce ne sont pas des préceptes didactiques, entremêlés de descriptions moitié réelles, moitié idéales. M. Cerutti se promène, observe, réfléchit: à mesure que les objets passent sous ses yeux, il les décrit, il peint les sensations qu'il éprouve & y mêle des réflexions philosophiques. Sa production est accompagnée de notes instructives sur les travaux champêtres, sur les arts, &c. Nous en citerons une qui, ce nous semble, ne déparerait point l'histoire naturelle des oiseaux, par M. de Buffon, & qui ne tient en rien à l'esprit du moment.

"La Cicogne est rarement stationnaire; elle se compose deux patries & deux habitations. Elle émigre d'Afrique ou d'Asie, quand la chaleur y devient extrême. Elle fuit l'Europe, lorsqu'elle voit approcher la saison des glaces, & des neiges. C'est l'hirondelle en grand. L'hirondelle maçonne son nid dans l'angle des châteaux, dans l'embrasure des fenêtres. La Cicogne place son aire sur le comble des tours, sur les clochers des villages, & même sur ceux des cités. Juvenal parle d'une cicogne qui s'était nichée au sommet du capitol. L'hirondelle, en voltigeant d'une aile rapide sur les campagnes, devore tous les insectes ailes, mouches, papillons, hannetons; elle a pour ennemi la bienfaisante abeille. La cicogne, au contraire, se borne à détruire dans un jardin

les animaux rampans qui le ravagent & l'infectent. Elle voudrait anéantir les familles nuisibles ou dégoûtantes des serpens, des crapauds, des limaces. Ainsi cet oiseau voyageur & domestique est, en quelque sorte, le collaborateur du jardinier; & par l'importance de ses services & par la majesté de sa taille, & par un assemblage merveilleux de qualités morales, il devrait être regardé comme l'hôte le plus utile & le plus convenable à un jardin anglais.

“ Il ne souffre sur lui, ni autour de lui, aucune trace de malpropreté & de souillure. Il s'accoutume à venir de lui-même aux lieux où il a été accueilli & caressé. Quelques jours avant l'époque de son départ, il va chercher les personnes avec lesquelles il vivait familièrement, & semble venir leur faire ses adieux & leur promettre son retour. Au moment fortuné de ce retour, au moment que le mâle & la femelle, après un long voyage, se trouvent tous deux rejoints sous le même toit, & dans le même nid, c'est un tableau digne de l'Albane, que les transports de joie, les caresses de félicitation, les frémissemens d'amour qu'ils font éclater. J'en ai été le témoin; & des pleurs voluptueux coulerent de mes yeux. Il est vrai qu'ils étaient mes élèves; c'étaient deux cigognes qu'un paysan de Vosges avait dénichées sur un clocher, sans respect pour l'église, & ce qui était bien coupable encore, sans pitié pour le pere & la mere. Je les achetai, je les nourris de ma main, je les logeai à la maniere flamande, dans une roue étendue au faite du château; j'observai leur enfance, leur virilité, & tous les caracteres qui les distinguent de la populace des oiseaux. Si tous sont doués de sentiment, la cigogne seule a des mœurs. Jamais de combat dans leur ménage. Jamais d'infidélité ni de refroidissement dans leur tendresse. L'amour paternel n'est pas moins vif, n'est pas moins constant que l'amour conjugal. Instruite par la nature, ou instruite par Rousseau, une mere ne veille pas avec plus d'inquiétude sur le bonheur de ses petits, ne les nourrit plus sagement; ne les fortifie mieux par de petits exercices & de légers tentatives dans les airs. Elle les y conduit, elle les laisse même s'y hazarder à des chutes qu'elle suspend en volant à leur secours. Après une heure ou deux de cette éducation aérienne, elle les ramène ou les reporte dans leur nid; & là par des caresses redoublées, par une nourriture abondante, elle paie leur docilité & repose leurs forces; mais c'est à l'aspect de danger qui les menace, que se montre la sensibilité maternelle; elle les défend avec héroïsme, ou périt avec eux.

L'histoire de Hollande en rapportant les miracles opérés par la liberté, n'a pas été indigne de joindre au courage batave, le courage d'un oiseau; & s'est plu à décrire, à célébrer la cigogne fameuse de Delft, qui, dans l'incendie de cette ville, après

de longs & inutiles efforts pour sauver ses petits, se laissa consumer avec eux dans les flammes.”

“ La piété filiale récompense un jour tous les travaux. Et tous les soins d'un pere & d'une mere si tendres & si vertueux. Ceux-ci sont-ils devenus trop faibles ou trop infirmes dans leur vieillesse? Toute la jeune famille travaille à les nourrir, s'empresse à les défendre, les soutient dans leur marche chancelante, & ne les abandonne, enfin, qu'à leur dernier soupir... Chez les Athéniens, chez les Thessaïens, chez les peuples de l'Orient & ceux de l'Egypte, tuer un de ces oiseaux divins, était un sacrilège puni de mort. Cette religieuse vénération pour la cigogne se conserve en Flandre, en Alsace, & surtout en Hollande. On dit à Livourne qu'il vaut mieux battre le Grand-Duc qu'un foie; on dit à Amsterdam qu'il vaut mieux battre le Stathouder qu'une cigogne.” — Cette citation pourra paraître un peu étendue relativement aux bornes étroites où est renfermé ce Journal; mais nous avons pensé que ce ne serait qu'à un petit nombre de nos Lecteurs.

═══════════

*Traduction libre de l'Anglais.*

Non loin des bords de la Tamise,  
Un jeune berger,  
Pour les attraits naissans de Life,  
Venait soupirer.  
Son ardeur & vive & sincere,  
Méritait un tendre retour:  
Il l'attendait de jour en jour,  
Mais toujours Life avait quelque chose à faire.

Berger discret avec la nuit,  
L'amour le couvrant de son aile,  
Pour retrouver sa belle,  
Il accourait à petits bruits.  
D'un gazon la touffe légère  
Servait de siege à ces amans,  
Le berger demandait le prix de ses tourmens;  
Mais Life avait toujours quelque chose à faire.

D'où peut venir ce changement,  
Qui te rend si rebelle?  
Le jour de mon premier serment  
Tu fus moins cruelle;  
Tu combais mon brûlant desir,  
Souviens-t'en ma bergere...  
Il allait tout en obtenir;  
Mais Life avait encor quelque chose à faire.

C'en est trop, dit-il, dès demain,  
J'irai trouver Laurette;  
Elle aura tout, chien & honlette,  
Mon troupeau, mon cœur & ma main.  
Je n'en crois rien, repart la bergere,  
Mon berger! ton cœur est à moi.  
Je voulais éprouver ta foi...  
Je n'ai plus rien à faire.

## V A R I É T É S.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 8 Avril 1792.

MESSIEURS,

Voici encore une anecdote : puisse-t-elle plaire à vos Lecteurs !

Du vivant d'Anne, Reine d'Angleterre, il vint à vaquer un poste fort lucratif, à la nomination du gouvernement, & qui fut recherché par plusieurs candidats. Le Ministre trouva que celui d'entr'eux dont les sollicitations étaient les plus pressantes, était précisément le moins capable de s'acquitter des fonctions de cet emploi. Il imagina pour s'en débarrasser, de lui proposer une question insoluble & de faire dépendre sa nomination de la réponse qu'il y ferait. En conséquence, la première fois qu'il le vit, il lui demanda s'il pouvait lui dire qui étaient les pere & mere de Melchisedech, & l'assura que s'il lui donnait une réponse satisfaisante, la place lui serait infailliblement accordée. Le postulant lui rendit grace, & ne voulut qu'un jour pour préparer sa réponse. De retour chez lui, il remplit deux sacs inégaux de pieces de monnaie, frappées en divers tems; en sorte qu'il fut certain que leurs légendes renfermaient toutes les lettres de l'Alphabet. Le jour suivant il mit tout cet argent dans sa voiture, & se rendit à l'hôtel du Ministre, qui, à la vue des sacs qu'on déposait sur sa table, commença à prendre une meilleure idée de ses talens, & le reçut avec beaucoup de politesse. " Milord, dit celui-ci, le grand sac que vous voyez contient toutes les lettres qui composent le nom du pere de Melchisedech; le plus petit renferme celles du nom de sa mere. Je ne doute pas que votre Excellence n'ait toute la sagacité qu'il faut pour les rassembler". Le Ministre satisfait, lui frappa sur l'épaule, & jura qu'il était le plus habile Erudit qu'il eut jamais rencontré; attendu qu'il avait proposé la même question à plusieurs savans, sur-tout à des théologiens, qui avaient tous avancé unanimement que Melchisedech n'avait eu ni pere ni mere. Vous m'avez prouvé le contraire, ajouta-t-il, & la place est à vous. — Cette aventure donna naissance au proverbe suivant, qui fut dans la bouche de tout le monde, tant que dura ce Ministère, lorsqu'il s'agissait d'un homme élevé à quelque charge importante: *il a eu la recommandation du pere & de la mere de Melchisedech.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Depuis quelque tems, Messieurs, vous êtes es-fobres d'Enigmes, de Charades & de Logogriphe dans votre Feuille. Serait-ce dans l'espoir de venir à bout de contenter vos Lecteurs? Ne vous y trompez pas, jamais vous n'y parviendrez; car :

Est bien fou du cerveau  
Qui prétend contenter tout le monde & son pere.

Moi d'abord, Messieurs, je suis très-mécontent de vous voir me sevrer d'un amusement dont je fais quelque cas. Il m'était agréable d'exercer, par ce moyen là, l'esprit & le jugement de mes enfans. Si l'Enigme ou le Logogriphe sont bien faits, tantôt c'est la définition qui est mise au lieu de la chose définie; & il faut que l'esprit se porte de l'une à l'autre: tantôt c'est la description d'une qualité, d'une propriété de ce qui est encore inconnu, qui le fait découvrir; tantôt enfin on présente l'effet pour faire deviner la cause; & un tel exercice ne peut qu'être utile aux jeunes gens. Mais ce dont devraient convenir de bonne foi ceux qui affectent de mépriser ces jeux d'esprit, c'est qu'il est plus commode, plus aisé de les mépriser que de les deviner.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

On dit que le vrai esprit de société consiste dans une grande docilité à faire à ceux avec qui l'on vit, le sacrifice de cette foule de petites volontés dont l'homme est susceptible. C'est, ajoute-t-on, ce qui distingue d'une manière si avantageuse l'homme comme il faut du bas artisan. Si votre Feuille, Messieurs, offrait plus d'espace, j'aurais tenté d'y donner quelques développemens à ce sujet. Peut-être l'homme du peuple plus éclairé sur une telle matière aurait des mœurs plus douces, verrait la paix s'affermir dans son ménage, & en conséquence, serait plus heureux. Qu'on ne dise pas que plus de politesse chez lui le rendrait plus vicieux & sur-tout plus hypocrite. Sa grossièreté l'en préserve-t-elle? Nous voyons tous les jours le contraire.

Je reviens à cette docilité qui manque à son caractère pour qu'il laisse échapper mille légers sujets de rixe. Un homme ou bat sa femme, ou la charge d'injures, lorsqu'ils seraient devenus meilleurs amis qu'auparavant, s'il avait pu prendre sur lui de s'accorder aucune attention à une faible contrariété qu'il vient d'éprouver, à un mot placé mal-adroitement, à un sourcil dédaigneux. — Une femme devient rouge, ses yeux s'enflamment de colere, les deux points sur les côtés, elle vomit les injures les

plus grossières, elle en accable son mari. Celui-ci soit pour soutenir la dignité de mari, soit parce que la femme vient de l'irriter s'empporte à son tour. Ils sont brouillés pour un mois. Le mari pendant tout ce tems là s'est établi au cabaret; il hait le séjour de sa maison; il a formé une liaison avec une femme de mauvaise vie; il se croit autorisé à faire tout ce qui le tient éloigné de la mégère avec laquelle il a eu le malheur de s'unir. L'infortuné! il ne s'aperçoit pas qu'il se punit lui-même, qu'il punit ses enfans, qu'il prend pour sa profession un dégoût qu'il ne pourra plus surmonter, qu'il met ses affaires dans le plus grand désordre, qu'il creuse l'abyme où lui, sa femme & ses enfans vont être engloutis. Un mot, un seul mot dont il eut dû faire le sacrifice & qu'il a adressé imprudemment à sa femme, est la cause de son malheur. Le secret d'être heureux, de conjurer les orages qui menacent dans les petits ménages, est donc de se tenir constamment en garde contre l'amour propre, qui dicte des propos, des réponses, lesquelles trop souvent prononcent sur le bonheur du reste de nos jours. Puisse ce secret être aussi promptement répandu que celui dont parle le bon Lafontaine!

—————

*Fragmens de morale.*

Quel est donc ce petit enfant ignoble & laid, qui a honte & n'ose se montrer? Ce petit monstre s'appelle *Abus*. Mais donnez-vous patience, laissez le grandir, il acquerra plus d'assurance, il ne se cachera point, il se montrera même avec effronterie: alors il s'appellera *Ufuge*.

Le *Hazard*, fils de la Nécessité, est un vieil Aveugle imbécille qui va parcourant sans cesse la terre, mené par deux femmes d'un caractère bien opposé: l'une a nom *Prudence*, l'autre s'appelle *Folie*. De chacune d'elle il engendre des événemens, les laisse sur son passage, & charge l'avenir de les faire éclore. Ordinairement, mais non pas toujours, ils sont heureux, quand ils sont nés de la *Prudence*, & funestes quand c'est la *Folie* qui les a produits. On dit que cette dernière est bien plus féconde que l'autre, & que le vieillard l'aime davantage: c'est que la *Prudence* veut le gouverner, & qu'avec la *Folie* il croit être le maître.

Malheur à qui a la manie de vouloir toujours être aimé, & met tout son bonheur à l'être! Il en est peu de cet acabit, sans doute, mais j'en ai connu. Ils avaient que leur estomach ne pouvait supporter qu'une certaine quantité d'alimens, & ils oubliaient sans cesse que leurs autres facultés étaient également bornées; qu'ils ne tardaient pas à être punis par la douleur & le dégoût quand ils en abusaient.

L'amitié est fondée sur l'estime & la raison. La

mour sur le desir & l'ivresse des sens. Il faut du tems & de la réflexion pour devenir l'ami de quelqu'un; un instant, un regard allume tous les feux de l'amour; on ne s'informe pas si l'objet qui nous enflamme est vertueux, s'il est digne de notre cœur; on le voit & on l'aime... Il est rare que des amans deviennent amis, quand leurs feux sont éteints, parce que l'estime qui est la base de l'amitié n'est pas celle de l'amour.

—————

M É D E C I N E

On trouve dans le Dictionnaire des Arts & des Sciences de M. Midderon, les deux exemples suivans, de cas où l'on a pu prévenir les suites funestes d'épingles avalées imprudemment.

Une fille domestique, au château de Bomborough, dans le comté de Northumberland, avala une grande épingle qui s'arrêta dans son gosier, tout près de l'entrée de l'estomach, & lui causa des douleurs terribles; on lui prescrivit d'abord une forte dose d'émétique, & dès qu'elle l'eut prise, on lui fit avaler séparément les blancs de quatre ou cinq œufs; dix minutes après elle rendit, presque sans effort, les œufs ainsi que l'épingle, & fut rétablie sur le champ.

Le second exemple est celui d'une femme de chambre, qui après avoir déshabillé sa maîtresse, se coucha la bouche remplie d'épingles; elle s'endormit, mais elle ne tarda pas à se réveiller tourmentée des douleurs les plus atroces; ses cris attirèrent la maison. On vint à son secours; un vomitif violent, & des œufs, comme dans le premier cas, furent suivis du plein succès.

Au lieu de citer des cas d'une heureuse guérison dans pareille circonstance, peut-être serait-il plus utile de publier ceux, & qui sont en bien grand nombre, où aucun remède n'a pu sauver les infortunées victimes d'une imprudence à laquelle il est si important de ne jamais s'abandonner.

—————

M O R T S.

Madeleine Bovard, femme de Jean Pierre Rossier, de Bulligoy, âgée de 65 ans.

Madame Elizabeth Marie Anne Valette, épouse de Mr. Louis Pierre Francillon, Citoyen de Laufanne, âgée d'environ 32 ans & demi.

Marie, veuve de David Buffet, d'Ormont dessus, âgée de 72 ans.

Louise Pache, fille mineure.

Jean Marc Amaron, fils mineur.

Jean Jaques Maurer, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

21 AVRIL 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 7 minutes, & se couche à 6 heures 53 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures du matin.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
12 Avril.	5 3†	0 8 1†	0 4 5†	26. p. 10. lig. 1	26. p. 10. lig. 0	26. p. 9. lig. 1
13 . . .	4 3†	0 11 6†	0 7 7†	26. 9.	0 26. 9.	1 26. 8. 8
14 . . .	6 2†	0 13 0†	0 8 7†	26. 7.	2 26. 7.	0 26. 8. 2
15 . . .	5 3†	0 10 0†	0 7 0†	26. 5.	2 26. 4.	0 26. 3. 0
16 . . .	3 0†	0 7 1†	0 6 6†	26. 5.	7 26. 8.	1 26. 7. 7
17 . . .	2 0†	0 9 3†	0 8 1†	26. 8.	8 26. 7.	3 26. 8. 2
18 . . .	5 1†	0 8 8†	0 6 6†	26. 8.	1 26. 7.	7 26. 8. 1

BELLES-LETTRES.

É N I G M E.

**E**NNEMI du mystère, & sur-tout du silence,  
Je me trouve par fois d'accord avec l'amour :  
Pour le servir j'use de vigilance,  
Et je le fais en paix profiter de l'absence  
D'un mari, d'un tuteur, sans craindre leur retour.  
Au figuré mon vol passe & dévance  
Le vol le plus agile, & sa rapidité.  
Tour à tour je tiens l'existence  
Du mensonge ou de la vérité :  
D'un rien aussi je reçois la naissance :  
D'abord faible & léger, pas-à-pas je m'accrois,  
Et conduis l'espérance, ou bien répands l'effroi ;  
Mais c'est en dire assez pour me faire comprendre ;  
En me cherchant, Lecteur, tu dois m'entendre.

Imitation du Conte intitulé : le CHEVAL & la FILLE.  
(Extrait du Mercure de France, du 31 Mars dernier.)

En me promenant à cheval,  
L'autre jour, je vis une fille

Que portait un mauvais cheval :  
Tout-à-coup pensant à la fille  
Qui culbuta de son cheval,  
J'aurais voulu que cette fille,  
Plus fringante que son cheval  
Eut même chance que la fille,  
Dont Boufflers se vit le cheval.  
Je m'approchai de cette fille,  
Qui cheminait sur son cheval ;  
Vous avez là pour une fille,  
Lui dis-je, un bien mauvais cheval.  
Puis voulant embrasser la fille,  
Un maudit faux pas du cheval  
Survint à propos pour la fille  
Et j'embrassai son vieux cheval.  
Cela fit sourire la fille,  
Assise sur son laid cheval.  
Voulant amadouer la fille :  
Prenez, lui dis-je, mon cheval :  
Je le veux bien, répond la fille :  
Alors je descends de cheval ;  
Aussi-tôt s'avance la fille  
Tout à côté de mon cheval,  
Et puis, zeff, voilà la fille  
Bien en selle sur mon cheval.  
Beau cavalier, me dit la fille,  
Montez vite sur mon cheval.

Pendant que je monte, la fille  
Pique des deux mon bon cheval;  
Comme un éclair je vis la fille  
Disparaître avec mon cheval.

Heureux qui dupé d'une fille,  
En est quitte pour un cheval.

Voici, Messieurs, une traduction de la Romance anglaise insérée dans votre Feuille; plus agréable, & mieux faite que la première, elle pourra plaire à vos Lecteurs.

Affis à l'ombre d'un ormeau  
Aux bords fleuris d'un clair ruisseau,  
Licas jurait à sa bergere  
Un amour constant & sincère.  
Je te crois, répond Life avec un doux soupir;  
Mais, Licas, de t'aimer je n'ai pas le loisir.

Licas en tous lieux fuit ses pas;  
Sa Life ne l'évite pas;  
Mais lorsqu'il veut lui faire entendre  
Ses accens d'un amour trop tendre,  
Je te plains, répond Life avec un doux soupir;  
Mais Licas, de t'aimer je n'ai pas le loisir.

Qu'est devenu ce tems heureux,  
Où ton cœur naît à mes vœux  
Promettait le bonheur suprême  
D'être chéri de ce que j'aime?  
Il est vrai, répond Life avec un doux soupir;  
Mais, Licas, de t'aimer je n'ai pas le loisir.

Ah! puisque tu ne m'aimes plus  
Que tous mes soins sont superflus,  
Je cours offrir à Cidalife  
Cet amour que rejette Life.  
Je feignais, lui dit Life, avec un doux soupir;  
Cher Licas, de t'aimer j'ai toujours le loisir.

Les Prémices d'Annette, par M. de S.... Capitaine  
d'Infanterie. A Metz, & se trouve à Lausanne,  
chez Durand & Compagnie, Libraires. 1792.

L'ouvrage ne répond point à ce que le titre pour-  
rait annoncer dans un siècle corrompu. Il tend au  
contraire à faire aimer la vertu, & à éclairer sur les  
dangers auxquels est exposée dans la société une  
ame simple, tendre & honnête. Annette est aimée  
du Directeur de sa mere, Moine livré à l'empire de

les passions, & ayant tous les vices des gens de son  
état sans en avoir aucune des qualités. Elle échappe  
aux poursuites du Tartuffe; épouse Olivier à qui elle  
doit de n'en pas avoir été la victime, & à qui elle avait  
donné les prémices de son cœur. " Les préjugés,  
le fanatisme & l'ignorance ont fait de tous les tems  
le malheur de l'humanité. Ils ont arrêté le progrès  
des lumieres, la perfection des sciences; ils ont  
étouffé le cri de la raison, les larmes de la sensibi-  
lité. En écrivant les événemens qui intéressent la  
société, on ne peut qu'avoir pour but de la délivrer  
de ces fléaux; & le moyen le plus sûr d'y parvenir  
est de comparer sans cesse leurs funestes effets avec  
le résultat précieux des biens qu'on trouve dans la  
nature & la philosophie. C'est ce qu'on a tenté en  
publiant les faits contenus dans ce livre. Puissent-  
ils un jour paraître aussi éloignés de nos mœurs,  
qu'ils en sont aujourd'hui le fidele tableau!"

## VARIÉTÉS.

Origine du Prieuré des deux Amans. Anecdote.

Un Seigneur avait une fille, nommée Genevieve,  
que toutes les Chroniques du tems nous peignent  
comme un miracle de beauté. Baudoin, jeune Che-  
valier avait su lui plaire, en était aimé. Sans fortune,  
il ne pouvait aspirer à son Amante. Mais l'Amour  
le lui faisait oublier. Le pere surprend Baudoin avec  
Genevieve; indigné, il va lui percer le cœur, sa fille se  
jette à ses pieds, les inonde de larmes, demande  
grace pour son Amant, & menace de s'ôter la vie si  
elle n'est pas exaucée. — Le Seigneur un peu attendri  
du désespoir de sa fille, montre du doigt une colline  
voisine de son château, & s'adressant à Baudoin,  
lui dit: tu as été assez téméraire pour oser lever les  
yeux sur ma fille; eh bien sois son époux, mais aux  
conditions que tu la porteras jusqu'au sommet de ce  
petit mont sans t'arrêter, & que le moindre repos te la  
fera perdre pour toujours. . . Le jeune Chevalier à  
peine le laisse achever, vôle à sa maîtresse, l'em-  
porte dans ses bras, s'élance vers la colline en s'é-  
criant: *Je te posséderai, je te posséderai!* Un grand  
nombre d'assistans faisaient les vœux les plus ardens  
pour son succès. Il avait des ailes; le cœur de son  
Amante palpait contre le sien. Je tremble, lui di-  
sait-elle. Oh! tu n'arriveras pas, tu ne pourras  
arriver au sommet. — Tu ne connais donc pas  
le pouvoir de l'Amour, ô mon adorable Genevieve!  
j'atteindrais jusqu'au Ciel. Les vœux redoublaient  
pour ce couple aimable, on excitait Baudoin par  
des applaudissemens.... Ses forces se ralentissent, il  
commence lui-même à s'en apercevoir. Chere

Amante, parle-moi, lui disait-il, parle-moi, répète-moi que tu m'aimes, attache tes yeux sur les miens, je m'éleverai au-dessus de l'humanité. Cependant la nature l'abandonnait, l'amour seul pouvait le soutenir encore. Baudoin n'était plus un homme... des cris s'élevaient de la part des spectateurs, on l'encourageait, on le plaignait, on le félicitait, on frémissait qu'il ne succombât avant d'arriver au sommet... Il y parvient, mais aussi-tôt succombant à ses efforts il tombe avec son précieux dépôt, qu'il semblait tenir embrassé comme le monument de sa victoire. Une acclamation universelle se fait entendre : Il est vainqueur, il est vainqueur ! — Mon amant, tout ce que j'aime, s'écrie à son tour Genevieve, fera donc mon époux ! Elle se précipite dans son sein, elle lui adresse les paroles les plus touchantes. Il ne répond point... O ciel, dit-elle avec un cri d'effroi, il ne serait plus ! Il aurait succombé à la fatigue ! il serait mort ! Ces mots passent de bouche en bouche ; la consternation est sur tous les visages ; tous les yeux sont fixés sur le sommet de la colline. Genevieve continue à tenir embrassé son Amant ; ses baisers, ses larmes l'ont ranimé ; il ouvre un œil presque éteint, & d'une voix défaillante dit : je meurs, Genevieve : que du moins sur mon tombeau on me donne le nom de ton époux ! Cette idée me console... La joie la plus vive éclatait parmi les spectateurs ; il vit encore, il vit encore, se disait-on, grâces en soient rendues à Dieu... Bientôt cette allégresse se change en une consternation générale. Un cri affreux de Genevieve annonce que Baudoin n'est plus... On la voit se jeter derechef sur le corps de son Amant ; on veut l'en séparer. Elle a rendu son ame à son Créateur ! La douleur, les remords, le désespoir de son pere furent à leur comble. — On relève les restes glacés de ces deux amans, on les dépose en pleurant dans le cercueil, la piété vient consacrer les sentimens de la nature. — On érigea sur cette hauteur une chapelle. Le pere désirant expier, en quelque sorte, sa cruauté, y fit élever un tombeau ; il ordonna que ceux qu'il avait voulu séparer pendant leur vie, y fussent réunis après leur mort. Ce lieu a porté, depuis, le nom de *Prieuré des deux Amans*.

## S U R L' A M O U R .

Ce feu invisible, ce feu universel qui est répandu dans la nature, agit sur nous, il nous pénètre, il nous vivifie, il nous oblige par le desir impérieux du bonheur, à concourir de toute notre puissance au grand but de la reproduction. C'est ce but unique que la nature a eu en vue, en douant toutes les especes vivantes des différentes facultés dont elles

sont pourvues ; & la preuve certaine de cette grande vérité, c'est qu'aussi-tôt qu'elles ont perdu le pouvoir de se reproduire, la nature les abandonne & elles périssent.

Voilà l'amour physique, voilà le principe éternel de la chaîne successive des êtres qui nous a donné l'existence, & qui nous le fera transmettre, comme un dépôt sacré, à la postérité la plus reculée. Mais ce sentiment est-il bien le même que celui qui est aujourd'hui connu sous le nom d'amour parmi les peuples civilisés ? Certainement l'acte de la reproduction est, & sera dans tous les tems, le vrai mobile, le but unique où tendront tous les amans. Mais à mesure que les peuples se sont policés, que leurs actions ont acquis plus de moralité, cette passion s'est embellie, elle s'est enrichie d'accessoirs qui en ont augmenté la violence & prolongé la durée.

Dans l'état de nature, la difficulté d'obtenir ce qu'on desire éteint bientôt l'impression légère que fait l'objet aimé ; l'inertie d'un sauvage né lui permet pas de penser long-tems à une femme absente, lorsqu'il s'en présente une autre qui satisfait également ses besoins. Dans l'état de civilisation, au contraire, la difficulté d'obtenir accroît le desir de posséder ; l'imagination qui, dans l'homme policé, joue un tout autre rôle que chez le sauvage, prolonge les souvenirs, & orne de mille perfections imaginaires la femme qui a excité ses desirs. Toutes les qualités de l'ame, toutes les vertus humaines se trouvent de ce moment réunies dans celle qu'il brûle d'obtenir. Comment l'oublier ? Comment ne pas s'exposer à tous les dangers, plutôt que de ne pas lui plaire, de ne pas être préféré ?

C'est donc ici où commence la moralité de l'amour, les attentions, les sacrifices, la confiance la plus aveugle sont les premières suites de cette illusion. Le charme inexprimable d'une jouissance future se répand sur toutes les démarches qu'on fait pour y parvenir ; & l'on est déjà heureux, long-tems avant que d'avoir possédé pleinement l'objet de ses desirs.

Ce mélange ravissant des ames n'est pas le moindre des plaisirs que donne l'amour perfectionné ; il fait durer bien au-delà de ses bornes naturelles l'ivresse des sens, & prolonge ces momens fortunés dont la vivacité pourrait quelquefois faire douter si l'on n'est que de simples mortels. S'il faut croire au bonheur sur la terre, on ne peut s'en faire une plus parfaite image, que dans l'union de deux véritables amans ; comme ils désireraient qu'il leur fut permis dans cet instant-là d'arrêter & de fixer le cours rapide de leurs destinées ! Mais telle est l'instabilité des choses humaines qu'on se lasse à la fin d'un bonheur trop uniforme ; le dégoût suit la jouissance ; l'habitude de vivre ensemble apprend souvent à se mieux connaître, & à s'aimer moins ; on s'aperçoit de part

& d'autre, qu'on n'est pas aussi parfait qu'on l'aurait d'abord imaginé; d'autres objets enfin plaisent davantage que ceux que l'on possède, & insensiblement on se quitte avec autant d'indifférence qu'on a eu d'ardeur à se rechercher.

Quelquefois une perfidie devient le signal d'une rupture éclatante; alors la haine la plus vive prend dans le cœur de l'amant trahi la place de l'amour: rarement au reste une pareille liaison se rompt sans éloigner pour jamais ceux qui l'avaient formée.

Cependant, quel que soit le genre de solidité de ces sortes d'attachemens, quels que soient les excès où ils exposent les mœurs, on ne peut qu'avouer qu'ils procurent les plaisirs les plus vifs qu'il soit permis à un mortel de goûter. Le jeune homme, après en avoir joui, les desire avec plus d'ardeur, le vieillard les regrette; l'un vit dans l'avenir, l'autre dans le passé: nul n'estime le moment présent; & la vie s'échappe à l'instant même où nous flottons encore entre de vains desirs ou d'inutiles regrets. C'est à l'homme qui sent le prix de la vertu de l'associer à un tel sentiment....

---

## SUR LE SILENCE.

*Fragment dédié à Madame \*\*\* s. \*\*.*

Le silence est souvent un langage muet, plus expressif que la parole. L'Eloquence, on le fait, l'emploie souvent avec sublimité.

Le silence fait le beau, le noble, le pathétique dans les pensées, parce qu'il est une image de la grandeur d'ame. — Il est, Madame, une seconde sorte de silence qui a aussi beaucoup de grandeur & de sublimité en certain cas. Il consiste à ne point parler sur un sujet dont on ne peut rien dire, sans manifester quelque bassesse d'ame, ou faire voir une élévation capable d'irriter les autres. Le premier Scipion l'Africain, obligé de comparaître devant le peuple assemblé pour se disculper du crime de péculat dont les Tribunes l'accusaient. " Romains ! dit-il, à pareil jour je vainquis Annibal & soumis Carthage; allons en rendre grâces aux Dieux. En même tems il marche vers le Capitole & tout le peuple le suit. Vous savez, Madame, qui aujourd'hui pourrait pardonner Scipion....

Un jour que le maître d'Epictète lui donnait de grands coups sur une jambe, ce philosophe garda long-tems le silence, puis lui dit froidement: vous casserez cette jambe. Son maître irrité d'un tel sang froid, redouble de coups & lui casse réellement la jambe. Epictète toujours avec la même tranquillité, la même insouciance, se contente de lui dire: je vous

l'avais prédit que vous me la casseriez. — Je vous l'avais dit aussi, Madame, que vous me rendriez malheureux...

Passez-moi encore, je vous en supplie, la citation suivante, dussiez-vous en sentir tout, l'à propos. Dans le Roman de la *Princesse de Cleves*, M. de Némours s'approche de Madame de Cleves, qui sans doute rêvait à lui. Il n'avait pas ouvert la bouche, & elle se retourne brusquement en lui disant: "Eh mon Dieu, Monsieur, laissez-moi en repos". Ah! Madame, c'est un bel éloge du silence que d'en faire une déclaration d'amour.

Les Anglais connaissent bien le prix du silence, en conséquence, ils en font un grand cas. J'ai lu quelque part qu'ils avaient un Club où il était défendu de parler: le Président lors de son installation monte dans une espece de Tribune, y reste une heure ou deux sans ouvrir la bouche, & en descend toujours dans le plus profond silence. J'ai connu un Membre de la Chambre des Communes qui disait que le parler gâtait la conversation: *to speech spoils the conversation*. Mais je m'aperçois que c'est vous entretenir trop long-tems sur le silence, & que je m'expose à vous entendre dire que mes paroles en font le plus bel éloge.

---

Lausanne, 17 Avril 1792.

Je vous prie, Messieurs, d'avoir la complaisance de publier dans votre Feuille le Programme suivant; & qui vaut bien un grand nombre de ceux qui tous les jours sont proposés par des Académies: *Quel est précisément l'âge, l'époque où une femme ou une fille peut légitimement, légalement, sans fielti malice être appelée VIEILLE FEMME ou VIEILLE FILLE?*

Les Mémoires doivent être écrits en patois du Pays-de-Vaud, & m'être adressés franc de port dans la quinzaine. Ce terme est de rigueur. Le prix décerné au Mémoire couronné consistera en....

*Signé;* François BERCTRIBUS, Hongrais.

---

## MORTS.

Samuel Décafel, de Lutry, Vigneron, âgé de 71 ans.  
 Louise Elisabeth Dumont, veuve de Jean François Chapuis, de Lausanne, âgée de 68 ans.  
 Françoise Verre, fille mineure.  
 Françoise Panchaud, veuve de Louis Mathey, de la Brevine, Comté de Neuchâtel, âgée de 65 ans.  
 Jean Blanc, de Belmont, âgé de 40 ans.  
 Marie Mojeonny, veuve de Jean Mäder, de Mülleberg, âgée de 72 ans.  
 André Kupfermid, de Sümiswald, âgé de 38 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

28 AVRIL 1792.

Le SOLRIL se leve à 4 heures 55 minutes, & se couche à 7 heures 5 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures du matin.

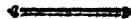
*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.											
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.							
19 Avril.	0	0†	0	2	3†	0	4	5†	0	26. p.	8. lig.	3	26. p.	8. lig.	1	26. p.	8. lig.	0
20 . . .	0	1†	0	3	8†	0	2	1†	0	26.	5.	3	26.	7.	7	26.	6.	2
21 . . .	1	3†	0	2	8†	0	5	0†	0	26.	5.	3	26.	6.	6	26.	7.	9
22 . . .	1	3†	0	3	8†	0	2	0†	0	26.	8.	8	26.	9.	1	26.	9.	3
23 . . .	2	3†	0	6	2†	0	4	2†	0	26.	9.	1	26.	9.	0	26.	8.	1
24 . . .	3	0†	0	5	0†	0	8	2†	0	26.	7.	8	26.	5.	2	26.	8.	1
25 . . .	2	1†	0	3	1†	0	5	2†	0	26.	9.	1	26.	9.	0	26.	7.	0

BELLES-LETTRES.

LOGOGRIPHE.

**E**N six lettres, j'enferme un mets très-ordinaire;  
Otez mon chef, je suis le garant d'un traité,  
Coupez ma tête encore, & je deviens riviere.  
Retranchez toujours ma premiere  
Triste ennemi de la beauté,  
Je détruis son pouvoir, mais je forme le sage.  
Au moins, si des vertus il fait joindre l'usage  
Au poids de mon autorité.

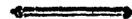


*Nouvelle Rhétorique française, à l'usage des Demoiselles, avec des exemples tirés des discours prononcés à l'Assemblée Nationale, des ouvrages de J. J. Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, &c. Par l'auteur de l'HISTOIRE PUBLIQUE ET SECRETE DE HENRI IV.*

Cet ouvrage élémentaire est clair sans être long, il est court sans être incomplet. Il a le même plan, le même but que la Rhétorique à l'usage des Demoiselles, par M. Gaillard. Nous croyons qu'il mérite cet éloge; mais nous ne pensons pas comme

l'auteur qu'il soit indispensable, que même il soit utile à une Demoiselle, de quelque rang qu'elle puisse être, de parler comme un *Cazalés*, un *Mirabeau*, un *Abbé Maury*, un *Malouet*, un *Barnave*; orateurs dans les discours desquels l'auteur puise beaucoup de ses exemples. On lui doit tenir compte de son impartialité dans ses choix; c'est selon nous, tout ce qu'on peut lui devoir.

Ce ne fera donc pas à des Demoiselles à qui nous proposerons de puiser des lumières dans cette nouvelle production; ce sera, seulement aux jeunes gens dont le goût a besoin d'être guidé, & qui parcourront cet ouvrage, sous les yeux, sous la direction d'une personne éclairée sur les vraies beautés de l'Eloquence. Alors nous oserons promettre beaucoup de fruit d'une telle lecture.



*A tour trough Italy, &c. — Voyage en Italie, contenant d'amples informations pour ceux qui veulent voyager dans cette contrée intéressante. Par Thomas MARTYN, &c.*

Encore un Voyage en Italie, il en a déjà paru un si grand nombre. Celui-ci a pour but d'instruire le voyageur, plutôt que d'amufer les Lecteurs de cabi-

net, & il l'a rempli. C'est donc un mérite qui pourra le faire distinguer avantageusement.

Tous en donnerons une seule citation. La description des découvertes faites à Herculaneum, n'est pas assez neuve pour nous y arrêter. Celle de Pompeia est curieuse & moins connue. "Vous entrez dans la place, dit M. Martyn, par les barraques de la garnison. Un portique regne tout autour d'une tour carrée; il est supporté par des piliers de pierre, travaillés en stuc & peints. Les soldats s'amuse à y tracer des figures, & à écrire leur nom sur le plâtre. Près du mur, à cet angle, sont étendus des fragmens d'un ancien temple d'ordre dorique, d'une bien plus haute antiquité que le reste de la ville. Une ouverture laisse voir quelques maisons, une partie de rue & un temple d'Isis. L'architecture de ce dernier est légère; ses murs sont chargés d'ornemens en stuc, exécutés d'une manière assez grossière. On a détaché de ce temple & d'autres édifices les inscriptions & les peintures, & on les a transportées à Portici. Mais les places vides & creuses qu'elles occupaient sont un mauvais effet. Le sanctuaire de ce temple est un petit pavillon élevé sur des manches, au-dessus duquel est une voûte qu'on suppose avoir servi à rendre des oracles. En enlevant la statue de la Déesse de son pied-d'estal, on a trouvé dessous un grand nombre d'instrumens, d'ustensiles pour les cérémonies sacrées, & quelques squelettes de ses prêtres. Il eut été à souhaiter qu'on eût laissé ce temple tel qu'on l'a trouvé avec ses instrumens sacrés & les peintures. Delà, vous passez à travers un vignoble. Pour y conduire, on a découvert une partie d'une rue principale, une des portes de la ville, une certaine étendue de mur, quelques tombeaux & un chemin hors des portes. Les murs sont construits de grosses pierres de lave en couches régulières, & les rues sont pavées des mêmes pierres. Les voitures à roues ont creusé des ornières dans le pavé, d'où l'on voit que la distance des roues des voitures romaines entr'elles, était de quatre pieds. La rue a dix pieds de large, précisément ce qu'il faut de place pour que deux voitures puissent passer de front. Il y a des deux côtés des trottoirs larges de trois pieds".

"Dans la rue, quelques maisons sortent hors de l'alignement régulier, & d'autres rentrent. Les matériaux avec lesquelles elles sont construites, sont de la pierre à chaux, & des concrétions calcaires des Apennins, de la lave, du tuf, & de la pierre ponce. Au-devant des boutiques, il y a des sieges de pierre, & au-dessus des portes, quelquefois des emblèmes en relief, relatifs au genre de commerce qui se faisait dans la maison. Ces maisons sont petites, & construites autour des cours, d'où les chambres tirent leur jour. Au milieu de la cour est une

grille pour l'écoulement des eaux. Les murs des chambres sont en stuc, peints dans un goût très-léger, avec des festons ou guirlandes, des masques, des animaux, des fruits, des paysages, des parties d'architecture, de fantaisie, sur un fond brun, aurore, ou autre couleur rembrunie. Les pièces sont petites, plusieurs ne sont éclairées que par la porte. Les fenêtres sont, pour la plupart, fermées avec des volets de bois. Il y en a très-peu en verre, qui est très-épais, & bien loin d'être transparent; d'autres étaient garnies de sélénites, ou de verre de Moscovie, fondu en lames minces. Depuis, on a découvert des appartemens plus spacieux, ornés de différentes peintures; dans un de ceux-ci, on a trouvé le corps d'une femme parée de bracelets d'or".

"De chaque côté du grand chemin qui conduit à la mer sont des tombeaux. Celui de la famille Terentienne est découvert; c'est une tour carrée; sur les murs d'enceinte, on a placé les crânes d'animaux sacrifiés à la cérémonie funéraire, & des grands masques, qui imitent les personnes qui pleurent, avec des yeux cavés. Le bucher sur lequel les corps étaient consumés est au milieu, près de la tour, où l'on plaçait les cornes dans des niches".

"La plus grande curiosité hors de la ville, est une *villa suburbana* exactement dans le même état où elle était le jour de l'éruption, si ce n'est que le toit en a été enfoncé. Elle est composée de quatre étages, savoir: les celliers, le rez-de-chaussée, avec son portique ou cloître, & comme elle est bâtie sur une pente rapide, il y a une cour au-dessus de celle-ci, un étage formé par les chambres à coucher. Semblable aux maisons de l'Orient, elle ne présente du côté de la rue qu'un mur nud; toutes les fenêtres sont sur le jardin. Venant de la ville, on entre par une cour entourée de colonnes en stuc; joignant cette cour, est une aire triangulaire, distribuée en alcoves & en cabinets de bains. De cet étage s'étend des deux côtés, une terrasse autour d'un grand carré, & au-dessous une large galerie, avec des appartemens couverts pour la résidence d'été. A chaque côté, au-dessous de cette terrasse, continue un portique qui se rend à la partie opposée de la maison, à un salon qui donnait probablement sur le vignoble, ou sur un parterre. Là, on a trouvé le squelette du maître, avec la clef de la maison, & une bourse d'or. Les celliers contiennent encore quelques amphores placées le long du mur, & les os de plusieurs infortunés qui s'y étaient retirés dans l'espérance de se sauver. Le plafond & les murs de cette *villa* sont ornés de différentes peintures, & aux fenêtres d'une chambre à coucher, il y a encore quelques carreaux de vitres".

Le mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille est BRUIT.

## C H Y M I E.

Nous croyons qu'il est très-important de répandre la connaissance du *Nouveau procédé de désinfection* suivant : " Quatre onces d'oxide de manganèse cristallisé & mis en poudre, une livre de sel marin, une demi livre d'acide sulphurique concentré, mêlés avec une demi livre d'eau, telles sont les matieres nécessaires pour produire l'effet désiré. On mettra les matieres sèches dans une marmite ou un plat creux, placé sur un petit fourneau; on versera l'oxide sur le mélange. Il se dégagera du gaz acide muriatique oxigéné, qui se répandra dans le lieu infecté & qui réagira sur la vapeur nuisible. Nous invitons les gens de l'art qui se trouveront dans les circonstances où les procédés de désinfection sont nécessaires, de vouloir bien essayer celui-ci, dont le succès est annoncé par les lumieres de la chimie moderne".

## JURISPRUDENCE CRIMINELLE.

Le Magistrat de cette ville est trop éclairé, il s'est constamment montré trop ami de l'humanité, trop disposé à écouter avec bonté & indulgence les vœux du plus simple citoyen, pour que nous n'ayons pas dû nous flatter qu'il nous permettrait de lui soumettre les observations suivantes.

Quelques-uns de nos Lecteurs pourront croire qu'il eut été mieux de présenter de telles observations directement aux sages Administrateurs, auxquelles elles sont particulièrement destinées. Mais, si nous ne l'avons point fait, si nous avons préféré employer la voie de notre Journal; c'est que nous avions à nous désier de nos propres lumieres; c'est que cette voie nous a semblé un moyen d'appeler le secours de personnes plus éclairées que nous, plus à portée d'appercevoir les moyens d'applanir les difficultés qui, jusqu'à ce moment, se sont opposées à la réforme que nous proposons, plus à même enfin, d'exprimer, d'exposer, de faire accueillir favorablement l'objet dont nous allons nous occuper.

Lorsque le glaive de la Justice toujours, quoiqu'invisiblement, suspendu sur la tête des coupables, vient à les frapper; la sécurité, le bonheur de la société exige-t-il que ce soit avec un grand appareil? Nous n'en doutons pas. Il importe que le scélerat qui atente à la vie de son prochain, que celui qui s'empare d'un bien auquel il n'a aucun droit, que celui qui a

soient frappés d'un tel spectacle, qu'ils voient le sort qu'ils ont mérité, ou auquel ils doivent s'attendre. Il importe que celui qui foule aux pieds les loix sous quel prétexte & de quelle maniere que ce soit, que celui qui trouble la paix, l'harmonie de la société, qui en conséquence entrave le cours du bonheur & de la prospérité de ses semblables, reçoive une forte impression qui l'arrache à la léthargie dont il est frappé; qui réveille dans lui, ces sentimens du juste & de l'injuste, ce respect pour l'autorité que tout homme a dans son cœur, & dont le cri n'est étouffé seulement que chez l'homme méchant, pervers ou ignorant.

Il importe enfin que l'homme lâche, faible & sans principes, sente combien il est dangereux de se détourner de la route des vertus sociales.

Mais cet appareil peut-il, doit-il avoir un caractère de cruauté? Nous ne le croyons point. S'il est des cas où l'empire des circonstances pourrait l'exiger, combien il serait affligeant que de tels cas ne fussent pas très-rares!

Chez nous, le son lugubre & majestueux des cloches répand un effroi salutaire, & chez l'habitant de la ville & chez celui de la campagne, en annonçant que l'on va retrancher de la société un de ses individus qui n'en était plus digne & qui la mettait en danger. On lit à huis ouvert la sentence au coupable, le bourreau se jette sur lui, s'en empare, le garotte & le conduit au supplice. Des Ministres de la Religion l'accompagnent jusqu'à l'échaffaud, ils le consolent, ils le disposent à mourir en bon chrétien. Il est entouré d'hommes armés, le Magistrat qui préside à cette triste & déchirante cérémonie, ajoute encore à sa solemnité.

Il n'est rien assurément, dans telles formalités, qui ne tende au bien général. Mais serait-il impossible d'éviter au criminel une route aussi longue, aussi accablante que l'est celle de nos prisons à l'échaffaud? N'y aurait-il aucun moyen de l'abréger? Et, s'il en est, offrent-ils des inconvéniens assez graves pour qu'ils doivent faire taire le cri de l'humanité? Qui d'entre-nous ne sait pas que le coupable, condamné au supplice, a souvent gémi pendant plusieurs semaines, plusieurs mois dans un cachot obscur, qu'on ne peut douter qu'il n'y ait perdu une partie de l'usage de ses jambes? Qui ne sait pas qu'il ne peut jamais faire cette épouvantable route dans moins d'une heure; qu'il doit la faire quelquefois dans les tems les plus chauds de l'année, d'autres fois dans les plus rigoureux de l'hiver. Mais ce que peu de personnes savent, ce que les gens de l'art sont toutefois prêts à affirmer, c'est que les blessures que lui font sur le corps la pression des liens dont le bourreau l'a garotté, non-seulement sont des plus douloureuses, mais encore ne tarderaient pas à le conduire au

tomber, au milieu des souffrances les plus vives, les plus cruelles auxquelles l'humanité puisse être exposée.

Nous demandons, si c'est ajouter à l'effet que doit produire le spectacle du supplice d'un criminel, que de lui faire faire, à RIEN, une telle route? On peut en douter, ce nous semble. L'homme du Peuple, & il n'en est malheureusement que trop, à la honte de l'humanité, qui trouve du plaisir à suivre un cortège aussi affligeant, qui compte un tel spectacle parmi ses jours de fête, cet homme peut-il voir dans la grande distance des prisons à la potence, un nouveau motif pour ne pas s'exposer au glaive des loix? On conviendrait avec nous que son cœur est trop fermé à la sensibilité, que son ame est d'une trempe trop grossière, trop dure, trop cruelle.

Convenons-en, cet usage n'est qu'un abus qui remonte à des tems, où vraisemblablement la sensibilité n'était pas regardée comme la plus belle des vertus. Mais il est bien difficile de croire que s'il eut pu être aboli sans de grands inconvéniens, il ne le fut déjà depuis long-tems.

Cependant, nous oserions demander si lorsqu'un coupable doit être mis à mort, il ne serait pas possible de substituer à l'usage contre lequel nous élevons notre faible voix, celui de faire dresser une potence dans les environs de la ville, par exemple, sur le grand chemin au bas de la promenade de Montbenon, & de la faire enlever dès que l'exécution du criminel aurait eu lieu.

Pour rendre cet appareil plus utile, plus frappant, plus salutaire, on pourrait, dans de certains cas, ou peut-être toujours, faire transporter le cadavre supplicié sous l'ancienne potence, l'y faire enterrer d'abord, ou suspendre, suivant que les Juges l'auraient ordonné, & en observant ce qui serait convenable dans telle circonstance.

On pourrait encore, dès que le criminel aurait subi son supplice, dépêcher en ville, depuis le lieu de l'exécution, un héraut public, qui, par le son imposant & lugubre de quelqu'instrument, fixerait d'abord l'attention du peuple, puis annoncerait que la société vient de punir un de ses individus, qu'ayant commis tel crime, on lui a fait subir tel châtiment, &c.

On pourrait donner de l'importance & de la solennité à cette cérémonie, qui, ce nous semble, frapperait le peuple d'une impression vive & durable.

Enfin, si la réforme que nous sollicitons au nom de l'humanité, au nom de toutes les ames sensibles & éclairées, ne peut s'opérer par des obstacles que nous ignorons; qu'on nous permette de manifester les vœux les plus ardens, pour, qu'au-moins, cet usage cruel soit adouci, en faisant transporter le criminel sur une charette, qui pourrait être distinguée par des

symboles, des attributs propres à augmenter l'impression salutaire & générale, que le Magistrat doit avoir toujours en vue, en ordonnant des exécutions publiques.

## VARIÉTÉS.

Nous ne mettons pas assez d'importance à perfectionner les animaux domestiques propres à nous nourrir. Les alimens, les détails du régime, les loix de l'organisation, voilà les moyens d'y parvenir. Leur application est une science; les premiers pas sont difficiles; mais, parvenu au résultat, on en joint par des soins faciles à remplir. Le succès est certain, on obtient des especes; & le degré de supériorité, où on les a portés d'abord se perpétue dans des descendans nombreux, sans jamais ni s'affaiblir, ni s'éteindre.

Les Anglais ont eu le bon esprit d'envisager comme une source de prospérité l'éducation des moutons, des bœufs & des cochons; ils en ont amélioré la race. Il pourra paraître étonnant à quelle valeur prodigieuse ont été portés les foches de ces animaux perfectionnés. M. Backwel, homme de génie, qui s'est occupé de ce genre d'amélioration, a mérité une médaille de la société d'encouragemens des Arts utiles de Londres, pour avoir offert l'exemple du plus parfait engrais de bœuf, & fait de la maniere la plus économique. Il s'est occupé du mouton sous ce rapport, en 1789, il louait des béliers 1200 liv. pour un espace de six semaines; ce prix n'a point été d'abord l'effet de l'enthousiasme, puisqu'il s'est accru à mesure qu'on s'est éclairé; il s'est élevé successivement, au point que cette année un bélier de cette espece a été loué 500 livres sterlings, c'est-à-dire, 12000 livres. On fait que le bélier favori de M. Backwel couvre à raison de dix louis par brebis. Voilà des prodiges en agriculture, des animaux que nous ne prisons que par le poids, élevés par le produit qu'on en obtient, sans que le consommateur les paye davantage, élevés, dis-je, au-dessus des valeurs conventionnelles, les plus exagérées auxquelles le cheval ait été porté.

## MORTS.

Antoine, fils de feu Daniel Mogeon, Citoyen de Lausanne, âgé de 30 ans.  
Sr. Rodolph Weibel, bourgeois de Lausanne, âgé de 68 ans.  
Pierre Baldy, de la Direction Française, âgé de 80 ans.  
Un enfant mort en venant au monde.

JOURNAL DE LAUSANNE.

5 MAI 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 47 minutes, & se couche à 7 heures 13 minutes.

La LUNE se leve à 10 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .			B A R O M E T R E .		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
26 Avril.	3 1† 0	5 8† 0	7 2† 0	26. p. 7. lig. 1	26. p. 6. lig. 1	26. p. 6. lig. 3
27 . . .	5 2† 0	8 7† 0	8 0† 0	26. 8.	26. 7.	26. 7. 0
28 . . .	6 2† 0	5 9† 0	8 0† 0	26. 9.	26. 10.	26. 11. 1
29 . . .	5 2† 0	10 3† 0	8 1† 0	26. 10.	26. 9.	26. 8. 2
30 . . .	8 1† 0	14 5† 0	12 1† 0	26. 7.	26. 5.	26. 5. 8
1 Mai.	10 1† 0	12 3† 0	10 1† 0	26. 7.	26. 9.	26. 10. 1
2 . . .	6 1† 0	6 8† 0	4 2† 0	26. 10.	26. 11.	26. 8. 2

BELLES-LETTRES.

LE mot du Logogriphe, inféré dans la dernière Feuille est Potage.

É N I G M E .

\* Qui ne me cherche pas, me rencontre souvent:  
 Qui me veut éviter me cherche avec adresse;  
 Et je ne fais comment je passe pour traitresse,  
 Faisant profession de bleffer par devant.  
 Je tends, pour mieux surprendre, un appât décevant;  
 On me découvrirait sans un peu de paresse.  
 Mes coups sont dangereux, & jamais je ne blesse  
 Qu'une cruelle mort n'arrive auparavant.  
 Je puis bien me vanter de trouver ma naissance  
 Dans le propre séjour qu'a choisi le silence;  
 Depuis en autre lieu j'éprouve un sort divers;  
 Quand le malheur m'y pousse, on grimace, on tempête.  
 Lecteur, si vous trouvez que ceci vous arrête,  
 Je vous ai dit mon nom, cherchez-le dans ces vers.

*Oeuvres posthumes de M de Rhulieres: contenant, entr'autres choses, des détails historiques sur les affaires de Russie & de Pologne, 1 vol. in-12, de 245 pages, chez Durand l'ainé & Compagnie, Libraires, rue du Bourg, 1792. 1 liv. de Suisse.*

M. de Rhulieres est un de ces hommes qui, enlevés trop tôt à la Société & aux Lettres, ont laissé des traces plus éclatantes de ce qu'ils auraient pu être, que de ce qu'ils ont été. Le feu de son esprit, la grace de son style & la solidité de son jugement, auraient pu le conduire à tout, si une paresse insurmontable, ne se fût opposée à ses progrès.

Cet ouvrage n'est pas en entier de M. de Rhulieres; il n'y a de cet Ecrivain qu'un mémoire sur les affaires de Russie & de Pologne, & sur l'Impératrice.

Le deuxième morceau de ce recueil est un mémoire qu'on croit de M. de Chavigny, chargé de balancer, en 1785, à la Haye, les efforts de l'Empereur contre la France: il paraît avoir une grande analogie avec ce qui précède. (L'objet de ce mémoire est d'examiner si les progrès de la Russie sont plus à craindre pour l'équilibre de l'Europe que ceux de la France.) La nouvelle Constitution de la Pologne ajoute un nouveau degré d'intérêt aux vues de ce Ministre sur ce Royaume affranchi. On y reconnaît la sagacité du Négociateur, qui prévoyait

déjà les progrès de la Russie & ses vues ambitieuses.

Enfin, le troisieme & dernier morceau contient des anecdotes galantes de la vie du Maréchal du Richelieu, qui se feront lire encore avec curiosité, après tout ce qu'on en a déjà publié.

( Cette notice nous a été communiquée par M. R\*\*\*\*. )

## M É D E C I N E.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

On vous a prié, Messieurs, il y a quelque tems, de demander par la voie de votre Feuille un moyen de se garantir du-froid de pieds. Permettez-moi de solliciter par la même voie un remede contre un sentiment de chaleur dévorante que j'éprouve presque constamment à la plante des pieds. Cette sensation m'empêche de dormir, ne me permet aucune assiduité au travail, elle me rend assurément de beaucoup plus malheureux, que ne le sont ceux qui sont sujets au froid de pieds. Ce qu'il y a d'étrange, à ce que je crois, dans mon incommodité, c'est que je ne sue presque jamais des pieds, & qu'en les touchant, lors même que je souffre le plus de cette prétendue chaleur, ils ne paraissent point chauds, à peine même font-ils tièdes.

Signé, O\*\*\*\*x.

On lit dans un ouvrage de médecine anglais, par M. Rush, qui mérite une place distinguée parmi les écrivains estimables, un moyen bien simple de guérir le crachement de sang. On donne, dit M. Rush, une cuillerée de sel pilé, & ce remede est très-efficace, malgré toute sa simplicité. On en doit la découverte à une vieille femme.

## G R A V U R E.

L'ENFANCE & L'ADOLESCENCE de Paul & Virginie; deux estampes gravées par Augustin Legrand, d'après Schall; chez Durand l'ainé & Compagnies, Libraires, rue du Bourg, 16 liv. de Suisse.

Ces scènes touchantes & rendues ici de la maniere la plus touchante, sont tirées du roman de M. Bernardin de St. Pierre; elles retracent fidelement l'innocence de ces deux charmans enfans, & les plaisirs de leurs meres trop malheureuses.

Ces deux gravures, faites avec le plus grand soin; sont précieuses par leur exécution, & le vif intérêt qu'elles inspirent.

## É C O N O M I E.

On a en anglais, & traduit en allemand, un petit ouvrage que nous devons désirer de voir dans notre langue. C'est un *Essai sur les maladies des arbres fruitiers, & de ceux qui fournissent du bois de construction*, par Guillaume Forst. Il contient entre autres articles utiles, un moyen de conserver en vigueur les arbres qui, par un accident quelconque, ont été privés d'une partie de leur écorce; découverte qui a valu à son auteur une récompense de 3000 liv. sterlings, de la part du Parlement d'Angleterre. Ce remede consiste en une composition de vieux mortier, de sable fin, & de cendres de bois, en quantités égales, & délayées dans de la fiente de vaches. On en couvre la partie lésée, en y ajoutant, après, une couche de chaux & d'os brûlés & pilés, & en y ajoutant une ligature jusqu'à ce que l'endroit soit séché.

## V A R I É T É S.

### FRAGMENT SUR LES SOTS.

On n'en doute plus, depuis long-tems les sots sont heureux? Mais méritent-ils de l'être, c'est ce qui pourra être un jour discuté dans cette Feuille. En attendant, voici un morceau sur cette caste nombreuse & privilégiée; extrait du Trépied d'Hélène. Conte charmant qu'a publié dernièrement M. de Marmontel. "Oui, Messieurs, je suis affligé d'une maladie incurable, d'une antipathie invincible pour la moitié du genre humain. Je ne puis endurer les sots. J'ai voyagé dans l'espérance de leur échapper, mais en vain; par-tout je les retrouve, par-tout ils me désoient. Je crois les laisser au midi, ils m'attendent au nord. Comme un essaim de mouches, ils semblent voler après moi. Las de les fuir, je suis venu m'y abandonner dans ma patrie; mais je ne puis m'y accoutumer. — Il est vrai que les sots font une espece bien importune; mais que serait-ce donc si vous trouviez par-tout des sots & des méchans? — Bon! les sots on les enferme, ils sont en petit nombre; & lorsqu'ils ne sont pas nuisibles on les plaint. Les méchans sont notés, ils sont rarement impunis, & en attendant que la loi nous en délivre

on peut s'en garantir. Mais les fots! Ah! les fots! c'est là l'espece indestructible, & qui fourmille impunément. Pas une loi contr'eux; ils vont tête levée, & par-tout ils ont l'avantage du nombre, de l'audace, de l'intrépidité. — Mais enfin quel mal vous font-ils? — C'est ce que je me demande, sans pouvoir m'en rendre raison. Mais du plus loin que je les vois, mes nerfs frémissent, mon sang s'allume; & avant même de les entendre, je les devine, je les sens. Cet air épanoui, content de leur mérite, assuré de leurs avantages; cette complaisance en eux-mêmes & cette négligence de l'estime d'autrui; cet empressement à couper la parole au plus instruit, pour lui apprendre ce qu'ils savent le moins, & ce qu'il fait le mieux; ce ton de suffisance & de présomption; cette persuasion du succès que vient d'avoir ce qu'ils ont dit, & qu'aura ce qu'ils ont à dire; cette raison fausse & hardie qui va de bévue en bévue, heurtant de tous côtés le bon sens & les convenances, & donnent pour des nouveautés, pour des vérités inouïes, les plus triviales erreurs: tout cela me met aux abois. — Vous avez bien raison, ces gens-là sont insoutenables. — Non, je n'ai pas raison, & je le sens: mon impatience est d'un fou; car enfin ces esprits tortus sont une espece comme une autre. Est-ce que tous les arbres d'une forêt sont droits, comme le cèdre? Les fots sont la brouffaille du genre humain, & par-tout la brouffaille abonde. ..

\* PENSÉES DÉTACHÉES.

La timidité exprime moins que l'ardeur, en amour, mais elle prouve davantage.

Les femmes sont généralement plus fideles que ne le sont les hommes; mais ceux-ci sont plus constans. C'est que les unes sont plus maitresses de leurs sens, & les autres plus maitres de leurs cœurs.

Une tristesse intéressante peut faire naître l'amour, mais la gaité seule le conserve.

L'humeur est fille du caprice. Tous deux sont insupportables dans les hommes, & presque nécessaires aux femmes pour retenir leurs conquêtes.

Lorsque la jalousie vient d'un excès de modestie, elle flatte, & si la douceur l'accompagne elle touche. Mais quand elle naît de l'égoïsme & de la défiance, elle désespere & humilie tout-à-la-fois.

Les larmes sont dangereuses dans de certains hommes, & trop communes chez les femmes: elles n'embellissent que les jolies; & en général prouvent peu de chose.

Il est des questions que l'on ne doit jamais risquer quand on s'aime.

On dit que le cœur ne vieillit point; tant pis! c'est tout ce qu'il a de mieux à faire quand le reste n'est plus jeune.

Ce qui rend le jeu des Loteries plus dangereux, plus reprehensive, c'est l'appât qui y est attaché; c'est l'astuce, l'adresse avec laquelle on met cet appât en faillie. Les Anglais, cette nation loyale & généreuse, ne sont pas sans mériter des reproches, tout comme tant d'autres nations; sur leurs moyens d'imposer la crédulité, la sottise de leurs semblables, sur-tout pour l'encouragement qu'ils donne au jeu attrayant & ruineux contre lequel nous élevons.

Un Buraliste, nommé Hornsby, variant sans cesse dans les annonces qu'il jette au Peuple, lui lâcha, il y a quelque tems dans les Papiers publics, une espece d'Apologue que nous allons traduire, moins pour donner un échantillon du talent des Anglais pour ce genre de composition, que dans la vue de faire connaître à nos Lecteurs un morceau qui pourra leur paraître une singularité & par sa forme & par son but.

HORNSBY, L'AMOUR ET PLUTUS.

Un matin que l'Amour s'occupait à cueillir du myrthe dans les berceaux de Venus, pour former de nouveaux liens à la race humaine, il fut surpris par Plutus, Dieu des Richesses, qui le gronda de ce qu'il s'attachait à un travail aussi futile. « Comment espères-tu, jeune insensé, lui dit-il, enlacer les hommes avec des chaînes de myrthe, qu'un souffle de Dame Fortune est toujours assez fort pour rompre. Je ne fais, répondit Cupidon, de quelle autre substance je dois les former pour empêcher qu'elles ne cassent; j'ai essayé successivement le bois, le feu, l'acier & l'argent, mais je n'ai rien trouvé encore qui ait été assez fort pour retenir les hommes sous ma puissance. — Essaye mon or qui ne casse jamais, reprit Plutus. — Je le ferais volontiers, repliqua l'Amour, mais je ne fais où en faire forger des chaînes, car mon beau-pere Vulcain ne travaille que le fer. — Il faut que tu sois aussi sourd que tu es aveugle, s'écria Plutus, si tu n'as pas entendu parler de ma manufacture d'or, qui est confiée à la direction d'Hornsby, mon Agent. — Cupidon embrassa le Dieu pour le remercier de cet avis, & ayant pris sur le champ son vol, il s'abattit chez ce Buraliste qu'il trouva effectivement présider au Bonheur & à la Fortune.

## Sur le mois de MAI.

Sous quel aspect animé, riant & riche, ne se présente pas le génie poétique de presque tous les pays de l'Univers, lorsque, vêtu des brillantes livrées de l'imagination, il s'avance pour chanter le mois de Mai. Il ne pourra jamais entreprendre quelque chose de plus heureux; il n'a besoin que de passer la nature en revue, & tout respire, tout fleurit, tout enchante dans son hymne.

Premier né de l'abondance ! Orgueil de l'année ! Mois d'enthousiasme & d'amour ! Si pendant ton règne, les nuages dérobent la vue du Ciel, l'œil en est dédommagé par le spectacle de la terre rajeunie; & l'âme disposée à n'avoir que des pensées flatteuses, au lieu de déplorer l'absence du soleil, bénit ces urnes de vapeurs qui flottent dans l'atmosphère pour distribuer les pluies fécondes & les rosées vivifiantes. Déjà heureuse par les songes de l'espérance, elle n'a point la douleur de les voir contredits par la réalité. Quel éclat ! Quel parfum ! Quel développement rapide de nuances infinies, & de merveilles qui préagent d'autres merveilles encore ! Des champs, où l'épi se fait passage à travers ses tubes gonflés, des prairies où la tendre verdure est offerte aux jeunes agneaux, je rentre dans les vergers qui réjouissent à la fois tous mes sens. Leurs arbres chargés de fleurs & de promesses, opposent leur émail à l'émail du gazon qu'ils ombragent. J'y respire les odeurs confondues des lilas, des fleurs d'arbres fruitiers & des roses. J'y rencontre ces premiers végétaux que mûrit le printemps, doux à la main qui s'empresse de les cueillir, doux au palais qui les savoure; & ce simple banquet plus magnifiquement orné que les brillans festins de Crésus, est encore égayé par des chants qui n'ont rien de fastidieux, parce qu'ils n'ont rien de factice.

O que l'homme est heureux maintenant ! Comme son cœur doit être satisfait des beautés qu'il découvre, des biens qui l'attendent !

Muet de plaisir, le Fermier parcourt ses domaines, il marque en idée l'usage des trésors qu'il entrevoit, & déjà comme en possession de tant de richesses, transporté des charmes du présent, il jouit à la fois de ceux de l'avenir.

Oui, douce espérance ! tu planes sur nos jardins, sur nos vergers, sur les vallons, sur les montagnes. Par-tout tu nous développes le point de vue le plus riant. Tu nous rends visible la régénération de l'année; tu promets au genre humain la récompense de ses fatigues, le plaisir à la jeunesse, le repos aux vieillards.

Mai ! délicieux Mai ! ta chaleur, ta sève active rappellent dans mon sein la santé prête à s'enfuir.

J'ai vu mes jours toucher à leur terme. Un art souvent fatal & toujours incertain, avait affaibli en moi le ressort de la nature; il a recouvré sa puissance depuis que tu es de retour. Le soleil me rend mes sensations, ma pensée... Les oiseaux, les zéphirs, la riche pelouze des vergers, tout me ranime, tout dans l'univers semble me féliciter de mon existence nouvelle.

O que l'âme se trouve bien des révolutions heureuses qu'éprouve le corps ! Je ne vois rien avec indifférence. Un papillon qui vient d'éclorre charme mes yeux; je me dis, en le voyant : ainsi que moi, il sort de la tombe. La nature nous a rendu à tous deux l'existence. Si j'aperçois l'abeille recueillant un butin sur l'aubépine ou la rose, l'abeille, dis-je, revient errer comme moi dans ces lieux, après avoir souffert & languï de même au sein d'une longue captivité.

Par ces réflexions, je m'associe au bonheur de toutes les créatures; & ne participent-elles pas au mien ? Puis-je croire qu'elles n'admirent pas comme moi la fraîcheur éclatante des fleurs, les saphirs de la rosée & le jeu des rayons qui la colorent ? Puis-je les croire insensibles aux parfums dont l'air est inondé, que les vents mêlent ou varient, qui pénètrent tout mon sang d'un baume délicieux. Concerts des oiseaux, légers bourdonnemens des insectes accumulés par myriades, pour vivre, aimer & mourir ensemble, roucoulemens des tendres ramiers, sons innombrables, sons divers qui entrent dans la mélodie du printemps, vous déposez contre l'orgueil atrabilaire, qui accorde à l'homme seul des sentimens de délices !

Aimez & jouissez tribus de l'air, nations des eaux, familles dont la terre est couverte ! Et puisse l'homme, si souvent ingrat, plus souvent encore insensible par l'extravagance de sa prétendue raison, aimer, jouir comme vous, au moins ne pas vous empêcher d'aimer & de jouir, & remercier avec vous l'Être infini de ce que l'hyver a fait place encore cette fois à la saison des fleurs !

## M O R T S.

Madeleine Ségifer, femme du Sieur Benédic Guerber, Bourgeois d'Echichens, Maître Maréchal, âgé de 76 ans.

Jean François, fils de feu Louis Mathieu Regamey, de Lausanne, âgé de 52 ans.

Abraham Henri Tissot, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

12 MAI 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 37 minutes, & se couche à 7 heures 23 minutes.

La LUNE se leve à 1 heure après midi.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.	7 hour. du mat.	2 h. après midi.	9 hour. du soir.
	3 Mai.	6 3†	0 12 8†	0 80 0†	26. p. 8. lig.	26. p. 9. lig.
4 . . .	7 5†	0 13 7†	0 9 0†	26. 8.	0 26. 7.	9 26. 6. 9
5 . . .	5 3†	0 9 9†	0 8 2†	26. 7.	7 26. 7.	1 26. 8. I
6 . . .	4 6†	0 9 3†	0 7 3†	26. 9.	9 26. 8.	1 26. 7. 3
7 . . .	5 3†	0 6 5†	0 6 0†	26. 8.	1 26. 6.	3 26. 6. I
8 . . .	4 5†	0 7 3†	0 7 0†	26. 5.	2 26. 5.	5 26. 5. 0
9 . . .	7 0†	0 10 8†	0 7 0†	26. 4.	3 26. 3.	1 26. 2. I

## BELLES-LETTRES.

*Vues pittoresques de la Jamaïque, avec une description détaillée de ses productions, sur-tout des cannes à sucre, des travaux, du traitement des mœurs des Negres, &c. traduit de l'anglais de Mr. W. Beckfort, 1 vol. in-12. à Lausanne, chez Durand l'aîné & Comp., rue du Bourg.*

LES *Vues pittoresques* sont une suite d'images, de tableaux, de réflexions, animés par une imagination enchanteresse. On ne peut analyser ce qui est tout vie : on ne peut extraire ce qui est tout sentiment. Nous hazarderons cependant la citation suivante. " Les prairies de l'Angleterre, si belles au milieu de l'été, le disputent à peine en fraîcheur à celles de la Jamaïque; & celles-ci étalent le même éclat, sept, huit, & neuf mois de l'année. C'est principalement sur les montagnes qu'on est forcé à l'admiration & à l'extase; comme la végétation y est de la plus grande force, on n'y voit presque aucun arbre, aucun arbruste qui donne les plus légères idées de ruine & de caducité, & on se croit réellement dans un séjour privilégié de la nature; la verdure y paraît éternelle & inaltérable."

" On retrouve fréquemment à la Jamaïque les situations romantiques & sauvages de Frescati, de

Tivoli & d'Albano; le peintre n'y rencontre pas, il est vrai, ces ruines élégantes & pittoresques, qui donnent au paysage en Italie tant de noblesse & de grandeur. Mais l'œil n'est-il pas bien dédommagé par la vue d'une foule d'habitations? L'imagination ne s'échauffe-t-elle pas, en contemplant leur variété & leur nombre?

" A peine changez-vous de position, que les points de vue se multiplient à vos regards étonnés avec une diversité inconcevable; par tout où vous fixez, un nouveau paysage vient s'offrir à vous, & vous surprendre par la magnificence des objets, ou la majesté des ombres, ou l'éclat inattendu des coups de lumière; ici ce sont de sombres forêts, ou des plaines boisées; là, des torrens; plus loin, des ruisseaux dont vous aimez à suivre les détours; tantôt vous vous arrêtez à des groupes de Negres, tantôt à de nombreux troupeaux; quelquefois ce sont des chariots chargés qui vous peignent l'abondance, & viennent animer le paysage. L'imagination ne forme pas de tableaux champêtres qu'elle ne puisse retrouver dans ces lieux."

Les amis de la nature, les cœurs mélancoliques qui la recherchent sans cesse comme un adoucissement à leur douleur, ne liront pas sans intérêt, ce que M. Beckfort appelle; *accessoires des paysages de la Jamaïque*, la description d'une soirée, celle des ouragans

affreux qui ont défolés cette isle, & les actes d'humanité qu'ils ont produit.

( Cette notice nous a été communiquée par Monsieur R\*\*\*\*. )

Recherches historiques sur la connaissance que les Anciens avoient de l'Inde & sur les progrès du commerce, avec cette partie du monde, avant la découverte du passage par le Cap-de-Bonne-Espérance; suivies d'un Appendix, contenant des observations sur l'état civil, les loix & les formalités judiciaires, les arts, les sciences & les institutions religieuses des Indiens, traduit de l'anglais de W. ROBERTSON, Docteur en Théologie, Membre de la Société royale d'Edimbourg, Principal de l'Université & Historiographe de S. M. pour l'Ecosse. In-8. de 536 pages, avec deux grandes cartes gravées en taille douce. A Paris 1792; & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.

\* Cet ouvrage fait autant d'honneur au cœur sensible de M. Robertson qu'à son esprit, qu'à sa saine philosophie, par l'étendue de ses recherches, par d'heureux développemens, par des vues utiles au commerce.

.. Sa production peut être regardée comme un dépouillement de tout ce que les Historiens, Géographes & Anciens ont dit de l'Inde, de ses mœurs, de ses usages, &c.

Il suit les Nations de l'Asie & de l'Afrique, qui ont eu des communications avec cette péninsule pour le commerce de ses productions, depuis les Phéniciens, qui ne faisant que les côtes de la mer noire ou du golfe persique recevaient vraisemblablement ces productions des marchands qui venaient de l'Inde. M. Robertson rappella l'expédition qu'y fit Alexandre, non pour y porter seulement la terreur de ses armes, mais encore pour y former des établissemens de commerce.

Après la mort de ce conquérant, les Ptolomées, Rois d'Egypte, donnerent la plus grande activité au commerce de l'Inde, & Alexandrie devint l'entrepôt de toutes les richesses, la réduction de l'Egypte en province romaine n'en arrêta pas le cours. La conquête que les Mameluks firent de l'Egypte n'empêcha pas les Marchands d'Alexandrie de s'enrichir des fruits de l'industrie indienne; mais après la chute de l'empire d'Occident, les Vénitiens en chargerent la direction, portèrent leurs spéculations sur Alexandrie, devinrent les voituriers de toutes les marchandises de l'Inde & de l'Orient, y acquirent des richesses immenses, jusqu'à ce qu'enfin la découverte du passage par le Cap-de-Bonne-Espérance les

força de partager avec les autres nations un commerce lucratif qu'ils faisoient seuls depuis long-tems.

Cet aperçu rapide d'un tel ouvrage ne peut suffire pour le faire connaître; il présente une sécheresse qu'on est bien loin de trouver dans la production même. Pour le prouver, pour indiquer la manière de l'auteur presque toujours aussi profond observateur qu'écrivain judicieux & élégant, nous en allons donner une citation prise presque au hasard.

La soie était une marchandise que les Romains achetaient au poids de l'or; mais quelque cas que l'on en fit, & quoique les auteurs Grecs & Romains en parlent beaucoup, il y avait déjà plusieurs siècles que l'usage en était devenu très-commun, & que l'on ne connoissait encore, avec certitude, ni les pays auxquels on devait une branche de luxe si recherchée, ni la manière dont elle était produite. Quelques-uns supposaient que la soie n'était qu'un duvet très-fin, attaché aux feuilles de certains arbres ou de certaines fleurs; d'autres imaginaient que c'était une espèce de laine, ou de coton plus précieuse...."

Deux Moines Persans ayant été employés en qualité de Missionnaires dans quelques-unes des Eglises Chrétiennes, qui, comme nous le dit Cosmar, étaient établis en différens endroits de l'Inde, s'étaient ouvert un chemin dans le pays des Seres, ou la Chine; là, ils observèrent les travaux du ver à soie & s'instruisirent de tous les procédés par lesquels on parvenait à faire de ces productions cette quantité d'étoffe dont on admirait l'élégance. La perspective du gain, ou peut-être une sainte indignation de voir des nations infidèles seules en possession d'une branche de commerce si lucratif, leur fit prendre sur le champ la route de Constantinople. Là, ils expliquèrent à l'Empereur (Justinien) l'origine de la soie & les différentes manières de la préparer & de la manufacturer, mystères jusqu'alors inconnus, ou dont on n'avait qu'une idée très-imparfaite en Europe. Encouragés par les promesses libérales de l'Empereur, ils se chargerent d'apporter dans la capitale un nombre suffisant de ses étonnans insectes, aux travaux desquels l'homme est si redevable. En conséquence, ils remplirent de leurs œufs des cannes creusées en dedans; on les fit éclorre dans la chaleur d'un fumier, on les nourrit des feuilles d'un murier sauvage, & ils multiplièrent & travaillèrent comme dans les climats où ils avaient attiré pour la première fois l'attention & les soins de l'homme.

Le mot de l'Enigme insérée dans la dernière Feuille est Arrête de poisson.

## VARIÉTÉS.

A Messieurs les Editeurs du Journal de Lausanne.  
( Sur le programme publié dans l'avant dernière  
Feuille (\*). )

MESSIEURS,

Il faut bien écrire, puisque tout le monde écrit, c'est un ridicule de ne pas suivre les usages du tems où l'on vit; il n'est point de tête, quelle grosse qu'elle soit, qui ne porte un petit chapeau; & point de réverie que la presse ne soumette au jugement du Public. Je pourrais dire que les plus mauvaises ne sont pas celles qu'il accueille le plus mal, & cela est bien encourageant; car enfin, les gens qui réunissent tout ce qu'exigeait l'ancien régime du goût sont rares, & l'abolition de ces titres fera époque dans le monde littéraire. J'épiais le moment d'entrer en scène avec la foule. Embarrassé du choix d'un sujet, votre Feuille me présente un Programme, vite j'ai saisi la plume, mais novice encore, j'en suis à croire qu'il faut, pour traiter une question, la comprendre; je me formerai, les modèles abondent. Pardonnez ma simplicité, Messieurs, & daignez engager l'auteur du Programme à me donner quelques éclaircissemens. Que veut dire fixer l'époque de la vieillesse? Il me semble qu'elle est aussi incertaine que celle de la mort. Au rang des malheurs de l'humanité, elle ne peut prêter dans aucun sens au rire de la malice; ses ravages sont plus sensibles chez les femmes, parce qu'ils portent sur les objets que nous prisons le plus chez elles; mais je vois leurs soins se multiplier pour les retenir, l'art d'en substituer de factices aux véritables se perfectionner. Elles conservent le costume de la jeunesse, ne perdent aucun de ses goûts, choisissent pour leur compagnes favorites, les enfans qu'elles ont vu naître, abandonnent comme les traîneurs d'une armée, le petit nombre de celles que des circonstances majeures empêchent de suivre la même route, & bientôt les ont entièrement perdus de vue. Enfin, le tort involontaire de vieillir étant le seul impardonnable, on fait tout pour le dissimuler à soi-même & aux autres. Loin de condamner aucun plaisir, ils sont toujours sentés le bien commun à tous; la sagesse qui pourrait être le fruit du tems, est assez circonspéctive pour ne nommer les fautes que des erreurs, & semble partager encore l'illusion qui les fait commettre: le gênant respect est banni; la familiarité le rem-

(\*) Quelle est l'époque de la vie d'une fille ou d'une femme où l'on peut l'appeler *vieille fille* ou *vieille femme*.

place; & cette égalité que quelques malveillans condamnent, je la vois établie avec beaucoup de succès entre tous les ordres & tous les âges, sous l'irrévocable fonction de l'amour du plaisir. Rappel-ler au beau sexe qu'il y a une époque où il cesse d'être sous son empire, est une impolitesse inexcusable. M. Bertribus paraît le sentir, en exigeant que les mémoires soient écrits dans un langage qui n'est plus connu que de la classe la plus grossière du peuple; dans ce moment, il ne convient point de la distraire des travaux champêtres par une littérature à la portée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## ÉCONOMIE.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Par-tout où il y a un ouvrier de terrain qui n'est pas cultivé; ou qui est loin du rapport qu'il pourrait avoir; ah! Messieurs, n'en doutons pas, il est une famille accablée du poids de la misère; cherchons la; hélas! malheureusement nous sommes trop sûrs de la trouver. La sage nature, cependant, offre à tous les hommes de quoi suffire à leurs premiers besoins; s'il en est qui ne peuvent les remplir, gémissons sur leur sort, venons à leurs secours, ne nous contentons pas de ne leur donner que des conseils; la vraie bienfaisance donne avec facilité & indulgence, mais, en même tems, elle ne néglige jamais d'instruire & d'éclairer, elle indique la source du mal, elle réunit ses efforts pour la tarir.

Je viens de passer dans un petit village de la Suisse allemande, où tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu, m'a donné des momens d'un bonheur le plus pur & le mieux senti. Maisons bien bâties, jardin, petit verger y appartenant & appartenant au même propriétaire. Plusieurs magasins Publics, maison de commune & d'école dans le meilleur état possible, jolie & assez belle église, tout auprès une terrasse, à l'entrée de laquelle est l'inscription suivante en langue allemande: *Promenade pour les vieillards & les enfans*. Les rues pavées, les fontaines vastes & bien entretenues. Point de logis, point de marchands de vin; le curé accorde l'hospitalité à tous ceux qui en ont besoin; l'homme riche seul paye la dépense qu'il fait chez lui; l'honnête Pasteur retient ses déboursés, & le modique bénéfice qu'il fait, il le verse dans la bourse publique. Ce village est un

lieu de passage très-fréquenté, *c'est une dinde* pour me servir d'une expression d'usage parmi nous.

Mais, dis-je au Curé, d'où vient la prospérité de votre village? Mes prédécesseurs & moi y avons un peu contribué, me répondit-il; mais ce qui nous a mis à notre aise, ce qui enrichit tous les jours plus & notre Public, & chaque particulier, c'est le grand commerce que nous faisons du bois de poirier sauvage.—Qu'on juge de mon étonnement!—Rien n'est plus vrai, continua ce bon & estimable Curé. Il y a environ 50 ans, que d'après les conseils d'un pauvre particulier qui s'étant cassé la jambe à l'entrée de notre village, avait été accueilli par nous, en avait été nourri & soigné à frais commun, avec joie & empressement pendant deux mois, il y a cinquante ans, dis-je, que nous nous sommes mis à semer, à planter des poiriers sauvages dans tous les endroits quelconques de notre terrain; où cette plantation ne pouvait nuire à la culture d'autres objets plus importants. Le Public & les particuliers se sont disputé à qui en planterait le plus. Cet étranger, qui avait une physionomie noble & intéressante, buvait, fumait, causait, riait avec nos paysans, les avait fait rougir de la manie si blâmable que les personnes de leur état ont presque toujours de ne songer qu'à eux, de compter pour rien le bonheur, la prospérité de leurs neveux.

J'écoutais ce respectable Curé avec l'émotion du plus vif intérêt... Voilà, disais-je en moi-même, voilà dans cet étranger un révolutionnaire bien différent... c'est là le vrai... Mais l'honnête Pasteur arrêta le cours de mes réflexions en continuant. Je viens de vous le dire, Monsieur, chacun se mit à planter des poiriers; nos voisins se moquèrent de nous, nous eumes le courage de ne pas y faire attention, & nous avons eu lieu de nous en féliciter. Aujourd'hui, & déjà depuis une quinzaine d'années, nous avons pour plus de deux cents mille francs de plantes de poirier. Nous en vendons chaque année pour une vingtaine de mille francs en Suisse & en Allemagne. Les particuliers remettent à la commune & toujours au prix courant celui qui croît sur leur terrain; elle en fait seule le commerce. Nous avons tous beaucoup d'occupation, & nous en sommes toujours bien payés.

Cet exemple pourrait-il faire sortir la plupart des habitans de nos villages de la paralysie dont est frappée leur raison sur les objets de culture utile? Cet exemple d'une peuplade riche & heureuse, exemple si facile à suivre, ne pourrait-il pas être tenté, ne pourrait-il pas être imité parmi nous? Ah! il serait bien affligeant de ne pas oser s'en flatter. Que Messieurs les Pasteurs le veuillent, qu'ils n'en ayent pas une

simple velleité; & tel de nos hameaux, tel de nos villages qui est aujourd'hui plongé dans la misère, fera dans un état de prospérité au bout d'une vingtaine d'années.

Je ne suis pas le seul qui ai désiré de voir planter des arbres utiles dans tous les lieux où ils peuvent croître, sans entraver d'autres cultures plus intéressantes, un poète moderne, M. François de Neufchâteau, un Philosophe aimant & aimé, M. Bernardin de St. Pierre, & l'ami de la nature, l'ami de la vérité, Rousseau m'ont précédé dans mes vœux.

Le poirier sauvage se plaît dans les lieux froids & humides, & toutes les expositions lui conviennent; les plaines, les côteaux, les montagnes, il vient par-tout, même dans les endroits serrés & ombragés. Il n'est pas plus difficile sur la qualité du sol; il se plaît dans des terres grasses, fortes & grossières, mêlées d'argille ou de glaise. Souvent on le voit réussir dans des terrains secs, mêlés de pierre, de sable ou de gravier, & profiter aussi bien dans l'argile bleue la plus compacte. Ses racines pénètrent jusque dans les rochers; il n'y a gueres que le tuf qui puisse l'arrêter & l'affaiblir. Le bois du poirier sauvage est dur, pesant, compacte, d'un grain très-fin & d'une couleur rougeâtre. Il prend un beau poli, & n'est point sujet à être piqué par les insectes. Les Charpentiers l'emploient pour les jumelles des presses & pour les menues pièces de moulins. Il est recherché par les Menuisiers, les Tourneurs, les Ebenistes, les Luthiers, les Graveurs en bois. Ce bois prend si bien la couleur noire, qu'il ressemble à l'ébène. On fait aussi avec ses fruits une boisson agréable dans sa nouveauté. Leur marc peut encore servir à faire des mottes à brûler.

Toutes les qualités de ce bois, tous les avantages qu'on peut en retirer: l'exemple du village de Dermotod que je viens de citer, plus ils prouvent que telle culture enrichirait un grand nombre de nos villages, qu'elle serait très-facile, plus auront à rougir ceux qui par leur position peuvent influencer l'opinion de l'habitant de la campagne, & ne l'engagent pas à adopter ce moyen d'améliorer son sort.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

### M O R T S.

M. François Gabriel de Rameruz, de Montreux, âgé de 33 ans.

François Albert Delisle, fils mineur.

Jacques Rodolph Witschy, fils mineur.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

19 MAI 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 28 minutes, & se couche à 7 heures 32 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures du soir.

## Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.							
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	2. lig.	3. lig.	26. p.	4. lig.
10 Mai.	7 3†	0 11 9†	0 9 9†	26. p.	2. lig.	3. lig.	26. p.	4. lig.	26. p.	5. lig.	2
11 . . .	6 7†	0 12 8†	0 8 8†	26. 3.	0 26. 4.	3 26. 5.	26. 5.	7 26. 6.	26. 6.	7 26. 7.	0
12 . . .	8 0†	0 15 3†	0 12 2†	26. 5.	2 26. 5.	8 26. 6.	26. 7.	0 26. 7.	26. 7.	9 26. 9.	0
13 . . .	9 9†	0 13 1†	0 10 2†	26. 7.	0 26. 6.	10 26. 7.	26. 8.	2 26. 9.	26. 9.	9 26. 10.	9
14 . . .	8 8†	0 14 5†	0 12 1†	26. 7.	0 26. 9.	9 26. 10.	26. 10.	1 26. 10.	26. 10.	10 26. 10.	10
15 . . .	10 3†	0 16 7†	0 13 1†	26. 8.	2 26. 10.	1 26. 10.	26. 10.	1 26. 10.	26. 10.	10 26. 10.	10
16 . . .	10 1†	0 12 7†	0 12 0†	26. 10.	1 26. 10.	1 26. 10.	26. 10.	1 26. 10.	26. 10.	10 26. 10.	10

## BELLES-LETTRES.

### LOGOGRIPHE A CŒURS.

**L'**ON me méprise avec mon cœur;  
Zulnis me chérit sans mon cœur;  
Du premier regne avec mon cœur  
Je suis du second sans mon cœur;  
Souvent je porte avec mon cœur;  
J'ai pieds & tête avec mon cœur;  
Ni pieds ni tête sans mon cœur;  
Bravant l'hiver avec mon cœur  
Je le redoute sans mon cœur;  
Esclave, hélas! avec mon cœur,  
J'offre une Reine sans mon cœur.  
De crainte d'ennuyer ton cœur,  
Lecteur, adieu de tout mon cœur.  
(Extrait du *Mercury de France*.)

FRAGMENT. *Vers à mon fils, le jour de sa naissance, le 3 Mars.*

Tu nais, mon fils, dans la saison de Flore,  
L'astre guerrier du pere de l'Amour,  
De ses rayons embellit ton aurore.  
Veuille le Dieu que l'Univers adore,

A tes regards faire luire un beau jour!  
Ah! si ce Dieu protecteur de l'enfance,  
Daigne sur toi répandre ses bienfaits,  
Des deux époux qui t'ont donné naissance,  
Les vœux seront pleinement satisfaits.  
Enfant chéri, ta mere encore tremblante,  
De t'embrasser hâte l'heureux instant  
Et je la vois d'une main défaillante,  
Presser ton sein, sur son sein palpitant.  
A ses côtés j'admire la nature  
Développer ton moindre mouvement;  
Le diriger vers cette source pure  
Qui doit bientôt te servir d'aliment.  
Va, ne crains point que ta sensible mere,  
Contrariant une si sainte loi,  
Détourne un bien qui n'est fait que pour toi,  
Et t'abandonne aux soins d'une étrangere.  
Elle connaît ses devoirs, tes besoins;  
Elle te doit & son lait & ses soins.  
Pour découvrir le fond de sa pensée,  
Je combatis son trop juste dessein;  
Elle me dit d'une voix oppressée,  
Les yeux en pleurs & me serrant la main:  
" Si de nourrir le Ciel m'a dispensée.  
" Hélas! pourquoi me donna-t-il un sein?"

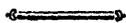
Ainsi que M. J. Q. nous en a prié, nous accusons ici la réception du morceau intitulé : *Comment Eve fut-elle formée?* qu'il nous a adressé. S'il le désire, qu'il veuille quitter l'anonyme avec nous, nous lui ferons part des motifs qui nous ont commandé la suppression de cet article.



*Voyage en Allemagne de Risbech, contenant, les détails les plus récents sur la constitution politique, le gouvernement, les troupes, le commerce, les manufactures, les coutumes, les lois & la littérature allemande; la description des principales villes de l'Empire, le caractère, les mœurs, la population & l'industrie de leurs habitans; enfin, tout ce qui peut procurer les connaissances nécessaires pour donner une juste idée de ce vaste pays; traduit de l'allemand, & enrichi d'une carte d'Allemagne, 1792. 3 vol. in-8, 8 liv. de Suisse. Chez Durand l'aîné & Comp. Libraires rue du Bourg.*

Selon des gens de Lettres d'un mérite très-distingué, il est impossible de juger plus sagement des hommes & des choses. Le ton franc & aisé que l'auteur fait très-bien; l'air avec lequel il représente, sous un jour nouveau, des observations déjà connues; la fine plaisanterie avec laquelle il relève les ridicules, & les connaissances neuves qu'il procure sur plusieurs parties très-intéressantes de ce vaste pays, doivent faire rechercher son ouvrage de tous ceux qui aiment les voyages curieux. Avec lui, on parcourt jusqu'au plus petit endroit des Provinces qu'il visite, & par-tout il cite des anecdotes, ou historiques ou plaisantes. Nous croyons que cet ouvrage, vu les circonstances, doit être singulièrement accueilli & estimé.

(Notice communiquée aux Auteurs de ce Journal.)



## M É D E C I N E.

*Avis aux Sages femmes. Par M. Sacombe, 1792.*

Cet ouvrage, il serait très-injuste de n'en pas convenir, est écrit dans le but d'être utile, de fixer l'incertitude sur la pratique des accouchemens, en rappelant l'art de cette opération à sa simplicité naturelle. On y trouve même de très-bons morceaux, & que nous avons beaucoup de regret de ne pouvoir citer ici, vu leur trop grande étendue. Cependant, nous croyons que l'auteur n'a fait que d'approcher de bien près son but sans avoir pu l'atteindre tout-à-fait. Quand on écrit pour le peuple, il faut avoir

le courage de renoncer à l'approbation des gens du monde pour le style, les fleurs, les images, la diction; c'est ce que les auteurs en général, & les auteurs français particulièrement, semblent presque toujours oublier. M. Sacombe, par exemple, pouvait-il croire se bien mettre à la portée de la classe des Sages-femmes, de celle des gens du peuple en mettant sous leurs yeux les vers suivans ?

(\*) On la traîne au Sénat, mais grace à la nature,  
Agnodice en trois mots confondit l'imposture :  
Je suis femme, dit-elle, & dû la vérité  
Faire éclater sur moi votre févérité,  
Je dirai, hautement, que votre arrêt injuste  
Compromet & l'honneur de ce sénat auguste,  
Et les jours du beau sexe à qui votre pouvoir,  
Ne doit, ni ne peut faire oublier son devoir.  
Mon art devrait sans doute être interdit aux  
hommes.

Mais on est sans pudeur dans le siècle où nous  
sommes.

A qui n'a plus de mœurs tout paraît innocent,  
Pour qui ne rougit plus, il n'est rien d'indécent.  
Que ce sexe orgueilleux qui toujours nous ravale,  
Me permette du moins de marcher sa rivale.  
Et si la vérité n'aigrit point vos esprits,  
Sénateurs, apprenez à l'Univers surpris  
Qu'une femme à vos pieds, dédaignant leur audace  
De ses vils delateurs vint implorer la grace. —  
— Par des rivaux jaloux cet arrêt provoqué,  
Fut dans l'Aréopage à l'instant révoqué.  
Ainsi de la nature interprète fidele  
Agnodice à son sexe a servi de modele.

(De la Luciniade, Chant III.)

Quoiqu'il n'y ait point de poésie dans ces vers, qu'ils en puissent paraître plus clairs, & plus faciles à être compris; on peut douter cependant qu'il y ait beaucoup de Sages-femmes qui connaissent les Athéniens & leur Aréopage. Un seul mot que l'homme du peuple ne comprend pas peut lui faire rejeter l'ouvrage où il le trouve. Nous conseillerions donc la production de M. Sacombe aux gens de l'art instruits, éclairés, qui vivent dans une autre sphère que les Sages-femmes. Mais, à celles-ci, nous ne saurions trop recommander l'ouvrage sur ce sujet de feu M. le Docteur Venel d'Orbe, donc les ames sensibles qui ont eu

(\*) Une jeune fille, nommée *Agnodice*, ayant appris l'art des accouchemens chez *Hierophile*, se travestit en homme pour exercer cette partie de la Chirurgie, dont les Athéniens avaient défendu par une loi la pratique aux femmes & aux esclaves. Les accoucheurs ayant reconnu le stratagème d'*Agnodice*, l'accusèrent d'être eunuque & de corrompre les femmes.

le bonheur de le connaître arroseront long-tems le tombeau des larmes de leurs vifs regrets.



On devrait apporter plus d'importance, & plus de soin qu'on ne le fait généralement parmi nous, dans le choix de la nourriture qu'on donne ou laisse prendre aux enfans. Ce n'est pas assurément, que nous croyons nécessaire de leur donner toujours des mets délicats : souvent une nourriture grossiere & saine leur convient infiniment mieux, malgré la délicatesse de leur estomac. Mais c'est l'excès que nous blâmons ; c'est l'insouciance dans le choix des alimens. Par exemple, on leur laisse manger, souvent, & presqu'à satiété, des œufs durs qui sont à la fois indigestes & échauffans.

Le *Journal de Médecine, Chirurgie, &c.* nous fournira un article qui éclairera le Lecteur sur cet objet. C'est M. J. Dupan, Médecin à Rieux qui parle.

“ Une domestique de Mlle. Verniale, à Ax, petite ville du département de l'Ariege, âgée de dix-huit ans, venait d'avoir la rougeole, elle paraissait être en bonne convalescence, lorsqu'elle éprouva subitement & sans cause apparente, une forte douleur à la région de l'estomac, des envies de vomir & de fréquentes défaillances. Il survint bientôt un froid extrême à l'extérieur. Sa voix s'éteignit, & à mon arrivée, le pouls était presqu'effacé”.

“ Quoique je n'eusse pu recevoir ni de la malade, ni des assistans aucun renseignement sur la cause d'un état si alarmant, je ne m'en persuadai pas moins qu'il devait dépendre ou d'une matière vénéneuse, ou de quelqu'aliment qui ne pouvait se digérer. Je prescrivis l'émétique en lavage & des lavemens émolliens ; il survint des évacuations par bas, & c'étaient des fragmens d'œufs durs mangés la veille. Les accidens disparurent en peu de tems. On insista pendant quelques jours sur la diète & sur les humectans”.

“ Je n'oublierai point de dire qu'en 1778, j'ai vu éprouver les mêmes accidens énoncés dans l'observation précédente, & qu'ils ont été occasionnés par la même cause”.

“ J'ajouterai qu'en 1790, une femme de Rieux, âgée d'environ 40 ans, mal rétablie d'une fièvre tierce, essaya les mêmes accidens, après avoir mangé deux œufs durs. Il s'est passé douze heures avant que j'aie pu le voir. Tous les moyens, qu'à mon arrivée j'ai mis en usage, sont restés sans succès, & la malade est morte la nuit suivante dans les angoisses & les tourmens les plus cruels. Il est donc des circonstances où l'estomac peut être si mal disposé, que certains alimens occasionnent des effets aussi effrayans, aussi funestes que le poison le plus actif”.



## VARIÉTÉS.

Un de ces insectes qu'on nomme *Ephémères* (\*), de ceux dont la durée de la vie n'est ordinairement que de deux ou trois heures, avait obtenu une longévité sans exemple, il était parvenu à sa douzième heure. Il avait des traditions étonnantes à raconter à ses petits enfans, on consultait sa longue expérience. On ne l'approchait jamais qu'avec le plus profond respect. Voyant arriver la fin, ce Nestor de la gent éphémère assembla sur la vaste circonférence d'un champignon la longue suite de ses descendans, tous ses amis, toutes ses connaissances. “ Amis & compatriotes, leur dit-il, je m'aperçois que la plus longue vie doit avoir une fin ; le terme de la mienne est arrivé, & je ne me plains pas de mon sort, puisque ma vieillese était un poids accablant, & que d'ailleurs, il n'y avait plus rien de nouveau pour moi sous le soleil. Les sêaux & les résolutions qui ont défolé mon pays, les maladies qui nous affligent, les disgrâces sans nombre que j'ai essayées dans ma propre famille, enfin, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une si longue vie, tout ne m'a que trop appris cette grande vérité ; c'est que le bonheur que nous cherchons dans des objets dont nous ne sommes pas maîtres, ne saurait être solide & constant... Hélas ! mes amis, que je me suis autrefois flatté de l'espérance de vivre toujours sur cette terre ! Quels trous magnifiques n'ai-je pas creusés pour ma demeure ! Quelle confiance n'avais-je pas dans la force de mes membres, dans la souplesse de mes ailes ! Mais j'ai assez vécu pour la nature & pour la gloire ; aucun de ceux que je laisse après moi dans cet âge de ténèbres & de corruption que je vois déjà commencer, ne goûtera les mêmes douceurs”.

(Article emprunté, par extraits, du *Journal de Geneve.*)



*ESQUISSE du portrait d'un Labourcur. Par M. Ganne.*

De tous les hommes qui composent les diverses classes de la société, il n'en est point, sans contredit, qui s'écarte moins des bornes de la raison que

(\*) Les Naturalistes ont donné ce nom à plusieurs espèces de mouches, dont la vie est d'une très-courte durée, & peut-être que le mot *Ephémère* n'exprime pas assez la courte durée qui a été prescrite à la vie de quelques-unes. Il en est qui ne doivent pas voir luire le soleil, qui ne naissent en été qu'après qu'il est couché, & qui périssent avant le lever de cet astre. On pourrait même dire que celles-ci jouissent d'une vie très-longue en comparaison d'autres éphémères, puisqu'il y en a qui vivent à peine une heure ou une demi-heure. Au reste, que leur importe ? elles fournissent leur carrière....

le Laboureur, & qui conséquemment ait autant lieu de prétendre à vivre pendant long-tems. Le lever de l'aurore est ordinairement pour lui l'instant de son réveil, & à peine le plus souvent, a-t-il ouvert les yeux, qu'il s'arrache du lit, & commence ses travaux. Ses repas qui consistent en mets simples, salubres & sans beaucoup d'appêts, régulièrement, lui sont toujours servis à la même heure : & lorsque, après avoir réparé ses forces avec ces alimens servis par la frugalité, après s'être remis au travail & fatigué de nouveau, il contemple avec admiration le soleil dans son coucher, & du milieu de la plaine, il s'achemine peu de tems après, tout doucement vers son hameau. Rendu chez lui, il revoit avec joie sa femme & ses enfans; il la console, il les caresse, & tout en bénissant son sort, après avoir sôupé, en remerciant Dieu, il se couche, & est presqu'aussitôt plongé, sans s'en appercevoir, dans les bras du sommeil. Est-il, je le demande, un genre de vie plus sage? Est-il un sort beau beau? Non, cet homme aussi respectable qu'il est respecté, a tout à lui, & n'omet rien de tout ce qui peut rendre heureux.

Un petit mot aux Amans sexagenaires. Par le même.

L'amour, il est vrai, couronne avec des fleurs les amans constants & passionnés, les jeunes époux, tendres & fideles; mais ce prix que donne pour récompense du culte qu'on lui rend la divinité de Cythere, n'est pas pour tous les âges, n'est pas pour tous les hommes; & quand, par l'effet du hazard, celui qui a près de soixante ans, est encoré couronné à l'autel de l'amour, c'est un malheur pour lui, & nous ne lui cachons pas qu'il a tout lieu de craindre de voir son triomphe sous peu de jours passer comme un éclair, & ses fleurs se changer en funestes cyprès.

## B O T A N I Q U E.

Extrait d'une Lettre du Révérend Pierre Whisney, au Révérend Joseph Willard, V. Président A. A. & Président de l'Université de Cambridge. Tirée des Mémoires de l'Académie Américaine, des Arts & des Sciences, tome I, traduit de l'anglais.

M O N S I E U R,

Il y a actuellement, (ici à Northborough,) dans un verger, appartenant à mon défunt, très-honoré pere, le Révérend Aaron Whisney, de Peterssham, un pommier très-singulier à l'égard de ses fruits. Les pommes en sont belles, dans leur point de maturité,

d'une couleur jaune, mais très-distinctement de goût opposé, doux & aigre. La partie aigre n'est pas des plus piquantes, ni l'autre des plus douces. Deux pommes croissant l'une à côté de l'autre sur la même branche, auront très-souvent chacune un différent goût, l'une tout-à-fait aigre, & l'autre complètement douce; & ce qui est bien plus remarquable encore, la même pomme sera très-fréquemment aigre d'un côté, ou à l'une de ses parties, tandis que de l'autre elle sera douce, & cela sans qu'il y ait aucune différence à observer dans aucun des côtés. Quant à la quantité, les unes ont plus ou moins d'acide, ou de douceur ainsi, *vice versa*. Ces différentes pommes si opposées dans leur goût, ne sont en aucune façon particuliere à une même branche; mais se trouvent placées, péle-mêle, sur toutes les branches du dit arbre. Cet arbre est situé à-peu-près au milieu d'un vaste verger, dans un terrain des plus gras, & fut transplanté là, il y a environ quarante ans. Il n'existe aucune trace sur le tronc, ni sur aucune des branches de cet arbre, qui puisse indiquer qu'il a été hanté. Ce ne fut que plusieurs années après, qu'il eut porté des fruits qu'on observa ces différens goûts; mais depuis qu'on a fait cette découverte, il y a de cela environ vingt ans, la même variété dans les fruits s'est constamment manifestée.

Pour prouver la vérité de cette assertion, je puis en appeller à plusieurs personnes de distinction, & très-instruites, qui sont venues de parties très-éloignées pour voir cet arbre & en goûter le fruit; mais pour rechercher la cause d'un effet, si fort au-delà du cours ordinaire de la nature, il faudrait sans doute beaucoup de lumieres, & peut-être même la rechercherait-on en vain. La seule idée à ma portée, & que j'oserais placer ici, c'est que le *corcula*, ou les cœurs de deux pepins, l'un d'une pomme aigre, l'autre d'une douce, peuvent s'être tellement incorporés dans la terre, qu'ils n'ont produit qu'une seule plante: ou bien que de la poussiere fécondante de deux fleurs de pommiers de ces deux qualités opposées, peut s'être introduite dans cette semence.

## M O R T S.

Anne François Porchet, femme du Sr. Jean Daniel Pipert, Boulanger de sa profession, âgée de 65 ans.  
Un enfant mort avant le baptême.  
Frédérich Roux, fils mineur.  
Madame Jeanne Susanne Croufaz, veuve de M. Jean François Muller, Seigneur de la Motte, vivant Aïeïïeur Baillival, citoyen de Laufanne, âgée de 63 ans.  
Deux enfans mâles, morts avant le baptême.  
Jeanne Cevey, femme du Sieur Paul Comberoure, de la Corporation Française, âgée de 62 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

26 MAI 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 22 minutes, & se couche à 7 heures 38 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
17 Mai.	7 3†	0 13 9†	0 9 9†	26. p. 2. lig. 3	26. p. 3. lig. 2	26. p. 4. lig. 2
18 . . .	6 7†	0 12 8†	0 8 8†	26. 3.	0 26. 4.	3 26. 5. 7
19 . . .	8 0†	0 15 3†	0 12 2†	26. 5.	2 26. 6.	8 26. 6. 6
20 . . .	9 9†	0 13 1†	0 10 2†	26. 7.	7 26. 7.	0 26. 7. 0
21 . . .	8 8†	0 15 5†	0 12 1†	26. 7.	0 26. 6.	10 26. 7. 2
22 . . .	19 3†	0 16 7†	0 18 1†	26. 8.	2 26. 8.	9 26. 8. 9
23 . . .	17 1†	0 18 7†	0 12 0†	26. 7.	1 26. 7.	1 26. 5. 10

A V I S.

Nous croirons faire plaisir au grand nombre de nos Abonnés qui négligent ou oublient de payer leur souscription, en leur rappelant qu'elle doit se payer chaque année & à l'avance.

BELLES-LETTRES.

Le mot du Logogryphe inféré dans la dernière Feuille est *Rosse*.

*Imitation d'une Epigramme de l'Anthologie, par M. B.*

Après les faveurs d'une Belle,  
Sais-tu ce que j'aime le mieux ?  
Ami ! c'est le vin le plus vieux  
Et la chanson la plus nouvelle.

*La Vie de Guillaume Penn, Fondateur de la Pennsylvanie, premier Législateur connu des Etats-Unis*

de l'Amérique. Ouvrage contenant l'histoire des premiers fondemens de Philadelphie, des Loix & de la constitution des Etats-Unis de l'Amérique, des principes & actions de la société des amis, (vulgairement connus sous le nom de Quakers, &c.) Par M. J. Marfillac, Docteur en médecine, Député extraordinaire des Amis de France à l'Assemblée Nationale. Avec cette épigraphe :

Je cherche ton bonheur & non pas tes louanges.  
YOUNG.

2 vol. 8. A Paris, & se trouve à Lausanne, chez M. Fischer Libraire.

Le titre de l'ouvrage annonce suffisamment les objets dont l'auteur s'y occupe. On s'y instruit d'un grand nombre de détails intéressans sur Penn & les Quakers. Ces derniers y sont souvent représentés comme des victimes d'une injuste persécution, comme des hommes simples, vertueux, dont la Religion théorique a été long-tems tournée en ridicule & dont on a été forcé de respecter la morale.

Nous avons apporté à la lecture de cette production ce préjugé en faveur des Quakers qui, aujourd'hui, nous semble assez général. Mais, nous l'avouons, nous n'avons pu les approuver dans divers points de leur doctrine; nous n'avons pas cru, par exemple, qu'ils fussent autorisés à se dire un petit

*troupeau d'élus sur la terre, à regarder comme des vers luisans, ceux qui ne suivent pas leurs usages, à voir des profanes dans ceux qui ne comprennent pas la cause de leurs tremblemens dans leurs assemblées, qui doutent de la nature de leurs inspirations; nous nous serions attendus à plus de tolérance de la part de sectaires si amis de la paix, si animés, dit-on, d'une philosophie douce & humaine. Sans doute, il regne parmi eux des vertus sur lesquelles l'homme de bien doit trouver du bonheur à faire son attention. Sans doute, nous les regardons, sous plusieurs points de vue, comme un peuple vraiment grand, vertueux, plein d'industrie, d'intelligence & de sagesse. Mais, nous sommes loin de partager cet enthousiasme, cette vénération profonde accordée, par la plupart, à des hommes qui, tout comme les autres, ont des faiblesses, ont des vices, ont des défauts, apportent souvent dans leur commerce une cupidité ardente & éveillée. On ne saurait trop le répéter: *Les sottises des peres sont perdues pour leurs enfans.* Une longue expérience de siècles n'a pu convaincre encore le plus grand nombre, que l'enthousiasme & la sagesse ne peuvent pas plus l'un sur l'autre, que la violence & la raison n'ont d'influence l'une sur l'autre, selon que l'observe si judicieusement Pascal. Résumons-nous donc à convenir que l'on a dit très-bien des Quakers, que l'on en a dit trop de mal.*

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon 22 Mai 1792.

MESSIEURS,

Voulez-vous une anecdote sur Young? La voici; j'en suis sûr, elle plaira aux admirateurs de ce grand homme.

Young se promenait dans son jardin à Welwyn, avec deux Dames, une desquelles devint son épouse dans la suite. Un domestique accourut l'avertir qu'il y avait à la porte un gentil-homme qui désirait lui parler. Dis-lui, cria le Docteur, que je me trouve trop bien dans ce moment pour changer de place. Les Dames exigeaient qu'il sortit, le gentil-homme qui venait lui rendre visite étant un homme qualifié & d'ailleurs son protecteur & son ami. Comme elles ne pouvaient venir à bout de le persuader, une d'elles le prit par le bras, la seconde par l'autre, & elles l'entraînerent ainsi à la porte du jardin. Young voyant qu'il était inutile de résister, s'inclina devant ses guides, & mettant la main sur son cœur, leur adressa avec ce ton expressif & touchant qui lui était propre, les vers dont voici une traduction littérale.

“ C'était ainsi qu'Adam chassé du Paradis, jettait derrière lui des regards douloureux; c'était ainsi qu'il contestait contre des ordres envoyés du Ciel, Comme lui je marche, mais en dépit de moi; comme lui je marche entraîné par des anges. Son destin était triste: mais le mien l'est encore plus: du moins son Eve l'accompagnait, la mienne reste derrière moi ”.

Y. O.

#### MÉDECINE.

Il n'est pas plus facile d'expliquer la cause de certains préjugés & de certaines préventions qu'il l'est de les justifier. On voit pour la première fois deux joueurs engagés dans une partie, & l'on fait bientôt des vœux pour l'un plutôt que pour l'autre. On hait quelquefois la chose qui devrait être la plus indifférente. L'un est saisi d'effroi en voyant un serpent, un autre le voit & le touche de sang froid. Cette promptitude, cette propension à prendre un parti peut être avantageuse ou nuisible, importante ou indifférente, elle peut être ou louée ou blâmée; c'est ce que nous ne discuterons pas, mais il est de ces répugnances invincibles, de ces préjugés qui portent sur des objets qu'il est nécessaire pour le bonheur de la société d'examiner impartialement & avec les lumières de la raison & de l'expérience.

Nous invitons nos Lecteurs à s'en occuper; & nous nous contenterons de citer ici quelques faits qui peuvent sinon légitimer, au moins disposer à excuser le sentiment pénible qu'éprouvent un grand nombre de personnes à la vue d'une araignée. Nous ne les rapporterons, au reste, que pour recueillir l'attention des ménagères sur les soins de propreté qu'elles doivent observer dans leurs maisons & indiquer des remèdes salutaires dans les cas dont il est question. Il nous paraîtrait d'ailleurs assez inutile d'observer ici, ce que la raison dit à tous les hommes, c'est qu'une telle faiblesse que cette répugnance, cet effroi subit & irrésistible qu'on éprouve à la vue d'un serpent, d'une araignée, &c. doivent être réprimées par les parens dès la première jeunesse, ou par une mère réflexion dans un âge plus avancé.

*Extrait d'une Lettre de M. Burel le jeune, ancien Médecin des hôpitaux militaires; insérée dans la médecine éclairée par les sciences physiques, &c.* Le nommé Andrieu, travailleur, d'un tempérament bilieux & sanguin, se sentit piqué au col; il y porta la main avec violence, & y écrasa une araignée. La chaleur & l'enflure survinrent bientôt; la dernière fit assez de progrès pour occuper, dans l'espace de deux heures, toute la partie antérieure, postérieure & supérieure du tronc, se portant tout le long du bras;

où la chaleur fut vive avec sentiment de stupeur considérable : à ces symptômes se joignirent bientôt des sueurs froides assez copieuses, des soulèvemens de cœur, des vomissemens, des défaillances, des faiblesses, des syncopes si rapprochées, qu'on crut que c'en était fait du malade. Je fus appelé dans ces circonstances. Je trouvai le malade avec un poulx petit, très-fréquent & convulsif. Je découvris sur la partie piquée, un point de la largeur d'une piece de douze sols, noir, semblable à un vrai charbon, entouré d'une areole de deux ou trois lignes, qui en occupait toute la circonférence. L'état du malade me fit porter un pronostic des plus fâcheux. Je fis à l'instant scarifier le point sphacélé, panser avec l'onguent égyptiac, & fomentier toute la tumeur avec la décoction de scabieuse, animée de quelques gouttes d'eau de vie. Je prescrivis en même tems une potion cordiale, à prendre à cuillerées toutes les demi heures, ensemble une mixture faite avec alkali volatil six grains, décoction de mélisse, deux onces, sirop d'oeillet, une once, à répéter de trois en trois heures. L'état du malade me permit de supprimer, à ma seconde visite, la potion cordiale; à celle du soir, je fis éloigner les prises de la potion alcaline: enfin, le jour d'après, l'élevation du poulx qui n'était plus convulsif, la cessation des anxiétés & le mieux être du malade me firent tout espérer. Je supprimai la potion, à laquelle je substituai l'usage du kina uni au camphre. Je permis une purée de quatre en quatre heures, avec prière de ne rien changer à ce régime avant mon retour de la Ciotat, où j'étais appelé pour des malades. Mais à peine fus-je parti, que les voisins, gens aussi simples que crédules, firent consentir le malade à appeler un charlatan qui blâma tout, & promit une guérison dans six heures. Il fit en conséquence, appliquer vers la région de l'estomac, où la tumeur avait descendu, & s'était circonscrite, un emplâtre dont l'effet fut des plus prompt, qui repercuta l'enflure, renouvella les symptômes avec une telle violence, que le malade périt deux heures après".

"Le nommé Jourdan, habitant à la Ciotat, employé à cuire le pain dans les fours Publics, d'un tempérament bilieux & très-robuste, s'endormit sur des fagots de branches fraîches de différens arbutes; il y fut éveillé par la douleur que lui causa la piquure d'une araignée sur le teton gauche. La partie enfla considérablement quelques instans après, avec un sentiment de chaleur & d'ardeur insupportables. Survinrent bientôt après, des anxiétés & défaillances qui le mirent hors d'état de se rendre chez lui. Il y fut porté à corps. On différa jusqu'au lendemain à m'appeller. Je le trouvai froid; sans poulx & dans des défaillances continuelles. Je trouvai à l'endroit piqué, un point noir, en tout semblable à celui d'An-

drieu. Il avait la tête très-libre, répondit parfaitement à toutes mes questions, & me fit le rapport le plus suivi de tous ses accidens. Ce malade mourut quelques heures après".

M. Burel cite encore plusieurs autres faits à-peu-près semblables, & que nous ne rapporterons pas pour ne point donner trop d'étendue à cet article.



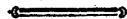
## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, 21 Mai 1792.

MESSIEURS,

Vous annoncez souvent des remèdes qui tendent au soulagement des infirmités auxquelles nous sommes sujets; ou vous citez la source où vous les avez puisé, ou vous en appelez au jugement des personnes de l'art. Souvent aussi vous invitez ces derniers à éclairer sur des objets importans & qui sont de leur ressort. Ces articles contribuent beaucoup à rendre votre Journal intéressant, & prouvent combien l'amour du bien Public vous anime. Mais, Messieurs, il est une observation qui a frappé un grand nombre de vos Lecteurs, c'est que vous n'êtes nullement secondés dans vos louables efforts, par Messieurs les médecins, dont il en est cependant parmi nous qui pourraient & *devraient* vous fournir des articles utiles, qui pourraient & *devraient*, au moins, répondre aux questions qu'on leur fait par la voie de votre Feuille; qui, enfin, pourraient & *devraient* songer plus qu'ils ne le font aux devoirs que contracte envers la société l'homme instruit & éclairé. Je suis loin d'accuser ces Messieurs d'un égoïsme ou d'une insouciance aussi condamnable l'un que l'autre. Cependant, quel peut être le motif de leur silence si affligeant pour les ames honnêtes & sensibles; je le demande à vos Lecteurs.... (\*)?

A. B.



(\*) (Note des Rédacteurs). Ce serait peut-être ici la place de nommer deux ou trois Médecins ou Chirurgiens, qui nous ont fournis quelques articles, dont l'un d'eux a guéri par ses sages avis, un particulier qui avait un mal de jambe alarmant, dont l'autre a donné aux meres de famille des conseils que la plupart se sont empressées de suivre, & l'ont fait avec un grand succès; dont un troisième a peut-être préservé la vie à plusieurs enfans, en faisant connaître les propriétés vé-néneuses d'un fruit des haies; mais ces Médecins & ces Chirurgiens, nous devons le dire, ne sont point de Lausanne.

## V A R I É T É S.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je trouve dans un papier-nouvelle Anglais, l'anecdote suivante. Quelque tête pédante, vous dira peut-être qu'elle devrait servir de *pâtur* plutôt à des faiseurs d'almanach qu'à des auteurs d'une Feuille littéraire. Mais ces censeurs atrabilaires veulent-ils donc toujours se croire les seuls Lecteurs du papier qu'ils ont sous les yeux? Quoiqu'il n'y ait pas grand mérite à braver de telles gens, j'ai néanmoins un certain plaisir à croire que vous ne dédaignerez pas ma pite; la voici:

“ Un Lord veuf & âgé étant à la campagne, eut une nuit d'insomnie, pendant laquelle il conçut le projet de se remarier & d'épouser la première personne libre qui s'offrirait à sa vue dans la matinée du lendemain. Le jour arrivé, il sonne: un domestique paraît, il lui ordonne d'amener dans sa chambre une femme non mariée; cet homme appelle la ménagère. “ Habillez-vous, lui dit le Lord; nous irons à l'église & je vous épouserai ”. La ménagère crut que son maître plaisantait & sortit sans rien dire. Une demi heure s'écoule, le maître demande si cette femme est prête”. Non, Milord, répond le valet; elle va aux détails du ménage “ — Allez m'en chercher une autre, dit-il. — Le valet fort, rencontre une servante de cuisine & la lui envoie. Le Lord lui répète ce qu'il a dit à la ménagère; mais plus rusée ou plus confiante, elle s'habille en hâte, revient trouver son maître qui lui tint parole, & de cuisinière devient Lady en moins d'une heure ”.

Ce mariage, le croiriez-vous, Messieurs, ne fut point aussi malheureux qu'on aurait pu l'imaginer, & il a produit un homme, qui remplissait encore, & avec distinction, il y a quelques années, une des premières dignités de l'Etat.

## É C O N O M I E.

Pourquoi dédaignerions-nous d'imiter, lorsque les premiers nous n'avons pas donné l'exemple? Nous avons vu dans une ferme voisine de cette ville, chez un *Granger* Allemand, un usage qui, suivi dans l'humble cuisine du bas artisan, comme dans le bruyant office d'un grand seigneur, donnerait à tous deux également, dans la saison de l'hiver, une nourriture agréable & saine. Ce *Granger* fait sécher des laitues, des épinards, des choux, & presque de tous les légumes qui croissent dans nos potagers; il les conserve dans un endroit bien sec; & lorsque la terre est couverte

de neige, sa table l'est de mets du plus beau vert, qui, la plupart, n'ont nullement perdu de leur saveur, & ne lui coûtent qu'un peu de prévoyance. Qu'on nous permette de former le vœu de voir un tel usage suivi parmi nous: ce sera une douceur de plus que l'on se procurera, & cette douceur ne coûtera rien qu'à ceux à qui il en coûte de croire à ce qu'ils n'ont pas imaginé eux-mêmes.

## Manière de faire ce qu'on appelle le beurre doux.

Ce beurre est d'un goût délicieux, dit-on, peu de personnes, toutefois le connaissent, loin de savoir la manière de le faire.

Le procédé en est simple; voici comme il est suivi dans quelques contrées de l'Allemagne.

On remplit un vase, ( qui dans le pays s'appelle *milchschsch*, ) de lait qui a passé la nuit & qui a crémé sans devenir aigre. On place ce vase dans le four d'un poêle allumé, ou sur le poêle quand on n'a point de four, & on l'y laisse jusqu'à ce que la crème, ( qu'on appelle crème douce, *süßs rahm*, dans le pays de Henneberg ), soit entièrement tirée du lait qui, cependant, ne doit pas bouillir, & jusqu'à ce qu'elle devienne brune. Alors on retire le vase, on laisse la crème se refroidir; & quand elle est froide, on la prend avec une cuiller, on la met dans un vase de terre, dans lequel on la remue avec une tige de bois terminée par une boule ronde & aplatie, ou dans une bouteille dans laquelle on la secoue, & on obtient ainsi du *beurre doux*. Le lait qui reste après qu'on a ôté la crème, ou après que le beurre est fait, se mange, ou on le laisse se cailler pour en faire du *fromage*.

Nous avons souvent entendu dire à des personnes qui entendaient parfaitement, ce nous semblait, l'économie champêtre que le *beurre doux* était une chimère, qu'il était impossible d'en faire. Voilà cependant un moyen de s'en procurer, qui paraît bien facile, & que plusieurs papiers Publics annoncent comme immanquable.

## M O R T S.

Jeanne Françoise Albertine Cueral, fille mineure.

Françoise Margueritte Greffy, fille mineure.

Jean Daniel Junod, âgé de 30. ans.

Joseph Regamey, âgé de 22 ans.

Henriette Falconnier, fille mineure.

M. Angelo Luzatto, natif de Venise, Docteur Médecin, âgé de 63 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

2 JUIN 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 22 minutes, & se couche à 7 heures 38 minutes.

La LUNE se leve à 10 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
24 Mai.	0. 0†	0 8 2†	0 4 0†	26. p. 5. lig. 2	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 3
25 . . .	4 2†	0 10 1†	0 7 3†	● 26. 6.	2 26. 7.	8 26. 8.
26 . . .	6 2†	0 12 5†	0 11 2†	● 26. 9.	9 26. 10.	0 26. 9.
27 . . .	10 6†	0 17 3†	0 12 1†	● 26. 9.	1 26. 8.	1 26. 7.
28 . . .	8 2†	0 13 5†	0 10 3†	● 26. 6.	3 26. 4.	0 26. 4.
29 . . .	10 0†	0 12 9†	0 11 9†	● 26. 5.	3 26. 4.	4 26. 4.
30 . . .	9 3†	0 11 5†	0 8 8†	● 26. 4.	0 26. 3.	1 26. 3.

E R R A T A.

**F**euille précédente. Page 2, colonne 1ere, ligne 10, faire son attention, lisez: *fixer* son attention.—Seize lignes plus bas, l'on a dit *très-bien* des Quakers, lisez: l'on en a dit *trop de bien*.—Article Médecine, ligne 22: pour *recueillir* l'attention, lisez: pour *réveiller* l'attention.

B E L L E S - L E T T R E S.

Parle-t-on du Gui à un jeune homme, on lui dit bientôt qu'il était en grande vénération chez les Druides. Lui parle-t-on des anciens Gaulois, des anciens Germains, des anciens peuples de la Grande-Bretagne, on ne tarde pas à citer les Druides. Ouvrez M. de Bochat sur les antiquités de la Suisse, parcourez Picard, Dupleix, (Mémoires des Gaules), & une infinité d'autres ouvrages; vous verrez presque à chaque page qu'il est question des Druides. C'est à eux qu'on attribue tel usage, tel changement, &c. & jamais dans aucune de ces productions vous ne trouverez une notice satisfaisante de cette caste si renommée.

Nous avons connu des particuliers d'un certain mérite, qui avaient reçu une de ces éducations qu'on est convenu, de nos jours, d'appeler *biens soignée*, & qui se plaignaient amèrement d'avoir été laissés par

leurs instituteurs dans la plus profonde ignorance sur un grand nombre d'objets dont il est souvent question dans la société. L'un d'eux nous donna pour exemple les Druides dont il entendait souvent parler & sur lesquels il n'avait pu saisir que des idées très-vagues, très-confuses, très-obscurées.

Nous croirons donc pouvoir être de quelqu'utilité, en donnant dans notre Feuille des détails sur cette classe d'hommes qui ont joué un si grand rôle dans la haute antiquité.

En vain cherche-t-on l'origine & l'institution des Druides; les siècles de barbarie & d'ignorance qui les ont vu naître n'en ont conservé aucune trace, & l'imagination n'a jamais eu un champ plus vaste à parcourir. Leurs partisans les ont peints dans les retraites les plus sombres des forêts, presque séparés des hommes & du jour, s'occupant des mystères sublimes de la nature, cultivant les sciences les plus abstraites; & sans le secours des lettres & de l'expérience, prévoyant d'avance les découvertes de Pythagore, d'Épicure, d'Archimède & de Newton.

Ce qui a donné lieu à ces opinions est ce qu'on trouve dans César, Diodore de Sicile, Strabon Mela, Lucain, Tacite & Pline. Et cependant ce qu'ils en ont dit est si isolé & si peu conséquent, qu'on ne peut en tirer un grand avantage, & qu'on a droit d'en conjecturer qu'ils se sont tous copiés, ou qu'ils

ont tous eu l'intention de rapporter la même chose.

César est le premier écrivain qui parle des Druides, mais c'est un problème de savoir s'il était instruit à cet égard, & s'il a écrit comme un voyageur ou un philosophe. La religion des Druides, ainsi qu'il la représente, est si parfaitement semblable à celle des Romains, qu'il paraît probable qu'il a substitué les dogmes des Romains à ceux des Druides. Cette opinion est appuyée par l'omission qu'il fait de leurs coutumes authentiques & particulières, de massacrer & de manger les victimes humaines, & par le silence qu'il garde sur leurs opérations magiques.

Diodore de Sicile & les autres écrivains dénommés ci-dessus ne font que copier César, & ne rapportent rien de remarquable des Druides. Mais voici comment Pline s'explique à leur sujet :

“ Les Druides, dit-il, qui sont les mages Gaulois, ne reconnoissent rien d'aussi sacré que le Guy & l'arbre sur lequel il croit, si c'est un chêne. Ils choisissent pour leurs méditations religieuses des bocages d'arbres de cette espèce, & ils ne font aucunes de leurs cérémonies sans porter une guirlande de ses feuilles, d'où leur vient le nom de Druides. Le Guy, qui est fort rare, quand on le trouve, est coupé en grande cérémonie le sixième jour de la lune, jour qui est en si grande vénération parmi eux, qu'ils font commencer à cette époque leurs mois, leurs années & leurs siècles, lesquels ne sont que de trente ans.

“ Après avoir préparé leurs offrandes & leurs sacrifices sur le chêne sacré, ils y attachent deux taureaux blancs. Un prêtre revêtu d'une tunique blanche monte sur l'arbre & coupe avec une serpe d'or le Guy, qui est reçu par les anciens Druides. Alors ils commencent leurs sacrifices, & ils font couler le sang de leurs victimes: on prend le Guy en potion pour faire cesser la stérilité, & c'est un préservatif contre le poison”. En d'autres endroits, Pline rapporte leurs cérémonies magiques, leurs histoires & leurs charlataneries sur l'œuf du serpent, & la manière dont ils sacrifient des victimes humaines qu'ils dévorent ensuite.

Pline appelle les Druides, les mages gaulois, en langue celtique ils sont nommés Dryi & Drythe, c'est-à-dire, hommes versés dans la science magique. Les Romains n'ont pas eu plutôt une connoissance particulière de leur caractère, qu'ils ne les ont plus honorés des titres pompeux de philosophes & de sublimes, mais de ceux de magiciens & de forciers: on peut voir dans Pline comment les traite pour le pouvoir & les vertus magiques qu'ils attribuent aux herbes qu'ils ont cueillies, & les ordonnances risibles de ces anciens docteurs.

Quant à leurs sacrifices humains, Pline, après les avoir rapportés, ajoute qu'on ne saurait apprécier le service que les Romains ont rendu à l'humani-

té en bannissant de tels monstres de la société.— On convient que les Druides ont sacrifié des victimes humaines; mais qu'ils les aient mangées ensuite, c'est ce dont on n'est pas d'accord. Quoique les barbares du Nord de l'Europe nous aient donné des exemples de pareils repas, des faits de cette nature demandent la plus grande évidence. Diodore de Sicile dit, que les Bretons qui habitent l'Iris mangeaient de la chair humaine. Les Gaulois conduits dans la Grece par Brennus suivaient la même coutume. Saint Jérôme, dans le cinquième siècle, écrivait: “ Etant jeune j'ai vu dans la Gaule les Ecoffais, colonie bretonne, manger les corps humains”. Ces Ecoffais & les Bretons de l'Iris étaient sans doute le même peuple, & sont probablement originaires de l'Irlande & de la Bretagne. La délicatesse des siècles modernes est choquée de cette narration, & tâche d'en éluder la force, en observant qu'on ne trouve aucune de ces coutumes dans César ou Tacite; que S. Jérôme convient qu'il était jeune quand il vit ce spectacle, & qu'il a pu se tromper; mais rien n'est plus faible que ces allégations. S. Jérôme écrivait sur un sujet sérieux; il était d'un âge mûr, & sa réputation & sa véracité sont également respectées; il n'était pas aisé d'effacer de sa mémoire ces mangeurs d'hommes; le fait n'est pas rapporté sur des oui-dire ou vaguement: *ipse adolescentulus viderim*: y a-t-il quelque expression ou quelque manière de parler moins équivoque?

D'après l'autorité de quelques verres peints du cloître de l'abbaye de Whitby, il est certain que les Ecoffais étaient antropophages sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, & même en 1297 nous lisons qu'ils dépecerent un homme & le diversèrent par petites parties, non pas pour en faire des reliques, mais par manière d'insulte pour le défunt. En un mot, les barbares d'Europe, de l'Amérique septentrionale & des isles nouvellement découvertes, se plaisent à verser le sang humain, & leurs principaux cultes religieux en sont entachés. Les habitans sauvages de la Sibérie ont une doctrine infiniment plus douce & plus spirituelle. Cependant les académiciens Russes ne s'étendent pas avec enthousiasme sur la sublimité de leur théologie ni sur l'étendue de leurs connoissances: ils disent au contraire qu'ils sont de la plus grossière ignorance & dans la plus grande misère, & que leur état prouve évidemment que notre bonheur est proportionné à nos lumières.

### É N I G M E.

\* Je suis tout-à-la-fois un instrument: un mal;  
Ma queue est-elle à bas? je deviens animal.

**RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION, par J. B. MAUDRU. A Paris, & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.**

On se demande souvent pourquoi nous avons si peu de bons ouvrages sur l'éducation, malgré le si grand nombre dont sont surchargés nos magasins de Librairies. On pourrait répondre, ce nous semble, que c'est parce qu'il est très-rare qu'un auteur soit placé dans les circonstances nécessaires pour bien écrire sur un tel objet. L'un n'a point d'enfans, n'a jamais vécu avec eux, n'a parlé de sa vie à aucun, l'autre est pere, mais la tendresse paternelle lui fait voir les enfans différens qu'ils sont, lui dicte des moyens d'éducation faibles & sans succès. Un troisieme n'aime pas les enfans, il veut cependant écrire en leur faveur. Un quatrieme juge toujours, d'après ce qu'il était dans sa jeunesse, & sa façon d'être naturelle, de la conduite qu'on doit suivre dans l'institution. Un cinquieme a long-tems vécu chez le même peuple, il y a fait ses observations & il les applique à toutes les autres nations. Nous nous étendrons trop, si nous entreprenions de classer ici les diverses circonstances au milieu desquelles les auteurs se mettent à écrire sur un objet aussi important. Nous allons passer à donner une idée rapide de l'ouvrage de M. Maudru, qui, au reste, ne mériterait point qu'on lui appliquât les observations que nous venons de nous permettre.

Il observe, 1°. Qu'il faut un plan pour élever les hommes, comme il en faut un pour les gouverner, & que ce plan est la règle de l'instituteur, comme la Loi est celle du Magistrat

2°. Un plan d'éducation poursuit-il, ne doit rien contenir qui ne soit d'une exécution aisée, rien qui soit chimérique.

3°. Tout enfant qu'il s'agit d'élever doit être considéré sous deux aspects. 1°. Il appartient à ceux de qui il a reçu le jour. 2°. Il appartient à l'Etat, plus à l'Etat qu'aux parens; & ce double rapport est la boussole de l'instituteur.

4°. De ce principe si lumineux & si fécond, découlent deux grandes conséquences, qui sont comme les deux buts essentiels de notre éducation. Le premier but & le principal, est de préparer à l'Etat un nouveau citoyen, l'autre de préparer aux parens un ami sûr & fidele.

5. Un nouveau citoyen, en faisant à propos connaître à l'enfant ses diverses relations, pour les lui faire chérir & respecter.

6. Un ami sûr, en l'accoutumant de bonne heure à être soumis aux volontés de ses parens, à être tendre & respectueux à leur égard.

7°. Quoi de plus accablant pour un pere que l'ingratitude d'un enfant? Quoi de plus consolant au contraire, que le spectacle d'un fils attentif à reconnaître les soins qu'a coûté son éducation? C'est

alors qu'il est doux d'être pere. C'est dans le cœur reconnaissant d'un fils qu'un pere trouve la récompense due à ses longs travaux.

## M O R A L E.

### FRAGMENT SUR LE TEMS.

Un sage d'Asie a dit que le tems était l'étoffe de la vie. Celui qui use pour rien cette étoffe fait l'action d'un insensé. Heureux qui la fait ménager, il double, il triple son existence.

Un Empereur de la Chine disait: "Je veux, s'il est possible, qu'il n'y ait personne d'oisif dans mes Etats; car la paresse d'un homme doit faire souffrir à un autre le froid & la faim". Nous croyons que la pensée de cet Empereur était que la tâche de travail que chaque individu doit à la société n'étant pas remplie par l'oisif, tombe nécessairement à la charge des autres qui ne peuvent qu'en souffrir.

Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne sont pas assez de cas du tems, qui en le prodiguant, usent à pure perte l'étoffe précieuse de la vie!

Les artisans, tous ceux qui n'ont pas une fortune qui puisse permettre, sans s'exposer à des besoins, de négliger l'emploi du tems, ne sauraient apporter trop de soin, trop d'attention à cet objet dans toutes leurs circonstances, & sur-tout dans la conduite de leur vocation, dans celle de leur ménage.

Tel homme de profession n'a jamais pu prospérer, parce que sa femme aimait à causer avec ses voisines, qu'elle avait pris l'habitude de mettre vingt fois par jour la tête à la fenêtre, parce qu'elle ne faisait rien qu'avec la plus grande lenteur ou la plus grande distraction.

Tel particulier a vu ses affaires se déranger, parce qu'il a donné la majeure partie de son tems à parler des intérêts d'un Prince, d'une nation dont il est éloigné de cinq à six cents lieues. Tel autre a contracté des habitudes bizarres, puériles, qui le détournent de ses occupations. Nous avons connu ici, à Lausanne, un artisan qui avait la manie de se transporter dès le matin dans l'endroit de la ville où se faisait quelque bâtiment, là, assis sur une pierre, ou debout, les bras croisés, il regardait travailler les ouvriers, il observait les progrès du bâtiment, & allait dévorer, plutôt que manger un morceau chez lui, puis revenait promptement tout essoufflé, comme s'il eut craint qu'une pierre eut été posée pendant son absence; Il a vu, dit-il, poser la première & la dernière pierre de notre Hôpital, & cette réflexion le console de s'être réduit à la mendicité par une manie aussi étrange.

Qu'ils essayent de s'occuper ceux à qui le tems est un fardeau: nous leur garantissons les plus heureux succès.

“ Quand l'airain frémissant autour de vos demeures ,  
Mortels vous avertit de la fuite des heures ,  
Que ce signal terrible épouvante vos sens !  
A ce bruit tout-à-coup mon ame se réveille ,

Elle prête l'oreille ,  
Et croit de la mort même entendre les accens .  
Trop aveugles humains , quelle erreur vous enivre !  
Vous n'avez qu'un instant pour penser & pour vivre ,  
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau ” !

## VARIÉTÉS.

### LE PALAIS DE GLACE.

On connaissait déjà des coupes, des fenêtres, des verres ardents de glace, mais personne n'avait encore imaginé de bâtir de cette matière un palais logeable. Dans le rude hyver de 1740 qui s'est fait sentir dans toute l'Europe & doublement dans les contrées du Nord, un Chambellan de l'Impératrice Anne conçut le projet d'élever un pareil édifice à Pétersbourg sur la Neva glacée. Mais comme la glace de ce fleuve commençait à plier sous le poids dont on la chargeait, il fallut choisir un autre emplacement entre le Fort de l'Amirauté & le nouveau Palais d'hyver : c'est là qu'on recommença de nouveau l'édifice qu'on exécuta selon toutes les règles de l'Architecture, avec de grands morceaux carrés taillés dans la glace la plus pure. On n'y épargna ni sculpture, ni ornemens d'architecture ; & on parvint enfin à achever un édifice qui avait de longueur huit Saſches de Russie, ou cinquante six pieds de Londres, de largeur deux & demi Saſches, & de hauteur, y compris le toit, trois Saſches, & dont le coup d'œil dans le lointain faisait un effet merveilleux. Comme on avait eu soin de répandre sur chaque joint de l'eau, qui, par le froid excessif qu'il faisait, se gélait sur le champ, tout l'édifice paraissait être d'une pièce & formé d'une pierre précieuse inconnue, à cause de sa transparence & de sa couleur bleuâtre de fer. On voyait d'abord devant le Palais six canons de trois livres & deux mortiers de quatre vingt élevés sur leurs affûts ; il n'étaient pas placés là simplement pour la vue, mais on tirait effectivement à boulets & sans boulets de ces pièces, & on perça même une fois d'un boulet de fer une planche épaisse de deux pouces, à la distance de soixante pas. Les canons avaient été faits au tour. Ensuite on arrivait à une balustrade fort joliment travaillée & composée de rudentures à baguette & de colonnes placées à des distances convenables. Les deux avenues par lesquelles on y entrait étaient ornées de pots de fleurs, de plantes & d'arbres avec leurs branches & leurs feuilles faites d'après nature & sur lesquelles on voyait des oiseaux de la même matière. A la principale entrée un magnifique frontispice attirait l'attention par les statues dont il était embelli & par une gallerie qui faisait tout le tour du toit & qui était chargée de toutes

sortes de figures de globes & de colonnes. Aux côtés de l'entrée étaient placés deux sphynx, qui par le moyen de quelques pompes qu'on y avait pratiqué, vomissaient du Naphta enflammé. En entrant dans le Palais on trouvait un large vestibule, & de chaque côté un appartement. Le vestibule avait quatre fenêtres & chaque appartement cinq. De nuit on illuminait ces fenêtres d'un grand nombre de bougies, & cette lueur passant non-seulement par les fenêtres, mais aussi au travers du toit & des murailles de l'édifice, produisait un effet surprenant & enchanteur. Les meubles étaient aussi de glace. Dans la moitié d'une de ces chambres on voyait une toilette avec un miroir qui était entouré de plusieurs flambeaux enduits de Naphta qui brûlaient pendant la nuit ; une montre de poche, un miroir suspendu au mur, & d'autres pièces de toilette : l'autre moitié était occupée par un lit magnifique qui avait ses rideaux, ses coussins, son matelas & sa couverture. On remarquait là deux paires de pantouffles & deux bonnets de nuit, un tabouret & une jolie cheminée à laquelle on mettait du bois qu'on faisait brûler, moyennant le Naphta dont on l'humectait. Dans une autre chambre il y avait une table sur laquelle était placée une montre dont on découvrait le rouage au travers de la glace qui l'entourait : par-cy par-là on apercevait de vraies cartes à jouer & des marques, les seuls objets qui ne fussent pas de glace dans cet édifice merveilleux ; car tout le reste des meubles de toute espèce étaient de glace. A côté de la table il y avait d'un côté deux chaises & dans les coins deux statues : de l'autre côté une armoire dans le mur remplie de toutes sortes de petites figures, de tasses & de pots à thé & de verres à boire ; on y voyait même des plats couverts de mets de glace & peints de couleurs naturelles. En général sur tous ces meubles le pinceau avait aidé à rendre l'illusion complète ; les portes, les crampons des fenêtres, les arcs boutans étaient peints de verd à l'imitation du marbre. Devant le Palais on apercevait encore deux pyramides & un Elefant de glace sur lequel était assis un Persan avec une hache d'armes, & à côté de lui se tenaient deux figures de cette nation. Cet Elefant faisait jaillir le jour de l'eau, & la nuit du Naphta allumé à plus de 24 pieds de hauteur. Un bain de glace au côté gauche du Palais, bâti entièrement selon l'usage de ces pays & paraissant composé de solives rondes, servit réellement quelques fois à cet usage & même on le chauffa. Le froid conserva cet édifice & ses ornemens depuis le mois de Janvier jusqu'au mois de Mars où il s'éroula enfin.

### MORTS.

Marianne Susanne Henriette, fille de feu Daniel Philippe Traxel de Vatteville, âgée de 30 ans.  
Louis Jonas Koch, fils mineur.  
Christine Euphrosine Poëtevin, femme du Sr. Paul Dilly de Paudex, âgée de 48 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

9 JUIN 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 21 minutes, & se couche à 7 heures 48 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Juin.	8 1†	0 11 3†	0 8 0†	26. p. 3. lig. 1	26. p. 4. lig. 3	26. p. 6. lig. 2
2 . . .	8 1†	0 14 1†	0 10 3†	26. 6.	26. 5.	26. 6. 6
3 . . .	9 0†	0 15 3†	0 10 2†	26. 7.	26. 7.	26. 8. 1
4 . . .	7 3†	0 12 1†	0 8 8†	26. 6.	26. 5.	26. 5. 0
5 . . .	9 1†	0 15 8†	0 7 1†	26. 5.	26. 4.	26. 4. 2
6 . . .	6 2†	0 10 9†	0 7 1†	26. 3.	26. 4.	26. 3. 9
7 . . .	5 5†	0 11 3†	0 5 8†	26. 4.	26. 4.	26. 4. 1

A V I S.

Nous croirons faire plaisir au grand nombre de nos Abonnés qui négligent ou oublient de payer leur souscription, en leur rappelant qu'elle doit se payer chaque année & à l'avance.

BELLES-LETTRES.

*Suite de l'article sur les Druides.*

Il est impossible de conclure que la religion des Druides ait été celle d'un peuple policé & instruit, & tout le monde dira avec Lucrece :

*Nam nihil egregius quam res fecernere apertas,  
A dubiis, animus quas ab protinus addit.*

mais ce dont on conviendra, & qu'on peut même avancer comme certain, c'est que l'on reconnaît dans toutes les différentes situations de l'espèce humaine, depuis l'état sauvage jusqu'à l'état civilisé, les mêmes sentimens religieux, les mêmes goûts & les mêmes usages. La conformation de nos facultés corporelles & mentales ne nous permet pas de nous écarter de cette identité. Si les annales du monde con-

tiennent quelques exceptions, qu'on les produise, & nous les réfuterons aisément par le témoignage des observateurs attentifs de l'histoire du genre humain.

Dire qu'il y avait une société d'hommes, possesseurs de toutes les sciences & de toutes les connaissances, comme on soutient qu'étaient les Druides, tandis que leurs compatriotes étaient plongés dans la plus profonde ignorance, c'est un phénomène qui ne s'est jamais vu, & qui tiendrait du miracle. On doit cependant avouer que ces temps remontent à une époque si ancienne, que nous en avons à peine l'idée, à présent que les connaissances sont parvenues à leur perfection; & c'est ce que le savant M. Dutens a rendu plus que probable dans ses recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes, ouvrage dans lequel il a clairement démontré que nos découvertes dans presque tous les genres ne sont en aucune façon nouvelles, mais bien les mêmes que celles qui nous viennent de l'antiquité; & que si la preuve nous en manque, on ne doit l'attribuer qu'au défaut des mémoires littéraires, maintenant détruits par la main du temps.

Cependant, si nous voulions remonter à une époque antérieure à l'état florissant des sciences dans la Grèce, nous la chercherons en Egypte, en Médie & particulièrement en Chaldée, & nous dirions avec Gallien, qu'un âge d'homme ni même un siècle ne font

pas suffisans pour perfectionner un art ou une science quelconque, & que quand on les trouve portés à un degré supérieur dans ces anciens empires, c'est une preuve qu'ils doivent y avoir été long-temps connus & cultivés.

Ce savant parcourut les sables brûlans d'Afrique & les régions glacées du Nord ; mais ce qui a rendu chaque climat célèbre depuis le levant jusqu'au couchant n'est pas une nouvelle découverte (1). Outre les témoignages des savans, les preuves que les voyageurs modernes en trouvent sont suffisantes pour convaincre les plus incrédules. Le capitaine Carver a observé, près des côtes de Mississipi, une fortification en face des terres, dont la partie de derrière est couverte par la rivière, avec un fossé & des angles : comment, dit-il, un ouvrage de cette nature peut-il exister dans un pays qui a jusqu'à présent, selon l'opinion généralement reçue, été le théâtre de la guerre des Indiens les plus sauvages, dont toutes les connaissances militaires, depuis plus de deux siècles, se sont bornées à tirer de l'arc, & qui n'ont jamais eu, à ce que je pense, d'autre fortification qu'un bois ou qu'un tronc d'arbre ? Peut-être les idées que nous venons d'en hasarder seroient-elles naitre de bien différentes sur l'ancien état des royaumes que nous croyons avoir été, depuis l'époque la plus reculée, seulement des habitations de sauvages.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

#### SUR LES ÉPITAPHES.

On parle souvent d'*Épithes* dans la société où peut-être il ne se trouve pas un grand nombre qui ait beaucoup de lumières sur ce genre d'inscription ; du moins est-il vrai qu'il peut être utile aux uns, agréable aux autres, sur-tout aux jeunes gens de mieux s'instruire sur cet objet, qu'on ne le fait ordinairement. Voilà, M.M., le but dont j'ai cherché à m'approcher en vous communiquant l'article suivant.

L'usage des épithes se perd dans l'antiquité la plus reculée. C'est un hommage que tous les peuples ont rendu aux personnes dont la mémoire méritait d'être conservée à la postérité. C'est le témoignage constant des regrets des uns, & des vertus de ceux qui étaient l'objet de ces espèces d'apothéoses. C'est enfin un monument consacré par la pitié, la reconnaissance, le devoir, la tendresse, & toutes les au-

(1) Diod. Sic. lib. 5. Plin. lib. 7, cap. 56. Voss. de Philosoph. sect. cap. 1, 2, 3.

tres vertus qui lient les hommes entr'eux, & qui les portent à assurer l'immortalité au mérite.

Quelquefois on gravait les noms des morts sur des sépulcres, dans lesquels étaient renfermés leurs ossements, ou sur des urnes qui contenaient leurs cendres. Quelquefois on élevait des colonnes & on érigeait des statues, des autels, ou d'autres parties d'architecture sur lesquelles on gravait des inscriptions qui renfermaient l'éloge des Héros qu'on regrettait.

On fait avec quelle magnificence DAVID fit élever un tombeau pour SAÛL, & quelle immensité avait le sépulcre des *Machabées*, qui était orné de pyramides qu'on voyait de si loin. On voit dans l'histoire d'Égypte combien il en dut coûter de soins & d'argent pour ériger un monument à jamais célèbre de la douleur d'une femme inconsolable après la mort de son mari. Mais qu'il nous soit permis de le dire, le tems a détruit ces monumens qui paraissent à l'abri de toutes les révolutions ; il a dispersé les tombeaux, renversé les colonnes, brisé les urnes, effacé même les inscriptions ; mais il n'a pu les faire oublier toutes. Plusieurs se sont perpétuées par une tradition constante, & ont assuré la gloire de la poésie plus durable que le marbre & que l'airain. Les tombeaux de *Saül* & de *Jonathas* sont réduits comme eux en poussière ; mais la sublime *épitaphe* dont *David* les a honorés sera éternelle.

Les Grecs écrivaient leurs *épitaphes* en vers ; Platon les fixa à quatre. Licurgue défendit qu'on honorât d'inscriptions la tombe des hommes vulgaires ; il ne les accorda qu'aux Héros qui étaient morts pour leur patrie les armes à la main, ou aux femmes qui s'étaient consacrées au culte des autels, & qui avaient persévéré jusqu'à la mort dans les fonctions de leur ministère. Il mettait au même rang ceux qui servaient leur patrie, & ceux qui honoraient les Dieux.

Les *épitaphes* chez les Romains étaient en prose. Ce n'était proprement que des inscriptions. Nous avons un grand nombre d'*épitaphes* dans un genre propre aux Français, c'est-à-dire, enjouées & ingénieuses. Leur esprit tourné à la plaisanterie, leur légèreté naturelle leur épargne des réflexions qui sont presque toujours tristes ; ils aperçoivent dans la destruction de leurs semblables des côtés ridicules, ou qui leur paraissent tels. Telle est l'*épitaphe* que la Fontaine fit pour lui, & que tout le monde connaît :

« *Jeah* s'en alla, comme il était venu,  
Mangeant le fonds avec le revenu ;  
Crut les trésors, chose peu nécessaire ;  
Quant à son tems bien le fut dispenser ;  
Deux parts en fit, dont il voulait passer  
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire ».

« *L'épithape* à la gloire d'un mort, dit M. Mar-  
montel, est de toutes les louanges la plus noble &  
la plus pure (1), sur-tout lorsqu'elle n'est que l'ex-  
pression naïve du caractère & des actions d'un homme  
de bien. Les vertus privées ont droit à cet homma-  
ge, comme les vertus publiques; & les titres de  
*bon parent*, de *bon ami*, de *bon citoyen*, méritent  
bien d'être gravés sur le marbre. C'est un doux em-  
ploi du talent, que de graver sur la tombe d'un ami  
ou d'un bienfaiteur quelques mots d'éloge ou de re-  
grets; & si la plume d'un homme de lettres doit  
lui être bonne à quelque chose, c'est à ne pas mourir  
ingrat. — Il serait à souhaiter que chacun fit  
son épithape de bonne heure: qu'il la fit la plus flat-  
teuse qu'il serait possible, & qu'il employât toute sa  
vie à la mériter ».

Le mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille  
est *Loupe*.

## VARIÉTÉS.

Lausanne, 5 Juin 1792.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

On raconte plusieurs traits de la fidélité, de l'at-  
tachement des chiens pour leurs maîtres. Ces  
traits ne peuvent que perdre beaucoup de leur inté-  
rêt par les doutes qu'ils inspirent sur leur authenti-  
cité. Mais en voici un, Messieurs, que toute l'An-  
gleterre vous affirmera, & dont il est plusieurs An-  
glais en cette ville qui ont été témoins.

Un bon, & honnête particulier, M. James Har-  
vey, mourut il y a environ sept ans. Il laissa tous  
ceux qui le connaissaient affligés de sa perte; mais,  
il n'y eut point d'être qui témoigna plus vivement  
la douleur qu'il en ressentait qu'un chien qu'il avait  
élevé, & qui l'avait accompagné dans ses divers  
voyages. L'animal, tout entier à sa tristesse, suivit  
jusques vers le tombeau le corps de son maître, &  
y resta à pousser des cris & des hurlemens, tant  
qu'enfin il parvint, au moyen d'un trou fort étroit à  
pénétrer dans ces voûtes souterraines & à fixer sa  
*demeure au milieu des cadavres*. — Souvent obligé  
de sortir de sa sombre retraite pour satisfaire au be-  
soin pressant de la nature, il n'était qu'avec regret  
qu'il paraissait s'y décider. On le voyait alors faible,  
l'œil morne, le poil hérissé, courir chez les amis de

son maître leur demander de quoi soutenir son exis-  
tence; & ensuite revenir se dérober de nouveau à la  
lumière du jour. Il est une circonstance qui ajoutait  
à l'héroïsme de son amour pour son maître, son ca-  
veau était presque inhabitable, un égout voisin filtrait  
dedans, le pauvre animal vivait presque tout plongé  
dans l'eau. — Frappé d'un tel dévouement, quel-  
ques amis du défunt & moi avons fait tout notre  
possible pour rendre à la vie l'être intéressant qui al-  
lait en être la victime. Pendant plus d'une année il  
s'est refusé à tous nos efforts. Un jour nous crûmes  
qu'une chienne danoise aurait plus de crédit sur son  
esprit que nous n'en avons pu obtenir; mais dès le  
lendemain il parut honteux d'un tel écart; tour-  
menté de remords, il finit par refuser toute nourri-  
ture & mourut huit jours après son entrevue avec la  
chienne danoise!

Signé, Le Chevalier \*\*\*\*.

*ERRATA. Fautes d'impression à corriger dans la  
plupart des ouvrages qui paraissent depuis quel-  
que tems.*

Complaisance, lisez: hypocrisie. Piété, lisez: vue  
d'intérêt. Beauté, lisez: toilette. Plaisir, lisez:  
dissipation. Promesses, lisez: espérances frustrées.  
Liberté de la presse, lisez: licence. Bien de la pa-  
trie, lisez: intérêt personnel. Jeu, lisez: escroque-  
rie. Désintéressement, lisez: cupidité. Bonheur con-  
jugal, lisez: lits à part. Pauvreté, lisez: mépris, ou  
vice, même. Amour, lisez: débauche. Sensibilité,  
lisez: comédie. Bonne foi, lisez: prudence. Empire  
du sexe, lisez: neutralité armée. Modestie, lisez:  
orgueil caché. Affabilité, lisez: rôle, &c. &c.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne le 4 Juin 1792.

Depuis quelque tems, Messieurs, vous avez l'at-  
tention de nous donner chaque mois une description  
presque poétique de celui dans lequel on vient d'en-  
trer. Pour varier ces descriptions, consentiriez-vous à  
insérer la suivante sur le mois de Juin, elle n'est  
seulement qu'une notice presque savante?

Signé, G...., un de vos abonnés.

Quelques uns font dériver Juin de Junon, à Ju-  
nonne. Ovide entr'autres paraît croire à cette étymo-  
logie, car il fait dire à cette Déesse:

*Junius à nostro nomine, nomen habet.*

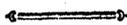
(1) *Elémens de littérature*, 12. 6 vol. Se trouvent dans  
la Librairie de Durand l'aîné & Comp., rue du Bourg.

Le premier jour de Juin, les Romains faisoient quatre fêtes. L'une à Mars hors de la ville, parce qu'en tel jour B. Quentius, Decemvir des sacrifices, lui avait dédié un temple hors de la porte Capéne.

La seconde fête regardait *Garnia*, en mémoire du temple que Junius Brutus lui conserva sur le mont Célius après avoir chassé Tarquin. La troisième fête se faisoit à la gloire de Junon, surnommée *Mouches*, pour accomplir un vœu qu'avait fait Gamille de lui bâtir un temple. La quatrième fête était consacrée à la tempête, & fut instituée du tems de la seconde guerre punique.

Les jeux Olympiques, si fameux dans toute la Grèce, commençaient au mois de Juin.

Voici comme *Aufone* personifie ce mois dont *Mercure* était la divinité tutélaire. *Junon*, dit-il, va tout nud, nous montre du doigt un hôte sage solaire, pour signifier que le soleil commence à descendre. Il porte une torche ardente & flamboyante pour marquer les chaleurs de la saison qui donne de la maturité aux fruits de la terre. Derrière lui est une faucille, qui annonce que l'on commence dans ce mois à se disposer à la moisson. Enfin, on voit à ses pieds une corbeille remplie des plus beaux fruits qui viennent au printems dans les pays chauds.



La propreté dans sa maison, sur ses habits, par-tout où il peut être utile ou agréable de l'appliquer est une demi-virtu, selon *Bacon* eile est à l'égard du corps ce qu'est la décence dans les mœurs. Mais il ne faut pas la confondre avec les recherches du luxe ou l'empire de l'usage. L'auteur de la Lettre dont nous avons extrait le morceau suivant, voudrait que les Hollandais attachassent moins d'importance qu'ils ne le font aux soins qu'ils donnent à leurs appartemens, dans toute leur maison. — "Un matin, dit-il, que je revenais de la parade, à la Haye, la pluie me surprit à un quart de mille de l'endroit où je logeais; je courus aussitôt vers une maison, dont la porte ouverte paraissait inviter à s'y réfugier. Mais j'étais à peine sur le seuil, qu'un tas de femmes & d'enfans vint m'affaillir, & insista pour que je me retirasse. J'eus beau leur représenter que j'avais un froid terrible & que j'allais être indubitablement mouillé jusqu'aux os. N'importe, dirent-ils, la maison vient d'être nettoyée. Non, non, sortez d'ici, sortez d'ici, crierent-ils tous à la fois."

— Ma belle! ma mie! criai-je à une effroyable vieille; ma petite mignonne, dis-je à une grosse servante à trogne rouge. — Mais tout cela ne servit de

rien, ils armerent tous de bâtons, & me chasseront dans la rue.

HISTOIRE NATURELLE.

Mouches.

Un Physicien célèbre a fait le calcul suivant sur la fécondité des mouches. Une mouche mère fait pendant l'été quatre pontes, chacune de 80 œufs.

320

(On prétend que la moitié produit des mouches femelles, ce qui fait pour chaque ponte 40 femelles).

Le premier huitième; ou les 40 femelles de la première ponte, pondent pendant l'été quatre fois

12800

Le premier huitième de celle-ci, ou 1600 femelles à trois pontes

384000

Le second huitième à deux pontes

256000

Le troisième & quatrième huitième à une ponte au moins

256000

Le second huitième, ou les 40 femelles de la seconde ponte, pondent trois fois

9600

Le premier sixième, ou 1600 femelles, trois fois

384000

Le second sixième, deux fois

256000

Le troisième sixième, une fois

128000

Le troisième huitième de la première ponte, ou 40 femelles pondent encore deux fois

256000

Le quart ou 1600 femelles pondent deux fois

6400

Le quatrième huitième de la première ponte, ou 40 femelles pondent une fois

3200

La moitié de leur progéniture à savoir 1600 femelles pondent au moins une fois.

128000

Somme totale 2208420

Bien des gens, se confiant à leurs propres lumières; s'écoueront la tête à ce calcul; mais se rappelleront-ils, alors, que Réaumur a compté dans une seule mouche plus de 20000 œufs? considéreront-ils le dégât que font de ces insectes les araignées, les oiseaux, les hommes, &c.? penseront-ils à l'espace immense, pour des mouches, qu'elles parcourent?

M O R T S.

Jean Pierre Chapuis, fils mineur.

Jean Mellet, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

16 JUIN 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 10 minutes, & se couche à 7 heures 50 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.				
8 Juin.	8 1†	0 12 5†	0 10 1†	26. p.	4. lig.	1	26. p.	4. lig.	0	26. p.	5. lig.	3
9 . . .	7 7†	0 14 2†	0 10 9†	26.	5.	0	26.	4.	6	26.	5.	5
10 . . .	9 9†	0 13 1†	0 11 3†	26.	5.	1	26.	6.	1	26.	4.	3
11 . . .	10 9†	0 15 1†	0 9 2†	26.	3.	1	26.	3.	7	26.	3.	0
12 . . .	9 0†	0 10 6†	0 9 5†	26.	3.	0	26.	3.	5	26.	4.	3
13 . . .	8 8†	0 14 2†	0 11 9†	26.	4.	2	26.	2.	2	26.	3.	1
14 . . .	7 3†	0 13 2†	0 10 6†	26.	2.	3	26.	5.	0	26.	4.	0

BELLES-LETTRES.

*Fin de l'article sur les Druides.*

LE capitaine Cook & M. Forster nous apprennent que dans une île située à l'est de l'Océan méridional, il y a un grand nombre de statues d'une grandeur surprenante, hautes de vingt-sept pieds, & larges de neuf. Quelques-unes même sont plus grandes, & donnent assez d'ombre pour mettre trente personnes à l'abri de la chaleur du soleil. Ces statues colossales ont sur la tête des bonnets ronds de cinq pieds de hauteur, de couleur rouge, & qui ressemblent aux coëffures des divinités égyptiennes: elles sont placées sur des plates-formes de maçonnerie de trente & quarante pieds de longueur, & de douze & seize pieds de hauteur. Cette maçonnerie, pour se mieux conserver, rentre sur elle-même par le bas, & est sur tous ses pans revêtue de larges pierres de taille, assemblées sans ciment; enfin, elle est aussi parfaite que celle d'aucun monument d'Europe. Ces illustres voyageurs ont en vain cherché à qui il fallait attribuer ces ouvrages prodigieux, & d'autant plus étonnans, que l'ignorance & la stupidité des habitans de cette île sont des plus profondes. Leur nombre n'excede pas sept cents, ils n'ont que des outils de pierre, d'os ou d'écaille, cependant ces

restes immenses démontrent qu'il exista un tems où les arts & les sciences, non-seulement leur étaient connus, mais même leur étaient familiers; cette époque doit certainement être des plus anciennes, comme l'annoncent les débris de quelques-unes de ces plate-formes, que le poids immense des statues dont il s'agit a dû cependant maintenir long-tems.

Il est également impossible par l'histoire de s'affurer du temps où les Tartares Calmoucks étaient assez intelligens pour fondre des statues d'or, d'argent & d'airain, pour fabriquer des poignées d'épées & des ornemens destinés aux brides & aux selles de leurs chevaux; toutefois on trouve de ces sortes d'ouvrages mêlés avec des pierres précieuses dans les tombeaux qu'on découvre au milieu de leurs déserts.

Un de nos Correspondans a eu dernièrement l'honneur de présenter au musée des antiquités d'Ecosse dix modeles en airain des armes originaires des anciens Irlandais. Quelques-uns ont la forme des instrumens appelés Celts, & sont les mêmes que la hache du Mexique, représentée dans le voyage d'Ulloa. Peut-être cette société savante, jugera-t-elle convenable par la suite de les faire graver, ainsi que nombre de choses curieuses qu'elle a en sa possession; ce serait un don précieux à faire aux amateurs de l'antiquité, sur-tout si ses membres enrichissaient

ce recueil des remarques que leur profonde érudition peut leur fournir. Nous ajouterons seulement que ces armes sont si peu offensives, & même si faibles, qu'elles doivent avoir appartenu à un âge où l'art de la guerre était encore dans son enfance. Cependant la composition du métal & la manière dont il est fondu annoncent des progrès considérables dans la métallurgie. Elles sont de beaucoup inférieures à tout ce qui nous est parvenu des Romains, ou de tout autre peuple civilisé.

Nous ne donnerons plus qu'un exemple des connaissances d'une nation dans un temps dont il ne reste aucune preuve, ni aucuns mémoires. Nous voulons parler des Turdali ou Turditani, peuple d'Espagne qui, à ce que dit Strabon, avait depuis plus de 6000 ans des loix & des écrits sur la grammaire & l'histoire. Ce qui est une véritable fiction, dit Bochat, parce que, quand Strabon écrivait, le monde n'avait que quatre mille ans depuis la création, & deux mille quatre cents depuis le déluge.

De tout cela nous pouvons donc inférer, 1°. que les Druides n'avaient aucune doctrine particulière, ni aucuns dogmes religieux voilés par des symboles ou enveloppés sous des énigmes, mais seulement la charlatannerie des prêtres barbares & la superstition ignorante des gentils.

2°. Que les arts & les sciences ont fleuri chez des peuples maintenant sauvages, dans des lieux à présent déserts, & dans des temps où l'histoire ni la chronologie ne peuvent remonter. Qu'il y a une vicissitude constante établie dans tout ce qui concerne la nature, & que *l'Annus Platonicus* n'est peut-être pas tout-à-fait une chimère.

#### SUR LES ECOLES DE SPARTE.

*Article fourni par M. R....cl.)*

Licurgue, après avoir distribué les Lacédémoniens en plusieurs classes, y avait établi des écoles différentes, selon les âges des enfans, & avait préposé à chaque école pour sur-intendant, un des plus honnêtes hommes de la ville, & des plus qualifiés. Il l'avait chargé du soin de choisir des maîtres capables d'instruire la jeunesse dans la poésie, la musique & l'éloquence, conformément aux loix qu'il avait portées sur l'instruction des enfans. C'est donc une erreur de croire avec Platon, que les Lacédémoniens n'avaient aucune connaissance de ces arts; il faut plutôt s'en rapporter sur ce sujet à Xénophon & à Plutarque, qui assurent qu'à Sparte on n'était pas moins attaché à la beauté des vers & du chant, qu'à l'élégance & à la pureté de la prose.

Les maîtres accoutumaient de bonne heure les enfans à s'exprimer en peu de mots; mais toujours

d'une façon grave & sentencieuse, ce que nous appelons aujourd'hui *laconisme*. On les exerçait à une poésie simple, mâle & énergique, pleine de traits de feu, qui inspiraient l'ardeur & le courage. Pour cela on leur faisait apprendre par cœur & chanter les vers de Tyrtée, qui ne renfermaient que les éloges des citoyens morts en combattant pour la patrie. Enfin, on ne traitait dans ces écoles que des sujets capables d'entretenir des sentimens de vertu dans le cœur de la jeunesse.

Si l'on donnait des préceptes d'éloquence aux enfans, c'était d'une éloquence naturelle, simple, concise, mais mâle & pleine d'énergie, conforme aux caractères & aux mœurs de la nation. A la vérité, ce n'était point là le goût des Rhéteurs & des déclamateurs d'Athènes & de la Grèce; aussi Licurgue les avait bannis de Sparte avec ignominie, persuadé que la véritable éloquence, bien différente d'un vain babil, conduit toujours les hommes à la connaissance du vrai & à l'amour de la vertu.

### VARIÉTÉS.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vous l'avez déjà observé dans une de vos feuilles, Messieurs, les chansons qui passent par la bouche du peuple, qui sont celles dont il fait choix pour exprimer sa joie, pour se distraire de ses occupations pénibles, ces chansons peuvent être regardées, en quelque manière, comme le thermomètre de ses mœurs. Eh bien, Messieurs, j'en entendis l'autre jour sur une de vos places publiques une dont les paroles doivent faire rougir tous les gens honnêtes & éclairés, ne peuvent que contribuer puissamment à la propagation des mauvaises mœurs, tournent en ridicule les bonnes, & enfin doivent produire des effets bien funestes sur l'esprit des jeunes gens, garçons & filles, qui les chantent, & malheureusement les conserveront en majeure partie dans leur mémoire.

Qu'un poète ingénieux, un bel esprit, un homme de goût dans un moment de gaieté se permette dans une pièce de vers quelque licence contre les mœurs, on n'en doit pas douter, il méritera d'en être blâmé, cependant sa plaisanterie, l'idée qu'il a voulu exprimer, enveloppée des charmes de la poésie, colorée brillamment, présentée avec grâce ou adresse, sera destinée aux gens du monde, à des personnes instruites, elle plaira toujours plus à l'esprit qu'au cœur. Mais une chanson destinée au peuple, destinée à être chantée dans les places publiques, devant des personnes qui n'ont pas reçu d'éducation, qui malheureusement prennent pour l'or-



Penelope congédiait ses adorateurs trop pressans, & demandait aux Dieux le retour d'Ulysse, Télémaque éternua si fort, que tout l'appartement en retentit, & Penelope avec toute la cour en tira l'heureux augure, que ses vœux seraient bientôt accomplis. Un jour que Xenophon haranguait son armée, un soldat éternua au moment qu'il leur proposait une expédition périlleuse. Toute l'armée prit cela pour un heureux présage annoncé par les Dieux mêmes, & Xenophon leur en rendit grâces par un sacrifice. Le peuple tire encore de semblables inductions des éternuements, lorsqu'il entreprend quelque ouvrage. Peut-être que la coutume de saluer lorsqu'on éternue, a son fondement dans la physique, dont les loix sont immuables. L'éternuement est une certaine dépuración du cerveau; ayant été regardé de tout temps, (à l'exception de quelques médecins), comme un signe de sa chaleur naturelle, de sa force, de sa bonne constitution, & comme une heureuse crise dans plusieurs maladies, il mérite à cet égard un compliment de la part des assistans.

## L I V R E S.

Nous nous empressons d'annoncer une bonne nouvelle aux bons & honnêtes cultivateurs qui sentent la nécessité de soigner l'éducation de leurs enfans & manquent de livres d'instruction pour les guider & les soulager dans un but aussi louable. Il paraît en ce moment une traduction française d'un ouvrage intitulé: *l'Ami des enfans* (\*), dont le prix est à la portée de tout le monde & qu'on peut mettre en toute sécurité dans les mains de la jeunesse de la campagne, ainsi que dans celles des enfans du peuple. Cette production a pour auteur, M. de Rochow qui vit dans ses terres, met son bonheur à rendre heureux ses vassaux & goûte par là toutes les délices du séjour de la campagne. Ce ne sont pas des maximes froides & sévères que contient son livre, ce ne sont pas des conseils donnés d'un ton qui humilie & dégoûte le Lecteur honnête de l'ouvrage où il les trouve. Monsieur Rochow a eu le bon esprit de renoncer à être lu par les gens du monde, il ne s'est jamais écarté de la route qui pouvait le faire arriver à son but, celui d'écrire en faveur de la jeunesse de la campagne & des enfans du bas artisan, du journalier, de cette classe utile & intéressante. Il a senti, qu'en mettant en action la morale, l'instruction, les sujets de plaisirs honnêtes

(\*) *L'Ami des Enfans*, à l'usage de la campagne, par M. de Rochow, troisième édition. A Lausanne, chez L. Luquiers Libraire, 1792, in-12, de 354 pages.

& avoués par la prudence, par les mœurs, il serait lu plus volontiers & obtiendrait plus de succès. Ces succès ont couronné ses respectables efforts, les pasteurs, les maîtres d'école du Brandebourg, où cet homme respectable file ses jours de bonheur, ont rendu justice à un tel livre, ils l'ont admis dans les écoles publiques, où il est devenu un des plus heureux ressorts pour porter les jeunes gens à la vertu & les instruire sur les divers objets qu'il leur importe de connaître. Que l'homme instruit & éclairé avant de croire que nos éloges peuvent être outrés, veuille prendre la peine de lire cette production, alors, nous n'en doutons pas, loin de les juger déplacés, il partagera avec nous la reconnaissance que nous avons vouée à son auteur, à la *société morale*, à qui nous devons cette traduction & qui cherche en silence les moyens de se rendre utile.

## I N V E N T I O N S.

On lit dans quelques Journaux français que M. LAVOCAT, savant Mécanicien de la cour de Bruxelles, dont la réputation est établie depuis cinquante ans, a fait les découvertes suivantes. Nous rapporterons les propres expressions de cet habile homme.

1°. J'ai tant travaillé, dit M. L., que je suis parvenu à pouvoir tirer l'extrait d'une carte, telle qu'elle puisse être, & à la réduire en si petit volume, ou la placer en aussi grand qu'on puisse le désirer. Sans se servir ni de compas, ni d'échelles, ni de boussole, ni d'équerres, ni de règles, ni de calcul, ni enfin d'aucun instrument ou instruction, sans exemple, (il suffit seulement de savoir écrire), on en peut faire autant que moi dans un quart-d'heure. On regarde simplement la carte à extraire sans la toucher, & on écrit en même tems; la main & la plume sont conduites, comme si c'était un compas ou une règle, sans que l'on puisse se tromper de la moindre chose. Dans une heure, par ce moyen, on fait plus d'ouvrage qu'en un jour avec le compas.

(La suite dans une Feuille suivante.)

## M O R T S.

Monsieur Jean Marc François, Conseiller, citoyen de cette ville, âgé de 69 ans.  
Monsieur le Capitaine David Henry Vallon, bourgeois d'Yverdon, âgé de 90 ans.  
Jeanna Rochat, veuve de Jean Meyer d'Epalinges, âgée de 36 ans.  
Marie Nicolin, veuve de Pierre Rossier de Rougemont, âgée de 72 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

23 JUIN 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 9 minutes, & se couche à 7 heures 51 minutes.

La LUNE se leve à 9 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.								
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	4. lig.	26. p.	4. lig.	26. p.	5. lig.
15 Juin.	7 9†	0 13 3†	0 9 2†	0 26. p.	4. lig.	3	26. p.	4. lig.	2	26. p.	5. lig.	1
16 . . .	8 5†	0 16 3†	0 10 9†	0 26. p.	5.	0	26. p.	6.	1	26. p.	5.	0
17 . . .	10 2†	0 15 3†	0 12 1†	0 26. p.	4.	1	26. p.	4.	3	26. p.	3.	2
18 . . .	11 3†	0 15 2†	0 14 3†	0 26. p.	3.	8	26. p.	2.	1	26. p.	2.	0
19 . . .	11 9†	0 16 8†	0 13 5†	0 26. p.	2.	5	26. p.	2.	7	26. p.	2.	9
20 . . .	12 6†	0 14 2†	0 12 5†	0 26. p.	2.	8	26. p.	2.	7	26. p.	2.	5
21 . . .	12 3†	0 14 4†	0 13 7†	0 26. p.	3.	1	26. p.	3.	3	26. p.	3.	4

## INVENTIONS.

*Suite de l'article inséré dans le N°. précédent.*

**M**ON intention est toujours de faire le bien Public, & en voici une preuve des plus intéressantes. — C'est une autre machine portative qui, sans faire le moindre bruit, sert à battre, vanner & cribler le grain par un seul mouvement de la main, & avec promptitude. Un enfant de dix ans, peut faire plus d'ouvrage que deux hommes en battant à la grange: puisque le grain se trouve ici battu, vanné & criblé tout à la fois, sans que l'épi ni la paille soient déchirés, sans qu'un grain s'échappe, & avec une aisance incroyable. Cette machine, très-solide, peut durer la vie d'un homme: & le plus ignorant ouvrier peut la construire de toutes pièces, vu son extrême simplicité. Elle a environ cinq pieds de long, quatre de hauteur & deux de large. Le croquis se vend 6 liv., & en grand 2 louis.

Il en est de même d'une autre machine portative: semblable à une charrue ordinaire, elle donne le dernier labour à la terre, sème & herse tout ensemble, plante la semence comme si on la posait à la main, & par proportion, suivant la bonté de la terre. Je peux prouver qu'on épargne la moitié de la se-

mence, & que le grain vient plus beau, parce qu'il est mieux nourri. C'est l'ignorance & l'entêtement du laboureur grossier & peu instruit qui est la cause principale des récoltes médiocres. Ils s'éleveront contre moi, mais l'expérience fera connaître leur erreur, & mieux encore, le bien qui en reviendra généralement, si on fait l'essai de ma nouvelle machine. Il est à souhaiter que des propriétaires bien intentionnés & zélés pour le bien général fassent, en dépit des ignorans, la dépense de cette machine. Je peux assurer qu'elle est aussi propre dans les terres pierreuses que dans celles qui sont aisées & faciles; le prix du croquis est de 6 liv., & en grand 2 louis.

A force d'expérience, je suis parvenu à trouver un mastic bien précieux: il est à l'épreuve déjà depuis plusieurs années: on trouve par-tout de quoi le composer: il durcit si subtilement que deux minutes après qu'il a été posé, il est aussi dur que la pierre même. Rien ne peut le pénétrer. Rien ne peut l'amollir que le feu: l'eau froide ou bouillante, le soleil le plus ardent, la gelée la plus forte, rien n'y fait la moindre impression. On peut, car il se taille comme la pierre, lui donner telle forme que l'on jugera à propos. J'en donnerai des échantillons avec le mémoire instructif pour en faire l'épreuve.

Me voici enfin arrivé à la plus intéressante de toutes mes découvertes: aussi ma-t-elle donné plus de peine

que toutes les autres, &, par cette raison, occasionné plus de dépenses. Mais néanmoins je crois être parvenu à mon but.

Il n'y a peut-être personne qui ait autant examiné que moi la célèbre & incomparable machine de Marly, qui élève l'eau à plus de 600 pieds sur la montagne, d'où elle est conduite à Versailles, Marly & autres lieux. Elle est composée de quatorze grandes roues que l'eau de la Seine fait mouvoir; des bâtimens immenses, des entretiens qui font trembler une infinité d'ouvriers de toutes especes, & malgré tant de dépenses, quelle satisfaction en retirent ceux qui en jouissent? très-peu en comparaison des frais énormes qu'il faut faire. Elle a cependant coûté plusieurs millions pour l'établir. Il fallait un Louis XIV pour mettre au jour ce prodige, qui sera par la suite abandonné, faute d'entretiens, parce qu'ils augmentent à mesure que la machine vieillira.

Depuis près de 20 ans que j'ai fait des essais de tout genre, & à grands frais, je crois à la fin avoir trouvé ce que j'ai tant désiré, & j'espère le démontrer par mon ouvrage portatif, visible dans toutes les parties solides, & à la portée de tout le monde, au point que l'ouvrier le plus simple y travaillera comme le plus savant. En voici à-peu-près la description: il n'y aura que deux grandes roues (au plus) point de pompes, de corps ni de tuyaux, enfin rien de semblable à l'ancienne machine. Il fournira de l'eau en suffisance, & même plus haut, s'il est nécessaire, ne coûtera pas pour l'établir dans sa perfection ce que l'autre coûte d'entretiens tous les jours: quant à son entretien, & cela mérite attention, d'ailleurs on en peut juger par le croquis, il n'y aura pas de comparaison avec celui qui existe aujourd'hui, ou le peu qu'il coûtera.

On admire l'invention de cette ancienne & unique machine, mais si compliquée, si sujette à tant de grosses réparations, & qui augmentent proportionnellement: ne soyons donc pas étonnés si à présent on trouve le moyen d'en faire d'autres, supérieures & moins coûteuses. Dans les arts & métiers, il est reconnu que la nécessité donne de l'émulation & de l'intelligence; le courage, à la vue de quelques indemnités, pour récompenses, nous engage à faire des épreuves. Voilà quel a toujours été mon but: & j'espère qu'avec mes 80 ans, j'aurai la satisfaction d'être écouté & soutenu par ceux qui en ont le pouvoir. Ce sera le moyen de m'aider à mettre au jour d'autres choses peut-être non moins intéressantes.

(Note des Rédacteurs). Nous croyons devoir répéter que ce sont les propres expressions de M. Lavoisier dont nous nous sommes servis pour faire connaître ses découvertes.

### VARIÉTÉS.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne le 20 Juin 1792.

On parle souvent des Decius, des Regulus, on admire avec raison le dévouement des d'Assas, des de Silles, mais, Messieurs, pourquoi parle-t-on si peu, du Chevalier Lordot? Il me paraîtrait toutefois mériter de figurer parmi les héros de l'humanité; laissez en juger vos Lecteurs.

Le Chevalier Lordot étant dans un vaisseau qui périssait, à la vue des côtes de France, & ne sachant pas nager, se trouva à côté d'un soldat excellent nageur, qui lui dit de s'attacher à lui, & qu'ils tâcheraient de se sauver ensemble; ce qu'il fit. Mais, après bien des efforts, & un assez long trajet, le soldat lui avoua qu'il était épuisé, & n'espérait pas qu'ils pussent gagner le bord. Et si je vous lâchais, lui dit le Chevalier Lordot, croyez-vous que vous puissiez vous sauver? Peut-être, répondit le soldat; sur sa réponse, le Chevalier se détache de lui, & tombe au fond de la mer.

Signé, Louis D. S.

### MORALE ET POLITIQUE.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

La politique n'est pas votre objet, & n'entre pas, je pense, dans votre plan; mais la morale ne peut qu'y entrer pour beaucoup; elle tient en effet sa place dans tout ouvrage périodique fait pour le Public, & où l'on doit chercher à l'instruire autant qu'à l'amuser; vous avez sans doute ce double but & vous l'atteignez en mêlant avec goût dans votre Journal l'agréable & l'utile. Je ne vous féconderai pas, Messieurs, dans le premier objet, n'ayant ni vers ni conte à vous offrir, mais seulement quelques réflexions patriotiques & morales; si elles touchent à la politique, ce n'est qu'entant que la politique est la morale des peuples, & que les règles qui les dirigent doivent avoir la même base que celles qui gouvernent les particuliers, la vertu; comme les unes & les autres doivent avoir le même but, le bonheur.

Je viens à mon objet; je vois un grand peuple à qui le bonheur échappe, il était cependant le but de ses instituteurs, il faut donc qu'ils se soient trompés dans le choix des moyens.

Ils ont cru trouver ce bonheur dans la liberté, c'est-à-dire, dans l'affranchissement de toute puissance supérieure, dans l'indépendance de toutes loix que

de celles qu'il s'imposerait à lui-même; ils la lui ont procurée cette liberté, il en jouit, quel usage en fait-il? On le voit, il est devenu frénétique, il se déchire lui-même. Avant cela il était malade, je veux en convenir, l'oppression l'accablait, il avait besoin de soulagement, mais il fallait le lui procurer par des remèdes doux, adaptés à sa faiblesse, qui lui rendissent insensiblement l'usage de ses forces, au lieu qu'on lui a administré une potion violente, qui a enflammé son sang & l'a rendu furieux; ce sont des forçats qui se battent avec les chaînes qu'on leur a ôtées; de l'esclavage à la pleine indépendance le passage était trop brusque. On ménage les yeux des malheureux qui ont été long-tems enfermés dans de sombres cachots, en les amenant par degrés des ténèbres à la lumière; ce même ménagement aurait dû être observé à l'égard d'un peuple trop peu familiarisé avec la liberté pour n'en pas abuser en se jettant dans la licence. Mais dans l'enthousiasme de la liberté, on s'est imaginé que sa jouissance seule suffirait pour rendre un peuple heureux & heureux par la vertu; cette opinion a saisi des têtes sages & des cœurs honnêtes; l'exemple d'un peuple particulier qui au milieu de la pleine jouissance d'une liberté conquise se distingue par la pureté de ses mœurs, est venu à l'appui de cette opinion. Je la vois, entr'autres, fortement imprimée dans l'ame d'un des plus ardens partisans & promoteurs de la liberté des Français, M. Brissot de Warville, qui s'appuie de l'exemple des Etats Unis d'Amérique pour prêcher avec force une liberté absolue, comme la sauvegarde de la vertu & la protectrice des mœurs. Je veux croire à la droiture de ses intentions, j'aime à supposer qu'il désire sincèrement le bonheur de sa patrie, mais la raison & l'expérience m'apprennent qu'il s'abuse étrangement dans les moyens: il regarde la liberté comme la mere de toutes les vertus, & jugeant qu'elle déploye sa fécondité à proportion de l'énergie avec laquelle elle peut s'exercer, il la voudrait sans restriction & sans réserve aucune, absorbant même ou comprimant par sa propre force le pouvoir exécutif.

Voilà, sans doute, une belle idée de la liberté, il est dommage qu'elle soit si fautive, on la suppose non-seulement parfaitement éclairée & parfaitement raisonnable, mais encore si étroitement liée à la vertu qu'elle en est inséparable & qu'on n'a jamais à craindre d'elle ni abus ni excès. Mais où cette idée se réalise-t-elle? Où peut-on trouver l'original de ce magnifique tableau? Ce n'est sûrement pas dans ce monde, ce ne peut être que dans le séjour du vrai bonheur, où la liberté ne se déploie que pour pratiquer la vertu; encore là, ce n'est pas la liberté qui enfante la vertu, c'est la pratique assidue de la

vertu ici bas qui reçoit pour récompense la jouissance d'une liberté à l'abri de tout écart.

Cependant les Américains en jouissent, dit-on, & par cette jouissance sont vertueux sans gêne ni contrainte.

J'ignore si les Américains n'ont ni fers, ni foudets, ni gibets, comme M. Brissot prétend que des peuples libres n'en ont pas besoin, mais j'ose bien assurer, que s'ils n'en ont point, ils en auront bientôt, & qu'ils ont même dès à présent quelque chose d'équivalent.

D'ailleurs, si les Américains sont vertueux, est-ce à leur liberté qu'ils doivent leur vertu? Je pense au contraire que c'est à leur vertu qu'ils sont redevables de leur liberté; elles leur ont donné les forces physiques & morales de résister & de surmonter. Quelle conséquence peut-on tirer de ce peuple unique à la foule des autres peuples, qui ont été aussi peu propres à conserver leur liberté, (si jamais ils l'ont eue dans le sens de M. Brissot,) qu'ils seraient incapables d'en jouir s'ils l'avaient? Il nous est permis d'en juger d'après M. Brissot lui-même, le *secret de jouir de la liberté*, dit-il, est dans les bonnes mœurs, & certes le portrait qu'il fait de celles de sa nation n'est pas flatteur, & les événemens actuels ne prouvent que trop que ce *secret* lui échappe.

Comment donc avec ce zèle pour les bonnes mœurs que ce citoyen étale dans ses écrits, & le peu de dispositions qu'il reconnaît dans ses compatriotes à se soumettre volontairement à l'empire de la vertu, a-t-il pu se résoudre, en leur ôtant tout frein, à les laisser en pleine liberté de se livrer à tous les excès où des passions fougueuses peuvent entraîner des cœurs corrompus? Comment, éclairé & judicieux, comme il est, a-t-il pu vouloir courir le risque de substituer aux maux inévitables, mais supportables d'un gouvernement dont l'oppression n'allait pas jusqu'à la tyrannie, les désordres incalculables de l'affreuse anarchie?

En plaignant le sort d'un peuple voisin, victime des illusions ou de l'ambition de ses conducteurs, devenons sages par l'exemple de ses malheurs, dévions-nous des suggestions perfides de ces prétendus Réformateurs, qui sous le spécieux prétexte de corriger des abus, de revendiquer des droits, d'alléger notre joug, ne tendent en effet qu'à troubler notre repos, à semer la discorde, à enfanter des désordres & à précipiter dans la misère. Sentons la douceur du Gouvernement sous lequel nous vivons & jouissons en paix de notre bonheur.

Je crois, Messieurs, que c'est là la meilleure politique également conforme à la raison & à la religion, & dont tout vrai ami des hommes doit souhai-

tes de voir la pratique solidement établie dans le sein de la patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## N É C R O L O G I E

\* Cléon est mort, j'en suis fâché; je l'ai beaucoup connu, c'était un *bon-homme*. Toute sa vie il ne pensa, ne dit, ne fit que ce qu'il croyait devoir plaire aux personnes avec qui il vivait. Il était né avec une de ces âmes souples & mobiles, qui reçoivent toutes les impressions & n'en conservent aucune. Il avait l'imagination vive, brillante & sensible; tout venait s'y peindre avec vivacité & sous les couleurs les plus agréables. Il paraissait s'intéresser à tout, aimer tous les gens à qui il parlait: il intéressait lui-même & on l'aimait, ou du moins on croyait l'aimer.

Il avait tous les goûts sans avoir jamais de passion. Il avait de l'esprit, des connaissances, du tact, & tout ce qu'il fallait pour bien juger les hommes & les choses; mais ses principes n'étaient que dans sa tête, & aucun n'avait pris racine dans son âme, ne réglait ses sentimens, n'influait sur sa conduite.

Il avait le talent de la raillerie; mais il ne l'employait jamais contre ses amis que lorsqu'ils étaient absens; & c'était toujours pour amuser, jamais pour nuire.

Il était toujours prêt à sacrifier ses opinions, ses goûts & ses sentimens à ceux des autres: il ne croyait pas que la vanité de défendre son avis sur quoi que ce soit, valût la peine de contredire un galant homme. Il ne mettait point son amour propre à avoir plus d'esprit qu'un autre, & tout le monde lui en trouvait beaucoup. Il n'avait de prétention que celle d'être plus sociable que tout autre, & tout le monde lui accordait ce mérite-là.

Son caractère se montra dès l'enfance. Cette facilité le rendit docile à toutes les leçons de ses maîtres: il en profita, fit très-bien ses exercices, & fut jetté de bonne heure dans le monde avec les avantages que peuvent donner l'esprit, la figure, la politesse & les talens.

Les femmes le plus à la mode s'empresèrent de lui plaire & y réussirent aisément. Aucune ne put le fixer: mais on lui pardonnait ses infidélités, même ses indiscrétions, car comme il n'avait rien de caché pour ses amis, il n'avait jamais une femme sans en faire confidence à tout le monde. Cependant les soins que demandaient les honnêtes femmes, même les moins exigeantes, le gênaient & le rebutaient. Il rechercha toujours les plaisirs faciles: les beautés complaisantes, il les appelaient des femmes comme si

*faut*. Ses jouissances ne furent pourtant pas toujours sans quelques infortunes.

Sa santé n'était pas forte; mais il mangeait & buvait comme l'homme le plus robuste. Il ne voulait pas troubler la gaieté d'un souper agréable par une sobriété déplacée, toujours ridicule ou incommode pour les autres.

En passant de plaisirs en plaisirs, chacun de nous fait qu'il se trouva bientôt avec un corps épuisé & une fortune délabrée. On lui dit qu'il fallait prendre un état, il le sentit & y songea.

Il avait inspiré une véritable passion à Elmire, jeune veuve, belle, honnête & très-intéressante, qu'il aimait lui-même autant qu'il pouvait aimer. Elmire n'était pas riche; on lui proposa la fille d'un homme à son aise. Il faut l'avouer, Cléon eut quelques scrupules sur la peine que ce mariage pourrait faire à Elmire. Ses amis trouverent la délicatesse ridicule, il en convint, épousa la riche héritière. La tendre veuve se retira à la campagne, où elle mourut de douleur & d'ennui. Cléon en fut sinistrement affligé, car il était bon homme. Sa femme était, on doit s'en souvenir, naïve & jolie; elle l'aima. Cléon se crut obligé de modérer ce sentiment. Il traita d'enfance ses caresses; d'abord elle en fut au désespoir. Un ami la calma un peu, vingt autres consolateurs se présentèrent. Cléon devint père, mais il crut suffisant de s'en rapporter à leur bon naturel, & leur éducation fut totalement négligée; je passerai rapidement sur ce qui concerne les enfans malheureusement trop connus du Public.

Cléon parvint à mettre complètement ses affaires en désordre. Il vivait, depuis quelques années, en fort mauvaise compagnie, pauvre & accablé d'infirmités, oublié de tous ces honnêtes gens à qui il avait dévoué sa vie, sa réputation & sa fortune, & qui disaient quand on leur en parlait: *c'était un homme charmant; c'est dommage qu'on ne puisse plus le voir*. Enfin, il est mort abandonné de sa femme, de ses enfans, de ses amis, de ses domestiques; hélas! j'en suis bien fâché, ce pauvre Cléon était un bon homme.

## M O R T S.

Jeanne Suzanne Amy, fille mineure.

Claire Antoinette Hignou, fille mineure.

Madame Anne Antoinette Charrière, femme de M. Jean André Roqueiroi, Marchand, bourgeois de cette ville, âgée de 70 ans.

Justine née Kollin, femme de Jean Vincent Dégnatier, de la Corporation Erasmite, âgée de 60 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

30 JUIN 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 11 minutes, & se couche à 7 heures 49 minutes.  
La LUNE se leve à 9 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
22 Juin.	13 7†	0 18 2†	0 14 1†	26. p. 2. lig. 1	26. p. 3. lig. 1	26. p. 2. lig. 1
23 . . .	12 3†	0 15 0†	0 10 2†	26. 2.	0 26. 1.	1 26. 1. 0
24 . . .	13 3†	0 14 1†	0 12 2†	26. 3.	3 26. 4.	2 26. 4. 1
25 . . .	11 7†	0 16 8†	0 15 3†	26. 4.	1 26. 5.	8 26. 7. 1
26 . . .	14 2†	0 13 8†	0 14 3†	26. 8.	1 26. 8.	3 26. 10. 1
27 . . .	14 5†	0 17 3†	0 13 8†	26. 9.	0 26. 8.	1 26. 7. 3
28 . . .	13 9†	0 14 9†	0 12 2†	26. 7.	3 26. 8.	8 26. 8. 0

**VARIÉTÉS.**  
**AUX AUTEURS DU JOURNAL.**  
Yverdon 24 Juin 1792.

**I**LS sont stupides les Indiens, dit-on, il est si facile de les tromper! Soit, je suis fatigué de disputer sans cesse contre l'opinion commune. Mais, Messieurs, permettez-moi cependant de citer le trait suivant.

Un Espagnol avait volé un cheval à un honnête Américain, celui-ci peut obtenir de faire traduire devant le Juge du lieu l'homme injuste & cruel dont il avait à se plaindre. L'Espagnol convient d'avoir un cheval tel que le désignait son accusateur, il affirme qu'il lui appartient en toute légitimité, qu'il l'a élevé tout jeune. On lui ordonne de l'amener. Il n'y avait point de preuves; le juge allait renvoyer les plaideurs hors de cour & de procès, lorsque l'Américain s'écria: le cheval est à moi, & je vais le prouver. Il ôte aussi-tôt son manteau, & en couvre subtilement la tête de l'animal. Puisque cet homme assure avoir élevé ce cheval, dit-il, qu'on lui demande, duquel des deux yeux il est borgne. L'Espagnol ne veut point paraître hésiter, & répond à l'instant: de l'œil droit. L'Américain découvre la tête du cheval; il n'est borgne, dit-il, ni de l'œil droit ni de l'œil gauche. Le Juge convaincu par une preuve si ingénieuse & si forte, lui adjugea le cheval, & l'affaire fut terminée.

*Observations nouvelles, tirées des animaux & des végétaux pour pronostiquer le tems. (Extrait du Journal Encyclopédique, Juin 1792.)*

Le poids de l'atmosphère ne peut varier sans devenir pénible, aussi les personnes faibles ressentent un relâchement quand le mercure baisse, qui annonce que le poids qui tend à comprimer leurs vaisseaux est fort diminué....

L'élasticité de l'air ne saurait varier à un grand degré sans changer la respiration & l'action des solides sur les fluides. On ne peut altérer la constitution de l'air sans influer sur toute l'économie animale, qui en est plus ou moins affectée: les personnes faibles souffrent dans tous les lieux où plusieurs hommes ont respiré long-tems, & dont les lumières ont gâté l'air. — L'humidité qui pénètre nos pores humecte nos fibres & les raccourcit: on fait aussi combien l'humidité est nuisible, & combien de maux elle cause à ceux qui ont les nerfs trop tendres. J'en dis autant de la chaleur, du froid & de tous les phénomènes de l'atmosphère qui ont une influence plus ou moins grande sur les corps organisés, & qui peuvent ainsi préager le tems par l'influence qu'ils ont sur leurs organes, avant que le changement soit décidé à nos yeux.

Après ces observations, on comprend fort bien comment les personnes faibles, convalescentes & nerveuses éprouvent les effets du changement de tems, avant qu'on l'observe plus sensiblement.... Les animaux dont le corps est plus exposé à l'air doivent y être plus sensibles. — Les oiseaux d'eau s'éloignent du plaisir à l'arrivée de la pluie. — Les autres oiseaux se retirent alors, dans le milieu des arbres; la plupart nettoient leurs plumes, ou les endurent d'huile... A l'approche du mauvais tems, les lézards ne sortent pas de leurs trous, les chats se fardent. Les araignées courent, les abeilles ne sortent pas, les mouches piquent plus fort. — Les végétaux éprouvent aussi des effets particuliers. Les bois, les cordes s'enflent & servent d'hygromètre à l'approche de la pluie. Il y a quelques filons dont la fleur ne s'ouvre pas. La fleur de la pimprenelle s'ouvre: les tiges du treffe se relevent. — La transparence de l'air annonce le beau tems; plus l'air est transparent, mieux l'eau qu'il contient est dissoute, & plus on a lieu de croire la pluie éloignée; on peut juger de cette transparence de l'air, parce qu'on aperçoit des objets éloignés qu'on cesse de distinguer quand l'air perd de sa sérénité; & parce qu'on peut détailler plus exactement les objets placés à une certaine distance. On en peut juger aussi, parce qu'on voit, quand le ciel est serein, des objets éloignés qu'on ne voit plus quand l'air cesse d'être transparent. C'est pour cela que les objets paraissent plus grands à l'horizon dans les tems humides; la quantité des vapeurs aggrandit les corps par la réfraction qu'elle occasionne dans les rayons qui nous les font voir, & c'est encore pour cela, que lorsque les objets s'aggrandissent ainsi à l'horizon, on a lieu de craindre la pluie.

Un ciel farineux annonce de même de la pluie, parce que l'air n'a cette apparence que quand l'eau qu'il contient cesse d'y être bien dissoute, & qu'elle commence à se faire apercevoir. Les sons mieux entendus, de certaines odeurs qui se font sentir avec plus de force, le feu des cheminées qui languit, qui donne une fumée épaisse, sont tout autant de signes de pluie prochaine.

### INVENTIONS.

Monsieur Pingeron a imaginé un tonneau très-commode & très-économique, quand il s'agit d'aller chercher de l'eau par un chemin plat & uni, à quelque distance, & de la faire transporter par des hommes. Il est entouré de cercle de fer qui, ayant une certaine épaisseur tiennent lieu de bandes de roues; & le tonneau lui-même se transforme en chariot, par le moyen d'un mécanisme simple & ingénieux.

### A N E C D O T E.

Je l'ai vu une fois ou deux, c'était alors un homme d'environ 40 à 45 ans, & de tous les Irlandais, ses compatriotes; encore le plus crédule, le plus propre à fournir de ces traits dont on les charge si fort à Londres & ailleurs.... Celui qui avait le visage le plus long, les yeux les plus gros, les plus ronds.... Un jour qu'il écrivait à ses parens, dans un Café à Londres, il avait commencé d'entrer dans quelques détails, qu'il interrompit lorsqu'il aperçut qu'un quidam le regardait écrire par dessus son épaule: continuant sa lettre, je cesse de vous parler de cette affaire, dit-il, à ses parens, parce que je n'écris pas un mot qu'un sot, un impertinent qui est derrière-moi ne le lise. Tu en as menti, s'écria aussitôt le quidam; le Diable m'emporte! si j'en ai lu une seule syllabe; & qu'il m'enleve moi-même, répartit l'Irlandais, si j'en dis un mot à mes parens. — Eh! vous leur en parlez. — Eh! je ne leur en dis rien, puis menaces, coups de poings, cheveux arrachés, &c. &c. ne cessant toujours de protester, l'un qu'il n'avait rien lu, l'autre qu'il ne s'en était pas plaint....

### L I V R E S.

*Nouvelles observations sur les abeilles, adressées à M. Charles Bonnet, par François Huber, 1 vol. 8. de 370 pages, avec deux planches en taille-douce, 1792, 3 livres de France, broché, chez Durand l'aîné & Comp. Libraires, rue du Bourg.*

Il est peu, il n'est point peut-être d'ouvrage sur l'histoire naturelle où l'intérêt soit plus constamment & si on pouvait le dire, plus impérieusement soutenu. — Les moindres détails y prennent une tournure qui plaît & qui attache, parce qu'on y voit toujours l'observateur attentif, soigneux, délicat, éclairé; même les découvertes de l'auteur sont piquantes par leur grandeur & le ton simple & noble dont elles sont exposées.

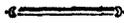
Les trois lettres sur les *Effaims* sont un vrai modèle pour le style, la marche, la manière du naturaliste; la digression philosophique qui termine la troisième est en particulier un morceau extrêmement intéressant.

Les conjectures sont hazardées d'un air si modeste, qu'on est tenté, avant l'examen, de les regarder comme vérités probables.

( Notice communiquée par M. R....el. )

*Recueil concernant les mines de sel & les Salines, particulièrement celles du canton de Berne, par l'Auteur de l'Essai sur la Montagne Salifère du Gouvernement d'Aigle. Premier cahier. Berne 1792.*

L'objet de ce Recueil doit être d'un intérêt général pour nous ; il nous donne des détails, des explications qu'on doit apprendre en leur attachant quelque importance. L'auteur connu avantageusement par son zèle & ses travaux a cru devoir en rendre un compte Public ; mais malgré son respect pour ses contemporains, ce n'est pas d'eux, dit-il, mais du siècle avenir qu'il attend le jugement sur les travaux & les établissemens dont le gouvernement lui a confié le soin. Nous ne pouvons pas donner une analyse de sa production, mais nous ne doutons pas qu'on ne s'empresse à se la procurer, à la lire, & par ce moyen à s'instruire sur des objets qu'il ne peut pas être indifférent au grand nombre de connaître avec quelques détails.



*Pensées d'un citoyen de l'Helvétie sur la Liberté, l'Égalité des conditions & l'origine des gouvernemens. Par M. Le B. D. S., à Lausanne, chez M. Luquiens.*

Nous avons du regret de ne pouvoir donner de l'étendue à la notice de cette brochure qui, sous plusieurs rapports, mérite de fixer l'attention de l'homme de bien, de celui qui désire sincèrement la tranquillité & le bonheur de la société. Nous nous contenterons d'en donner l'extrait suivant.

“ Liberté, égalité, noms chéris qu'on fait retentir sans cesse à nos oreilles, & dont tout partisan voudrait jouir ; quelques-uns par ambition, & beaucoup par orgueil ; je vais essayer de dissiper l'illusion dont on vous pâre. O vous hommes généreux & sensibles, au bonheur de vos frères, aidez-moi de concert avec la nature & la raison, à détruire les deux fantômes de bonheur dont on berce l'humanité ” !

“ J'ai hasardé de refuter quelques propositions du Contrat Social, qui m'ont paru erronnées & pernicieuses ; je n'ai pas craint de lutter avec un auteur célèbre, l'oracle du tems ; ma présomption est grande, condamnable peut-être, mais toujours excusable quand on cherche le bien ”.

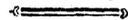
“ Ce siècle à jamais mémorable par les grands événemens qu'il a produits, promettait une fin plus heureuse : de grands hommes l'ont illustré, éclairé ; comme des météores, ils ont répandu leurs lumières au loin ; en attaquant avec force les préjugés dont le monde était inondé, ils ont contribué au bonheur de l'humanité par leur zèle & leur courage ; les scien-

ces ont fait des progrès étonnans en tous genres ; mais l'esprit en voulant tout pénétrer, tout comprendre, & franchir ainsi les bornes qui lui sont assignées, s'est égaré souvent dans la vaste région des systèmes ; en cherchant à définir la nature de l'homme, ses facultés intéressantes, il a fait l'homme différent de ce qu'il était sorti des mains du Créateur. La vérité a été obscurcie par de faux préjugés, & tels qu'un phénix ils renaissent de leurs cendres.....

L'homme parvenu à l'âge où la raison est formée, rencontre, dans son chemin, d'autres hommes qui ont le même penchant, les mêmes besoins, les mêmes desirs, ayant un droit égal à s'emparer de ce qui peut les satisfaire : qui décidera entr'eux ? Comment pourra-t-il se mettre en possession de l'objet désiré ? Comment pourra-t-il s'en assurer, sinon par la supériorité de ses talens, de ses forces & de son adresse ? Ces avantages étant encore distribués très-inégalement par la nature, comment le faible conservera-t-il ce qu'il possède ? Comment garantira-t-il la vie contre les attaques de ceux qui sont plus forts que lui ? Les querelles, souvent renouvelées, seraient une source de guerre, qui entraîneraient insensiblement la destruction du genre humain ; les hommes les plus forts, les plus redoutables sont sujets à des accidens, à des infirmités, à des maladies qui leur rendent le secours de leurs semblables très-nécessaires ; & je le demande, que devient la liberté dans cet état de faiblesse qui nous ôte les moyens de satisfaire nos desirs ? La liberté ou l'indépendance, en supposant que nous l'eussions reçu comme un don de la nature, serait un triste présent auquel nous devrions renoncer pour jouir de quelques douceurs & de la sûreté dans la vie ”.

Après avoir appuyé ces raisonnemens sur des faits, sur des observations solides, avoir démontré que l'égalité des conditions renverserait l'harmonie sans laquelle il ne peut exister de société, l'auteur finit ainsi :

“ Corriger les abus qui regnent, sera toujours l'ouvrage de la raison plutôt que de l'esprit ; l'homme peut approcher jusqu'à un certain point de la perfection, mais jamais l'atteindre. C'est une perspective attirante, un tableau riant, un but éloigné qui nous montrant le bonheur & la vertu avec tous leurs attraits, sert à déterminer nos actions par le sentiment qu'on a du bien, & par la satisfaction qu'on éprouve en le faisant : la nature en nous donnant ce désir, cette noble ambition y a fixé des bornes, vouloir les franchir c'est la méconnaître : respectons-les de crainte que notre orgueil, en nous faisant trop présumer de nous-mêmes, n'égaré notre raison.



*Histoire du petit Jehan de Saintré & de la Dame des belles cousines, extraite de la vieille Chroni-*

que de ce nom, par M. de Tressan, édition ornée de figures en taille-douce, dessinées par M. Moreau le jeune. A Paris 1792, & se trouve à Lausanne dans la Librairie de M. Luquiens.



*Tableau sentimental de la France, depuis la révolution, par Yorick, sous le nom de Sterne, pour servir de suite au Voyage sentimental, du même auteur, traduit de l'anglais, par l'auteur du Poème de Souza & d'Eléonore, 1792, in-12 de 80 pages. A Londres, & se trouve à Lausanne chez M. Luquiens.*

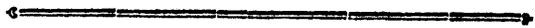
Qui n'a pas lu avec délices le *Voyage sentimental de Sterne*? Qui n'a pas partagé les plaisirs, les peines, les sensations? Mais qui a trouvé une seule des imitations de cet ouvrage unique approcher de bien près son modèle? Personne, nous le pensons du moins; & le *Tableau sentimental de la France* fera loin de nous faire changer d'opinion. Ce n'est pas, au reste, que cet ouvrage soit sans mérite, on en lit quelques morceaux avec intérêt, il pourrait même être distingué de la foule des productions qu'ont fait naître les circonstances. Mais le titre appelle de la sévérité; du moins dans ce cas est-il difficile d'éviter la comparaison de l'original avec l'imitation; & cette comparaison a nuï presque toujours à la dernière.

En voici quelques citations pour donner une idée de la manière de l'auteur. "Je sortais de chez le Lord Stummer, quand je vis passer près de moi un homme qui paraissait dans une grande agitation. Ses cheveux étaient assez mal en ordre; son habit était presque aussi poudreux que le gros surtout de bure que je portais à Windsor... Mon homme se mit à marcher de route sa force; un autre l'aurait laissé courir, & se serait contenté de dire, il est fol... Mais moi... un philosophe... ne lâche pas prise si aisément... Je fus sur le point de me rompre toutes les jambes à courir. Par bonheur je vis de loin que l'énergumène s'arrêtait tout court. Cette conduite me décontenança, je voulus la traduire, & selon ma coutume, je me mis l'esprit à la torture. Voici ma traduction. "Qu'est-ce que cela signifie? On me guête, on m'épie... Je cours & l'on court. Je m'arrête & l'on..." Non tu te trompes, dis-je à ce point de ma traduction, *l'on ne s'arrête pas*. A l'instant je recommençais à courir. Bientôt je fus près de mon auteur... A ma honte, je vis qu'il ne m'avait pas même aperçu. *Quels conseils j'ai fait, m'écriai-je! j'allais rougir...* Mais cette réflexion me consola. "Combien de traducteurs en ont fait de plus grands sans rougir!..."

....On s'explique sans se fâcher... depuis que nous habitons Paris, tu es sans cesse de mauvaise humeur.

Tu iras voir cette tragédie célèbre, puisque tu es engoué. J'y consens. Mais j'espère que tu me laisseras la liberté d'en penser ce que je veux, moi... Au reste je ne connais pas le Chénier, & je n'en veux dire ni bien, ni mal. Je dirai seulement que Shakespear ne cherchait pas des triomphes dans l'art de se plier aux circonstances. D'ailleurs quelle comparaison entre Charles IX & Louis XVI. Un roi couvert du sang de ses sujets & un Roi à qui l'Amérique consacre d'une main reconnaissante les fers dont il l'a délivrée. Non. Non. — Brifons là-dessus. Vergétté un peu mon chapeau.... je vais prendre l'air.

Je la tiens donc cette lettre tant désirée!... Je n'en puis douter. Yorick, Yorick, c'est ta main chérie qui a tracé ces caractères.... Tu as vu les portes de la mort, sa faux meurtrière t'avait frappé d'un coup mal assuré, ton tombeau allait s'ouvrir, la main d'Esculape est parvenue à la fermer... Elle en a tant ouvert d'autres! — ô Eliza, ton secours te fut inutile. Mais Yorick respire encore, mon dernier ami m'est conservé... Eliza, nous vivrons pour te pleurer. — Un regret reste dans mon cœur... Je ne partagerai pas ta tombe. Les habitants d'Anjinga ne déposeront pas les cendres de ton Bramine près des tiennes.. Non, cette douceur me sera refusée! Une terre étrangère, une terre souillée de forfaits les couvrira à jamais. Mais du moins Yoryck recevra mes derniers soupirs, déjà il vole vers moi... Puisse Yapiga le conduire heureusement dans mes bras! Il viendra partager avec moi cet humble réduit, où je vis ignoré. Trop peu riches pour être malheureux, nous ne verrons pas la haine & la jalousie empoisonner nos jours. De cette petite fenêtre... nous verrons passer le cortège des grands, & rouler leurs chars dorés.... Nous verrons tout avec indifférence.... A quoi servent ces chars?.... Ah! n'oublions jamais que la nature nous a donné la faculté de nous mouvoir. Que vois-je?.... Mes yeux ne me trompent-ils pas? C'est le Roi.... Roi, nom si cher aux Français.... Comme ses traits sont abbatu!....



### M O R T S.

Louise Vincent, femme de Jean Martin Kern, âgée de 65 ans.  
Jean Pierre fils de David Corbaz, du Mont, âgé de 48 ans.  
Un enfant mort en venant au monde.

Jeanne Louise Dubrez, femme de Jean Jacques Meillard de Veillyens, âgée de 53 ans.

Jeanne Roze Blanc, femme de Jean Pierre Merlin, de la Paroisse de Corfier, âgée de 38 ans.

Louise Marie Madeleine Duperey, veuve de Pierre Abram Gentil, de Dompierre, âgée de 74 ans.

Samuel Benjamin, fils de feu Jean Maurice Cleve de Lausanne, âgé de 62 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

7 JUILLET 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 14 minutes, & se couche à 7 heures 46 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
29 Juin.	8 1† 0	9 2† 0	8 3† 0	26. p. 13. lig. 1	26. p. 16. lig. 2	26. p. 15. lig. 7
30 . . .	7 1† 0	7 3† 0	8 2† 0	26. 12.	8 26. 15.	7 26. 13.
1 Juillet	9 3† 0	9 9† 0	10 3† 0	26. 13.	0 26. 16.	8 26. 14.
2 . . .	7 2† 0	4 3† 0	5 2† 0	26. 14.	0 26. 18.	2 26. 15.
3 . . .	6 7† 0	7 3† 0	8 2† 0	26. 14.	7 26. 17.	2 26. 16.
4 . . .	8 3† 0	7 2† 0	8 3† 0	26. 13.	8 26. 18.	2 26. 17.
5 . . .	7 2† 0	4 4† 0	6 6† 0	26. 10.	2 26. 19.	3 26. 10.

BELLES-LETTRES.

LOGOGRIPE CHARADE.

MON second renversé se remplit du premier.  
Lecteur penfes-y bien, tu fixes mon entier.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 30 Juin 1792.

MESSIEURS,

Vos Lecteurs voudront-ils aujourd'hui quelques traits, quelqu'anecdotes? En voici, mais je ne prétend point contenter tout le monde.

Le Sultan Mahomet II, ayant su qu'un Cadi avait commis une injustice, il le fit écorcher tout vif, & donna la charge à son fils, qu'il fit affeoir sur le tribunal, après y avoir fait étendre la peau sanglante de son pere, comme avait fait autrefois Cambyse, roi de Perse.

Dans une ville prise d'assaut, un aveugle prof. tant de la confusion du carnage, voulut aller se cacher dans un puit, & tomba dans un lieu infect; tout froissé, les jambes & les bras cassés; il y fut découvert; on lui demanda comment il avait pu descen-

dre dans un tel lieu: les aveugles, répondit-il, en s'irigeant le Romain, ne voyent que le chemin de la liberté. Il se crut dédommagé par cette manifestation de sentimens de ses blessures, de la fange dont il s'était couvert, &c. &c. Il mourut vers le soir. Avis. A qui?...  
Il est une nation, chez laquelle les maris ne couchent plus avec leurs femmes dès qu'ils les ont épou- sées. — Je reviendrai sur cet objet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne le 2 Juillet 1792.

MESSIEURS,

Vous vous êtes souvent occupé dans votre Feuille d'objets qui influent essentiellement sur le bonheur domestique. Quelques maris, quelques épouses vous ont adressé des dénonciations d'abus, des réclama- tions, &c. — Vous avez combattu des travers, des préjugés, des défauts, des vices; mais Messieurs, permettez-moi de vous le dire; il est échappé à vos recherches une faiblesse, un défaut qui désole un grand nombre d'honnêtes familles. C'est la funeste manie, de se boudier entre amis, entre parens, entre mari & femme.

J'ignore si Messieurs les Moralistes ont cru au des-

sous de leur plume de s'occuper d'un tel objet, du moins n'ai-je lu aucun de leurs ouvrages où il en fut fait la moindre mention. Si j'y eusse trouvé des conseils, des directions sur cette partie de la morale, assurément, je me serais tenu sur mes gardes, & ne me serais pas laissé subjugué entièrement par l'excès de sensibilité qui me porte à boudier non-seulement les autres, mais encore quelquefois moi-même. Je vais vous exposer ma situation, bien persuadé que vous me plaindrez, que vous me ferez part de vos salutaires conseils, ou que vous solliciterez pour moi ceux de vos Lecteurs sensibles, instruits & éclairés.

Je vis avec une sœur âgée de 55 à 60 ans; j'en ai près de 70. Nous occupons seuls une assez vaste & assez commode maison de cette ville. Mon appartement est complètement séparé; nous nous réunissons seulement pour les repas, ou lorsque nous avons compagnie. J'ai un domestique adroit, fidele & qui m'est très affectonné; ma sœur a une femme de chambre & une cuisinière. Voilà tout notre domestique, mais il suffit au-delà pour le train de notre maison. Ma sœur est bonne, douce, sensible; elle fauterait aux yeux de celui qui lui dirait le moindre le mal de moi. Tout mon vieux sang bouillera de colere & d'indignation, si je voyais qu'on lui fit le moindre outrage; je la chéris. Nous vivons dans une douce aisance, entourés de parens & d'amis, excellente société, & qui nous sont fort attachés. On m'a eu dit, je m'en souviens très-bien, que j'avais quelque peu d'esprit, qu'on faisait quelque cas de ma société.... Tout nous sourit enfin, excepté, le dirai-je? excepté nous-mêmes. Nous venons même à bout de nous rendre les deux êtres les plus malheureux de Lausanne, & de bien loin à la ronde peut-être. Un rien, la plus légère dispute nous fait nous boudier, & cela pour le moins les trois quarts de l'année. Dans ce moment même, ma sœur m'a fait avertir qu'on allait servir le thé, je fais répondre que je n'en veux point, parce qu'il est vrai que je ne m'en soucie nullement; eh bien, cette chère sœur va me boudier jusqu'à demain peut-être. J'irai bientôt la voir dans sa chambre. — Bonjour, ma sœur, comment vous portez-vous aujourd'hui? — *Bien.* — N'irez-vous pas ce soir chez Madame \*\*; vous savez que vous lui faites toujours un si grand plaisir, dites-le moi, je vous en prie, vous proposez-vous d'y aller? — *Non.* — Je n'ai point voulu prendre le thé parce que je n'en désirais point dans ce moment-là; une autrefois j'en prendrai avec le plus grand plaisir. — *Soit.* — Voilà, MM., le début de la bouderie à laquelle je m'attens. Que je voudrais qu'il me fut permis de faire ici le tableau de mes pensées, de mes sensations durant ces accès inexcusables, je ne le sens que trop; mais que je n'ai plus les moyens de combattre!

On se boudie en amour. Nous voyons des Souverains se boudier; on se boudie aussi entre camarades au Collège. La moitié de l'Univers boudie l'autre moitié. L'homme avide d'honneurs, de richesses, boudie ceux qu'il voit obtenir plus de succès que lui. Voltaire boudait Shakespeare, ou sa réputation, j'en suis bien sûr. Un marchand de la foire boudie toujours son voisin. Mais toutes ces branches de bouderie n'ont pas le même caractère que celle sous le poids de laquelle ma sœur & moi nous gémissons. Nous voyons nos jours se passer dans les pleurs, dans la situation la plus douloureuse pour nos âmes. — Je ne dois point donner une plus grande étendue à ma lettre sans craindre de voir une foule de vos Lecteurs me boudier très-sérieusement... Eh bien, Messieurs, je viens de faire *un tour dans mon âme*, & j'y ai déjà trouvé les germes de la bouderie la mieux conditionnée, prêt à se développer contre tous ceux à qui cet article ci de votre Feuille ne plaira pas. Je ferai donc prudemment de finir brusquement, & de m'envelopper du triple & impénétrable manteau du Pseudonyme.

Louis BOUDERET.

FRAGMENT sur la Musique chez les Anciens.

Les effets surprenans de la musique chez divers peuples de l'antiquité, chez les Grecs sur-tout, paraissent aujourd'hui presque incompréhensibles. Il faut nécessairement, ou que cet art soit bien déchu de sa puissance, ou qu'on nous l'ait exagérée.

Cependant, on retrouve chez les Modernes, nous dit-on, quelques effets de la musique, semblables à ceux qui nous sont attestés par les Anciens. Si Timothée excitait les fureurs d'Alexandre par le mode Phrygien, & l'adouçait ensuite jusqu'à l'indolence par le mode Lydien, une musique plus moderne renchérisait encore en excitant dans Éric, roi de Danemarck, une telle fureur, qu'il tuait ses meilleurs domestiques. Mais si nous devons le croire, ces domestiques-là n'étaient pas si sensibles que leur Prince à la musique, autrement il eut bien pu courir la moitié du danger.

D'Aubigné rapporte encore une autre histoire, toute pareille à celle de Timothée. Il dit que du tems d'Henri III, le musicien Glaudin, jouant aux noces du Duc de Joyeuse sur le mode Phrygien, anima non le Roi, mais un courtisan, qui s'oublia, au point de mettre la main aux armes en présence de son Souverain; mais le Musicien se hâta de le calmer, en prenant le mode sous Phrygien.

Malgré ces faits qu'il ne ferait peut-être pas honnête de mettre en doute; si nous osons avoir une opinion différente de celle de Platon, lorsqu'il prétend qu'on peut assigner les sons capables de faire

naitre la bassesse de l'ame, l'insolence & les vertus contraires; si nous osons ne pas accorder une pleine confiance à celle d'Aristote, qui, d'ailleurs, presque toujours d'un sentiment opposé à ceux de ce divin philosophe, est cependant d'accord avec lui, touchant la puissance de la musique; si nous osons enfin paraître ne pas toujours accorder une confiance aveugle aux écrits des plus judicieux Ecrivains de l'antiquité, nous dirions que si un Pleyel, un Jarnovich, un Haydn, un Pugnani, &c. &c. un petit nombre d'autres Musiciens celebres, hommes de génie, n'ont pu produire, de nos jours, des effets pareils à ceux que les Anciens attribuent à un Timothée, à un Taletas (1), un Terpandre (2), &c.; nous pouvons nous croire autorisés à penser sur ce sujet, comme le chevalier de Parny, quand il dit:

L'antiquité ment un peu, comme on fait;  
Il faut plutôt l'admirer que la croire:  
Ouvre les yeux, vois l'homme, & ce qu'il est,  
De ce qu'il fut te donnera l'histoire.

—————

*La fille du Bailli d'Islington, ancienne Ballade Anglaise.*

Il était un bon jeune homme, vivement épris d'une jeune fille, douce & belle. Or, il était le seuls fils d'un écuyer: elle l'enfant unique du Bailli d'Islington.

Elle se tenait sur la réserve, feignait de ne pas croire qu'il l'aimât, & refusait de lui témoigner la moindre complaisance.

(\*) Thaletas était de Crète: Plutarque en parle avec éloge. "Thaletas, dit-il, était en apparence un poète lyrique; mais au fond il était un grand philosophe. Sous ombre de ne composer que des airs de musique, il faisait tout ce qu'on aurait pu attendre des Législateurs les plus consommés. Ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance & à la concorde, qu'elles inspiraient par l'agrément & la gravité de leur mélodie & de leur cadence; en sorte qu'elles adouciaient insensiblement les mœurs de ceux qui les écoutaient & que, les portant à l'amour des choses honorables, elles les délivraient des animosités qui régnaient entre eux".

(\*) Terpandre florissait l'an 650 avant Jésus-Christ; à la fois poète-musicien, il fut calmer une sédition à Lacédémone par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. "L'olive à la main, la paix le précède, l'amitié le conduit, le plaisir marche à ses côtés, les cœurs volent en foule autour de lui".

Ce Poète aux doigts brillans,  
Sur sa lyre fait éclorre  
Les accords les plus touchans;  
Et sa voix plus touchante encore  
Y mêle les plus doux chants.

Il voulut étendre le chant de sa lyre, en y ajoutant une corde, les Ephores le punirent de cette innovation & confiscèrent sa lyre.

Les amis du jeune homme s'aperçurent bientôt de sa folle passion; pour l'en guérir, ils l'envoyèrent dans la cité de Londres en qualité d'apprentif marchand.

Après sept longues années qu'il y passa sans jamais voir celle qu'il aimait. "Hélas! hélas! dit-il un jour, j'ai versé bien des larmes pour l'amour d'elle, tandis que peut-être elle ne songeait guère à moi".

Et voilà que toutes les filles d'Islington se rassemblerent un jour à dessein de rire & de folâtrer; toutes s'y trouverent excepté la fille du Bailli d'Islington, qui se déroba furtivement.

Elle avait quitté sa robe de soye verte, & s'étant revêtue de lambeaux, elle avait résolu d'aller jusqu'à Londres chercher son fidele amant.

Comme elle suivait le grand chemin par un tems brûlant, elle se sentit fatiguée & s'assit sur un banc de gazon. Tout-à-coup elle aperçut son fidele amant qui venait à cheval.

Elle tressaillit, rougit, se leva & s'emparant de la bride de son cheval. "Un penny, un penny, s'écria-t-elle, aimable Sire, pour me tirer de peine".

"Avant que je vous donne un penny, ma chere, dites-moi, je vous prie, d'où vous êtes. — D'Islington, aimable Sire, d'Islington où j'ai souffert bien des mépris.

Dites-moi donc, je vous prie, ma chere, dites-moi si vous connaissez la fille du Bailli d'Islington? — Elle est morte, aimable Sire, elle est morte depuis long-tems.

Puisqu'elle est morte, prenez mon cheval, ma selle & ma valise; car j'irai pleurer dans quelque pays où personne ne me connaitra.

Demeure, bon jeune homme, demeure, elle est à tes côtés; elle est vivante, elle n'est point morte; elle est prête à devenir ta femme.

Adieu projets de douleur, je n'irai pas plus loin qu'Islington, puisque j'ai retrouvé ma bien-aimée que je pleurais & n'espérais plus revoir.

—————

Voulez-vous, Messieurs, donner un excellente leçon à la presque totalité de nos femmes? mettez sous leurs yeux l'extrait suivant du Journal d'Elizabeth Woodville, depuis épouse d'Edouard IV. — *Lundi matin*, levée à quatre heures pour aider Catherine à traire les vaches. — A six heures le déjeuner. — A sept je suis desoendue dans la cour avec la Duchesse ma mere, & nous avons donné à manger à vingt-huit pauvres, tant hommes que femmes. J'ai grondé sévèrement Roger pour avoir témoigné du mécontentement de ce que nous le faisons attendre & laissons refroidir le diné. — A dix heures, le dîner, John Gray, un de ceux qui nous viennent

voir ordinairement. . . . . est un jeune homme bien honnête. — Mais que m'importe? une fille vertueuse doit s'abandonner entièrement aux vues de ses parens. — John est petit mangeur, il m'a adressé plusieurs coups d'œil affectueux. — A quatre heures la prière. — A six donné à manger à la volaille. — A sept on a servi le souper. — C'est un accident arrivé au pauvre Robertson qui nous a fait souper si tard.

Quelle différence, Messieurs, entre l'emploi du tems de nos femmes, & celui d'Elizabet Woodvile?

Oui, oui, répétais-je, en m'approchant de ma table; & appuyant ma tête sur ma main, oui, je m'en déferai. — Loin de moi tous les sots préjugés! — Mais je n'en ai plus. Je sens mon cœur s'épanouir. — A dater de cet instant, je me regarde comme un citoyen du monde.

Et l'homme méritant sera par tout mon frere.

Mon titre de Colonel ne me parut plus qu'un joujou d'enfant; ce ton, cet air d'homme comme il faut, que j'avais eu la sottise de regarder comme essentiel ne me sembla plus qu'un ridicule. — Non, jamais il ne s'offrira d'instant plus favorable pour se présenter devant moi. — Je tourne la tête du côté de la porte, (j'étais dans une auberge à Geneve), j'aperçus un étranger d'un extérieur assez aimable qui se disposait à entrer. Il s'arrêta une minute ou deux sur le seuil, comme craignant que sa visite ne me déplût. Je le prie de s'avancer; il s'assied près de moi à ma sollicitation; garde le silence, tire un papier de sa poche, & me l'offre avec toute la politesse imaginable; puis il fait quelques pas pour s'éloigner, afin de me laisser lire à mon aise. J'ouvre le papier, c'était une liste de souscripteurs pour deux ouvrages; l'un, un recueil de bons mots, des saillies, des facéties d'une fameuse Assemblée Nationale; l'autre un traité sur l'utilité du laconisme en huit volumes, grand in-folio. — Je laisse échapper un sourire à la vue de tels titres; il était au milieu de la chambre ce pauvre étranger, il me regardait, avec le plus vif desir de lire dans mes yeux mes dispositions. . . . . Une larme mouille ses yeux quand il voit mon sourire inhumain. Je m'en aperçois; je vôle au-devant de lui, je le fais rasseoir, je me leve pour sonner, afin de demander une bouteille de biere, (il faisait très-chaud). Cet homme sensible & intéressant me court après, me supplie de ne point lui faire cette honnêteté, m'affure, me proteste qu'il n'en est pas digne; me prend

les deux mains, les arrose de larmes; je fors de ma bourse deux louis que je lui offre en tremblant de l'humilier. Il me quitte le cœur ferré, les yeux pleins de reconnaissance, de joie, de respect. — Je suis ému d'intérêt, d'attendrissement; je me rapproche de ma table... ma montre avait disparu!!! — Depuis lors je n'ai jamais revu cet étranger; je n'ai pu retrouver ma montre; Lecteur! m'a-t-elle été volée par cet homme là? . . . . . En publiant mon aventure; j'ai cru pouvoir fournir un trait de plus à celui qui saura peindre le cœur de l'homme...

## MÉDECINE VÉTÉRINAIRE. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Villars-tiercelin, le 2 Juillet 1792.

MESSIEURS,

Je ne doute pas que vous ne fassiez grand plaisir à plusieurs de vos Lecteurs, en leur donnant la recette d'une poudre dont presque tous les particuliers du village & moi donnons avec le plus grand succès à nos chevaux & à nos vaches. Cette poudre est appelée préservative, & mérite bien ce nom, par la raison des maux auxquels elle soustrait ces animaux utiles. — Cumin d'Espagne, Fenouil de Florence, de chacun quatre onces. Fleur de soufre six onces, salpêtre cinq onces, antimoine deux onces, assafoetida demi once. — Il est inutile de composer d'avantage cette poudre; telle que je l'indique, elle peut produire tout l'effet qu'on doit attendre d'un remede donné comme préservatif.

Signé, \* \* Viret.

## L I V R E S

Du pouvoir exécutif dans les grands états. Par M. Necker, 1792, 2 vol. grand 8., de 368 & de 407 pages les volumes; se trouve à Lausanne, chez M. Luquiens, Libraire.

## M O R T S.

Mademoiselle Eleonor Russel, Anglaise, âgée de 16 ans.  
Jean Jacob Zöbely, d'Oberweningen, bailliage de Reggenberg, canton de Zurich, Charpentier de sa profession, âgé de 45 ans.  
Jean Samuel Regamey, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

14 JUILLET 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 19 minutes, & se couche à 7 heures 41 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
6 Juillet	10 2†	0 18 3†	0 15 7†	0 26. p. 10. lig. 1	26. p. 9. lig. 9	26. p. 9. lig. 10
7 . . .	12 3†	0 17 2†	0 17 0†	0 26. 9.	0 26. 7.	3 26. 6. 6
8 . . .	14 3†	0 20 2†	0 10 2†	0 26. 6.	7 26. 6.	8 26. 6. 0
9 . . .	15 3†	0 21 3†	0 19 0†	0 26. 6.	0 26. 5.	3 26. 3. 1
10 . . .	13 2†	0 16 2†	0 12 3†	0 26. 2.	0 26. 5.	8 26. 7. 3
11 . . .	23 1†	0 17 2†	0 14 2†	0 26. 4.	3 26. 2.	1 26. 1. 0
12 . . .	14 0†	0 16 2†	0 16 0†	0 26. 0.	0 26. 0.	7 26. 1. 8

BELLES-LETTRES.

ROMANCE.

AIR: *Permettez-moi qu'avec franchise, &c.*

D'UNE aventure effrayante  
Et touchante,  
Je vais faire le récit.  
Puissent les peres & meres  
Trop séveres  
En faire un jour leur profit!

Une jeune & belle fille  
De famille,  
Brulait pour son jeune amant;  
Mais son inflexible pere  
Homme austere  
Rompt cet engagement.

Un couvent est votre affaire,  
Votre pere  
Vous l'ordonne absolument.  
Voilà donc l'infortunée  
Condamnée  
A soupire vainement.

Le nouveau nœud qui la lie  
Pour la vie,  
N'adoucit point son tourment:

Fille soupire sans cesse  
Et ne cesse  
De songer à son amant.

Un coffre est à notre porte,  
Qu'on le porte,  
Chez moi, dit-elle, ma sœur;  
Payez les porteurs, Touriere,  
La priere  
Me retient encore au chœur.

La jeune religieuse,  
Moins pieuse  
Que pleine de son amour,  
Court, vôle, se précipite,  
Et bien vite  
Gagne son triste séjour.

On avait, soit par méprise  
Ou sottise,  
Posé le coffre debout;  
Adorons, louons sans cesse  
La sageffe  
De celui qui régle tout.

Son amant est dans ce coffre  
Et ne s'offre  
Que posé la tête en bas.  
Cette posture gênante  
Et souffrante,  
Avait causé son trépas.

O malheur que je déteste,  
Sort funeste,  
Mon fidele amant n'est plus.  
Voilà donc le fruit horrible  
Et terrible  
De mes desirs superflus.

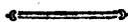
Toi, pour qui je brûle encore,  
Que j'adore,  
Vois l'effet de ma douleur.  
Cette fenêtre entr'ouverte  
M'est offerte  
Pour terminer mon malheur.

Et toi dont la politique  
Pere inique  
Nous a séparé tous deux.  
Pere injuste, par ma chute,  
Reste en butte  
Aux remords les plus affreux.

A ces mots, elle s'avance  
Et s'élançe  
La tête en bas dans la cour.  
Quel fut l'effet effroyable  
Et coupable  
D'un fol & cruel amour ?

Cette aventure aussi rare  
Que barbare  
Remplit fort d'étonnement.  
Le pere, dans sa furie,  
Pleure crie  
Et se tue en blasphemant.

Cher Lecteur ! Dieu nous regarde,  
N'ayons garde  
De rejeter son appui :  
Détestons toute pensée  
Insensée  
Et n'ayons recours qu'à lui.



Le mot du Logogriphe-Charade inféré dans la dernière Feuille est *Journal*.



## V A R I É T É S.

Dans un moment où l'on s'occupe avec le plus grand soin de tout ce qui peut amener à de plus grands succès l'éducation publique & particuliere, il ne peut pas être indifférent de connaître la marche qu'elle eut chez les Athéniens, ce peuple si ami des arts & des sciences, & qui les porta à un si haut degré. Nous croirons donc qu'on lira avec intérêt le morceau suivant que nous a communiqué M. R....el. La ville d'Athenes se distingua bientôt par son goût pour les sciences & pour les arts.

On y établit un grand nombre d'*Ecoles* publiques

pour l'instruction de la jeunesse, qui s'y rendait de tous les pays policés. Les enfans dès l'âge le plus tendre avaient de petites *Ecoles*, où ils apprenaient à lire & à écrire. On ne peut en douter après le reproche que Démosthène fait à Eschine son rival en éloquence, d'avoir, étant petit garçon, balayé la classe, lavé les bains, broyé l'encre, & été le valet, & non le compagnon des autres enfans. Plutarque, en parlant du même orateur, dit qu'il avait dans son enfance aidé son pere dans les fonctions de maître d'école.—Les Grecs commençaient l'éducation des enfans par les fables, comme Platon l'affore dans le second Livre de sa *République*.

En sortant des petites *Ecoles*, les enfans allaient étudier la grammaire, la poésie & la musique, sous des maîtres publics, qui leur donnaient des leçons de ces arts, & leur faisaient apprendre en même temps leur propre langue par principes. De-là ce goût raffiné qui était généralement répandu parmi les Athéniens, dont le bas peuple même s'apercevait, si les orateurs & les acteurs manquaient le moins du monde dans la prononciation, dans l'accent ou la quantité. Les maîtres y faisaient lire les poètes, principalement Homere; puisqu'Alcibiade, encore jeune, étant entré dans une *Ecole*, où il ne trouva point les ouvrages de ce Prince des poètes, donna un soufflet au maître, le traitant d'ignorant qui deshonorait sa profession. C'était aussi un usage dans ces *Ecoles* de faire apprendre par cœur aux jeunes gens les tragédies qui se représentaient sur le théâtre d'Athenes. Pendant ce temps-là on ne négligeait point la musique: les Athéniens la regardaient comme si essentielle à l'éducation, que l'on passait pour n'en avoir point reçu, lorsqu'on ne l'avait point apprise.

Après l'étude de la grammaire, la jeunesse fréquentait les *Ecoles* des Rhéteurs, qui ont toujours été en grand nombre à Athenes, parce que l'éloquence était la principale occupation des jeunes Athéniens, sur-tout de ceux qui aspiraient aux charges de la République. Socrate & Platon furent les premiers qui donnerent les principes d'une saine rhétorique. Ils furent suivis d'Aristote & d'Isocrate. L'*Ecole* de ce dernier devint la plus célèbre de toute la Grece, par le nombre & la qualité des auditeurs. — On venait en foule de toutes les villes voisines pour prendre les leçons de ce Rhéteur; en sorte que, suivant l'expression de Cicéron, il sortit de cette *Ecole* plus de fameux orateurs, qu'il ne sortit de Héros du Cheval de Troye. Les *Ecoles* de rhétorique se soutinrent à Athenes avec le même éclat, jusqu'au tems où la Grece fut réduite en province Romaine par *Auguste*.

Les *Ecoles* de philosophie à Athenes furent les plus célèbres de tout l'Univers. La plus ancienne s'appellait

*Cinosarge*. On y recevait tous les enfans exposés, qui étaient en fort grand nombre; & on les y élevait gratuitement dans la connaissance des sciences & des beaux arts. Socrate, si fameux par la sagesse & par la pureté de sa morale, consacra principalement ses travaux à l'instruction de la jeunesse. Il n'avait point, à la vérité, d'*Ecole* ouverte comme les autres philosophes, ni d'heures marquées pour ses leçons; il ne faisait point apporter de bancs, & ne montait point en chaire; c'était un philosophe de tous les tems & de toutes les heures: il enseignait en tout lieu & en toute occasion.

Platon son disciple, sans suivre son exemple, donna un nouveau lustre aux études Athéniennes, en faisant bâtir de magnifiques *Ecoles* dans un faux-bourg de la ville, près d'une place nommée le *Céramique*. Le lieu où furent placées ces *Ecoles*, s'appellait *Académie*. Ce philosophe, non content d'avoir obtenu des Athéniens un emplacement commode, leur demanda encore des privilèges & des immunités pour ses maîtres & les disciples.

Il voulut que les uns & les autres fussent soustraits à la juridiction des Magistrats, & que ces *Ecoles* fussent gouvernées par des réglemens particuliers que donneraient ceux qui seraient chargés de l'enseignement Public, ce qui lui fut accordé.—

Il était ordonné, entr'autres choses, que les *Ecoles* ne seraient ouvertes qu'après le lever du soleil, & seraient fermées avant son coucher; que personne n'y pourrait entrer que ceux qui seraient inscrits sur les registres ou le catalogue des maîtres; que pour éviter la corruption, les plus jeunes auditeurs ne seraient point instruits avec les plus âgés, & que tous les étrangers seraient logés dans des maisons voisines, sous l'inspection des prêtres ou philosophes, & du préfet des *Ecoles*; qu'ils y vivraient paisiblement, tant qu'ils y resteraient; enfin, que les maîtres auraient le droit de se choisir des collègues & des successeurs. Tels étaient les principaux réglemens que fit Platon pour établir la discipline dans ces *Ecoles* où il enseigna le premier, non-seulement les principes ou la théorie des sciences, comme avait fait les sages avant lui, mais où il mit au jour, à l'imitation de Socrate, cette admirable philosophie morale qui formait des Citoyens au gouvernement de la république, en les instruisant dans la connaissance des Loix & de la Justice.

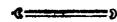
Aristote, offensé de ce que Platon ne l'avait point choisi pour son successeur à l'*Académie*, ouvrit une nouvelle *Ecole* dans un lieu appelé le *Lycée*, où il enseigna une doctrine différente de celle de Platon, ce qui forma deux sectes de philosophes à Athènes. A Aristote succéda Théophraste qui eut une si prodigieuse réputation, qu'on lui comptait jusqu'à deux mille auditeurs. Ce fut de son temps que Sophocle,

étant Archonte, fit abolir les privilèges accordés aux *Ecoles* publiques, & ôter aux maîtres le droit de se choisir des collègues & des successeurs, pour le transporter au Sénat & au peuple. Théophraste refusa de se soumettre à cette loi, sortit d'Athènes, ainsi que tous les philosophes, de façon que les *Ecoles* demeurèrent vides & sans leçons. Mais l'année suivante, Sophocle sortit de charge. Ayant été accusé devant le peuple comme l'auteur de ce désordre, il fut condamné à une amende de cinq talens; la loi fut abrogée, les maîtres rappelés, & rétablis dans tous leurs privilèges.

Peu après, Zénon ouvrit une troisième *Ecole* dans un endroit d'Athènes appelé le *Portique*. C'était de grandes galeries sous lesquelles on était à couvert des injures du temps; ses Sectateurs furent appelés Stoïciens. Ce philosophe eut un concours prodigieux d'auditeurs, & cette *Ecole* ne fut pas moins célèbre que celle de l'*Académie* & du *Lycée*.

Les maîtres publics avaient enseignés gratuitement à Athènes jusqu'à Aristipe, qui le premier exigea un modique salaire de ses disciples. Mais ses successeurs abusant de cet exemple, tirèrent des sommes si exorbitantes de leurs auditeurs, que non-seulement les pauvres, mais même ceux qui n'avaient qu'une fortune médiocre, quelque talens qu'ils eussent d'ailleurs, étaient exclus de leurs leçons. L'usage de payer les maîtres publics passa d'Athènes dans les autres villes de la Grèce. —

On ne peut douter qu'il n'y eut à Athènes des *Ecoles* publiques pour les jeunes filles, même pour celles du bas peuple; où on leur apprenait à lire, à écrire, & à parler purement leur langue. Cicéron raconte que Théophraste, disputant avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il voulait acheter, la bonne vieille lui répondit: *non, étranger, vous ne l'aurez pas à moins*. Cette réponse surprit extrêmement le philosophe, qui se piquait de parler le langage attique dans toute sa perfection. —



#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je le demande, les couplets qu'on trouve dans nos campagnes sont-elles à craindre? J'ai ouï dire qu'elles ne l'étaient pas, que nos jeunes bergers jouaient avec elles, les mettaient dans leur sein. J'ai lu que les Macédoniens élevaient des serpens, qu'ils leur faisaient tetter les femmes, qu'ils leur apprenaient plusieurs gentilleses, enfin, qu'ils sont susceptibles de recevoir une très-bonne éducation (\*).

(\*) Parmi plusieurs exemples de l'éducation dont

On ne peut cependant nier que nous ne pouvions très-bien nous en passer dans le Pays-de-Vaud, que n'y fissent-elles de mal que celui de l'effroi que leur aspect produit, que celui de la pénible crainte où l'on est d'en être mordu, leur délit est suffisamment grave pour légitimer toute poursuite rigoureuse à leur égard.

Leur chasse est plus facile que je ne l'aurais crû. L'on en a fait une dernièrement au pied des rocs, au sommet desquels est notre signal, près de la forêt de Sauvabelin. Les Chasseurs en ont fait partir huit, cinq ont été tuées, les trois autres ont trouvé leur salut dans les fentes du rocher. Ils ont découvert & pris un nid d'œufs de ces reptiles, où il s'en est trouvé plus d'une soixantaine près d'éclore, & parmi les couleuvres tuées était une femelle qui en avait une quinzaine dans le corps.

Je n'ai pas le ridicule d'annoncer cette chasse comme un événement remarquable; je n'en parle que parce qu'elle fournit un exemple de la facilité du succès dans telle recherche.

les serpens sont susceptibles, je citerai ici celui rapporté par Madame du Noyer dans une de ses lettres. Pendant son séjour à Dijon elle alla rendre visite à une Conseillère du Parlement qui avait élevé un serpent. Comme cette Dame avait quelque indisposition, Madame du Noyer la trouva couchée sur un lit d'ange, & ayant bonne compagnie. Son déshabillé lui donnait un air de Nymphé. " Je m'approchai de cette aimable malade, dit Madame du Noyer, mais quelle fut ma surprise, quand je vis qu'elle badinait avec un serpent, qui était attaché à son bras, avec un ruban couleur de feu assez long pour lui laisser la liberté de se promener sur le lit. Je fis un cri effroyable à cet aspect, & l'horreur que l'on a naturellement pour ces sortes d'animaux me fit frémir; mais la Dame me dit que je n'avais rien à craindre, que son serpent ne me ferait point du mal; & après qu'elle lui eut donné un petit coup, comme on aurait fait à un joli épagueul, elle lui dit de dormir; & ce docile animal se glissa dans son sein, où un moment après il parut effectivement endormi. Vous avez vu mon serpent, ajouta cette Dame; on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai, & que contre le naturel de ceux de son espèce, il n'a jamais fait de mal à qui que ce soit. Toute la compagnie certifia la même chose, & je sortis de chez cette Dame dans un étonnement dont je ne saurais encore revenir. Elle voulut que je visse tout ce qu'il savait faire: elle siffla à demi-bas; il s'éveilla, fit mille singerie; après quoi on fit ouvrir une boîte vermeille, qui était pleine de son, dont il se regala."

Si j'en avais ici la place, je pourrais citer plusieurs traits de femmes qui, pour avoir mis le pied près d'un serpent, pour l'avoir vu, ou seulement entrevu, même à une certaine distance, ont été tellement affectée de son aspect qu'il ne leur est pas resté un seul jour de santé.

L'éducation, je le fais, devrait prévenir ces inconvéniens; mais le fait-elle? La plupart des personnes appellées à donner leur soins à la jeunesse, n'éprouvent-elles pas, elles-mêmes, presque toujours, à l'aspect imprévu de ces animaux des sensations pénibles, un affre qui n'échappe pas aux enfans? Il est, sur tout, bien peu de meres d'une trempe de caractère propre à reprimer ce mouvement irrésistible dans tels cas. Il en est une, toutefois, parmi nous, qui aux plus aimables, aux plus respectables qualités joint cette demi vertu Heureuse du bonheur de son époux, de celui de ses enfans, sa tendre & vive sollicitude s'étend sur tout ce qui pourrait l'altérer. Elle se promenait l'autre jour en famille dans un sentier ombragé, & pressé par deux collines. Ses yeux vigilans n'abandonnaient pas ses enfans; elle voit l'un d'eux marcher sur la queue d'une énorme couleuvre; le reptile se dresse; sa tête s'élève plus haut que celle de l'enfant, les rapides & effrayans lancemens de sa langue noire & fourchue annoncent sa colere... Leve le pied, mon ami, dit d'une voix calme cette mere prudente, & continue ta route. Le jeune homme obéit. Le serpent disparaît dans le buisson voisin; l'intéressante famille acheve en paix sa promenade; il ne reste à aucun des enfans cette impression fâcheuse & durable qu'aurait produit des cris, des indices d'effroi tels qu'en aurait manifesté toute autre mere dans telle conjoncture..... Ne vous y trompez pas, Lecteurs! Mme. W\*\*\*\* est la plus tendre des meres; elle a frémi de cet horrible spectacle, son cœur en a été froissé, déchiré; mais elle est aussi prudente, aussi sage qu'elle est gaie & vive; elle réunit les graces aux vertus solides; elle fait sacrifier toute son existence, toutes ses sensations pour remplir plus dignement la tâche pénible, mais douce & sacrée, qu'elle s'est imposée, en se chargeant de la première éducation de ses enfans.

#### M O R T S.

Un enfant mort en venant au monde.

Jean Platel, fils mineur.

Catherine Bolle, femme du Sieur Jean Weibel, maître Maçon, bourgeois de Meykirch, âgée de 44 ans.

Jean Jacob Ringger, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

21 JUILLET 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 26 minutes, & se couche à 7 heures 34 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.			
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	
13 Juillet	11 2†	0 18 3†	0 15 7†	26. p. 10. lig. 1	26. p. 9. lig. 9	26. p. 9. lig. 10	
14 . . .	12 3†	0 17 2†	0 17 0†	26. 9.	0 26. 7.	3 26. 7.	6
15 . . .	13 3†	0 20 2†	0 10 2†	26. 6.	7 26. 6.	8 26. 6.	0
16 . . .	14 3†	0 20 3†	0 19 0†	26. 6.	0 26. 5.	3 26. 3.	1
17 . . .	15 2†	0 22 2†	0 15 3†	26. 5.	0 26. 5.	8 26. 7.	3
18 . . .	16 1†	0 20 2†	0 14 2†	26. 4.	3 26. 6.	1 26. 7.	0
19 . . .	17 0†	0 23 2†	0 16 0†	26. 7.	0 26. 7.	7 26. 4.	8

BELLES-LETTRES.

\*. L'AMOUR est né républicain  
Il supporte un maître avec peine :  
Malheur à celui dont la main  
S'obstine à lui tendre une chaîne.  
Fut ce un léger tissu de fleurs;  
Ces fleurs ne prennent point racines,  
Et sont tôt ou tard pour les cœurs,  
Ou des pavots ou des épines.

É N I G M E.

Je suis, Lecteur, une maison gentille;  
Avec plaisir l'ouvrier me bâtit;  
Légerement sur un pivot me mit.  
Si que je tourne & même je frétille.  
Une commere habite le premier,  
Qui de parler fait son unique affaire,  
Ange & Démon, nuisible & salutaire,  
Sage par fois, fouvent folle à tier.  
A mon second demeure un locataire,  
Incessamment d'un catarre affligé,  
Sale & bruyant, mais le propriétaire  
Point ne voudrait lui donner son congé.

Mon troisieme est une double guérite,  
Où deux gemeaux sont postés pour tout voir;  
Et rien n'échappe à ce couple hypocrite;  
Mais il est sourd: on ne peut tout avoir.  
Deux pavillons, sis à l'une & l'autre aile,  
Servent d'asile à deux autres gemeaux;  
Aveugles nés, qui, de leurs soupiraux,  
Ecoutent tout ce que dit la femelle.

V A R I É T É S.

On lit dans la Feuille du Cultivateur, que la feuille du faule, soit en sec, soit en vert, est une excellente nourriture pour tous les bestiaux. On cite des exemples de chevaux nourris par ce moyen-là, qui ont acquis la plus grande vigueur, &, même, dont la race s'est perfectionnée par un tel moyen.

*Extrait d'une Lettre de M. Jalabert sur la Saison des oies.*

Par la méthode qui est en usage dans ma famille depuis longues années, l'oie est salée crue. Après  
E e

avoir coupé la viande en demi-quartiers, ou l'équivalent, on presse en tous sens un morceau contre le fil égrugé comme du gros sable & bien sec, & on le place dans le pot avec le sel qu'il a pu prendre. On continue ainsi morceau par morceau, ayant le soin en les plaçant, de les presser fortement avec la main les uns contre les autres & contre les parois du pot pour ne laisser de vide que le moins possible. On remplit ainsi le pot jusqu'à quatre travers de doigt de l'entrée, avant d'y mettre de la graisse; on observe qu'elle ne soit pas bouillante, on l'y verse peu à peu avec une grosse cuiller de bois; on en remplit le pot, moins un travers de doigt, pour pouvoir en mettre dessus de celle de porc, qui est plus ferme; il en pénètre un peu entre la viande & les parois du pot. Ordinairement les premiers morceaux sont aussi frais que ceux de l'intérieur. L'altération qui arrive après quinze ou seize mois (nos expériences ne vont pas plus loin) est peu de chose. Par ce moyen, il reste beaucoup plus de graisse pour l'usage de la cuisine. Les ménagères qui ont fait l'essai de cette méthode, s'en sont bien trouvées.

*Extrait de la Gazette des Tribunaux, &c.*

Parmi les évènements qui doivent entrer dans l'histoire des Tribunaux, on doit ranger sans doute la cause portée au Tribunal de Police correctionnelle de Paris, par *Jean Maffieu*, sourd & muet, âgé de 19 ans, se plaignant contre un voleur qui lui avait escroqué son porte-feuille. Ce sourd & muet, natif de Bordeaux, élève de l'abbé *Sicard*, sans être accompagné d'aucun défenseur, se rend au Tribunal, & en présence du Magistrat, il écrit sa plainte dans les termes suivans:

*Jean Maffieu à son Juge.*

« Monsieur, je suis sourd-muet; j'étais regardant le salut du Saint-Sacrement, dans une grande rue, avec tous les autres sourd-muets. Cet homme m'a vu; il a vu mon petit porte-feuille rouge dans la poche droite de mon habit. Il s'approche doucement de moi, il prend ce porte-feuille. Ma hanche m'avertit, je me tourne vivement vers cet homme qui a peur. Il jette le porte-feuille sur la jambe d'un autre homme, qui le ramasse & me le rend. Je prends l'homme voleur par sa veste; je le retiens fortement, il devient pâle, blême & tremblant. Je fais signe à un soldat de venir; je montre le porte-feuille au soldat, en lui faisant signe que cet homme a volé mon porte-feuille. Le soldat prend l'homme voleur, & le mène ici. Je l'ai suivi; je vous demande de

nous juger. Je jure Dieu qu'il m'a volé. Lui n'osera pas jurer Dieu.

Je vous prie de ne pas ordonner de le décapiter, il n'a pas tué; mais seulement dites qu'on le fasse ramener.

Après la lecture de cette pièce, on se demandera peut-être quel est le plus admirable du sourd-muet rendu à la société, ou de l'être intelligent, qui par une suite de découvertes & de procédés ingénieux, est parvenu à développer dans cette statue animée, la raison que le défaut d'un sens y tenait captive. De tout tems il a existé des sourds-muets, & tous ces malheureux ont été le rebut de la société, dont ils étaient séparés par un intervalle immense. L'abbé de *l'Épée* seul a commencé, & l'abbé *Sicard* a achevé de combler cet intervalle.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Je viens de lire le trait suivant qui pourrait, comme semble, être inséré dans votre feuille, comme variété.

Il est une caste de gens dans les Indes qui portent le Lingan. (C'est une figure qu'ils portent au col, pour marquer leur dévouement à un de leurs Dieux;) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des sacrifices.

Ils sont de plus persuadés que s'ils venaient à le perdre, la mort seule pourrait expier leur crime.

Un de ces Linganistes ayant perdu son Lingan, alla s'accuser de sa faute à son Gourou, ou son pere spirituel.

Celui-ci lui déclara qu'il devait se résoudre à mourir, & que sa mort était le seul moyen qu'il eut d'apaiser le courroux des Dieux: en même tems, il le conduisit vers les bords d'un étang, pour l'y précipiter. — Le Linganiste parut y consentir; mais il demanda en grace au Gourou de lui prêter son Lingan qu'il portait, afin de lui faire pour la dernière fois son sacrifice. Aussi-tôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau. Nous voilà tous deux sans Lingan, lui dit-il, ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang, pour appaiser la colere de nos Dieux; & déjà il le tenait par les pieds, pour s'y jeter ensemble, lorsque le Gourou lui prenant la main, attendez, mon fils, lui dit-il, il ne faut pas vous presser; je puis vous dispenser de la peine que vous avez méritée; je réparerai votre faute en vous donnant un autre Lingan.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

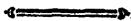
J'entens tous les jours parler de l'habitude; peu s'en louent, presque tous s'en plaignent. N'y aurait-il pas de l'injustice dans ce mécontentement général contre ce penchant, cette docilité de l'ame ou du corps, auquel il me paraît que nous avons les plus grandes obligations? L'habitude instruit la nature, elle la change: elle donne de l'énergie aux sens, de la facilité & de la force aux mouvemens du corps & aux facultés de l'esprit; elle émousse le tranchant de la douleur. Par elle, l'absynthe la plus amère ne paraît plus qu'insipide. Si elle ravit une partie de leurs charmes aux objets que l'imagination avait embellis, si elle donne leur juste prix aux biens dont nos desirs avaient exagéré le mérite, c'est un bienfait qui lui donne des droits à notre reconnaissance.

La force des habitudes est si grande, & leur influence s'étend si loin, que si nous pouvions avoir une histoire assez fidèle de toute notre vie, & une connaissance assez exacte de notre organisation, nous y découvririons l'origine d'une infinité de bons & de faux goûts, d'inclinations raisonnables & de folies qui durent souvent aulant que notre vie.

Si donc on veut se permettre de faire le procès à l'habitude, on doit, ce me semble, avoir étudié un objet aussi important avec soin, avec méditation, & ne point le juger aussi légèrement qu'on le fait tous les jours, même à chaque instant, dans la conversation un peu intime.

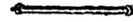
Je n'ai pas cru absolument inutile de faire précéder par ces observations la question que je propose à vos Lecteurs.

*L'habitude contribue-t-elle plus à notre malheur qu'à notre bonheur; ou produit-elle un effet contraire?*

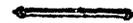


L'ignorant, qui fait son ignorance, qui écoute, lit & parle pour s'instruire, cet homme est rare aujourd'hui, mais assurément il est fort estimable. L'ignorant qui n'a retenu que des mots, de grands mots, & qui disserte au lieu d'interroger, au lieu d'écouter, est le personnage le plus ennuyeux, le plus accablant. Décide-t-il magistralement de tout, malgré telle impertinence, il finira par se faire un parti parmi une certaine classe de gens, mais il n'en sera pas moins un sot.... Qu'il joigne à un grand fond d'égoïsme, un ton tranchant, des prétentions à l'universalité, le don d'être souvent inintelligible, l'art d'alembiquer une platitude & l'affectation ridicule de régenter les peuples, les administrations & les potentats, il sera un de ces mille & un philosophe de la fin du dix-huitième siècle. Puisse un seul se re-

connaître à cette esquisse rapide, alors il pourra s'écrier: *Citoyens! ma raison n'est plus en danger!*



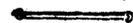
Il est une contrée dans les Indes où tous les habitans sont bossus. Un étranger, jeune, beau & bien fait, y arriva. Aussitôt il se voit entouré d'une multitude d'habitans, sa figure paraît extraordinaire; les ris, les mauvaises plaisanteries annoncent l'étonnement. On allait pousser plus loin les outrages, peut-être l'eut-on mis à la lanterne ou à l'équivalent, si un des habitans, qui sans doute avait vu d'autres hommes que des bossus, ne se fut tout-à-coup écrié. "Eh! mes amis, épargnons ce malheureux contrefait; faut-il l'injurier, parce que le ciel ne l'a pas formé d'une figure aussi agréable que la nôtre; allons plutôt au temple réitérer à notre Dieu nos remerciemens pour la bosse dont il a daigné nous favoriser". Sa motion fut accueillie. On peut conclure de cet Apologue, que pour réussir chez une nation, il faut endosser la bosse qu'elle porte.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

J'entendis l'autre jour une discussion sur la formation & la dégradation des montagnes; les uns affirmaient que celles qui forment le magnifique amphithéâtre qui se présente au-delà du lac, avaient beaucoup diminué de hauteur depuis quelques siècles. Je sentis ma faiblesse sur un tel sujet, & je me tûs. Mais ce qui me frappa, sur-tout, fut l'affertion fermement soutenue que, depuis une trentaine d'années, seulement, la partie du Mont-Blanc que nous pouvons appercevoir depuis Lausanne, est beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était auparavant. Y aurait-il de la sottise à prier vos Lecteurs instruits sur ces objets, de vouloir bien m'apprendre, par la voie de votre Feuille, s'il est vrai, qu'effectivement nous voyons aujourd'hui une plus grande masse de ce fameux mont; ou si on ne le croit que parce qu'il y a trente ans l'on en parlait très-peu, & que depuis peu d'années, il en est question, comme d'une conquête ou d'une découverte nouvelle?

J'ai l'honneur d'être, &c.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Rien ne m'a paru plus affligeant, j'oserais presque dire, plus burlesque, que l'étrange & inconcevable sensibilité d'un de mes camarades de pension. — Nous fîmes l'autre jour visite à M. \*\*; à qui nos parens nous ont recommandés. Il nous reçut fort honnête-

ment, & lorsque nous le quittâmes il nous fit des excuses de ce qu'il ne pouvait nous reconduire. A peine dans la rue, j'entendis mon ami répéter à demi voix, & d'un ton qui annonçait une profonde douleur, *reconduire! reconduire! un homme comme moi!* — Mais lui dis-je, qu'y aurait-il dans tel procédé qui puisse vous affecter à ce point. — Ce qu'il y a! Savez-vous, Monsieur, que l'on reconduit un inférieur, un égal, mais qu'un homme comme moi, M. \*\* devait l'accompagner. — En vain j'ai cherché à faire entendre raison à mon ami: son agitation a augmenté; il en est tombé sérieusement malade; ce soir même, à ce que vient de me dire son Médecin, il est en danger.

J'ai cru devoir rendre public un tel fait, pour prévenir, s'il est possible, que la même cause produise un second malheur, en avertissant ceux qui pourraient l'ignorer, de la grande différence qui existe entre ces deux expressions: *Accompagner & reconduire.*

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je ne veux point vous demander l'explication de la cause des songes; je ne désire pas non plus de la recevoir de tout autre; peut-être m'en suis-je déjà trop occupé, & la comprendrais-je mieux, si cet objet n'eût pas été depuis long-tems celui de mes recherches.

Je me porte à merveille, du moins étant réveillé ne ressens-je aucun mal, aucune incommodité que celui de l'épuisement. Mais dès l'instant que le sommeil s'est emparé de moi, j'éprouve une douleur violente à la hanche; cette douleur est opiniâtre & vive, elle me travaille, me met en fureur; & le matin à peine ai-je la force de me lever, tant je suis accablé de mes souffrances réelles ou imaginaires. Voici bientôt une dizaine d'années que je n'ai pas cessé une seule nuit de faire le même rêve, malgré les plus nombreuses précautions; & que j'ai joui d'une santé parfaite pendant le jour, ou dès que je m'étais réveillé. Mais, je ne suis plus dans la vigueur de l'âge, d'ailleurs ma constitution est très-faible; il en résulte qu'aujourd'hui cette douleur, ce rêve étrange me conduit à grands pas au tombeau, qu'il m'affaiblit d'une manière tous les jours plus allarmante. J'ai aimé à me flatter qu'il y aurait quelque remède à ma situation, & que je pourrais en obtenir la connaissance en le sollicitant, au nom de l'humanité souffrante, dans votre Feuille où j'ai vu si souvent des morceaux utiles & qui tendaient directement au bonheur de la société.

J'ai l'honneur d'être, &c.

#### PROGRAMME.

Deux héritiers se sont partagé, il y a cinquante ans, quarante mille livres. L'un a pour sa part un domaine aux environs de Lausanne, estimé alors vingt mille livres, l'autre reçoit pour la sienne vingt mille livres en argent. C'est là toute leur fortune. Tous deux se conduisent avec sagesse. On demande lequel aujourd'hui doit être le plus riche, selon le cours du prix des fonds de terre, & celui du numéraire?

#### ÉVÉNEMENT.

Un malheur arrivé à Lutry, le 18 de ce mois, prouve toujours plus combien sa négligence, surtout à l'égard des soins dus à l'enfance peut avoir de suites cruelles. Une enfant d'environ deux ans, fille d'Abraham Diferans Ferblantier, avait été confiée à sa sœur aînée, âgée de sept à huit ans, pendant que la mère était allée au bois & que le père travaillait de sa profession. L'enfant monte sur une chaise près de la fenêtre, sans que sa sœur aînée l'en empêche, étant occupée à faire de la dentelle; elle s'avance & tombe d'un troisième étage dans la rue. Elle respirait encore, mais tous les secours de l'art n'ont pu la rendre à la vie; elle a vécu encore sept heures dans les plus horribles douleurs.

#### MORTS.

Mademoiselle Louise Gabrielle Courlat, femme divorcée de Monsieur le Curial Prenteloup, âgée de 65 ans.

Jeanne Marie Anthoinette Cerey, fille mineure.

Mademoiselle Françoise Esther Delisse, âgée de 65 ans.

Monsieur Jean François Francillon, citoyen & Membre du Conseil des Soixante de cette ville, Aide-Major au Régiment de Lausanne, âgé de 62 ans.

Esther Agathe Voignere, veuve de Sébastien Kaiser, âgée de 73 ans.

Un enfant mort en venant au monde.

Jean Jacques Mogeon, fils mineur.

Jeanne Susanne Forney, veuve de Samuel Emmanuel Mogeon, Citoyen de cette ville, âgée de 72 ans.

Jean David Kast, fils mineur.

D. Jeanne Elizabeth Emery, femme du Sieur Pierre Antoine Eck, de Vevey, âgée de 63 ans.

Marie Vescent de Lausanne & Moudon, âgée de 80 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

28 JUILLET 1792.

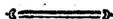
Le SOLEIL se leve à 4 heures 33 minutes, & se couche à 7 heures 27 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.			
20 Juillet	10 3†	0 18 2†	0 12 3†	0	26. p. 3. lig.	7 26. p. 4. lig.	3	26. p. 5. lig.	3
21 . . .	9 2†	0 17 3†	0 10 5†	0	26. 6.	2 26. 7.	3	25. 6.	6
22 . . .	8 2†	0 20 3†	0 13 1†	0	26. 5.	2 26. 4.	1	26. 3.	7
23 . . .	7 3†	0 20 8†	0 12 9†	0	26. 4.	2 26. 5.	3	26. 6.	2
24 . . .	10 9†	0 22 2†	0 14 7†	0	26. 5.	5 26. 7.	2	26. 8.	2
25 . . .	13 5†	0 20 1†	0 17 3†	0	26. 9.	3 26. 7.	2	26. 5.	3
26 . . .	12 3†	0 23 2†	0 15 3†	0	26. 4.	1 26. 2.	1	26. 2.	1

## BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille est *Tête*.



\* *Aux Anglais, sur leur adresse au Roi Britannique.*

Eh quoi! donc, Messieurs les Anglais,  
Vous, premier peuple de la terre,  
Eternels rivaux des Français,  
Vous déclarez aussi la guerre  
A nos mœurs & à nos décrets?  
Quoi! dans une très-humble adresse  
Vous vous reconnaissez sujets!  
L'orgueil britannique s'abaisse  
Jusqu'à rendre hommage à la loi!  
Vous pouvez respecter un Roi!  
Vous avez même la faiblesse,  
(Ce qui nous scandalise un peu,)  
De croire qu'il y a un Dieu!  
Ah! si donc, quelle barbarie!  
Combien vous êtes loin de nous,  
Malgré votre profond génie!  
Pauvres gens, comment pouvez-vous  
Vous passer de notre anarchie?  
Voyez comme tout va chez nous.  
Nous éclairons nos colonies

En leur rendant l'égalité;  
La lumière des incendies  
Leur annonce la liberté.  
Au dedans, brisant l'équilibre  
Des droits, des devoirs & des loix,  
Nous mettons la France aux abois;  
Elle périt... mais elle est libre.  
On m'affacre, on est massacré.  
Voilà le plaisir de la vie  
Potir un peuple régénéré.  
Suivez notre sage folie;  
Tout gouvernement est abus:  
Abjurez la triste manie  
De conserver la monarchie,  
Et d'être heureux par vos vertus.  
Peut-être on violera vos femmes,  
On égorgera vos enfans,  
Peut-être on portera les flammes  
Dans vos maisons & dans vos champs.  
Ce sont les légers passe-tems  
De la liberté qui, s'oublie:  
Vous tremblerez pour votre vie:  
Tant de malheurs ne font qu'un jeu.  
Vous serez sans Roi & sans Dieu;  
Mais vous aurez de la philosophie.  
(Par un frere de la Propagande.)

M. de R\*\* sortant d'un repas où il s'était un peu oublié, en buvant plus qu'il n'avait de coutume, fit un faux pas, tomba, & en se relevant adressa l'impromptu suivant à ses amis qui riaient & plaisantaient de sa chute.

On dit le vin plus fort que l'eau,  
Et je le crois sans peine;  
L'eau détruit tout, maisons, troupeau,  
Et déracine un chêne:  
Or si dans son débordement,  
Rien ne résiste à sa colere,  
Faut-il s'étonner un moment  
Que le vin m'ait jetté par terre ?

### LE PREMIER BIEN.

Santé, voilà le seul bien que j'envie;  
C'est le premier, celui de chaque jour.  
Sans l'amour, je le crois, je donnerais la vie,  
Sans la santé je donnerais l'amour.

### MÉDECINE.

Nous avons indiqué, dans une de nos précédentes Feuilles, les cantharides comme un remède reconnu en ce moment le plus efficace contre la morsure de animaux enragés ; & nous avons cité, notre autorité. Aujourd'hui nous lisons dans plusieurs papiers publics que l'efficacité du vinaigre dans pareil cas est beaucoup plus grande, beaucoup plus sûre. — Un chien avait mordu une truie. M. Baudon, Maître en Chirurgie, obtint la permission de faire des expériences sur cet animal. Je fis, dit-il, enfermer la truie dans une étable, & je perçai un trou au plancher pour pouvoir l'examiner tous les jours. Je lui fis donner à manger au moyen d'une auge de pierre qui répondait dans la cour. Pendant cinq jours l'animal mangea à-peu-près comme à son ordinaire ; mais le sixième il était debout, la tête baissée sur la nourriture. Il fut dans cette attitude, sans rien prendre pendant trois jours : le dixième il eut un accès de fureur terrible, & qui dura près de sept heures : l'animal ensuite devint calme & se coucha. Ce fut l'instant que je saisis pour employer mon remède.

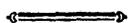
Je fis descendre dans l'étable, au moyen du trou que j'avais pratiqué, une chaudière dans laquelle j'avais fait chauffer quatre pots de fort vinaigre : je fis ensuite boucher tous les trous de l'étable pour empêcher toute communication de l'air extérieur. Je fis rester un domestique à la porte, pour écouter si l'animal ne ferait aucun mouvement. Au bout

d'une heure, il vint m'annoncer qu'il croyait l'entendre boire : j'y allai, & je vis effectivement qu'il était debout, & qu'il buvait avec une avidité étonnante le vinaigre qui était dans la chaudière. Je fis mettre dans son auge du son humecté de vinaigre : le lendemain on ne trouva plus rien dans l'auge : on continua de lui humecter son manger avec du vinaigre : & on lui donna une boisson faite avec parties égales d'eau & de vinaigre, & un peu de farine d'orge, ce qui fut pratiqué jusqu'à ce qu'il eut mis bas ses petits. Alors je lui fis donner, pendant les premiers jours, de la farine d'orge humectée avec parties égales d'eau & de vinaigre, le tout édulcoré d'un peu de miel. Je fis garder la mère & les petits ainsi enfermés pendant un mois ; & voyant qu'il n'était point survenu d'accès à la mère, & que les petits paraissaient se bien porter, je les fis sortir dans un clos où ils étaient seuls : je cessai aussi tout traitement : on leur donna la même nourriture qu'aux autres porcs ; la mère a élevé ses petits, qui ont été vendus dans le tems, & qui jusqu'alors n'avaient jamais eu d'accès.

Un petit chien qui avait aussi été mordu, & qui avait une plaie au cou & à l'oreille, fut attaché dans un cabinet : je pansai les plaies avec du vinaigre, dans lequel j'avais fait fondre du sel : je continuai les pansemens de la même manière jusqu'à parfaite guérison ; tous les jours il fut exposé à la vapeur du vinaigre, mis dans une chaudière enfermée avec lui dans le cabinet : sa nourriture était de la soupe faite avec du beurre, du pain & parties égales d'eau & de vinaigre. Je lui faisais avaler du vinaigre pour boisson. Le traitement fut ainsi continué pendant un mois, & ce chien n'eut aucune attaque.

Le chien qui avait causé tout ce désastre, & après lequel on avait couru, lors de son accès, sans avoir pu le joindre, revint à sa loge deux jours après : je priai le domestique de la maison qui avait coutume de lui porter à manger, de l'attacher à la chaîne : j'eus peine à l'y faire consentir : cependant en l'intéressant, & en lui promettant de l'accompagner, il se rendit à mes instances. Lorsqu'il fut attaché, je fis clorre sa loge pour empêcher d'autres animaux de l'approcher : je lui fis donner de la soupe & de l'eau : il en mangea peu pendant quatre jours, & fut ensuite 48 heures sans manger : alors il était tantôt couché, tantôt debout, il avait la gueule entrouverte, ses yeux étaient étincelans, sa respiration était fort gênée. Le septième jour, on le trouva le matin occupé à mordre sa chaîne & les pierres de sa loge : il était baigné de fureur, sa gueule était pleine d'écume sanguinolante, & il fut dans cet état pendant 36 heures. Au bout de ce tems, il se coucha fort tranquille, & étendu dans toute sa lon-

gneur. Je profitai de ce calme pour faire mettre dans sa loge, au moyen d'un long bâton, une chaudière pleine de vinaigre presque bouillant : la loge fut entourée d'une toile qui empêchait l'entrée de l'air : cet appareil resta ainsi pendant une heure : alors j'étais la toile, & j'aperçus le chien assis & se léchant les pattes de devant, qui étaient ou douloureuses, ou écorchées par les efforts qu'il avait faits pour gratter. Je lui fis donner de la soupe très-claire, faite avec du beurre, du pain & du vinaigre chaud : il mangea peu d'abord, & se remit à lécher ses pattes, puis il retourna manger le restant de sa soupe. Pendant un mois, ce traitement fut suivi avec exactitude : les bains de vapeur furent aussi administrés chaque jour, & il ne survint aucun nouvel accès. Le chien est encore vivant aujourd'hui, la truie a eu une portée depuis sa guérison, & le petit chien n'a point eu d'attaque.



L I V R E S — *Extrait.*

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vous avez, Messieurs, annoncé le dernier ouvrage de M. Necker, *du pouvoir exécutif dans les Grands Etats*. Mais vous vous êtes contenté d'en indiquer le titre ; je vous invite à en dire davantage pour faire connaître à vos Lecteurs ce que pense aujourd'hui M. Necker de la Révolution de France.

D \* \*

(*Note des Rédacteurs.*) Nous croirons ne pouvoir mieux faire pour approcher, autant qu'il dépend de nous, du but que nous désigne notre respectable Correspondant, que de citer l'extrait suivant de l'ouvrage dont il nous parle.

« Il n'est pas encore éloigné ce tems, où tous les peuples de la terre étaient unis d'intérêt & d'affection aux projets & aux espérances de la Nation Française ; il n'est pas encore éloigné ce tems, où l'on imaginait, que le premier Royaume de l'Europe joindrait une nouvelle gloire à ses hautes destinées & donnerait l'exemple d'une heureuse dégénération dans les principes politiques. On n'avait pu considérer, sans émotion, les premiers développemens de la liberté publique, chez une Nation célèbre à tant de titres : & de par-tout les regards s'étaient fixés, avec attendrissement, sur cette mémorable époque, où un Monarque, héritier d'une puissance, dont les limites étaient inconnues, prenait la résolution généreuse de les fixer lui-même, & où, dédaignant l'ambition d'une autorité sans bornes, il se livrait aux mouvemens d'une ame vertueuse & cherchait des garans de tout le bien qu'il voulait faire.

Les hommes sensibles, les hommes d'une ame élevée, étrangers ou Français, furent présens en esprit

à cette grande journée, où l'auguste Bienfaiteur de la France, environné des Députés qu'il avait appelé autour de son trône, concertait avec eux les moyens d'assurer pour toujours la félicité publique. On eut dit, en parcourant, à cette époque, les divers pays de l'Europe que les premiers Représentans de la Nation Française avaient à acquitter envers leur Roi, la reconnaissance de tous les peuples ; & l'on eut dit aussi qu'ils tenaient en leurs mains la cause de l'Univers, tant les cœurs s'associaient aux succès de leur importante mission. On aimait encore à voir sortir de l'abaissement ou de l'obscurité de cette nombreuse classe de citoyens, que d'injustes coutumes avaient offensé de tant de manières ; & malgré leur ingratitude, l'acte éclatant du Monarque, qui releva leurs droits & leur dignité, conservera son rang dans la mémoire des hommes ; car une grande idée morale, indépendante des événemens, triomphe des faux jugemens & survit à toutes les passions. L'Europe, dont je retrace en ce moment les divers sentimens, vit avec peine, les premiers combats de nos prétentions, & ces rivalités si connues qui détournaient les Législateurs Français d'avancer dans la route ouverte à leurs regards. Cependant les espérances des étrangers se maintenaient encore, même après cette époque de révolution que les Annales de l'Assemblée Nationale ont consacrée ; la singularité des circonstances, & une sorte de majesté, que les distances ménagent aux grands événemens, en jettant un voile sur les petites causes, soutinrent les opinions au-dehors de la France ; & les déplorables excès, dont les premiers momens de l'insurrection de Paris furent souillés, n'avaient pas encore détruit l'intérêt qu'inspirait un grand Peuple marchant vers un grand but, avec toute l'indiscipline des grandes passions. On imaginait que la générosité paraîtrait après la victoire, & l'on espérait que la sagesse accompagnerait & guiderait les triomphes de la force.

Avec quelle patience, avec quelle tenue, les étrangers n'ont-ils pas excusé les erreurs des Français, & les fautes de leurs premiers Législateurs ? On croyait toujours que, par l'effet d'une dernière pensée, que par le résultat des dispositions finales de l'Assemblée Constituante, l'ordre s'unirait enfin à la liberté, & les défiances des esprits sages existaient depuis long-tems en France, qu'au dehors on s'en défendait encore. La grande masse des hommes reste long-tems attachée à un même sentiment ; c'est un corps immense, qui se meut tout ensemble, & qui ne peut être guidé, ni modifié, par des idées compliquées. C'est donc, après une longue résistance, que les étrangers se sont séparés de notre cause ; c'est par une sorte de contrainte, qu'ils nous ont retiré leur affection, & c'est avec une profonde tristesse

qu'ils ont vu leurs vœux déconcertés & leurs espérances évanouies. Leur intérêt s'est affaibli, leur cœur s'est flétri pour nous, lorsqu'ils ont vu l'accroissement progressif des désordres du Royaume, lorsqu'ils ont vu la dégradation continuelle des autorités régulières, & lorsqu'ils ont vu les saintes maximes de la liberté, servir d'excuse à toutes les tyrannies. Leur intérêt s'est affaibli, leur cœur s'est flétri pour nous, lorsqu'ils ont vu le peuple, aveuglé par les hypocrites adulations de ceux qui voulaient dominer en son nom; lorsqu'ils ont vu les timides faiblesses de la vertu, au milieu du corps législatif, & les insolences du vice; lorsqu'ils ont vu les basses déférences d'une Assemblée Nationale, pour des hommes tellement perdus de réputation, par l'histoire de toute leur vie que, selon les loix des anciennes républiques, on ne leur eut pas permis d'ouvrir un avis utile. Mais les étrangers se sont sur-tout éloignés de nous, & avec une sorte de frémissement, lorsqu'ils ont entendu les récits de tant d'injustice, de tant de doutes, de tant de barbaries, & que seuls, quelquefois, ils ont prêté l'oreille aux lamentables cris des victimes. Les hommes honnêtes de tous les pays, les hommes généreux se sont encore détachés de la Nation Française, lorsqu'ils ont été témoins de son ingratitude envers un Monarque, que cette Nation elle-même avait désigné, dans ses Faltes, sous le nom glorieux de *Restaurateur de la liberté*; lorsqu'ils ont vu, qu'on se faisait un honteux plaisir de froisser inutilement le cœur du meilleur des Princes, & qu'on l'abandonnait dans sa faiblesse & son isolement, aux viles & lâches insultes des hommes les plus méprisables & qui rampaient encore, n'a gueres, devant les dernières ombres du pouvoir. Enfin, un découragement universel s'est répandu parmi les Nations, lorsqu'elles ont vu la morale & la religion, devenir le jouet de notre politique; lorsqu'elles ont aperçu les espérances de cette criminelle philosophie qui, le masque levé, prétend substituer ses avides leçons, aux doux conseils de la piété & aux célestes enseignemens préparés pour notre faiblesse. Hélas! de toutes parts aujourd'hui, l'on désespère du bonheur de la France, & ce sont ses meilleurs amis qui s'abandonnent aux plus lugubres présages. Ils voyent arriver le dernier terme des illusions; ils voyent approcher le moment où l'on versera des larmes amères sur la riche moisson qu'on a laissé périr, lorsque la moindre prudence eut suffi pour les sauver. Vous, qui l'avez voulu de cette manière, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire? Ce n'est pas seulement votre pays, c'est l'Europe entière qui vous demande un compte de cette liberté, dont la fortune

vous avait rendu les dépositaires; de cette liberté qui, sagement dirigée, ont captivé l'amour de l'Univers entier, & qui dans vos errantes mains, est devenue un instrument d'épouvante & un signal de terreur. Aveugles & malheureux guides d'une Nation digne d'un meilleur sort, vous avez perdu jusqu'à sa renommée. Ah! si vous pouviez sortir un moment de la petite cellule où votre vanité vous renferme, si vous pouviez entendre ce qu'on dit aujourd'hui d'un peuple que vous avez égaré, vos remords seraient sans fin. On dit que son esprit d'imitation, supportable dans les modes, se change en exagération dans les affaires politiques, & le rend incapable d'observer en aucune chose une juste mesure; on dit que l'aménité de ses mœurs était l'effet de la soumission, & que son véritable caractère est maintenant à découvert; on dit enfin qu'il a besoin d'un maître, & qu'il n'est ni digne de la liberté, ni propre à ce genre de bonheur. Tel est le langage que l'on tient aujourd'hui dans toute l'Europe, l'on ne doit point s'en étonner. Cependant il est injuste d'imputer aux inclinations naturelles du Peuple Français des torts qui appartiennent à un système de gouvernement, dont il n'y a jamais eu d'exemple, des torts qui appartiennent à une constitution politique, où l'art semble avoir été prodigué pour amener l'anarchie & le relâchement de tous les liens. Ainsi entre les divers motifs qui doivent engager à développer les vices de cette Constitution, on peut avoir pour but de disculper une grande Nation, en montrant le véritable cours des désordres de tout genre, auxquels la France est en proie &c."

(Note des Rédacteurs). Nous nous écarterions trop de notre plan, en donnant une plus longue étendue à cet extrait. Nous pensons d'ailleurs qu'on s'empêchera à lire l'ouvrage même où la raison se montre toujours avec calme, simplicité & noblesse. Cet extrait avait déjà été remis à notre Imprimeur, lorsque nous l'avons vu cité dans un supplément du Journal de Paris.

---

### M O R T S.

Marianne Olivier, femme de Jean Jacques Ogay, Menuisier, âgée de 63 ans.

Isaac Calame, Menuisier, âgé de 52 ans.

Jean Etienne Barbey, Vigneron, âgé de 66 ans.

D. Marie Olympe Rolland, âgée de 78 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

4 AOUT 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 24 minutes, & se couche à 7 heures 18 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du soir.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.			
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	
27 Juillet	12. 5†	0 14 3†	0 12 7†	0	26. p. 2. lig. 3	26. p. 3. lig. 1	26. p. 4. lig. 1
28 . . .	10 7†	0 15 5†	0 13 0†	0	26. 2.	0 26. 4.	1 26. 4. 3
29 . . .	10 0†	0 13 2†	0 14 1†	0	26. 4.	2 26. 6.	0 26. 4. 2
30 . . .	12 8†	0 16 0†	0 13 1†	0	26. 3.	0 26. 2.	8 26. 3. 3
31 . . .	11 3†	0 11 1†	0 10 0†	0	26. 4.	3 26. 6.	2 26. 7. 3
1 Août	7 5†	0 10 3†	0 7 0†	0	26. 5.	1 26. 4.	3 26. 5. 1
2 . . .	6 3†	0 11 7†	0 11 0†	0	26. 4.	3 26. 3.	3 26. 5. 7

BELLES-LETTRES.

Songe de deux Bergers.

Au beau milieu d'un champ que le soleil brûlait  
L'autre jour en surfaut deux bergers s'éveillèrent,  
Et tous deux ils se racontèrent  
Le songe qui les agitait.  
Quelle frayeur! dit l'un: dans une nuit profonde  
Je crus voguer sur le vaste Océan,  
Quand tout-à-coup un terrible ouragan  
M'a fait aller dormir jusqu'au fond de l'onde.  
Et moi, répondit l'autre, armé comme un soldat,  
Je crus aller, j'allais tout tremblant à la guerre:  
Mais un coup de mousquet m'a fait mordre la terre,  
Dans le premier feu du combat.  
Lycas les écoutait passant par-aventure:  
Mes amis, leur dit-il, vos rêves sont fort beaux:  
Mais si vous ne songiez qu'aux pénibles travaux,  
Que vous a préféré la nature,  
Vous ne rêveriez que troupeaux,  
Que moutons, chiens & paturages;  
Et les combats ni les naufrages  
Ne troubleraient votre repos.

Par M. Hofman.

É N I G M E.

Je tiens de la frivolité,  
Je plais par ma légèreté;  
De m'avoir on est entêté;  
On vante ma commodité;  
J'ai pourtant peu d'utilité.  
Chez moi l'on se grille en été;  
En hiver on est éventé.  
Par moi, de plus d'une beauté  
On a vu le corps maltraité.  
Plus d'un passant a bien pesté,  
Me rencontrant à son côté.  
Et toi, Lecteur, dis vérité:  
Juge si ma fragilité  
Annonce la solidité  
Du siècle, ou fa frivolité.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vous ne cessez, MM., de plaider pour les mœurs, dès que l'occasion s'en présente ou que vous pouvez la faire naître. Vous vous occupez avec soin des objets qui tendent au bonheur, à la prospérité du peuple. Vous avez le courage d'insérer dans votre Feuille des articles uniquement destinés à l'instruction de l'honnête artisan. Ces diverses considérations m'engagent à vous prier d'y publier les maximes suivantes, duf-

sent-elles être déjà connues d'un grand nombre de vos Lecteurs.

Rendez au Créateur tout ce qu'on doit lui rendre, Réfléchissez avant que de rien entreprendre.

Donnez attention à ce que l'on vous dit Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit.

Tenez votre parole inviolablement Ne promettez jamais inconsidérément.

Sans être familier, ayez un air aisé Ne décidez de rien, sans l'avoir bien pesé.

Ne vous informez point des affaires des autres Sans affectation, dissimulez les vôtres.

Compatissez toujours aux disgrâces d'autrui Supportez ses défauts, soyez fidele ami.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie. Riez modérément, entendez raillerie.

Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites; Et mettez-les au rang des affaires secrètes.

Pensez bien, parlez peu, & ne trompez personne. Faites toujours du cas de ce que l'on vous donne.

Au bonheur du prochain ne portez point envie, Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.

Ne vous vantez de rien, gardez votre secret. Au surplus mettez-vous au-dessus du caquet.

*Anecdotes intéressantes & secrètes de la Cour de Russie, tirées de ses archives, avec quelques remarques particulières aux différens peuples de cet empire, &c. 6 vol. petit in-8, chacun d'environ 300 pages. A Londres & à Paris, chez Buisson, & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.*

Cet homme célèbre, cet homme auquel on ne peut refuser le titre de grand, malgré ses fautes, malgré ses crimes, est un de ces phénomènes sur lesquels on écrira long-tems encore, qu'on citera long-tems, & presque toujours en s'appuyant sur des erreurs de l'histoire, plutôt que sur des faits & sur la vérité si difficile à saisir dans pareils cas. L'ouvrage que nous annonçons est, selon nous, très-peu propre à éclairer & satisfaire entièrement le Lecteur, sur le caractère de Pierre le Grand, mais elle en cite tou-

tefois différens traits piquans; nous en allons rapporter ici quelques-uns.

Pierre sentait très-vivement. Il exprimait sa joie & ses plaisirs avec autant d'énergie que son mécontentement ou plutôt sa colere. Au commencement de la guerre de Suède, un de ses Capitaines de vaisseau, nommé Sinaevin, lui écrivit qu'il avait pris deux frégates Suédoises. Le Czar baissa plusieurs fois & avec transport la signature de la lettre. Il rendit ensuite visite à la femme du capitaine, se mit à genoux devant elle, l'embrassa & lui dit: *J'ai mille complimens à vous faire de votre mari, qui a essuyé une rude action dans laquelle il s'est emparé de deux frégates suédoises.* Sinaevin étant de retour avec ses prises, Pierre alla au-devant de lui, l'éleva sur le champ au grade de contre-amiral, lui fit présent de dix mille roubles, & l'admit dans son intimité avec les expressions les plus honorables. *Vous vous êtes fait connaître, lui dit-il, je n'entends pas qu'à l'avenir personne ait aucun droit sur vous. J'ai même besoin de vous pour corriger les Grands de ma Cour, quand ils manqueront à leur devoir.* Il faut croire que le contre-amiral était un homme fort, car quelque tems après, Pierre I le choisit pour donner des coups de bâton à un de ses courtisans, commission dont ce Souverain s'acquittait néanmoins lui-même très-volontiers.

Le Czar revint de Casan au milieu d'une nuit d'été, & l'on crut qu'il se leverait plus tard le lendemain. Les Sénateurs qu'il obligeait d'être à l'audience dès sept heures du matin en été & à huit heures en hiver, ne s'attendant à rien moins qu'à être prévenus par sa diligence, prolongerent avec sécurité le tems du sommeil. Mais Pierre se rendit au Sénat à sept heures précises. Il n'y trouva que les invalides, qui sont les gardiens de toutes les Cours de Russie. Il leur demanda s'ils étaient seuls; ils répondirent que les Chanceliers étaient arrivés. Il les fait venir, leur demande de l'ouvrage, prend sa place accoutumée & examine plusieurs affaires. Quand il était satisfait d'un jugement, il se contentait d'opposer sa signature (*Pitra*), s'il ne l'approuvait pas, il mettait en marge *mal jugé*. Pendant qu'il travaille à la révision des procès, les Invalides parcourent la ville pour annoncer aux Sénateurs l'arrivée du Prince au Sénat. Ceux-ci y courent à la file. Pierre voyant entrer le premier, quitte le siège, marche gravement au-devant de lui, le charge rigoureusement de coups de canne, & lui fait ensuite une verte reprimande; les autres eurent successivement la même réception. Arrive le dernier de tous. C'était un Amiral à qui le grand âge & les infirmités permettaient à peine de marcher. Informé par le sentinelle de la scène qui vient de se passer, il se met à genoux, & crie de loin au Czar: *Batuschka*

(pere) si vous me laissez, comme vous avez fait les autres, j'acheverai de mourir. — Levez-vous, bon vieillard, reprend l'Empereur, la loi qui exige l'assiduité des Sénateurs n'est pas faite pour vous. Vous m'avez servi & votre tems est plus qu'expiré. Je ne vous ai placé ici pour que vous subsistiez avec plus d'aisance. Mais ces drôles-là ont manqué à leur devoir & je leur ai donné une leçon. Quant à vous, restez ou retirez-vous, cela revient au même.

On trouve dans cet ouvrage une foule d'articles séparés, sans liaison; l'auteur y traite presque tous les sujets, comme d'histoire, d'antiquité, de charlatanerie, de physique, &c. &c. Nous avons cité de préférence des traits relatifs au Czar Pierre, parce que son nom pouvait ajouter à leur intérêt. Nous allons ajouter une dernière citation.

Les Russes de toutes les classes sont de très-mauvaise foi, frippons, les plus adroits escamoteurs du monde & très-jaloux des étrangers. L'ivrognerie, formellement défendue par leurs loix écrites, est leur vice favori. Les prêtres même, bien loin de s'en être corrigés, s'y livrent avec un scandale dont on trouverait difficilement d'exemples ailleurs. On les voit traverser les rues dans un état d'abrutissement qui les rend la fable & la risée des passans & de leurs ouailles, lesquelles, tout en les accablant de reproches & des plus grossières injures, n'en iront pas moins leur baiser la main le lendemain après leur messe. — L'esprit de rapine n'anime pas seulement la populace, il guide souvent les grands & les Magistrats. — Schémekin avait à juger depuis longtemps un procès dont le fond était une lettre de change due par un de ses amis. Le créancier, impatienté des lenteurs de la justice, va trouver Schémekin à la Chancellerie, avec un gros sac sur le dos, & le dépose devant lui. Le Gouverneur alléché à la vue d'un sac de ce volume & d'un pareil poids, lui fait un accueil gracieux, & lui dit de le suivre à la Chancellerie, où il va finir son affaire sur le champ. Le créancier l'accompagne avec son sac qu'il dépose encore dans un coin. Schémekin ordonne, sollicite, rend sa décision & fait délivrer au porteur de la lettre-de-change, une sentence qui condamne l'accepteur à solder le principal & les intérêts jusqu'au jour du paiement effectif. Le plaideur ayant sa sentence en main, reprend son sac & salue les juges, leur souhaite toutes sortes de biens, & s'en va. Schémekin qui le voit sortir sérieusement avec son sac, toute honte bannie, court après lui, & lui dit: *Mais, mon ami, j'ai cru que ce que vous portez y était destiné à récompenser mes soins & mes bons offices, à moi qui viens de rendre un jugement qui vous est si favorable.* — *Qui, Monsieur, ce que je porte vous était réservé; mais, ajouta-t-il, en jettant le sac par terre, regardez ce qu'il contient: ce sont des cailloux, avec*

lesquels je vous aurais cassé la tête. Si vous m'aviez encore dénié la justice qui m'était due; vous me l'avez enfin rendue, & je remporte mon sac sans regrets. Depuis cet événement, celui qui ne peut obtenir justice, ou qui se croit lésé, n'a qu'à crier Schémékina-soud, pour épouvanter les juges.

## PENSÉES DIVERSES.

On ne s'ennuye jamais davantage qu'avec les personnes à qui on ne peut pas dire qu'on s'ennuye.

Le crime fait des esclaves, la vertu n'a que des sujets.

Une figure peu révenante fournit très-souvent aux fots le prétexte d'insulter un homme de mérite.

Ceux qui se sont brouillés & racommodés plusieurs fois, prouvent par cette conduite qu'ils ont eu tort, ou de se brouiller, ou de se racommoder.

Les mépris que les jeunes gens font à la vieillesse, ne font qu'une insulte qu'ils se font d'avance à eux-mêmes.

Il est rare qu'on plaigne ceux qui tombent dans l'adversité, parce qu'il est rare qu'ils n'y tombent point par leur faute.

Il est de la fortune comme de l'eau qui est dans un bassin; quelque bien cimenté qu'il soit, elle dégorge lorsqu'elle ne croît plus.

L'amour est un faible, qui cependant a plus de force que la raison.

On ne doit que plaindre ceux qui aiment. Il n'y a personne qui, dans son propre cœur, n'ait l'excuse de cette faiblesse.

Tout cela a été dit... Il n'y a rien de nouveau dans ces maximes. Soit. Mais tous les peintres ne peignent-ils pas avec les mêmes couleurs? Il n'y a de différence que dans la manière de les employer. — Parce qu'il s'est fait beaucoup de tableaux, s'en suit-il qu'on n'en doit plus faire?

## VARIÉTÉS.

Il faut se replier sur les tems passés, pour y trouver des traits de grandeur & d'humanité qui feront l'admiration de tous les âges. Notre siècle de philosophie, de politique, &c. n'offre en général, qu'une suite de dégradation morale; que l'homme de bien contemple avec effroi. Mais venons à Jérôme Mercurialis, qui vivait dans le quinzième siècle.

C'était un célèbre Médecin, appelé par quelques-uns l'Esculape de son tems. Il naquit à Forlé en 1530, & y mourut en 1596. Il pratiqua & professa la médecine à Padoue, à Bologne & à Pise. Il donna la santé à bien des malades, & des instructions la-

lutaires à ceux qui se portaient bien. Les habitans de Forlé mirent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait illustré & tant obligé sa patrie. Son mérite lui acquit non-seulement beaucoup de réputation, mais des richesses immenses. Il laissa à son fils 120000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, & fait des libéralités considérables à ses amis & de grandes charités aux pauvres. C'était un homme bien fait & de bonne mine. Il était d'une douceur angélique & d'une piété exemplaire. Il voulut que ses ouvrages parussent de son vivant, afin de pouvoir corriger ses méprises & celles des Imprimeurs.

En vous mettant sous les yeux, le portrait de Jérôme Mercurialis, je pense, avec sensibilité, à son digne successeur qui vit parmi nous.

(Article fourni par M. R\*\*\*\*1.)

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 30 Juillet 1792.

MESSIEURS,

Vous avez dit dernièrement un mot sur les songes, & moi aussi, je veux dire le mien. Ce ne sera au reste que la citation de deux rêves qui pourront contribuer à la variété que vous observez dans votre Feuille, variété qui, ainsi que les voiles d'un vaisseau le soutiennent dans sa route... de même soutiendra toujours, selon moi, toute feuille littéraire.

André Pujon, de la haute Auvergne, en allant à Paris, passa par Riom. Il y rêva la nuit que l'anagramme de son nom était *pendu à Riom*. En effet, le lendemain il s'éleva une querelle entre un homme de son auberge & lui, & il tua son ennemi; il avait raconté à son rêve, & l'on crut que le ciel le condamnait à l'échaffaut; ce qui le fit pendre huit jours après dans Riom.

Dion Chyrostome parle d'un certain Egyptien, joueur de luth, qui songea une nuit qu'il jouait de son instrument aux oreilles d'un âne. Cet Egyptien ne fit pas d'abord attention à ce songe. Mais quelque tems après, Antiochus, Roi de Syrie, étant venu à Memphis pour voir son neveu Ptolemée, le Roi fit venir le joueur de luth pour amuser Antiochus. Ce Prince qui n'aimait point la musique, l'écouta d'un air distrait & ordonna à ce musicien de se retirer. Le pauvre homme, se voyant méprisé; se rappelle le songe qu'il avait fait, & ne peut s'empêcher de dire en sortant: *J'avais bien rêvé que je jouerais devant un âne*; Antiochus qui l'entendit, commanda qu'on le liât, & lui fit donner de fortes étrivières. Depuis

ce moment, le musicien, bien étrillé, perdit l'habitude de rêver.

Lecteur! si ces deux traits ne vous détournent pas de la manie de raconter vos rêves, ne vous en prenez pas à moi si mal vous en arrive. N'allez pas me dire, sur-tout, que vous en voyez souvent s'expliquer; car combien ne serait-ce pas étonnant, s'il ne s'en faisait point qui eussent leur accomplissement, vû le grand nombre de ceux qui rêvent? D'ailleurs votre manie ne peut que contribuer à étendre, à nourrir les idées superstitieuses du peuple, si avide de tout ce qui tient du merveilleux, & qui se trouve si heureux dès qu'il peut citer quelque autorité.

Y. O.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De grace, Messieurs, & au nom de l'humanité; dites un mot à Messieurs les propriétaires de campagnes voisines de la ville, sur la maniere brutale dont leurs gens manquent, repoussent, maltraitent même d'honnêtes particuliers qui s'y promènent, sous le garant de l'hospitalité à laquelle tout homme qui pense bien a des droits sacrés. Je vis l'autre jour, depuis le grand chemin, un jeune homme, d'une figure qui annonçait l'honnêteté, marcher lentement un livre à la main dans une allée qui conduit à une maison de campagne près de la ville. Bientôt ce jeune homme laisse tomber son livre, s'enfuit à toutes jambes, veut prendre la route la plus courte, franchit un mur, tombe sur le chemin étendu, tout froissé, tout meurtri de sa chute: je vais à lui, il se relève pâle, tremblant, ne pouvant faire un pas... Un homme armé d'une fourche lui avait crié: *scélérat, je vais te casser les os pour avoir osé te promener ici quand il est défendu*. Et la peur l'avait saisi, l'avait exposé à perdre la vie... L'estimable propriétaire de cette campagne ignore, j'en suis bien sûr, l'excès que se permettent ses gens en exécutant un ordre qu'il ne peut avoir donné que contre des déprédateurs, & non contre des hommes honnêtes & tranquilles. En dénonçant ce fait, j'ai cru remplir un devoir.

## M O R T S.

Jean Antoine Izenet, de la Corporation Française de cette ville, Menuisier, âgé de 80 ans.  
Claude Verboux de Paudez, âgé de 50 ans.  
Un enfant mort en venant au monde.  
Blé. Maïon Dujarday, fille mineure.  
Marguerite Pache, femme de Jonas Masson d'Ecublens, âgée de 34 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

II AOUT 1792.

Le SOLEIL se leve à 4 heures 52 minutes, & se couche à 7 heures 8 minutes.

La LUNE se leve à 2 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
3 Août.	10 5†	0 17 3†	0 13 7†	26. p. 3. lig.	3 26. p. 4. lig.	1 26. p. 5. lig. 1
4 . . .	10 7†	0 15 5†	0 13 0†	26. 4.	0 26. 4.	1 26. 4. 3
5 . . .	11 0†	0 13 2†	0 14 1†	26. 5.	2 26. 6.	0 26. 4. 2
6 . . .	13 8†	0 16 0†	0 13 1†	26. 3.	0 26. 2.	8 26. 3. 3
7 . . .	11 3†	0 11 1†	0 10 0†	26. 4.	3 26. 6.	2 26. 7. 3
8 . . .	8 5†	0 10 3†	0 17 0†	26. 5.	1 26. 4.	3 26. 5. 1
9 . . .	7 3†	0 11 7†	0 11 0†	26. 4.	3 26. 3.	2 26. 5. 7

BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille, est *Corbeille*.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon 7 Août 1792.

MESSIEURS,

J'ai dessein de jouer un tour à quelques-uns de ces individus qui tout gonflés d'orgueil, d'égoïsme & de sottise, se glorifient de tout. Selon moi, il est impossible que gens de cet acabit puissent lire les traits suivans d'instinct chez les animaux, sans convenir de bonne foi avec eux-mêmes, que de tels traits seraient souvent au-dessus de leur portée. Puissé-je réussir dans mon but, je rendrais un service essentiel à la société.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

L'adresse industrieuse du singe est connue de tout

le monde. On lit dans *l'Histoire générale des voyages*, que ceux qui vont à la chasse des singes, sur les côtes d'Afrique, ne réussissent jamais à leur tendre le même piège. Ces animaux ne connaissent pas moins leurs ennemis. S'ils voyent un singe de leur troupe blessé d'un coup de flèche, ils s'empressement de le secourir. La flèche est-elle barbue, ils la distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; & pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle, ils reconnoissent la place au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser. Lorsqu'ils se sentent les plus forts, les chasseurs courent risque d'avoir la tête écrasée à coup de pierres, ou d'être déchirés en pièces. — Les nègres s'imaginent que les Singes qu'ils croient industrieux, ont la faculté de parler; s'ils n'usent pas de cette faculté, disent-ils, c'est de peur qu'on ne les fasse travailler.

Plutarque, dans la vie de Caton le Censeur, parle d'une mule, qui, ayant été long-tems employée à des travaux publics, fut mise en liberté; on la laissa paître où elle voulait. Mais cet animal regrettant en quelque sorte d'être inutile, venait de lui-même se présenter au travail, & marchait à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter

& les encourager: ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ordonna que la mule serait nourrie jusqu'à la mort aux dépens du public.

On a rapporté dans le Journal économique du mois de Mai 1765, cet exemple singulier de la sensibilité d'une chienne pour ses petits. Un particulier avait dans sa meute une chienne qu'il aimait beaucoup, & qui avait le privilege de manger & de dormir sur le fallon, cette chienne ayant mis bas, il prit le tems qu'elle était absente pour noyer les petits dans un étang voisin. La chienne étant revenue quelque tems après, fut fort inquiète de ne plus les voir. Elle fut les chercher, & les ayant trouvés noyés, elle les apporta les uns après les autres aux pieds de son maître, & lorsqu'elle fut au dernier, elle le regarda fixement, & expira sur le champ.

En 1765, une barque traversant la riviere d'Iten, près d'Aberden, ville d'Ecosse, fut renversée. De trois hommes & un jeune garçon qui étaient dedans, deux regagnerent le bord en nageant; mais le troisième & le garçon courait risque de se noyer, lorsqu'un gros chien se jeta dans la riviere, & les attira sur le bord l'un après l'autre. (*Papiers Anglais* 1765.)

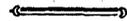
M. de Bouffanelle, capitaine de cavalerie dans le régiment de Bauvillers, fait mention dans les observations militaires, imprimées à Paris en 1760, qu'en 1757, un cheval de compagnie, hors d'âge, très-beau, & du plus grand feu, ayant tout-à-coup les dents usées au point de ne plus pouvoir mâcher le foin & broyer son avoine, fut nourri pendant deux mois & l'eut été davantage si on l'eut gardé, par les deux chevaux de droite & de gauche, qui mangeaient avec lui; que ces deux chevaux tiraient du ratelier du foin qu'ils mâchaient & jetaient ensuite devant le vieillard; en usant de même pour l'avoine, qu'ils broyaient bien menue & mettaient devant lui. C'est ici, ajoute l'auteur, l'observation & le témoignage d'une compagnie entiere de cavalerie, officiers & cavaliers.

Un éléphant maltraité par son Cornac, (c'est ainsi qu'on appelle leurs conducteurs) s'en était vengé en le tuant. Sa femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans & les jeta aux pieds de l'animal, encore tout furieux, en lui disant: *Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie ainsi qu'à mes enfans.* L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, & comme s'il eut été touché de regrets, prit avec sa trompe le plus grand de ces deux enfans, le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac, & n'en voulut point souffrir d'autre.

Les Historiens latins, qui ont écrit la vie de l'Empereur Domitien, nous disent que cet Empereur voyant donner une fête aux Romains, fit dresser une troupe d'éléphants à danser un ballet. On leur ensei-

gnait des pas & des figures difficiles à retenir. Un de ces animaux ayant été battu pour n'avoir pas bien retenu sa leçon, on remarqua que la nuit suivante, il la répéta de son propre mouvement au clair de la lune.

D'après ces divers traits, on ne devrait plus douter que les animaux ne se rappellent, ne combinent jusqu'à un certain point les sensations qu'ils ont éprouvées, & qu'ils n'en tirent des résultats relatifs à leurs besoins. On connaît beaucoup le fait suivant qui vient à l'appui de cette opinion; mais le Lecteur qui l'ignore le lira avec plaisir. Il est d'usage dans les pensions d'avertir de l'heure du repas par le son d'une cloche. Le chat de la maison, qui ne trouvait son diner au refectoire que quand il avait entendu ce son, ne manquait pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avait enfermé dans une chambre, & ce fut inutilement pour lui que la cloche avait sonné: quelques heures après, ayant été délivré de sa prison, son habitude le fit descendre tout de suite au refectoire; mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée on entend sonner; chacun veut savoir ce que c'est; on trouve le chat qui était pendu à la cloche, & qui la remuait tant qu'il pouvait pour faire venir un second diner.



#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Qu'une femme sans langue ait encor du caquet,  
Le cas est assez vraisemblable:  
Mais qu'elle garde le tacet  
Avec cet organe indiscret,  
Oh! je ne croirai pas un fait si peu croyable.

*Qu'elle parle sans langue*, je vais, MM., vous en donner plus d'une preuve; mais *qu'elle se taise avec une langue*, je promets cent écus à qui m'en apportera la nouvelle.

Ouvrez les Registres de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle, année 1764, 9 Mai, vous trouverez la relation d'une fille qui a parlé sans langue; on la doit à M. Bonnani, Docteur en Médecine à Nantes.

La terre, dit-il, a ses phénomènes comme le ciel, &c. &c.

La terre a ses phénomènes comme le ciel: les spectacles qu'elle présente sont aussi frappans que ceux qu'on aperçoit dans la région éthérée. Un événement qui vient d'arriver à Nantes, a étonné tout le monde & piqué la curiosité des Savans. Il s'agit d'une fille qui parle sans langue. Le fait n'a pas besoin de preuves, il est public & certain. Mais

on peut demander quel est le secret de cette mécanique.

Marie Grelard, née en 1743, dans la paroisse de St. Hilaire en bas Poitou, Diocèse de Luçon, fut atteinte de la petite vérole, à l'âge de neuf ans. Il survint à la langue des excroissances qui dégénérent en gangrene. Cet organe se corrompit. La malade en détachait des lambeaux; le chirurgien enleva le reste. Dès-lors la fille cessa de parler. Elle ne fit plus entendre qu'un bruit confus, tel que peuvent être les sons inarticulés d'un muet. La déglutition des alimens devint pour elle une opération laborieuse: mais après un certain temps, la nature fut reprendre ses droits. D'abord Marie Grelard begaya; elle formait quelques mots avec effort. Enfin l'usage libre de la parole lui a été rendu. Il y a cependant certains sons qui lui content à prononcer.

Ce phénomène, tout rare qu'il est, n'est pas unique. L'histoire de la médecine nous en fournit des exemples. Roland de Balbat, dans une brochure dont le titre grec désigne la description d'une bouche sans langue, fait mention d'un nommé Pierre Darand, âgé de huit à neuf ans, auquel la petite vérole fit perdre la langue. On trouve le détail de pareils accidens dans les Oeuvres de Riolan, de Bertholin & sur-tout dans une note curieuse du Dictionnaire de Bayle, au mot *Cerisantes*.

Les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1718, nous présentent une relation de M. Antoine Jussieu, au sujet d'une fille Portugaise, née sans langue & qui s'acquittait fort bien, sans cet organe, de toutes les fonctions propres à cet organe même. Ce célèbre médecin nous explique le pourquoi d'un fait si surprenant. Aussi ne ferai-je à ce sujet que de légères observations particulières & relatives au cas de Marie Grelard.

J'ai visité la bouche de cette fille, & j'ai trouvé à l'entrée du gosier, une tumeur ou petite élévation de la grosseur d'un pouce & qui m'a paru être un reste de la base de la langue; en pressant avec le doigt, j'ai senti sur cette éminence un mouvement fort vif de contraction musculaire. Vraisemblablement le desir qu'avait cette fille de rentrer par la parole dans le commerce de la vie, & les efforts continuels qu'elle faisait pour y réussir, ont mit les muscles en action, & leur ont donné du jeu & du ressort. Ainsi ce reste du bout de la langue s'est trouvé en état de suppléer au défaut du corps entier de cet organe.

Ce que nous avançons ici, n'est pas une conjecture vague & sans fondement; des passions vives sont effectivement opérés dans ce genre. Nous lisons dans les nuits attiques d'Aulugelle que le roi Crésus eut un fils qui, dans son jeune âge, avait eû l'usage de la parole & qui la perdit dans la suite: il devint

muet. Crésus ayant été forcé dans une ville qu'il défendait, un soldat qui le trouva sur ses pas, sans le connaître, leva sur ce malheureux Prince son cimeterre, pour le tuer. Le fils à côté de son pere, fut si frappé de ce danger, que la tendresse filiale trancha tout d'un coup les liens qui garottaient sa langue. Il parla & dit au farouche soldat: épargne le Roi! *Clamans in hostem ne Rex Cræsus occideretur.* Aulugelle a pris ce trait dans Hérodote.

Tulpius, au chap. 41. du liv. 1. de ses observations, parle d'un jeune homme à qui des Pirates barbaresques couperent la langue. Il passa trois ans sans parler. Un jour s'étant trouvé exposé à un orage terrible, un éclair des plus vifs & des plus étincellans, lui causa une si grande frayeur, qu'il reprit sur le champ l'usage de la parole.

Les efforts de Marie Grelard, pour venir à bout de parler, ont été secondés par les parties auxiliaires qui forment les sons concurremment avec la langue, tels que le conduit du nez, la luette, le palais, les dents & les levres. Ce qui peut avoir encore favorisé notre muette, c'est un rétrécissement dans le fond de la bouche que j'ai bien remarqué, & qui a été occasionné par la perte de la langue. La partie inférieure de la bouche n'étant plus assujettie par le volume de cet organe, s'est portée vers le palais, elle en est devenue plus convexe. Les os du palais & la mâchoire n'ayant pas acquis assez de consistance dans la bouche d'un enfant de huit ans, se sont déjetés & poussés un peu en avant, pour remplir une partie du vide. Le palais s'est aplati: en un mot, toutes les parties musculieuses & membraneuses aux environs du gosier, se sont un peu rapprochées les unes des autres. Quel a dû être l'effet de ce rapprochement? L'air chassé du poumon par la glotte, trouvant le passage plus étroit, a produit des vibrations plus vives & plus fortes dans les parties destinées à former la voix, & ce degré d'intensité dans les vibrations a réparé le défaut de la langue.



#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

(\*) Je vous prie, Messieurs, d'inviter vos Lecteurs instruits dans l'histoire du pays, de donner une solution à l'extrait suivant de *Meserai*, (*histoire de Charles-Magne*), que je crois mériter l'attention d'un Helvétien.

(Année 774.) "Charles ayant assemblé son armée à Geneve, la divisa en deux corps, tant pour aller

(\*) (*Note des Rédacteurs.*) Nous désirerions avoir l'honneur de correspondre avec l'anonyme auteur de cette Lettre.

secourir le Pape que pour conquérir la Lombardie : son oncle Bernard avec l'un, prit la route par le mont Jou, & lui avec l'autre par le mont Cenis.

Doit-on supposer que ce mot Jou & les Alpes Cottiennes dont Mezerai parle ailleurs, soient celles du grand St. Bernard ?

Comme il existe un grand & un petit St. Bernard ayant chacun à son pied un bourg de St. Maurice, il est intéressant de les distinguer.

Quant à moi, je crois que le mont Jou est celui du grand St. Bernard, & que c'est peut-être ce Bernard, oncle du roi Charlemagne dont il tient le nom. Ce passage était sans doute très-praticable, puisque le Pape (Hadrien) prit cette route & que Charles fils de Charles-Magne le vint recevoir à St. Maurice en Chablais. L'autre St. Maurice étant en Tarantaise, il existe à ce sujet dans le pays une tradition dont il serait très-intéressant de connaître la vérité ; il en résulte que Charles s'embarqua à Vevay pour le Boveray, soit pour Valay, & qu'ayant été exposé à une grosse tempête, il ordonna que l'on bâtît à St. Maurice le beau pont qui y existe, dit-on, depuis ce tems là. D'autres personnes pensent que c'est une construction des freres Pontiers, environ 250 ans plus tard, & que St. Bernard le crut indispensable pour le succès des Croisades, & que c'est à son zèle que l'on doit les travaux & hospices qui ont rendu ce passage praticable.

A. Z.

---

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, de l'auberge du Lion d'or, 4 Août 1792.

MESSIEURS,

Il y a environ six mois que je quittai quelques jours S\*\*, mon séjour habituel, & que je vins à Lausanne y travailler à une affaire d'importance pour moi. Le soir, vers les huit heures, je fus sur votre promenade dite *Mont-benon* : j'étais mis avec beaucoup plus de soin que je n'en apporte ordinairement à ma mise, un habit de soye neuf, une coëffure bien faite, &c. Une de mes connaissances de votre ville, & que je ne nommerai point, par égard pour son frere qui mérite de grands égards ; ce prétendu ami, dis-je, était sur la place avec des Dames, il me voit, les quitte, vient se jeter dans mes bras, me témoigne l'amitié la plus vive, me présente à sa compagnie, comme l'homme de la Côte qui mérite le plus de considération.

Hier je suis arrivé des bains d'Aix, & sans poudre

à mes cheveux, en habit de voyage, je suis allé faire un tour de promenade sur Montbenon, en attendant le souper. J'y ai rencontré encore cette connaissance qui m'avait juré une amitié inviolable, lors de mon dernier voyage. Il était avec des Dames françoises, je suis accouru à lui, mais à ma grande surprise, il a rougi, a tourné la tête. Ne pouvant éviter de m'adresser la parole, il m'a parlé d'un air distrait, ému, m'a demandé des nouvelles de M. de \*\*\*, de la comtesse de S. — Il s'est exprimé de manière à laisser croire à sa compagnie que j'étais le domestique, ou au moins l'homme d'affaire de quelque grand Seigneur son ami, & cependant il s'est mis plus de vingt fois à mes genoux, lorsque nous étions à l'Université ensemble, pour que je lui prêtasse de quoi payer sa blanchisseuse. — Je l'avoue, en vous écrivant mon aventure, j'ai cédé à un plaisir coupable de vengeance, mais aussi, ma Lettre pourra-t-elle servir de leçon à qui ne sentira pas tout le prix de sa garde-robe.

O. Z.

---

### ÉCONOMIE.

Moyen d'empêcher de germer les grains qui sont coupés & laissés sur terre pendant plusieurs jours de pluie continuelle ; & celui de conserver la paille.

Selon l'étendue de votre champ, faites faire des faisceaux, comme ceux qu'on employe dans un camp pour poser les armes ; mais seulement de deux ou trois pieds hors de terre, & que placerez de distance en distance, en les garnissant de vos épis coupés, mis droit la tête en haut ; pour lors il pleuvrait quinze jours de suite qu'ils n'auraient aucune altération, parce que l'eau glisse sur la paille, & que le moindre air qu'il fasse vos épis sont bientôt secs & la paille aussi ; il faut observer que vos faisceaux soient solidement en terre ; l'on peut en faire usage pendant bien des années, étant soignés & mis à couvert.

( Cette notice nous a été communiquée de Bâle, par M. J. G. )

---

### MORTS.

Jeanne Catherine Jaques, femme de Jean Etienne Hunerkopf de Monnar, âgée de 29 ans.  
 Emilie Jaillet, femme du Sr. Jean Pierre Ferrot, de la Corporation Françoise, âgée de 26 ans.  
 Françoise Debéthas, veuve de Gabriel Pachoud de Lutry, âgée de 86 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

18 AOUT 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 2 minutes, & se couche à 6 heures 47 minutes.

La LUNE se leve à 6 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
10 Août.	10 5†	0 17 8†	0 11 5†	0 26. p. 5. lig. 7	26. p. 6. lig. 1	26. p. 6. lig. 2
11 . . .	11 7†	3 19 2†	0 15 0†	0 26. 6.	26. 7.	3 26. 7.
12 . . .	14 0†	5 20 3†	0 17 3†	0 26. 8.	1 26. 7.	10 26. 8.
13 . . .	15 8†	2 19 7†	0 12 5†	0 26. 9.	1 26. 9.	8 26. 9.
14 . . .	13 3†	9 23 3†	0 16 7†	0 26. 8.	8 26. 7.	2 26. 8.
15 . . .	16 5†	2 20 2†	0 19 3†	0 26. 7.	3 26. 6.	1 26. 5.
16 . . .	14 3†	3 22 1†	0 20 0†	0 26. 6.	1 26. 5.	0 26. 6.

## VARIÉTÉS.

*Chançon d'une Bergere de Savoye, par Madame de Montanclos.*

**M**ontagnes escarpées, dont l'aspect effraye le timide voyageur, vous offrez aux yeux du sage berger un spectacle majestueux & intéressant: assis au pied de vos rochers amoncelés, il reçoit un ombrage agréable des chênes qui sont votre parure. Le goût salubre & l'odorant serpolet se trouvent mêlés, sans le secours de l'art, sur votre surface inégale. L'œil contemple cette variété, & l'esprit s'éleve jusqu'à l'auteur inimitable qui la produit.

Et vous, humbles cabanes, que le riche dédaigne, vous renfermez sous votre chaume grisâtre, les vertus paisibles qui n'ont pu trouver un asyle dans les superbes cités! Le soir, quand la lune argentée remplace le flambeau du jour, le berger vient gaiement vous habiter: il chante la fin de ses travaux; & l'espoir d'en obtenir le prix, donne de l'éclat à ses accents rustiques.

O mes cheres campagnes! venez applaudir à mes chants! l'écho les répète & vous devez m'entendre dans la prairie où paissent nos troupeaux sous votre garde fidele. Rapprochez-vous de moi; je chante les beautés de ce séjour champêtre; je chante le

bonheur des bergers & les plaisirs d'un amour vertueux. Unissons nos voix pour célébrer notre félicité; mais taisons-nous si l'envie nous écarte; la douce harmonie l'irrite; elle préfère les cris bruyans de la colere.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, 15 Août 1792.

Nous ne pouvons nous le dissimuler; il s'est glissé dans notre langage une foule de mots qui ne sont pas français, ou qui sont employés sous des acceptions qui ne leur sont pas propres. Si vous le trouvez bon, Messieurs, je vous dénoncerai de tems en tems de telles expressions. Aujourd'hui je vous parlerai de deux mots fréquemment employés dans le sens moral & rarement à propos: *Grand & Grandeur.*

Grand homme, grand général, grand esprit, grand capitaine, grand philosophe, grand orateur, &c.

On entend par cette expression quiconque dans son art passe de loin les bornes ordinaires; mais comme il est difficile de poser ces bornes, on donne souvent le nom de grand au médiocre.

Quelquefois le terme gros est mis au physique pour grand; mais jamais au moral: on dit de gros biens,

pour de grandes richesses; une grosse pluie; mais non pas gros capitaine pour grand capitaine, gros ministre pour grand ministre. Grand financier signifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier, ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme est plus difficile à définir que le grand Artiste. Dans un art, dans une profession, celui qui a passé de loin ses rivaux, ou qui a la réputation de les avoir surpassés, est appelé grand dans son art, & semble n'avoir eu besoin que d'un seul mérite. Mais le grand homme doit réunir des mérites différens. Gonsalve, surnommé le grand capitaine, qui disait que sa toile d'honneur doit être grossièrement tissée, n'a jamais été appelé grand homme. Il est plus aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de grand homme, que de trouver ceux à qui l'on doit l'accorder. On a de la grandeur dans l'esprit, dans les sentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui par leur état sont obligés à montrer de l'élevation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un Monarque; mais l'usage ne permet pas qu'on dise ce Marchand, ce Fermier s'est conduit avec grandeur. A moins que dans une circonstance singulière & par opposition on ne dise, par exemple, le fameux Négociant qui reçut Charles-Quint dans sa maison, & qui alluma un fagot de canelle, avec une obligation de cinquante mille ducats, que lui devait ce prince, contra plus de grandeur d'ame que l'Empereur.

(Note des Rédacteurs.) Si nous ne nous trompons, notre correspondant a puise sa lettre en partie dans l'Encyclopédie; aussi lui tenons-nous compte d'avoir cherché une bonne source. Mais nous préferions, qu'il nous communiquât des morceaux qui n'ayent pas été publiés depuis long-tems; cependant nous avons cru ne devoir pas rejeter sa Lettre, parce qu'elle offrait quelque instruction.

#### PHILANTHROPIE. — PHILOSOPHIE.

La philanthropie est une douce affection de l'ame; tous les hommes en font tour à tour les objets; elle nous dispose à prendre part à leur bonne ou mauvaise fortune; elle nous fait trouver du plaisir dans les sacrifices que nous faisons à leur bonheur; elle nous donne l'art ingénieux de faire le bien avec délicatesse, d'obliger sans blesser l'amour propre, de juger en craignant toujours de trouver un coupable. — La philosophie est la suite d'un système de réflexions sur l'état de l'homme dans ce monde; elle amène l'ame à un calme habituel; elle ne lui laisse

de passion que celle de la nature, & lui ménage ainsi des trésors inépuisables; elle donne au jugement plus de netteté, plus de force; à la raison plus d'empire, de solidité; à l'esprit, plus de facilité, d'étendue. — La Philanthropie agit par sentiment. — Le Philosophe se conduit d'après les principes qu'il a établis pour règle générale de ses actions. — Le Philanthrope voit dans le malheureux un être sensible & souffrant. — Le Philosophe ne fait dans l'infortune que l'effet des causes naturelles qui l'ont produit. — Le Philanthrope a plus de chaleur dans la bienfaisance. — Le Philosophe y met plus de prudence, plus de soins. — Le Philanthrope a souvent des mécomptes, des chagrins. — Le Philosophe n'a d'impressions douloureuses que celles du moment; dans l'affaire la plus fâcheuse, il fait encore distinguer un côté favorable; il combine les compensations & voit rarement toutes les circonstances contre lui. — Le Philanthrope jouit avec ivresse de son bonheur, de celui des autres. — Le Philosophe le sent peut être avec énergie, mais il ne s'y livre jamais; il se prépare d'avance à y renoncer. — Le Philanthrope est susceptible de toutes les passions aimantes & tendres; il en favorisera tout le bonheur, il en éprouvera aussi tous les tourmens. — Le Philosophe les connaît; il évitera tout ce qui pourrait les émouvoir; s'il se rappelle leur délire, il sent encore leurs angoisses, il les redoute, il saura s'y soustraire. — Le Philanthrope plaît au premier moment; il ne réveille que l'idée de la bonté. — Le Philosophe gêne au premier abord; il faut qu'il efface l'impression que donne sa supériorité.

On aura plus d'estime, plus de respect pour un Philosophe. — On sentira plus d'amitié, on pourra même éprouver de l'amour pour un Philanthrope.

Par le traducteur des Vues de la Jamaïque.

Nous avons déjà donné à nos Lecteurs quelques citations des *Anecdotes de Russie*, &c. en annonçant cet ouvrage dans notre Feuille. Nous observâmes alors que cette manie, cette démangeaison irrésistible de donner des coups de canne qui domine dans le caractère de Pierre I. était prouvée par plusieurs faits conservés par l'Histoire, nous en citerons aujourd'hui deux autres qui se trouvent dans le volume III & IV du recueil d'*Anecdotes* dont nous venons de parler. Pour obvier à la fréquence des incendies à Pétersbourg, Pierre I fit publier par le Maître de Police, le comte Tolstoj, une ordonnance qui enjoignait à tous les propriétaires de maisons, d'adosser sur les toits, à chaque tuyau de cheminée, un tonneau rempli d'eau, sous des peines très-rigoureuses, en cas de contravention, & lui enjoignit d'y tenir sévèrement la main. Tolstoj obéit. Passant un jour

vers le palais impérial, il s'aperçoit que l'ordre n'est point exécuté. Il fait venir l'intendant du palais, lui reproche sa négligence, & l'avertit du danger qu'il court. Le jour suivant, même indolence, même reprimande, à quoi Tollstoy ajoute la menace des *battoges*. Enfin, le troisième jour voyant que les paroles ne faisaient aucune impression sur l'esprit de l'intendant, Tollstoy effectua sa menace. Après avoir subi ce châtement mérité, le patient alla faire au Czar un faux rapport, qui le disposa tellement en sa faveur qu'il lui promit vengeance. Le lendemain, Tollstoy se présente le matin à l'ordinaire chez l'Empereur pour prendre ses ordres. Les Denschiks en le voyant arriver se mettent à rire. Il les aborde, leur demande le sujet de leur joie. Instruits de tout, ils le préviennent & lui disent qu'il aura inmanquablement des coups de canne. Ils avaient à peine achevé ses mots, qu'on entend le Czar prendre ses pantouffes. Pour éviter sa première fougue, Tollstoy grimpe dans la cheminée. Pierre arrive; nouveaux ris des Denschiks. Il veut savoir pourquoi l'on rit, on le lui explique, il se fait apporter un bâton, va à la cheminée, appelle Tollstoy, qui ne bouge pas. Il le somme de descendre sous peine d'encourir sa disgrâce. *Je n'en ferai rien*, dit fermement Tollstoy. Le Czar entre en conversation, lui reproche d'avoir maltraité injustement l'intendant du palais, l'accable d'injures & lui ordonne pour la troisième fois de descendre. — *C'est justement pour cela*, répond Tollstoy, *que je ne descendrai pas; car dans votre premier emportement, vous m'eussiez de coups, & après que je vous aurais exposé la vérité, vous seriez fâché de m'avoir battu.* — *Eh bien raconte le fait*, dit le Czar. Tollstoy se justifie. Pierre convaincu de la fausseté du rapport de l'intendant, le prie doucement de descendre, promet de réparer la faute qu'il a commise, en le jugeant précipitamment d'après un exposé infidèle, & envoie chercher l'intendant. Tollstoy reparait avec un masque de suite qui excite de grands éclats de rire. Vient ensuite l'intendant, qui est confronté avec lui, jugé coupable, condamné une seconde fois à la peine des *battoges*, & renvoyé avec injonction d'exécuter au plutôt les ordres du Maître de Police, & menacé d'une peine plus grave en cas d'une seconde désobéissance.

Pierre, qui ne connaît pas la jaquette, vide des petits esprits. . . Il ne faisait jamais grâce, mais savait apprécier les fautes & proportionner les peines. Impassible comme la loi, il ne distinguait plus un homme coupable, mais punit de celui qui était resté innocent. Il était extrêmement sévère sur l'article de la police. Allant un jour avec le comte Deviere, Maître de Police, au palais du comte Galowin, proche le canal de la Moika, il fut arrêté sur le pont par le dérangement des planches qui obstruaient le

passage. Le Denschik du Czar descendit pour rassembler les planches. Deviere & le Czar lui-même en firent autant. Celui-ci reprimande le Maître de Police sur son manque de surveillance dans la partie des chemins & des ponts publics, lui donne une volée de coups de canne, remonte dans sa chaise & lui dit: *reprends ta place, frere*, comme s'il ne s'était rien passé entr'eux.

Un homme grondait son fils sur sa prodigalité & son libertinage; celui-ci paraissait pénétré, & avait les yeux fixés sur des fourmis qui entraient dans un trou. Le pere heureux de trouver son fils attentif à ses discours, continue sa reprimande. Le fils, enfin, se tourne vers lui & lui répond: Ah! mon pere, s'il en était encore entré une, il y en aurait eu justement cinquante. — Aucun fils, aucun pere ne se reconnaîtront-ils à ce fait?

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

De Villarimbas, le 25 Juillet 1792.

MESSIEURS,

Un mariage heureux est un objet des souhaits de toute personne honnête, & le grand nombre des mariages malheureux est certainement une des fortes raisons qui font redouter cet état à plusieurs personnes.

S'ils sont par la faute des maris ou des femmes plutôt que par une suite de circonstances indépendantes d'eux; les époux dans ce cas sont responsables de leur propre infortune & du désordre auquel ils exposent ceux qu'ils éloignent de cet état, par la crainte des suites amères qu'il a pour eux; plusieurs époux défunis & malheureux ont certainement ce reproche à se faire.

Votre Feuille, Messieurs, ne suffirait pas à la simple énumération des causes de discorde qu'il eut dépendu d'eux d'éviter; j'en indiquerai une seulement, assez commune & bien honteuse pour le cœur & pour l'esprit des époux sur qui elle agit. Ce sont les mauvais procédés de l'homme pour les parens de sa femme, ou ceux de la femme pour les parens de son mari. Qui ne connaît de ces personnes qu'une humeur soutenue ou le sordide esprit d'intérêt domine au point de les faire grossièrement manquer d'égards pour les parens avec lesquels le mariage leur a procuré des relations intimes. Un beau-pere, une belle-mère espèrent que les égards, les bons procédés

d'une belle fille, ou d'un gendre doux, définitivement intéressés ou reconnaissans, rendront heureuses les années de leur vieillesse; & plus ils ont été faciles, plus leur espérance est trompée. On les trouve de trop, on ne croit pas qu'ils aient fait assez; on les afflige, on les rebute en mille manières. Une femme ne s'expose-t-elle pas à aliéner le cœur de son mari, par cette conduite désobligeante envers les parens qu'il lui a donné. Un mari ne court-il pas le risque d'indisposer contre lui sa femme par cette dureté pour les parens auxquels elle l'avait allié?

Il en résulte des scènes de brusqueries, de l'aigreur, de l'indifférence, une désunion funeste, que les égards prescrits, par la simple civilité envers leurs parens réciproques, auraient pu faire éviter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, Genevieve Boncœur.

## L I V R E S.

*Défense des droits des femmes, &c. ouvrage traduit de l'anglais de Mary Wollstonecraft. Paris & se trouve à Lausanne chez les principaux Libraires.*

\*\* On rit, on se moque des peres d'un certain Concile de Macon, qui délibérèrent pendant plusieurs jours, pour décider si les femmes faisaient partie de l'espèce humaine, ou si elles n'étaient données à l'homme que pour le reproduire & l'amuser. On gémit de ce que Mahomet digne d'occuper une place dans ce Concile, ait condamné dans presque toutes les parties de l'Asie & de l'Afrique les femmes à un esclavage perpétuel. On s'applaudit en Europe d'avoir rendu plus de justice à cette belle moitié du genre humain, de l'avoir rendue à la société dont elle fait les charmes & l'ornement; si ce n'est dans trois ou quatre contrées où elles sont encore tenues étroitement renfermées — Au premier coup d'œil, les femmes n'ont rien à désirer dans notre Europe policée. Elles y sont généralement encensées, adorées. Elles occupent le premier rang dans la société, & souvent tout se décide, tout se fait, tout s'obtient par elles. Mais en examinant les choses de plus près, on est bientôt convaincu que ces hommages, ces hautes prérogatives leur coûtent bien cher. Elles regnent tant qu'elles sont belles, les plaisirs sont leur puissance, elles se soutiennent par l'intrigue, elles attachent par les sacrifices, elles achètent les adorations aux dépens de la vertu; en tout cela, pas l'ombre d'un droit. C'est que leurs droits ne peuvent s'acquérir que par une éducation mieux raisonnée, par le développement de leurs facultés

intellectuelles, par la culture de leur raison & la connaissance exacte de leur destination dans la société, & de leurs devoirs comme femmes. Telle est l'idée généralement exprimée & discutée sous tous ses rapports dans l'ouvrage que nous annonçons. — L'auteur revient souvent sur les funestes effets que la mauvaise éducation des femmes a sur leur physique comme sur leur moral. — Voici un tableau où elle nous semble avoir assez bien encadré ces effets quant au physique. "Les sens des femmes sont enflammés, dit-elle, & leurs facultés morales sont négligées, conséquemment elles deviennent la proie de leurs sens, dont le pouvoir est délicatement nommé sensibilité, & sont toujours tirées de leur assiette par la moindre impression faite sur une machine aussi fièle & aussi mobile. Aussi sont-elles dans une condition pire que si elles se trouvaient plus près de la nature. Toujours en mouvement & tiraillées, leur sensibilité trop exercée les rend non-seulement incapables d'éprouver du bien-être, mais même leur fait troubler celui des autres. Toutes leurs pensées roulent sur des objets calculés pour exciter des émotions, & sentant comme elles devraient raisonner, leur conduite n'a point d'appui, leurs idées flottent au hazard; incertitude qui n'est point le fruit de la délibération sou de vues plus étendues, mais de mouvemens qui s'entrechoquent. Ardentes à la poursuite de plusieurs choses par accès, par soubresauts, leur chaleur ne se concentre jamais jusqu'à devenir persévérante. Elles ont bientôt jeté leur premier feu, qui s'épuise de lui-même, ou qui, se portant sur quelque autre objet fugitif, aussi peu digne de les fixer que le premier, ne leur laisse que le dégoût de tous. Il est bien malheureux en effet cet être, dont la culture de ses facultés morales n'a tendu qu'à enflammer les passions. Car il faut distinguer entre les enflammer & les fortifier. Les passions exaltées, tandis qu'on laisse le jugement imparfait, quel alors doit en être le résultat? — Nécessairement un mélange de fureur & d'imbecillité....

## M O R T S.

Jean Joseph Jacques Tengnelly, du Stouz, au Pays de la Roche, bailliage de Bulle, Tanneur de sa profession, âgé de 62 ans.  
Pierre Antoine Gardel, de la Corporation Française, âgé de 45 ans.  
Margueritte Elisabeth Herren, femme du Sieur Abraham Renou, de la Corporation Française, âgée de 46 ans.  
Jean Etienne Delisse, fils mineur.

JOURNAL DE LAUSANNE.

25 AOUT 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 13 minutes, & se couche à 6 heures 47 minutes.

La LUNE se leve à une heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
17 Août.	14 3†	0 14 0†	0 10 3†	0 26. p. 6. lig. 1	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 7
18 . . .	10 0†	3 17 1†	0 14 3†	0 26. 5.	3 26. 5.	0 26. 4. 3
19 . . .	9 9†	5 15 6†	0 13 7†	0 26. 6.	2 26. 7.	7 26. 6. 2
20 . . .	10 3†	2 13 5†	0 12 3†	0 26. 5.	3 26. 4.	3 26. 4. 7
21 . . .	8 3†	9 10 2†	0 10 0†	0 26. 6.	6 26. 6.	0 26. 5. 2
22 . . .	10 1†	2 19 9†	0 17 3†	0 26. 4.	3 26. 3.	3 26. 4. 0
23 . . .	16 2†	3 19 8†	0 11 3†	0 26. 3.	3 26. 4.	1 26. 3. 3

BELLES-LETTRES.  
AUX AUTEURS DU JOURNAL.  
MESSIEURS,

J'ignore si les vers que j'ai l'honneur de vous faire parvenir, ne sont point connus de vous & du Public? Je crois, s'ils ne l'ont pas été en leur tems, rendre un service à la belle littérature française, en vous priant, Messieurs, de les insérer dans votre Journal. Cette piéce où respire le sentiment le plus énergique, & la plus délicate sensibilité, où l'art cache l'art pour ne parler qu'au cœur, ne peut qu'être goûtée de tout ami de la vertu, de tout homme né sensible; un tel morceau, quoiqu'ancien, ne l'aurait perdre de son prix, il est de ceux qui portent avec eux leur apologie; c'est une fleur ajoutée à la mémoire du plus beau génie que ce siècle ait produit, & qui, en honorant la cendre, le venge des sarcasmes odieux que quelques folliculaires ont osé lancer contre cet ami des hommes & de l'humanité.

J'en demande pardon à l'auteur, qui honore sa patrie par ses vertus & ses talens, si je l'empêche de se dérober plus long-tems à l'estime & à la re-

connaissance qui lui est due. ( Ces stances, que le hasard m'a fait tomber entre les mains, sont de M. le Ministre Reybaz.)  
J'ai l'honneur d'être, &c.

G. B. G. Un de vos abonnés.

*Stances sur Jean Jacques Rousseau.*

Il n'est plus ce puissant génie,  
A qui la langue des Français,  
Doit sa chaleur, son énergie,  
La raison, sa marche hardie,  
Et la liberté ses succès. (\*)

Grand en morale, en politique,  
Enchanteur quand il peint l'amour;  
Orphée & Platon tour à tour,  
C'est dans son cœur qu'est sa logique,  
Sa plume est un rayon du jour.

(\*) ( Note des Rédacteurs. ) On voit que l'auteur a fait ces vers, avant que des événemens affreux aient prouvé dans quelles étranges erreurs sont tombés tant d'écrivains célèbres, en parlant de la liberté des peuples.

Abhorrant la doctrine impie  
 Que les faux sages d'aujourd'hui  
 Osent nommer philosophie:  
 Seul contre tous, fort sans appui,  
 Il s'appuie leur affreux système,  
 Il ne pensa que par lui-même  
 Et son siècle pensa par lui.

On l'a vu, par son éloquence,  
 Confondre aux yeux de l'Univers  
 Des Savans la fière ignorance,  
 Faire rougir l'intolérance,  
 Et montrer aux Peuples leurs fers.

Quand il vit, au sein des lumières,  
 Les loix complices des forfaits,  
 Des arts les faveurs meurtrières,  
 Tous les maux, fruits de nos progrès,  
 Il rendit l'homme à la nature.  
 Et sous son magique pinceau,  
 L'homme heureux, sans art, sans culture,  
 Nous sembla créé de nouveau.

Respire enfin tendre jeunesse!  
 Et béni ton libérateur.  
 C'est dans les jeux que la sagesse  
 Sous lui va fleurir dans ton cœur.  
 Plus d'esclavage, plus de larmes,  
 Sa plume fit tomber les armes  
 Aux tirans de notre bonheur:  
 L'enfance reprit tous ses charmes;  
 Et l'homme connut sa grandeur.

Aussitôt l'ardent fanatisme  
 Accourut, la crosse à la main,  
 Pour dénoncer au despotisme  
 Ce bienfaiteur du genre humain.  
 Les décrets, l'exil, les outrages,  
 Jusques sur nos ingrats rivages  
 Poursuivirent son cœur flétri  
 Hélas! il n'eut dans ces orages  
 Que sa vertu pour tout abri.

C'est ainsi que, par son exemple,  
 Il prouva comme en ses écrits,  
 Que, se rendre digne d'un temple,  
 C'est se dévouer au mépris.

Ah! quand le sage instruit la terre,  
 Les préjugés lui font la guerre;  
 On redoute, on suit son flambeau,  
 N'est-il plus, vaine récompense!  
 Le regret succède à l'offense;  
 Et l'on pleure sur son tombeau.

Pleurons donc sur ses tristes restes.  
 Talens, vertus, prenez le deuil.  
 Mais vous, respectez son cercueil,  
 Beaux arts! sur ses cendres modestes  
 Craignez d'étaler votre orgueil.

Ou si notre siècle peut-être,  
 Ne fait pas encore l'honorer,  
 Avec tes écrits, ô mon maître:  
 Seul j'irai m'instruire & pleurer.  
 J'invoquerai pour l'admirer  
 Une postérité plus sage,  
 Qui par un immortel hommage,  
 Soit digne de te célébrer.

---

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Il vient de me tomber dans les mains les vers  
 suivans. L'auteur a cherché sans doute le plaisir  
 bizarre d'y faire un assemblage de contrastes... Sous  
 ce point de vue, leur mérite est peut-être tout à fait  
 nul. Mais ils m'ont fait penser à la manière d'écrire  
 sur la politique de plusieurs Journalistes à gages;  
 j'ai cru par exemple d'y trouver un des principaux  
 traits du caractère de B\*\*\*\*..... son inconsé-  
 quence, la mobilité de ses principes, &c. &c.

Signé P. D'OVERLACK.

Un jour qu'il était nuit  
 Le tonnerre en silence  
 Par des éclairs obscurs  
 Annonçait sa présence.  
 Les oiseaux effrayés  
 Dormaient paisiblement;  
 Et les vents dechainés  
 Soufflaient tranquillement.

---

#### ÉCONOMIE.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Blonay, le 15 Août 1792.

Voici, Messieurs, un moyen de conserver le foin  
 dans les tems de pluie sur les prairies, sans qu'il  
 s'y fasse aucun mal.

On pose deux bâtons ou buches de bois par terre,  
 sur lesquelles on élève un tas de foin; cela fait, un  
 autre bâton, planté perpendiculairement dans le tas,  
 tire toute l'humidité en bas, de manière que du  
 foin qui resterait six semaines exposé à la pluie,  
 serait aussi bien conservé, que s'il avait été mis dès  
 le second jour à la grange.

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. N.

## V A R I É T É S.

Le morceau suivant est peu connu, quoiqu'il ait été publié dans un Journal littéraire, il y a plus de cinquante ans. Nous le plaçons ici pour servir de réponse à la demande qui nous a été faite par plusieurs de nos correspondans, de leur indiquer la cause de l'effroi involontaire que quelques-uns éprouvent à la vue d'un chat, d'une souris, &c. Objet sur lequel nous avons jetté un coup d'œil dans une de nos dernières feuilles.

Un savant, autant respectable par ses vertus que par ses lumières, tombe en faiblesse, si dans l'appareil où il entre, il y a un chat, quoiqu'il ne l'aperçoive pas. Un officier général, qui avait donné des preuves de sa bravoure & de la force de son esprit en plusieurs rencontres très-périlleuses, avait la même antipathie pour un lapin. Une femme philosophe ne pouvait fixer une araignée, sans que tous ses membres se roidissent. Un gentilhomme de Normandie tombait en syncope, lorsqu'il entrait dans une chambre où il y avait des fleurs. Plusieurs personnes frémissent à la seule vue d'une souris, &c.

On ferait un volume si l'on rapportait les différens genres d'antipathie qui affectent les individus les plus fermes & les moins susceptibles de terreur; car chacun a la sienne, plus ou moins marquée pour des animaux, des fleurs, des fruits, du fromage, &c. Il faut chercher la cause de ces antipathies *au dehors de nous*, dans les corpuscules qui sortent des corps animés, *et au dedans de nous* dans la disposition de nos organes sensibles ou insensibles au choc de ces corpuscules.

On fait que l'insensible transpiration est une vapeur subtile qui s'échappe des corps animés, & même des végétaux, par les vaisseaux excrétoires, & que son interception cause de grands dérangemens dans l'économie animale & végétale. Les particules de cette transpiration participent des qualités des corps dont elles s'échappent; l'expérience le confirme, on le prouvera bientôt. Il est des hommes & des animaux qui naturellement répandent une forte odeur; cela ne peut procéder que de la configuration des vaisseaux excrétoires, disposés de manière à retenir la transpiration qui s'y corrompt avant que de s'échapper, & qui laisse après elle un levain de corruption. Si l'on met de l'eau pure dans un vase fait de bois odorant, en très-peu de tems cette eau prendra la même odeur que la matière du vase, parce qu'elle en décomposera les sels & les sulfures. Si l'on fait infuser un morceau de verre d'antimoine dans du vin, ce vin deviendra purgatif. Si un corps animal est corrompu, les particules de la transpiration le seront aussi; elles corrompent l'air, & seront nuisibles à ceux qui les respirent.

On peut présumer avec fondement, que les corpuscules de l'insensible transpiration, sont remplis d'insectes. Si l'on met infuser dans de l'eau pure du poivre concassé, ou autre chose propre à l'infusion, en vingt-quatre heures cette eau sera remplie d'une infinité de petites animaux, produits par le développement des œufs que la matière insensée contient, ou que l'esprit volatil qui s'en échappe attire de l'air où ils nagent. Si on prend au bout d'une aiguille une goutte de l'infusion, qui contient un petit nombre de ces animaux, & que l'on dépose cette goutte dans une liqueur homogène, vingt-quatre heures après cette liqueur sera remplie d'un grand nombre de semblables animaux qu'on apercevra avec un bon microscope. Les maladies contagieuses se communiquent ou par l'approche, ou en respirant l'air où la maladie regne; ainsi il s'exhale donc des corpuscules des corps malades, par l'insensible transpiration. Si cette insensible transpiration n'était pas remplie d'animaux, elle ne pourrait produire d'effet au dehors, & la cause de ces effets ne pourrait se conserver & s'accroître dans les hardes, dans les meubles & dans l'air; ils n'attaqueraient que ceux qui, dans une même ville, auraient le sang altéré de même & susceptible de corruption.

Les personnes qui ont fait l'expérience des microscopes & des infusions dont on vient de parler, connaissent une infinité d'animaux, qu'on ne peut apercevoir que par le moyen d'une lentille qui grossit de plusieurs millions de fois ces petits animaux, en sorte qu'ils fourmillent dans une goutte de liqueur qui paraissait claire & limpide aux yeux les plus perçans. On les voit même s'accoupler & procréer dans un instant; ce qui paraît d'autant plus digne d'attention que leur petitesse infinie contient toutes les parties constituantes d'une créature parfaitement organisée, & qu'il faut de ces petits animaux, suivant le calcul de *Leuvenhoek*, mille fois cent milliards pour former un pouce cubique de cette étonnante multiplication; on peut inférer de là que l'air de la contagion est rempli de ces petits animaux; qu'ils se portent dans la masse du sang, où ils se pullulent, qu'il s'en échappe dans l'air, qu'ils se corrompent jusqu'à ce que cet air, qui est leur élément, ait été purifié par un changement de saison, ou par le vent du nord, ou par des fumigations, dont le composé soit mortifère à ces animaux.

Il suit nécessairement de nos observations, que l'insensible transpiration est nuisible, ou homogène, ou indifférente suivant les corps dont elle sort, & selon la disposition de ceux auxquels elle s'attache, parce que la sensation des animaux raisonnables ou brutes, procède de l'arrangement, de la solidité, ou de la délicatesse des organes: cette différence

est une seconde cause de combinaison entre la sensation & ce qui la cause, c'est-à-dire, que cette transpiration, par rapport à la qualité particulière ou à l'arrangement des fibres au siège des sens, peut nuire à une créature, & être convenable à son semblable, dont les organes sont différemment configurés; conséquemment les corpuscules qui sortent d'un chat, d'un lapin, d'une souris, &c. peuvent blesser un homme, & ne faire aucun effet sur un autre. Il en est de même des corpuscules qui sortent des fleurs, & qui sont de véritables gas : ils flattent l'odorat de celui-ci, tandis qu'ils font tomber celui-là en syncope; cela ne vient que des différentes configurations des particules odorantes des fleurs, comme de tant d'autres corps qui transpirent.

Ainsi la cause de ce qu'une personne ressent relativement à une souris, à une araignée, &c. qu'elle aperçoit, ou même qu'elle n'aperçoit pas, se déduit de ce qu'on vient de dire, & on peut l'appliquer généralement à tous les cas d'antipathie pour des corps animés ou inanimés, qui chassent hors d'eux une matière hétérogène. On pourrait même étendre ce principe à l'aversion ou à la sympathie naturelle, & sans cause particulière, qu'on a pour telle ou telle personne, & à l'effet avantageux que le changement d'air produit sur les maladies de langueur.

É N I G M E.

Qui fait si, morts ou vifs, nous sortons de nos meres?  
 Avant que d'être nés, nous sommes au berceau;  
 Mais plutôt en naissant, nous entrons au tombeau,  
 Où l'on fait par un art animer nos artères.  
 Souvent l'homme fait naître, & fait mourir nos freres.  
 Par nos propres arrêts, nous montons au poteau;  
 Cependant on nous fait périr, par le couteau;  
 Ainsi les mêmes sont nos meurtriers, nos peres.  
 Nous sommes dans la nuit de fort justes quadrans.  
 Souvent nous nous trouvons à la table des grands,  
 Et nous nous dépouillons souvent au lit des dames.  
 Quand nous naissons, on chante, & quand nous  
 sommes morts,  
 On fait un feu de joie, & là parmi les flammes  
 Tout à la fois on nous & l'on brûle nos corps.

L I V R E S.

*Anecdotes de la Cour de Russie, &c. Tomes V & VI.*

Ces anecdotes n'étant point rangées, regne par re-

gne, il résulte une telle confusion dans cette compilation, que le lecteur fatigué & rebuté jette souvent le livre par dépit; mais il le reprend bientôt par un effet de l'intérêt, de la curiosité qu'inspirent des traits piquans & qui sont utiles à l'Histoire. Nous allons en donner encore une citation.

“ Lorsque Catherine II invita les étrangers & ses propres sujets à défricher les terres incultes de la Russie, ce qui valait bien mieux que les conquêtes, où les souverains perdent presque toujours plus qu'ils ne gagnent, tout le monde fut à portée de connaître ses intentions vraiment maternelles pour les uns & pour les autres. Elle accorda à tous, maison, écurie, vaches, chevaux, charrue, & tout ce qu'il fallait enfin pour cultiver la terre avec dix ans de franchise. Telle était du moins sa promesse comme son vœu. Il s'était déjà formé autour de Saratow 104 colonies, dont les moindres étaient de 80 ames, & quelques-unes allaient jusqu'à 200. L'impudeur des sous-ordres qui abusèrent de la bonne foi des colons, & se jouèrent de la volonté souveraine, est à peine concevable. Au lieu de bons chevaux qu'on avait promis, ils ne donnerent que des chevaux sauvages, qui s'enfuyaient dans les forêts avec la charrue à laquelle ils étaient attelés. Ils ne leur fournirent que de la farine gâtée. Les malheureux colons étaient tous désespérés. Les uns se noyèrent, les autres se pendirent, d'autres moururent de faim, de chagrin ou de poison. Le pasteur Fuchs, las d'être témoin de ces horreurs, revint à Pétersbourg, où il en fit le récit, même dans les colleges. Les principaux auteurs de ces brigandages inhumains étaient MM. Rutzky & Betzky.”

N'étant encore que grand-Duc, Pierre III avait envoyé au comte de Rasumoffsky, un des plus puissans seigneurs de la Cour, le jour de sa fête, une hache sur un couffin de satin rouge, pour lui faire entrevoir le sort qui l'attendait, quand il ferait monter sur le trône; mais devenu empereur, il fut bien éloigné de venger ses injures, & le comte partagea l'amour qu'il avait pour tous ses sujets.”

M O R T S.

- Jean Joseph Jacques Tenguelly âgé de 61 ans.
- Pierre Antoine Isaac Gardel, âgé de 45 ans.
- Jean Etienne Delisle, fils mineur.
- Marie Louis Henry Colindrey, fils mineur.
- Un enfant mâle, mort à l'âge de trois semaines.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

I S E P T E M B R E 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 24 minutes, & se couche à 6 heures 36 minutes.

La LUNE se leve à six heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E.			B A R O M E T R E.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
24 Août.	16 3† 0	19 1† 0	12 0† 0	26. p. 3. lig. 8	26. p. 3. lig. 8	26. p. 5. lig. 2
25 . . .	14 5† 3	20 1† 0	18 2† 0	26. 5.	26. 5.	26. 6.
26 . . .	17 2† 5	18 1† 0	19 0† 0	26. 7.	26. 8.	26. 7.
27 . . .	15 3† 2	17 3† 0	18 1† 0	26. 5.	26. 5.	26. 4.
28 . . .	18 0† 9	19 1† 0	18 3† 0	26. 4.	26. 5.	26. 4.
29 . . .	14 3† 2	19 5† 0	17 8† 0	26. 3.	26. 2.	26. 1.
30 . . .	18 2† 3	20 9† 0	23 1† 0	26. 1.	26. 3.	26. 1.

## BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille est *Oeuf*.

ODE sur l'origine & les révolutions des beaux Arts.

Accablé sous le poids de sa triste existence,  
De craintes, de péril, sans cesse environné  
L'homme dès sa naissance aux travaux condamné  
Du fort à le poursuivre accusait la constance.  
Lassé de sa misère, il courait au tombeau.  
Quand soudain descendu de la voûte éternelle  
Paré d'une jeunesse attrayante, immortelle,  
Le Génie à ses yeux fit briller son flambeau.

A l'aspect consolant du Messager céleste  
Il lut dans l'avenir la fin de ses revers :  
Un jour plus radieux embellit l'univers  
Et bannit de l'erreur la nuit long-tems funeste.  
" O vous, dit aux mortels, leur bienfaiteur divin,  
" Vous qu'exerça long-tems un destin déplorable,  
" Le ciel à vos soupirs devenu favorable  
" Pour effuyer vos pleurs veut employer ma main.

" Renversant devant vous la fatale barrière  
" Qui vous fermait le champ de la félicité

" Je dois vous rendre heureux par votre activité  
" Et de mille douceurs femer votre carrière,  
" J'accroîtrai vos besoins pour doubler vos plaisirs,  
" J'embraferai vos cœurs de l'ardeur de connaître,  
" Et l'homme par mes soins multipliant son être  
" Jusqu'à l'infini même étendra ses desirs."

" Sur la nature entière à ses loix asservie  
" Il fera quelque jour regner en souverain  
" Dessiner la parole & donner à l'airain  
" Du corps le plus parfait la mollesse & la vie.  
" Enchainant à son gré les vents séditieux  
" D'Amphitrite en courroux il franchira l'empire  
" Et maîtrisant enfin l'élément qu'il respire  
" Il prendra dans les airs son vol audacieux."

Ainsi parla le Dieu... couchés dans la poussière  
Les humains en silence écoutaient ses accens;  
Et lorsqu'il disparut loin des terrestres champs  
Ils virent sur sa trace un sillon de lumière.  
Attendris, pénétrés, plein d'un trouble flatteur,  
Mille pensers nouveaux s'élevaient dans leur ame  
Leur esprit s'aggrandit & s'échauffe & s'enflamme  
L'art paraît, tout ressent son pouvoir créateur.

Autrefois, nous dit-on, quand le fils de Climene  
Eut dérobé le feu du céleste séjour,  
L'argile s'anima; l'astre éclatant du jour

Vit d'un limon grossier fortir la race hamaine.  
Ainsi n'a gueres esclave & jouet du malheur  
Le mortel s'élança des bras de l'ignorance.  
Quand son cœur tout d'un coup r'ouvert à l'espérance  
Des flammes du Génie eut senti la chaleur.

L'Art bientôt plus hardi fit naître des merveilles  
De l'enfance du Monde il abrégéa le cours :  
Il fut plaire, au génie il offrit son secours ;  
Ami du genre humain lui consacra ses veilles.  
En instruisant les Rois il s'en fit respecter  
Sur ses pas les talens s'empresserent d'éclorre  
L'homme enfin du bonheur crut entrevoir l'aurore  
Et commença de vivre au lieu de végéter.

Cependant au rayon de la clarté naissante  
La Grece la premiere apprit à se former  
Et faite également pour vaincre & pour charmer  
Parcourut du savoir la carrière éclatante.  
Une mâle éloquence étonna les esprits  
La toile respira sous le pinceau d'Apelle  
Et le mensonge même à la raison fidele  
Sur la scène enchantée les spectateurs surpris.

Mais quand Rome eut lancé des bords de l'Hespérie  
Sur cent peuples divers ses foudres destructeurs  
Athènes captiva ses farouches vainqueurs  
Et fit aimer son joug à la fiere Italie.  
Sous l'ombre des lauriers que la main des Césars  
Faisait croître à l'envi sur les rives du Tibre  
Le Génie accourut & cessant d'être libre  
Rome s'en consola dans le sein des beaux arts.

Tout changea, l'orient rentré dans les ténèbres  
Vit à regret le jour qui l'avait éclairé,  
Aux rives du couchant s'étendant par degré  
Luire avec plus d'éclat sur des peuples célèbres.  
Plus brillans que profonds, polis, ingénieux  
Français vous fîtes plaire à l'Europe surprise  
Et l'Anglais à la Seine égalant la Tamise  
Expliqua la nature & lut seul dans les cieux.

Mais lorsque du midi les soleils s'obscurcissent  
Les aurores du Nord nous rendent la clarté :  
De ses voisins jaloux le Russe respecté  
Rend hommage aux talens & ses mœurs s'adoucisent.  
Des climats ou le Rhin par cent ruisseaux  
Roule les vastes flots de son onde azurée,  
Jusqu'aux champs renommés où serpente la Sprée  
Déjà de toutes parts brillent des feux nouveaux.

Et vous qu'un Dieu propice a fait naître en ces plaines  
Dont le Léman superbe embrasse le contour ;  
Protégés des neuf sœurs osons à notre tour

Aux ondes du Permesse opposer nos fontaines !  
Nos chants seront pour toi sublime liberté !  
Célébrons à l'envi tes faveurs renaissantes,  
Et couronnés de fleurs par des mains triomphantes  
Nous prendrons notre effort vers l'immortalité.

S. B.

---

## LE CHAT ET LA SOURIS,

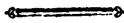
Fable de M. BOISARD.

( *Extrait de N<sup>o</sup>. 6 du Porte-feuille récréatif à l'usage des enfans & des adolescents des deux sexes ; rédigé par un Ami des enfans, se trouve à Lausanne, chez Durand l'aîné & Comp. Libraires, rue de Bourg.* )

Que je tremble pour toi, ma chere,  
Quand je te vois roder seulette à tout moment  
En des lieux fréquentés du mauvais garnement,  
Qui mangea ma sœur & ma mere !  
Ainsi parlait un jour *Finette* la souris  
A *Friande* sa bonne amie,  
Qui n'avait encor vu le matou de sa vie.  
Fais-moi donc le portrait de Rominagrobis,  
Dit celle-ci ; pour éviter le traître,  
Tu conviendras qu'il faudrait le connaître.  
Peins-toi, reprit *Finette*, un modeste maintien,  
Un regard des plus doux avec des yeux de flamme,  
Une voix langoureuse & qui pénètre l'ame ;  
L'air de la bonté même & le cœur d'un vautien.  
Parmi les agrements qu'il eut de la nature,  
On est frappé d'abord de sa riche fourrure,  
De sa peau tachetée & de toutes couleurs ;  
Mais le plus dangereux de ses appas trompeurs,  
C'est une queue enchanteresse,  
Dont le perfide a l'art d'éblouir notre espece  
Du reste pour la forme, ou du moins à peu-près,  
Il ressemble aux Souris dont il a tous les traits.  
*Friande*, à ce portrait ravie,  
De connaître le chat grille au fond de son cœur :  
Oh ? dit-elle, il faut voir ce charmant imposteur,  
Et si l'original ressemble à la copie :  
Le voir, rien plus ; fut-il le plus cruel des chats,  
Pour le voir on n'en mourra pas.  
Aussitôt à la découverte  
Courant, sans mot dire... elle court à sa perte.  
Elle aperçut le chat qui prenait ses ébats  
Au beau soleil : son cœur s'émeut à cette vue ;  
Le chat tourne la tête, elle se crut perdue :  
Mais le matois dissimulant,  
La lorgnant de côté, de dormir fait semblant.  
Voyez, dit la Souris, voyez la calomnie !  
J'ai rencontré ses yeux sans qu'il m'ait poursuivie !  
Ah ! je m'en doutais bien qu'un si bel animal

N'était pas si méchant. Sa crainte un peu passée :  
 Qu'il est beau ! disait-elle. Où trouver son égal ?  
 Et de voir le minet, toujours plus empressée,  
 Elle avance toujours vers le terme fatal.  
 Enfin pour reculer je suis trop avancée,  
 C'en serait fait de moi, s'il m'eut voulu du mal.  
 A ces mots, oubliant le sermon de *Finette*,  
 D'elle-même, hélas, la pauvrete  
 Va sous la griffe du matou,  
 Qui la croque aussitôt en lui tordant le cou.

Des avis que reçoit la jeunesse légère,  
 Voilà toujours le fort ;  
 Elle écoute d'abord,  
 Et de ce qu'on lui dit, ne fait que le contraire.

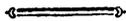


AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

(\*) J'ai lu dans un livre le *Logographe* suivant,  
 & jamais je n'ai pu savoir ce que ça voulait dire.  
 Notre Régent m'a dit de vous l'envoyer & je vous  
 l'envoie.

Docteurs qui vous piquez de stile laconique !  
 Je vais vous faire à tous la nique  
 Comment peut-on en un seul mot  
 Exprimer une maladie, une infortune, un SOT ?  
 J'allais me signer & le Régent me dit que je viens  
 de le faire.



VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

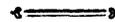
MESSIEURS,

A voir la quantité prodigieuse de Prunes que nous  
 avons dans nos vergers & la facilité avec laquelle  
 nous les élevons, croirait-on qu'elles viennent du  
 Levant, comme les autres fruits à noyaux plus déli-  
 cats ? Cependant elles en sont aussi originaires, &  
 viennent de la Palestine. Théophraste parle du grand

(\*) (*Note des Rédacteurs.*) Cette Lettre nous a été vé-  
 ritablement envoyée d'un village voisin, & remise par le  
 Régent lui-même. Nous avons pensé que nos Lecteurs  
 sévères nous pardonneraient son insertion, en faveur de  
 ceux qui ne le sont pas & à qui elle pourrait faire quel-  
 que plaisir.

nombre de Pruniers qui croissaient dans le terri-  
 toire de Damas. Anciennement on en tirait des  
 prunes sèches qui venaient en Europe. Caton n'en  
 connaissait encore que de celles-là ; mais du tems  
 de Plin l'Italie était remplie de Pruniers ; jusques-là  
 qu'il s'écrie, *Ingens prunarum turba !* Quelle im-  
 mensité de Prunes ! On prétend que les Asiatiques les  
 appellaient *Prounaon*, d'où les Latins ont fait leur  
*Prunum*. Le nom de Damas que portent encore plu-  
 sieurs de nos prunes, marque assez qu'elles vien-  
 nent de cette plaine fertile de Syrie. Outre les an-  
 ciennes prunes que nous avons depuis plusieurs  
 siècles en Europe, les Princes croisés nous rappor-  
 terent encore de leurs voyages d'outre-mer quel-  
 ques prunes qui méritent qu'on en fasse cas ;  
 comme la Sainte Catherine & quelques prunes de  
 Damas qui nous manquaient. Cette circonstance ne  
 doit pas être omise, puisque c'est à peu-près là tout  
 le fruit qu'on a retiré de ces grandes expéditions.  
 Si mon plat de prunes plait à vos Lecteurs je leur  
 en offrirai successivement de pêches, d'abricots, de  
 poires, &c.

Y. O.

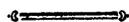


AUX AUTEURS DU JOURNAL.

La vertu est cette force morale qui nous fait vain-  
 cre nos passions & même nos affections les plus na-  
 turelles, lorsque l'honneur ou le devoir l'exige. La  
 vertu, dit un Sage, n'appartient qu'à un être faible  
 par sa nature & fort par sa volonté : c'est en cela  
 que consiste le mérite de l'homme juste. Ce sujet  
 est digne de votre feuille, Messieurs, aussi vous de-  
 mande-je une place de tems en tems pour m'y en-  
 occuper. Aujourd'hui, si vous le trouvez bon, je rap-  
 pellerai le trait historique que nous offre la con-  
 duite de Régulus. Ce Romain, prisonnier chez les  
 Carthaginois, est envoyé sur sa parole à Rome, avec  
 leurs Ambassadeurs, pour négocier l'échange des  
 prisonniers. Les Carthaginois comptaient qu'il profi-  
 terait de cette occasion pour accélérer le traité de  
 paix, & se procurer la liberté ; mais ils ne connais-  
 saient point Régulus. Ce généreux citoyen représente  
 aux Romains, que dans l'échange proposé, tout  
 l'avantage serait du côté des ennemis, dont les plus  
 braves Officiers étaient détenus à Rome ; au lieu que  
 les Officiers Romains étaient, la plupart, des vieil-  
 lards ou des lâches dont on ne pouvait espérer au-  
 cun service ; il parla enfin avec tant de force,  
 que malgré l'opposition de plusieurs Sénateurs, qui  
 croyaient ne pouvoir acheter trop cher la conserva-  
 tion d'un citoyen comme Régulus, il fit résoudre  
 la continuation de la guerre ; & sans vouloir entrer

dans sa maison, ni voir sa femme & ses enfans, de peur d'être attendri par leurs larmes, il retourna à Carthage pour dégager sa parole. Il y périt au milieu des plus cruels supplices.

L'histoire des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde, nous fournit un pareil exemple de fermeté & de vertu. Le P. de Laurieure, Franciscain, ayant été pris par les Indiens, avec plusieurs Officiers, demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le Roi de Cambaie paraissant inquiet du retour, le Religieux détacha son cordon, & le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul, on le laissa partir. Sa négociation fut infructueuse, & il revint dans les fers. Le Roi fut si frappé de cette fidélité, & il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisait des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers, sans rançon.

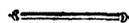


Il paraît un nouveau papier qu'on nous a prié d'annoncer. Son titre (*la Vérité*) doit servir au moins de garant aux lecteurs pour les efforts du Rédacteur à ne pas les tromper, à leur donner des faits sûrs, & non dictés par le mensonge ou les passions.

Intéresser, instruire & plaire, sont les trois points que l'éditeur de ce Journal s'efforcera de concilier avec les devoirs qu'impose le titre qu'il a choisi. Quoique quelques personnes, dont il respecte infiniment la manière de penser, aient méconnu le but de cet ouvrage, au point d'élever, peut-être trop précipitamment, des réclamations à son égard, néanmoins l'on n'a pas cru devoir renoncer au projet de son exécution. Si l'on ne peut gêner la liberté de la pensée, pouvoir l'énoncer, même d'une manière prononcée, est certainement un droit incontestable. Sur-tout dès que le maintien de l'ordre & la tranquillité des Etats reposent sur les bases qu'elle établit; en conséquence l'éditeur en continuant ses travaux, renouvelle à ses lecteurs, que son but principal est de recueillir le plus promptement possible les nouvelles que pourront fournir de nombreuses correspondances, & de se tenir en garde contre tout ce qui ne porterait pas un caractère d'authenticité.

Les mesures à prendre pour son impression empêchent, au moins pour quelque tems, de tenir la promesse d'en délivrer trois par semaine, jusqu'à ce qu'on y ait remédié; il ne paraîtra donc que deux Journaux par semaine, savoir le lundi & le vendredi. L'on souscrit à Lausanne, chez M. *Luquiens*, Libraire, place St. François, seul chargé d'en placer les bureaux de souscriptions dans le Pays-de-Vaud.

Le prix est de 3 liv. de France par mois, payables en souscrivant. Lettres & argent franco.



## M O R A L E.

### *Fragment sur le caractère de l'Indiscret.*

\* L'indiscrétion n'est pas une simple faiblesse; c'est un vice. L'Indiscret révélant le secret qui lui a été confié est injuste; & dispose d'un bien qui ne lui appartient pas. Quelquefois il est un traître. Un voleur est moins criminel qu'un Indiscret; le voleur peut réparer le mal qu'il a fait à quelqu'un par la voie de la restitution: l'Indiscret ne peut plus le réparer.

La malignité, la haine, le frivole, mais impérieux desir de fixer l'attention sont les principales sources de l'indiscrétion.

Celui à qui on a confié un secret doit être comme un coffre d'or, dont la clé demeure entre les mains de la personne qui y a placé son trésor. L'on n'est pas indiscret seulement lorsqu'on révèle ce qu'on nous a prié de taire; mais aussi lorsqu'on divulgue ce que la prudence & la charité exigent que l'on taise.

L'on accuse les femmes d'indiscrétion; & peut-être il est vrai qu'elles savent mieux que les hommes garder leur secret.

On dit que pour être discret il faut donner dans la dissimulation & le mensonge; c'est une erreur, il suffit d'être prudent, attentif & réservé; il suffit d'avoir le cœur bon & honnête.

Méfiez-vous de ceux qui pronent leur discrétion; déliez-vous encore de celui qui vous presse de lui dire votre secret.

Souvent on se plaint de l'indiscrétion d'autrui; mais souvent on devrait se plaindre de la sienne propre qui a porté à confier trop légèrement un secret.

On n'est point obligé de se ressouvenir d'un secret confié, mais on l'est toujours de le taire.

On n'est pas toujours coupable lorsqu'on révèle un secret. Il est des cas où il doit être connu pour le bonheur, l'harmonie, la sûreté de la société. Mais un tel secret ne doit être confié qu'à des personnes à portée par leurs circonstances d'en recueillir cet avantage.

Je finirai cet essai par proposer la question suivante: *Lorsqu'un secret a été rendu public par celui de qui il part, la personne à qui il a été confié, est elle toujours tenue à en faire un mystère?*



NB. Depuis six années, cette semaine a été la première où nous n'avons point eu de morts à annoncer.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

8 SEPTEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 5 heures 36 minutes, & se couche à 6 heures 24 minutes.  
La LUNE se leve à six heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.									
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	26. p.	2. lig.	3. 26. p.	2. lig.	5. 26. p.	1. lig.	6.
1 Sept.	16 1†	0 19 9†	0 15 3†	0	26. p.	2. lig.	3.	26. p.	2. lig.	5.	26. p.	1. lig.	6.
2 . . .	14 5†	3 18 2†	0 14 2†	0	26.	0.	0	26.	6.	7	26.	3.	1
3 . . .	12 5†	5 19 1†	0 13 3†	0	26.	4.	2	26.	4.	0	26.	5.	3
4 . . .	13 2†	2 14 8†	0 12 2†	0	26.	4.	2	26.	3.	3	26.	4.	2
5 . . .	13 3†	9 15 2†	0 13 3†	0	26.	5.	3	26.	4.	1	26.	3.	3
6 . . .	13 5†	2 18 2†	0 17 3†	0	26.	4.	1	26.	4.	4	26.	3.	0
7 . . .	14 4†	3 17 2†	0 13 0†	0	26.	3.	1	26.	5.	1	26.	6.	0

A V I S.

ON souscrit pour ce Journal à Lausanne, chez M. le Prof. Lanteires, qui en est le seul propriétaire. Le prix pour l'année est de six livres de Suisse, rendu franc de port dans le pays. Les Lettres ou envois relatifs à la rédaction de cette Feuille doivent être affranchis; sinon, ils restent au Bureau des Postes.

BELLES-LETRES.

É N I G M E.

J'ai dans mon tout quelque rapport à l'Arche  
Que promena long-tems sur l'eau  
Un vénérable patriarche,  
Et je ressemblerais encore mieux au tombeau,  
Si lorsque mon métier veut que je marche,  
Je me tenais le ventre en haut.  
Que dis-je donc? je ne marchai jamais.  
J'ai pourtant souvent quatre pieds.  
Qui ne sauraient suffire à mes usages;  
De compte fait, il m'en faut dix,  
Pour faire des voyages,

Alors j'ai grand besoin que l'on m'en prête six.  
Mais pourquoi faire enfin? puisque sans artifice,  
( Car de finesse ici, qu'on n'en soupçonne pas, )  
Je suis toujours en l'air quand je fais mon office.  
Devine qui pourra tout ce galimathias.

COURS

Le 15 de ce mois, M. le Professeur Lanteires, Membre de plusieurs Académies & Professeur honoraire de Langue & Belles-Lettres Françaises à Lausanne, recommencera un Cours particulier, où il enseignera la Langue Française & les diverses parties qui en dépendent, comme la grammaire, la prononciation, le style épistolaire, &c. A ces leçons, il en joindra d'histoire ancienne, d'histoire moderne, de cosmographie, de géographie & de mythologie.

BOTANIQUE.

L'étude de la Botanique offre des ressources précieuses à celui qui par les circonstances est fixé à la

M m

campagne, ou y va chaque année faire quelque séjour. La connaissance des principales plantes utiles dans la médecine nous paraîtrait sur-tout nécessaire à Messieurs les Ministres de village; elle leur fournirait des moyens de secourir leur paroissiens dans la plupart des maladies inflammatoires, jusqu'au moment où l'on pourrait se procurer un Médecin; elle leur faciliterait ceux de combattre avec plus de succès les idées superstitieuses que l'ignorance attache aux vertus de quelques végétaux; cette connaissance aurait d'autres avantages encore que l'homme instruit doit entrevoir. Pour l'ajouter à l'éducation parmi nous, n'y aurait-il aucune possibilité d'établir un jardin de Botanique à Lausanne? En se restreignant dans les bornes des plantes utiles ne faciliterait-on pas de beaucoup un tel établissement? Pourrait-on espérer que la voie des souscriptions, & des dons de la bienfaisance éclairée put fournir les fonds nécessaires? — Lorsque nous formerions seuls cette entreprise, pourrions nous espérer de la rendre utile & au Public & à nous-mêmes?

Nous laissons à nos Lecteurs de juger si un tel projet mérite de fixer l'attention.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

La morale mise en action est le moyen le plus sur de la faire goûter de ceux qui la regardent comme un entrave à leur bonheur. Des traits de bravoure font estimer cette qualité, des traits de vertu, de grandeur d'ame inspirent le louable desir de les imiter. Ces observations que m'ont fait naître l'article sur la *vertu*, inséré dans votre dernière Feuille, m'engagent à vous proposer d'y insérer les traits suivans:

En 1628, les Anglais, vainqueurs des Français, en Acadie, voyaient néanmoins avec chagrin, leurs forces tenues en échec par un poste que ces derniers occupaient au cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninsule. Un Gentilhomme Français nommé La Tour, passe dans ce tems-là à Londres; y épouse une fille d'honneur de la Reine d'Angleterre, & est fait Chevalier de l'ordre de la Jarretière. Cette distinction est la source, ou devient la récompense de l'infidélité qu'il fait à sa patrie. Il s'engage à mettre les Anglais, en possession du cap de Sable, & on lui donne deux vaisseaux de guerre où il s'embarque avec sa nouvelle épouse. Aussi-tôt qu'il est à

la vue du fort, il va seul trouver son fils, qui commandait, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de son crédit à la Cour de Londres, & le flatte des plus grands établissemens s'il veut se livrer à l'Angleterre. Le jeune La Tour écoute avec indignation les propositions de son pere, & n'est pas plus intimidé par ses menaces, que séduit par ses careffes. La place est attaquée, & le vertueux Commandant y fait des prodiges de valeur qui obligent les Anglais à se retirer. La Tour le pere se trouve embarrassé: ne pouvant revenir en France, & n'osant retourner en Angleterre, il se voit obligé de prier son fils de souffrir qu'il demeure en Acadie.

Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un asyle, qu'il pourvoira abondamment à ses besoins; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou sa femme entre dans son fort. Cette condition, dictée par le devoir, est reçue avec aigreur par La Tour le pere; les circonstances cependant l'obligent de s'y soumettre, & son fils la lui adoucit autant qu'il est possible par les attentions les plus tendres & les plus suivies. *Histoire de la Nouvelle-France.*

Les Hollandais avaient formé un établissement considérable dans l'isle Formose. Le Chinois Coxinga arme, en 1662, pour les en chasser. & prend à la descente, Hambroek, leur Ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les alliés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens, il les exhorte au contraire à tenir ferme, & leur prouve qu'avec beaucoup de constance, ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doutait pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir; ces instances font tendrement appuyées par deux de ses filles qui étaient dans la place. "J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers, il faut dégager ma parole, jamais on ne reprochera à ma memoire que pour mettre mes jours à couvert, j'aie appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune". Après ces mots, il reprend, accompagné de la seule vertu, le chemin du camp Chinois. *Bastnage, Annales des Provinces-Unies.*

Un triomphe non moins digne de l'homme vertueux, est celui dont Scipion l'Africain a donné l'exemple. Cet illustre guerrier, envoyé par la République Romaine en Espagne, qu'il conquit en moins de quatre années, voyait tous les peuples soumis à ses pieds. Au milieu de ces victoires, plusieurs Officiers lui amenerent une vierge de la plus rare beauté, & fiancée à un Prince Celtibérien. Scipion, quoique dans un âge où les passions exercent un empire absolu, non-seulement ne la voulut point retenir, mais il ordonna même que la rançon qu'on lui offrait servit pour augmenter sa dot.

La jouissance de la vertu est toute intérieure, & la première récompense de l'homme vertueux est le plaisir d'avoir bien fait. La miséricorde divine, dit le Philosophe Sadi, avait conduit un homme vicieux dans une société de Religieux dont les mœurs étaient saintes & pures. Il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter & à perdre ses anciennes habitudes; il devint juste, sobre, patient, laborieux & bienfaisant. On ne pouvait nier ses œuvres, mais on leur donnait des motifs odieux: on vantait ses bonnes actions, & on méprisait la personne; on voulait toujours le juger par ce qu'il avait été, & non par ce qu'il était devenu. Cette injustice le pénétrait de douleur; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire plus juste & plus humain que tous les autres. "O mon fils! lui dit le vieillard, tu vaud mieux que ta réputation; rends en grâces à Dieu. Heureux celui qui peut dire: mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent, & même te punissent comme méchant? N'as-tu pas pour te consoler, deux témoins éclairés de tes actions? Dieu & ta conscience?"

On a vu de nos jours un Prélat, digne des premiers temps apostoliques, se sacrifier lui-même, & exposer sa vertu à la calomnie des méchants pour soulager son troupeau. Ce vertueux Prélat fit, dans un tems de disette & de calamité, porter sur la place des grains à un prix bien au-dessous de celui qu'ils avaient coûté. Cependant l'esprit de parti, aidé par un écrivain obscur, taxait cet acte de charité de monopole, & peut-être le voile de la calomnie couvrirait encore cette action héroïque, si un homme de bien n'avait élevé la voix, s'il n'avait rendu hommage à la vertu en faisant connaître la vérité.

M. G\*\*, de Reims, supporta pendant quarante ans l'indignation publique, & ce ne fut qu'au bout de ce tems que l'on vit que son excessive parcimonie n'avait eu d'autre motif, que d'amasser les sommes nécessaires à la construction des monumens de la plus grande utilité pour ses concitoyens.

"Je préfère, disait un Philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie." C'est la devise de l'homme vertueux.

Combien est-il de poses de vignes dans le Pays-de-Vaud? En est-il assez pour que la contribution annuelle de cinq baches par pose fit un fond qui suffit à secourir ceux dont les vignes auraient été maltraitées par la grêle, & dont les circonstances donneraient du prix à cette indemnisation. — Tous les propriétaires de vignes ne seraient pas dans le cas

de recevoir ces secours. Toutes les années ne sont pas marquées par les ravages de ce cruel fleau; ces fonds seraient placés à intérêt. — Cette idée est-elle bonne? Nous l'abandonnons à gens instruits sur cet objet, & qui ainsi que nous prennent un vif intérêt à la classe indigente de la société.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Je viens de trouver parmi mes papiers une Lettre de Madame de L\*\*, sœur de feu M. de St. Hilaire, Lieutenant-Général des armées du Roi. Cette Lettre écrite avec un ton de franchise & d'intérêt, cite un trait de guérison bien extraordinaire; & qui pourrait paraître douteux s'il eut été question d'accréditer un nouveau Saint ou de servir quelque parti. Madame de L\*\* avait auprès d'elle depuis trois années une enfant âgée de treize ans & boiteuse. Cette jeune fille lisait dans le Nouveau Testament le trait du paralytique qui se fit porter à Notre Seigneur. "La foule était si grande que l'on fut obligé de découvrir le toit & de dévaler le petit lit où était le paralytique. Jésus voyant sa foi lui dit: Mon fils tes péchés te sont pardonnés. Des Scribes qui étaient là assis, disputaient en leur cœur, disant: celui-ci blasphème; qui peut pardonner les péchés, sinon un seul Dieu?" — Ici la jeune fille interromp sa lecture, & dit à Madame de L\*\*. "Ces gens-là étaient bien méchants de ne point croire ce qu'ils voyaient. Pour moi, si pareille chose arrivait, je courrais bien vite & croirais être bien guérie". La jeune enfant alors dans une posture fort contrainte, & s'animant beaucoup en parlant, fit un mouvement violent de sa jambe boiteuse; l'os de sa hanche qui était hors de place s'y remit en faisant un craquement que Madame de L\*\* prit pour un éclat du bois de la cheminée. La pauvre fille s'aperçut sur le champ qu'elle venait d'être guérie, se leva, fut auprès de sa protectrice en lui disant: ô Madame! je suis guérie, il me semble que j'entends une voix qui me le dit. Effectivement elle le fut, quoiqu'elle resta faible de cette hanche pendant près d'une année. — Je laisse aux bons esprits à orner leur mémoire de ce fait vrai, & de le faire servir au bien de la société.

D\*\*, Ministre du St. Evangile.

### SUR L'AMITIÉ.

Si ce n'est pas le siècle de l'Amitié, au moins c'est celui où l'on en parle le plus, où l'on paraît

faire le plus de cas de ses douceurs, de ses délices. — Mais il est des gens affligés d'une telle tournure d'esprit que, plus on leur fait l'éloge de quelque objet, moins ils sont disposés à le rechercher & à en faire cas. Si j'osais cependant dire un mot sur ce sentiment précieux, un seul applaudissement d'un homme honnête & sensible me consolera de l'indifférence & du dédain de ces Egoïstes qui ne trouvent rien de supportable que ce qui flatte leur goût ou leurs passions. — Aujourd'hui je puiserai dans une source sûre ce que je dirai de l'Amitié; dans la suite je me permettrai de hasarder mes propres idées.

L'Amitié n'est autre chose que l'habitude d'entretenir avec quelqu'un un commerce honnête & agréable. L'amitié ne serait-elle que cela? L'amitié, dira-t-on, ne s'en tient pas à ce point; elle va au-delà de ces bornes étroites. Mais ceux qui font cette observation ne considèrent pas que deux personnes n'entreprendront point une liaison qui n'ait rien de vicieux, & qui leur procure un plaisir réciproque, sans être amies. Le commerce que nous pouvons avoir avec ces hommes regarde ou l'esprit ou le cœur: le pur commerce de l'esprit s'appelle simplement *connaissance*; le commerce où le cœur s'intéresse par l'agrément qu'il en tire, est *Amitié*. Je ne vois point de notion plus exacte & plus propre à développer tout ce qu'a en soi l'amitié, & même toutes ces propriétés.

Elle est par là distinguée de la charité, qui est une disposition à faire du bien à tous. L'Amitié n'est due qu'à ceux avec qui l'on est habituellement en commerce; le genre humain pris en général est trop étendu pour qu'il soit en état d'avoir commerce avec chacun de nous, ou que chacun de nous en ait avec lui. L'Amitié suppose la charité, au moins la charité naturelle: mais elle ajoute une habitude de liaison particulière, qui fait entre deux personnes un agrément de commerce mutuel.

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié, & c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la détruit. Est-on seul on sent sa misère; on sent qu'on a besoin d'appui; on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs & de ses peines; on veut un homme dont on puisse occuper le cœur & la pensée; alors l'amitié paraît être ce qu'il y a de plus doux au monde. A-t-on ce qu'on souhaite? on change de sentiment.

Lorsqu'on entrevoit de loin quelque bien, il fixe d'abord les desirs; lorsqu'on l'atteint on en sent le néant. Notre ame dont il arrêta la vue dans l'éloignement, ne saurait plus s'y reposer quand elle

voit au-delà: ainsi l'amitié, qui de loin bornait toutes nos prétentions, cesse de les borner de près; elle ne remplit pas le vide qu'elle avait promis de remplir, elle nous laisse des besoins qui nous distraient & nous portent vers d'autres liens: alors on se néglige, on devient difficile: on exige bientôt comme un tribut les complaisances qu'on avait d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux graces qu'on leur fait; une longue possession accoutume naturellement à regarder comme siennes les choses qu'on tient d'autrui, l'habitude persuade qu'on a un droit naturel sur la volonté des amis; on voudrait s'en former un titre pour les gouverner: lorsque ces prétentions sont réciproques, comme il arrive souvent, l'amour propre s'irrite, crie des deux côtés, & produit de l'aigreur, des froideurs, des explications amères, & la rupture.

On se trouve aussi quelquefois des défauts qu'on s'était cachés, ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs. Aussi les hommes extrêmes capables de donner les plus fortes preuves de dévouement ne sont pas les plus capables d'une constante amitié: on ne la trouve nulle part si vive & si solide que dans les esprits timides & sérieux, dont l'ame modérée connaît la vertu. Le sentiment doux & paisible de l'amitié soulage leur cœur, détend leur esprit, l'élargit; les rend plus confians & plus vifs; se mêle à leurs amusemens, à leurs affaires & à leurs plaisirs mystérieux, c'est l'ame de toute leur vie.

( La suite dans une Feuille suivante. )

---

## M O R T S.

Marie Christine Séchaud, fille mineure.

Jeanne Magdelaine Chevalay, femme de Jean David Dégalier, âgée de 25 ans, & sa fille qui a vécu demi heure.

Marie Chaves, veuve de Pierre Baldy, âgée de 83 ans.

Madame Esther Secrétan, veuve de M. Jean Abraham Courlat, citoyen de Laufaine, âgée de 80 ans.

Louise Adrienne Pingoud, fille mineure.

Jeanne Françoise Virchaux, fille mineure.

---

# JOURNAL DE LAUSANNE.

15 SEPTEMBRE 1792.

Le SOLEIL se lève à 5 heures 48 minutes, & se couche à 6 heures 12 minutes.  
La LUNE se lève à 10 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
6 Sept.	16 1†	0 16 9†	0 10 3†	0 26. p. 2. lig. 2	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 2
7 . . .	14 5†	3 18 2†	0 11 2†	0 26. 7.	3 26. 6.	7 26. 8.
8 . . .	18 5†	5 19 1†	0 10 3†	0 26. 7.	3 26. 8.	2 26. 9.
9 . . .	17 2†	2 12 8†	0 10 2†	0 26. 7.	2 26. 6.	3 26. 8.
10 . . .	19 3†	9 15 2†	0 10 3†	0 26. 8.	2 26. 8.	3 26. 10.
11 . . .	10 5†	2 18 2†	0 11 3†	0 26. 10.	3 26. 11.	1 26. 8.
12 . . .	10 4†	3 16 2†	0 13 0†	0 26. 7.	3 26. 7.	1 26. 8.

## BELLES-LETTRES.

LE mot de l'Enigme inférée dans la dernière Feuille est *Chaise*.

## AGRICULTURE.

Les avantages de la culture des pommes de terre font si bien reconnus, (tant pour le profit que l'on retire de cette récolte que par la préparation que le terrain en acquiert, pour produire ensuite le froment le plus beau & le plus net, puis des foins artificiels,) que je me dispenserai de différer sur l'utilité de cette branche d'économie, dont divers écrivains se sont occupés, & ont indiqué les meilleures méthodes de culture; mais il me paraît que, jusques ici, l'on a ignoré les causes de la dégénération des différentes espèces de ce légume. Le moyen de l'éviter par des semis en graine, outre qu'il est lent, peut échouer dès les premières années.

Cette dégénération s'annonce déjà au développement des premières feuilles, lorsqu'elles paraissent ridées, retrécies, la tige de mauvaise venue & racornie; les payfans nomment les plantes qui s'annoncent telles, *frangées*, & la plupart d'entr'eux les ar-

arrachent, crainte qu'il ne s'en trouve parmi leurs plants; d'ailleurs elles produisent peu, & de mauvaises pommes. L'on a imputé mal à propos cette dégénération aux longues pluies froides du printemps, cet accident les fait souvent pourrir, enforte qu'elle ne levent point. Une trop abondante humidité sans aucune chaleur, au lieu d'opérer le développement du germe, cause la pourriture, ce qui arrive sur-tout dans des terrains trop plats, & dont les eaux froides ne s'écoulent pas. Mais dès qu'une fois elles ont levé, c'est au défaut du plant qu'il faut attribuer & leur mauvais produit, & leur mauvaise qualité.

Les causes des vices du plant sont les suivantes :

1°. Lorsque le plant n'a pas acquis sa parfaite maturité.

2°. Lorsque, quoique mur, il a été exposé à un air trop chaud, soit au soleil, ce qui produit une fermentation au tas, dont l'action sur le germe des pommes, interrompue ensuite par le froid de l'hiver, altère indubitablement le plant.

3°. Lorsque pendant l'accroissement des plantes il est survenu une suite de tems chaud & sec, qui, suspendant & desséchant la circulation de la sève, la répercute contre la racine; alors dès qu'il est survenu des pluies, les jeunes pommes en produisent de nouvelles petites; les premières ayant déjà germé & produit, les dernières ne pouvant mûrir, le tout ne

peut servir qu'à la nourriture des animaux. Il faut donc bien se garder d'en replanter.

4°. Lorsque pour profiter de la fanne, on l'a fauchée avant la maturité, ce qui, lui faisant pousser de nouveaux jets, ne peut qu'altérer le germe des pommes.

5°. Lorsque la fanne a été broutée par le bétail, ou fortement meurtrie par la grêle.

6°. Enfin, lorsque par un accident quelconque la végétation des plants a été interrompue, ou arrêtée avant la maturité. Tous ces défauts qui altèrent le germe, & font dégénérer les plants, nuisent aussi essentiellement à la qualité des pommes destinées à nourrir les hommes & les bêtes.

Les moyens de prévenir cette dégénération, sont :

1°. De s'assurer que le plant n'ait subi aucun de ces accidens, ni en tout, ni en partie.

2°. De ne jamais arracher les pommes que la maturité ne soit parfaite; &, encore mieux, de les laisser en terre quoique mures, jusques au milieu d'Octobre; crainte que la chaleur, les faisant échauffer en tas, n'en altère le germe.

3°. De ne jamais couper la fanne avant son dessèchement, qui indique la maturité. Le mieux est de renvoyer au tems d'arracher.

4°. De ne jamais planter des pommes regermées par l'effet d'une sécheresse, non plus que celles dont la fanne a été froissée par la grêle, ou broutée par le bétail.

L'on peut planter des pommes de terre quoique germées dans la serre, pourvu que les germes n'aient pas plus de demi pouce, & qu'elles soient plantées d'abord en les sortant, avant que l'air ou le soleil aient séché le germe & arrêté la végétation.

On fera bien de se pourvoir annuellement de plants de pommes de terre crus dans les lieux les plus élevés du pays, qui ne sont jamais exposés à la regermination produite par la sécheresse, & où l'on sait que les cultivateurs ne font pas la mauvaise économie de faucher la fanne, pour nourrir leur bétail. C'est à la sommité des monts du Jorat, au-dessus de Lausanne, où je me pouvois annuellement de plans, de diverses especes; c'est dans ces lieux que les pommes de terre ont conservé leur qualité originelle sans altération. J'ai doublé mes récoltes en qualité & en quantité, depuis que je suis cette méthode, quoique mon terrain soit déjà à plus de cent trente toises d'élevation au-dessus du lac Lemane.

## VARIÉTÉS.

### SECOND FRAGMENT SUR L'AMITIÉ.

Les jeunes gens, neufs à tout, sont très-sensibles à l'Amitié; mais la vivacité de leurs passions les distrait & les rend volages. La sensibilité & la con-

science sont usées dans les vieillards; mais le besoin les rapproche & la raison est leur lien. Les uns aiment plus tendrement, les autres plus solidement.

Les devoirs de l'Amitié s'étendent plus loin qu'on ne croit: on doit à l'Amitié à proportion de son degré & de son caractère; ce qui fait autant de degrés & de caractères différens de devoirs. Réflexion importante pour arrêter le sentiment injuste de ceux qui se plaignent d'avoir été abandonnés, mal servis, ou peu considérés par leurs amis. Un ami avec qui l'on n'aura eu d'autres engagements que de simples amusemens de littérature trouve étrange qu'on n'expose pas son crédit pour lui: l'amitié n'était point d'un caractère qui exigeât cette démarche. Un ami que l'on aura cultivé pour la douceur & l'agrément de son entretien, exige de vous un service qui intéresserait votre fortune: l'amitié n'était point d'un degré à mériter un tel sacrifice.

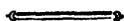
Un ami, homme de bon conseil, & qui vous en a donné effectivement d'utiles, se formalise que vous ne l'ayez point consulté en une occasion particulière: il a tort; cette occasion demandait une confiance qui ne se fait qu'à des amis de famille & de parenté; ils doivent être les seuls instruits de certaines particularités qu'il ne convient pas toujours de communiquer à d'autres amis, fussent-ils des plus intimes. La juste mesure de ce que des amis doivent exiger, se diversifie par une infinité de circonstances, & selon la diversité des degrés & des caractères d'amitié. En général, pour ménager avec toi ce qui doit contribuer à la satisfaction mutuelle des amis, & à la douceur de leur commerce, il faut que l'un dans son besoin attende ou exige toujours moins que plus de son ami; & que l'autre, selon ses facultés, donne toujours plus que moins à son ami.

Par les réflexions que nous venons d'exposer, on éclaircira au sujet de l'amitié une maxime importante; savoir que l'amitié doit entre les amis trouver de l'égalité ou l'y mettre. *Amicitia aut parvis invenit, aut facit.* — Un Monarque ne peut-il donc avoir des amis? Faut-il que pour les avoir il les cherche en d'autres Monarques, ou qu'il donne à ses autres amis un caractère qui aille de pair avec le pouvoir Souverain? — Voici, selon nous, le véritable sens de la maxime requise. C'est que par rapport aux choses que forme l'amitié, il doit se trouver entre les deux amis une liberté de sentimens & de langage aussi grande que si l'un des deux n'était point supérieur, ni l'autre inférieur. L'égalité doit se trouver de part & d'autre dans la douceur du commerce de l'amitié. Cette douceur est de se proposer mutuellement ses pensées, ses goûts, ses doutes, ses difficultés, mais toujours dans la sphère du caractère de l'amitié qui est établi.

L'Amitié ne met pas plus d'égalité que le rapport

du sang; la parenté, entre des parens d'un rang fort différent, ne permet pas certaines familiarités. On fait la réponse d'un Prince à un seigneur qui lui montrait la statue équestre d'un héros leur ayeul commun: "Celui qui est dessous est le vôtre, celui qui est dessus est le mien". C'est que l'air de familiarité ne convenait pas au respect dû au rang du Prince; & ce sont des attentions dans l'amitié, comme dans la parenté auquel il ne faut pas manquer.

Concluons de ces diverses observations que la plupart de ceux qui se plaignent de l'Amitié n'en ont pas le droit, qu'il est rare que les circonstances réciproques puissent donner à ce sentiment toute l'étendue dont il est susceptible.



Je m'en doutais bien, s'il est vrai que le visage de l'homme puisse par ses traits, ses formes extérieures, son expression guider dans le labyrinthe de son moral, la main peut tout aussi bien nous diriger dans cette recherche utile, & intéressante.

Cette ressource pour distinguer le fourbe d'avec l'honnête homme est bien moins incertaine, selon moi, que les traits du visage; c'est un objet d'autant plus significatif & d'autant plus frappant que la main ne peut pas dissimuler & que sa mobilité la trahit à chaque instant. C'est de toutes les parties de notre corps la plus agissante & la plus riche en articulations. Plus de vingt jointures & emboitures concourent à la multiplicité de ses mouvemens & les entretiennent. Une telle activité doit fournir nécessairement des caractères physiognomiques; elle doit expliquer le caractère du corps auquel la main se trouve si étroitement liée, expliquer le caractère du tempérament & par conséquent aussi celui de l'esprit & du cœur.

Soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos, l'expression de la main ne peut être méconnue. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; sa flexion, nos actions & nos passions. Dans tous ses mouvemens, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps. Elle atteste donc aussi la noblesse & la supériorité de l'homme: elle est à son tour l'interprète & l'instrument de nos facultés.

Lecteurs, qui fouriez en lisant cet article, en avez vous bien étudié, bien approfondi le sujet? Chaque main dans un état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidens extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang & la peau de la main, ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang & de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête & dans la main. Elle reçoit donc des formes, des modifications, des habitudes du reste du corps;

& en est, en quelque manière, l'interprète général. "Quoy des mains?" dit Montaigne, nous requérons, nous promettons, appellons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons; confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons; commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons; injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions; moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, étonnons, escrions, taisons: & quoy non? d'une variation & multiplication à l'envi de la langue".

Ce tableau, tracé de main de maître, vous prouve, Lecteurs incrédules! qu'il est dans la forme & l'expression de la main des signes caractéristiques de notre moral.

Bientôt vous verrez paraître un essai un peu étendu sur cet objet. Ne supposez pas que l'auteur se trouve en contradiction avec M. Lavater, ne croyez pas qu'il en soit un aveugle enthousiaste, ne vous imaginez pas qu'il cherche à vous surprendre par des raisonnemens sophistiques, captieux & attrayans. Attendez au moins, avant de porter un jugement sur ce que vous ne connaissez encore que par un coup d'œil rapide, que par le frottement de votre opinion contre l'opinion ordinaire...



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Bex, le 5 Septembre 1792.

MESSIEURS,

L'événement aussi singulier qu'extraordinaire, arrivé ici le 29 du mois passé, & que je vais avoir l'honneur de vous rapporter, mérite, ce me semble, que vous veuillez bien l'insérer dans votre intéressant Journal; il a une cause sans doute, mais je n'entreprendrai pas de l'expliquer, laissant aux physiciens le soin de le faire, persuadé qu'ils lui en assigneront une; ce qui est d'autant plus à désirer que le fait est par lui-même bien propre à accréditer chez le peuple si ami du merveilleux ces idées de superstition qui le captivent aisément, & qu'on ne saurait trop chercher à détruire. Voici, Messieurs, ce fait tel que plusieurs personnes l'ont vu.

Le mercredi, 29 Août, entre deux & trois heures de l'après midi, le domestique de M. le Juge Veillon, Josué Morier, dit Genou, était allé dans un pré de son maître, avec deux grands chevaux attelés à un char pour charger du regain à un quart de lieue d'ici, lieu dit aux Bays, attendant la grande route d'Aigle. Il faisait très-chaud; le thermomètre entre

22 & 23 degré, le ciel clair & serein, presque point de vent. Arrivé au pré, il conduisit, pour les mettre à l'ombre, ses chevaux toujours atteles, sous un chêne de 40 à 50 pieds de haut, auquel il les attacha, leur tête tournée au Sud; cela fait, il les abandonna pour aller au fond du pré joindre les ouvriers qui ramassaient le reguin. Il était à une certaine de pas des chevaux; peu de momens après, il se retourna pour les regarder, tout-à-coup, il les vit reculer assez vivement; craignant qu'ils ne se détachassent ou qu'ils ne fussent enlacés dans les rennes, il vint à eux, & ne trouva rien de tel; les chevaux étaient tranquilles. Mais il fut bien surpris de voir leur bouche & les nazaux s'enfler considérablement, & l'enflure gagner subitement la tête & le cou; étonné, il appella M. le capitaine Veillon, neveu de M. le Juge, qu'il avait laissé au fond du pré avec les ouvriers pour venir voir la singularité qui se présentait. A peine M. Veillon était arrivé, que lui-même, Josué, se sentit quelque chose au visage; dans moins de cinq minutes, l'enflure avait gagné tout son visage, le cou & tout le corps jusqu'à la région ombilicale; il se trouva couvert de gros boutons ou espèce d'ampoules, cependant sans douleur; & lui & tous les assistans & tous les ouvriers qui étaient accourus voyaient grossir la tête & le cou des chevaux, comme si on eut soufflé dans une vessie. Il fut obligé d'ôter les mors des brides qu'il eut même de la peine à sortir tant l'enflure était considérable. Ni Morier, ni personne des assistans n'aperçurent aucune bête, ni guêpes, ni fourmis; Morier ne se sentit point avoir été piqué. Le cou des chevaux était aussi couvert de boutons, que l'on sentait en passant la main dessus. Tous consternés & étonnés, le domestique ramena les chevaux à l'écurie, & les ouvriers retournerent à leur ouvrage. Au récit que ce domestique en fit, d'abord la cause de l'enflure de Josué & des chevaux fut trouvée, c'était comme dit le peuple dans son ignorance, *ouna crouye oura*, une *encontre*, une *mauvais rencontre*. Quelle qu'en soit la cause, le fait est tel que je viens de l'exposer.

Le lendemain matin l'enflure de Josué & des chevaux avait beaucoup diminué, ceux-ci avaient été parfumés le soir par le maréchal, j'ignore avec quoi. Josué eut sa part du parfum, & ce n'a été qu'après environ 36 heures que l'enflure a entièrement disparu sans suite ni accidens.

Ayant parlé de cet événement à Monsieur le capitaine Wild, dont les connaissances égalent le mérite, nous convinmes d'aller sur les lieux vers les 6 heures du soir du 30, pour examiner le local & le chêne; nous y fumes accompagnés de M. le Juge Veillon, & trouvâmes Josué Morier au pré avec les mêmes ouvriers qui nous firent le récit tel qu'il est énoncé ci-dessus. M. Wild, qui s'était muni d'un électromètre, ne découvrit absolument, ni

sur le gazon autour du chêne, ni au chêne même, aucune apparence de nid de guêpes, ni de fourmillères, enfin, rien qui put nous satisfaire sur la cause de ce qui était arrivé.

Voilà, Messieurs, un champ ouvert à Messieurs les physiciens & naturalistes, il est à souhaiter qu'ils puissent trouver une cause naturelle de cet événement & par là contribuer à déraciner un des préjugés du peuple toujours porté à croire au surnaturel.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RICOURD pere, Méd. & Chirurgien.

### É V É N E M E N T.

Extrait d'une Lettre d'Ormont-dessus, du 6 Septembre 1792.

Vers les six heures du soir, la grêle a fait un ravage affreux dans le *seyte-dessus* (1) Pendant l'orage quatre hommes étaient couchés dans le même lit à la montagne de *Perche* (2). La foudre a tué les deux qui étaient au milieu, nommés *Echenard & Ogay*, sans qu'on ait pu trouver sur leur corps aucune blessure, aucune trace de la matière fulminante. Ceux qui étaient aux deux côtés du lit n'en ont nullement été atteints, & ne se sont pas même aperçu que leurs deux camarades en étaient mortellement frappés. — Au village d'*Huemoz* (3) une fille nommée *Moulin*, a eu pendant le même orage un fort pareil à celui de ces hommes fulminés. — Ces événements nous jettent dans la consternation; & la singularité de coup de foudre qui a épargné ces deux hommes & fait périr les deux autres nous ferait désirer que quelque physicien éclairé nous donnât une explication d'un fait aussi étrange.

Signé, Emanuel David PERNET.

(1) L'un des trois districts d'Ormont-dessus; le lieu, prétend-on, le plus peuplé de la Suisse.

(2) Montagne très connue des chasseurs de chamois qui fréquentent les Ormonts.

(3) Village, anexe d'Olon, & où regne la plus douce & la plus constante aïssance.

### M O R T S.

Jean Wiler, fils mineur.

Une fille morte en venant au monde.

Jean, fils de feu J. Daniel Pache d'Epalinge, Tonneller, âgé de 52 ans.

D. Jeanne Prades, fille de feu Sr. Jacques Prades, habitant perpétuel de Lausanne, âgée de 80 ans.

Charles Herrér, fils mineur.

Frédéric Jonas Vassar, fils mineur.

Jean Pierre Gabriel Décastel, fils mineur.

Anne Walti, d'Adelboden, bailliage de Frutigen, domestique, âgée de 27 ans.

Jeanne Chamot, veuve de Jacob Corbaz de Lausanne, âgée de 80 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

22 SEPTEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 0 minutes, & se couche à 6 heures 0 minutes.  
La LUNE se leve à 12 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.																	
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.													
13 Sept.	7	3†	0	13	1†	0	7	3†	0	26.	p.	8.	lig.	1	26.	p.	8.	lig.	7	26.	p.	8.	lig.	1
14 . . .	7	1†	3	14	3†	0	7	7†	0	26.	6.	3	26.	10.	0	26.	10.	0	26.	10.	0	26.	10.	0
15 . . .	8	8†	5	10	1†	0	5	2†	0	26.	10.	3	26.	10.	3	26.	10.	3	26.	10.	1	26.	10.	1
16 . . .	7	3†	2	11	3†	0	7	1†	0	26.	10.	3	26.	11.	4	26.	0.	0	26.	0.	0	26.	0.	0
17 . . .	9	9†	9	10	2†	0	8	2†	0	26.	9.	7	26.	9.	0	26.	9.	1	26.	9.	1	26.	9.	1
18 . . .	6	3†	2	12	10†	0	8	2†	0	26.	9.	3	26.	7.	7	26.	6.	3	26.	6.	3	26.	6.	3
19 . . .	8	8†	3	10	3†	0	7	2†	0	26.	6.	1	26.	6.	1	26.	5.	5	26.	5.	5	26.	5.	5

## VARIÉTÉS. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Premier Septembre, 1792.

MESSIEURS,

L'ON a long-tems cherché, sur-tout dans ce siècle de philosophie, un remede efficace à cette foule de préjugés ridicules ou inhumains; fruits d'une ignorance souvent barbare, d'une aveugle superstition, & d'une imbécile crédulité. Mais envain le flambeau de la raison, guidé par des mains philosophiques & patriotes, tenta de les combattre & de les détruire.

Je sens fort bien qu'il est difficile de les attaquer, de les rechercher jusque dans leur source, leur siege étant dans la faiblesse du cerveau humain. Mais aussi suis-je convaincu que les moyens employés ne tendaient pas au but qu'on se proposoit, but qui était celui d'éclairer, d'instruire la société en général, & d'abattre en quelque façon l'hydre, en dissipant l'ignorance. La plupart des ouvrages qui ont traité de cette importante matière, ne sont point à la portée du peuple, qui est bientôt rebuté par le ton scientifique qui y regne, & par un échaffaudage de mots recherchés, & de froids raisonnemens qu'il ne

comprend pas. Il semble que l'on n'écrive que pour la classe de la société la plus éclairée, celle justement pour qui les préjugés sont moins dangereux. Qu'on ajoute la difficulté de se procurer les livres volumineux, toujours à un prix qui les met hors de la portée de la multitude; qu'on ajoute encore le peu de tems que tant d'honnêtes particuliers peuvent donner à la lecture; qu'on ajoute enfin que le peuple ignore souvent l'existence des meilleurs livres, & l'on ne sera pas étonné du peu de succès qu'ont eus sur l'esprit public des ouvrages réellement faits pour l'instruire. Ce serait une feuille périodique, telle que la vôtre, Messieurs, qui pourrait seule atteindre facilement à ce but, & qui, plus particulièrement destinée à l'estimable habitant des campagnes & à la classe la plus nombreuse & la moins éclairée de la société, parlerait pour ainsi dire leur langage. Une citation à propos, un trait intéressant mis à leur portée les frapperont davantage qu'un raisonnement savant & froid. Cette feuille leur parviendrait avec facilité; l'attrait de la nouveauté, l'utilité qui en serait la base, ne les rebuteraient jamais. Flattés que l'on s'occupât d'eux, que l'on cherchât à contribuer à leur bonheur, qu'on les aidât, pour ainsi dire, dans leurs travaux en leur offrant les moyens de les perfectionner par la publication des découvertes utiles; ces motifs la leur feraient lire certainement avec plaisir.

fir, & jamais sans fruit. Le prix ne saurait les rebuter, le riche laisserait circuler sa feuille, d'autres se réuniraient plusieurs pour un abonnement, & bientôt leurs loisirs lui seraient consacrés; c'est ainsi que l'instruction se répandrait avec facilité & à peu de frais.

Il est de ces préjugés, que la simple opinion publique du ridicule dont elle les couvre parvient à dissiper facilement; mais il en est d'autres, qui tiennent à de profondes racines, & sont d'autant plus dangereux qu'ils portent avec eux & produisent des effets qui rappellent la barbarie & l'inhumanité des tems reculés où ils ont pris naissance. Leur ancienneré, en leur prêtant de nouvelles forces, les a fait dégénérer en usages, & un long usage, comme on le fait, devient souvent une loi pour le peuple: ce sont donc ceux-là qui méritent la plus grande attention. Tel est celui que je vais vous denonder, Messieurs; & qui a produit la scene tragique dont j'ai été témoin, en passant par un village. Un jeune homme, fils unique, dont le pere est un des plus riches paysans de l'endroit, avait une inclination pour une jeune fille de son voisinage, vertueuse, jolie, mais malheureusement moins riche que lui: de là naquit un obstacle cruel à leur union. Le pere du jeune homme calcule, & le résultat est contraire aux vœux de nos deux amans: non-seulement il le refuse aux instances réitérées de son fils, il lui défend encore expressément toute espece de fréquentation avec son amante. Le jeune homme qui n'existe que par son amour, qui ne voit rien au-dessus de ce qu'il aime, continue malgré les menaces de son pere à voir, mais en secret, fréquemment sa maîtresse. Leur amour mutuel s'accroit encore par l'obstacle; l'infortune qui les accable, la crainte, le misere dont ils sont obligés de s'envelopper, un rayon d'esperance, ressource des infortunés, en resserrant davantage leurs liens les rendaient chaque jour plus chers l'un à l'autre. Notre jeune infortunée s'aperçut bientôt des effets de cette intimité. Sans chercher à justifier sa faiblesse, je remarquerai cependant, combien sa position était périlleuse: le sacrifice de son amant, sa constance, sa tendresse, la reconnaissance qu'elle croyait lui devoir, son amour, ses malheurs, la crainte d'être délaissée, oubliée peut-être; tout concourut à resserrer les liens qui l'attachaient au jeune homme. Celui-ci, informé de la situation de celle qu'il ne regarde alors que comme son épouse, ne garde plus aucune mesure, vole aux pieds de son pere, lui avoue tout; le presse, le conjure de permettre son union avec son amante, de la rendre à l'honneur, à la vertu dont elle ne s'est écartée que pour lui, de lui permettre enfin de réparer une faute qui dans le fait est la sienne; mais ses sollicitations & les pleurs sont inutiles, le

pere barbare s'irrite, s'emporte: le jeune homme éprouve un moment le même sentiment, & sort désespéré. Il retourne à la maison quelques instans après que son pere en est sorti, donne aux domestiques & ouvriers, tous les ordres nécessaires pour l'emploi de la journée, leur sort les vivres dont ils ont besoin, sans paraître agité & avec le plus grand calme; ajoute, en sortant, qu'il ne dinera pas. Quand il a fait quelques pas, il rencontre une de ses connaissances, lui raconte la scene affligeante qu'il a eue avec son pere, lui peint sa situation; lui dit même que: *désespéré il va se pendre*; cette personne prend ce discours pour une simple exclamation d'un cœur ulcéré, & néglige de suivre le jeune infortuné, qui effectivement s'est pendu à la grange où on l'a trouvé mort quelques heures après. Jugez, lecteurs sensibles, quelle a dû être la situation de ce pere dénaturé en apprenant la mort affreuse de son fils. Il reste seul sur la terre, livré à lui-même, à de dévorans remords, & ce bien dont il était si fier, dont il faisait son idole, va passer en des mains étrangères. Mais pardonnez, lecteurs honnêtes, si je ramene un instant vos regards sur le sort horrible de sa malheureuse amante; c'est elle qui doit jusqu'à la fin dans la coupe amere du deuil, le espoir & de l'infortune. Je tire le rideau sur ce funeste tableau, en ne pouvant retenir mes larmes sur les tristes objets qu'il offre à mes regards.

Voilà, Messieurs, un de ces traits faits pour affecter toute ame sensible & généreuse; ce qui me reste à vous exposer ne l'est pas moins. Une antique loi, ou plutôt un usage devenu tel en vieillissant, ne permet pas d'inhumer un suicide au cimetiere public, l'on m'a dit même que dans le pays d'où je vous écris la place fixée était sous les potences, mais que souvent la bonté souveraine dispensait d'une cérémonie aussi déshonorante. En attendant provisoirement & en secret, au milieu de la nuit, l'on entroie le cadavre, sans bierre, de la maniere la plus humiliante, dans le fond de quelque forêt éloignée, ou dans un terrain appartenant à la famille du mort. Souvent l'on ne trouve personne pour remplir ce triste devoir que réclame l'humanité. L'on craint de toucher au cadavre, qui, selon le peuple, est déjà changé en diable. Par là sont négligées les précautions pour assurer si le malheureux est réellement mort, & jamais l'on attend le tems prescrit pour une inhumation ordinaire, ce n'est qu'à force d'argent que l'on parvient à trouver des ames charitables, qui veulent s'aider à remplir un tel devoir. Le préjugé est si grand, si profondément enraciné que l'on a vu des gens assez inhumains, connaissant à la terre fraîchement remuée que l'on avait déposé le cadavre sur leur terrain, qu'ils insultent & éloignent pour forcer les batens à le faire enter de nouveau.

ser ailleurs. Un cadavre a été exhumé ainsi jusqu'à trois fois : on finit par l'enterrer au fond d'une forêt éloignée de plus de trois lieues. Plus encore, presque personne n'oserait demeurer où un suicide s'est ôté la vie, on démolit grange ou maison, on fait couper l'arbre qui servit à cet usage. En vain objecterait-on, que cet usage, que cette crainte est salutaire pour réprimer le suicide, selon moi elle ne produit nullement cet effet, & je le crois parce que les suicides ne sont point rares & qu'il y a cinq ans qu'à la seule Commune de L. on en comptait trois dans fort peu de tems. Il est prouvé d'ailleurs, ce me semble, qu'un suicide est dans un état de demence, que c'est une maladie, une grande mobilité & irritation dans les nerfs : l'apparent sang froid de plusieurs ajoute à la peste, le désespoir des autres la renforce ; dans cet état de l'ame, on ne raisonne jamais. Les Romains crurent couper par la racine la cause du suicide en faisant pendre & traîner dans les rues sur une claye celui qui s'était ôté la vie ; l'événement prouva l'insuffisance, de tels moyens, le nombre augmenta plutôt. Nous avons sagement à Genève aboli ce préjugé feroce depuis plusieurs années. On ne les traîne plus comme autrefois sur la claye, à l'imitation des Romains ; leurs cendres reposent en paix avec celles de leurs frères. Pour avoir été malheureux ou insensés, on ne leur refuse plus ce titre ; nous avons renoncé au plaisir barbare d'insulter à la douleur d'un pere infortuné & d'une famille défolée : on ne les punit pas de la faute du mort ; l'on ne leur déchire pas le cœur par un spectacle cruel ; en plaignant leur malheur, on respecte leur infortune, & nous n'avons plus à gémir d'un préjugé avilissant. Voilà, Messieurs, ce que j'ai cru devoir vous faire parvenir ; tout ce qui tient à l'utilité & au bonheur public étant de votre ressort. En indiquant le mal, j'ai presque indiqué le remède. Ce n'est pas toutefois que j'aie prétendu prouver que le suicide puisse être permis ; que ce ne soit pas un des plus grands crimes qu'on puisse commettre... La longueur de ce morceau m'empêche de prévenir les objections que l'on pourrait me faire, mais l'on rendra du moins justice au motif qui me dirige ; & si vous le trouvez bon, M.M. je vous ferai passer quelques morceaux de ce genre & une liste de préjugés nuisibles ou ridicules, & qui entravent le bonheur public & particulier.

J'ai l'honneur d'être &c.

G. B. G.

## ÉCONOMIE

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

J'ouvre peu de Journaux où je n'y trouve indiqués quelques nouveaux moyens de détruire les puces,

rons, les puces, les punaises, les fourmis, &c. Une telle richesse de remèdes ne devait-elle pas être regardée plutôt comme une preuve de l'insuffisance, de tant de moyens divers. Il en est un dont je fais usage depuis long-tems avec succès, & que toutefois je n'ai vu annoncé nulle part, c'est la dissolution du sublimé corrosif, à la proportion de six grains de sublimé sur trente onces d'eau. Rien ne coûte moins, rien n'est plus facile à employer, il suffit de laver avec une éponge tous les endroits où l'on a à combattre des insectes. — Il suffit pour les plantes de les arroser avec de cette eau ainsi préparée. (\*)

J'ai l'honneur d'être &c.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Le 12 Septembre 1792.

MESSIEURS,

Les pluies tombées cette année dans le tems de la moisson ont fait germer en plusieurs endroits les graines sur la plante. Il est connu que ces graines donnent un pain non-seulement mauvais, mais aussi mal sain. Je crois donc rendre service aux habitans de la campagne en leur indiquant une méthode aisée de corriger ce vice ; méthode insérée dans les mémoires économiques de Berne, seconde partie de 1772. Elle consiste à ajouter un demi verre d'eau de vie, par chaque seize livres de farine, à la dernière eau avec laquelle on pétrit la pâte ; l'auteur conseille aussi de ne pas mêler à l'autre farine, ce que l'on nomme ici la remoulon, ce qu'il assure être une mauvaise économie ; il veut qu'on en fasse plutôt des gâteaux qui, frais, sont très-bons à manger.

Je peux recommander hardiment l'usage de l'eau de vie, ci-dessus indiqué, puisque je viens d'en faire l'essai avec un entier succès sur de la farine de froment germé, qui m'a donné du très-bon pain, parfaitement bien levé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S. S.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

\* Beaucoup de personnes qui digerent la salade ne peuvent pas en digérer ce qu'on nomme la fourmiture ; ces menues plantes échappent à l'action des sucs digestifs. J'ai vu de ces personnes les rejeter au bout

(\*) (Note des Rédacteurs.) Nous ne pouvons nous dispenser, en annonçant un tel moyen, de faire observer que malgré qu'il soit facile, nullement dispendieux, & vraisemblablement très-efficace, il ne serait pas à désirer qu'il fut employé généralement, puisqu'il offre de très-grands dangers. Il ne doit donc être confié qu'à des personnes qui apportent les précautions les plus soutenues dans son emploi.

de vingt-quatre heures dans les voûtemens qui accompagnent la migraine, & ne rejeter que cette fourniture d'une masse d'alimens d'ailleurs digérés.

Ces plantes étant fort agréables, & relevant le peu de rapidité de certaines salades, telles que la laitue, &c. on a imaginé de les faire infuser dans du vinaigre, pour servir de la seule chose qu'on doive rechercher en elles, leur parfum.

Prenez du vinaigre blanc ou rouge; le blanc est préférable, étant destiné à une infusion de plantes qui portent avec elles de l'humidité. Le vinaigre doit être le plus fort possible.

Si l'on n'a que du vinaigre faible, on l'exposera sur un feu vif, pour lui faire prendre un bouillon, mais on le veillera.

En général, on n'emploie point de précautions pour conserver le vinaigre & il en exige; on le tient dans des endroits chauds, en vidange ou débouché; alors il se trouble & se décompose. Le vinaigre, quand il est complètement vinaigre, doit se garder au frais & bien bouché. Il n'y a que celui qui a bouilli qui demande moins de précautions.

Rien n'est plus facile que la préparation des vinaigres simples. Je prendrai pour exemple le vinaigre d'estragon & celui de sureau.

Prenez estragon; détachez de sa tige les sommités & les feuilles, & mettez deux fortes poignées par bouteille ordinaire de vinaigre. Laissez infuser un, deux, ou trois mois, ce qui est fort indifférent; passez la liqueur par expression, filtrez-la au papier gris ou à la chausse, ou laissez-la reposer; elle s'éclaircira d'elle-même, & vous la soutirez de dessus un léger dépôt.

Prenez fleur de sureau séchées, une poignée par trente onces de vinaigre, & suivez le procédé ci-dessus décrit. On emploie la fleur de sureau sèche; dans cet état, son odeur est très-agréable; verte elle ne l'est pas.

Pour faire du vinaigre de table composé, prenez :

Vinaigre. . . . .	120 onces.
Ail . . . . .	huit gouffes.
Beaume. . . . .	deux pincées.
Céleri. . . . .	une poignée.
Cerfeuil. . . . .	une poignée.
Civette. . . . .	demi poignée.
Estragon. . . . .	deux poignées.
Fleurs de capucine. . . . .	demi poignée.
Fleurs de sureau. . . . .	demi poignée.
Pimprenelle. . . . .	une poignée.

On peut retrancher le baume, l'ail, la civette, pour ceux qui n'aiment point ces plantes, quoique cependant leur odeur se confonde de manière à ne plus se reconnaître; mais qu'on n'ajoute rien aux especes & aux quantités prescrites; au lieu d'un vi-

naigre agréablement parfumé, on aurait un vinaigre médicamenteux.

On cueillera les plantes par un beau jour, le matin, lorsque la rosée sera dissipée, on choisira les sommités & les feuilles saines, qu'on détachera de la tige; on les laissera exposées sur une étaye, à l'air & à l'ombre, pendant le jour, pour laisser évaporer l'humidité; le soir on les mettra infuser dans le vinaigre; l'infusion achevée, passez avec expression & filtrez.

Si l'on n'a pas toutes ces plantes, à la fois, on les mettra successivement dans le vinaigre.

(Par M. Cidet de Vaux.)

## ÉVENEMENT.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

(Extrait d'une lettre de Constance, du 13 Sept. 1792.)

Nous avons eu le premier de ce mois, à dix heures du soir, une grêle affreuse, qui a causé un dommage inappréciable. Toutes les fenêtres au midi & au couchant ont été cassées, & les jardins hâchez. C'est la même colonne qui a désolé Morges & Ormont-dessus. Cette calamité s'est étendue jusqu'à Ulm, Memmingen & Kempten.

Le lendemain, les rues étaient encore couvertes de grêlons, de diverses grandeurs & figures; il y en avait comme de grosses noix, & même comme des œufs de poule. Plusieurs moutons en ont été tués, ainsi que de jeunes poulains; mais, sur-tout, on a trouvé dans les villes & à la campagne, une immense quantité d'oiseaux morts.

On a observé que dans les plus grands morceaux de grêle, il y avait des moucheron enfermez. Ces petits insectes contiendraient-ils quelques particules nitreuses ou autres, plus propres à augmenter la congélation? C'est aux Philiciens d'en décider.

## M O R T S.

Un enfant mort en venant au monde.

Jean François Emery, d'Etagnieres, vigneron, âgé de 50 ans.

Un enfant mort en venant au monde.

Christian Henning, fils mineur.

Jeanne Marie Vanney, veuve d'Antoine Carahy, de Pezy, âgée de 74 ans.

Jeanne Gonnet, femme de Jean Gaspard Amman, de Venguy, dans la Turgovie, âgée de 54 ans.

Jeanne Marie Cuercel, femme de Maître George Krug, Tailleur, de Paudex, âgée de 60 ans.

Jean Jacques Forney, de Lauisane, Batelier, âgé de 67 ans.

Elizabeth Béboux, femme de Henry Delaperry, de Lauisane, âgée de 67 ans.

Jean Philippe Regamey, fils mineur.

Louise Gauder, de Gessenay, âgée de 26 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

29 SEPTEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 0 minutes, & se couche à 6 heures 0 minutes.

La LUNE se leve à 12 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
20 Sept.	8 8†	0 9 9†	0 7 3†	26. p. 5. lig. 8	26. p. 6. lig. 6	26. p. 7. lig. 0
21 . . .	8 9†	3 13 1†	0 10 5†	26. 7.	1 26. 7.	3 26. 6.
22 . . .	7 7†	5 13 3†	0 11 0†	26. 7.	0 26. 7.	1 26. 8.
23 . . .	8 3†	2 11 5†	0 7 1†	26. 8.	1 26. 8.	3 26. 7.
24 . . .	6 3†	9 12 2†	0 9 1†	26. 7.	7 26. 8.	3 26. 8.
25 . . .	7 7†	2 11 1†	0 8 2†	26. 9.	9 26. 9.	1 26. 9.
26 . . .	6 5†	3 11 1†	0 7 7†	26. 10.	1 26. 10.	0 26. 10.

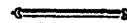
ÉCONOMIE.

*Moyens employés pour obtenir des fourrures d'agneaux très-fournies.*

SUIVANT M. Pallas, l'espèce de brebis la plus remarquable dans l'Ukraine, la Podolie & les pays voisins, a une laine grossière, mais égale & sans jarre. La longueur de la queue la distingue sur-tout des autres espèces; les agneaux en naissant sont couverts d'une toison ondulée, frisée, qui forme les belles fourrures d'Altracan, & qui sont fournies quelquefois par des agneaux morts-nés. Pour rendre plus belle la toison des agneaux qui viennent de naître, on leur enveloppe tout le corps d'un linge cousu sous le ventre; on humecte ce linge avec de l'eau tiède tous les jours, & on a soin de l'élargir à mesure que l'animal grossit, mais toujours de manière qu'il soit appliqué juste sur le corps. La toison ainsi comprimée pendant quelques semaines se frise, se boucle, prend un beau lustre, & lorsqu'on voit qu'elle est assez perfectionnée, on tue l'animal pour en avoir la dépouille. Il est bon de remarquer que ces laines ne sont pas fines, & il n'est pas douteux qu'en suivant ce procédé, on n'obtienne dans tous les pays de belles fourrures de plusieurs agneaux qu'on tue de bonne heure & dont la croissance ne serait nul-

lement retardée. L'expérience vaudrait au moins la peine d'être faite, mais comparativement; c'est-à-dire, que de deux agneaux de la même race & nés en même tems, un seul devrait être enveloppé d'un linge, afin de voir si la toison ainsi traitée deviendrait plus belle que celle de l'agneau qui n'aurait point été couvert. . .

Les anciens couvraient avec des peau préparées leurs brebis choisies & qui donnaient la plus belle laine; c'est ce qu'on appellait *oves pellita*; de cette manière la laine n'était pas salie & acquérait plus de finesse. Il en doit être d'ailleurs de la laine comme des cheveux; & tout le monde sait que ceux qui sont toujours couverts sont beaucoup plus fins que ceux qui sont exposés à l'air.



*Moyen de découvrir dans du vin les métaux nuisibles à la santé, par M. Hahnemann.*

On a publié il y a long-tems la propriété des foie de soufre & de l'air hépatique, de précipiter en noir le plomb; & on s'est servi de cette propriété pour juger de la bonté des vins en préparant la liqueur d'épreuve de Wirtemberg.

Mais en essayant les vins suspects de falsification,

cette épreuve fait plus de mal que de bien, parce qu'elle précipite le fer de la même couleur que le plomb pernicieux. Plusieurs marchands de vins très-honnêtes & très-instruits, rendus suspects, ont été ruinés.

Il manquait donc un réagent qui ne découvrit que les métaux nuisibles à la santé de l'homme. C'est la liqueur suivante qui précipite le plomb & le cuivre en noir, l'arsenic en couleur d'orange, &c. & ne précipite point le fer, qui n'étant point malfaisant, &, au contraire, étant presque toujours salutaire à la constitution, se glisse dans un grand nombre de vins par mille accidens.

*Recette pour la liqueur probatoire.*

Mélez parties égales d'écaillés d'huitres, & de soufre crud en poudre fine, & mettez le mélange dans un creuset; faites le chauffer dans un fourneau à vent, & poussez le feu subitement jusqu'à rougir le creuset à blanc pendant quinze minutes. La masse refroidie & pulvérisée, on la garde dans une bouteille bien fermée.

Pour préparer la liqueur, on met 120 grains de cette poudre, & 180 de crème de tartre dans une bouteille bien forte, & on la remplit d'eau commune bouillie pendant une heure, & refroidie. On bouche la bouteille tout de suite & on l'agite de tems en tems. Après quelques heures de repos on décante la liqueur limpide, & on la transfère dans de petits flacons de la capacité d'une once, après avoir mis préalablement dans chacun d'eux 20 gouttes d'esprit de sel marin. On les bouche bien exactement d'une masse de cire mêlée avec un peu de thérébentine. Une partie de cette liqueur mêlée à trois parties d'un vin suspect, découvrira par un précipité noir très-sensible la moindre trace de plomb, de cuivre, &c. mais ne fera aucun effet sur le fer qui pourrait s'y trouver. Ce précipité tombé, on s'assure s'il y a encore du fer, on sature la liqueur décaillée avec un peu de sel de tartre. La liqueur redeviendra aussitôt noire. Les vins purs restent limpides après l'addition de cette liqueur.

V A R I É T É S.

LE PAUVRE AVEUGLE.

Une voiture brillante s'arrête à la porte du Comte de \*\*; un jeune Jurisconsulte, beau, frais, frisé d'miracle, en sort, monte les degrés d'un pied léger, & s'élance dans le salon, au milieu d'un cercle de

femmes, qui, sur le champ, se lèvent, & s'écrient d'un ton de voix affectueux: *Eh! c'est le cher SINVILLE! c'est l'ame de notre bouillotte!* d'où vient-il? Du Palais, sans doute. — Il est vrai, Mesdames; c'est Thémis qui m'a ravi les momens que je voulais donner à l'amitié: la bonne Déesse est fort sérieuse de son naturel, & je vous avoue qu'elle m'a ennuyé aujourd'hui à périr. — Point de causes intéressantes? — Point, ah! si fait: nous avons eu un pauvre vieillard septuagénaire qui réclame deux années d'une pension alimentaire que son fils ne lui paye point. — Il est donc peu fortuné ce fils? — Au contraire, c'est un vrai Crésus, mais un cœur dur, un ingrat: que voulez-vous, il y en a tant dans le monde! — C'est affreux, c'est épouvantable! — Si vous l'eussiez vu, ce pauvre pere, il vous eut arraché des larmes! il s'est ruiné pour ce méchant fils, & en voilà la récompense! — J'aime votre sensibilité, Sinville, dit le Comte de \*\*; je suis charmé que vous ayez pris quelq. intérêt au sort de ce vieillard; cela fait l'éloge de votre cœur, mais laissons ce sujet qui n'est pas gai, & faisons une partie: ces Dames vous attendaient avec impatience.

En effet, ces Dames, enchantées de posséder leur jeune joueur, se mettent à leur table. Sinville est au milieu d'elles; il tire des flots d'or de sa bourse & la partie s'engage. A peine on avait commencé, qu'une voix rauque & discordante se fait entendre dans la cour... on écoute... C'est un aveugle qui entonne le cantique de la bienheureuse Ste. Genevieve, & qui n'oublie pas, après chaque couplet, *le pauvre aveugle, s'il vous plait?*... Il chante d'une manière si plaisante, si différente des autres, que ces Dames extasiées ne peuvent retenir l'excès de leur étonnement. — Ah! M. le Comte, entendez-vous?... c'est étonnant, vraiment, c'est original... Cet homme doit avoir une physionomie INCROYABLE, & que sans doute on rougirait toute sa vie de n'avoir pas vue... Monsieur, il faut le faire monter, il le faut absolument; il nous chantera son cantique, il nous divertira, nous attendrira, nous fera mourir de rire...

Le Comte, pour complaire à ces Dames, ordonne à l'un de ses gens d'aller chercher l'aveugle: le bonhomme monte, & comme il ne voit pas, rien ne l'éblouit, rien ne l'intimide. Le voilà qui, sous un archet bien maudit par Apollon, racle son cantique, & chante en faisant des grimaces épouvantables, & les Dames de rire aux éclats. Quand il eut fini, le Comte s'approcha de lui: bonhomme, lui dit-il, y a-t-il long-tems que vous êtes aveugle? — Pas long-tems, mon bon Seigneur; j'étais riche autrefois, & qui plus est, j'étais heureux. — Qui vous a plongé dans la misère où... — Un fils, Monseigneur, répondit le vieillard en sanglotant,

un fils coupable que je chérissais, & qui maintenant méprise son vieux pere, & le laisse mendier sa vie. — Oh le monstre!... mais est-il à son aise? — Il l'est par moi qui ai fait sa fortune; il est par l'éducation que je lui ai donnée qui m'a ruiné... non content de m'avoir réduit à la plus horrible indigence, ne pouvant supporter le poids de la reconnaissance qu'il me devait, rougissant d'avoir un pere dans la plus profonde misere, enfin son cœur ne pouvant s'attendrir pour me donner un morceau de pain dans ma vieillesse, Monseigneur!... il m'a fait arrêter il y a trois ans; il m'a représenté comme un vagabond dangereux à la société... J'ai eu le bonheur de recouvrer ma liberté; j'ai été contraint de reprendre le métier de mendiant; mais je ne travaille que la nuit dans la crainte d'être reconnu de jour, & que mon indigne fils n'attente une seconde fois à ma liberté...

A ces mots que le vieillard prononça en pleurant, tous les cœurs se serrèrent... les Dames tiraient déjà leur mouchoir; & leur jeune partenaire, plus pâle, plus ému que les autres, paraissait accablé d'un profond chagrin. Le Comte qui s'aperçut de son trouble, lui dit effrayé: Eh! mais, vous vous trouvez mal, mon cher *Sinville*? — *Sinville*! s'écria l'aveugle, c'est lui! — Qui lui? — Mon fils! — Mon pere, s'écria à son tour *Sinville* désespéré, deviez-vous?... Il n'acheve point, & sort furieux de l'appartement, où il laisse tout le monde stupéfait de cette aventure. Le pauvre aveugle verse des larmes, & ne peut que dire d'une voix entrecoupée de sanglots: Ah! Monseigneur, je suis perdu! il était là, il m'a reconnu, je suis perdu! — Non, non, bon vieillard, répond le Comte attendri, non, vous ne l'êtes point, dès ce moment je vous prens sous ma protection... Le monstre! il parlait tout à l'heure d'ingratitude! lui!...

Comme il disait ces mots, il aperçoit, sur la table à jouer, la bourse de *Sinville* que ce dernier y avait laissée. Il la prend, elle contenait beaucoup d'or, il y en ajoute encore, puis s'adressant à l'aveugle: tenez, lui dit-il, vieillard trop malheureux, voilà déjà un à compte sur le bien que votre fils a reçu de vous: prenez cette bourse, & remerciez la Providence qui vous a adressé à moi... Le lendemain le Comte publia cette aventure; les tribunaux prirent la défense du pere infortuné; & bientôt le cruel *Sinville*, dépouillé, banni de par-tout, court cacher sa honte dans le fond d'une providence; mais les remords l'y suivirent; ils rongèrent son cœur; & abrégèrent sa vie qu'il avait souillée du plus odieux de tous les vices, de l'ingratitude.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

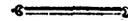
Lausanne, 25 Septembre 1792.

MESSIEURS,

Est-il vrai qu'ainsi que vos Lecteurs, vous serez assez indulgens pour permettre à une jeune fille de douze ans, de demander, par la voie de votre Feuille, le moyen de délivrer & de débarrasser des poux dont il est tourmenté nuit & jour, le cher & gentil serin qui fait les délices de la vie? — Ce pauvre animal dépérit tous les jours, il a perdu le repos, il a perdu tout bonheur, j'en suis bien sûre. Aimer les animaux, m'a-t-on dit souvent, c'est remplir un devoir doux à toute ame honnête... Puissé-je avoir le plaisir que papa me fasse lire ma lettre dans votre Journal prochain!

J'ai l'honneur d'être, &amp;c.

Alexandrine de \*\*\*\*.



## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 24 Septembre 1792.

MESSIEURS,

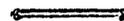
Pour tenir lieu d'énigme dans une de vos Feuilles, approuveriez vous d'y insérer la notice de deux tableaux allégoriques, & de proposer à vos Lecteurs de reconnaître le but du peintre?

Le premier tableau représente un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste & sombre, & comptant des écus sur une table: à sa droite un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit & médite: à sa gauche, un jeune homme couvert d'un chapeau de plumes, pince en souriant de la guitare; tandis que devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de grâces entrouvre, en riant, une cage, & appelle les oiseaux qui passent.

Dans le second tableau, une petite fille, assise par terre, joue, d'un air très-sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille: auprès d'elle, une jeune beauté, debout, se regarde avec complaisance dans un miroir & se pare: à ses côtés, coiffée & vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un cannevas: enfin, plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, & auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes & un livre sur ses genoux, touffe & gronde.

J'ai l'honneur d'être, &amp;c.

B\*\*.



## SUR LA CONVERSATION.

\* Le talent de rendre la conversation agréable suppose beaucoup d'art & de délicatesse. Il est très-facile d'animer la conversation avec nos inférieurs, parce que la déférence qu'ils ont pour nous, met le choix du sujet entre nos mains, & nous donne la liberté de le changer à notre gré. Mais les difficultés commencent avec nos égaux : ils ont le même droit que nous au choix & au changement, & la civilité nous oblige quelquefois à leur prêter une attention fatigante, lorsqu'ils racontent des aventures qui n'ont d'intérêt que pour eux. L'embarras de la conversation augmente avec nos supérieurs : il faut se taire, ou écouter patiemment tout ce qu'ils disent : le respect ne nous permet pas de les interrompre, ni de changer de sujet; s'ils en changent les premiers, nous devons les suivre & nous piquer de raisonner, au moins avec facilité, sur tout ce qu'il leur plaît de nous proposer. Mais dans quelle mesure il faut se tenir quand on desire conserver long-tems leur estime! Si l'on veut faire briller trop de savoir & trop d'esprit, on les blesse, parce qu'on leur fait sentir ce qui leur manque : si l'on a l'air de ne pas les comprendre, on les fatigue, on les ennue. . . En général la conversation avec nos égaux, ou nos inférieurs, demande beaucoup de douceur & de civilité, un air ouvert dans les manières, un choix d'expressions honnêtes, & un tour obligeant dans les locutions. Avec nos supérieurs, c'est une confiance ferme, sans présomption, une manière de faire briller son savoir, en laissant voir qu'on a besoin d'être encore instruit; une modestie qui nous fait expliquer avec grâce ce qu'on est bien aise d'apprendre de nous, & qui nous dispose toujours à écouter docilement tout ce qu'on se croit en état de nous apprendre. Enfin, avec les uns & les autres, un homme qui veut se faire estimer doit constamment bannir de ses discours l'air de suffisance & d'orgueil, la vivacité, l'emportement, l'opiniâtreté, & sur-tout la raillerie; car de quelque manière qu'on l'adouçisse, elle fait souvent plus d'ennemis que d'admirateurs.

## FRAGMENT sur le caractère des SOTS.

Un *Fat*, selon la définition de la Bruyere, est celui que les uns croient homme de mérite. (3)

qui, s'il pouvait craindre de mal parler, sortirait de son caractère. Ce mot dans sa première origine a signifié tout autre chose. Voici comment le définit Rabelais. — "*Fat* est un vocable de Languedoc, & signifie non salé, sans sel, insipide, fade; par mé-taphore signifie fol, niais, dépourvu de sens, éventé de cerveau". On peut voir par ces différentes idées qu'en divers tems on a attachées à ce mot, que le *Fat* de Rabelais est aussi distingué du *Fat* de la Bruyere, que celui du dernier est différent du *Niais*, auquel fort souvent il est directement opposé. En effet, le caractère du *Niais* est d'être embarrassé de sa personne & de marquer dans toutes ses actions une lâche timidité, au lieu que la présomption ridicule qui fait l'essence du *Fat*, se répand sur son extérieur & lui donne un air libre & assuré. Il suit de là que la *Fatuité* n'est pas incompatible avec l'esprit & qu'elle n'a son principe que dans une vanité mal-entendue, qui nous fait tomber dans le ridicule, faute du doute de pouvoir y tomber comme les autres. Mais y a-t-il de la différence entre un Petit-maitre & un *Fat*? — Il y en a sans doute; & si tout Petit-maitre est *Fat*, il est pourtant sûr que *Fat* n'est pas Petit-maitre. Le caractère du dernier approche d'avantage de celui d'*Impertinent* dont la Bruyere fait cette description ci : "*L'Impertinent* est un *Fat* outré; le *Fat* lasse, ennuye, dégoûte, repousse. *L'Impertinent* rebute, aigrit, irrite, offense, il commence par où l'autre finit". Tout ce qui manque encore à un *Impertinent* pour devenir Petit-maitre, c'est que le premier peut tomber dans son caractère par un défaut d'éducation, au lieu que le dernier est impertinent par étude & par affectation, il se croirait ridicule s'il ne s'efforçait pas à l'être. . .

## M O R T S.

Elizabeth Ballefat, femme de Jean Baptiste Emery, d'Etagnieres, âgée de 56 ans.

Jeanne Françoise Henriette Regamey, fille mineure.

Marianne Hébeisen, fille mineure.

Un enfant mort en venant au monde.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

6 OCTOBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 24 minutes, & se couche à 5 heures 35 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
27 Sept.	6 6†	0 11 9†	0 7 7†	26. p. 10. lig. 1	26. p. 8. lig. 3	26. p. 11. lig. 3
28 . . .	5 5†	3 9 8†	0 6 6†	26. 9. 3	26. 8. 1	26. 9. 1
29 . . .	6 2†	5 8 8†	0 7 3†	26. 10. 1	26. 9. 1	26. 8. 1
30 . . .	6 3†	2 9 1†	0 5 5†	26. 6. 1	26. 4. 1	26. 2. 1
1 . . .	5 4†	9 7 0†	0 7 7†	26. 2. 1	26. 4. 5	26. 5. 5
2 . . .	5 8†	2 11 0†	0 8 7†	26. 5. 2	26. 4. 2	26. 5. 6
3 . . .	7 0†	3 9 1†	0 7 8†	26. 6. 1	26. 3. 1	26. 1. 0

## BELLES-LETTRES.

*LETTRÉS SUR L'ITALIE, en 1785. Avec cette épigraphe: Et meminiſſe jurabit. VIRG. 1 vol. in-8°. de 466 pages. ſeconde édition. A Paris 1792, & ſe trouve à Lauſanne chez les principaux Libraires.*

CETTE ſeconde édition, & le mérite de l'ouvrage ſemblent exiger une nouvelle notice. Le lecteur au moins devra la pardonner.

Ce n'eſt point un voyage d'Italie que préſentent ces lettres, c'eſt plutôt un voyage en Italie: leur auteur, à meſure que les objets paſſaient ſous ſes yeux, communiquait à ſa famille & à ſes amis quelques-unes des impreſſions qu'il en recevait: ainſi c'eſt comme poète, comme peintre, comme naturaliſte qu'il trace ſes deſcriptions, & l'eſpece de diſordre qui regne dans ſon plan ajoute encore au charme de ſes tableaux. Eh! quel champ plus vaſte en effet, quel ſite plus propre à inſpirer à un ami des arts & de la nature que celui de l'Italie? Une imagination nourrie de l'antique, remplie d'Horace, de Tibulle, de Propertius, ne peut que s'exalter & cueillir, ſur les bords de ce champ immense, & des fleurs & des épis. C'eſt ce qu'a fait l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons: chacune de ſes lettres eſt un tableau, chacune

de ſes penſées eſt une fleur. Peut-être trouvera-t-on quelquefois un peu d'enthouſiaſme dans ſon ſtyle: peut-être le ſoupçonnera-t-on d'exagérer ſouvent quelques deſcriptions; mais il eſt artiſte, il eſt poète; il nous dit lui-même qu'il a écrit en préſence des objets, & qu'il a le malheur de ſentir.

( Cette notice nous a été communiquée par M. B\*\*.)

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Motiers, le 26 Septembre 1792.

MESSIEURS,

J'ai osé prendre la plume pour imiter un des plus beaux modèles de la littérature allemande; heureux si mes faibles essais; en trouvant place dans votre Journal, peuvent obtenir la même indulgence de vos lecteurs (\*)

J'ai l'honneur d'être, &c.

MOLLES Diacre.

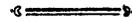
(\*) (Note des Rédacteurs.) Nous avons cru que la modestie ſincère & le peu de prétentions que témoigne ici l'auteur étoit propre à déſarmer, au moins à adoucir la critique en faveur de ſes faibles eſſais, pour nous permettre de nous exprimer comme lui.

## A D A P H N É.

*Imitation de la première Idylle de Gesner.*

Ce n'est ni les combats, ni la valeur d'Attride,  
 Que veut chanter ma muse, elle est douce & timide,  
 Elle évite avec soin le carnage & les morts,  
 Et sa flûte légère aime d'autres accords;  
 Elle se plaît aux bords d'une claire fontaine,  
 Et la fraîcheur des bois la captive & l'entraîne.  
 Ce vert gazon, ce doux murmure,  
 Cet ombre qui succède au jour,  
 Ces roseaux près d'une onde pure,  
 Sont les pièges que la nature  
 Lui tend en faveur de l'amour.  
 Tantôt dans une allée épaisse,  
 Foulant aux pieds les tendres fleurs,  
 Badinant avec la sagesse,  
 Elle charme & ravit les cœurs.  
 Tantôt sur la verte fougère,  
 Et dans l'obscurité des bois,  
 Morphée abaissant sa paupière,  
 L'endort au son d'un champêtre haut-bois.  
 C'est là, sous ces bosquets, que ma muse en délire,  
 Médite en ton honneur ses chants mélodieux,  
 Pour toi seule, ô Daphné! dont l'aimable sourire,  
 Fait tressaillir mon cœur; & enchante mes yeux.  
 Pour toi, que la gaité accompagne sans cesse,  
 Dont les ris enchanteurs, les folâtres amours,  
 S'empresstent de parer la brillante jeunesse,  
 Et de la décorer des plus brillants atours.  
 Oui, charmante Daphné! ta timide innocence,  
 Est plus chère à mon cœur que le plus beau printemps.  
 L'amour qu'annonce ta présence,  
 Met le trouble dans tous mes sens.  
 Au nom de ton ami mon tendre cœur soupire,  
 Ce plaisir est si grand, que je n'y puis suffire.  
 L'avenir à mes yeux en paraît plus brillant,  
 Tu m'aimes, je t'adore & mon cœur est constant.  
 Oh! puisse-tu goûter ces airs que sur sa lyre,  
 Ma muse quelquefois répétait à Zéphire,  
 Qui voltigeait souvent dans l'épaisseur des bois,  
 Pour entendre l'écho de sa charmante voix.  
 Les Dryades alors & les Hamadryades  
 Accouraient à l'envi entendre ses accens,  
 Les Faunes, les Sylvains, les timides Nayades,  
 Dansaient devant sa grotte en écoutant ses chants.  
 Ma muse quelquefois visite ces bocages,  
 Où regne l'innocence, où brille la vertu,  
 Où le plaisir d'aimer, seul permis aux vrais sages,  
 Possède une âme honnête & un cœur ingénu.  
 Souvent l'amour vient la surprendre  
 Dans les bras de la pauvreté,  
 Souvent l'aimable volupté

Saisit son cœur sensible & tendre.  
 Tantôt sous des hêtres touffus,  
 Et sur un tapis de verdure,  
 Elle écoute les chants confus  
 Des habitans ailés de la belle nature.  
 Je ne veux, ô Daphné! point d'autre récompense,  
 Des tendres vers par ma muse chantés,  
 Que le bonheur, la douce jouissance,  
 De me trouver à tes côtés;  
 Que voir tes yeux remplis de charmes,  
 Qui sur moi tendrement fixés,  
 Cherchent à calmer mes allarmes,  
 Rassurent mes sens agités....  
 Daphné! ne sois pas insensible....  
 Adoucis ta grande rigueur,  
 Permets que ma muse paisible,  
 Te fasse hommage de mon cœur.



## V A R I É T É S.

*Extrait de l'ouvrage de M. Lavater sur les physionomies.*

Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie & manque de ressort. Plus il est ferré, court & compact, plus le caractère est concentré, ferme & solide. Les contours arqués & sans angles décident de la douceur & de la flexibilité du caractère. Au contraire celui-ci aura de la fermeté & de la roideur à proportion que les contours du front seront droits.

Une *perpendicularité complète*, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils est le signe d'un manque total d'esprit.

Une forme perpendiculaire, qui se voûte insensiblement par le bout annonce un esprit capable de beaucoup de réflexion, un penseur raffiné & profond.

Les fronts proeminens appartiennent à des esprits faibles & bornés, & qui ne parviendront jamais à une certaine maturité.

Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination, de l'esprit & de la sagesse....

Des fronts perpendiculaires qui avancent, & qui sans reposer immédiatement sur la racine du nez, sont, ou étroits & plissés, ou courts & unis, présagent infailliblement peu de capacité, peu d'esprit, peu d'imagination, peu de sensibilité.

Les fronts chargés de beaucoup de protubérances anguleuses & noueuses, sont la marque certaine d'un esprit bouillant, que son activité emporte & que rien ne peut modérer.

Regardez toujours comme signe d'une droite & saine raison, & d'une bonne complexion tout front qui présente dans son profil deux arcs proportionnés. dont celui du bas avance.

J'ai toujours remarqué une grande élévation d'esprit & de cœur, à ceux qui ont l'os de l'œil fort apparent, distinctement prononcé, & arqué de manière à pouvoir être facilement saisi dans le dessin. Toutes les têtes idéales de l'antiquité sont courbées ainsi.

Je mets au rang des caractères les plus judicieux & les plus positifs, les fronts quarrés dont les marges latérales sont encore assez spacieuses, & dont l'os de l'œil est en même tems bien solide.

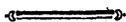
Les rides perpendiculaires, quand elles sont d'ailleurs analogues au front, supposent une grande application & autant d'énergie. Sont-elles horizontales & coupées, soit au milieu ou vers le haut, elles proviennent ordinairement de paresse ou de faiblesse d'esprit.

De profondes incisions perpendiculaires dans l'os du front entre les sourcils, appartiennent exclusivement à des gens de beaucoup de capacité, qui pensent sagement & noblement. Seulement il faut que ces traits ne soient point balancés par d'autres traits positivement contradictoires.

Lorsque la veine frontale, ou l'Y bleuâtre, paraît bien distinctement au milieu du front, exempt de rides & régulièrement voûté, je compte toujours sur des talens extraordinaires & sur un caractère passionné pour l'amour du bien...

... Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échancrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne feront jamais une recommandation chez moi, & ne captiveront jamais mon amitié.

Tant que votre frere, votre ami, ou votre ennemi. Tant que l'homme & cet homme, fut-il un malfaiteur, vous présente un front bien proportionné & ouvert, ne désespérez pas de lui : il est encore susceptible d'amendement.



### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Que les tems & les cœurs sont durs ! Ces mots, Meilleurs, étaient prononcés un soir, il y a quelque tems, à Londres, sur un des passages qui conduisent à la comédie, & ils l'étaient d'une voix basse & tremblante. La pauvre créature qui cherchait de cette manière à fixer l'attention des passans était une petite Naine, qui, se traînant vers moi du lieu où elle se plaignait me poursuivait vivement. <sup>666</sup> Homme insensible ! dit-elle, à peine y a-t-il une étincelle de chaleur dans mon corps ; ma langue est presque glacée entre mes lèvres, depuis deux heures mes mains & mes pieds sont privés de toute sensation, Que vous manquez-il, lui dis-je d'un ton pénétré ? — Tout, me répondit-elle, tout dans la vie semble m'être refusé !.. —

N'avez-vous donc ni parens, ni amis ? vous paraîsez... — Mon cœur souffre trop, Monsieur, dans ce moment, pour me permettre de vous décrire ma déplorable situation. C'est la première fois que je mendie : la faim, le désespoir, les malheurs d'un vieillard, les tourmens d'un pere, qui, heureux autrefois, est à présent languissant dans un galetas, sur un peu de paille : tout réuni m'a forcé de me plonger dans l'opprobre !... Mais hélas ! mes manières, ma figure, ma misère, au lieu d'attendrir ceux que j'ai importunés, semblent avoir fermé leur cœur à la pitié : vous êtes le premier qui ait daigné ouvrir l'oreille de la compassion aux cris de ma douleur. — Faites-moi voir votre pere. — Le lieu où il est, est si affreux, & le chemin qui y conduit si malpropre, si obscur, que vous n'auriez peut-être pas la force d'y porter vos pas. — J'y irai, pauvre infortunée, j'y irai... conduisez-moi ; je veux voir votre vieux pere, le chemin qui mene vers les malheureux ne peut être désagréable aux âmes sensibles !...

La Naine me fixa, passa ses bras autour de mon corps, & nous partimes. La maison où elle logeait était située dans une de ces rues étroites qui sont le voisinage de Smithfield : au moment où nous nous en approchâmes, il y avait beaucoup de monde à la porte. La pauvre petite effrayée, jeta un cri, je la soutins, pour l'empêcher de tomber : des femmes accoururent, me la prirent des mains, la porterent dans la maison, & lui donnerent tous les secours de l'humanité. Un chirurgien fut appelé ; il entreprit de la saigner ; mais ce fut en vain, le froid de la mort avait pénétré jusqu'à son cœur : elle expira de fatigue de douleur & de besoin. Ce malheureux événement m'affecta profondément ; mais je continuai toujours de m'inquiéter du pere. Je trouvai près de lui deux ou trois charitables personnes & un ecclésiastique qui lui donnaient tous les soins qui étaient en leur pouvoir. Depuis leur arrivée, il n'avait demandé que sa fille, en mauvais français, & cela leur avait fait présumer qu'il était Suisse de nation. Une voisine imprudente, monta toute essouffée : ah ! mon mon Dieu ! ah ! mon Dieu !... elle vient de passer ;... elle est morte !.. — Morte ! qui ! ma fille ? — Oui dans mes bras, là, tout-à-l'heure, ce beau Monsieur en a été témoin ! — Elle est morte, ma fille, ma pauvre fille !... Voilà mes malheurs terminés !... Je ne lui survivrai pas !.. — En disant ces mots, il pencha la tête sur le sein de l'ecclésiastique, il leva les yeux au Ciel... il expire !..

Les gens de la maison dirent qu'il n'avait loué son grenier que pour une semaine ; qu'il était faible & languissant dès en arrivant ; qu'à peine fixé dans son logement, il s'était trouvé dans la détresse, & qu'à la priere de sa fille, on leur avait obtenu quelques secours, en mettant plusieurs effets qui leur restaient,

chez un usurier voisin. Deux personnes allèrent sur le champ, par mon ordre, dégager ces effets: ils consistaient en une superbe montre d'or, en trois bagues ornées de brillans, & en quelques habits très-propres. On n'avait cependant reçu que deux guinées dessus, quoique l'usurier ait avoué qu'ils en valaient plus de cent. Les deux corps ont été en conséquence enterrés décemment.

J'ai fait des recherches inutiles pour apprendre les malheurs de ces infortunés; pour trouver leurs parens à qui j'ai à remettre une partie du produit de leurs effets retirés de chez l'usurier. Ce malheureux pere ayant paru Suisse, votre feuille, Messieurs, m'a semblé un moyen de me procurer des renseignemens que sans doute on se fera un devoir de me donner s'il est possible.

J'ai l'honneur d'être &c.



### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Mais, Messieurs, d'où vient qu'on ignore parmi nous les moyens de se dégraisser les mains, & même d'en rendre la peau plus douce, avec de simples pommes de terres? On s'en sert, pour cet effet, bouillies; on s'en sert après en avoir fait une espece de farine; on s'en sert encore après les avoir réduites en une pâte. Rien n'est plus facile; rien n'est moins coûteux. C'est une vraie conquête pour ceux qui aiment à soigner leurs mains: aussi ai-je cru concourir à votre but, l'utile & l'agréable, en vous envoyant ma pite. . . . .

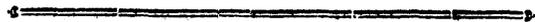
J'ai l'honneur d'être, &c.

X. O.



Lorsque nous avons inséré dans notre dernière Feuille la lettre de Mlle. Alexandrine de \*\*, nous l'avouons, il nous a semblé que nous avions à craindre d'en être blâmés par quelques lecteurs sévères, qui croiraient avoir lieu d'observer qu'un tel article n'était pas digne de les occuper. Nous serions-nous trompés? Au moins pourrions-nous le croire d'après le grand nombre de réponses qui ont été faites à la demande de Mlle Alexandrine. L'un lui promet qu'elle délivrera son serin des poux qui le dévore en mettant un peu de savon dans l'eau de la baignoire: l'autre lui conseille de mettre dans

la cage de petites branches feuillées, de les secouer tous les soirs: un troisieme, un quatrieme &c. indiquent d'autres moyens. Au moment où nous rédigeons cet article, on nous remet encore une réponse à la même jeune Dlle. Nous en allons placer ici l'extrait que la place qui nous reste pourra recevoir. " Il faut prendre une branche de sureau ni trop verte ni trop sèche, assez forte pour servir de juchoir à l'oiseau, mais toutefois pas trop épaisse. On dépouille cette baguette de son écorce, on la partage dans sa longueur pour en ôter avec soin toute la moëlle, on la rejoint avec du fil de fer ou simplement avec du fil à coudre. L'on y fait plusieurs petits trous, mais percés avec précaution. On prépare un petit bouchon de liege qu'on puisse ôter & remettre facilement à l'un des bouts de ce tube meurtrier. Puis l'on place dans la cage le huchoir, la partie trouée au-dessus; l'oiseau infecté de vermine en y reposant & en y frottant fréquemment la partie inférieure de son corps se débarrassera facilement de cette maudite engeance; & voici de quelle maniere. Ces petits insectes, très-vifs dans leur course & dans leurs mouvemens, s'introduisent apparemment avec quelque effort dans le tube par ses ouvertures plus étroites en dedans qu'en dehors, ils y restent prisonniers, parce que la structure de leur corps ne leur en permet pas la sortie avec la même facilité que l'entrée. Au moyen du bouchon qu'on ôte tous les jours pour les secouer sur une feuille de papier blanc, on s'en fait aisément justice en très-peu de tems & sans aucun risque pour l'oiseau". — L'auteur de cette lettre assure avoir vu employer ce moyen avec un succès complet.



### M O R T S.

Marie Greber, fille mineur.

Jacques François Mermoud, de Polier le Grand, âgé de 36 ans.

Un enfant mort avant le baptême.

Jean Louis Peneveyres, fils mineur.

Pierre Louis Gilleyron, fils mineur.

Gabriel Pache, fils mineur.

Louis Sterky, d'Echichens, âgé de 41 ans.

Louise Epars, veuve de Jean Pierre Duhés, citoyen de Lausanne, âgée de 79 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

13 OCTOBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 35 minutes, & se couche à 5 heures 25 minutes.  
La LUNE se leve à 8 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
4 Oct.	6 2f	0 6 5f	0 4 3f	26. p. 2. lig.	0 26. p. 3. lig.	1 26. p. 3. lig.
5 . . .	4 9f	3 9 1f	0 4 3f	0 26. 2.	0 26. 4.	0 26. 4.
6 . . .	5 5f	5 10 1f	0 7 7f	0 26. 3.	0 26. 4.	7 26. 5.
7 . . .	5 9f	2 9 9f	0 6 4f	0 26. 3.	1 26. 1.	1 26. 0.
8 . . .	6 0f	9 6 0f	0 7 1f	0 26. 0.	1 26. 1.	3 26. 2.
9 . . .	7 0f	2 11 3f	0 8 2f	0 26. 4.	8 26. 4.	7 26. 3.
10 . . .	7 0f	3 10 0f	0 7 7f	0 26. 2.	1 26. 5.	0 26. 6.

## BELLES-LETTRES.

### ÉNIGME.

AU tems de l'ignorance,  
J'eus des palais & des autels.  
Aujourd'hui, comme alors, il n'est point de mortels  
Qui ne sentent mon influence. . .  
Que dis-je ? A d'invincibles loix  
Je soumetts tout ce qui respire.  
Sur un lit de douleur le malade aux abois  
Après moi sans cesse soupire.  
Dans le sein des plaisirs les princes & les rois,  
Après bien des combats, éprouvent mon empire.  
Ennemi de l'activité  
J'affervis l'homme sous mes chaînes,  
Et lui fais oublier ses peines  
Au sein de la captivité.  
Je tire l'un de la misère,  
L'autre voit au plaisir, succéder les douleurs.  
Et tel rampait dans la poussière  
Qui se voit par moment au faite des grandeurs.  
Ce bonheur, il est vrai, lecteur, est peu durable,  
Mais que peut-on trouver ici-bas qui soit stable ?

## BOUTS-RIMÉS.

### Le CHIFFRE & le ZÉRO.

Un zéro des mieux faits, arrondi comme un *Œuf*  
Fut un jour insulté par un superbe . . . *Neuf*,  
Fier d'avoir plus que l'autre un ornement no *Table* ;  
Fier de sa queue enfin, & tel que dans la . . . *Fable*  
On voit maître Renard de la sienne . . . *Orgueilleux*  
Vis-à-vis du magot faire le . . . *Sourcilieux*.  
Hélas ! dit le zéro, que votre . . . *Seigneurie*  
Retranche, s'il lui plaît, son air de . . . *Vanterie*,  
Votre queue, il est vrai, vous fait un triple t. . . *Rois*.  
Et moi je suis un rien : songez-y toute . . . *Fols*,  
Mon aide à vos pareils est assez impor . . . *Tante* ;  
Soyez sage & par moi devenez un No . . . *Nante*.  
Le zéro parlait bien, l'autre fut bien sûr . . . *Pris*.  
Lorsqu'il est à sa place, un rien même a son *Prix*.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, le 5 Octobre 1792.

L'usage du thé & de toute espèce d'eau chaude,  
nuit essentiellement à l'estomac ; que ne cherche.

R r

t-on à pouvoir s'en passer? On économiserait l'argent qui sort annuellement de ce pays, pour l'achat de cette plante superflue; & l'on verrait diminuer insensiblement ces vapeurs & tous ces maux de nerfs, qui étaient ignorés autrefois de nos ancêtres. Mais ce qui devrait sur-tout nous dégoûter de l'usage du thé, c'est la manière mal-propre dont on le prépare dans les Indes.

Les Chinois & les Japonois le font ramasser par leurs servantes, leurs enfans; ou par des Lascars, qui font de petits malheureux mercenaires Payens.

Le soir, ils emportent ce thé chez eux. Quand la cuillette est finie, on le fait sécher sur des plaques de fer, où on le retourne continuellement jusqu'à ce que les feuilles soyent bien séchées. Puis, afin qu'elles se rident davantage, on les met dans de grands paniers faits de roseaux indiens pour les remuer & les froisser. Ce sont ordinairement des Lascars qui font cette opération. Ils vont à jambes nues dans ces corbeilles comme les vendangeurs de La-Vaux, entrent dans les cuves pour fouler & écraser les raisins. Or, ces gens-là sont sujets à une espèce de lépre qui leur couvre presque tout le corps; & tandis qu'ils remuent le thé, il se détache de leurs jambes des morceaux de cette croute lépreuse, qui vient ainsi augmenter la provision destinée aux gourmands d'Europe.

On prend plus de soins pour le thé qui est servi à la cour de l'Empereur: il y a des officiers qui surveillent ceux qui en font la récolte & qui le préparent; mais ce thé-là ne parvient jamais jusqu'à nous.

Cette considération ne devrait-elle pas nous engager à proscrire entièrement le thé de notre pays; ou du moins à le reléguer dans les pharmacies, comme cela a lieu dans quelques provinces de France; où l'on n'en fait jamais usage que par ordonnance du médecin.

Je propose pour exemple ce que j'ai vu l'été dernier. Dans une course de montagne, on me fit collationner avec du thé, que je pris d'abord pour du meilleur impérial, tel que les caravannes l'apportent de la Chine à Pétersbourg; mais c'était du thé d'Ormond, recueilli avec beaucoup de soin par *David Duyland* de la Serpanti. Il avait mis dans la boîte des morceaux de racine d'aurone desséchée, qui de même que l'iris de Florence, donne un parfum très-agréable. Et comme l'aurone se trouve au pied des glaciers d'Ormont-dessus, on peut avoir du thé verd de la première qualité sans aucun secours de plante étrangère.

Quoique très-Suisse de nation & de génie, qu'on ne m'envisage pas néanmoins comme le panégyriste du Saint de sa paroisse. J'en appelle au témoignage des Indiens eux-mêmes; assurément ils ne doivent

pas être suspectés ici de partialité. On sert sur la table des mandarins & des plus grands seigneurs, le thé Suisse par préférence à celui de la Chine & du Japon.

Signé FAB. ci-devant employé dans la Compagnie des Indes.

\* Examen de cette question; *un caractère ferme & courageux, est-il préférable à un caractère tendre & sensible?* Par feu Mademoiselle F. D.

Ces deux caractères renferment chacun des qualités excellentes, mais plus ou moins utiles suivant les occasions qui nous les font développer. Personne ne peut répondre de sa fermeté & de son courage, sans avoir vû le péril; ni de sa tendresse & de sa sensibilité, sans avoir eu lieu de participer aux peines des autres.

Je tâcherai dans ce discours, de faire voir à quoi ces différens caractères sont propres; & lequel des deux doit ainsi naturellement l'emporter sur l'autre, en supposant (ce que la société ne me contestera point) que ce qui est le plus utile doit toujours être préféré.

Un caractère tendre & sensible est en général plus aimable qu'un caractère ferme & courageux: Il est plus liant, plus prévenant, plus propre à entrer dans toutes les peines des autres, & par conséquent à les consoler. Porté à la compassion; il fait des afflictions des autres les siennes propres, & s'emploie de tout son cœur & de la manière la plus empressée à les soulager. Le bonheur d'autrui fera le sien. Sensible au plus léger service qu'il aura reçu, il en connaîtra & en augmentera le prix par sa juste reconnaissance; s'il en rend aux autres, il ne cherche qu'à se satisfaire lui-même, sans exiger aucun retour; le plaisir d'avoir pu leur être utile, le récompensera suffisamment. Que ce caractère est aimable, & qu'il serait à souhaiter qu'il y en eût beaucoup de ce genre! La société doit ici rendre justice à mon sexe; il est beaucoup de ce caractère parmi celles qui le composent, de même que le caractère ferme & courageux se trouve plus naturellement chez les hommes. Ce dernier caractère est plus propre aux grandes actions, que le précédent. Intrépide dans les plus grands dangers, il ne s'en effrayera point, & conservera toute la présence d'esprit nécessaire pour s'en tirer, lui & ceux qui y seraient exposés, & qui auraient pu y succomber, sans son courage & sa fermeté.

Un caractère tendre & sensible, ne verra le danger que pour s'en affliger: Un caractère ferme & courageux, ne le verra que pour chercher à y remédier. Mais ce n'est pas seulement dans ce cas-là,

que ce dernier caractère est le plus utile, il est nécessaire dans tous les cas de la vie. Il l'est à la jeunesse, pour ne point se rebuter des difficultés qu'elle trouve à la pratique de la vertu, pour surmonter les mauvais exemples & les mauvais penchans, pour préférer ses devoirs à ses plaisirs, à des plaisirs si atrayans & si séducteurs pour notre âge, & vers lesquels le feu de notre jeunesse nous pousse sans cesse. Un caractère tendre & sensible fera, il est vrai, plus souple & plus docile; mais si on le porte facilement au bien, il sera aussi facilement entraîné par le mauvais exemple; il se repentira souvent & succombera souvent.

Dans tous les âges la fermeté & le courage sont très-utiles: ils nous font supporter patiemment les traverses & les épreuves par où il plaît à la Divine Providence de nous faire passer: ce caractère est nécessaire sur-tout dans la vieillesse & dans les maladies, pour voir approcher sa fin sans crainte, pour souffrir la mort avec joye, pour nous détacher du monde, & nous ensevelir sans frayeur dans le gouffre immense de l'Eternité.

Un caractère tendre & sensible est naturellement plus attaché au monde & souffre les maux avec moins de patience. Dans les différens emplois que l'on est appelé à remplir, un caractère ferme & courageux fera plus en état de s'en bien acquitter. Magistrat, ne lui faut-il pas du courage & de la fermeté pour maintenir les loix, faire régner l'ordre & la paix, ne point se laisser corrompre & rendre à chacun ce qui lui est dû? Citoyen, ne lui en faut-il pas pour défendre sa liberté & sa patrie, se soumettre aux loix, & se rendre utile à la société en préférant le bien public à ses intérêts particuliers? Peres & meres, ne leur en faut-il pas, pour donner une éducation mâle à leurs enfans, les reprendre & les châtier lorsqu'ils s'écarteront de leurs devoirs, malgré les pleurs & les prières de ces enfans si chers? Entre amis, n'en faut-il pas pour s'aimer constamment, pour se supporter mutuellement, se reprendre de ses défauts, ne point ajouter foi aux mauvais rapports de ceux qui, jaloux de notre union, voudraient y apporter du changement?

Un caractère tendre & sensible est plus crédule, & plus facile à changer. Enfin, en qualité de chrétiens, un caractère ferme & courageux nous est très-utile, pour surmonter les tentations; & combien de fois ne faut-il pas sacrifier nos plus chers intérêts à nos devoirs, pour soucrire à la volonté de notre Divin Maître? Quelque fois même n'effusions nous pas de violentes persécutions pour soutenir notre religion, jusqu'à perdre nos amis, nos biens & nos vies? C'est alors, & plus que jamais, qu'il faut avoir un grand fond de courage & de fermeté, pour ne point succomber.

Je conviens cependant que si l'on n'a ni tendresse, ni sensibilité, il nous manque ce qui rend la vie la plus douce & la vertu la plus aimable; mais si nous n'avons pas de la fermeté & du courage, notre vie est exposée, & notre vertu est très-chancelante: il nous manque ce qu'il nous faut pour la soutenir.

Je conclus donc qu'un caractère ferme & courageux, est à préférer à un caractère tendre & sensible, parce qu'il est plus utile & plus nécessaire. Cependant, ces deux qualités ne sauraient être parfaites, si elles ne sont jointes ensemble, la fermeté & le courage ont quelque chose de dur & même de féroce, sans un peu de sensibilité; & un caractère tendre & sensible, sans aucune fermeté, ne fera que faiblesse, & par-là même peu propre à être utile aux autres & à s'acquitter de ses devoirs.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

On ne s'accorde point, l'un dit blanc, l'autre noir,  
Ce qu'on dit le matin est révoqué le soir.

Invitez vos lecteurs à lire une petite brochure publiée en 1758, & dont le titre est: *Essai sur la manière dont on doit s'informer des nouvelles publiques & les répandre.*

Je vais; Messieurs, vous en citer quelques morceaux pris au hasard. "Jamais il n'y eut un tems où l'on fut plus avide de nouvelles, & plus empressé à les réciter. Jamais aussi il ne fut une époque où les nouvelles fussent plus intéressantes. . . Jusqu'ici les revers & les succès ont été balancés, & la Providence, comme pour mieux exciter notre curiosité semble tenir encore l'événement suspendu, & retarder le dénouement d'une tragédie qui intéresse tous les spectateurs. Nos parens, nos amis, nos concitoyens peuvent y jouer un rôle, & le théâtre n'est pas si éloigné de nous que l'oreille ne puisse entendre, en quelque sorte, la voix des acteurs, & les yeux juger de leur contenance & de leurs actions. . . S'il y a une curiosité naturelle & raisonnable à s'informer des événemens, il y en a aussi une autre indécrite & peu légitime. Lorsque nous voulons les deviner & les prédire c'est agir contre la Providence. C'est bien pire encore, lorsque nous nous érigeons en habiles politiques, que nous avons la hardiesse de censurer les projets des princes, & l'ardeur de vouloir être l'arbitre de leurs différens. Prendre parti entr'eux, chercher dans les nouvelles moins la vérité que ce qui peut faire pencher la balance du côté qu'on le desire, falsifier les événemens, pour les plier à nos souhaits, essuyer la perte d'un côté & la diminuer de

l'autre, prétendre fixer la victoire, en lui montrant la route qu'elle doit prendre, c'est manquer de prudence & d'équité; c'est usurper des droits qui n'appartiennent qu'à Dieu.

« La plupart des hommes se fuyent eux-mêmes, comme ils ne s'étudient jamais; ils n'ont rien à se dire: leur plus grande peine est de se rencontrer & d'être forcés à le voir. De-là vient qu'ils sont toujours hors de chez eux & vivent d'une vie empruntée ».

« Le seul bien que produise la curiosité insatiable des nouvelles, c'est qu'elle est propre à occuper l'activité d'un tas de médians & de calomniateurs, qui tourneraient leurs traits contre leurs concitoyens, s'ils ne fassaient pas leurs efforts pour les lever contre les ennemis de leurs héros. Gens inquiets & turbulens qui troubleraient le repos des familles, & la paix de la société si une guerre étrangère n'exerçait leur langue & leur esprit ».

En relisant ce que je viens d'extraire de la brochure qui est sous mes yeux, je m'aperçois qu'on pourrait me croire l'intention de blâmer la curiosité sur les événemens intéressans. On se tromperait, mon but serait d'engager à ne pas inventer des nouvelles, à ne pas répandre avec plaisir celles qui nous flattent, à ne pas taire celles qui contrarient la marche que nous voudrions donner aux événemens.

Je le sens, cet objet aurait pu être infiniment mieux traité qu'il ne l'est ici. Mais il fournira peut-être à une plume mieux exercée que ne l'est la mienne, l'idée d'indiquer les moyens de diriger avec sagesse, & pour le bien commun, ce mouvement naturel à l'homme d'apprendre des nouvelles & d'en faire part aux autres.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Tous les jours on entend dire, & sur-tout chez le peuple; *je fais serment, je ferai serment*. Ces expressions passent à force d'être répétées, & dans des cas légers. Cependant l'homme de bien instruit & éclairé devrait-il laisser affaiblir l'impression que doit produire l'idée d'un serment? Non, sans doute, l'amour de son prochain, l'amour de l'ordre dans la société, le respect profond que l'on doit à la religion, tous les motifs enfin se réunissent pour prescrire plus de circonspection, moins de facilité à hasarder, à répéter les phrases que je viens de dénoncer.

Ces observations me conduisent à définir la nature du serment. Il consiste à prendre Dieu à témoin de ce que nous disons; soit que nous le faisons en levant la main, soit par quelque autre signe. On devient

parjure lorsqu'on affirme comme vrai ce que l'on fait être faux, ou qu'on promet d'exécuter ce qu'on ne veut pas accomplir. Il est téméraire, lorsqu'on doute de la vérité de ce qu'on affirme, ou qu'on promet ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'exécuter. Le serment est criminel lorsque nous le faisons quand rien ne nous oblige à le faire & que nous n'en sentons ni la force ni l'importance. C'est une affreuse exécration, lorsque nous jurons par nous-mêmes, par le ciel, par notre salut, ou que nous faisons des imprécations contre autrui, en lui souhaitant du mal, soit dans cette vie, soit dans l'autre. — Il n'y a que le magistrat qui soit en droit de déférer le serment lorsque la nécessité l'exige, & que les loix l'autorisent.

On ne peut éluder la force du serment par des réserves & des restrictions mentales. Ce serait vouloir tromper Dieu, que de le prendre à témoin d'un fait dont nous dissimulons une partie, & que nous ne considérons que par le côté qui nous est le plus favorable: & ce serait séduire les hommes & leur tendre un piège que de les tromper par des paroles captieuses à double sens, & que nous expliquons tacitement d'une manière différente que l'usage ne les explique.

Le serment est un sacrilège lorsqu'il est contraire à des obligations antérieures & indispensables, ou qu'il est opposé à la volonté de Dieu manifestée, & qui nous est connue.

Ce serait se moquer de Dieu, & faire un jeu de la sainteté du serment, que de mépriser & de négliger des engagements si positifs & si solennels: Ce serait rompre tous les liens de la société, qui n'est appuyée que sur la bonne foi, & sur la confiance mutuelle que les hommes doivent avoir entr'eux; sur-tout quand leurs promesses sont attestées par serment, & qu'ils s'imposent à eux-mêmes les peines attachées à la violation: c'est provoquer sur sa tête la vengeance Divine que d'enfreindre le serment.

Le serment suppose la connaissance du Suprême Législateur de son pouvoir, de sa sagesse & de sa volonté. Il sonde nos cœurs, on ne saurait lui en imposer, on ne peut échapper à son bras vengeur.

(Cet article sera continué.)

### M O R T S.

Jean Baptiste Margot, fils mineur.

Un enfant mort en venant au monde.

Jean Michel Blanc, de Belmont, vigneron, âgé de 64 ans.

Albertine Décurnez, femme de Jacob Staib de Duiller, âgée de 49 ans.

Mme. Louise Matthey, veuve de M. François Placide Lantheires, âgée de 62 ans.

Jeanne Louise Damat, fille mineure.

Jeanne Mathébe, femme de Gabriel Neufchwander, de Langnau, âgée de 30 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

20 OCTOBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 46 minutes, & se couche à 5 heures 14 minutes.

La LUNE se leve à 11 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
11 Oct.	7 1†	0 11 3†	0 7 7†	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 1	26. p. 7. lig. 0
12 . . .	6 3†	3 12 1†	0 8 8†	26. 7.	1 26. 7.	0 26. 8.
13 . . .	7 7†	5 14 0†	0 10 1†	26. 8.	8 26. 8.	7 26. 9.
14 . . .	8 1†	2 13 1†	0 9 1†	26. 9.	9 26. 9.	1 26. 10.
15 . . .	7 3†	9 11 2†	0 10 7†	26. 10.	1 26. 10.	3 26. 11.
16 . . .	6 7†	2 10 5†	0 7 7†	26. 11.	2 26. 11.	7 26. 10.
17 . . .	7 1†	3 9 1†	0 8 1†	26. 10.	1 26. 9.	0 26. 9.

BELLES-LETRES.

LE mot de l'énigme inférée dans la dernière feuille est le *sommeil*.

VARIÉTÉS.

Suite de l'article sur le SERMENT, inféré dans la dernière Feuille.

Si les parjures ont le pouvoir & la finesse de dérober leur crime à la connaissance des hommes, ou à celle du magistrat, ils ne sauraient échapper au juste châtement du Suprême Législateur, témoin de leur sacrilège. *A moi appartient la vengeance, & je la rendrai, dit le Seigneur.*

Aussi voit-on dans l'Écriture Sainte divers exemples de la punition de Dieu sur les parjures. Une des principales causes de la rejection du roi Saül, c'est qu'il ne garda pas la promesse faite par serment aux Gabaonites, & l'Éternel vengea sévèrement sur Sédécias l'infraction du traité fait avec le roi de Babilone. En prenant Dieu à témoin de notre promesse on se soumet, si on la viole, à toute la rigueur de ses châtimens.

Après avoir établi quel est le caractère du serment,

d'où il tire sa force, & quelle est la juste peine que sa violation mérite, il nous reste à dissiper quelques illusions, qu'on se fait souvent à ce sujet.

On s'imagine qu'un serment fait dans les accès d'une violente colere, ou dans l'ivresse, ou dans l'excès d'une de ces passions, qui semblent ôter l'usage de la raison & de la liberté est pardonnable; comme si ce n'était pas un mal que de s'exposer à cet état, & qu'un crime put excuser un autre crime (\*). Il en est à-peu-près de même sur ce que l'on dit de la force de l'habitude, comme si une mauvaise coutume n'était pas un grand vice. On croit encore se justifier par l'exemple, par la droiture de l'intention; mais le nombre des coupables ne fait pas leur apologie, ne les justifie pas & ne diminue point l'atrocité du crime. Une intention droite ne rend pas le mensonge moins criminel, & ne rectifie pas une mauvaise action; une blessure mortelle n'est pas moins dangereuse, quoiqu'on n'ait pas l'inten-

(\*) Un serment n'oblige point, lorsqu'on n'était pas libre & dans son bon sens quand on le fit, ou lorsqu'on a promis de faire une chose impossible; mais on ne doit pas s'exposer à ce danger. Il n'oblige point encore lorsqu'il a été extorqué par la violence, ou qu'il est contraire aux loix divines & à la nature. Ainsi Jephthé, qui promit à Dieu de sacrifier sa fille, pouvait être dispensé d'un vœu dont l'exécution était une espèce de parricide.

tion de tuer celui à qui on la fait, & ceux qui induisent les autres à faire un faux serment, ne sont pas moins coupables que ceux qui le font.

Une chose qui étonne, & qui n'est malheureusement que trop vraie, c'est que la superstition fournit des armes au parjure, & qu'elle voudrait faire servir la religion même à justifier un crime qu'elle condamne si justement. On prétend qu'il est permis de manquer de foi aux hérétiques; une opinion si pernicieuse ébranle tous les fondemens de la société.

Le serment est le lien le plus fort entre le souverain & ses sujets; le rompre c'est donner entrée à la licence la plus affreuse; ainsi rien n'est plus dangereux que d'introduire des maximes qui peuvent enlever la force & la sainteté du serment.

Si nous avions le bonheur d'être secondés; si Messieurs les Théologiens, & Messieurs les Jurisconsultes trouvaient à propos de nous fournir un article sur un sujet qui influe autant que celui-ci sur le bien public; alors sans doute un tel article serait plus étendu, plus développé que nous ne l'avons pu placer ici.



*Extrait de l'ouvrage de M. Lavater, sur le NEZ.*

Un beau nez ne s'associa jamais avec un visage difforme. On peut être laid & avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits. Aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté; & là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué. *Non cuique datum est habere nasum.* Voici, d'après mes idées, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau.

Sa longueur doit être égale à celle du front.

Il doit y avoir une petite cavité auprès de sa racine.

Vue par deyant, l'épine, (*spina, dorsum nasi*) doit être large & presque parallèle des deux côtés, mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu.

Le bout ou la pomme du nez (*orbiculus*) ne sera ni dur, ni charnu: le contour inférieur doit être dessiné avec précision & correction, ni trop pointu, ni trop large.

De face, il faut que les ailes du nez (*pinna*) se présentent distinctement, & que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous.

Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur.

Les narines doivent aller plus ou moins en pointe; & s'arrondir par derrière. Elles seront en général doucement ceintrées & partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

Les flancs du nez, ou de la voûte du nez, formeront une espèce de parois.

Vers le haut, il joindra de près l'os de l'œil, & sa largeur du côté de l'œil doit être au moins d'un demi-pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme; mais il faut différencier l'espèce de mérite qui les distingue. C'est ainsi, par exemple, que j'ai vu des hommes très-honnêtes, très-généreux & très-judicieux, avec de petits nez échanrés en profil; quoique d'ailleurs heureusement organisés. Ils avaient des qualités estimables; mais celles-ci se bornaient à un esprit doux & endurant, attentif & docile, fait pour recevoir & goûter des sensations délicates. Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets & ardents à les poursuivre. Les nez perpendiculaires (c'est-à-dire qui approchent de cette forme; car je m'en tiens toujours à mon premier principe, que dans toutes ses productions la nature abhorre les lignes entièrement droites) ces sortes de nez, dis-je, peuvent être regardés comme des clés de voûte, entre les deux autres; ils supposent une âme qui fait agir & souffrir tranquillement & avec énergie.

*Socrate, Boerhaave & Laireffe* avaient le nez fort laid, & n'en étaient pas moins de grands hommes; mais le fond de leur caractère était une humeur douce & patiente.

Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbe, annonce toujours des facultés supérieures. Jamais je n'y ai été trompé, mais cette forme est très-rare. Vous pouvez parcourir dix mille visages dans la nature, & mille portraits d'hommes illustres, sans le retrouver une seule fois: elle paraît cependant du plus au moins dans les portraits de *Fauste Socin*, de *Swift*, de *César Borgia*, de *Cleopzeker*, d'*Antoine Pagi*, de *Jean Charles d'Enckenberg* (personnage fameux par sa prodigieuse force de corps) de *Paul Sarpi*, de *Pierre de Medicis*, de *François Carrache*, de *Cassini*, de *Lucas de Leyde*, du *Titien*.

Sans cette large épine & avec une racine fort étroite, le nez indique souvent une énergie extraordinaire, mais celle-ci se réduit alors presque toujours à une élasticité momentanée, sans suite & sans durée.

Les peuples Tartares ont généralement le nez plat & enfoncé; les Nègres d'Afrique l'ont camard; les Juifs, pour la plupart, aquilin; les Anglais cartilagineux, & rarement pointu. S'il faut en juger par les tableaux & les portraits, les beaux nez ne sont pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens au contraire ce trait est distinctif & de la plus grande expression. Enfin, & je l'ai déjà dit, il

est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France : on peut s'en convaincre par les *Galerias de Perrault & de Morin*.

La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles expriment une grande délicatesse de sentiment, qui peut aisément dégénérer en sensualité & en volupté.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 16 Octobre 1792.

MESSIEURS,

Il m'arrive souvent de me servir du mot *Quasi*, & l'on m'en plaîsante, & l'on m'en fait en quelque manière un crime. Ce mot, toutefois, m'est cher, j'aime à le défendre; ne fut-ce que par un effet de cette douceur inconcevable que quelques esprits trouvent à contredire. — D'après cela jugez, Messieurs, de ma joie en rencontrant sous mes yeux une pièce de vers où mon mot favori est défendu avec bravoure & succès. Le voici ce morceau; je vous en supplie MM. intéressez-le au plutôt dans votre Feuille. J'ai l'honneur d'être, &c.

Y. O.

Épître, à M. de Ch\*\*\*. sur le mot QUASI.

Sans aiguillon, sans malice, sans fiel,  
Du suc des fleurs je compose mon miel.

Quasi n'est plus de bel usage,  
Dit un Puriste délicat:  
C'est un diminutif trop plat,  
Qui n'est propre qu'au badinage:  
Gardons-le pour une chanson.  
Pour moi, je crois qu'un mot est bon,  
Quand *Bosquet* ou *Fénelon*  
L'ont inféré dans leur ouvrage:  
Je m'en fers comme eux sans façon:  
Et je crois que dans un sermon  
Quasi tiendrait très-bien sa place:  
Pourvu que l'orateur avec art, avec grâce,  
Sût le placer bien à propos.  
Notre langue a trop peu de mots:  
Doit-on l'appauvrir davantage?  
*Montaigne*, *Comine*, *Bastide*  
Ont employé, non sans succès,  
Des mots qu'un caprice volage  
Semble avoir proscrits pour jamais.  
Quasi se place en toutes choses,

Veut-on parler des effets, de leurs causes,

Il faut faire entrer *quasi*;  
Et ce terme fort adouci,  
Paraît exprès être choisi  
Pour modifier l'Hyperbole;  
Figure gigantesque & fole,  
Dont le moindre objet est grossi.  
*Quasi*, d'un modeste langage  
Est un assuré témoignage.  
Son air même d'antiquité  
Lui prête de l'autorité:  
Mais il n'en est pas moins modeste.  
Il est *quasi* toujours funeste  
De décider trop hardiment.  
Un homme plein de jugement,  
Sans soutenir son sentiment,  
Le propose comme un problème;  
Et pour se garantir des pièges de l'erreur  
Il attend que l'Être Suprême  
Lui montre, au moins, quelque lueur.  
Veut-on de l'univers sonder la mécanique?  
Comment sans le *quasi* démontrer sa fabrique?  
S'il reste quelque obscurité  
Il excuse du moins notre témérité.  
De l'amour de la vérité  
Il est le fidele interprète:  
Où le doute paraît, le *quasi* nous arrête.  
Dans un sentier obscur veut-on ne broncher pas,  
Il ne faut point hâter ses pas.

Tout ce qui plaît à l'un, de l'autre fait la peine.  
Chacun selon son goût a sa règle & ses loix,  
Et *quasi* malgré nous le penchant nous entraîne;  
Même dans ce qu'on croit une chose certaine,

Le préjugé met quelque poids.  
L'homme vertueux, l'homme sage  
Sait éviter tous les excès.  
*Alexandre* par ses succès,  
A moins signalé son courage,  
Que son amour pour le carnage:  
Ce fougueux ennemi du *Perse* & de la paix  
Eût *quasi* mérité que l'on l'eût mis en cage  
Sans pouvoir en sortir jamais.  
L'auteur par ses talens cherche une autre victoire;  
Mais combien de rivaux, qui pour ternir sa gloire,  
Le peindront dans leurs vers des plus noires couleurs?  
Il abrège ses jours pour vivre dans l'histoire;  
*Quasi* pour obtenir un nom & des honneurs,  
Il éternise ses erreurs.  
Le bon goût doit *quasi* renvoyer à l'École  
Un orateur trop haut monté,  
Ou qui tourne tout en symbole:  
Il abuse de la parole,  
Et nous montre sa vanité,  
Dans son éloquence frivole.

Que l'amour propre est dangereux!  
*Lindor*, prédicateur fameux  
 Sur ses rivaux a l'avantage:  
 On admire son air, ses talens, son langage;  
 Le salut des pécheurs est *quasi* son ouvrage:  
 Enfin *Lindor* serait heureux,  
 S'il daignait pour lui faire usage  
 De ce qu'il compose pour eux.

Les extrêmes vertus font *quasi* près des vices.  
 Pour éviter ces précipices  
 Prenons, s'il se peut, le milieu;  
 Et plus justes que nous ne sommes,  
 Rendons ce que l'on doit à Dieu,  
 Sans négliger ce que l'on doit aux hommes.

Le fanatique obscur, & l'athée odieux  
 Suivent *quasi* la même route,  
 Et portent de l'erreux le joug impérieux:  
 Mais l'un & l'autre ne voit goutte,  
 Parce qu'il n'ouvre pas les yeux.  
 S'ils daignaient bien en faire usage  
 Et que la vérité fut l'objet de leurs soins,  
 L'un croirait beaucoup davantage,  
 Et l'autre croirait beaucoup moins.

*Lambert* trop partisan de la loi naturelle  
 En admire la dignité:  
 Mais son cœur est *quasi* rebelle  
 Aux dogmes dont l'obscurité  
 En affaiblit l'autorité:

Il croit ses sentimens devoir être les vôtres;  
 Et sa propre incrédulité  
 Il ose la prêter aux autres.

Loin de suivre le vrai, l'homme suit son caprice.  
 Il n'est *quasi* jamais vertueux qu'à demi.  
 Au joug des passions son cœur assujetti  
 En est *quasi* toujours complice.

Ami de la vertu, mais sans haïr le vice,  
 Il est *quasi* vaincu dès qu'il l'ose attaquer;  
 De ses desirs rarement maître,  
 S'il n'est pas vertueux il voudrait le paraître:  
 Il lui coûterait moins à l'être,  
 Qu'il ne lui coûte à se masquer.

Mais en vain la raison ose le critiquer,  
 La vertu qu'il chérit est aisée à connaître,  
 Plus difficile à pratiquer.

## ÉCONOMIE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

On ne peut en disconvenir, depuis plus d'un siècle il n'y a pas eu d'époque moins favorable pour une Feuille littéraire; les événemens du moment absorbent toute l'attention. Les arts, les sciences, la lit-

térature, les belles-lettres, tous ces objets essentiels d'une telle feuille sont par l'empire des circonstances dans un état de paralysie parfait; & vous me proposez, Messieurs, de vous fournir quelque article utile! & vous me faites l'honneur de croire que je puis répondre à votre attente!

Lorsqu'on n'a pu donner un bon exemple soi-même, il est beau encore, dit-on de s'empresse à le suivre. On s'est déjà occupé des objets dont je vais parler; on a déjà dit les vérités que je vais placer ici; mais elles sont utiles & ce n'est qu'en revenant maintes fois sur les objets d'utilité qu'on peut se flatter de se faire entendre.

Est-il bien prouvé que l'éducation des vers à foye ne fut pas une branche de travail très-utile pour le pays?

C'est un mal sans doute que de boire des liqueurs, mais c'est un grand mal encore que de faire sortir du numéraire du pays pour s'en procurer. Ne pourrions-nous donc pas fabriquer des liqueurs fines qui satisfissent les amateurs?

Tire-t-on, à La Vaux, surtout, tout le parti possible du marc de raisin?

La manipulation de nos vins rouges ne pourrait-elle pas être perfectionnée?

Nous avons manqué dernièrement de chaux; quoiqu'il soit très-vraisemblable que le cas ne se représentera plus, ne ferait-il pas bien de s'occuper des moyens de prévenir un tel inconvénient, qui arrête, qui fait languir les travaux publics, & ceux qui concernent le particulier, qui fait passer de notre numéraire de l'autre côté du lac.

Je ne parlerai point de nos forêts, de leur administration; je n'y entends absolument rien; souvent toutefois j'en ai entendu parler; mais souvent aussi je n'ai pas pu comprendre mieux ceux qui faisaient l'éloge de cette administration que ceux qui la blâmaient.

On ne saurait trop dire de bien des pommes de terre; mais on peut porter le ridicule sur tout. On a dit, on a publié dans plusieurs papiers que l'on fabriquait de bonnes bougies faites les deux tiers de pommes de terre; si cela était vrai, si ces bougies étaient bonnes, par quelle raison resteraient-elles inconnues?

Est-il vrai, ou ne l'est-il pas, qu'on peut retirer des avantages de nos marons d'Inde? Qu'on s'explique une fois bien clairement sur cet objet, ainsi que plusieurs autres pareils.

Ne pourrait-on pas savoir enfin quel est le moyen le plus sûr de détruire & les punaises & les chenilles?

Une fabrique de toile cirée & même de taffetas ciré dans Lausanne, ne serait-elle pas une entreprise utile, & pour le public & pour celui qui la formerait?

(Cet article sera continué.)

# JOURNAL DE LAUSANNE.

27 OCTOBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 6 heures 57 minutes, & se couche à 5 heures 3 minutes.  
La LUNE se leve à 3 heures après midi.

Observations Météorologiques.																		
Dates.	THERMOMETRE.						BAROMETRE.											
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.									
18 Oct.	8	3†	0	7	0†	0	7	3†	0	26. p.	9. lig.	1	26. p.	8. lig.	7	26. p.	7. lig.	7
19 . . .	7	7†	3	11	5†	0	8	1†	0	26.	8.	8	26.	9.	10	26.	9.	11
20 . . .	7	9†	5	0†	0†	0	6	2†	0	26.	10.	1	26.	10.	3	26.	10.	3
21 . . .	6	5†	2	12	3†	0	8	2†	0	26.	11.	0	26.	9.	9	26.	8.	7
22 . . .	8	7†	9	7	9†	0	7	8†	0	26.	7.	1	26.	7.	3	26.	8.	8
23 . . .	5	3†	2	8	8†	0	9	0†	0	26.	9.	9	26.	10.	1	26.	10.	3
24 . . .	6	2†	3	8	9†	0	8	0†	0	26.	11.	1	26.	10.	8	26.	10.	0

## BELLES-LETTRES.

### ÉNIGME.

**J**E suis un saint. Vous dirai-je mon nom?  
Non, par humilité je cache ici ma gloire.  
Je vous l'ai pourtant dit. N'allez pas dire non,  
Vous l'avez sous les yeux & vous pouvez m'en croire.

### LOGOGRIPHE.

Je fais presqu'en tous lieux le tourment de l'enfance,  
Est-on jeune, on m'oublie; est-on vieux on m'encense.  
Je porte dans mon sein mon ennemi mortel.  
Il veut m'anéantir, & mon malheur est tel,  
Qu'en le perdant, je perds toute mon existence.  
Déjà de mes dix pieds, huit sont en sa puissance;  
Mais il m'en reste deux, qui peuvent aisément,  
Suivant qu'ils sont placés, être pris pour deux cent.

## MÉDECINE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vous avez parlé, Messieurs, dans une de vos dernières feuilles de divers objets de commerce & d'in-

dustrie qu'on dit présenter des ressources à qui pense sérieusement à travailler avec succès & pour lui & pour le bien public; vous avez demandé pour la classe du peuple des éclaircissémens sur des points essentiels à son bonheur, permettez-moi d'ajouter à ce que vous avez dit.

Est-il, ou n'est-il pas de spécifique contre l'épilepsie, la goutte, les écrouelles & la rage? Le peuple peut-il se hasarder à donner quelque confiance aux promesses que lui font, ou les guérisseurs de profession, ou les journaux qui publient des découvertes importantes, heureuses, disent-ils, sur ces fléaux qui affligent, ravagent l'humanité. Je m'adresse surtout à Messieurs les médecins. Qu'ils daignent par fois nous instruire par une voie aussi facile que l'est votre Journal!

J'ai l'honneur d'être &c.

A. S. R\*\*. Régent.

## VARIÉTÉS.

Nous avons une petite brochure peu connue parmi nous & qui mérite de l'être: c'est un *essai sur les bois, les friches & les mendiens*, par M. Paulmier. On n'y trouve pas, il est vrai, beaucoup de choses neuves, mais celles qu'elle contient sont utiles, en conséquence du nombre de celles qu'il faut ré-

péter. Nous croirons remplir un devoir en citant quelques morceaux de cet ouvrage estimable.

M. P. compare les friches & les mendiants, qui ne produisent rien d'utile à la société, & ne se couvrent les uns au physique, les autres au moral que de ronces, d'épines & souvent de plantes véni-mieuses. " S'il est avantageux, dit-il, de remettre en valeur des terrains incultes, n'est-ce pas une entreprise plus utile & plus noble encore de défricher l'humanité, de ramener dans le sein d'une société active & laborieuse des hommes qui en étaient le fléau " Il voudrait donc employer les mendiants à défricher les terres, & employer le produit des terres défrichées à nourrir les mendiants. Par ce moyen on n'aurait plus ni friches ni mendiants.

M. P. a le bon esprit de ne pas croire que pour y parvenir un plan général put être bon : il croit que chaque pays doit s'en faire un d'après son local & les circonstances particulières. Voici les principes généraux qu'il pose. 1°. Ne contraindre personne ; ouvrir des ateliers libres où l'on put entrer & d'où l'on put sortir à toutes heures du jour, en recevant un salaire proportionné au travail qu'on aurait fait. 2°. Pourvoir à ce que les infirmes, les vieillards & tous ceux qui ne peuvent travailler reçussent les secours dont ils auraient besoin. 3°. Disposer les ateliers par bandes plus ou moins nombreuses, sous l'inspection des personnes raisonnables & capables d'apprécier le travail, qui rendraient compte à un bureau de charité & n'agiraient que sous ses ordres. 4°. Fixer le prix du travail & des journées à un quart au-dessous du taux ordinaire : & il fait une observation très-juste à cet égard ; c'est que les ateliers publics ne doivent point être un métier nouveau, mais le supplément de tous les métiers. On y viendra quand on n'aura pas mieux à faire, on s'en ira quand on trouvera des occupations plus utiles. 5°. Employer les enfans du plus bas âge, afin de les accoutumer de bonne heure au travail. 6°. Quelques encouragemens pour les bons sujets, quelque petite retenue pour les paresseux suffiraient pour discipliner des gens accoutumés à travailler depuis le matin jusqu'au soir. 7°. Les administrations publiques feraient les fonds pour l'acquisition des outils & instrumens nécessaires.

M. P. a observé dans les meilleurs pays des friches, des terrains négligés ou perdus ; dans les bons terrains, dit-il, on dédaigne de cultiver les terres les moins fertiles, par cela même qu'on en a de plus fécondes ; dans les pays moins bons, la culture étant plus dispendieuse, les engrais plus nécessaires, il est presque impossible de mettre toutes les terres en valeur ; il y en a même beaucoup qui n'indemniferaient pas des dépenses qu'on serait obligé de faire pour les cultiver. Enfin il en est qui sont trop élo-

gnées des habitations, ou qui, par quelques raisons locales, se refusent à la culture ordinaire, quoique d'ailleurs fertiles. L'auteur est bien de l'avis de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de terrain si ingrat qu'il soit, où il ne puisse venir un arbre ; mais il ne peut oublier qu'il faut connaître parfaitement la nature du sol & l'arbre qui lui convient. Il connaît cependant un arbre qui réussit presque partout, c'est notre peuplier, préférable, selon lui, au peuplier d'Italie, parce qu'il est plus beau, croit beaucoup plus vite, est moins délicat, & d'un usage infiniment supérieur pour toutes sortes d'ouvrages.

Où l'auteur, ou nous, nous sommes dans l'erreur sur cet objet ; si le peuplier suisse est préférable à celui d'Italie, pourquoi aurions-nous adopté ce dernier aussi généralement qu'on peut l'observer ?

En vantant le peuplier suisse, M. P. est bien éloigné d'exclure les autres espèces de bois ; il croit qu'il faut planter de tout, & particulièrement ne pas perdre de vue le chêne, ce roi des arbres, par son utilité, sa solidité & sa durée. Il engage les bons citoyens, bons pères de familles à planter des bois. Celui qui plante, dit-il, fait la fortune de l'Etat & la sienne

Il passe ensuite à la réparation des chemins qu'il indique comme une nouvelle ressource pour le bien général. Il observe qu'on a fastueusement ouvert de grandes routes ; qu'il n'est pas de ville un peu importante qui ne soit annoncée par de belles avenues ; mais qu'on n'a pas encore eu l'idée de rendre pratiques les chemins qui conduisent tous les jours l'homme rustique à ses travaux. " Couvert de fange, ainsi que les animaux ses compagnons, dit-il, il faut qu'il épuise leurs forces & les siennes, pour arracher des bourniers les fardeaux précieux qu'il tire des champs, ou qu'il conduit à la ville voisine "

Se résumant ensuite. " Ainsi donc, poursuit-il, défricher des terres, planter des bois, rendre faciles & commodes les chemins ; voilà, je crois des travaux utiles, des travaux qu'on peut trouver dans tous les pays, & par conséquent des moyens de donner de l'occupation dans tous les tems à ceux qui en manquent réellement, ou qui disent en manquer. Hommes, femmes, enfans, vieillards, chacun peut y travailler en tout tems, à toute heure selon ses forces & son industrie. Il ne reste plus de prétexte à la mendicité, & la fainéantise démasquée devient un crime inexorable "



#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

On lit dans plusieurs feuilles littéraires les citations suivantes sur Tippto-Sultan ; pourquoi, MM. dans

la pénurie complète de sujets littéraires où nous sommes, ne les donneriez-vous pas aussi à vos lecteurs ? Pourriez-vous craindre que ceux qui les connaissent déjà vissent avec déplaisir qu'on ait songé à plaire aux autres ?

Tippo-Sultan est âgé d'environ quarante-trois ans ; ses forces & sa santé paraissent fort altérées. Il a de hauteur environ cinq pieds, huit ou neuf pouces, mesure d'Angleterre, & paraît prendre de l'embonpoint. Il a la figure spirituelle, porte des moustaches, mais point de barbe, il est d'une grande activité & fait souvent de longues promenades. Il est père de onze enfans, dont deux seulement sont mariés. Il est enclin à la cruauté, naturellement porté à la colère & à la vengeance. Il a constamment suivi une politique ruineuse pour ses revenus & nuisible à son gouvernement.

Il se leve quelquefois à sept heures ; mais plus souvent à huit ou neuf. Les jours de halte il se lave & prend médecine. Le barbier le rase, & pendant cette opération le nouvelliste arrive, lui présente les lettres arrivées par les *Tappauls*, & lui raconte les nouvelles des différens pays, dans le même ordre qu'il les a reçues. Celui-ci est suivi par l'officier commandant de ses gardes, qui fait son rapport, & lui présente ensuite les adjudans des différens corps qui font le rapport de leurs corps respectifs. Vers midi, il se met à table, où il reste environ une heure. Il tient alors son *turbar* & expédie toutes ses affaires, civiles & militaires, jusqu'à environ cinq heures. Il donne alors le mot de l'ordre, qu'il prend ordinairement dans les planètes ou dans les signes du Zodiaque ; il l'écrit lui-même dans un livre qu'il dépose dans les mains de ses gardes, d'où les généraux adjudans viennent le prendre. Il se repose alors, & dort pendant environ une heure, se lève & vient prendre son second repas. On fait alors rassembler ses secrétaires qui lui lisent les lettres reçues pendant la journée, & reçoivent ses ordres pour les réponses qu'ils doivent y faire. Quand tout ceci est fini, & que les lettres se trouvent prêtes à partir, il se retire pour reposer, vers les deux ou trois heures du matin. Les jours de marche, & où il n'y a rien qui exige une célérité extraordinaire, l'armée se met rarement en chemin avant huit heures, tems auquel le Sultan a achevé son déjeuner. Il se sert, pendant les marches de son palanquin, mais dans le moment de quelque événement extraordinaire il monte à cheval.

Ces détails sont extraits d'un ouvrage estimé, & dont on attend la continuation avec une impatience flatteuse pour l'auteur. C'est du *Repertoire oriental* &c. par *Alexandre Dalrymple*.

### Avis aux Conteurs.

Lecteurs, ne vous est-il jamais méfarrivé en voulant conter quelque fait, quelque bon mot ? N'avez-vous jamais essuyé la petite humiliation de voir la société à qui vous vous étiez adressé garder le silence à la fin de votre conte, lorsque vous vous attendiez à l'intéresser ou à la faire rire ?

Voici quelques observations sur ce sujet qu'il n'est pas inutile de mettre sous les yeux d'un grand nombre de personnes.

Conteur toujours, a dit la Bruyère, c'est le caractère d'un petit esprit. Essayons de mettre la vérité de cette maxime dans tout son jour.

Où se font les choses que nous avons apprises qui sont les sujets de nos contes ; ou bien se font celles qui nous sont arrivées à nous-mêmes. Si l'on se fait une habitude de conter toujours ce qu'on a lu, ou entendu dire, c'est l'effet d'une petiteesse d'esprit, & l'on court risque de rabattre les oreilles de gens qui peuvent l'avoir lu tout aussi bien que nous. Si l'on ne puifait la matière de ses contes que dans les choses dont la connaissance est parvenue à nous par des routes particulières, & si de cette matière on ne choisissait encore que ce qui est véritablement digne d'attention, il est très-clair que l'on ne conterait que fort rarement.

Il est encore plus ridicule de fatiguer toujours ceux que nous fréquentons par le récit de nos propres aventures. Il y a d'abord dans cette coutume un amour propre choquant & importun ; d'ailleurs dès que vous vous mettez une fois dans une compagnie sur votre propre histoire, vos auditeurs ne feignent de vous écouter que pour être en droit de se faire écouter à leur tour. Remarquons encore que souvent notre amour-propre nous fait trouver touchant ou singulier, ce qui paraît froid à tout autres.

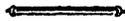
Une seconde raison qui doit empêcher un homme de bon sens de conter toujours, c'est qu'il n'y a rien de si difficile que de conter bien. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit & de l'imagination, il faut avoir un génie tout particulier pour y réussir.

Un conte roule ordinairement sur quelque action, ou sur quelque bon mot ; & pour faire sentir ce que cette action a d'extraordinaire ou ce bon mot de fin ou d'aimable, il faut rapporter justement un certain nombre de circonstances qui préparent l'esprit à comprendre, à la fin du conte, sans difficulté & sans confusion la délicatesse du bon mot, ou le merveilleux de l'action dont il s'agit.

A-t-on l'esprit trop vif ? on court risque de négliger quelqueune des circonstances nécessaires, & le meilleur conte pourra devenir froid & insipide. Manque-t-on de feu ? on pésera trop ses expressions, la compagnie fatiguée d'une lenteur ennuyeuse laissera

parler tout seul le fade historien, & il sera seul encore à rire & à admirer. C'est bien pis si l'on manque de discernement, alors on ne peut finir un conte, l'on s'éloigne toujours plus de son sujet. Un objet fait naturellement penser à un autre objet. Or, en faisant quelque récit, un homme d'un esprit exactement solide, ne choisira de ces idées excitées que celles qui sont absolument nécessaires pour son récit. Au contraire, un homme sans aucune solidité laisse agir son imagination seule, une idée en fait naître une autre, il n'en rejette aucune, & c'est un grand hasard, si par un cercle d'idées il en revient au sujet de son conte. Veut-il nous parler d'une aventure qui s'est passée sur la fin du repas, cette idée du repas lui rappelle celle de tous les conviés, des principaux mets &c. il parlera & des uns & des autres. C'est de cette manière que bien des gens nous promettent un seul conte, & nous en donnent cinquante.

La maxime de M. de la *Bruyere* est donc pleine de sens; & il est sûr qu'il y a de la petitesse d'esprit à conter toujours.



Nous nous proposons déjà depuis longtems de dénoncer à la société une classe de gens, qui par une bizarre vanité se font une espèce d'honneur de leurs maladies chimériques, & qui incapables de s'attirer l'estime des hommes par un vrai mérite veulent s'attirer leur compassion par de fausses souffrances. . . On n'en rencontre que trop dans la société, y sont-ils très-rare. Telles personnes assurément méritent d'être couvertes de honte & de ridicule; & l'on doit charitablement les engager à renoncer à la profession de se porter mal.

On doit en agir différemment avec ceux qui traînent partout à leur suite un triste cortège d'infirmités, de migraines, de fièvres & de vapeurs; gens dont telles infirmités sont l'objet unique de la conversation, & qui n'auraient rien à dire s'ils se portaient bien. On dirait qu'ils prétendent se faire valoir par leurs maladies, & s'attirer de l'estime par des faiblesses & des maux de cœur. Quelque peu divertissans que leurs discours doivent être pour ceux qui sont en parfaite santé, ils leur font souvent l'histoire dans tous ses détails d'une maladie qui a duré six ans; ils parleront de ses différens symptômes, des remèdes qu'ils ont employés, de ceux qui ont eu un bon effet, d'autres qui ont augmenté le mal au lieu de le guérir; ils y ajoutent les sentimens des médecins, & les raisons par lesquelles ils ont appuyé leurs opinions directement opposées. Quand on les laisse à la seconde époque de leur histoire il faut s'attendre à ce qu'ils l'acheveront à la première entrevue.

Il ne faudrait pas, ce semble, traiter de la même manière tous les fâcheux de cette espèce, puisque leur importunité peut découler de différens principes. Il y a des personnes véritablement indisposées, qui entraînées par le penchant, souvent invincible, de l'homme pour la société ne sauraient se passer de paraître encore quelquefois dans le monde.

On fait d'ailleurs que les malades ont de commun avec les gens d'âge qu'ils s'attendrissent extrêmement pour eux-mêmes, & qu'ils ramassent leurs inclinations répandues sur les objets extérieurs pour les concentrer toutes dans un amour-propre plus direct. Rien ne les touche qu'eux-mêmes, & il est naturel qu'ils parlent de ce qui les intéresse le plus. Le récit de leurs maux les soulage & les fait respirer: ils adoucissent en quelque sorte le sentiment de leurs douleurs en le communiquant à ceux qui paraissent le partager par la pitié. Il y a de l'humanité à ne leur pas refuser cette consolation. La charité veut qu'on ait de la complaisance pour une faiblesse dont telles gens ne sont pas les maîtres, & qu'on fasse quelque effort, quelque sacrifice pour prêter une oreille attentive, pour prendre un air d'intérêt à des discours qui semblent importans à ceux qui les tiennent.

Il est étonnant combien d'effets directement opposés coulent de la même source, de l'amour-propre. Il est des personnes qui loin de supposer des maladies du corps par une vraie maladie de l'esprit, ont le faible de ne vouloir jamais convenir de leurs indispositions. C'est leur dire des injures que de leur trouver mauvais visage, & ils seraient au désespoir d'être cru capables de se porter mal. Ils trouvent des prétextes spécieux pour excuser leur air défait, & ils s'empressent de pallier leur peu de santé comme le plus honteux des vices. Une phthisie très-déclarée chez eux, n'est qu'un léger rhume, un épuisement dangereux qu'un peu de fatigue, une fièvre violente qu'une émotion passagère. Il y en a même qui poussent leur manie jusqu'à préférer être crus débauchés que malades; & qui attribueront plutôt leur pâleur à des excès criminels, qu'ils n'ont pas commis, qu'à une délicatesse de constitution, à laquelle ils n'ont point contribué par une conduite déréglée. Rien n'est plus dangereux que de se livrer à telle manie, rien n'est plus propre à laisser prendre au mal de profondes racines. On ne saurait donc trop se tenir en garde contre de pareils travers. Nous serons heureux si notre feuille tombe sous les yeux d'un seul de ces malades, & que cet article puisse l'éclairer sur les dangers auxquels il s'expose.

M O R T S.

Jeanne Esther Ursule Guez, fille mineure.  
Madelaine Segeri, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

3 NOVEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 8 minutes, & se couche à 4 heures 52 minutes.  
La LUNE se leve à 11 heures du soir.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
25 Oct.	6 3†	0 9 3†	0 9 1†	26. p. 9. lig. 1	26. p. 9. lig. 0	26. p. 8. lig. 8
26 . . .	5 3†	3 11 0†	0 8 8†	26. 8.	0 26. 7.	1 26. 8. 3
27 . . .	5 6†	5 10 3†	0 7 7†	26. 6.	7 26. 6.	11 26. 7. 3
28 . . .	6 7†	2 9 5†	0 8. 0†	26. 7.	9 26. 9.	0 26. 9. 8
29 . . .	5 5†	9 10 0†	0 6 6†	26. 10.	1 26. 10.	0 26. 9. 7
30 . . .	7 7†	2 7 9†	0 4 3†	26. 10.	3 26. 11.	5 26. 10. 3
31 . . .	5 8†	3 8 8†	0 6 9†	26. 0.	6 26. 9.	1 26. 8. 8

## VARIÉTÉS.

Qu'ON nous permette d'ajouter quelques observations sur les Bons mots, & leur nature, à celles que nous avons insérées dans cette Feuille la semaine dernière sur la manie de conter, &c.

Le Bon mot est proprement la faillie d'un esprit vif dans laquelle la nouveauté & la justesse sont réunies dans une même idée, exprimée avec force & avec précision. Il emprunte presque tout son éclat, tout son brillant, tout son mérite de l'à-propos.

On peut donner le titre de Bon-mot, d'une manière générale, à toutes les faillies à qui notre définition convient: cependant on ne l'applique d'ordinaire qu'aux faillies que le sel de la raillerie affaïsonne.

Le Bon-mot est plutôt imaginé que pensé; il précède la méditation & le raisonnement; l'esprit qui vient de le concevoir ne voit souvent qu'après coup le tour heureux de cette pensée & le sens étendu & fin qu'elle renferme. Il est tout étonné d'avoir si bien réussi.

C'est d'ordinaire le hasard qui fait naître le bon mot; comme il découvre souvent les plus beaux diamans à ceux qui ne les cherchaient pas; mais les pierres précieuses ne se trouvent d'ordinaire que dans les mines, & le hasard ne fait guères briller le bon

mot que dans un esprit vif, & dans une imagination riche.

La même pensée conçue & exprimée de la même manière, est souvent une sottise chez un sot, & un bon mot chez un homme d'esprit. Cette observation n'est pas de nous; néanmoins nous essayons d'en développer & faire sentir la justesse.

La plupart des bons mots consistent dans des tours d'expressions, qui sans la moindre gêne offrent à l'esprit deux sens également vrais; mais dont le premier qui saute d'abord aux yeux, n'a rien que d'innocent; au lieu que l'autre, qui est le plus caché, renferme souvent une malice ingénieuse.

Cette duplicité de sens n'est autre chose, dans un homme dépourvu de génie, qu'un manque de précision; il ne fait pas exprimer ce qu'il pense par des mots qui ne soient susceptibles que d'une seule signification.

Dans un homme d'esprit cette même duplicité de sens est une adresse, par laquelle, sans donner dans le faux, il fait faire naître deux idées différentes, dont la plus difficile à être saisie dévoile à ceux qui ont la finesse d'y pénétrer une satire délicate, une épigramme vive & mordante qui demeure cachée à une pénétration moins vive.

Quelquefois ce qui fait le Bon-mot n'est autre chose que l'heureuse hardiesse d'une seule expression appli-

quée à un usage peu ordinaire. **Souvent la force d'un Bon-mot ne consiste point dans ce qu'on dit, mais dans ce qu'on ne dit pas ; & qu'on fait sentir comme une conséquence naturelle de nos paroles sur laquelle on a l'adresse de porter l'attention de ceux qui nous écoutent.**

Tous les Bons mots ne sont pas capables de soutenir le récit & encore moins la presse : ils ne doivent souvent leur mérite qu'aux circonstances qui les ont accompagnées, & qu'il est plus aisé de sentir que de dépeindre.

Rarement le Bon-mot part-il d'un esprit raffiné ; il est d'ordinaire l'effet de quelque passion de l'ame qui communique sa chaleur au cerveau. Il faut une espece d'enthousiasme pour les Bons-mots, comme il en faut pour la poésie.

C'est sur-tout l'enjouement qu'inspire la bonne chere qui est la source de ces ingénieuses railleries : les esprits que les alimens nouveaux font bouillonner dans nos veines, & les subtiles vapeurs d'un vin pris sans excès, sont très-propres à causer ces agréables transports. . . Le moyen de dire des Bons-mots à jeun !

Il est certain que pour dire des Bons-mots, il faut & de l'esprit & de l'imagination : & c'est plus certain encore qu'on ne saurait manquer de sagesse quand on se fait une profession d'en dire.

Ainsi que nous l'avons déjà observé dans notre dernière feuille, ceux qui briguent ce vain honneur ne manquent jamais de faire essuyer mille pauvretés pour trois ou quatre saillies marquées au coin du bon goût.

Nous avons déjà dit que la réflexion & l'étude n'entrent point dans l'essence des Bons-mots : par conséquent ceux qui les attendent du hasard ou réfléchissent longtems pour en obtenir, s'égareront vingt fois de la bonne route. Tout ce qu'ils diront ne sera presque que tous bizarres, phrases précieuses ou froides allusions. Ils ne pourront avoir d'admirateurs que ceux qui trouvent beau ce qu'ils n'entendent pas.

Quoique le Bon-mot ne soit pas l'effet de la méditation, il est sûr pourtant que les saillies de ceux qui se font habitués à une exacte méthode de raisonner se sentent de la justesse de leur esprit.

Ces personnes ont enseigné à leur imagination, quelque vive qu'elle soit, à obéir à la sévérité de leur raisonnement ; & leur vivacité, dans le tems même que leur raison n'y préside pas, accoutumée à être restreinte dans de justes bornes, s'y tient par une espece d'habitude.

Peut-être l'esprit le plus fécond en Bons-mots n'en a pas dit six en sa vie qui méritent l'impression. De tous les recueils qu'on en a, l'on peut dire avec Martial.

Bien du mauvais, un peu de bon, et tout le reste est médiocre à raison.

**\*\* SENTIMENS de reconnaissance d'une mere d'ombre de Rousseau.**

Parmi les hommages éclatans que des talens distingués ont rendu au grand homme qui n'est plus, une voix simple & naive ne pourrait-elle s'élever sans offenser sa mémoire ; & pour n'avoir pas reçu de la nature une portion de génie dont elle doue les bien-faiteurs de l'humanité, faudrait-il fermer son cœur à la douce expression de la reconnaissance qu'ils nous ont inspirée ? Non, ce n'est pas de toi, ombre aimante de Rousseau, que je dois craindre des rebuts orgueilleux ; l'hommage ingénu d'un enfant eût flatté ton ame pure & sensible. Tu ne dédaigneras point un faible tribut que je te dois à tant de titres, & que j'ai tant de plaisir à te présenter. C'est toi qui as éclairé mon esprit en échauffant mon cœur ; c'est toi qui m'as montré la voie presque effacée qui devait me rapprocher de la nature ; ta main bienfaisante l'a semée de fleurs, & tu m'as conduite au devoir par la route du plaisir.

Hélas ! je ne puis me rappeler sans douleur ces tems où une mere sembloit se dépouiller des sentimens les plus chers à son ame. Le charme qu'elle éprouvait à ferrer contre son sein le fruit de sa tendresse, ses yeux que la nature remplissait de larmes pour l'avertir combien un cruel abandon ferait contraire à ses vœux, tout lui défendait vainement de laisser échapper de ses bras l'enfant à qui elle venait de donner le jour. Quelle est donc cette puissance barbare qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers, nous fait étouffer les sentimens les plus tendres, pour suivre des exemples cruels dont nous n'avons à recueillir que des remords ? Est-il bien vrai qu'effrayée de quelques sujettions légères qu'il fallait s'imposer, une mere ait pu se résoudre à livrer ses enfans à d'avidés mercénaires, dont l'amour est déjà flétri par le prix qu'elles mettent à des soins inappréciables ? Se peut-il qu'elle ne se soit jamais représenté le fruit de ses tendres amours, essayant les duretés d'une femme sauvage, qui, insensible à ses larmes, sourde à ses cris plaintifs, ne lui apporte des secours involontaires que lorsqu'elle est fatiguée de la longueur de ses gémissemens ; qui, comptant pour rien les maux qui, sans ôter la vie, la rendent insupportable, ne se croit point responsable des infirmités dont le malheureux peut être affailli dans un âge plus avancé ; lorsqu'éloigné de ses regards, elle aura oublié qu'il fut un jour nourri de sa propre substance ?

Pauvres enfans ! que votre destinée étoit malheureuse avant que vous eussiez trouvé un défenseur ! Mais la nature, en nous tendant, n'a pu souffrir plus

longtems que tous ses bienfaits demeurassent inutilés ; elle a pris soin de former de ses dons les plus précieux un homme qui peut nous faire entendre ses reproches & ses ordres. Sa voix est enfin descendue dans nos cœurs ; elle nous a demandé grace pour l'innocent que nous portons dans notre sein : la tendresse maternelle s'est éveillée à ses justes plaintes ; elle a ouvert ses trésors , & , étonnée de ses richesses , elle a senti le besoin d'en jouir.

Donner l'existence est devenu trop peu pour une mere. Elle veut , en allaitant son enfant , lui donner cette premiere preuve que ses jours lui deviendront plus chers que les siens. Elle le prend dans ses bras , ses yeux ne s'attachent sur lui que pour ne le plus quitter ; elle se pait à interpréter ses desirs , en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conservation de ses jours.

Ses premiers besoins étant satisfaits , elle jette sur lui des regards encoré plus touchans ; elle ne tremble plus de s'en voir séparée que par la Parque inhumaine ; & sans elle , qu'aurait-elle à redouter ? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une mere ? Il semble dans ces délicieux instans , que tous ses sens ne lui ont été donnés que pour veiller à son ouvrage.

Loin d'elle à jamais ces liens cruels qui enlèvent aux enfans le libre usage de leurs facultés naissantes , arrêtent toutes leurs fonctions , tous leurs développemens , & dès leur entrée dans la vie , travaillent à détruire tous les avantages qui devaient la leur faire chérir.

Quel spectacle bien plus satisfaisant pour elle , de les voir se livrer à tous les mouvemens que leur prescrit la nature , de lire sur leur front une douce joye qui se répand sur tous ceux qui les observent ! Leurs mouvemens ont retrouvé les graces qu'ils avaient perdues. La gaieté est peinte sur leur visage. La franchise , mere de la liberté , brille dans tous leurs traits. Leurs caresses , leur langage , tout annonce l'heureuse disposition de leurs organes. Quel plaisir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur souplesse ! Il semble qu'ils vous disent : *Nous avons remporté une victoire : c'est à Rousseau que nous consacrons nos plaisirs : ce sont des fêtes pour honorer sa mémoire.*

O tendre & généreux libérateur de l'enfance ! toi qui lui as brisé les chaînes , & de l'esclavage l'as fait passer à un heureux état de liberté ! c'est avec lui que je viens offrir ce tribut de reconnaissance ; c'est par ses mains pures que je viens brûler de l'encens sur ta tombe & la couvrir de fleurs.

Si tout ce qui déforme la belle nature , tous ce qui étouffe les sentimens de pitié & de tendresse , est proscriit désormais par les races futures ; si les fa-

milles deviennent plus unies ; si les enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour ; si les unions deviennent plus douces par le spectacle d'une mere entourée de ses enfans , c'est à toi que l'humanité doit tous ces bienfaits.



\*\*\* Il y a trois choses , disait un bel esprit , que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien comprendre : *la peinture , la musique & les femmes.* Je n'oublierai jamais ce mot. Outre qu'il est l'expression d'une franchise & d'une modestie rares dans un de ces hommes qui se piquent bien plus de connaître que d'aimer : il n'est pas de jour qu'il ne me réconcilie avec mon ignorance , & je lui dois de vivre en paix avec des goûts auxquels il n'a pas tenu à mon amour-propre de me faire renoncer , parce que je ne fais qu'en jouir & jamais en raisonner. Pour ne parler ici que de peinture , croirez-vous que deux longs voyages en Italie n'ont pas suffi pour faire de moi un connaisseur ? croirez-vous que j'ai passé trois ans à Rome sans m'apercevoir du nombre que *Michel Ange* a si mal - adroitement donné à son *Adam* & à son *Eve* de la chapelle Sixtine ; sans oser trouver mauvais que *Raphaël* ait mis une pioche de fer dans la main de notre premier pere , & dans celle d'*Apollon* un violon au lieu d'une lyre ? Quel dommage , s'écriait un jeune Français à la vue de *Vénus Callipyge* , quel dommage que ce je ne fais quoi de *Faunesque* si bien démêlé , si bien défini par un de nos artistes , se trouve répandu dans les traits de cette charmante statue ! Je n'étais qu'à deux pas de ce connaisseur ; j'admiraïs dans cet instant ce que tout le monde admire dans cette *Vénus* , ce qui lui a valu son nom & sa grande réputation ; & jusqu'alors j'avais fait peu d'attention à son visage. Je le regarde , je le fixe longtems ; hé bien , je ne réussis pas plus à y trouver du *Faunesque* qu'il ne me fut possible dans la suite de découvrir dans la fameuse cène du *Vinci* à Milan , cette main avec quatre doigts seulement , qui a frappé au premier coup d'œil deux ou trois de nos subtiles voyageurs.

Il est bien prouvé après cela qu'il ne m'est pas permis de juger des beaux-arts. Cependant j'aspire-rais à n'y pas rester ignorant : j'ai cinquante ans , ai-je l'espoir d'y réussir ? Ne pourrions-nous pas nous réunir , quelques-uns , former une société littéraire d'ignorans , & faire claquer notre fouet tout comme d'autres ? Veuillez , Messieurs , insérer ma Lettre dans votre Journal , je me tiendrai au guet pour savoir ce qu'on en pensera. Mais j'avertis Messieurs les critiques , qui pourraient l'avoir oublié , ou ne l'avoir jamais lu , qu'il n'est pas de lettre bien écrite ou bien pensée , mal écrite ou mal pensée , qui ne

trouve à la fois, & même parmi ceux de leur profession, ou des censeurs sévères ou de zélés apologistes.  
Signé Adam \* \* \*

FRAGMENT sur la PEUR.

Plusieurs personnes qui lisent Homère sont choquées de la fuite d'Hector à la première vue d'Achilles, au vingt-deuxième livre de l'*Iliade*. Mais Homère qui avait bien étudié les hommes, n'ignorait pas que le courage abandonne facilement celui qui a une certitude absolue qu'il va périr : or c'est le cas où se trouvait Hector vis-à-vis l'invincible Achille. — Quelqu'un félicitait un jour Milord Pétersborowg de ne n'avoir jamais eu peur : “ Monsieur, répondit-il, montrez-moi un danger que je croie prochain & bien réel, je vous promets alors d'avoir autant peur que vous ”.

PENSÉE sur le Mariage.

Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes que de femmes qui aiment leurs maris : l'on pourrait en chercher la raison dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, & les maris ne dépendent point de leurs femmes. Ajoutons à cette pensée que la plupart des différens qui s'élevaient entre mari & femme viennent le plus souvent de ce que celle-ci a voulu sortir de l'état de dépendance où la nature l'a mise. — En général, on dit trop de bien, on dit trop de mal de l'état du mariage. — Terminons cet article par une citation de Bacon : “ Les femmes, dit-il, sont nos maîtresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc à tout âge des raisons de se marier ”.

MORALE.

On entend par maxime une proposition générale & qui contient une vérité pratique. L'on a comparé certaines maximes à des chevaux mêlés. En tient-on un bout, on peut dévider toute la morale ; mais il faut pour tel ouvrage des mains bien adroites. Passons à quelques citations.

O fils d'Adam ! que la vertu soit toujours devant tes yeux, & représente-la si belle qu'il te soit impossible de ne la pas aimer ! Sur-tout ne t'occupe point de ses préceptes sans penser à ses charmes, à ses effets ; donne-lui un corps, saisis-la par tes sens.

Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage, & des malheurs où tombe l'insensé ; tu intéresseras ton cœur à être vertueux.

Ne renonçons jamais au bonheur : les sources du bien & du mal sont cachées, & nous ignorons laquelle de ces sources doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie que nous avons encore à parcourir. O homme ! O toi que tu fois, ô mon frère ! dans le malheur fois donc patient & espère.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Affurément, Messieurs, ce que vous avez déjà inséré dans votre Feuille sur le serment est un de ces articles utiles qui concourent à l'harmonie, au bonheur de la Société. Eclairer le peuple sur la nature du serment, c'est répandre une lumière salutaire sur un des objets qu'il lui importe le plus de connaître. Mais il se pourrait que la classe de vos Lecteurs qui sont cas de la littérature & la cultivent en raison de leurs circonstances, liraient avec quelque intérêt sur le même objet d'autres détails que ceux que vous leur avez donnés.

L'usage du serment fut ignoré des premiers hommes. La bonne foi régnait parmi eux, & ils étaient fideles à exécuter leurs engagements. Ils vivaient ensemble sans soupçon, sans défiance. Ils se croyaient réciproquement sur leur parole & ne savaient ce que c'était ni que de faire des sermens, ni de les violer. Dans ces premiers jours du monde naissant, dit *Juvenal*, les Grecs n'étaient pas toujours prêts à jurer, & si nous en croyons *Despreaux*,

Le Normand même ignorait le parjure.

Mais sitôt que l'intérêt personnel eut divisé les hommes ils employèrent pour se tromper la fraude & l'artifice. Ils se virent donc réduits à la triste nécessité de se précautionner les uns contre les autres. Les promesses, les protestations étaient des liens trop faibles ; on tâcha de leur donner de la force en les marquant du sceau de la religion, & l'on crut que ceux qui ne craignaient pas d'être infideles, craindraient peut-être d'être impies. La discorde, fille de la nuit, dit *Hésiode*, enfanta les mensonges, les discours ambigus & captieux, & enfin le serment si funeste à tout mortel qui le viole. Obligés d'avoir recours à une caution étrangère, les hommes crurent devoir la chercher dans un être plus parfait. Ensuite, plongés dans l'idolâtrie, le serment prit autant de formes différentes que la Divinité.

(La suite dans une autre feuille.)

MORTS.

Un enfant mâle mort en venant au monde.  
Marianne Louise Emery, fille mineure.  
Jean Rodolph Vachter, fils mineur.  
Jouffe Elizabeth Milliet, fille mineure.  
Jean François Jaquillard.

JOURNAL DE LAUSANNE.

10 NOVEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 18 minutes, & se couche à 4 heures 42 minutes.  
La LUNE se leve à 5 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
1 Nov.	6 9f	0 7 3f	0 5 4f	26. p. 10. lig. 3	26. p. 10. lig. 1	26. p. 9. lig. 9
2 . . .	5 3f	3 8 of	0 6 of	26. 8.	3 26. 7.	7 26. 8.
3 . . .	5 5f	5 9 3f	0 6 1f	26. 9.	9 26. 10.	3 26. 11.
4 . . .	4 8f	2 6 3f	0 3 2f	26. 11.	0 26. 11.	7 26. 9.
5 . . .	3 8f	9 7 7f	0 6 1f	26. 10.	1 26. 11.	0 26. 10.
6 . . .	4 5f	2 8 3f	0 6 of	26. 11.	3 26. 11.	7 26. 11.
7 . . .	3 9f	3 8 of	0 5 3f	27. 2.	0 27. 1.	0 27. 0.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

le 2 Novemb. 1792.

MESSIEURS,

EN relisant un de vos Journaux, j'ai vu les lamentations d'un mari qui se plaint de ce que sa femme gronde toute la journée ses domestiques. Comme les chagrins de ménage aigrissent, dit-on, l'humeur des femmes (qui ont déjà tant de sujets de mettre leur patience à l'épreuve dans le saint état du mariage), que, dis-je, les servantes mal-adroites & ignorantes causent un véritable désagrément aux femmes, je propose aux vieux garçons qui, ayant entendu le tapage des femmes de leurs amis, auront été dégoûtés du mariage, d'établir, pour le bien de l'humanité, un fond pour être employé à faire élever les jeunes filles des payfans que leurs parens destinent à servir, à tout ce qu'il faut savoir pour entrer dans de bonnes maisons. L'on confierait cette éducation de cuisinières, de femmes de chambre, filles d'enfans, & grosses servantes, à des personnes de bonnes mœurs, & au fait de tous les ouvra-

ges & occupations de ménage qu'il faudrait enseigner à ces jeunes filles, qu'on pourrait prendre depuis l'âge de quatorze ans. On payerait leur nourriture & entretien, & l'on donnerait une discrétion au nouvel an, proportionnée aux progrès que les examinateurs trouveraient que les élèves auraient faits. Par ce moyen les maîtresses de ces jeunes filles pourraient faire, à leur tour, un établissement pour tenir des pensionnaires, & y trouveraient un dédommagement suffisant à leurs peines & soins; les filles, bien dressées, trouveraient plus aisément des services avec des gages honnêtes; la mauvaise économie de prendre des domestiques novices n'existerait plus; les femmes n'auraient plus, dans leur ménage, de sujets de mauvaise humeur, & les hommes renonceraient au célibat. Qu'en dites vous, Lecteurs, ce projet n'en vaut-il pas un autre?

J'ai l'honneur d'être &c.

D...

On se trouve bien d'aimer les autres.

Le jeune Azamet était le favori de son maître, le grand seigneur. Celui-ci l'éleva rapidement aux plus grands honneurs, & lui confia à la fin la charge importante de grand-vifir.

Azamet, guidé par les conseils de son ami, le sage Usbeck, ne fut pas plutôt au timon des affaires, qu'il fit divers changemens salutaires pour le bien de l'Etat. Cela lui procura beaucoup d'ennemis parmi les grands de l'empire qui méditerent sa perte. Ils y réussirent, Azamet fut déposé, & ses biens furent confisqués.

Abandonné de tout le monde & réduit à la misère, il quitta Constantinople, & après avoir erré quelque tems dans son exil, il trouva entre des montagnes escarpées un vallon solitaire, où il fixa son séjour.

Là, il habitait une petite cabane qu'il s'était bâtie lui-même, & labourait une piece de terre, située au bord du ruisseau qui traversait le vallon.

Son ancien ami, très-inquiet sur son sort, ne put pendant longtems avoir de ses nouvelles: enfin il apprit par un heureux hasard le lieu de son séjour, & y vola.

Il le trouva labourant son petit champ, & se précipita dans ses bras; tous les deux restèrent pendant quelques momens dans leurs embrassemens mutuels, sans proférer une parole. — Enfin le sage Usbeck rompit le silence, & s'écria: " Ah ! mon cher Azamet, je vois que votre vertu vous a accompagné dans ce désert; elle vous console dans votre malheur, & vous dédommage de la perte de vos honneurs & de votre fortune. L'air de contentement que vous avez m'en est garant. Mais dites-moi, mon ami, si elle a aussi pu vous dédommager de la perte de la société? — Peut-on être heureux lorsqu'on ne se voit plus aimé de personne?"

Azamet avoua, que la perte de ses amis avait été la seule chose dont il avait eu de la peine à se consoler. Cependant, ajouta-t-il, il n'y a pas de contrée si rude & si stérile, qui ne fournisse des alimens à la bienveillance, lorsqu'on en porte le germe dans son cœur. Son ami ne comprit pas assez ce qu'il voulait dire par-là: mais ce qu'il vit bientôt, le lui expliqua.

En approchant de la cabane, ils rencontrèrent un jeune cheval qui venait au devant d'eux en hennissant & en bondissant. Il s'arrêta devant Azamet, & se laissa caresser par lui; puis il recommença à hennir & à bondir, comme pour témoigner sa joie de l'arrivée de son maître. — Bientôt ils virent arriver du pré voisin deux génisses qui passèrent & repassèrent devant Azamet, comme pour lui offrir leur lait, ou pour demander le joug.

Peu après, deux chèvres descendirent avec leurs chevreaux du haut des rochers, & vinrent au-devant de leur maître. Elles sautaient & dansaient autour de lui, transportées de joie de le revoir. — C'est ce que firent encore quatre à cinq brebis qui

s'y joignirent. — En même tems il arriva une volée de pigeons, qui se portèrent sur sa tête, ses épaules & sa main, & dont quelques-uns le becquetaient comme pour le baiser.

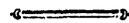
En entrant dans la petite cour, le coq ne l'aperçut pas plutôt qu'il fit un cri de joie. Toutes les poules furent attirées par-là, & exprimèrent leur joie par un caquet général.

Mais toutes ces démonstrations de joie ne furent rien en comparaison de celles de deux chiens, qui sortirent de la cabane à son arrivée. Ils n'étaient pas allés à sa rencontre, comme pour lui montrer avec quelle fidélité ils avaient gardé la maison. Ils furent hors d'eux-mêmes en revoyant leur maître. Tantôt ils couraient autour de lui, comme s'ils étaient fous, tantôt ils se traînaient dans l'attitude la plus humble à ses pieds & les léchaient. A la moindre caresse qu'il leur faisait, ils sautaient & aboyaient, & faisaient en courant le tour de la cabane. Puis ils revenaient hors d'haleine, & se couchaient aux pieds de leur maître.

Usbeck fut touché de ces scènes jusqu'aux larmes. " Vous voyez, lui dit son ami, que je suis toujours ce que j'ai été dès mon enfance, l'ami de tous les êtres vivans. — Je souhaitais de me voir aimer des hommes; le destin m'en a séparé. Que me restait-il à faire? Il m'était impossible de ne pas aimer, & de n'être pas aimé? — J'eus donc recours à ces créatures; je leur fis du bien, & j'eus bientôt le plaisir de jouir de leur reconnaissance".

" Vous voyez, qu'au milieu de ces rochers inhabités, je ne manque pas de compagnie, & que mon désert n'est pas un tombeau. Je vis encore, mon cher Usbeck, je vis; car j'aime, & je suis aimé".

( Traduit de l'allemand de M. CAMPE. )



*Suite de la Lettre sur le SERMENT insérée dans la dernière Feuille.*

Les Perses attestaient le soleil pour vengeur de l'infraction de leurs promesses. Ce même serment prit faveur chez les Grecs & les Romains.

Les Scythes usaient aussi d'un serment qui avait je ne sais quoi de noble & de fier, & qui répondait assez bien au caractère un peu féroce de cette nation. Ils juraient par l'air & par le cimetière, les deux principales de leurs divinités; l'air, comme étant le principe de la vie, & le cimetière comme étant une des causes les plus ordinaires de la mort.

Enfin les Grecs & les Romains attestaient leurs Dieux, qui la plupart leur étaient communs, mais sur-tout les deux Divinités qui présidaient plus par-

ticulièrement au ferment que les autres, je veux dire la Déesse *Fides* & le Dieu *Fidius*.

Nous avons vu que la bonne foi eut besoin pour se contenir d'emprunter le secours des sermens. Il fallut que les sermens à leur tour, pour se conserver dans quelque force, eussent recours à certaines cérémonies extérieures. Les hommes esclaves de leurs sens voulurent qu'on les frappât par des images sensibles, & à la honte de leur raison l'appareil fit souvent plus d'impression sur eux que le serment même.

L'usage le plus ancien & peut-être le plus naturel & le plus simple, c'était de lever la main en faisant serment. Du moins ce fut en cette sorte que se fit le premier serment dont nous ayons connaissance. "J'en leverai la main devant le Seigneur, le Dieu Très-Haut", dit Abraham. Mais les hommes ne se contentant pas de cette grande simplicité, ceux qui pour leur état étaient distingués des autres, voulurent jusques dans cette cérémonie faire paraître des symboles & des instrumens de leurs dignités, ou de leurs professions. Ainsi les rois leverent leur sceptre en haut, les généraux d'armée leurs lances ou leurs pavois, les soldats leurs épées, dont quelquefois aussi ils s'appuyaient la pointe sur la gorge, selon le témoignage de Marcellin.

On crut devoir encore y faire entrer les choses sacrées. On établit qu'on jurerait dans les temples; on fit plus, l'on obligea ceux qui jureraient à toucher les autels. Souvent aussi en jurant l'on immolait des victimes, on faisait des libations, & l'on joignait à cela des formules convenables au reste de la pompe. Quelquefois encore, pour rendre cet appareil plus terrible, ceux qui s'engageaient par des sermens trempaient leurs mains dans le sang & dans les entrailles des victimes.

Mais outre ces cérémonies qui étaient presque communes à toutes les nations, il y en avait de particulières à chaque peuple, toutes différentes selon la différence de leur religion ou de leurs caractères. On voit dans l'écriture qu'Abraham fait toucher sa cuisse à Elieser dont il exigeait le serment. Jacob mourant prescrivit la même formalité à Joseph. Sur quoi l'historien Joseph dit simplement que cette coutume était générale chez les Hébreux, qui selon les Rabbins jureraient de la sorte pour honorer la circoncision.

Les Scythes accompagnaient leurs sermens de pratiques tout-à-fait conformes à leur génie, lorsque nous voulons, dit l'un d'eux dans Lucien, nous jurer solennellement une amitié mutuelle, nous nous piquons le bout du doigt, & nous en recevons le sang dans une coupe; chacun y trempe la pointe de son épée, & la portant à sa bouche suce cette liqueur

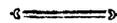
précieuse: c'est parmi nous la plus grande marque qu'on puisse se donner d'un attachement inviolable, & le témoignage le plus infailible où l'on est de répandre l'un pour l'autre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Souvent les Grecs pour confirmer leurs sermens jetaient dans la mer une masse de fer ardente, ils s'obligeaient de garder leur parole jusqu'à ce que cette masse revint d'elle-même sur l'eau.

Quelques-uns ne se bornerent pas à de simples cérémonies convenables, ou ridicules; ils en inventèrent de folles & de barbares. Il y avait un pays dans la Sicile, où l'on était obligé d'écrire son serment sur de l'écorce, & de le jeter dans l'eau; s'il fornageait il passait pour vrai; s'il allait à fonds, on le réputait faux; & le vrai ou prétendu parjure était brûlé. Le Scholiaste de Sophocle nous assure que dans plusieurs endroits de la Grèce on obligeait ceux qui juraient de tenir du feu avec la main, ou de marcher les pieds nus sur un fer chaud.

Voilà, Messieurs, un précis de ce qui concerne les sermens en usage chez les anciens. Là, comme dans la plupart des institutions humaines, on peut remarquer un mélange surprenant de sagesse & de folie, de vérité & de mensonge: tout ce que la religion a de plus vénérable & de plus auguste, confondu avec tout ce que la superstition a de plus vil & de plus misérable. Tableau fidèle de l'homme qui se peint dans tous ses ouvrages, & qui n'est lui-même, à le bien prendre, qu'un composé monstrueux de lumières & de ténèbres, de grandeur & de misère.

D. J.



## COURS DE PHYSIQUE.

L'étude des sciences physiques, aujourd'hui si cultivées dans toute l'Europe, a fait de bonne heure l'occupation favorite de nos compatriotes. Nous voyons parmi nous, & déjà dès les tems voisins de la renaissance des lettres, des Naturalistes distingués qui ont instruit & éclairé les autres nations dans plusieurs branches de l'objet de leurs études. Ce goût si naturel au Suisse environné de toutes parts de richesses physiques s'est étendu & fortifié, est devenu plus général. Les sociétés savantes de Berne, Bâle, Zurich, principalement occupées des progrès des sciences physiques, n'ont pas peu contribué à en augmenter le nombre des amateurs.

On fait encore qu'il s'est formé au sein de notre ville, depuis une dizaine d'années, une société composée de personnes de notre pays & de toute la Suisse, distinguées par leurs travaux & leurs lumières dans

les sciences physiques. Les trois volumes qu'elle a déjà publiés montrent à la fois & son zèle & ses succès. Cependant, il faut l'avouer, ces secours ne sont pas à la portée de tout le monde; il n'y a que ceux qui sont déjà initiés dans la physique & l'Histoire-Naturelle qui puissent en profiter. Les jeunes gens ou ceux dont le goût n'est pas déterminé, manquent de notions préliminaires se sont long-tems trouvés dénués de tous moyens de s'éclairer sur cet objet. Ce n'est que depuis peu d'années que l'érection d'une nouvelle chaire de physique théorique & expérimentale a fourni une instruction suivie sur cette partie. Le Professeur qui l'a rempli a senti que des leçons sur la physique proprement dite seraient insuffisantes s'il n'en joignait pas sur l'Histoire Naturelle, science qui est la base & le fondement de la première. C'est ce qui l'a engagé à réunir à son Cours de physique un cours particulier d'Histoire-Naturelle; dans lequel il donne les notions élémentaires sur les trois regnes de la nature. Ce cours est pratique; les échantillons des différens objets qui en font le sujet sont exposés aux yeux & à l'examen des élèves; les expériences principales d'analyse & de synthèse y sont faites avec soin, les usages économiques y sont développés, la manière de lire dans le grand livre de la nature & de s'instruire soi-même à l'aide des méthodes y est expliquée de la manière la plus facile à être saisie. Parmi ces secours on doit compter pour beaucoup ceux que différens amateurs de cette ville ont bien voulu fournir. On fait que l'illustre propriétaire d'une riche collection de minéralogie, amateur qui réunit à des talens distingués, à la franchise & à l'intégrité d'un militaire, la culture de l'esprit & l'amour des lettres, s'est empressé de laisser servir cette précieuse collection aux démonstrations sur la partie minéralogique. On fait que M. le Colonel \*\*\* qui joint à des talens, à des lumières & beaucoup d'aménité, & beaucoup de complaisance, possède un cabinet très-intéressant d'Histoire Naturelle, & qu'il met une partie de son bonheur à le faire servir à l'agrément & à l'utilité du public. Quelques autres amateurs encore se sont prêtés avec plaisir à fournir des échantillons de leurs collections; le goût que la jeunesse du pays a paru prendre à ces leçons, l'ardeur avec laquelle plusieurs de ces jeunes gens recherchent les curiosités naturelles, les progrès marqués & rapides que quelques-uns d'entr'eux font déjà dans la minéralogie, la botanique, l'insectologie &c. donnent les plus flatteuses espérances, & ne contribuent pas peu à animer & soutenir le zèle & les travaux du démonstrateur du cours d'Histoire-Naturelle.

Les circonstances actuelles ayant retardé l'ouverture ordinaire des leçons, il ne commencera que lundi 3 Décembre, à onze heures du matin, à la salle de physique, il y aura cinq leçons par semaine; le cours ne finira que dans le courant de May.

FRAGMENT sur la présence d'esprit.

La présence d'esprit pourrait être, dit-on, définie une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour rougir. C'est un avantage qui a souvent manqué aux hommes les plus éclairés. La présence d'esprit demande un esprit facile, un sens froid modéré, l'usage des affaires, & selon les différentes occurrences, divers avantages: de la mémoire, de la sagacité dans la dispute; de la sécurité dans les périls; & dans le monde cette liberté de cœur, qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe, & nous tient en état de profiter de tout. Citons - en quelques exemples.

La présence d'esprit semble sur-tout nécessaire à un Général d'armée, particulièrement pour réparer aux hasards au milieu d'une action. *Consalve de Cordoue*, général de *Ferdinand V*, roi d'Arragon, venait, dans une action, de voir sauter, dès les premières décharges des ennemis, le magasin à poudre des Espagnols. "Enfans, s'écria-t-il aussitôt à ses soldats, la victoire est à nous; le ciel nous annonce par ce signe éclatant que nous n'aurons plus besoin d'artillerie". Cette confiance du Général en inspira aux soldats, & leur fit remporter la victoire.

Un coup de tonnerre allait décourager l'armée de *Cyrus* prête à livrer bataille. "Mes amis, dit-il, le ciel se déclare pour nous; marchons, j'entends le cri de la victoire: nous te suivons grand *Jupiter*!"

M O R T S.

Monsieur le Major Jean Samuel François, citoyen & Membre du Conseil des 60 de la ville de Lausanne, âgé de 81 ans & deux mois.

Un enfant mort avant le baptême.

Marie Léderray, de la paroisse de Villette, âgée de 54 ans.

Judith Augustine Goley, fille mineure.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

17 NOVEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 27 minutes, & se couche à 4 heures 33 minutes.  
La LUNE se leve à 10 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
8 Nov.	6 3†	0 6 0†	0 4 1†	26. p. 0. lig.	0 26.4 p. 11. lig.	0 26. p. 10. lig.
9 . . .	5 3†	3 7 1†	0 3 1†	26. 9.	9 26. 9.	0 26. 9.
10 . . .	5 6†	5 5 3†	0 5 1†	26. 8.	1 26. 7.	0 26. 7.
11 . . .	4 2†	2 4 5†	0 5 6†	26. 7.	7 26. 6.	2 26. 8.
12 . . .	5 0†	9 5 0†	0 4 2†	26. 7.	1 26. 8.	1 26. 7.
13 . . .	3 3†	2 5 0†	0 4 1†	26. 4.	2 26. 5.	1 26. 4.
14 . . .	4 0†	3 5 2†	0 5 0†	27. 5.	4 27. 6.	1 27. 5.

## BELLES-LETTRES.

Vevay, le 10 Novembre 1792.

**V**OULEZ-vous, Messieurs, essayer d'insérer dans votre Feuille le Logogriphe qui suit, & en indiquer le mot en même temps? Peut-être plusieurs de vos lecteurs, qui à la vue d'une difficulté se rebu- tent & abandonnent la lecture de l'objet qui le leur présente, alors trouveraient au moins quelque plaisir à faire cette lecture, ne fut-ce que pour observer si le logogriphe est exact. J'aurais bien des choses à vous dire sur ce sujet; mais, Messieurs, je fais combien il doit paraître futile à cette foule de censeurs sévères, gens toujours d'un mérite distingué, & pour lesquels, selon eux, aucune matière n'est difficile, n'est étrangère, & qui prennent pour des lumières la fa- cilité de critiquer.

Signé, C\*\*\* de Lyon.

LOGOGRIPE, dont le mot est *Corfaire*.

Enfant de l'industrie & de l'ambition.

Je n'habite la terre

Que le temps nécessaire

Pour me remettre en action.

A ce début, lecteur, connais-tu mon essence?

Non, je ne le crois pas;

Et malgré son intelligence

Il faut t'aider à sortir d'embaras.

Je t'offre en débutant une marque de joie (1);

Le plus dur des métaux (2), un gros oiseau de proie (3);

Un instrument sinistre aux bêtes des forêts (4);

Et celui du laboureur sillonnant les guérets (5);

Un roi dont Jupiter trompa la vigilance (6);

Une isle où Simonide a reçu la naissance (7);

Le plus cher des mortels que l'on voie à la cour (8);

Et ce qui vient fermer les barrières du jour (9);

Ce que craint le nocher surtout dans les tempêtes (10);

Ce qui sert à l'autel même aux plus grandes fêtes (11);

Celle de qui Phafis effuya la fierté (12);

Un péché capital (13); une divinité (14);

Le nom de ce guerrier qui tout couvert de gloire,

Du vainqueur de Porus surpassa la mémoire (16);

Une arme très-connue aux peuples Indiens (17);

(1) Ris. — (2) Acier. — (3) Roc. — (4) Cor.

(5) Soc. — (6) Acrife. — (7) Ceos. — (8) Roi.

(9) Soir. — (10) Roc. — (11) Lire. (12) Ea

(13) Ire. — (14) Sera. — (16) César. — (17) Are.

Une *Nymphe* jadis chez les Egyptiens (3);  
 Un des fils de *Jacob* (4), du monde une partie,  
 L'instant d'un fatal dans une maladie (5);  
 Le métal pour qui l'homme affronte le trépas (6);  
 Une fleur dont *Eglé* peut orner ses appas (7);  
 Une conjection (8), une ville en Espagne (9);  
 Une rivière en France (10), une autre en Allemagne;  
 Ce qui fait résonner le Roi des instrumens (11);  
 Ce qui sert à former le plus beau vêtement (12);  
 Le pere de *Gustave* (13), une des Atlantides (14);  
 Un meuble de devote (15), une des Néréides (16);  
 Deux notes de musique (17); un amant malheureux (18);  
 Un nid de souverain (19), un meuble dangereux (20);  
 Ce qui, ... mais retenu par mon peu d'éloquence,  
 De crainte d'ennoyer je garde le silence.

VARIÉTÉS.

Morges, le 8 Novembre 1792.

Un mor, Messieurs, je vous prie, sur une expression qui fut l'autre jour le sujet d'une dispute assez longue entre quelques gens instruits. Qu'entend-on aujourd'hui par un *Bel-esprit*? Cette expression, je le fais, fut d'abord appliquée dans son sens propre à des génies excellens qui joignaient dans leurs productions un raisonnement exact à la beauté de l'imagination, & à l'heureuse précision des termes. Ensuite, ceux-là même qui n'écrivaient point, mais dont le goût sûr & fin savait distinguer dans les bons ouvrages d'esprit les bons endroits d'avec les mauvais, furent désignés par le même titre. Quelque tems après on a appelé *Bel-esprit* tout auteur bon ou mauvais, tout homme assez fou, ou assez malheureux pour barbouiller du papier & faire rouler la presse. Aujourd'hui ce mot ne se prend-il pas en mauvaise part? Voilà la question agitée l'autre jour, & que je fus chargé de vous prier de soumettre à l'examen de vos lecteurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O. S.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, 12 Novembre 1792.

Avez-vous, comme moi, Messieurs, été surpris de trouver dans les églises aux *St. Christophes* que vous

- (3) Jo. — (4) Afer. — (5) Crife. — (6) Or.  
 (7) Roje. — (8) Car. — (9) Soria. — (10) Qife.  
 (11) Aif. — (12) Soie. — (13) Eric. — (14) Ja.  
 (15) Rosaire. — (16) Sao. — (17) Ut, re. — (18) Aitre. — (19) Aire. — (20) Raloir.

peuvent y avoir vu une figure colossale? Voici un éclaircissement à ce sujet, que je viens de trouver dans un manuscrit déposé dans une de nos Bibliothèques " *St. Christophe*, nom grec, qui signifie porte, *Christ*. Ce Saint a été mis à la place d'*Hercule*. ... Sa statue gigantesque se trouve dans nos anciennes églises. Nos peres qui avaient peur de mourir subitement avaient une tradition qui leur assurait qu'on ne mourait point le jour qu'on avait vu la figure de *St. Christophe*; en conséquence on le peignait comme un géant pour la commodité du public".

Y. O.

Il est bon de savoir un métier.

Le fils d'un riche gentilhomme était venu avec son gouverneur dans une ville commerçante, pour visiter les fabriques & les manufactures. On les mena par-tout; & on leur fit tout voir. Le jeune gentilhomme trouva beaucoup de choses dignes de son attention; mais ce qui attira surtout les regards, ce furent des enfans, de jeunes garçons & de jeunes filles, qui, n'étant pas plus âgés que lui, gagnaient leur vie en travaillant. Il en fut étonné, & en s'en allant, il dit à son gouverneur avec un air de mécontentement: " Quoique je me trouve heureux de n'être pas obligé de gagner ma vie aussi péniblement que ces enfans-là, je me sens malheureux de vivre dans une espèce d'oisiveté, & de ne pouvoir encore rien faire d'utile pour les autres". — Le gouverneur lui représenta, que quoiqu'il ne pût pas encore être utile au monde, il se préparait par ses études à le devenir un jour. Cela ne tranquillisa point le jeune homme, qui voulait absolument se rendre utile à la société par quelque occupation mécanique, en attendant qu'il pût remplir une vocation supérieure. Aussi-tôt qu'il fut de retour chez lui, il raconta à son pere ce qu'il avait vu; & ne lui cachant pas le peu de satisfaction que lui donnaient ses occupations, qui se réduisaient à de pures études, il le pria de lui permettre d'aller dans ses heures de récréations chez un maître pour apprendre un métier. Le pere, après avoir appris le motif de son fils, & trouvant ses intentions très-bonnes, n'hésita pas à lui accorder sa demande, & lui laissa même le choix du métier qu'il voulait apprendre. Le fils choisit le métier de tourneur, & y réussit si bien qu'il ne tarda pas à faire les choses les plus jolies, & les plus utiles. Il en donna une partie à ses amis, & aux personnes de sa famille qui en avaient besoin, & n'eut point de honte d'en vendre le reste: il mit l'argent qui lui en revint dans une cassette, & le distribua à de pauvres gens que la vieillesse ou des

infirmités empêchaient de travailler. C'est ce qu'il pratiqua jusqu'au tems, où ayant achevé ses études, il eut un emploi qui lui imposait des devoirs plus importants, & où il avait toutes les occasions possibles d'être utile aux hommes.

(Article tiré du Livre élémentaire de morale, de M. Salzmann; qui se trouve à Lausanne chez Durand l'aîné & Comp. Libraires rue du Bourg, en 2 vol. in 8°. avec ou sans figures.)

(Article communiqué.)

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, le 13 Novembre 1792.

Vous avez, Messieurs, inséré dans votre Journal quelques anecdotes intéressantes sur le *Czar Pierre le Grand*; & vous avez parlé de la surprise où il a laissé la postérité sur sa manie de châtier lui-même & à coups de canne, un grand nombre de Seigneurs & de Princes, dont il eut à se plaindre. Le trait suivant pourra sinon justifier une telle habitude, au moins indiquer les motifs qui la rendaient légitime à ses yeux.

*Pierre I* ne faisait jamais les honneurs de sa cour: il se déchargeait de ce soin sur le Prince *Menzikoff*. Très-rarement même se servait-il de carosse. Il montait ordinairement dans le premier fiacre qu'il rencontrait dans la rue. Ces fiacres ne ressemblent en rien aux voitures connues sous le même nom parmi nous. Ce sont en été de petites carioles attelées d'un seul cheval, & conduites par un payfan monté derrière, & en hiver des espèces de traîneaux tirés également par un seul cheval.

Ce fut dans un pareil équipage qu'on le vit arriver un jour à Cronstadt. Il alla surprendre un capitaine de vaisseau qui lisait dans sa chambre. Celui-ci déconcerté à la vue de l'Empereur, jetta le livre sous la table, mais *Pierre* qui s'était aperçu de sa frayeur & de l'acte qui en était la suite, lui demanda la cause de son trouble & de son embarras. Qu'avez-vous lui dit-il, qu'est-ce qui vous manque? Le capitaine s'excuse du mieux qu'il put, & répond qu'il ne lui manque rien. *Pierre* insiste & le force à la fin à ramasser le livre. Alors le capitaine lui avoue que c'est une histoire russe, & lui demande pardon d'avoir commencé de lire un ouvrage aussi mauvais & aussi mal écrit. Montre donc, dit le monarque impatient, ce que tu lisais; & il lui arrache en même tems le livre des mains. Le hasard voulut qu'il tombât sur le passage suivant: *Le Russe est comme la morue, si l'on ne le bat continuellement, il ne vaut*

rien. Eh bien! dit l'Empereur, en se tournant vers le marin, vous dites que c'est là un mauvais livre! non, non, mon ami, vous aviez tort. Cet auteur me paraît un homme loyal, franc, & qui connaît bien ma nation. Et vous qui devriez la connaître aussi bien que moi, n'auriez-vous pas dû voir d'abord qu'il ne disait que la vérité? Achevez votre lecture. Je ne reprocherai jamais à personne de s'occuper de la recherche de choses utiles.

## AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 13 Novembre 1792.

Voici l'hiver, c'est, ainsi que chacun le sait, la saison où un grand nombre de journaliers ayant famille sont exposés à ne point trouver de travail, sont en conséquence souvent dans l'embarras pour subvenir à leur subsistance & à celle de leurs enfans. Ne pouvant mieux faire, en raison de la nullité de ma fortune, je propose au moins d'établir un bureau chez moi où les indigens pourroient se faire inscrire. Alors les personnes charitables auroient la facilité de venir consulter mon régistre, & de verser leurs bienfaits sur ceux qu'ils en trouveront les plus dignes. Alors les gens aisés ne pourroient dire que s'ils ne craignoient pas d'encourager la fainéantise ils tendraient une main bienfaisante. Alors enfin il existerait véritablement un canal de correspondance entre le riche & le pauvre. J'attens pour me nommer que Messieurs les Pasteurs, mieux en état que moi de juger de tel établissement, me donnent par votre feuille MM. les directions qui pourroient le rendre plus utile.

## ÉCONOMIE.

Qui devrait l'ignorer encore? La conquête d'un seul arbusse utile vaut mieux souvent à la patrie que celle d'une province. Aussi voyons-nous les sociétés d'agriculture s'occuper avec le plus grand soin d'un objet d'une si haute importance. Cependant combien n'est-il pas de particuliers au milieu de nous, qui non-seulement sont peu disposés à faire les moindres efforts, les moindres frais pour concourir à la naturalisation d'une plante étrangère, mais qui encore semblent trouver de la satisfaction à observer qu'elles réussissent rarement, qui au moins regardent comme un devoir de propager leur insouciance sur cette branche de la prospérité publique. Sans doute il est des végétaux qui ne pourroient

point s'accommoder de notre climat. Mais les cultivateurs savent bien aussi que, quoique le climat ait une très-grande influence sur les plantes, ce n'est pas toujours une raison pour que la même production ne réussisse pas également bien dans des climats très-différens. Le charaigner par exemple est extrêmement multiplié en Sicile & dans d'autres pays plus méridionaux encore, où il paraît indigène; toutefois ne prospère-t-il pas dans des contrées sous un climat beaucoup plus froid? Nous avons cru pouvoir nous permettre de placer ici ces observations avant que de proposer à nos compatriotes de faire quelque essai pour multiplier parmi nous le *lotus*, arbre connu en Sicile sous le nom de *Caccamo*, & sur lequel M. l'abbé *Seffini* nous a donné des notions très-exactes.

Le *lotus*, dit-il, est un arbre qui vient pour l'ordinaire d'une moyenne grandeur, & que l'on cultive pour la bonté de son bois, qui est très-fort & très-élastique. Sa tige est droite & d'une grosseur proportionnée à sa hauteur. Il forme une tête régulière, & pousse un très-grand nombre de branches qui s'étendent & s'abaissent.

Son bois est un peu brun, dur, compact, uni & sans moëlle; il est si fort, si élastique, qu'il plie beaucoup sans se rompre, même en le forçant. On s'en sert pour faire des chariots, des trains de carosse, & les payfans s'en servent à faire des *bandes*. Ils font dans l'usage de planter cet arbre dans leurs champs avec une certaine *symétrie*.

Lorsqu'il est parvenu à une certaine hauteur, ils en coupent la tête, & laissent le tronc dans sa situation, sans lui permettre de produire de nouvelles feuilles. Ces espèces de piliers servent alors de soutiens aux vignes, & sont d'une très-grande durée. Indépendamment de ces différens usages, les Siciliens font encore avec le *lotus* des cercles de tonneaux qui durent très-longtems, & sont beaucoup plus sûrs que les autres, parce que ce bois n'est pas sujet à être piqué des vers, & se conserve toujours sain.

Tout ce que dit M. l'abbé *Seffini* de cet arbre nous devrait faire désirer de le voir se naturaliser parmi nous; ce qui vraisemblablement ne serait pas difficile puisqu'il vient dans les terrains médiocres & sur les montagnes. Outre l'utilité de son bois il aurait peut-être encore celle de nous offrir un nouveau fruit; celui qu'il produit est rond, verd dans le commencement, ensuite jaune, puis noir quand il est mûr: il a un noyau rond, réticulé, ressemblant par sa structure & par sa grosseur, à un grain de poivre. L'arbre en produit une très-grande quantité en Sicile, & qui y mûrissent au mois d'Octobre; les

enfants, dit M. *Seffini*, en mangent beaucoup & le trouvent fort bon.

Nous terminerons cet article par citer pour les amateurs du botanique les différens noms qu'on donne aux trois espèces que cet arbre présente. La première est le *Lotus arbor cerasi fructu*, de *Bauhin*; la seconde, *Lotus arbor fructu ex albido*; & la troisième, *Lotus Ethnensis mali armeniact foliis fructu en albo lutescente suaviori*. La plus commune est le *Lotus cerasi fructu*, dont le fruit, pareil à cette cerise que les Toscans nomment *biscioline*, ressemble à une jujube.

---

C O U R S.

M. *Develay*, chargé d'enseigner chaque année les élémens de *Géométrie*, d'*Algèbre*, & de *Trigonométrie rectiligne*, aux étudiants en Philosophie dans l'Académie de cette ville, se propose d'ajouter à sa tâche, en donnant cet hyver un cours public & gratuit de *Géométrie sublime*, servant de suite à l'autre, & comprenant les principes des *sections coniques*, du *calcul différentiel*, & du *calcul intégral*.

On commencera ces leçons le mercredi 21 Novembre, & l'on y suivra le traité élémentaire de mathématiques de M. LE MOINE D'ESBOIS. Les personnes qui désireront y assister sont priées de se faire inscrire.

---

M O R T S.

Pierre François Marchand, de Boffens, Bailliage de Romainmotier, âgé de 21 ans.

Suzanne Marie Dizereus, de Lutry, fille mineure.

George Wimmel, de Hesse Cassel, ouvrier cordonnier, âgé de 48 ans.

Jeanne François Brun, femme du Sr. Antoine Pons, de la Corporation Française, âgée de 55 ans.

Jeanne Louise Semorod, femme du Sr. Abram François Parissod, de la paroisse de Villette, âgée de 32 ans.

Jean David Pollien, de Crissier, âgé de 53 ans.

Louise Charlotte Ballestat, de Lutry, fille mineure.

Jeanne François Pauline Blanc, de Laufstätt, fille mineure.

Jeanne Mattet, femme du Sr. Jean Maurice Daccord, de Lausanne, âgée de 58 ans.

Anne Dättwiler, femme du Sr. Frédéric Hübell, de Dullit, âgée de 42 ans.

JOURNAL DE LAUSANNE.

24 NOVEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 35 minutes, & se couche à 4 heures 25 minutes.  
La LUNE se leve à 2 heures après midi.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
15 Nov.	3 9†	0 7 9†	0 5 2†	26. p. 5. lig. 2	26. p. 7. lig. 3	26. p. 8. lig. 9
16 . . .	2 3†	3 6 1†	0 1 0†	26. 11.	26. 11.	26. 11.
17 . . .	1 0†	5 3 8†	0 2 0†	26. 10.	3 26. 11.	3 26. 11.
18 . . .	0 0	2 5 3†	0 3 3†	26. 7.	0 26. 7.	1 26. 9.
19 . . .	0 1†	9 2 2†	0 2 1†	26. 8.	1 26. 9.	3 26. 8.
20 . . .	1 0†	2 3 3†	0 2 2†	26. 7.	7 26. 8.	1 26. 7.
21 . . .	1 0†	3 5 2†	0 2 1†	26. 10.	1 26. 10	0 26. 7.

VARIÉTÉS.

AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Yverdon, le 14 Novembre 1792.

JE vous envoie, Messieurs, l'extrait d'une lettre qui pourra intéresser vos lecteurs; on y donne un précis des opinions de divers savans sur le nombre des habitans de la terre.

Vous avez raison de dire, Monsieur, que la question sur les changemens du nombre total des hommes, sur laquelle plusieurs savans Anglois s'exercent depuis quelque tems dans les écrits publics, est assez intéressante pour mériter l'attention de tous les curieux. Mais vous me permettez, pour le présent, qu'au lieu de hasarder mes propres conjectures sur une matiere aussi difficile, je vous propose le sentiment d'un savant François, dont le nom seul fait l'éloge: c'est *Des Landes*.

Il croit que malgré tant de guerres sanglantes, tant de pertes fatales à des peuples entiers, tant de débordemens, tant de tyrannies cruelles & meurtrieres, tant d'inondations de barbares, l'Être Suprême a cependant entretenu une espèce d'égalité dans les successions des races humaines; & cette égalité suppose deux choses. La première, que le

nombre des hommes n'augmente ni ne diminue considérablement. La seconde, que tous les vingt-cinq ou trente ans, au plus, le genre humain se renouvelle de maniere que dans le cours de deux siècles, ou environ, les races des hommes se succedent six fois; ce qui paraît clairement par les tables calculées de M. *Hales*, qui vous apprennent que la moitié de ceux qui viennent au monde meurent en dix-sept ans de tems, & que l'autre moitié s'écoule par des degrés assez rapides. Par une combinaison tirée des tables du pere *J. B. Riccioli* & d'*Isaac Vossius*, on peut conclure, qu'il y a actuellement 109 millions d'habitans en Europe, 400 millions en Asie, 100 millions en Afrique. & environ 120 millions en Amérique, ce qui fait 729 millions pour toute la terre.

La différence considérable de la dépopulation de l'Europe à celle de l'Asie, peut être attribuée à différentes raisons, tirées de la différence des religions, des gouvernemens, des climats, de la sensibilité des habitans, & de leur maniere de vivre; mais la plus forte est celle que fournit le célibat; car suivant le rapport de ceux qui ont examiné les choses avec le plus d'attention, on trouve que de six femmes en Europe une seule donne chaque année un enfant, au lieu qu'en Asie il y en a quatre de six qui mettent tous les ans un enfant au monde, particulièrement à la Chine.

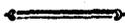
Voici présentement le détail du nombre des habitans que contient l'Europe, tiré également des deux tables dont nous avons parlé, & d'une troisième publiée à Utrecht en 1704, & qui est devenue fort rare.

Il résulte de toutes trois, que le nombre des habitans en Espagne & Portugal est de six millions; en France de vingt millions; en Allemagne & Hongrie de vingt millions; dans les dix-sept provinces des Pays-Bas de cinq millions; en Suede, Dannemarck, Norvége & Moscovie de seize millions; en Italie & isles adjacentes de onze millions; en Angleterre de huit millions; dans la Turquie Européenne de seize millions; en Pologne & Prusse de sept millions. Total 109 millions.

On donne 800 mille habitans à Paris, 66 mille à Rouen, 34 mille à Bordeaux &c. D'après *Boulainvilliers*; 800 mille à Londres, d'après *Mainland*, un des plus exacts historiens Anglais. Il paraît qu'en général il naît plus de garçons que de filles, pour maintenant l'égalité dans les deux sexes, l'un étant bien plus exposé que l'autre.

De toutes ces remarques on conclut, que le même nombre d'habitans subsiste à-peu-près toujours, non pas en telle province, ou tel royaume, mais en général sur toute la terre; car il y a des tems de désolation, où certains pays s'appauvrissent d'habitans, tandis que l'abondance & l'heureux gouvernement en augmentent le nombre dans d'autres; Ainsi le monde ne souffre que des changemens de détails, & n'en souffre aucun dans la totalité des choses.

L'auteur observe fort à propos, que quoique le nombre des hommes soit presque toujours le même sur toute la terre en général, il peut varier en tel royaume, en telle province; il devait ajouter, en telle ville. Car depuis les tables calculées qu'il cite, plusieurs grandes villes de commerce ont vu considérablement augmenter le nombre de leurs habitans. Celle de Bordeaux, par exemple, est bien plus peuplée aujourd'hui qu'elle n'était du tems de *Riccioli*, de *Vossius* & de *Boulainvilliers*. Cette augmentation de peuple dans un endroit ne peut guère se faire que dans la diminution des habitans dans un autre. Le premier gagne ce que celui-ci perd. Nous en avons trop d'exemples frappans pour qu'il soit nécessaire d'en citer aucun en particulier.



#### ESQUISSE rapide de quelques portraits de femmes.

Madame de M. entre dans le monde; un vice d'éducation a établi pour jamais en elle le préjugé de naissance. Un homme de la cour est le seul être dont elle conçoit l'existence; en voir un à ses pieds

est le bonheur suprême auquel elle aspire. L'opinion & l'exemple l'excuseront, mais qui la corrigera? L'âge & la laideur, qui sont, hélas! des maladies sans ressource dont le régime est plus cruel que le mal.

Madame de P. est née bégueule; elle a pris de bonne heure ce ton magistrat qui aggrave la question la plus simple, elle ne rit que de pitié, & fronde avec tout le zèle de la vertu, cette galanterie légère qui ferait échapper à l'ennui si on pouvait la soutenir longtems. Lecteurs! je vous le prédis, après dix ans de mariage Madame de P. deviendra aigre, avare, médisante.

Madame de V. a débuté à Paris avec tous les goûts de la dissipation; le genre de coquetterie qui la distingue entraîne toutes les dépenses. Parure éblouissante, jeu énorme, soupers nombreux, loges aux spectacles, enfin tous les superflus ruineux sont devenus pour elle le stricte nécessaire... Elle finira par vouloir aimer, il n'en fera plus tems, elle pourra bien s'attendrir mais non s'enflammer... Madame de F. est parvenue à force de contorsions, de recherches & de minauderies à être ce qu'on appelait du tems de *Molière*. une petite maîtresse, & à obtenir ce que quelques-uns appellent aujourd'hui *jolie tournure*. La toilette est le ressort de sa vie; plaisir est son seul travail; paraître est son seul moyen. Sort-il un mot de sa bouche, il est conduit par une mine, qui selon elle doit le faire valoir; & comme tout est artifice dans sa conduite, rien n'est jouissance dans ses succès... Elle finira j'en répons par être la dupe d'un sot.

Madame d'A. est victime de la sottise de ses parens, ils lui apprirent tout & ne lui expliquèrent rien. Ils voulurent en faire une femme savante. Ils lui firent même incruster dans la tête quelques mots techniques des sciences abstraites. La conjuration paternelle réussit d'une certaine manière. L'enfant se trouva d'une complexion si robuste que tout se grava pêle mêle dans sa cervelle, & que la mémoire fit d'elle un petit prodige, ce que le jugement n'eut jamais fait. Lancée dans le monde on l'admira avant de la connaître, on la cita avant de l'entendre. Lassé d'étaler toujours l'esprit d'autrui, elle voulut se faire auteur. Eh bien! lecteurs vous connaissez son ouvrage...

Madame de Z. a tout le caractère de ces divinités qu'adoraient jadis les Israélites. Beauté, richesse, cupidité, froideur tout concourt à la ressemblance. Elle exauce rarement les vœux d'un mortel ordinaire. Mais elle admet dans l'intérieur de son temple tous les sacrificateurs gigantesques. Elle mesure l'étendue de ses faveurs à la stature de ceux qui les implorent, aussi nul être délicat n'aspire à les partager & voit sans regret un idole s'humaniser pour

un amant colossal. Qu'elle sera à plaindre, lorsque la réflexion viendra la surprendre...

Madame de F. est née en Italie; dans sa jeunesse sans se destiner à la dévotion, elle crut trouver dans le commerce de l'Eglise un bonheur vif & durable. Elle s'imagina qu'un apprentif prélat, devant être discret par état, serait constant par principes. Elle prit de la fragilité pour de la délicatesse, du mystère pour de la sagesse. La médisance découvrit le manteau qui cachait sa conduite. Elle est âgée aujourd'hui; elle est veuve d'un militaire, homme d'une franchise noble & prompte; mais elle n'a pu perdre l'habitude d'agir en tout avec mystère, d'employer pour la chose la plus simple des moyens extraordinaires, détournés...

Madame de P\*\*\*. n'est au fond qu'une étourdie, mais c'est toujours la vanité qui l'égare. Elle aime les plaisirs bruyans parce qu'eux seuls décident une réputation, & que malgré ses petits moyens elle en veut absolument une. Quand l'obtiendra-t-elle?.. Madame de V. ... se met dans la tête de paraître sensible, & prend dans le monde un ton si charitable qu'elle risque souvent de sentir ce qu'elle ne veut que jouer. Elle s'arme d'une méfiance invincible pour tout ce qui tient à l'esprit; une saillie est à ses yeux une injure; une critique est une attaque, une plaisanterie de l'amertume, enfin elle ne connaît d'innocent que la médiocrité; & tout ce qui en porte le cachet l'intéresse & l'attache: Elle lit avec transport tous ces romans nouveaux qui affadissent sans attendre. ... Lecteurs tirez son horoscope...

Qu'on ne s'y trompe pas; aucune personnalité particulière à notre société ne peut être reprochée à ces *esquisses*. Mais ne pourraient-elles pas faire toutefois réfléchir quelques-unes de nos femmes?...  
(Article communiqué)

#### FRAGMENT sur la FORTUNE.

\* \* L'Amour & la Fortune, suivant un auteur Anglais, sont aisés à subjuguier; l'amour n'est qu'un enfant, & la fortune n'est qu'une femme. Mais cette femme est sujette à bien des caprices; & il est plusieurs circonstances de la vie où il faut imiter les joueurs expérimentés & sages; s'ils s'aperçoivent que la fortune n'est pas pour eux, ils se retirent alors, ou ils diminuent leur jeu.

Il y a deux manières de faire fortune, dit la *Bruyere*, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres. On peut y en ajouter une troisième, par des circonstances heureuses. On demandait dans une compagnie: comment un tel a-t-il pu faire fortune? Quelqu'un répondit: comme un tel eut le mois passé le gros lot à la loterie. L'art

des expédiens, & comme disent les Espagnols, la *désemboiture*, font tourner à son gré la roue de fortune. Le chancelier Bacon conseille à ceux qui veulent faire fortune d'être avarés de leur tems. Mais il est des professions laborieuses qui rarement y conduisent. C'est parce qu'elles exigent trop de tems, c'est qu'on perd à rassembler des matériaux, ou à échauffer les momens précieux de bâtir...

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, le 17 Novemb. 1792.

MESSIEURS,

Connaissez-vous la singulière harangue que fit à ses soldats le Général qui commandait les troupes Anglaises lors du siège de Cadix en 1702? Elle est courte & singulière; "Anglais, leur dit-il, qui mangez tous les jours de bon bœuf & de la bonne soupe, sachez-vous que ce serait le comble de l'infâmie de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols qui ne vivent que d'oranges & de citrons". Ces expressions peu élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité & de franchise firent sur la multitude une impression étonnante.

J'ai l'honneur d'être &c.

M. O\*\*\*.

#### ÉCONOMIE.

#### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lutry, le 20 Novembre 1792.

MESSIEURS,

Vous pourriez faire plaisir à quelques-uns de vos lecteurs en leur communiquant une observation que fait M. *Parmentier*, sur la salade. Il remarque combien est ridicule l'usage de fendre verticalement & horizontalement les feuilles de Romaine, laitue &c., sur-tout plusieurs heures avant de les servir sur table; elles perdent par ce moyen leur humidité, le gaz si fugace qu'elles contiennent, & toute la fraîcheur qu'on y recherche; c'est au moment de les accommoder qu'on doit les briser.

D. S\*\*\*.

On cultive sur les bords du Rhin du chanvre si élevé, que lorsqu'il est parvenu à sa hauteur un homme à cheval ne ferait point aperçu dans la *chenevrière*. Nous pourrions, nous assure-t-on, en obte-

nir du tout aussi beau dans le Pays-de-Vaud; & le moyen d'y parvenir serait très-facile. L'on n'aurait qu'à cultiver à part la semence que l'on doit employer; ce qui se fait en mettant cinq à six grains ensemble dans de petits trous que l'on creuse tous les deux ou trois pieds. Les tiges qui en proviendraient devraient être soignées pendant l'été comme du maïs; on devrait encore les sarcler, les buter &c. — Qu'on fasse cet essai & d'après l'expérience de cultivateurs instruits, nous pouvons garantir qu'on aura de ces plantes des graines plus pesantes, plus huileuses, plus grasses.

---

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Rolle, le 22 Novemb. 1792.

MESSIEURS,

On s'évertue pour trouver un moyen de détruire les fourmis. Eh! que ne se fert-on d'un secret bien simple, immanquable & qui devrait venir à l'idée de quiconque est incommodé de ces insectes. Il n'y a qu'à couvrir légèrement de miel quelques feuilles de papier avec la barbe d'une plume. Placez ces feuilles où se rassemblent les fourmis, bientôt vous les en verrez couvertes. Alors enlevez-les promptement; jetez-les au feu ou dans un baquet plein d'eau, dans laquelle vous aurez jetté une cuillère d'huile quelconque. Répétez la même opération plusieurs jours de suite, s'il est nécessaire. — L'huile ajoutée à l'eau du baquet empêche les fourmis de gravir par les côtés.

Signé

Ant. P.

---

### L I V R E S

*Le Livre de Famille, ou Journal des enfans*, contenant des historiettes morales & amusantes, mêlées d'entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature & dans la société. Par M. BERQUIN. Pour servir de suite à *l'Ami des Enfans & des Adolescens* du même auteur. Première partie. Avec cette épigraphe. PAULINE. Ah Maman, aidez-moi à réfléchir je vous en prie. Mme. DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens. A Lausanne, chez Durand, l'aîné & Comp. Libraires, & Henri Vincent Imprimeur, & se trouve chez Luquiens Libraire.

Le titre de cet ouvrage suffit pour indiquer le but que s'est proposé l'auteur. L'a-t-il atteint? Nous le croyons; au moins sommes-nous persuadés qu'il serait assez difficile d'écrire pour la première jeunesse

d'une manière plus propre à fixer son attention, & à lui faire aimer son instruction.

---

*Du Gouvernement de Berne. En Suisse, &c se trouve à Lausanne dans la librairie de Luquiens.*

Le but principal de l'auteur a été de repousser les calomnies atroces répandues dans des papiers publics ou par des libelles particuliers contre notre gouvernement. Il doit avoir été affligeant pour son cœur qu'il puisse exister des esprits assez inquiets, assez mal organisés pour qu'il se crut obligé d'entrer dans des détails avec eux, lorsque de simples réfutations auraient dû suffire. Il doit être affligeant pour tous que le calme, la prospérité, le bonheur dont nous fait jouir notre Auguste Souverain, que ses sollicitudes constantes pour éloigner de nous le fléau de la guerre & avec succès depuis près de trois siècles ne puissent être lents, aperçus avec une profonde reconnaissance par chaque individu, qu'on puisse soupçonner qu'il en soit parmi nous qui n'en sont pas frappés & qui au contraire s'égarent au point de désirer un autre ordre de choses que celui auquel nous devons une telle félicité. — Nous ne donnerons point à nos lecteurs une analyse de l'ouvrage que nous annonçons, ils préféreront sans doute de lire une production aussi intéressante. Mais après avoir observé que notre Gouvernement étant aristocrate, cette expression seule aura pu commander l'opinion chez quelques-uns sur les prétendus avantages d'un autre Gouvernement, nous citerons pour ceux qui pourraient l'ignorer ce que *Roussseau*, LUI-MÊME, dit de l'Aristocratie dans le *Contrat social*. "Les premières sociétés, dit-il, se gouvernent aristocratiquement. Les chefs de familles délibéraient entr'eux des affaires publiques; les jeunes gens cédaient sans peine à l'autorité de l'expérience. De-là les noms de *Prêtres*, d'*Anciens*, de *Sénat*, de *Gerontes*. Les Sauvages de l'Amérique septentrionale se gouvernent encore ainsi & sont très-bien gouvernés... Il ne faut point multiplier en vain les ressorts, ni faire avec vingt mille hommes ce que cent peuvent faire encore mieux". Nous avons cru qu'il ne pouvait pas être indifférent de connaître l'opinion de cet homme célèbre sur cet objet.

---

### M O R T S.

Louis George Guillet, fils mineur.  
Marianne Françoise Amus, fille mineure.  
Noble & Généreux Pierre Antoine Louis Rossel, Banneret de la Palud, citoyen de Lausanne, âgé de 87 ans.  
Jeanne Louise Françoise Magnin, fille mineure.  
André Sigilmond Gantin, citoyen de Lausanne, âgé de 45 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

I. D É C E M B R E 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 41 minutes, & se couche à 4 heures 19 minutes.

La LUNE se leve à 4 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	T H E R M O M E T R E .						B A R O M E T R E .												
	7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.		7 heur. du mat.		2 h. après midi.		9 heur. du soir.								
22 Nov.	1	3-	0	2	5†	0	0	0	0	26. p.	7. lig.	0	26. p.	7. lig.	0	26. p.	7. lig.	0	
23 . . .	0	3 <sup>2</sup>		3	4	5†	0	1	9†	0	26.	8.	0	26.	8.	0	26.	8.	0
24 . . .	1	0-		5	6	7†	0	2	0†	0	26.	4.	3	26.	4.	6	26.	3.	1
25 . . .	0	0		2	4	6†	0	1	0†	0	26.	3.	3	26.	3.	1	26.	3.	7
26 . . .	1	0-		9	5	0†	0	2	2†	0	26.	5.	8	26.	5.	0	26.	5.	5
27 . . .	0	0		2	4	4†	0	1	0†	0	26.	7.	3	26.	7.	6	26.	7.	0
28 . . .	0	8-		3	5	2†	0	0	0†	0	26.	7.	9	26.	8.	1	26.	6.	2

## V A R I É T É S .

*De la montagne de SONCHAUD, en 1792. Juillet, au soir. (Article communiqué.)*

AH! je respire enfin... Assis sur le penchant rapide d'une partie faillante du mont, & abrité d'un vent pénétrant par un excellent bois de sapins qui est derrière moi, je puis me reposer à loisir. Que je suis bien dédommagé de cette course pénible par l'imposant tableau qui se déploie à mes regards! Comment ne pas ambitionner de l'esquisser? Mais aussi comment oser se flatter d'en rendre tant soit peu l'effet? Essayons toutefois d'abord les grands traits. A gauche les monts sauvages de St. Gingou offrent à l'œil du spectateur & des profils & des coupures pittoresques, la seule chose qu'une vapeur bleuâtre qui paraît dans l'air de ce côté-là permette d'y démêler. Devant moi le lac Léman s'étale avec une grandeur apparente que l'on chercherait vainement ailleurs, éblouissant dans son milieu par la scintillante réflexion de rayons solaires, & tache par-ci par-là d'une teinte plus foncée & grisâtre par les ombres ambulantes des nuages, à droite trois ou quatre monts verdoyans couverts de nombreuses cascades se détachent agréablement les uns des autres par leurs sommités éclairées & leurs flancs boisés & ténébreux.

Derrière moi des rochers singulièrement dentelés terminent ce haut horizon...

Je reprends le commencement de mon tableau pour y placer des détails. A gauche j'aperçois des terrains submergés par le Rhône à son embouchure, à cause des longues pluies qui viennent de brufquer la fonte des neiges alpines. Les haies, les bouquets d'arbres qui sortent des eaux, ajoutent au pittoresque de cet aspect. A mes pieds la pente fuit rapidement, couverte de belles plantes inconnues à l'habitant de la plaine, parmi lesquelles la haute & robuste Gentiane ne produit pas l'effet le moins agréable. A peu de distance cette pente se perd à nos yeux dans un abîme, les derniers arbutus que j'y vois se dessinent sur la surface brillante du Léman, & quelques têtes altières de vieux sapins paraissent sortir de la profondeur, tranchent avec ses belles eaux. Que j'aime à considérer les franges tantôt arrondies, tantôt aiguës de ses bords septentrionaux, où des torrens argentés viennent se diviser en plusieurs embouchures, & où diverses routes forment des traces blanches d'un effet bizarre! Des collines, des monts médiocres, des villes, des villages, sont parsemés sur la portion de la plaine, ou plutôt du bas pays, qui se présente entre le lac & les monts voisins. Ceux-ci plongent dans les vallons par des forêts de sapins rapides & ombragées: feu-

lement les cimes des plus hauts de ces arbres forment par leur illumination une tacheture verdâtre sur ce fond sombre & noir, sur lequel des sapins voisins de moi tranchent aussi d'une manière fort agréable. . . Le soleil me restaure; le tintement lointain des sonnettes des troupeaux, le chant animé des oiseaux interrompu par intervalles, le vol incertain de beaux papillons, les mouvemens & bourdonnemens de divers insectes, la tranquillité de ce lieu & des monts solitaires que je vois; tout me donne en ce moment une existence délicieuse.

Descendant à gauche un peu plus bas sur un joli plateau, la scène change, & je vois Villeneuve à mes pieds comme sur un plan géométrique. Une plaine parfaite inondée en partie, découpée ici par des haies, là par les couleurs différentes des champs ou plantages, en carrés & lozanges de toutes les proportions, parsemée ici de bouquets d'arbres, & n'ayant ailleurs ni arbres ni arbrisseaux, contraste d'un côté avec un mont escarpé couronné de rochers blanchâtres & couverts de bois sillonnés par mille ravins, & de l'autre avec des monts aussi variés par leur forme que par leur investiture. Ce contraste est encore rehaussé par la chaîne orgueilleuse de la Dent du Midi, couverte de neiges éternelles là où les rochers sont assez inclinés pour les porter: elle domine le milieu de ce singulier tableau.

En présence d'une nature aussi grande & aussi belle, l'ame est calme, sans inquiétude, sans crainte, sans désir. Ici l'on est heureux, & plus qu'ailleurs on sent qu'on est destiné à l'être. Les petites passions disparaissent; la reconnaissance envers l'Auteur de l'Univers remplit le cœur, l'espoir d'une durée sans bornes acquiert de la vivacité. . . Je me sens plus content, plus sage, plus religieux qu'à la plaine, où le soleil baissant me rappelle. Je m'y replonge à regret. Lieux charmans, au revoir!

Par M. D. E. C.

Lettre de M. J. BREZ, aux Rédacteurs de ce Journal.

Utrecht, le 14 Octobre 1792.

MESSIEURS,

Le grand succès des *Voyages intéressans pour l'instruction & l'amusement de la jeunesse*, publiés par M. CAMPE, l'intérêt si vif avec lequel ils ont été généralement accueillis par les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, m'ayant fait sentir toute l'utilité d'une collection de ce genre, je résolus l'hiver dernier de travailler à la rendre aussi complete que possible. Je choisis, pour commencer, *la relation du séjour des Anglais de l'équipage l'Antelope, aux isles*

de Pelew. A peine avais-je achevé de la rédiger, que des bruits vagues vinrent m'avertir que quelques vaisseaux anglais devaient avoir passé à la vue de ces isles, peut-être même y être abordés. Je désirais beaucoup de savoir à quoi m'en tenir sur un événement qui, suivant moi, était de la dernière importance, puisqu'il pouvait nous procurer des notions ultérieures sur le plus intéressant de tous les peuples que nos navigateurs modernes ayent découvert. J'écrivis en conséquence à l'auteur de cette relation pour le prier de vouloir me communiquer ce qu'il avait appris à ce sujet depuis la publication de son livre. Le mien étant hors de presse (\*) lorsque sa réponse arriva, je ne pus y insérer les détails dont il me faisait part. Mais les personnes qui ont lu la relation de M. KEATE me sauront gré de ne pas rendre infructueuse la complaisance de cet excellent auteur. Tout ce qui regarde ce bon peuple, dont il nous a tracé un tableau si intéressant, mérite l'attention des ames sensibles, & c'est le désir de les satisfaire qui m'engage, Messieurs, à vous adresser ces détails, après les avoir traduits dans un français un peu plus correct que celui de l'auteur: vous n'ignorez point qu'il est Anglais.

Les insulaires de Pelew, (me dit M. KEATE en date du 4 Août dernier) paraissent être les seuls de ceux qu'on a découvert jusqu'ici qui ont existé, Dieu sait combien de siècles, sans connaître d'autres peuples qu'eux-mêmes, & sans avoir imaginé que le monde fut plus grand que l'horizon qui terminait leur vue, de sorte qu'on peut les regarder comme les véritables enfans de la nature. Leur morale & leurs vertus ne sont ainsi que le résultat de leur bon sens & de leurs réflexions: ce qui peut fournir bien des questions intéressantes à la philosophie. Comment, par exemple, ces peuples sont-ils venus à bout d'établir par leurs propres lumières cet ordre, cette décence, cet amour de la justice, & cette délicatesse de sentiment qui sont l'ame de leur vie, & qui devraient faire rougir les nations civilisées? La réponse ne paraît pas facile.

Notre compagnie des Indes Orientales envoya de Bombay aux isles Pelew deux vaisseaux qui y arriverent vers la fin de Janvier 1791. Ils étaient chargés de quadrupèdes mâles & femelles propres pour ce pays, d'oiseaux domestiques, d'arbres fruitiers, de grains & particulièrement de riz, qui peut être d'une grande utilité aux habitans: ils portaient en

(\*) Cet ouvrage vient d'être imprimé à Utrecht, chez B. Wildet J. Aisboer, sous le titre de *Voyages intéressans pour l'instruction & l'amusement de la jeunesse*, dans le goût du *Recueil* de M. CAMPE, prix 2 liv. 10 s. de France.

outre des instrumens de fer pour cultiver la terre & pour leurs différens besoins. — Nos Anglais ont trouvé dans le Bon ABBA - THULLE toute l'humanité & toute cette bonté de caractère que je lui ai donné dans mon ouvrage ; mais une guerre s'étant malheureusement élevée entre les insulaires de *Pelew* & ceux de *Pelelu*, cinq mois avant l'arrivée de nos vaisseaux, ABBA - THULLE avait eû le malheur d'y perdre ses deux freres RAA-KOOK & ARRA-KOOKER, son fils QUI-BIL, ce généreux & digne rupack ARRA-ZOOK, & l'Anglais BLANCHART qui n'avait point voulu quitter ces insulaires lors du départ du capitaine Wilson. Mais cet excellent prince parla de ses malheurs, & reçut la nouvelle de la mort de son fils LEE-BOO, en vrai philosophe, avec toute la sensibilité & en même tems avec toute la force d'ame qui distinguaient son noble caractère.

Un des vaisseaux, après un séjour de trois semaines, retourna à la Chine & profita du dernier navire de la Compagnie pour envoyer ses dépêches. L'autre qui devait rester quatre mois avec ces insulaires & attendre le retour du premier, avait ordre de profiter de cet intervalle pour instruire les peuples de *Pelew* à ménager leurs animaux, planter leurs arbres fruitiers, cultiver leurs grains &c., & ce sera dans le courant de l'année prochaine que nous saurons la fin de cette expédition.

## VUES ÉCONOMIQUES.

(Extrait d'un ouvrage publié il y a quelque tems.)

“ Dans mon dernier voyage en Allemagne, j'y vis tirer du marc de raisin un parti très-avantageux. Un particulier d'un village près de Mayence le fait calciner, & se procure par-là de quoi s'entretenir très-bien lui & la nombreuse famille dont il est chargé ”.

“ Il met le marc dans un fourneau uniquement propre à cela, & où il n'a aucune communication avec l'air extérieur. Il se réduit d'abord en une masse noire, fort compacte ; il le fait passer ensuite par un moulin d'où il sort en poudre très-fine. Puis en humectant un peu cette poudre, il la remet en masse, l'empaquette & la presse dans des tonneaux qu'il envoie à Francfort. De-là cette matière se répand en Allemagne & dans une grande partie de l'Europe, sous le nom de *fin noir d'Allemagne*. Les imprimeurs en taillent en font grand usage, & comme il est plus foncé que le noir d'ivoire, bien des artistes s'en servent par préférence. L'auteur du *Dictionnaire Economique* me permettra de lui faire observer qu'il est mal informé, quand il dit qu'on fait ce *noir d'Allemagne* avec de

la lie de vin calciné. On le fait avec du marc de raisin calciné ; je m'en suis assuré sur les lieux mêmes. On pourrait le faire dans notre pays à peu de frais, & il n'est pas douteux qu'en faveur de sa proximité, nos voisins le prendraient chez nous, plutôt qu'en Allemagne... ”

“ Il me semble que la semence de moutarde pourrait donner une huile bonne pour le ménage, & que lorsqu'on l'en aurait dépouillée par l'expression, le marc ne serait pas moins bon pour faire la composition que nous nommons *moutarde ordinaire* ”.

“ On peut de la graine de tilleuil faire de l'huile aussi agréable que la meilleure huile d'olive. Et combien ne pourrait-on pas en ramasser chez nous dans les mois d'Octobre & de Novembre, & cela presque sans frais ? Le marc de cette graine pourrait donner une pâte, comme celle de l'amende pour nettoyer les mains ”.

Il serait très-utile de cultiver la plante nommée *Eclair*, ou grande *Chelidoine*, puisqu'on a découvert tout nouvellement qu'elle peut devenir un article considérable dans le commerce & dans différentes branches des arts & métiers. L'herbe de cette plante produit un effet pareil à celui du pastel, & la graine ou la semence fournit une huile utile ; les siliques ou capsules qui soutiennent la semence sont propres à la teinture. Les racines peuvent donner du tan pour les tanneurs (\*). Le marc qui reste après qu'on a exprimé l'huile de la semence, peut remplacer le son d'amendes, & il est en même tems un très-bon moyen pour faire passer les rouffes du visage ; l'herbe est encore un excellent remède pour quelques maladies de brebis.

Quant à la couleur bleue, on la tire de la même façon que de la plante appelée *pastel*, ou de la *vouede* ; elle donne un beau bleu, mais il faut la laisser plus longtems dans la cuve que le pastel ; & six livres d'huile ont rendu une livre de pastel.

## M É D E C I N E.

J'aurais cru, Messieurs, qu'il vous eut paru entrer dans votre plan, comme variété, de nous donner quelques détails sur l'exemple remarquable d'abstinence dont parle le docteur *Robert Willan*, & auquel il est fait mention aujourd'hui dans plusieurs papiers publics.

(\*) Par l'essai qu'on a fait de cette racine pour tanner le cuir, on s'est assuré qu'elle peut parfaitement être substituée à l'écorce de chêne, qui est très-chère ainsi qu'on le sait. On doit ne pas oublier d'ajouter que la sciure du chêne peut en pareil cas produire le même effet que l'écorce.

Un jeune homme très-studieux & d'un caractère mélancolique avait éprouvé, durant les années 1784 & 1785 des indigestions très-laborieuses, avec des douleurs vives dans l'estomac & une sensation constante de chaleur intérieure. Il s'imagina en 1786 de se soumettre à une abstinence sévère, dans l'espoir de faire cesser ces symptômes incommodes: il parait que des opinions religieuses contribuèrent aussi à lui faire prendre cette résolution.

Il se déroba donc à toutes ses affaires, & à la société de ses amis; & fut se loger dans une rue peu habitée, pour y suivre son nouveau plan de vie. Son régime consista à s'abstenir de tout aliment solide, à humecter seulement sa bouche de tems en tems avec de l'eau & un léger mélange de suc d'oranges. Après trois jours de telle abstinence la sensation de la faim, qui avait été très-vive, cessa entièrement. Il s'appliqua alors à l'étude, & se plongea dans la méditation sans aucun dérangement. Il ne faisait aucun exercice, dormait très-peu, & passait la plus grande partie de la nuit à écrire. La quantité d'eau qu'il consommait chaque jour était depuis une demi-pinte jusqu'à une pinte. Deux oranges lui suffisaient pour une semaine. Il ne mâchait point la pulpe & il se contentait d'exprimer le jus dans l'eau pour lui donner une saveur agréable. — Il rendait une médiocre quantité d'urine, toujours claire & sans sédiment. Il poussa des selles naturelles depuis le second jour de son nouveau plan de vie jusqu'au quarantième, mais non après: ce terme, quoiqu'il vécut encore de la même manière pendant vingt jours. Durant les dix derniers jours, il éprouva une chute très-rapide de ses forces; & quand il se vit hors d'état de se lever de son lit, il fut un peu alarmé. Jusques-là il s'était flatté qu'il n'avait été soutenu dans son état que par un moyen surnaturel, & il se livrait à l'espoir de quelque grand événement qu'il croyait devoir survenir à la suite d'une abstinence aussi extraordinaire; mais cette illusion s'évanouit enfin, & il se trouva conduit à une extinction extrême, & prêt à être précipité au tombeau.

Ses amis ayant découvert sa retraite, obtinrent de lui de recevoir la visite d'un Ministre de l'Évangile de son voisinage. Celui-ci lui rendit sensibles, avec tous les ménagemens de la prudence, toutes les erreurs de ses idées visionnaires, & le fit consentir à adopter un régime propre à obtenir son rétablissement. C'est dans cette vue que le docteur *Willan* fut appelé le soixante & onzième jour de son abstinence, c'est-à-dire le 23 Mars 1786. Il était alors réduit à la dernière période de l'amaigrissement; les muscles de la face étaient entièrement flétris. Les os de la pommette & les arcades zygomatiques étaient

très-faillans, & lui donnaient l'aspect de la mort...

L'état de ce jeune homme, enfin, donnait l'idée d'un squelette préparé, en desséchant les muscles dans leurs positions actuelles. Les yeux n'avaient pas perdu leur éclat; & quoiqu'il fut dans un état de faiblesse, sa voix était claire & comme dans un état de santé. Quelques écrits qu'il avait fait durant sa retraite étrange, sur des objets de piété, se ressentaient beaucoup, surtout vers la fin, de la confusion & de l'obscurité de ses idées.

Le 23 Mars, jour de la visite du médecin, on lui prescrivit pour boisson une pinte d'eau d'orge & deux tasses de panade; l'estomac parut bien digérer ces alimens: Mais il éprouva un léger mouvement fébrile durant la première partie de la nuit; pendant le reste de la nuit il dormit mieux qu'à l'ordinaire. Le 24 Mars, il prit un peu de bouillon de mouton qu'il trouva délicieux. Le 25, il mangea de très-bon appétit. Le 26, il mangea une grande quantité de pain & de beurre, qu'il prit sur la table pendant l'absence de la garde-malade. Peu après il se trouva indisposé, vomit plusieurs fois... *M. Willan* le vit vers le soir & le trouva beaucoup mieux. Il se plaignait toutefois de quelques symptômes hypochondriaques. Ses yeux & sa langue étaient très-diminués en volumes. Il dit que la sensation de chaleur dans l'estomac ne l'avait jamais quitté, même durant son abstinence. Le 28, il parut dans un état de rétablissement prochain. Le 29, la scène changea entièrement; il éprouva de la confusion dans les idées, & vers minuit il tomba dans un état de phrénésie. Son pouls était devenu plus fréquent, avec une chaleur considérable de la peau & des tremblemens. L'incohérence & la confusion des idées continua. Il devint très-chagrin, & n'eut aucune connaissance de ce qui se passait autour de lui. A cette époque il fut transporté à la campagne, & *M. Willan* n'eut occasion de le voir que le 6 Avril. Il parut alors aussi amaigri qu'à la première visite qu'il lui avait rendue. Son pouls était petit & faible, avec cent vingt battemens par minute. Le 7 & le 8 il prit toute la nourriture qu'on lui offrit; il reconnut tous ceux qui étaient autour de lui, mais il était très-défaillant. Le 9 il mourut dans un état complet d'épuisement.

### M O R T S.

Benjamin Barbaz, fils mineur,  
Jeanne Marie Françoise Peneveyres, fille mineure.  
Marie Corbaz, fille mineure.  
Samuel Rodolph Batziguer de Kinewald, âgé de 64 ans.  
M. Claude de Crouy Chanet; natif de Grenoble; départe-  
ment de l'Isère.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

8 DÉCEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 30 minutes, & se couche à 4 heures 8 minutes.

La LUNE se leve à 7 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
29 Déc.	0 0	0 3 8†	0 2 0†	26. p. 6. lig. 2	26. p. 6. lig. 3	26. p. 6. lig. 7
30 . . .	1 0†	3 6 0†	0 1 0†	26. 7. 7	26. 8. 1	26. 8. 8
1 . . .	2 1†	5 4 2†	0 2 1†	26. 9. 1	26. 10. 1	26. 9. 9
2 . . .	1 9†	2 5 3†	0 3 3†	26. 8. 1	26. 7. 7	26. 7. 7
3 . . .	2 1†	9 3 1†	0 1 1†	26. 6. 6	26. 5. 2	26. 9. 1
4 . . .	0 0	2 1 0†	0 1 1†	26. 10. 0	26. 10. 2	26. 11. 0
5 . . .	1 0-	3 2 2†	0 0 7-	27. 0. 1	27. 0. 2	27. 12. 11

## VARIÉTÉS. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Motiers, le 26 Novembre 1792.

MESSIEURS,

VOUS avez parlé, dans vos Journaux précédens, du danger des habitudes qui dégèrent en passion. Je n'en trouve point de plus dégoûtante & de plus nuisible que celle du tabac.... Personne ne me contestera qu'il ne soit une espece de jusquiame qui trouble le cerveau comme l'opium. Il opere sur nos sens le même effet que les boiffons qui enivrent. Les personnes qui commencent à fumer ne font-elles pas dans le même état que celles qui ont trop bu? Si dans la suite cela n'arrive plus, c'est que l'on s'accoutume à fumer tout comme à boire. Il n'en est pas moins vrai que si le tabac ne nuit pas à tous, il nuit au moins beaucoup au plus grand nombre & n'est utile à personne. Les fumeurs & les personnes qui prennent beaucoup de tabac en poudre n'entendent pas plus cela, que les ivrognes un discours sur le danger de l'excès du vin, mais je serai content si je puis empêcher les jeunes gens, qui ne s'en font pas encore rendus les esclaves, de contracter une telle servitude. La fumée du tabac renferme un sel fort âcre & un soufre narcotique enveloppé dans la partie huileuse. Quelques personnes instruites, quel-

ques auteurs éclairés, ont soutenu que l'huile du tabac, appliqué sur une playe, est un poison aussi prompt que mortel.

L'irritation que ce sel produit sur les glandes salivaires, étant encore augmentée par la chaleur, fait couler abondamment la salive, qui, étant portée à l'estomac, produit sur ceux qui n'y sont pas accoutumés des vomissemens & de fortes diarrhées. Il est vrai que ces effets cessent peu-à-peu, mais cependant ceux qui fument remarquent assez constamment que l'usage de la pipe entretient chez eux la liberté du ventre; ils regardent cet effet comme admirable, & ce ne l'est pas plus qu'il ne le ferait d'avoir une selle après avoir pris une once de manne; car la vertu purgative du tabac est prouvée par les effets violens des lavemens de décoction & de fumée de cette plante.

Voici maintenant quels sont les mauvais effets du principe âcre de la fumée de tabac. 1°. Il fait nécessairement saliver, & quand on fume beaucoup on ne peut pas avaler toute cette salive, on la crache, & ensuite elle manque aux digestions, parce qu'il ne s'en sépare presque plus le reste du jour. Les organes accoutumés à cette irritation ne fonctionnent qu'imparfaitement quand elle leur manque, & l'on voit que les fumeurs ne crachent plus dès qu'ils ont quitté leur pipe. 2°. Le trop fréquent picotement ne détruit pas moins les forces de l'estomac

& des intestins, que des petites purgations très-souvent répétées; de là l'appétit s'émouffe, l'estomac & les intestins deviennent paresseux, les digestions se dérangent, & les grands fumeurs tombent à peu près dans les mêmes maux que les grands buveurs. 3°. L'acrimonie des fels du tabac infectent les humeurs mêmes. 4°. La fumée du tabac obligeant plusieurs à boire beaucoup, cet excès de boisson devient une nouvelle source de maux plus ou moins fâcheux, suivant l'espece de boisson qu'on emploie.

Le principe narcotique produit d'autres maux qui sont encore plus fâcheux; il augmente les désordres de l'estomac comme tous les anodins; il donne des embarras & des maux de tête, des vertiges, des angoisses, des lethargies & des apoplexies, comme on en a que trop d'exemples. Deux freres Siléfiens s'étant donnés un défi à qui fumerait le plus longtemps de suite périrent apoplectiques, l'un à la dix-septieme & l'autre à la dix-huitieme pipe. J'ai vu dans le Pays-de-Vaud un fumeur âgé de 56 ans, perdre totalement le goût du pain & des viandes les plus épicées, n'y trouvant plus aucune faveur. Les fibres de son estomac étaient tellement relâchées qu'il ne digérait plus, l'action de la salive était émouffée, ses entrailles étaient brûlées, & il éprouvait une irritation si douloureuse & un tel déchirement dans la vessie qu'il poussait les cris les plus lugubres lorsque la nature se soulageait. Il languit dans un état cruel pendant une année; il avait pris un dégoût singulier pour le vin & pour la pipe, ne buvant que de la limonade pour se rafraîchir, ou du thé aux raisins d'ours, se croyant attaqué de la gravelle.

Le tabac en poudre, lorsqu'on en fait usage fréquemment, n'est pas non plus sans danger. Son effet certain & constant, est d'irriter les nerfs du nez, de les dessécher ainsi que ceux du cerveau, & j'ignore quels bons effets cette irritation peut produire chez un homme sain. Les personnes les plus robustes qui en abusent ont des vertiges; les personnes faibles en sont éprouvées jusqu'à Pévanouissement, & l'on a vu plusieurs femmes à qui une prise de tabac, à jeun, donnait un accès de vapeurs. A la longue, l'odorat s'émouffe, & tous les nerfs même tombent dans une espece d'engourdissement. L'on a vu les symptômes les plus dangereux produits par un amas de tabac qui s'était formé dans l'estomac, & quantité d'observations ne laissent pas douter de la vérité d'une espece d'engourdissement. L'on a vu les symptômes les plus dangereux produits par un amas de tabac qui s'était formé dans l'estomac, & quantité d'observations ne laissent pas douter de la vérité d'une espece d'engourdissement. L'on a vu les symptômes les plus dangereux produits par un amas de tabac qui s'était formé dans l'estomac, & quantité d'observations ne laissent pas douter de la vérité d'une espece d'engourdissement.

En condamnant sans restriction le tabac comme un amusement journalier, je ne veux pas dire que des gens qui ont de l'embonpoint, des tempéramens lâches & humides & quelques asthmatiques, n'y aient trouvé un remède utile: mais je crois être autorisé à soutenir que si ces personnes même en

avaient abusé, comme on fait ordinairement, il leur aurait beaucoup nuï. Quel mal ne doit donc pas opérer un usage non interrompu du tabac chez des personnes maigres, d'un caractère ardent, & dont les fibres sont aisément mobiles & irritables? D'où je conclus, par ma propre experience, qu'on doit l'interdire à tous ceux qui ne sont pas pituiteux, & qu'à ceux-ci on ne doit le permettre que comme remède. Or personne n'ignore qu'on ne doit jamais faire un usage journalier de remèdes, si l'on ne veut les changer en poisons. Les pituiteux, quand ils auraient besoin de fumer, devraient suivre l'usage des Perles & des Turcs, qui se servent de pipes longues de plusieurs pieds; ils fument assis ou couchés à leur façon, & une partie du tuyau de la pipe passe dans l'eau. La fumée se trouve par là entièrement adoucie, parce que l'huile narcotique du tabac s'attache à ce long tuyau comme la suye à une cheminée.

Voilà, Messieurs, des réflexions qui me paraissent mériter de paraître sur votre Feuille; elles peuvent préserver plusieurs personnes sensées de cette fureur qui est passée en mode de prendre du tabac & d'en fumer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MOLLES, DIACRE.

═══════════  
Extrait d'un papier anglais.

Il y a environ quatre ans qu'une jeune femme s'arrêta dans un village près de Bristol, & demanda qu'on lui donnât par charité un peu de lait. Il y avait quelque chose de si attrayant dans son extérieur qu'elle attira l'attention de tous ceux qui étaient autour d'elle. Elle était de la première jeunesse, & d'une beauté frappante; ses manières étaient nobles & gracieuses, & tout son maintien inspirait le plus grand intérêt. Elle était seule étrangère dans le pays, & dans une extrême misère; cependant elle ne portait aucune plainte, & ne cherchait point à exciter la compassion, sa manière de parler & d'agir annonçait visiblement une naissance distinguée; cependant on remarquait dans ses paroles & dans ses actions des disparates qui indiquaient une tête dérangée. Elle passait la journée à chercher une place pour reposer sa pauvre tête, & la nuit elle couchait sous l'abri d'un tas de paille. Des dames du voisinage lui représenterent le danger d'une situation si exposée, mais inutilement: leurs secours fournissaient à ses besoins, mais ni prières ni menaces ne pouvaient l'engager à coucher dans une maison. Comme elle donnait de tems en tems des marques d'une véritable folie, à la fin on l'enferma. Je passai sur cet endroit de son histoire, il affecta trop mon ame & affligerait trop celle du lecteur. Enfin elle fut élargie, & sans perdre un moment elle recueillit ce qui lui restait de force, & revint à son tas de paille, quoi que ce fut à six milles de sa prison. On ne peut exprimer

mér son ravissement lorsqu'elle se retrouva libre, & encore en possession de son chetif asyle. Il y a actuellement près de quatre ans que cette malheureuse créature s'est dévouée à une si misérable condition, & qu'elle n'a couché dans un lit ni sous un toit. La peine, la maladie, le froid, la misère ont altéré sa fanté & ses charmes; mais sa figure est toujours très-intéressante; & il y a dans son air & dans ses manières une douceur & une délicatesse peu commune. Elle ne porte ni n'accepte aucune parure, & lorsqu'on lui fait quelque présent de cette espèce elle le pend à une branche d'arbre, & le laisse-là comme indigne de son attention. Elle refuse de donner aucun éclaircissement sur ce qui la concerne, & ce qui est très-frappant c'est que dans toutes les marques d'incohérence dans les idées qu'elle a donné, dans tous les excès de folie auxquels elle s'est livrée, jamais elle n'a rien dit qui ait trahi son secret. Aujourd'hui ses momens de raison deviennent plus rares; cependant ses réponses sont encore presque toujours assez sensées. On n'a rien oublié pour l'engager à aller vivre dans une maison; mais elle répond: le trouble & le malheur habitent dans les maisons; la liberté & l'air voilà le bonheur. Il y a environ un an qu'un gentilhomme lui parla plusieurs langues du continent. Elle parut inquiète & embarrassée; mais lorsqu'il vint à lui parler allemand, son émotion fut si grande qu'elle ne put la cacher; elle tourna la tête & fondit en larmes.

On ne s'est déterminé à rapporter cette histoire si simple que dans l'espérance qu'elle pourrait passer les yeux de quelque personne intéressée au sort de cette triste créature; & tout ce que l'historien désire c'est de ramener, peut-être, une jeune personne aimable & malheureuse dans les bras de parens actuellement dévolés de sa perte. Il voudrait bien que tout ce récit ne fut qu'une fiction, & n'avoir pas été témoin oculaire de ce qu'il raconte. Il se serait épargné une impression bien douloureuse & des larmes malheureusement inutiles.

#### *Ma promenade d'été.*

Je vous salue, aimables campagnes, forêts solitaires, ruisseau tranquille, lieux si chers à mon cœur; qui vous dût si souvent & le repos & le plaisir. Je t'ai salué; ô nature! mère bienfaitrice de tous les êtres, amie tendre de l'homme qui a appris à te connaître. Je t'adore, Dieu des cités & des champs, ame invisible de l'immense univers, modérateur intelligent & bon de la terre que j'habite! En pensant à toi, je sens mes yeux humides de larmes, d'amour & de gratitude; tes bienfaits se tracent à ma pensée; il me semble les voir tous se presser & se suivre, m'imposer de concert le devoir si doux de t'aimer: reçois donc l'hommage que je t'offre, aye égard à la sincérité qui l'accompagne, éclaire mon esprit, pénètre mon cœur, abaïsse sur moi un regard propice...

Je vois une fleur champêtre à mes pieds, & j'admire en elle l'intelligence du Créateur: l'ordre aimable qui regne dans toutes ses parties. L'azur & le pourpre qui la colorent, le verd tendre de ses feuilles, le duvet qui les préserve, son port simple & gracieux, me donnent une idée plus vraie de ce qui est beau que les longues & froides discussions d'un académicien; & combien je les sentirai mieux encore, si j'embrasse d'un coup d'œil quelques-unes des beautés majestueuses, que présente le riche tableau qui m'environne!

Les montagnes boisées & ornées de la plus belle verdure forment un cadre élégant, varié dans ses dessins & ses contours; derrière moi un bois agreste termine cette enceinte, & oppose à l'œil curieux une épaisse voûte de sapins élevés, de chênes touffus, & de hêtres verdoyans; des nuages gris, blancs, cendres découpent en mille manières le dôme d'azur qui s'élève au dessus de ma tête, & interceptant les rayons du Soleil diversifient à l'infini leurs effets sur le paysage; le verd passe par d'agréables nuances depuis la couleur douce & tendre de l'herbe qui tapisse les prairies jusqu'au noir menaçant des sapins éloignés; le jaune d'or des moissons contraste avec le verd brillant des côteaux couverts de pampres; la couleur grisâtre des escarpemens de rocs, mis à nud par les torrens & les pluies fait ombre dans ce grand tableau; le lit du ruisseau offre par intervalles un bassin clair & limpide, pavé de mousse & de cailloux qui font retentir l'eau dans son cours; cet agréable murmure s'unit aux chants des oiseaux qui interrompent quelquefois le silence de ces lieux: le rossignol se tait auprès de sa compagne, la fauvette s'égaye; la tendre colombe coucoule, en donnant d'amoureux baisers qu'on se hâte de lui rendre, elle répand sur ses œufs une douce chaleur & prodigue des soins aux fruits de ses amours; l'innocente bergère assise à l'ombre d'un pommier qui promet l'abondance rêve à celui qu'elle aime, plus loin une autre paye par un sourire flatteur les caresses de l'amant qu'elle a choisi...

Amour honnête & vertueux, amour simple & sans fard, amour des champs qui ressemble si peu à celui des cités, tu es un présent que le Ciel fit à l'habitant des hameaux pour le réjouir dans les années ardues de la jeunesse, pour le charmer dans l'âge mûr & les bords de la tombe par de doux souvenirs & des gages précieux... Amour! lien des cœurs qui sont faits pour s'entendre, amour! source féconde d'actions courageuses, tant que l'homme écoute la voix de la nature, c'est toi qui donnes au cultivateur la patience, l'espérance & la force; c'est toi qui en fais un pere sensible, un époux compatissant; les sentimens qu'il eut pour la mere, il les transporte aux entans qu'il en a reçu, dépouillés de ce que la fougue du premier âge y avait joint de violent & d'impetueux, il les voit ces gages de sa tendresse, au bout

du filion pénible que trace sa charrue, au sommet du coteau qu'il force à produire ce jus qui le soutient dans son travail; il pense à eux quand il abbat les arbres des forêts, il se réjouit quand il recueille la moisson qui doit les nourrir, il oublie ses fatigues quand il les trouve le soir sur sa porte, folatrant autour de leur mere, qu'ils quittent pour venir embrasser leur pere: c'est alors qu'il est satisfait & qu'il se livre sans réserve à tous les sentimens de son cœur, il savoure avec une douce volupté les baisers de ses enfans, il souleve sur ses bras ceux qui sont trop petits pour atteindre ses joues, il les serre contre sa poitrine, il saisit les mains caressantes du petit nourrisson suspendu au sein de sa compagne, & il rend avec amour à la mere les baisers qu'il reçoit de cette innocente créature...

Amour! tendre amour! que de charmes tu répands sur la vie! que de consolations tu fais éclore dans nos peines, que de douceurs tu procures! — Pourquoi donc es-tu quelquefois la source de nos douleurs?...

### M É D E C I N E.

Il nous est tombé sous les mains un ouvrage dont le titre promet beaucoup, & qui toutefois ne mérite nulle confiance. Ce livre est intitulé, *Etrennes à l'humanité; recueil très-curieux & très-utile pour les curés, chirurgiens, peres de familles, laboureurs, fermiers, gens qui vivent tant dans les petites villes que dans les campagnes où l'on ne trouve pas tous les secours &c.*

Un tel titre est bien propre à fixer l'attention; aussi avons-nous vu quelques personnes empressées à se procurer cette production. Nous ne citerons que l'indication de quelques-uns des articles qu'elle contient, & tout homme tant soit peu instruit verra bientôt que ce nouveau recueil n'est qu'un nouveau piège à la crédulité publique.

Page 9. *Préservatif pour être en sûreté dans les grands chemins, dans les forêts; & ne pas craindre d'être dévoré par les bêtes sauvages, éprouvé par l'Editeur de cet ouvrage.*

Page 22. *Préservatif inmanquable contre le fléau de la peste.*

Page 117. *Préservatif certain & éprouvé pour ne point se laisser en marchant.*

Il est inutile de citer les moyens que l'Editeur indique. Le ton extraordinaire de confiance qu'il prend, & souvent au sujet de maladies ou d'accidens contre lesquels la médecine éclairée n'échoue que trop souvent, les expressions d'*infaillible*, d'*inmanquable*, de *très-éprouvé*, dont il prétend étayer ses remèdes, tout prouve & sa sottise & sa mauvaise foi. Mais combien n'est-il pas de particuliers honnêtes & peu instruits, surtout sur des objets de médecine, qui pourraient se confier à un tel recueil? Ne fait-on pas combien l'empire de la crédulité est étendu? avec quelle

facilité la mauvaise foi y tend ses pièges, & malheureusement presque toujours avec succès. Nous avons donc cru remplir un devoir en dénonçant la très-coupable cupidité des rédacteurs des *Etrennes à l'humanité*. Non-seulement nous nous sommes flattés en faisant cette dénonciation de détourner nos lecteurs du danger que leur offrait un tel livre, mais encore avons nous espéré réveiller l'attention sur la nécessité de se défier des titres des livres. Attention à laquelle on ferait d'autant plus porté, quand on saura qu'un libraire de Paris très-connu se fait il y a quelques années à un Abbé un traitement de douze cents livres pour qu'il lui fournisse seulement des titres qui *allaissent avec les circonstances*.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE. AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Geneve, le 5 Décembre 1792.

MESSIEURS,

On lit dans les Mémoires de l'Académie de Berlin une méthode d'extraire & d'épaissir les sucs des substances alimentaires. Cette méthode est générale & peut s'appliquer à tous les alimens, soit du regne animal, soit du regne végétal. Elle est du plus grand usage pour la préparation d'alimens sains & nourrissans pour les longs voyages de mer. On connaît ces préparations sous le nom de *rob* de tel végétal ou tel fruit, comme du *rob de carottes*, de *panais*, de *bettes-raves*, &c. de *rob d'épinards*, d'*oseille*, de *crefson*, &c. de *rob de pommes*, de *poires*, de *cerises*, &c. — Il n'y a presque pas un fruit, une feuille ou une racine parmi les végétaux alimentaires dont on ne puisse tirer un rob utile & sain, capable d'être long-tems conservé avec les qualités spécifiques des végétaux dont on l'a exprimé. L'on peut en même tems les rendre très-agréables au goût par des assaisonnemens convenables à chaque espece de rob.

La méthode dont il est fait mention dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, est à-peu-près la même que celle qu'on employe pour faire la *soupe-portative*, ou bouillon en *tablettes*, extrait de toutes sortes de viandes, qui est devenu du plus grand usage dans la marine anglaise, & qui, ainsi que le prouve l'expérience, contribue beaucoup à la santé des équipages. Cet objet m'a paru d'une très-grande utilité; il m'a semblé que lorsque la maniere de faire ces robs serait connue parmi nous on verrait chacun s'empresser d'en fournir son ménage pour l'hiver, d'en porter avec soi dans ses voyages; dans les courses où il aurait à craindre de ne pas toujours trouver un repas sain & agréable. Je me suis en conséquence occupé de faire un petit traité sur un tel objet, & me propose de le publier incessamment. Mais j'ai cru devoir, auparavant, engager le public à réfléchir sur les avantages réels qu'il retirerait de ces robs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S. A.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

15 DÉCEMBRE 1792.

Le **SOLEIL** se leve à 7 heures 50 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.  
La **LUNE** se leve à 10 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
9 Déc.	1 0†	0 3 †	0 1 0.	26. p. 11. lig.	26. p. 10. lig.	26. p. 9. lig.
7 . . .	0 0	3 2 0†	0 0 1-	26. 8.	7 26. 8.	7 26. 8.
8 . . .	2 3-	5 1 0†	0 0 7-	26. 11.	26. 11.	26. 10.
9 . . .	1 1-	2 0 0	0 0 8-	26. 9.	9 26. 9.	0 26. 9.
10 . . .	1 0-	9 0 0	0 2 0-	26. 8.	8 26. 8.	8 26. 8.
11 . . .	2 0-	2 3 0†	0 2 0†	26. 7.	3 26. 5.	9 26. 5.
12 . . .	0 0	3 0 9†	0 0 1-	26. 7.	9 26. 8.	7 26. 8.

## BELLES-LETTRES.

### ÉNIGME.

**E**NTRE tout ce qui doit vous être nécessaire,  
Si je n'ai pas le premier rang,  
J'y tiens un des premiers, & suis dépositaire  
A la vie, à la mort, du petit & du grand.  
On connaît mon usage aux quatre coins du monde,  
Et quoique je serve aux mortels,  
Mon service s'étend jusques sur les autels.  
Ce que je fais provient d'une coëffure blonde,  
Et l'on voit quelquefois le fatal instrument  
Aider à qui l'arrache; & le secours de l'onde  
Y contribue également.

## VARIÉTÉS.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

MESSIEURS,

Il y a environ trois ans, autant que je puis me le rappeler, que vous annonçâtes dans votre feuille un don patriotique & anonyme de quelques médailles

déposées entre les mains du Magistrat de cette ville, & destinées à faire connaître & à honorer des actes de vertu dignes de fixer l'attention publique. J'apprens avec une véritable surprise que depuis lors il ne s'en est distribué ou décerné aucune, & que l'on n'y a pas touché depuis le moment où elles ont été déposées, ce qui semblerait prouver que le cas ne s'est point encore présenté.

Serait-il donc possible que durant l'espace d'environ trois ans, & dans une population de neuf à dix mille âmes, aucune action vertueuse méritante, digne d'être distinguée, aucune conduite exemplaire, édifiante & faite pour servir de modèle, aucun service gratuit rendu à la Société, ne fussent parvenus à la connaissance du Magistrat, tandis qu'il ne se passe presque pas de jour qu'on n'entende parler de quelque action plus ou moins punissable ou reprehensible, de quelque censure, de quelque amende, de quelque correction, de quelque châtement infligé. Ce coup d'œil assurément ne ferait pas honneur à notre patrie, si l'on devait juger d'après ce tableau de comparaison. Quant à moi, je suis bien éloigné d'en tirer aucune conclusion désavantageuse pour la généralité des mes concitoyens & compatriotes. J'aime à croire au contraire qu'une infinité d'actions ou de conduites louables & estimables échappent à la connaissance du public, soit par la mo-

A a a

desse de ceux qu'elles pourraient honorer, soit par défaut d'attention de la part de ceux qui pourraient les faire connaître. Mais je pense en même tems qu'il est du devoir de toute personne laïque ou ecclésiastique chargée par son état de veiller sur la conduite des particuliers, qu'il est, dis-je, de son devoir, d'attirer nos regards sur les bons exemples aussi bien que sur les mauvais, & de nous présenter des objets d'approbation & d'imitation aussi bien que tant d'objets d'improbation & de blâme qu'on ne cesse de nous mettre sous les yeux. J'étends même cette obligation sur tout citoyen qui peut avoir connaissance de quelque acte de vertu méritant récompense ou distinctions.

Le rôle de révélateur de bonnes œuvres, souvent enveloppées du voile de l'humilité & de la modestie, est peut-être aussi utile à la société, mais sûrement bien plus honnête & bien plus doux à remplir que celui de dénonciateur des mauvaises, & l'on doit toujours favoir gré à quiconque fait connaître ses semblables par le côté qui leur fait le plus d'honneur.

J'ai cru que cet avis n'était pas indigne de trouver place dans votre feuille, qui est autant consacrée à l'utilité publique qu'à l'amusement des lecteurs, & je pense que les honnêtes gens & le donateur en particulier ne pourront que vous en avoir obligation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Un Citoyen de Lausanne.*

## M E D E C I N E.

De tous les excès auxquels l'homme a la faiblesse de se livrer il en est peu, on le fait, dont les suites lui soient plus nuisibles que celui de la boisson des liqueurs fortes. Les gens instruits n'en doutent plus, les ivrognes ne raisonnent point, donc il est inutile d'appuyer d'avantage sur cette vérité. Mais la vraie bienfaisance ne se lasse pas & ne se rebute jamais. Nous lui devons des instructions sur la meilleure manière de venir au secours des hommes morts ivres, de ceux que la boisson a jetté dans des convulsions; rien n'approche d'un état pareil. Le malheureux est semblable à la bête la plus féroce, il en a la force, les agitations; l'aspect & jusqu'à la cruauté. Dix hommes vigoureux peuvent à peine le retenir, il faut l'enchaîner, son regard est farouche, ses yeux étincelans; ses cheveux se hérissent; ses gestes sont menaçans; il grince les dents, crache à la figure des assistans; il cherche à mordre ceux qui l'approchent, imprime ses ongles par-tout, se déchire lui-même, il pousse des hurlemens épouvantables. Ce tableau est trop déchirant pour que nous puissions l'achever. . . .

Tout excès de liqueur forte, de boissons spiritueuses peut produire l'ivresse convulsive, sur-tout dans un tempérament irritable. Ce n'est que quelques heures après qu'on s'est livré à ces boissons que cet état convulsif commence à se développer. . . .

La première précaution que l'on doit prendre en arrivant auprès du malade, c'est de le faire tenir par des hommes vigoureux, & de n'en employer que le nombre nécessaire: car il serait à craindre que l'impression d'un tel spectacle n'en rendit les témoins convulsionnaires eux-mêmes, comme on en a eu plusieurs exemples. On lui assujettira le tronc & les cuisses avec des draps passés en travers, & dont on fixera les bouts au bois du lit. On lui liera les pieds, mais non les mains; car il serait à craindre que dans les efforts redoublés qu'il fait pour se soulever, il ne se fit une luxation.

On doit s'occuper de tous les moyens de lui faire boire avec succès de l'eau tiède; c'est le secours le plus prompt, le plus efficace qu'on puisse lui donner. Mais que jamais on ne cherche à exciter le vomissement par l'émétique; ce moyen serait presque toujours mortel. On peut le provoquer en introduisant dans l'oesophage du malade une longue plume enduite d'huile. Dès que les évacuations sont bien établies on a lieu d'espérer un assez prompt rétablissement. Mais, je le répète, qu'on n'emploie jamais dans pareil cas l'émétique. Sur dix-huit malades que j'ai eu à traiter de l'ivresse convulsive, je ne l'ai administré qu'à un seul, encore ai-je eu beaucoup à m'en repentir. C'était un jeune officier du régiment, lequel après un dîner copieux, avoit bu par gageure une bouteille & demie d'une liqueur qu'on prépare en Flandre, avec les écorces d'une orange particulière & l'eau de vie, & que l'on y nomme *cuirasseau*, liqueur surabondamment chargée d'huile acre, aromatique, inflammable, & par conséquent, prodigieusement mordicante & incendiaire. Après un tel excès, il alla se promener dans un jardin hors de la ville, accompagné de deux de ses camarades que divertissait sa gaieté devenue par l'ivresse encore plus folâtre. Il y fit plusieurs tours, chantant & dansant. Ensuite, il lui prit envie de se déshabiller: fantaisie dont on ne put le détourner, malgré que de tems ne fut point chaud. Il déchira ses habits, & jusqu'à sa chemise, dont il se dépouilla en murmurant d'un air égaré. Sa gaieté s'étoit déjà changée en une tristesse sombre; à celle-ci succéderent des accès déjà plus affreux frénésie. Il se jetta à terre, la gratta avec ses ongles, en porta à la bouche, arracha les herbes avec les dents; se roula dans les haies & les épines, & se mit à heuler de manière à jeter l'effroi dans tout le voisinage. Accouru avec quelques officiers, il nous fallut l'arrêter en l'embrassant dans des manteaux que nous lui jettâmes; &

Il nous blessa tous avant que nous pussions en venir à bout. Le thé & l'eau tiède ne l'ayant fait vomir que très-peu, & avec les plus grands efforts, j'osai y ajouter deux grains d'émétique d'abord, & trois quarts d'heure après, deux autres; fondant l'indication de ce remède, dont jusques-là je m'étais abstenu en pareil cas, sur l'indigestion alimentaire qui compliquait l'ivresse. Les convulsions n'en devinrent que plus violentes; il n'y eut plus de repit. Il brisa les mouchoirs avec lesquels nous lui avions attaché les mains à deux jeunes arbres, tandis qu'allis sur les cuisses & les jambes, deux de nous rendaient le corps immobile. Jamais spectacle ne fut plus déchirant, jamais il n'y en eut de plus épouvantable. Et ce qui mit le comble à cette scène d'horreur, c'est que trois des officiers présents furent saisis des mêmes convulsions, qui heureusement ne durèrent que peu de tems, & cédèrent aux douches d'eau froide sur la tête. A force d'avaler de l'eau tiède, le vomissement parut enfin, mais ne termina point une situation si déplorable; & ce ne fut que vers minuit que les convulsions & les crampes disparurent par les calmans réitérés, les frictions huileuses & les applications opiatiques.

(Extrait d'un mémoire, par M. PERCI, Docteur en médecine, chirurgien-major du dix-huitième régiment de cavalerie, ci-devant BERRY, associé de l'Académie de chirurgie de Paris &c.)

## BOTANIQUE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Lausanne, le 10 Décembre 1792.

MESSIEURS,

Vous savez que j'aime les insectes. Quelques-uns de vos lecteurs s'en souviendront peut-être: ils se rappelleront d'avoir lu les observations que je vous communiquai en Octobre, Novembre, & Décembre 1790; & qui furent alors insérées dans vos feuilles. Ce goût pour l'insectologie, & des relations d'un autre genre, m'ont procuré la connaissance, & m'ont valu l'amitié de M. BREZ, ce jeune & intéressant naturaliste, connu par la FLORE DES INSECTOPHILES (\*), dont plusieurs journaux ont fait l'éloge; à ce que vous m'avez appris vous-mêmes.

(\*) La Flore des Insectophiles, précédée d'un discours sur l'utilité des insectes & de l'étude de l'insectologie, par Jacques Brez, à Utrecht, chez B. Will & J. Altheer 1791.

Je viens, enfin, de recevoir & de lire cet ouvrage. Le plaisir qu'il m'a procuré me donne l'envie de l'annoncer dans votre Feuille. Peut-être trouverez vous qu'il est un peu tard; mais, l'Auteur ayant demeuré à Lausanne, à Geneve, ayant des connaissances & des amis dans ces deux villes, ne doit-il pas s'attendre à voir une notice de son ouvrage dans votre Journal? Ne peut-on pas présumer qu'elle fera quelque plaisir à nombre de vos lecteurs; & que les autres, par cela même, ne nous censureront point trop?

Une énumération méthodique des plantes, arbres & arbrustes, qui servent de nourriture & d'habitation aux insectes; & à la suite de la dénomination de ces plantes, le catalogue des insectes particuliers à chacune d'elles, voilà ce qui forme la partie principale de la FLORE DES INSECTOPHILES; comme ce titre l'annonce. L'Auteur parcourt les vingt quatre classes du système sexuel de Linné: dans chaque classe il indique un certain nombre de plantes, par leur nom latin, à côté duquel il met le nom français, qu'il emprunte souvent de La Mark & de Tournefort; mais que souvent aussi il traduit lui-même, & le plus littéralement qu'il peut; parce qu'il a senti que la nomenclature de la Botanique avait besoin d'être simplifiée; que peut-être même il faudrait la refaire, comme on a refait celle de la chimie. Audessous du nom de chaque plante se trouvent les noms des insectes qui l'habitent; & ces noms sont aussi de Linné. Mais, pour rendre son ouvrage d'une utilité plus générale, M. BREZ cite, autant qu'il le peut, REAUMUR, Geoffroy, Fabricius.

Notre insectophile, qui condamne avec assez de raison sans doute, les naturalistes qui ne s'occupent que de nomenclature, a fait précéder sa Flore d'un discours sur l'utilité des insectes & de l'étude de leur histoire. Il considère cette utilité, 1°. dans l'économie de la nature; 2°. dans l'économie domestique & les arts; 3°. dans ses rapports à la philosophie.

Entr'autres exemples de l'utilité des insectes dans l'économie de la nature, M. B. cite les Termites, qui détruisent avec beaucoup d'habileté les vieux bois des contrées qu'ils habitent; & les font ainsi rentrer plus promptement dans le laboratoire de la nature.

Quant à l'utilité des insectes dans l'économie domestique & les arts, elle est encore plus marquée pour nous: il suffit de nommer les abeilles, les écrivains, le ver-à-soie, la cochenille, les cantharides, l'insecte dont la piqûre produit la noix de galle, &c. M. B. donne sur tous ces objets beaucoup de détails, que le lecteur suivra avec plaisir dans l'ouvrage même. Il va plus loin; il indique nombre de recherches à faire, pour rendre les insectes plus

offles encore qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

Enfin, pour montrer l'utilité de l'insectologie, *relativement à la philosophie*, M. B. rappelle que cette science a expliqué les prétendues pluies de sang, les eaux changées en sang, &c. qu'elle a donné des idées plus justes sur plusieurs opérations de la nature; entr'autres sur la génération, &c. il cite les *puccerons* de BONNET: & les *polypes* de TREMBLEY, qui nous ont appris à ne pas trop généraliser...

« Que concluons-nous, dit M. B., de tout ce que nous avons avancé dans ce discours? Que l'insectologie mérite au moins autant de nous occuper que toute autre science..... Mais, lors que je nomme l'insectologie j'entends par là la vraie science des insectes telle qu'elle a été traitée par un SWAMMERDAM, par un REAUMUR, par un BONNET: je ne parle nullement de la science de nos Insectologues les plus modernes qui ne consiste guères que dans la connaissance des noms *classiques*, *génériques* & *spécifiques* des insectes: cette étude, si tant est qu'on puisse lui en donner le nom, n'étant pas, suivant moi, digne d'un bon esprit, d'un homme raisonnable, elle ne mérite pas qu'on la mette en ligne de compte. »

Quand au style de M. B., il avoue lui-même qu'il l'a trop négligé dans son discours sur l'utilité des insectes; mais, lorsqu'il parle de BONNET, ou de REAUMUR, de la lecture desquels on voit qu'il est nourri, on l'écoute avec bien du plaisir: on en jugera par le morceau suivant de son *Preamble*: il s'écrit, en parlant des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*: « Que ne puis-je faire passer dans l'âme de mon lecteur l'expression des plaisirs, des jouissances douces & tranquilles, que me procurait, & que me procure encore, la lecture, la méditation de ses beaux *Mémoires*! Que ne puis-je emprunter l'éloquence la plus persuasive pour les recommander; par dessus tout, aux jeunes insectophiles! Je le dis avec assurance; depuis que l'on a commencé d'écrire sur les insectes, il n'a rien paru de si parfait. Naïveté, élégance simplicité dans le style, noblesse, sublimité dans les sentimens; intérêt toujours nouveau dans la narration, dans les faits, dans la manière de les voir; Philosophie dégagée de tout préjugé, de tout système; voilà quelques uns des traits qui font de cet ouvrage incomparable un chef-d'œuvre, qui peut être mis en parallèle avec les plus belles productions de l'esprit humain. »

J'aimerais, Messieurs, à vous dire encore un mot des épigraphes de M. B.; de sa dédicace à MM. BONNET, SENEBIER, VAN-BERCHEM & GOANTE,

mais je crains d'avoir déjà paru trop long à quelques personnes.

DEVELAY *suffrag. de la chaire de mathématiques.*

## L I V R E S.

On souscrit chez M. Mourer, Libraire à Lausanne, pour l'*Histoire impartiale du procès de Louis XVI, dernier Roi des Français, ou Recueil complet & authentique de tous les rapports faits à la Convention Nationale &c.*, pour le prix de 1 L. 10 s. de Suisse le volume, lettre & argent françois, les personnes qui enverront la souscription des deux volumes à la fois les recevront brochés avec étiquettes.

Liste des principales routes de l'Europe, & particulièrement de celles d'Allemagne, à l'usage des voyageurs. A Francfort sur le Mein, & se trouve à Lausanne dans la Librairie de LUQUETENS.

La première partie de cet ouvrage traite des routes de l'Allemagne seulement, avec quelques confins. La seconde, formant un supplément, contient celle des autres pays de l'Europe, & on en trouve le détail dans la table des matières. Il est plusieurs d'itinéraires dont la méthode de l'auteur offre de l'embarras à celui qui le consulte. On ne pourra, ce nous semble, faire le même reproche à cet ouvrage-ci.

## NOTE DES RÉDACTEURS.

Quoique nous n'ayons perdu cette année-ci que deux souscripteurs, l'un à Genève, l'autre à Bâle, & qu'il s'en annonce en ce moment trois nouveaux pour les remplacer dans le nombre, nous renoncetons néanmoins à continuer la rédaction de cette Feuille à la fin de ce mois. Nous avons cru devoir ne pas tarder davantage à le publier pour prévenir les envois du prix des abonnemens qu'on se serait proposé de renouveler. Ceux de qui nous l'avons déjà reçu sont priés de nous indiquer de quelle manière ils désirent que nous le leur fassions parvenir, offrant de le leur expédier franco par la poste. Dans un de nos numéros prochains peut-être hasarderons-nous d'y exposer une partie des motifs qui nous ont engagé à abandonner ce Journal.

JOURNAL DE LAUSANNE.

22 DÉCEMBRE 1792.

Le SOLEIL se leve à 7 heures 49 minutes, & se couche à 4 heures 11 minutes.

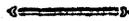
Le LUNE se leve à 3 heures après midi.

Observations Météorologiques.

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.	7 heur. du mat.	2 h. après midi.	9 heur. du soir.
10 Déc.	1 07	0 2 17	0 0 0	26. p. 8. lig. 0	26. p. 8. lig. 0	26. p. 7. lig. 1
11	0 0	0 1 77	0 2 1-	26. 6.	7 26. 7.	6 26. 6.
12	1 3-	0 0 0	0 1 1-	26. 7.	7 26. 8.	8 26. 8.
13	2 0-	0 1 07	0 0 0-	26. 9.	1 26. 9.	9 26. 9.
14	1 8-	0 1 0-	0 3 3-	26. 8.	1 26. 6.	1 26. 5.
15	2 1-	0 1 1-	0 2 1-	26. 4.	3 26. 6.	1 26. 7.
16	4 1-	0 2 1-	0 3 3-	26. 7.	1 26. 7.	0 26. 6.

A V T S.

CEUX de nos Souscripteurs qui nous doivent des abonnemens font priés d'en faire parvenir le montant à M. le Professeur Lantieres à Lausanne. — Il voudrait qu'il lui fut permis d'observer qu'il ne s'attendait pas à la négligence qu'un grand nombre d'Abonnés ont apporté à ce paiement, qui, selon l'usage, aurait dû, toujours, être fait à l'avance.

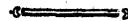


BELLES-LETTRES.

LOGOGRIPHE.

Dans mon nom deux noms se font lire;  
 Noms communs, connus & distincts.  
 Le premier est plus grand que le plus grand empire,  
 Le second fait l'objet des sçavans Médecins.  
 Le premier est dans l'écriture;  
 Un corps exempt de pourriture;  
 Le second dans un second sens,  
 Nourrit un grand nombre de gens.  
 De sept lettres ôtez les trois qui sont au centre,  
 Et l'ai porté deux yeux dans mon ventre;  
 Revenez du milieu, mettez au bout ma fin.  
 C'est un mets délicat et fin.

Ôtez ma tête & mes épaules  
 Joignez mon col aux deux bras en repos;  
 C'est là dans le pays des Gaules,  
 Le double prix de ce que je vau.  
 Joignez à celui-ci ma tête & sa seconde,  
 Je suis sur le vin & l'onde,  
 Sur terre, près d'un bœuf de travail fatigué,  
 Et peu loin d'un homme enragé.  
 Ma queue enfin étant un peu tournée,  
 Marque ce qu'on demande à ceux qu'on a payé.  
 Finissons, ma muse gênée,  
 Vous à, Lecteur, déjà trop ennuyé.



VARIÉTÉS.

Écoutez-moi, vous qui êtes la partie la plus aimable & la plus chère de tout ce qui plaît dans la nature. O femmes! êtres sensibles! vous devez favoir que l'instant du bonheur est court, & qu'il n'est point de bonheur sans l'innocence. Vous devez favoir que la vie est aussi parsemée de dangers que le firmament l'est d'étoiles. . . . Demandez-le aux vieillards, que le tems & l'expérience ont instruit; ils vous diront que la saison de la jeunesse est aussi délicate que périlleuse. . . Ah! lisez l'hist.

B b b

toire d'*Henriette* ; & si son sort vous arrache des larmes, votre cœur est bon...

Les parens de cette jeune personne n'étaient pas opulens ; mais ils étaient bien respectables : ils adoraient leur fille, & sa tendresse pour eux faisait la consolation de leur vieillesse. La nature avait rendu son esprit aussi séduisant que sa beauté ; son éducation répondait à tous ses dons naturels. Un gentilhomme fort riche en devint éperdument amoureux dans un bal ; nous l'appellerons *Stanely* ; il la regarda d'abord avec les yeux respectueux de l'amour, & ne lui fit que des propositions avouées par la plus rigoureuse décence.

*Henriette* se sentit émue : son cœur n'était pas moins sensible que celui du jeune homme, aussi ne tarda-t-elle pas à brûler d'une flamme égale à la sienne. *Stanely*, obligé de consulter ses parens sur un hymen qui devait faire son bonheur, en essaya un refus exprimé fort durement, & fondé sur la supériorité de leur fortune. Le jeune homme voulut en vain cacher à son amante cette nouvelle affligente ; elle se répandit. *Stanely* fut congédié de la maison d'*Henriette* ; mais l'attachement des deux amans n'en devint que plus vif. Les parens d'*Henriette* appréhendant les suites d'une passion que le mariage ne pouvait couronner, envoyèrent leur fille dans un pays voisin, pour prévenir toute nouvelle correspondance avec *Stanely* ; mais ce dernier ne tarda pas à découvrir la retraite de cette aimable fille : il y vole, se précipite à ses genoux, lui persuade avec cette éloquence que l'amour seul peut inspirer, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, que le ciel les avait unis, & que nulle puissance sur la terre n'avait droit de les séparer ; il lui jure au nom de ce qu'il y a de plus sacré, au nom de l'amour, de l'aimer jusqu'à la mort, de l'épouser aussi-tôt que le sort le rendrait maître de ses droits & de sa fortune.

Cette déclaration passionnée, si séduisante pour une jeune personne que tout sollicite, mit sur les yeux d'*Henriette* le bandeau de l'imprévoyance : le devoir voulut combattre l'amour, l'amour l'emporta sur le devoir & triompha du dernier, cri de la vertu. Fille imprudente ! te voilà déshonorée, perdue, maîtresse d'un grand seigneur... ! Les deux amans vont à Londres, y vivent dans la dissipation, y donnent même des petits soupers ; un bonheur de cette espèce ne peut durer longtems. *Stanely* mourut... Qu'on juge du désespoir de son amante. Elle avait un enfant ; un second attendait le moment de voir le jour. Abandonnée, poursuivie par ses parens, forcée de chercher un asile où elle put vivre ignorée, son ame était abîmée sous le poids de ses maux, son cœur était déchiré de remords. Elle ne put résister à une situation aussi désespérée. L'infortuné

née expira peu de tems après, en pressant contre son cœur les deux enfans, dont le dernier venait à peine de naître.

Une fidele domestique fut porter ses deux enfans au pere d'*Henriette* qui, après avoir pleuré sur le sort de sa fille, les adopta, & les fit élever aujourd'hui avec tous les soins possibles.

Cette anecdote pourra paraître dénuée d'événemens & d'intrigues ; elle paraîtra trop simple à quelques-uns pour être publiée dans une Feuille littéraire, Malheureusement, elle n'a que trop le mérite d'être vraie. Il eut été facile de l'altérer en y ajoutant ; mais un tel exemple de séduction, présenté sans art, avec vérité, ne pouvait que contribuer puissamment à en prévenir d'autres.

Quel lecteur sensible ne sentira pas combien la vie d'*Henriette* doit être agitée ! ayant passé subitement de l'opulence à la misère, de l'honneur à la honte, de l'espérance au désespoir... Pouvait-elle trouver la moindre consolation dans son cœur. Tous l'accusait ; la vie n'était plus pour elle qu'un tourment continuel, qu'un désert aride ; la mort, la mort seule pouvait faire finir ses tourmens.

Vous, jeunes personnes dont l'ame est sensible, ah ! veillez soigneusement sur votre cœur. N'y admettez aucune passion qui ne soit avouée par le devoir, par la vertu, par les conventions sociales... Qui peut calculer les maux que cause un attachement irréfléchi, téméraire ! Sur-tout, conservez votre innocence ; c'est un trésor de bonheur, de consolations. Gardez-vous d'écouter la voix de la séduction, ne perdez jamais de vue que la perte de l'honneur entraîne toujours celle de la félicité.



Dans plusieurs circonstances, dans plusieurs Ouvrages nous avons témoigné notre douleur de ce qu'en général les productions littéraires destinées au peuple ne pouvaient servir que faiblement à son instruction : nous avons observé qu'il en était même qui lui offraient, par des récits imprudens, des moyens peu honnêtes de gagner leur vie, qui se prêtant à ses idées superstitieuses ne pouvaient qu'enraciner chez lui les vices & les préjugés qui nuisent à son instruction, en conséquence à son bonheur, à sa prospérité. Nous l'avouerons, nous avions en vue sur-tout l'*Almanac*, livre qui circule dans tous les Etats de la société, qui est si avidement par l'homme du peuple, par le cultivateur, & lui sert trop souvent de guide dans ses travaux rustiques. Nous avons formé le vœu de voir apporter une réforme dans sa rédaction ; & nous voyons, aujourd'hui, dans l'*Almanac* de l'année prochaine une partie de nos souhaits exaucés. Il nous est doux ; il nous est

précieux d'avoir à annoncer que les articles en sont beaucoup mieux choisis qu'ils ne l'étaient ci-devant, qu'on y voit un désir sincère de combattre la superstition, de guérir le peuple de son penchant au merveilleux. Nous croirions être injustes si nous n'espérions pas de voir dans la suite retrancher de cet ouvrage, plus important qu'il ne parait d'abord, un grand nombre d'articles qu'il n'eût pas été bien, peut-être, de supprimer brusquement, mais que sans doute on se propose de faire disparaître les années suivantes.

## AGRICULTURE.

### AUX AUTEURS DU JOURNAL.

Vevey, le 15 Décemb. 1792.

MESSIEURS,

La récolte en grains a été très-chétive cette année; le Bailliage d'Oron, dans le voisinage duquel je me suis cantonné il y a environ douze ans, n'a fait, l'un dans l'autre, que doubler ses semailles, & cela par la malheureuse habitude où sont nos Colons de répandre beaucoup trop de graines dans leurs champs. Un de mes voisins, propriétaire d'un bon domaine dans ce bailliage, m'a dit, en Septembre, avoir récolté l'année dernière trente-huit sacs & plus de bled, & que cette année, ayant semé la même quantité, six à sept sacs, il comptait tout au plus sur douze sacs; comme on est ordinairement trompé en mal dans les années chétives, c'est beaucoup s'il a obtenu onze sacs. Mon domaine est d'un très-mauvais sol, je n'ai obtenu que onze sacs, & j'ai eu deux fois autant de bled que lui, car je n'avais semé que trois sacs.

Il semble d'abord que l'avantage de ma méthode, de semer rare, se borne à obtenir double récolte; il va plus loin, nos bleds ont été chargés de mauvaises herbes, il m'en a coûté de battage cinquante batz par sac, c'est donc 55 livres pour obtenir huit sacs, soit sept livres par sac.

Ce paysan a dû aussi faire de frais 55 livres pour battage, soit quatorze par sac, puisqu'il n'a que quatre sacs. En outre, cette grande quantité de semence constitue le Colon en avances considérables qui lui sont onéreuses, & puis une grêle peut ravager son champ, par là il perd deux & trois fois plus de graines que s'il eût semé plus rare.

Si vous imprimez cette lettre, M.M. je l'appuyeraï par d'autres faits & des raisonnemens qui me sont confirmés par trente ans d'expériences; & si je suis

dans l'erreur, j'espère que l'on voudra bien me réfuter: je ne cherche que la vérité & à être utile à ma patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. E. FRIQUET.

## MÉDECINE.

Il est en Suisse une ville au bord d'un lac agréable où des Etrangers, attirés dans la belle saison par la beauté du rivage, viennent quelquefois se baigner. Mais ignorant la profondeur effrayante de ses bords, il s'y hasardent sans savoir nager, & chaque année, à peu près, il en coûte la vie à quelques-uns d'entr'eux, qui, après avoir fait un pas dans l'eau, perdent d'abord le fond. Saisis d'effroi, saisis d'épouvante, ils périssent misérablement. L'empressement des habitans à les secourir n'est pas assez éclairé pour qu'il soit de grande utilité. Si le noyé ne fait plus de mouvement, l'artère lui battrait encore, on n'ose le toucher; c'est à la Justice de le faire enlever.... Des ordonnances, publiées par des motifs respectables, peuvent donc offrir des abus affligeans!

On l'a déjà dit, & non sans quelque succès, des hommes, des femmes, des enfans qui ont resté des heures entières sous l'eau ont pu être rendu à la vie.

On fait que si la Justice permettait de couper la corde des pendus quelques heures après leur supplice, qu'on les transportât dans une maison, qu'on leur donnât des soins, il serait rare qu'il en fut qu'on ne sauvât point. Les Physiciens savent que la dissection des cadavres de gens noyés a découvert qu'ils meurent par un mécanisme à peu près semblable à celui qui fait mourir les pendus. Cette parité, toute à l'avantage des premiers, ne prouve-t-elle pas combien on doit espérer des secours qu'on leur tend, combien il importe de ne pas se décourager par un premier succès manqué....

Les gens instruits en médecine savent que tant que le sang garde sa chaleur, que tant que les organes ne perdent pas entièrement leur ressort, il n'est pas difficile de rétablir la machine. Il est aussi des cas où quand même le sang aurait perdu sa chaleur, pourvu qu'il soit encore liquide, que les parties solides ne soient pas beaucoup viciées, il est très-possible de rendre le ressort aux unes & la chaleur aux autres.

Pour convaincre de la possibilité qu'un corps resté sous l'eau, pendant très-longtems, peut être rappelé à la vie; nous allons citer quelques exemples puisés dans un excellent ouvrage anglais, dont l'Auteur est M. Dggham.

Il y a dix-huit ans, dit M. Derham, après Pechlin, qu'un jardinier de Tronningholm, encore plein de vie, âgé présentement de soixante-cinq ans, assez sain & vigoureux pour son âge, voulut secourir quelqu'un qui était tombé dans l'eau. Il marcha sur la glace sans s'en appercevoir; elle se rompit sous lui, & le fit tomber dans l'eau, qui en cet endroit-là avait une cinquantaine de pieds de profondeur. Il enfonça tout de bost; & alla perpendiculairement au fond, où ses pieds s'attachèrent. Il resta dans cet état seize heures, avant qu'on le tirât hors de l'eau.

Il dit que dès qu'il fut sous l'eau son corps se sentait froid, qu'il avait perdu tout mouvement, tout sentiment, sinon qu'il lui semblaît entendre confusément le son des cloches, qu'on sonnait ce moment-là à Stockholm, ville dans le voisinage de laquelle lui arriva cet accident. Il sentit d'abord comme une vessie devant la bouche, qui empêchait l'eau d'y pénétrer; mais il s'aperçut fort bien qu'elle pénétrait dans son oreille; ce qui lui causa un affaiblissement de l'ouïe qui lui resta encore quelque tems après.

On le chercha vainement pendant seize heures. A la fin un croc s'étant fiché dans la tête, coup qu'il dit avoir senti, on le tira du fond de l'eau.

Heureusement on espéra de le faire revivre. Il fut d'abord enveloppé dans des draps, de peur qu'il air, entrant trop subitement dans les poumons, ne lui fut funeste. Garanti de la trop grande action de l'air, on l'approcha insensiblement d'un lieu un peu chaud, & on chercha à ranimer peu à peu la chaleur dont il paraissait totalement privé. On le frotta avec des linges chauds, on le rasa, on remit enfin le sang & tout le corps en mouvement. On le fit revenir entièrement par les cordiaux & les breuvages qu'on a accoutumé de donner dans l'apoplexie.

Il porta le reste de ses jours les marques de la blessure que le croc lui avait fait à la tête.... En considération d'un accident aussi singulier, & attesté sur serment par des témoins oculaires, la Reine-mere lui fit une pension annuelle.

Cette histoire a été écrite par Tilafus, Bibliothécaire de la bibliothèque du Roi, qui, à cette occasion, rapporte qu'il avait connu une femme laquelle avait resté trois jours sous l'eau, & qu'on avait fait revenir à peu près de la même manière que le Jardinier. Elle était alors encore pleine de vie. On pourrait joindre à ces témoignages celui de Burmannus, qui assure avoir été présent à une oraison funèbre qu'on fit dans un village nommé Bonness, dans la paroisse de Pithonie, dans quelle oraison le Prédicateur, qui avait raconté plusieurs faits du même genre, était un vieillard septuagénaire, nommé Laurent Jonas, ajouta que cet homme s'était noyé à l'âge de

dix-sept ans, & qu'ayant été tiré de l'eau sept semaines après, on l'avait fait revenir, & qu'il s'était très-bien porté depuis lors.

M. Derham dit ailleurs: Les vieillards se ressouviennent encore d'une Green, exécutée à Oxford. Elle avait été pendue durant une bonne demi-heure. Dans ces entre faites quelques-uns de ses amis lui frappaient la poitrine; d'autres la tiraient par les pieds de toutes leurs forces; ils l'élevaient quelquefois pour la tirer en bas plus fortement; & par se couffes, afin de mettre plus-tôt fin à ses souffrances, ainsi que l'observe la relation imprimée. Après qu'on l'eut mise dans le cercueil, on s'aperçut qu'elle respirait encore. Un des assistans, homme vigoureux, cherchant à la faire mourir plus vite, lui donna des coups de pied de toute la force sur la poitrine & sur l'estomac. Malgré tous ces traitemens, elle revint par le moyen des secours qu'on lui administra.

Depuis ces événemens la médecine s'est éclairée, on a fait un grand nombre d'expériences sur des animaux & des personnes asphixiées ou noyées depuis longtems; & tout a concouru à prouver qu'il est de la plus haute importance de ne pas se décourager aussi vite qu'on le fait trop souvent en cherchant à ranimer des corps qui semblent absolument privés de la vie.

Un homme très-célebre dans l'art de guérir, M. John Hunter, en Angleterre, vient de communiquer à plusieurs corps de Médecine un remède contre toutes sortes de brûlures, qu'il doit être très-important dans les ménages de connaître. C'est le vinaigre ordinaire, appliqué une heure ou deux sur le mal, en observant de changer souvent les compresses. Nous devons nous attendre que Messieurs les Régens de village & ceux qui par leurs circonstances en auront la facilité, voudront bien indiquer un moyen aussi simple à la classe du peuple chez qui des accidens de brûlures arrivent si fréquemment.

#### M O R T S :

Jeanne François Chamot, femme de Jean Marc Paget, de la nouvelle corporation, âgée de 64 ans.  
Un enfant mort en venant au monde.  
Jean Jacques Perrin, ancien Huissier de ville, & citoyen, âgé de 64 ans.  
Dlle. François Catherine Verzin, citoyenne de Lausanne, âgée de 65 ans.  
Jean Daniel Strambin, bourgeois de Publoz, âgé de 51 ans.  
Jeanne Louise Bchet, fille mineure.  
Dlle. Louise fille de son Noble Alexandre De Sauffure, Seigneur de Daillem, citoyen de cette ville, âgée de 75 ans.  
Barbara Offmann, femme du Sr. Jacob Küng, aîné Roi, bourgeois de Lile, Huissier bailli, âgée de 62 ans.

# JOURNAL DE LAUSANNE.

29 DÉCEMBRE 1792.

Le **SOLEIL** se leve à 7 heures 48 minutes, & se couche à 4 heures 10 minutes.  
La **LUNE** se leve à 3 heures du matin.

*Observations Météorologiques.*

Dates.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.	7 heure. du mat.	2 h. après midi.	9 heure. du soir.
20 Déc.	3 3-	0 2 1-	0 4 2-	26. p. 7. lig.	1 26. p. 7. lig.	0 26. p. 7. lig.
21 . . .	5 7-	0 0 0	0 3 1-	26. 6.	2 26. 6.	0 26. 6.
22 . . .	6 0-	0 3 1-	0 4 1-	26. 6.	7 26. 5.	11 26. 5.
23 . . .	5 2-	0 2 1-	0 3 5-	26. 5.	8 26. 5.	0 26. 4.
24 . . .	6 6-	0 1 0-	0 3 0-	26. 3.	1 26. 3.	2 26. 4.
25 . . .	4 4-	0 2 1-	0 3 3-	26. 5.	7 26. 6.	2 26. 4.
26 . . .	3 2-	0 3 3-	0 3 9-	26. 3.	3 26. 3.	1 26. 4.

**A V I S.**

**L**ES Souscripteurs de cette Feuille qui en doivent encore des abonnemens, sont priés d'en faire payer le montant à M. le Professeur *Lanteires* à Lausanne.

On trouvera au Bureau de ce Journal encore quelques-unes de ses collections, depuis 1786 à 1792 inclusivement. L'on pourra se procurer la collection de chaque année séparément.

**BELLES-LETTRES.**

*ÉTRENNES Helvétiques & Patriotiques pour l'an de grace 1793, à Lausanne chez Henri Vincent.*

L'Auteur de cet ouvrage y a apporté cette année la même variété qui se trouve dans ses précédens Numéros, & ajoute à leur mérite. Nous avons beaucoup de regrets de ne pouvoir en donner une notice un peu étendue, & d'être contraints, manque d'espace, de n'en faire que la citation suivante, prise parmi les anecdotes que l'Auteur y a inférées.

« Pendant le dernier cantonnement des troupes Bernoises à Lausanne, plusieurs personnes désirerent voir une lutte des montagnards de Hasli. Un Capitaine fit venir quelques-uns de ses soldats, qui lut-

terent devant la compagnie & se firent admirer par leur force & leur agilité : le maitre de la maison leur fit servir une collation ; ils chanterent ensuite des chansons nationales, & s'en retournerent à leur quartier. Le lendemain un des lutteurs ne vient point à la parade ; le Capitaine s'en informe & apprend qu'il est malade ; aussi-tôt il va le voir, & le trouve au lit avec un bras cassé (\*). — Comment vous est arrivé cet accident, lui dit-il ? — Ce n'est rien, mon Capitaine, ne vous inquiétez-pas. — Mais encore je veux savoir d'où vous vient cette fracture, hier vous étiez si bien portant. — Et mais c'est en luttant. — Comment donc, cela n'est pas possible ; vous vous - êtes mis à table avec vos camarades ! vous avez chanté ; Je ne me suis aperçu de rien. Pourquoi ne pas le dire sur le champ ? — Mon Capitaine, j'ai craint de troubler la fête & de vous causer du chagrin : j'ai pensé que vous ne l'apprendriez que trop tôt, pour vous affliger d'un mal, qui du reste sera bientôt réparé. — Quel homme ! & que ne doit-on pas attendre de pareils soldats s'ils sont appellés à défendre leur patrie ! »

(Note des Rédacteurs.) L'accident de ce brave soldat n'a pas été tout-à-fait aussi grave qu'on l'a rapporté à l'auteur des *Étrennes Helvétiques* ; mais il l'était assez, toutefois, pour lui mériter les éloges qu'il lui donne.

## VARIÉTÉS.

**MOTEN de remédier à la faiblesse de la vue, inséré dans le Journal de Genève.**

Prenez des lunettes. ôtez-en les verres, arrangez ensuite deux morceaux de maroquin ou de carton de manière qu'ils ressemblent parfaitement à un éteignoir percé. Adaptez la base de cette imitation à l'ouverture des lunettes, & faites en sorte que ces deux cônes appliqués sur les yeux ne reçoivent de lumière que par les trous opposés à leur base. Plus ces trous seront petits & mieux vous pourrez distinguer les lettres quand vous lirez. N'oubliez pas sur-tout de noircir l'intérieur de vos entonnoirs. Il est bien que ces entonnoirs puissent s'allonger & se raccourcir à volonté dans l'ouverture qui les contient.

Il est une île (Noirmoutier), située dans le ci-devant Poitou, à peine connue des Français, & qui, plus que la Hollande encore, est un chef-d'œuvre de l'industrie humaine. Je ne doute pas, Messieurs, que vos Lecteurs n'en lisent avec intérêt la courte description que je vous en envoie.

Des Français ont exécuté le projet hardi d'en chasser l'océan, pour s'emparer d'un terrain stérile & défolé qu'il leur dispute encore.

Cet élément terrible est élevé de douze pieds au-dessus de la superficie du sol de l'île; & pour pouvoir s'y maintenir, les habitans ont été obligés d'opposer à la fureur de ses flots des digues artificielles qui occupent un espace de onze mille toises.

Quoique vaincue par l'industrie & le courage des hommes laborieux & infatigables, la mer ne cesse de travailler à la destruction de ces digues; &, pour réparer ses ravages, le pays ne fournit pas même des pierres, les habitans de Noirmoutier sont obligés d'en aller arracher à force de bras à une lieue & demie en mer, sur les rochers qui peuvent seuls en procurer.

Un fléau, non moins redoutable que les eaux, tient continuellement ses habitans en allarmes; plus du tiers de l'île est formé de sables mouvans que rien ne peut fixer, que le vent enlève & disperse dans les champs dont il détruit les espérances; & pour en donner une idée, il suffira de remarquer qu'en 1763 plus de dix maisons furent ensevelies sous les sables dans la paroisse de Barbatre; & l'on y voit encore le sommet d'un moulin qui en fut couvert, comme le monument perpétuel de cet affreux événement.

Cette île est séparée du reste de la France par un courant de mer si rapide qu'on ne peut y aborder qu'une seule fois par jour à la faveur du reflux & lorsque le vent est calme; & dans les tems orageux,

elle devient une prison absolument forcée, où l'on est quelquefois dix à douze jours sans pouvoir entrer dans l'île ni en sortir.

Elle forme une circonférence d'environ sept lieues, sur une lieue d'étendue dans sa plus grande largeur.

Elle est absolument dénuée des choses les plus nécessaires à la vie; on n'y trouve ni bois pour la construction, ni vignes, ni bœufs, ni moutons, ni bêtes de somme, ni foires, ni marchés, ni manufactures, ni chaux, ni pierres, ni tuiles, ni ardoises, ni plâtres; l'Arabie n'offre point à l'œil étonné de désert plus affreux; tel est le ciel sous lequel des hommes ont osé s'établir contre le vœu de la nature.

L'habitude des périls qui les environnent a fortifié leur âme, & en a augmenté les ressorts.

En tems de guerre, ce sont eux qui entretiennent en leur île une milice qui veille nuit & jour à sa garde; ils n'ont point d'autres armées, d'autres trésors de l'Etat, d'autres secours pour la défense de leurs pays, qu'eux-mêmes & leurs propres biens; eux seuls fournissent à tous les frais, forment les milices & les troupes; tout le monde y devient soldat. Les enfans quittent leurs foyers & abandonnent pères, mères, femmes & parens, pour voler au secours de la patrie. Sparte n'offrit jamais un spectacle plus intéressant de constance & de courage. Cette petite île conserve encore dix-huit canons pris sur l'ennemi dans la dernière guerre, & elle a fourni jusqu'à onze cens matelots à la navigation.

Le bled est la seule denrée qui croisse dans cette île, mais quoique ce ne soit pas encore avec une grande abondance, à combien de ravages les moissons sont-elles exposées! Les inondations, les pluies toujours fréquentes sur les bords de la mer, les ouragans, les sables les détruisent & les enlèvent souvent, & dans un instant, aux sueurs de ceux qui les avaient cultivées.

Si les habitans de Noirmoutier ne recueillent presque rien chez eux, ils se trouvent dans la triste obligation de tirer de la France tout ce qui est nécessaire à la vie, au vêtement, au chauffage, aux réparations & à toutes les autres nécessités & commodités indispensables, toutes choses qu'ils ne peuvent payer qu'avec leur bled ou leur sel.

Cette île contient huit mille habitans, & il n'y en a pas dix dont la fortune excède cent pistoles: le surplus est composé de marins, de journaliers & d'indigens, qu'on est obligé de nourrir pendant la moitié de l'année, lorsque les récoltes des grains ou des sels n'ont pas été favorables.

Entre cette classe d'hommes infiniment précieux, les uns vont en mer arracher, au péril de leur vie, les pierres que l'île leur refuse; les autres emploient ces pierres à réparer les digues que la mer ne cesse d'endommager; & pendant que les habitans les plus

robustes & les plus vigoureux travaillent ainsi sans relâche à la conservation de l'isse, les vieillards, les femmes & les enfans cultivent misérablement la terre à force de bras: ce tableau rappelle ces pays d'Afrique, où les hommes, esclaves de la terre, font les fonctions d'animaux pour en arracher l'aliment le plus nécessaire.

C'est aussi à force de bras que se font les charrois, n'y ayant point de bêtes de somme, comme on l'a déjà observé.

Qu'on ajoute à cette ingratitude du sol, tous les maux que la mer fait perpétuellement souffrir à ces mêmes habitans; tantôt ce font des digues qui se rompent, tantôt des vents impétueux dont la violence emporte souvent les toits des bâtimens qui ne font que des constructions légères, faute de matériaux, & qui, soulevant les flots au-dessus des digues mêmes, jettent des eaux immenses & des sables prêts à engloutir le pays, qui ravagent tous les lieux partout où ils passent, couvrent souvent les terres de leurs masses indestructibles, occasionnent des désolations & les réparations les plus ruineuses.

Qu'on ne croye pas que cette description n'est pas selon l'exacte vérité. Elle ne l'est que trop. Même en ce moment, les digues qui la séparent de la mort, sont dégradées, elles se rompent en plusieurs endroits; tous les habitans en sont occupés à chercher à les réparer. Et ils ne se regardent point comme malheureux! & il est des fêtes parmi eux! Deux Amans, illustres infortunés, connus de l'Europe entière, goûtent dans une des chaumières de cette île une félicité qu'ils n'ont pu trouver dans leur patrie.

DEPI d'un Ecolier du College de Lausanne.

Lecteurs, qui vous piquez de style laconique,

Je vais vous faire à tous la nique:

Comment peut-on, en un seul mot,

Exprimer un *Malade*, une *Infortune*, un *Sot*?

Lausanne, le 24 Décembre 1792.

Il y a longtems MM. que vous auriez reçu de moi une ou deux observations pour nos jeunes prédicateurs, si je n'avais craint de déplaire à quelques-uns d'entre eux. Mais aujourd'hui, que vous nous menacez d'abandonner bientôt la rédaction de votre Feuille, j'oublie ces craintes; & voici mes remarques: Gardez-vous cependant de les imprimer, si votre dernier N<sup>o</sup>. se trouve plein de choses plus essentielles.

La plupart de nos jeunes Ministres, quand ils lient en chaire cette phrase: „ Fais que *souffrant* „ avec patience, & *renonçant* à leurs péchés, ils „ obtiennent „... prononcent: *souffrans* avec, & *renonçans* à; Ils ne font pas attention que c'est *en souffrant* & *en renonçant*; c'est-à-dire, un gérondif; au lieu d'un participe déclinaison. Cette faute est

une véritable faute de grammaire, qui revient assez souvent. Il était donc utile de les en prévenir; & je pense qu'ils ne m'en sauront point mauvais gré. Ils me permettraient même de leur dire encore un mot sur leur prononciation, qui est très-dure, parce qu'ils appuyent beaucoup trop sur les finales en général: s'ils veulent, par exemple, prononcer ces mots, *plaisir*, *donner*, avec *patience*, &c.; ils diront, lors même que le mot suivant ne commencerait pas par une voyelle: *plaisire*, *donnere*, avec *patience*, &c., quand il faudrait prononcer, *plaisi*, *donné*, avec *patience*....

Quand BONNET, dans sa *Contemplation de la nature* dit, en parlant de la chaîne des êtres: *Nous la voyons serpenter sur la surface de notre globe, percer dans ses entrailles, pénétrer dans les abîmes de la mer, s'élaner dans l'atmosphère, & s'enfoncer dans les espaces célestes; où nous ne la découvrons plus que par les traits de feu qu'elle jette çà & là*; si on lisait: *serpentère*, *percère*, *pénétrère*, *s'élançère*; *s'enfonçère*: cette phrase ne serait-elle pas beaucoup moins agréable à l'oreille qu'en prononçant: *serpenté*, *percé*, *pénétré*, *s'élançé*, *s'enfoncé*?

J'ai l'honneur d'être, &c.

DEVELAY.

#### NOTE DES RÉDACTEURS.

En annonçant dans un de nos derniers Numéros qu'à la fin de l'année nous abandonnerions leur rédaction, nous ajoutâmes que peut-être nous serions connaître à nos Lecteurs une partie des motifs qui nous y portaient. Nous l'essayerons aujourd'hui, mais sans nous dissimuler, toutefois, que la tâche en est pénible & délicate, & que nous avons besoin de toute l'indulgence des bons esprits pour avoir osé nous exprimer avec une telle franchise.

Que doit être une Feuille littéraire pour qu'elle tende avec succès à l'agrément & à l'utilité publique? Nous croyons ne pas nous tromper en pensant qu'un tel papier doit être un canal de correspondance entre les personnes instruites & celles qui ont besoin de l'être: que ce doit être un dépôt, un point de réunion des idées, & des projets utiles, ainsi que des annonces de tous les objets de littérature qu'il peut être agréable & avantageux à la société de connaître. Un Journal, en conséquence, ne peut être & ne doit être l'ouvrage d'un seul; tous ceux qui, par leurs circonstances, peuvent contribuer à ses succès doivent s'y prêter, & même remplir avec plaisir ce devoir. Nous le demandons... avons nous obtenu de pareils secours? Lorsque nous avons eu à lutter contre des difficultés de divers genres, que nous avons redoublé de zèle, avons fait des efforts soutenus pour éclairer le peuple sur divers objets essentiels à son bonheur, lorsque nous avons fait, seuls, plus de deux mille articles différens, & tendant tous plus ou moins à la prospérité publique, avons nous seulement été dédommages de notre travail, par un peu d'indulgence?... A peine nous avions commencé notre entreprise qu'on voyait un grand empressement à prononcer des arrêts de mort contre notre Feuille. Une Feuille littéraire, disait-on, &c.

répétait - on, n'a jamais pu se soutenir dans ce pays, pour-  
 quoi celle-ci ne tomberait-elle pas incessamment. On le fait,  
 pourtant, l'opinion commande l'opinion : & de tels  
 arrêts ne voulaient que nous entraver dans notre marche.

Nous ne voulons point parler du désagrément d'être appel-  
 les chaque semaine devant le tribunal d'un Juge, qui, ainsi  
 que le public, pour nous servir des expressions d'un auteur  
 moderne, porte un habit rouge & un rabat, une tôle & une  
 calotte &c., & juge presque toujours aussi bizarrement qu'il  
 est costumé. Sans doute, qui écrit dans un vrai désir de le  
 rendre utile doit avoir le courage de s'exposer à la critique.  
 Mais il devrait être, ce nous semble, qu'il reçoit quel-  
 qu'encouragement. En avons nous obtenu? ... Le nombre  
 des personnes qui, dans notre société, sont connues pour  
 avoir des lumières, & ont concouru à notre travail, ce  
 nombre ne s'est-il pas borné à cinq ou six au plus; & dont  
 il n'en est point peut-être qui nous aient fourni plus de  
 deux ou trois articles; tandis que pour suffire à la variété  
 que nous nous étions imposée nous avons eu à en composer,  
 à en créer des milliers?

Nous n'aurons pas l'indiscrétion de faire mention  
 des désagréments particuliers que nous nous sommes attirés  
 pendant le cours de notre Rédaction en refusant d'y  
 laisser entier des morceaux ou dangereux, ou nuis sous  
 tous leurs rapports. Nous devions nous attendre à ce que  
 les auteurs de tels articles deviendraient à notre égard,  
 pour le moins, des Lecteurs malveillans. Il fallait renoncer  
 à exploiter un Journal ou avoir le courage de s'exposer à  
 de tels inconvéniens. — Mais ce qui nous a vivement affligé,  
 ce qui a fini par nous décourager totalement dans notre  
 travail, c'est de voir l'infouciance publique se porter jusques  
 sur des objets qui méritaient la plus grande attention. Nous  
 ne citerons qu'un seul trait d'une indifférence aussi étrange.  
 Lorsque nous avons publié qu'un respectable particulier, de  
 Berne, nous chargeait d'annoncer qu'il était prêt à déshiner  
 douze mille livres au soulagement des indigens honteux;  
 qu'il n'attendait pour les remettre que d'apprendre par la  
 voie de notre Journal qu'il s'était formé parmi nous un  
 comité de quatre ou cinq personnes pour s'occuper des ob-  
 jets concernant ce genre de bienfaisance. Avons-nous eu le  
 bonheur de pouvoir annoncer l'établissement d'un comité  
 si facile à former. ? Si cet objet, malgré sa haute importan-  
 ce, n'a pu réveiller les âmes honnêtes & sensibles, nous ne  
 devons pas être surpris de n'avoir obtenu que de méchans  
 vers ou que de plates diatribes, lorsque nous avons sollicité des  
 secours pour une Histoire littéraire du Pays-de-Vaud, pour  
 une physique à l'usage du peuple &c. &c.

On trouvera peut-être que nous attachons trop d'importance  
 à l'existence de notre Feuille. Nous pourrions nous en excuser,  
 peut-être, en observant que pendant les articles d'économie  
 & d'agriculture que nous y avons insérés ont fait prospé-  
 rer des villages entiers; que des malheureux, atteints  
 d'intirmités, & gémissant dans des lits de douleur depuis de  
 longues années ont recouvré leur santé en faisant usage des  
 moyens de guérison que nous leur avons fait connaître.  
 Nous pourrions ajouter que cette Feuille, dont une indé-  
 férence glacée nous laissait tout le travail, a néanmoins été  
 le canal par où l'aïssance, & le bonheur ont pu pénétrer  
 dans des maisons d'infortunés qui en étaient privés depuis  
 longtems; qu'indépendamment des divers sacrifices auxquels  
 nous avons disposé maint homme riche en faveur de l'in-  
 digent; depuis l'établissement de notre Journal, la main de  
 la confiance, et de la bienfaisance nous a tendu plus de  
 dix mille livres, dont tous les reçus sont déposés dans  
 notre Bureau. Nous osons le dire, il était impossible d'a-  
 voir un désir plus ardent qu'était le nôtre pour coopérer

au bonheur de la classe infortunée, & manque d'ai-  
 sance & par défaut de lumières. Notre zèle a été infatigable.  
 Depuis des siècles il ne s'était présenté de circon-  
 stances moins propres à conserver quelque intérêt aux objets  
 littéraires, & néanmoins nous avons soutenu notre Feuille  
 beaucoup plus longtems que jamais écrit de ce genre ne  
 l'ait obtenu parmi nous. Mais il était au-dessus des moyens  
 d'un seul particulier de n'être pas à la fin totalement dé-  
 couragé par l'abandon où on le laissait dans la conduite  
 d'une entreprise qui aurait dû être l'ouvrage de tous. — Peut-  
 être aurons nous le bonheur de continuer à prouver notre  
 amour du bien public dans les diverses occupations aux-  
 quelles nous allons nous livrer (\*).

Il faut le dire, avant de finir, tel a été l'empire & la haute  
 importance des grands intérêts, qui depuis quelques années  
 occupent les esprits que tout intérêt littéraire en a été finon  
 détruit, au moins paralysé; & qu'il résulte d'une pareille  
 préoccupation, que le public & nous, devons une reconnaif-  
 sance d'autant plus vive au petit nombre de ceux qui sont  
 venus utilement à notre secours.

Peut-être ce Journal sera continué sous d'autres Rédac-  
 teurs; dans ce cas, nous désirerions ardemment que les obser-  
 vations que nous avons osé faire ici, pussent réveiller le  
 public éclairé sur la nécessité de les soulager dans leur tâche.  
 Il nous serait doux de leur voir des succès, puisqu'affirmé-  
 ment il est dans notre cœur de penser comme ce Grec, lorsqu'il  
 disait:

Chérifions le rival qui peut nous surpasser.

Montrez-moi mon vainqueur & je cours l'embrasser.

(\*) M. le Professeur Lanteires, principal, ou plutôt,  
 féul Rédacteur du Journal de Lausanne, va s'occuper à don-  
 ner au public trois ouvrages qu'il a déjà beaucoup avancé:  
 l'un sera un recueil des articles économie, agriculture & mé-  
 decine qui ont paru dans notre Feuille; le second, un cours  
 de Belles-Lettres françaises, mis à la portée des jeunes  
 Dites; le troisième, un Dictionnaire portatif des Grands  
 Hommes. — Il travaille en ce moment à établir un jardin de  
 Botanique à la porte de cette ville, & il espère d'y pouvoir  
 donner sur cette science, déjà l'été prochain, des cours qu'il  
 cherchera à rendre faciles & agréables au plus grand nom-  
 bre; il y joindra des leçons pour servir d'introduction à  
 l'étude de l'Histoire-Naturelle, instructions qu'il se flatte de  
 pouvoir rendre plus utiles par la collection de minéraux,  
 de coquillages, de pétrifications &c. qu'il travaille à fournir,  
 & qu'il placera dans la maison attenante à son jardin de  
 Botanique. Ces divers objets ne l'empêcheront point de con-  
 tinuer les leçons qu'il donne d'Histoire, de Géographie, de  
 Mythologie, de Belles-Lettres, de Langue française, & des  
 différentes branches qui en dépendent, comme de grammaire,  
 de stile épistolaire &c.

### M O R T S.

Jean François, fils du Maître boucher Samuel Virchaud,  
 âgé de sept jours.

Madame Jeanne Marie, née Dautun, épouse de Mr. Forel,  
 Commis des péages à Lausanne, âgée de 32 ans.

Louise Henriette, fille d'Abram Auguste Cacheux, âgée de  
 cinq jours.

Madame Jeanne Susanne Rose Piccard, épouse de Mr. Char-  
 les Bergier, âgée de 50 ans.

Un enfant mâle, mort en venant au monde, de Gabriel  
 Blanc, de Belmont.

Jeanne Louise Ponnar, veuve de Maître Philibert Hermaud,  
 cordonnier, âgée de 60 ans.